SUPPLEMENT AU N°9, SERIE IV.

JUILLET 1993.

INVARIANCE

NATURIENS

VEGETARIENS

VEGETALIENS

&

CRUDIVEGETALIENS

DANS LE MOUVEMENT ANARCHISTE FRANCAIS

(1895 - 1938)

- TEXTES -

110 F.

QUELQUES MOTS SUR LES TEXTES

" Hors le retour à la nature, point de salut ".

(L.FEUERBACH, Contribution à la critique de la philosophie de Hegel).

" Nous voici enfin hors des portes de la ville ".

(L.TIECK, Les pérégrinations de Franz Sternbald)

Les différents textes que nous publions ici - un deuxième volume est en préparation - furent produits par un courant fort peu connu en France - a fortiori dans les autres pays -, courant qui fut totalement éradiqué par le grand évènement contre-révolutionnaire du siècle : la seconde guerre mondiale, dont une des principales fonctions était justement l'élimination des divers mouvements de remise en cause des fondements de l'être capitaliste. Ce n'est vraiment qu'à la fin des années soixante que les courants les plus radicaux impulsés par la vague mondiale de refus qui culmina en France (mouvement de mai-juin 1968) et aux Etats-Unis (mouvement de ce que nous appellerons la contre-culture et qui englobe les mouvements écologique, féministe, hippie, yippie, communautaire, etc.) retrouvèrent les positions de ces gens, sans les connaître ni les reconnaître, dont nous republions ici les textes: critique de la science, du progrès, de la technique, de la coupure avec les animaux, de l'alimentation omnivore, de la coupure avec la nature, de la société.

Ces textes, à notre connaissance, n'ont jamais été republiés, ce simple fait n'est pas une coïncidence, et il mériterait, à lui seul, quelques développements. Leurs auteurs se voulaient anarchistes - avec d'importantes réserves dont nous reparlerons - et, pour les courants les plus radicaux, végétaliens et crudivores. Les diverses bandes, tant celles se réclamant de l'anarchisme et du mouvement ouvrier révolutionnaire que les diverses écoles naturistes, végétariennes, etc., avaient tout intérêt à celer l'existence de ce courant multiforme. Les destructions immenses de la seconde guerre mondiale leur facilitèrent la tâche et réussirent à briser, temporairement tout du moins, le fil du temps.

" Ce qui a été pensé une fois peut être refoulé, oublié, balayé. Mais on ne peut nier que quelque chose survit. La pensée porte en elle le moment du général. Ce qui a été pensé de manière conséquente doit être pensé ailleurs, par d'autres, cette foi accompagne toute pensée, si seule, si impuissante qu'elle soit ".

(Adorno, Résignation).

Ce fut le mérite de l'historien J.Maitron - dans

son livre sur le mouvement anarchiste en France - de signaler les mouvements de remise en cause de la vie hors nature imposée par le développement du capital, mouvements qui émergèrent à partir de la matrice anarchiste, Maitron signala également les cotes des revues dans les bibliothèques où elles étaient consultables. De plus le Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français - rédigé sous la direction du même Maitron - offre des renseignements sur les principaux théoriciens de ces mouvements : Henri Zisly, Henri Beylie, Emile Gravelle, Georges Butaud, Sophia Zaïkowska, Louis Rimbault et Henry Le Fèvre, cités ici dans l'ordre chronologique de leur première manifestation.

C'est en 1894 et en 1895 que paraissent respectivement les premiers numéros de **L'Etat Naturel** et de **La Nouvelle Humanité.** Avec ces deux revues, dont la première était autographiée, se cristallise le mouvement qui, sous l'action principalement de Zisly et de Gravelle, va s'intituler " naturien ". Emergeant brusquement de l'anarchisme français, ils vont nettement et hautement s'en démarquer en lançant la condamnation contre la science, véritablement idolâtrée par les courants officiels du mouvement révolutionnaire - anarchistes (1) et marxistes de toutes tendances ; un individu comme W.Morris était une notable exception, ambiguë d'ailleurs car rejetant la société moderne mais exaltant l'artisant et l'art gothique oeuvre d'une humanité s'arrachant à la nature et magnifiant la ville au tournant essentiel du XIII° siécle qui voit le redémarrage de la valeur en Europe occidentale -. En cette fin de XIX° siècle qui voyait un développement énorme du capital Zisly, Gravelle et Fouques Jeune vont dénoncer avec virulence la déforestration, le déboisement, le machinisme, la lutte contre la nature - qui est avant tout lutte contre la forêt -, la civilisation, la ville et le " factice " en général (2) - Deux théoriciens de l'anarchisme contemporains E.Reclus dans " L'Homme et la Terre " et P.Kropotkine dans " Champs, Usines et Ateliers " défendent de façon illuministe l'agriculture scientifique, la ville, ... - Dès le début du mouvement, les positions se délimitent : l'antiscientifisme de Zisly est plus littéraire, celui de Gravelle plus systématisé et celui de Beylie moins enclin à rompre avec les anarchistes scientifiques - impossibilité à faire le schisme au nom de la défense de la fameuse " liberté " des anarchistes qui ne pouvait être qu'un obstacle dans l'investigation sur les conditions de vie biologiquement favorables à l'épanouissement de l'espèce humaine. Cette défense acharnée de la liberté - liberté de rompre toujours plus avec l'écosphère, de s'autonomiser -, de l'antidogmatisme, etc. fit abandonner assez rapidement à Beylie ses positions, il revint à l'action plus traditionnelle au sein de l'anarchisme après avoir manifesté violemment son désaccord avec le tournant végétarien et à plus forte raison végétalien que Butaud puis Rimbault tentaient d'imposer (chacun est libre de manger ce qu'il veut...). Gravelle, plus radical (voir ses articles sur la formation de la terre végétale) et plus systématique (voir l'article Notre base), aboutit lui aussi à une impasse dûe principalement à deux énormes erreurs qui prouvaient que la rupture n'avait pas été complète avec la pensée justifiant la coupure : 1/ refus de considérer le problème de la surpopulation - de façon totalement incohérente il niait tout problème, se faisant le défenseur, même, d'une forte croissance démographique

-, 2/ exaltation de l'anthropocentrisme, de l'individualisme (son homme " préhistorique " est déjà un individu et un chasseur carnivore !) et, concomitants, incapacité et refus à concevoir d'autres rapports qu'utilitaristes entre humanité d'une part et autres formes de vie d'autre part. Logiquement, au fur et à mesure que s'affirmaient dans l'anarchisme français, au sein même et en dehors du mouvement naturien qu'il avait contribué à lancer par ses remarquables intuitions, les positions végétariennes, Gravelle se trouva en porte-à-faux, il devait s'écarter lui aussi du mouvement à partir de 1909 ; il avait également dirigé la revue naturienne **Le Naturien** - premier numéro en 1898 - dans laquelle il avait réaffirmé avec ses collaborateurs, en les opposant aux thèses des néo-malthusiens de Paul Robin et Nelly Roussel, deux contre-thèses, dont la deuxième, si la première refuse la coupure, est une justification de l'expansion exterminatrice et destructrice de l'espèce humaine sur la planète : 1/ La nature n'est pas une marâtre 2/ Il n'y a pas de problème de surpopulation, absurdité déjà en 1898 et affirmée également par Reclus et Kropotkine.

Face à cette montée des positions favorables au végétarisme dans le milieu anarchiste et qui donna lieu à de nombreuses controverses (dans **le Libertaire**, puis dans le journal de Butaud, **La Vie Anarchiste** notamment) la réaction de Zisly - qui fit paraître ensuite la revue de très haute tenue **La Vie Naturelle,** premier numéro en 1908 - fut différente. Celui-ci ne cacha jamais ce qu'il appelait son éclectisme dont il se faisait même gloire, nous parlerions plutôt d'opportunisme. Cette position de souplesse, encline au compromis, - Zisly, curieusement, qui attaqua toujours la science, ménagea toujours l'art et la littérature, eux aussi produits, artisans et justifications de la coupure avec la nature et impensables dans un univers non urbain - lui permit, tout en défendant toujours sa position sur l'omnivorisme et le carnivorisme modéré, d' être l'élément qui fit la liaison entre le premier naturianisme - qu'il s'obstina jusqu'au bout à défendre comme le seul naturianisme - et le second courant - dont il ne comprit jamais la perspective remarquable et anticipatrice (voir son article à propos de la mort de G.Butaud dans **La Voix Libertaire**) - qui avait commencé à se manifester avant la première guerre mondiale et qui après une maturation devait déboucher sur le crudivégétalisme dont les théoriciens furent G.Butaud et sa compagne S.Zaïkowska et l'organe principal **Le Végétalien** - premier numéro en 1924. Zisly finit quand même par être ébranlé par les arguments des végétariens et revint sur ses positions premières, il réussit ainsi à faire coexister, avec Henry Le Fèvre le responsable du **Néo-Végétalien** - premier numéro en 1921 - qui partageait son hostilité au dogmatisme végétalien, grâce à son ouverture d'esprit et peut-être à sa peur de voir le mouvement lui échapper, des gens aux théories difficilement compatibles.

Le Naturianisme fut handicapé par un manque d'enracinement théorique et historique en profondeur- les théoriciens étaient des autodidactes - malgré les tentatives de Gravelle et surtout malgré la petite brochure de Tchandala " le Naturisme Libertaire devant la Civilisation " (1903) - texte que nous publierons dans le deuxième volume . Ce sera aussi le cas du végétalisme après la première guerre mondiale.

" Ne buvez pas l'alcool, ne fumez pas le tabac. Tuez en vous ces gestes héréditaires qui ont **créé** en vous, malgré vous, un besoin **contre vous.** L'alcool ne fait pas que tuer : ce serait encore peu de chose. Comme le tabac, **il fait oublier**, et il ne faut pas oublier, il ne faut rien oublier de soi, de tout ce que l'on a souffert comme de tout ce que l'on a joui (...) "

" En les purifiant de tous les préjugés sociaux, ils avaient simplifié les besoins de leurs corps. Il leur fallait donc peu de chose pour s'entretenir. Ils ne mangeaient pas la chair des animaux, ils ne buvaient aucun alcool, pas même le vin et ils ne fumaient pas. Quelques légumes, des fruits et de l'eau claire étaient avec le pain tout ce qu'ils voulaient pour leur subsistance ".

(Colomer, Le roman des bandits tragiques, in " A nous deux, Patrie ! ", Chapitre XVIII, reproduit dans " Brouillard au pont de Tolbiac " de Léo Malet, éditions 10/18).

C'est dans la revue **Le Flambeau** que se manifesta au grand jour un personnage qui devait jouer un rôle central dans la mouvance naturienne (entendue au sens large et non au sens restreint de Zisly), véritablement hors du commun, doué d'un sentiment cosmique : Georges Butaud. Celui-ci fut partie prenante de nombreuses expériences communautaires - les milieux libres de Vaux , Saint Maur, puis, après la première guerre mondiale, Bascon - auxquelles furent aussi mêlés Zisly, Beylie et E.Armand - ces expériences étant relativement connues, nous n'en dirons pas plus pour l'instant quoique le sujet soit passionnant. Butaud, donc, venait de l'allemanisme mais très vite dériva vers l'anarchisme. Si **Le Flambeau** - premier numéro en 1901 -, très opposé d'ailleurs à l'un des deux théoriciens officiel de l'anarchisme français de l'époque S.Faure (3), se contente d'ouvrir ses colonnes à Zisly et à Beylie et développe les thèmes communs à l'anarchisme (anti-autoritarisme, anti-militarisme, propagande...) (4), c'est véritablement dans **La Vie Anarchiste** que va se manifester un courant original, en rupture tant avec les théories libertaires ambiantes qu'avec les théories naturiennes développées par Zisly - qui collabora à la **La Vie Anarchiste** comme il avait collaboré au **Flambeau** - et Gravelle.

Si le lecteur n'y trouve plus le rejet net de la science - Butaud ne s'y déclare pas opposé à une certaine utilisation de la technique moderne dans l'agriculture - un simple coup d'oeil aux titres des articles suffit, dans un premier temps, à en révéler le grand intérêt et le contenu étonnamment anticipateur :

- Le gaspillage de l'énergie.
- Un sauvage.
- Le communisme agricole.
- Le jeu, Le travail est un jeu ; dans ses deux articles, Butaud développe des thèmes qui rejoignent ceux développés par Marcuse dans son " Eros et civilisation " à partir des réflexions de Schiller dans ses " Lettres sur l'Education esthétique de l'homme ". Pour Butaud, le jeu est à la fois une dimension biologique de l'homme et de l'animal (et cosmique ajoutons-nous), donc un invariant, et une

activité futile déterminée par le mode de vie de l'espèce humaine devenue folle - on a plusieurs fois fait remarquer avec Hérodote, Livre 1, 94-95, que les mêmes qui avaient frappé la monnaie les premiers, les Lydiens, furent les inventeurs des jeux de hasard : les dés principalement - qui doit donc en tant que tel disparaître.

- La Terre est la mère.
- Le plaisir de la chasse ; ce dernier article permet de bien saisir le dépassement des théories naturiennes de Zisly et Gravelle (que l'on pourrait appeler la première époque du naturianisme). Dans un article paru dans le journal d'E.Armand, **L'Ere Nouvelle** (n°13-14, 1902) (5), intitulé " La Chasse ", Zisly critique la chasse à courre, chasse cruelle et inutile, passe-temps des riches, et il l'oppose à la chasse " naturelle " des pauvres qui chassent pour s'alimenter, cette dernière est-elle moins cruelle ? L'auteur ne nous le dit pas. G.Butaud, lui, rejette totalement la chasse sans faire ces distinctions subtiles et dépasse réellement l'anthropocentrisme dans un autre article de cette même revue : L'homme et les animaux. Il y affirmera : l'homme fut et est une véritable calamité pour les autres formes de vie.
- Une longue série d'articles : Le végétarisme, articles écrits par Pierre Nada.
- Le féminisme.
- L'effort individuel dans le communisme ; là aussi Butaud se démarque de Zisly qui tendait à faire un certain éloge de la paresse ou tout au moins de la spontanéité. Position à laquelle Butaud sera toujours opposé.
- Le bonheur des hommes est-il proportionné au progrès ?
- La femme était-elle inférieure à l'homme ?
- Vers l'affranchissement de la femme.
- Le milieu libre réussira-t-il ?
- Le bluff du milieu libre ; dans cet article, comme dans le précédent, Butaud dénonce les prolétaires et même les anarchistes qui dans leur vie privée, familiale se comportent comme des bourgeois avec les mêmes préjugés, etc. Il insiste sur la nécessaire transformation, sur l'effort, non sans un certain activisme, du révolutionnaire lui-même, préalable à la révolution de laquelle il ne faut pas tout attendre passivement. La gauche germano-hollandaise, surtout Pannekoek, insista aussi là-dessus, mais ce fut aussi une position de Bordiga puisque " Le révolutionnaire ne peut être qu'un désintoxiqué " et " Le camarade, le militant communiste et révolutionnaire est celui qui a su oublier, renier, s'arracher de l'esprit et du corps la classification dans laquelle l'a rangé l'état civil de cette société en putréfaction ". Bordiga concevait cette désintoxication comme possible et nécessaire, avant la révolution, seulement pour le révolutionnaire et non pour chaque prolétaire, c'est là la différence avec Pannekoek.
- Activité nuisible et responsabilité individuelle. Dans cet article, il pose le problème des faux et vrais besoins - là aussi on pense à Marcuse - qui l'amènera à rejeter la civilisation et l'artificiel et le conduira au crudivégétalisme avec son amie Sophia Zaïkowska.

Ce début de théorisation fut évidemment interrompu, comme toutes les expériences communautaires dont nous avons parlé plus haut, par la catastrophe de la première guerre

mondiale qui rendit clair pour tous le caractère non révolutionnaire du mouvement ouvrier et dont l'un des buts, et non des moindres, était la destruction des vieilles résistances à l'instauration de la communauté capital en Europe. Cette catastrophe fut rapidement suivie d'une autre qui conditionna l'histoire du siècle : l'échec de la tentative révolutionnaire d'une minorité prolétarienne qui ne sut rompre avec la démocratie et ne put être écrasée qu'avec la complicité des classes ouvrières des pays vainqueurs du conflit.

Après la première guerre mondiale, le mouvement se restructura autour de Henry Le Fèvre, qui fit paraître la revue **le Néo-Naturien**, où s'exprimaient Beylie et Zisly, à nouveau, Butaud, Rimbaud et lui-même. Les divergences, comme nous l'avons dit plus haut, s'accentuaient, la coexistence se fit cependant tant bien que mal jusqu'au dernier numéro d'août-octobre 1927 ; Rimbault échoua dans sa tentative de continuer à faire paraître la revue après un premier numéro. Zisly réaffirme son opposition radicale au végétalisme et à tout " dogmatisme " en matière de nutrition, il donne sa version de la polémique déclenchée à ce sujet dans son article " Pourquoi les Naturiens ne sont pas végétariens " (n°10) en rapportant les arguments des deux camps en présence ; comme à son habitude anti-sectaire face aux végétariens il défend un omnivorisme et un usage de l'alcool et du tabac modéré et face aux anarchistes refusant la remise en cause de l'alimentation carnée (principalement les gens de **L'Anarchie**, Lorulot - qui en 1934 écrira l'article Frugivore pour l'Encyplopédie de Sébastien Faure ! - et Mauricius dont les arguments ont au moins le mérite de la netteté : les animaux doivent être ou utilisés ou détruits par l'homme) il expose avec honnêteté les arguments des végétariens et il finit en avouant qu'il ne sait pas quelle position adopter. Butaud défendit dans la revue la position végétalienne et même ce qu'il va appeler le crudivégétalisme. On suivra son évolution après 1914, à travers ses écrits " Essai d'étude du besoin ", " Etude sur le travail ", "Le crudivégétalisme", " Tu seras végétalien ! ", puis " L'individualisme conduit au Robinsonnisme, le Végétalisme permet le Communisme ", évolution qui débouchera sur l'affirmation : absurdité d'être végétalien et de faire cuire encore ses aliments, l'homme et la femme - qui sont des animaux - doivent consommer fruits et légumes crus, non transformés par la cuisson (6). L'invention de la cuisine, permise par la découverte des moyens de faire du feu, fut une catastrophe pour la santé de l'espèce. A cette époque semble s'ébaucher une Internationale Naturienne (contacts avec des mouvements similaires en Allemagne et en Espagne), cela malheureusement n'eut pas de suite. Apparaît aussi la signature de Louis Rimbault dans une longue série d'articles intitulés " Le problème de la viande " ; Rimbault va prendre de plus en plus d'importance dans le mouvement végétalien après la mort, précoce, de Butaud - mort d'épuisement (?) - en 1926. Rimbault qui vient également de l'anarchisme, n' a pas non plus la même défiance envers la science que les premiers naturiens, mais, à l'encontre d'eux, développe un sain dégoût pour les arts, le théâtre, la ville, la médecine, etc.

Dans le même temps où il collaborait au **Néo-Naturien**, Butaud se donnait une revue théorique **Le Végétalien**, dont nous donnons de nombreux articles, et qu'il anima avec

S.Zaïkowska. La revue dura de 1924 à janvier 1929. La dimension sociale, politique et révolutionnaire passa incontestablement au second plan - repli produit par une disparition réelle du prolétariat révolutionnaire -au profit de réflexions et investigations sur l'alimentation, sur la possibilité d'une vie naturelle hors de l'enfer du monde moderne hors-nature (critique de la maison, du vêtement, ...). S'il manquait à Butaud une dimension théoricienne anti-immédiatiste, il était dévoré par le désir de vivre ici et maintenant le communisme (7), et doué d'une sensibilité, d'un sens de la continuité - en total désaccord avec sa profession de foi individualiste - et de la communauté peu commun à l'époque, qualités d'autant plus remarquables qu'étrangères à tout mysticisme ou spiritualisme. On regrettera, dans son éloge, justifié, des " camarades singes ", qui eux vivent une vie saine et non falsifiée, une certaine condamnation de la pensée réflexive, celle-ci n'est pas condamnée à s'opposer à la nature et ne pourra s'épanouir qu'avec le retour dans celle-ci, et avant ce retour, et pour le permettre, un gros **effort** théorique est nécessaire. Butaud et Zaïkowska et leurs amis, parmi lesquels Victor Lorenc, aboutirent donc aux positions végétaliennes et crudivores sans connaître le moins du monde l'existence du courant hygiéniste étasunien qui n'en était d'ailleurs qu'à ses débuts de systématisation. Après la seconde guerre mondiale, la branche française de l'hygiénisme ne fit jamais mention de Butaud ni de sa revue. Ajoutons, pour compléter ces quelques renseignements sur la vie et l'oeuvre de Butaud, qu'il était le fondateur et l'un des animateurs de deux foyers végétaliens à Nice et à Paris, qu'il était en contact étroit avec le docteur Paul Carton, pionnier des méthodes naturelles (auteur notamment de " Les trois aliments meurtriers "), qu'il vécut longtemps à Vence en Provence, là où est installé actuellement Passebecq et son mouvement " Vie et Action " (" La vie et la mort de G.Butaud (1868-1926) ", S.Zaïkowska, Le Végétalien n° 3-4-5 et n° 6-7). En 1910, G.Butaud eut une controverse épistolaire avec M.Bergeron sur la Beauté. Il affirmait que la beauté était un sentiment tout à fait artificiel, qu'il fallait se délivrer du concept et de la chose, tout en reconnaissant, comme pour le jeu - qu'il associe d'ailleurs à la beauté -, une dimension (il parle de sentiment) esthétique à " notre aïeul des cavernes ". Les lettres furent publiées dans le recueil " L'individualisme mène au Robinsonisme, le Végétalisme permet le Communisme " (1929).

L.Rimbault, fondateur de la colonie-communauté de " Terre Libérée " à Luynes, après l'échec du **Néo-Naturien**, multiplia les écrits, brochures, conférences pour diffuser ses conceptions et sa théorie propre, issue de celle de G.Butaud mais devant la remplacer - quoique se réclamant de la fidélité à l'enseignement de celui-ci, semble percer assez vite chez lui la volonté d'évincer le maître en s'originalisant ; Rimbault semblait avoir de gros problèmes de valorisation personnelle ce qui n'était pas assurément le cas de Butaud - : le végétalisme d'infinie variété. Rimbault, de formation scientifique et médicale dont Butaud était totalement dépourvu, avait participé lui aussi à quelques tentatives communautaires, avait été lié aux milieux illégalistes anarchistes de l'**Anarchie**, avait été emprisonné à la suite de l'affaire Bonnot et avait participé aux grèves de 1919 et 1920 comme il le rappelle dans sa brochure " Prémisses de l'état de révolution naturarchiste en France

d'après la chevauchée makhnoviste et l'histoire " (1935-1936). Dans cette brochure, il reprend les anathèmes anarchistes classiques contre les bolchéviks (refus de la terreur rouge comme atteinte à la liberté, reproche de totalitarisme, comparaison entre le bolchévisme et le fascisme, ...) ; plus intéressant, il s'élève à des considérations plus percutantes et plus essentielles :

" Le capitalisme ne repose que sur des habitudes contre-nature ". (p.26)

" En quoi diffère un ouvrier fasciste d'un ouvrier communiste ou libertaire s'ils travaillent tous trois dans la même bijouterie et qu'ils fréquentent les mêmes débits où l'on s'empinardise, s'alcoolise, se nicotinise, s'encaféinise et se médicamentise pour avoir fumé le tabac contaminé des mégotiers qui en font clandestinement bonnes fournitures aux débitants ? ". (p.27).

" Détruire les prisons c'est bien, mais détruire ce qui y conduit c'est mieux avec le stupéfiant, le superflu, le confortable décadent, l'art déviateur de la vie, l'industrie détrousseuse de la Nature ". (p.18).

Rimbault, et ce sera son apport le plus original, plutôt que sa théorie du végétalisme d'infinie variété et sa salade la basconnaise, va développer une critique du phénomène médical et tenter d'arriver, même si de façon confuse, à une théorie de la thérapeutique, celle-ci ne se réduisant pas à la médecine - c'est lui qui rédigera l'article sur la médecine dans l' Encyclopédie Anarchiste de S.Faure. Il fut proche d'arriver à la conception de la maladie qui sera celle des hygiénistes (8) - d'abord de Shelton aux U.S.A., puis de ses disciples : Thompson, Mosséri, etc. - : la maladie ne doit pas être repoussée puisque c'est une réaction vitale de l'organisme qui tente de se désintoxiquer, de se détoxémiser, il faut donc l'aider dans son travail d'élimination, la meilleure façon étant le repos physiologique (qui inclus le jeûne qui n'est donc pas une thérapeutique car il ne guérit rien mais permet la régénération). Une autre convergence avec l'hygiénisme est l'affirmation sur l'absence de menstrues chez la femme vivant dans des conditions saines. Rimbault écrivit également de nombreuses brochures contre le tabac et ses méfaits et insista sur un point essentiel : l'urgente nécessité pour l'espèce humaine de régénérer la terre, condition de la régénération de la dite espèce, nécessité, déjà affirmée par Butaud, de se mettre en dehors, de se rendre indépendant du système pour son alimentation (rompre la dépendance, obtenir des aliments sains), d'où nécessité de cultiver son jardin (ce qui ne veut pas dire ne plus réfléchir sur le devenir du monde hors-nature, ne plus avoir d'activité théorique), c'est ce qu'il défend dans " Se libérer sans délai par le jardin ". Il écrivit aussi quelques articles fort intéressants sur le retour à la terre et sur l'origine de l'homme dans la revue " **Hygie,** revue mensuelle indépendante, Hygiène générale, végétarisme ", textes qui figureront dans le deuxième volume consacré aux naturiens.

Zisly abandonna la propagande naturienne mais non toute activité et continua à fournir des articles de facture plus classiques à la presse anarchiste (**La Voix Libertaire** de Sébastien Faure principalement, mais aussi dans le journal de Barbé, **Le Semeur contre tous les tyrans**), signalons notamment

, dans le premier de ces périodiques, une longue critique du syndicalisme révolutionnaire de Pierre Besnard (à propos de son livre " Les syndicats ouvriers et la révolution sociale "), des compte-rendus de brochures de E.Armand sur les expériences communautaires, sur la jalousie, un article sur les anarchistes devant la guerre, etc. Il semble avoir manifesté quelques doutes sur les capacités révolutionnaires de la classe ouvrière, doutes qui débouchèrent, comme souvent, sur une revalorisation de la démocratie :

" Malgré cela, je ne me fais pas d'illusions sur " les possibilités populaires ", je suis devenu sceptique à cet égard, témoin de tant de faits regrettables et imputables aux masses ouvrières...

Quant à l'élite individualiste-anarchiste (...) pour que cette élite conserve intégralement ses principes il ne faudrait pas qu'elle s'étende jusqu'au peuple proprement dit, car cela lui occasionnerait - inévitablement - une diminution idéaliste, comme une mésalliance, et, peu à peu, elle finirait par disparaître comme élite, absorbée qu'elle serait par le prolétariat ".

(La Voix Libertaire, n°167, 7 mai 1932).

" Sinon, si nous ne sommes pas capables de réaliser un semblable idéal (celui de la coexistence dans des groupements d'affinités de toutes les tendances libertaires, n.d.t.), eh bien, conservons donc la République Bourgeoise et nos maigres libertés... ".

(La Voix libertaire, n° 168, 14 mai 1932)

***

Nous avons essayé de ne donner que des articles dans leur intégralité, il y a cependant quelques exceptions, trois, elles sont clairement signalées en note.

Nous aurions aimé publié des textes relatifs aux mouvements allemands (notamment ceux concernant la Communauté de vie d'Ascona peu connue en France), au mouvement hippie (dont les théoriciens, il y en eut, ne sont pas traduits en France), à l'hygiénisme américain, etc. Nous avons traduit une courte (4 pages) mais intéressante biographie de G.Rossi, l'anarchiste italien fondateur de la colonie Cecilia au Brésil, nous pouvons envoyer une copie à toute personne qui le demanderait.

Nous faisons suivre cette introduction d'une autre que nous avions écrite il y a quelques mois, et qui était destinée à présenter quelques textes que nous avions alors à notre disposition (datant tous de l'époque anté-1914) pour une édition plus confidentielle qui n'a pas vu le jour.

Nous n'avons pas pu consulter la revue de Marné, dont nous donnons un article paru dans Le Naturien, qui s'intitulait **L'Age d'Or** et qui défendait une position sauvagiste, naturianisme radicalisé.

Toutes les citations qui suivent les textes ont été placées là par nous, elles sont clairement délimitées du

texte par un trait horizontal. Nous avons voulu, avec elles, signaler d'autres êtres ou courants qui avaient affronté la vaste question de l'arrachement de l'espèce humaine à la nature, encore une fois sans vouloir se les annexer ou être d'accord avec leurs façons de poser le problème et avec leurs solutions. Ainsi, sans nous occuper des gens amalgamant refus de la transcendance d'un dieu hors nature et fascisme, retour à la nature et fascisme ou retour à la nature et stalinisme (9), nous pouvons parfaitement citer, ne nous réclamant pas de la démocratie, les propos de Hitler, rapportés par H.Rauschning dans son livre " Entretiens avec Hitler ", s'ils nous paraissent pertinents, et sans pour autant adopter le moins du monde la Weltanschauung national-socialiste qui ne rompit jamais d'ailleurs avec les représentations démocratiques ; par exemple ceci :

" Le paysan doit savoir ce que l'Eglise lui a dérobé : l'appréhension mystérieuse et directe de la Nature, le contact instinctif, la Communion avec l'Esprit de la Terre (...) Dans les masses des grandes villes, il n'y a plus rien ".

François Bochet, le 01.07.1993.

***

NOTES :

(1) Libertad, qui se voulait destructeur de toutes les idoles, avant sa mort, légua son corps à l'Académie de Médecine !

(2) Si J.J.Rousseau s'opposa lui aussi au paraître, au factice, à la civilisation, au projet hors-nature de l'espèce, il défendit, dans son projet de constitution pour la Corse, le déboisement de celle-ci. Il est vrai qu'en totale contradiction avec sa défense de la nature, il se fit le théoricien du contrat social et de la démocratie.

(3) Sébastien Faure dans **Le Libertaire**, quoique **non partisan** des théories naturiennes, permit toujours de s'exprimer aux défenseurs de celles-ci ainsi qu'aux défenseurs du végétarisme, et des positions marginales qui, à chaque fois, faisaient l'objet de controverses. Balsamo y défendit le nomadisme (n° 33, 1907), Maurice Gilles le retour à la terre et les paysans (n° 30, 1907), J.Dupin le végétarisme contre Zisly (n° 28, 1903), Madeleine Vernet s'occupait de la question de la maternité (Amour libre et maternité, n° 38, 1907), Lorulot écrivit sur le communisme, la sexualité et l'amour dans les communes expérimentales (Le problème sexuel et le communisme expérimental, n° 47 et 51, 1907), Fortuné Henry (le frère de Emile Henry) sur l'expérience communautaire de Aiglemont (L'essai communiste expérimental, Colonie d'Aiglemont, Ardennes, n°6, 1903), etc.

Le deuxième grand journal anarchiste de l'époque, **Les Temps Modernes**, ainsi que son dirigeant Jean Grave étaient eux farouchement opposés tant aux expériences communautaires qu'aux thèses naturiennes.

(4) Sophia Zaïkowska y traduisit d'intéressants textes sur la secte russe des Doukhobory (les lutteurs ou athlètes de l'esprit).

(5) Nous reparlerons de l'intéressante revue **L'Ere Nouvelle**, revue animée par E.Armand, qui défendait d'originales positions que l'on pourrait qualifier d'anarcho-chrétiennes. Nous republierons son Programme, des articles contre la corrida et d'autres dont un sur les Doukhobory.

(6) Burger, dans son livre " La guerre du cru ", - théoricien de l'instinctothérapie, il défend le retour au primat de l'instinct, prôné déjà par Le Fèvre dans Le Néo-Naturien (n°4, 1922, Essai d'étude naturiste : Hippocrate et l'instinctologie) - affirme que, non contente de détruire les vitamines précieuses pour l'organisme humain - accusation classique contre la cuisson -, la cuisson, fait beaucoup plus grave et lourd de conséquences, crée des substances mutagènes dans les aliments consommés par l'homme, substances qui sont sources d'importants dysfonctionnements et de perturbations dans le dit organisme, pouvant induire de nombreuses maladies, particulièrement celles liées à l'effondrement des défenses immunitaires. Burger conseille également, en opposition totale avec les végétaliens, la consommation de viandes crues, oeufs crus, etc., sans tenir non plus aucun compte des combinaisons alimentaires comme le font les hygiénistes.

(7) Tuli Kupferberg était membre du groupe rock **The Fugs**, il entendait le rock'n'roll comme une danse orgasmique qui permettrait à chacun d'établir un nouveau contact avec son corps, ceci entraînant à son tour l'accomplissement de la révolution - on imagine facilement le ton lourdement méprisant et ironique avec lequel l'auteur du livre " L'Amérique de la contestation " Marie-Christine Grandjon rapporte ces renseignements. Dans **L'East Village Other** du 15 février 1967, Kupfenberg critique le marxisme qu'il juge obsolète en ces termes :

" Marx a toujours repoussé les problèmes humains pour après la Révolution...Mais c'est " maintenant " après la Révolution ".

On ne peut s'empêcher de rapprocher ceci de l'affirmation de Bordiga selon laquelle le révolutionnaire doit se conduire comme si la révolution avait déjà eu lieu.

Après la victoire de la communauté-société capitaliste sur les divers mouvements de contestation de la jeunesse au milieu des années soixante-dix (1977 : printemps italien), le rock, un temps expression, quoique de façon ambiguë, de la révolte des jeunes et véhicule de ses mots d'ordre et aspirations, devint un des éléments déterminants et assourdissants de l'intégration indispensable des hommes et des femmes à l'ordre-désordre du capital, de leur insensibilisation et décérébralisation, principal vecteur du déracinement rendant possible l'introduction du mode de vie réellement capitaliste dans des zones lui échappant encore, dans cette fonction destructive il est associé à la publicité et aux médias. En Chine, la musique a toujours eu cette dimension de tissu conjonctif empêchant les

différenciations de faire exploser la totalité, chez les confucéens tout particulièrement - autre trait commun, avec le contrôle de l'eau, entre despotisme du capital et " despotisme asiatique ".

" La musique est ce qui rapproche, les rites ce qui différencie " (Li Ki ou Livre des rites)

(8) Certaines publications hygiénistes sont disponibles en français. En voici quelques-unes :

- **H.M.Shelton** : " Tumeurs et cancers ", " Le jeûne ", " Les combinaisons alimentaires ", "La santé sans médicaments " et " Prévenir et guérir avec la voie hygiéniste ". Tous sont publiés aux éditions du Courrier du Livre, sauf le dernier, publié aux éditions du Roseau, Payot diffusion.
- **Mosséri** : " La science de la santé ", " La santé par la nourriture ", " La nourriture idéale ", " Jeûner pour revivre ", " Le Goulag du SIDA ", tous diffusés par le Courrier du Livre. Mosséri publie également une revue, **Les Hygiénistes.**
- **Mérien** : " Les sources de l'alimentation humaine ", " Les fondements de l'hygiène vitale ", éditions Nature et Vie. Il publie une revue du même nom, **Nature et Vie.**
- Quelques ouvrages d'autres auteurs hygiénistes sont peut-être encore disponibles au Courrier du Livre, notamment " Toxémie et Désintoxication " de Tilden, " Sauvez vos cheveux " et " Le coeur et ses troubles " de Thompson, quelques ouvrages de Passebecq (alors hygiéniste rigoureux) : " La polyomélite ", " Le diabète ", " Les facteurs naturels de santé ", " Les troubles digestifs ", etc.

Le grand ouvrage de Shelton, non traduit en français, reste " Orthotropy ".

Shelton fonda en 1928 son Ecole de Santé à San Antonio, en 1934, il publia le 1° volume de " The Hygienic System " dont le 7° et dernier volume parut en 1941. En 1939, il fonda la **Dr. Shelton's Hygienic Review** qui exista jusqu'à 1980. En 1948, il avait fondé l' " American Natural Hygien Society ". C'est seulement avec Shelton que l'hygiénisme fut systématisé et se posa comme différent de toutes les thérapeutiques mêmes " naturelles ". Opposé aux thèses spiritualistes, il fut objecteur de conscience pendant la première guerre impérialiste mondiale, position anticapitaliste qu'il maintint lors de la seconde guerre impérialiste, il écrivait dans le n°2 (vol.II, octobre 1940) de la Dr. Shelton's Hygienic Review :

" La rédaction ne se laisse pas tromper par le cri : sauvez les enfants !

Elle sait que cela signifie en réalité : sauvez le capitalisme ; sauvez notre système d'exploitation ; sauvez notre impérialisme !

(...)

La rédaction sait que la défense de l'hémisphère signifie défense des investissements de Wall Street au Mexique, en Amérique Centrale et en Amérique du Sud.

(...) "

Si Shelton (1895-1985) prônait le végétalisme et était résolument opposé aux céréales, Mosséri, lui, déconseille de plus la consommation des noix (comme trop riches en

protéines) et certains hygiénistes, dont T.C. Fry sont résolument partisans de l'alimentation exclusivement frugivore.

Sur Shelton et l'hygiénisme, on peut consulter, en italien, la plaquette de l'Associazione Igienista Italiana " Merci, dr. Shelton ! " contenant des articles de F.Pizzi et de M.Manca, plaquette de laquelle nous avons extrait les renseignements et citations ci-dessus. On pourra également consulter le n°10 (automne 1991) de la revue en langue italienne **Emergenza.**

Sur l'histoire du mouvement hygiéniste, on pourra lire en français l'article de Shelton " Le mouvement hygiéniste en Amérique " dans la revue **La Nouvelle Hygiène**, n°90, 91, 92, 96, 97, 100 et 101.

(9) Comme représentants de ces trois courants, défenseurs acharnés de la coupure avec la nature, citons respectivement B.H.Lévy (Le testament de Dieu), J.L.Ferry (Le nouvel ordre écologique) et A.Grosser (Après le dieu Lénine des communistes, voici la déesse Gaia des écologistes, interview dans le Nouveau Quotidien, vendredi 24 janvier 1992, Lausanne). Nous y reviendrons.

BREVE PRESENTATION DES TEXTES

Voici quelques textes de Zisly, un anarchiste " naturien ", très peu connu, que nous découvrîmes en lisant le livre de Maitron, le Mouvement Anarchiste en France (2 volumes, Maspéro). Ils nous semblent de grand intérêt tant par leur refus de la science, peu habituel parmi les anarchistes, par leur refus global de toute culture et de toute civilisation (ce que nous appelons prothèse, communauté-société du capital hors et anti-nature), que par sa défense, conséquence cohérente de ses positions anti-modernes, d'un retour à un mode de vie conforme à l'être biologique du phylum humain pour enrayer une dégénérescence de l'espèce (laquelle n' a pas été seulement diagnostiquée par les conservateurs, les réactionnaires et les fascistes, ce qui d'ailleurs ne serait pas une raison pour écarter ce constat si c'était le cas), et en particulier à une alimentation frugivore, végétalienne, crudivore,... (s'il n' y a pas de nature humaine, il existe bien des invariants).

Nous avons profité de cette publication pour joindre quelques textes de E.Armand, anarchiste individualiste, sur le problème des rapports entre les sexes, même si, en tant que défenseur de l'individu, de la propriété, etc. il se trouve sur des positions qui nous sont totalement étrangères. Ces textes sont plus connus, car souvent, dans les milieux révolutionnaires anarchistes, la question sexuelle a rejeté au second plan la question alimentaire (dans le milieu marxiste, cette dernière fut totalement ignorée ; il est vrai que Engels, s'il avait affirmé l'importance de la question sexuelle dans les mouvements révolutionnaires, avait exalté le carnivorisme dans sa Dialectique de la Nature). Nous signalons tout de suite la nocivité du mot d'ordre de " libération sexuelle " qui, comme la revendication de toute libération, ne fait qu'exiger l'approfondissement de la pulvérisation de toute communauté, la réduction des êtres à des individus et la possibilité ensuite, une fois cette destruction accomplie, d'une combinatoire qui se réalise parfaitement à l'heure actuelle.

Enfin suivent des textes de Paul Robin, Nelly Roussel et Sébastien Faure qui témoignent d'autres dimensions importantes de l'anarchisme d'avant la guerre de 1914-1918 : la lutte contre la surpopulation - mouvement néo-malthusianiste - le combat pour l'épanouissement des femmes - que, comme plus haut pour la sexualité, on ne doit pas confondre avec la libération

D E L A C I V I L I S A T I O N

...Le vieux monde croupit dans les immondices de l'hypocrisie et du mensonge, par son système civilisateur il est fatalement appelé à s'y envaser rapidement.

La Lumière et la Vérité s'avancent soutenues par la parole d'hommes sensés.

A travers ces siècles trop longs pour les uns trop courts pour d'autres, la misère, fruit de la Civilisation, s'est tellement multipliée, que la plus grande partie des habitants des pays civilisés ne peuvent plus trouver leur existence sur la Terre, tandis qu'un petit nombre restreint d'affameurs gaspillent dans les débauches et les orgies de quoi faire vivre plus d'habitants qu'il n'y en a sur la Terre.

Beaux résultats pour l'Humanité que la Civilisation. La Nature depuis si longtemps délaissée par à qui elle a donné le jour et entretenu l'existence, n'en continue pas moins à fleurir et se parer de tout ce que les êtres doivent y trouver pour leur besoin et leur nourriture, ses saisons sont toujours aux mêmes époques, elle n'a point changé, il n'y a que le coeur et le cerveau des hommes qui ont varié, les Civilisateurs en ayant exclu la Raison le plus possible.

La Nature a engendré les hommes pour s'aimer et s'entre-aider.

La Civilisation leur enjoint de se haïr et de s'entr'égorger.

Si la Terre se cadence libre dans l'espace, les hommes doivent également y vivre et s'y mouvoir entièrement libres.

Le droit à la Vie devient donc indiscutable, les lois de la nature l'imposent. Le Progrès et la Science, dont l'un décapite, l'autre empoisonne lentement ou brutalement, n'ont jamais fait autant de bien à l'humanité qu'ils lui ont fait de mal, puisque le Progrès donne de plus en plus naissance à de nouvelles calamités et à de nouveaux engins meurtriers soit en machinisme, soit en ustensiles de guerre, on lui adjoint la Science pour l'aider, et il faut combattre les deux ensemble.

Nous trouvons dans la Civilisation, le désordre, les guerres sanglantes, la misère.

Nous trouverons dans l'Etat naturel, l'harmonie, l'abondance, le bonheur.

(A suivre)

Honoré Bigot.

in LA NOUVELLE HUMANITE, n°3, octobre 1895.

OPPOSITION AUX CIVILISATEURS

Depuis des milliers d'années les peuples qui se courbent sous le joug des civilisateurs, se laissent berner au nom du Progrès, et croient que leur bonheur en dépend ; odieux mensonge ! Ces accidents de toutes sortes et la misère débordent, tandis que les peuples, sur lesquels, l'abominable Pieuvre civilisatrice, n'a point encore déployé ses suçoirs, visent à l'Etat Naturel et ne se soucient pas de ce progrès que les Gouvernants cherchent à leur ingurgiter à coups de canon. Chez eux, point d'enfants mourant d'inanition aux seins des mères épuisées par des privations et la misère, chez nous, civilisés, cela existe. Voit-on chez eux une quinzaine de malheureux pêle-mêle dans un taudis infect, sans lit, sans feu et souvent sans pain ? Non ! ils ont le grand air, l'espace, la santé. Que les Civilisés brisent les chaînes que leur a rivées la Civilisation, la terre leur fournira pour vivre beaucoup plus qu'il ne leur faut. Pour ne parler que de l'Europe, nous trouvons en France pour chaque individu en étendue commune, 1 hectare 1/2 de terrain fertile ; en Allemagne un peu plus d'un hectare ; en Espagne 2 hectares 1/2 ; en Autriche deux hectares ; en Italie un peu plus d'un hectare ; la Russie, la Suède, la Norvège, peuvent fournir de 3 à 4 hectares je m'arrête ici car l'espace manque, mais nous pouvons dès aujourd'hui affirmer que les cinq parties du Monde, contiennent pour vivre à l'Etat Naturel, beaucoup plus qu'il n'est nécessaire à l'existence de l'espèce humaine.

La Nature n'a point engendré plus qu'elle ne peut entretenir, sinon l'Humanité n'aurait pas sa raison d'être, et l'homme devrait se considérer inférieur aux autres animaux.

Les Civilisateurs barbares ne connaissant plus de bornes, les repus, les filous, les jouisseurs, cette bande d'affameurs, ces microbes civilisés, ne vont-ils pas bientôt être arrêtés dans leur chasse à courre contre l'espèce humaine? Pour ne citer que les pays que nous habitons, nous trouvons qu'assez de squelettes couvrent les chemins de la campagne, assez de dégoutés de la Vie choisissent la Seine pour tombeau, assez d'exhibition dans l'Ile Notre-Dame entre les murailles répugnantes de ce Château des Mystères que l'on nomme la Morgue et dont l'aspect sombre fait frémir d'horreur en pensant aux tortures morales ou physiques qu'ont dûes endurer les victimes qui sont allongées sur ces dalles ; là où s'étale une des plus grandes hontes de la Civilisation :

LE CRIME ; LE SUICIDE ; LA MISERE.

Honoré Bigot.

in LA NOUVELLE HUMANITE, n° 8 et 9, mars-avril 1896.

A U X S A V A N T S, A U X D I R I G E A N T S !

La Terre qui devrait être pour l'Humanité un splendide paradis, ne serait-elle comme le disait un jour Sébastien Faure : " Qu'une vallée de larmes " ? Elle est un lieu de délices pour une poignée de sacripants, qui par spoliation, ont usurpé tout ce qui pourrait faire le bien-être de la masse prolétarienne, ne lui laissant qu'un immense champ de douleur. Le perfectionnement de telles ou telles choses engendrées le plus communément par la faim, le grand besoin de sortir d'une situation commerciale quelconque, ou par la platitude d'un contre-maître, d'un ouvrier, ou encore par l'ambition de faire rapidement fortune, on est arrivé à former pour l'homme une quantité considérable de soi-disants besoins, dont la plus grande partie est aussi inutile qu'absurde, et tout cela, au prix d'incalculables souffrances. L'homme s'est passé la corde au cou le jour où il a marché sur le chemin de la civilisation.

Nous, Naturiens, nous rompons avec la civilisation, car nous avons compris qu'elle porte dans ses flancs les plus terribles malheurs ; et si, d'après tous ceux qui jettent le cri d'alarme, et combattent pour faire pénétrer chez les êtres dits civilisés, que la Terre dans sa vaste étendue ne doit pas être recouverte d'une monstrueuse misère, mais bien parsemée d'une couche abondante de produits et de bien-être, que la Nature y a étendue pour faire le bonheur des peuples, ils s'en trouvent qui croient que l'homme doit être condamné pour y vivre, nous leur opposons un formel démenti ; il est insensé de se servir d'une maxime aussi erronée et de répéter dans les cerveaux un principe sorti d'une doctrine préconisée par une secte dont les propagateurs ont la conscience aussi noire que leurs vêtements et qui s'en vont de tous côtés, beuglant sur tous les tons, que " l'homme doit manger son pain à la sueur de son front ". Non ! ces hommes noirs, de par la parole de leur Dieu, ont effrontément menti ; que ceux qui se laissent enduire de ce mensonge crèvent le voile qui vitre encore leurs yeux et ils se pénétreront que la Nature engendre et fait germer plus qu'il ne faut pour la satisfaction de tous les besoins naturels de l'homme (rien des besoins factices) et sans qu'il soit obligé à un labeur forcé qui puisse le contraindre à suer et à souffrir, et qu'il peut jouir de son séjour sur la Terre au milieu d'un bonheur parfait.

D'ailleurs, nous posons les questions suivantes à tous les individus qui nous sont en opposition :

Pourquoi cet appétit carnassier ? Cette autorité de l'homme sur l'homme, ce pape, ces rois, ces ministres, ces juges, ces gardes-chiourme, ces tortures, ces supplices d'hommes sur d'autres hommes, puisque dans la mort, les êtres deviennent ce qu'ils devraient être de leur vivant, c'est-à-dire égaux ? Pourquoi tyrans de toutes sortes, vos griffes de vautours s'enfoncent-elles à chaque seconde dans les flancs de vos victimes pour en extraire les plus terribles douleurs avec lesquelles vous savourez votre cruauté puisque vous savez qu'un jour la Mort viendra s'asseoir sur vos têtes et que vous disparaîtrez à tout jamais ?

(A suivre)

Honoré Bigot

****

G U E R R E A L A N A T U R E

Nous donnons quelques extraits d'une lettre d'un camarade de Toulon, regrettant de ne pouvoir, vu la place restreinte, la donner dans son entier.

...Les gros propriétaires de la Corse veulent la disparition des châtaigniers qui ne leur rapportent pas suffisamment et veulent les remplacer par des plantations de vignes (...)

On va donc corriger l'oeuvre de notre mère qui n'est qu'une marâtre. Le châtaignier est remplacé par la vigne, au lieu du " dola farniente " le paysan corse devra travailler tout le temps pour lutter contre toutes les maladies inhérentes à cette culture ; parfois un orage détruira sur pied toute la récolte. Tant pis pour lui, il est immoral de ne point travailler car leur Dieu a dit : " Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front " et tous ces moralistes qui n'ont jamais fait oeuvre de leurs dix doigts tiennent à ce que nous accomplissions cette condamnation éternelle au travail. Aux lieu et place des ombrages délicieux, de la fraîcheur, on verra vingt hectares de terrains désséchés que la sueur seule du paysan arrosera, tout cela parce que quelques manieurs de chiffres, ont déclaré que le commerce de la Corse s'augmentera de quelques centaines de francs. Et cela durera ainsi tant que durera la société bourgeoise basée sur la puissance de l'or. Que demain les préjugés disparaissent, adieu l'orgueil national, que demain l'or disparaisse, adieu ce travail surhumain pour réformer la nature dans l'espoir toujours déçu de beaucoup amasser. Quelques agioteurs seuls en profitent. Lorsque l'Humanité sera rendue à elle-même, c'est-à-dire lorsqu'elle sera libre, le paysan corse arrachera alors les vignes qui ne lui auront apporté que des déboires et replantera l'arbre nourricier, le châtaignier à l'ombrage délicieux. Après avoir voulu réformer la Nature, l'homme réparera son erreur en adorant ce qu'il avait brûlé.

Toulon 15 septembre 1896.

FOUQUES Jeunes.

in LA NOUVELLE HUMANITE, n° 11 et 12, novembre-décembre 1896.

A U X S A V A N T S, A U X D I R I G E A N T S

(Suite et fin)

Pourquoi ces carnages sanglants, ces multitudes armées? A quoi bon avoir été Hannibal, Bonaparte ou Gallifet, la gloire n'est-elle pas une vaine apparence, et si la Terre doit aussi mourir, pourquoi avoir un nom fameux si tout doit un jour être ignoré ?

Pourquoi tant d'efforts en Pyrotechnie, Mécanique, Astronomie ? Pourquoi tant de fatigues et d'heures passées à pencher son front pâli sur des livres pour y puiser une éducation dénaturée, si un jour, la Terre doit être glacée comme une tombe et roulée dans le Gouffre de l'oubli ?

Pourquoi ces mines profondes tombeaux sinistres, rôtisseries de chair humaine, ces machines monstres, ces grandes usines, véritables abattoirs, affreux bagnes dont chaque maille des chaînes sont autant de pointes de feu pour les forçats qui y peinent ? Pourquoi ces cathédrales, ces prisons, ces palais, ces casernes, ces monastères, lieux dégoûtants où s'étalent des crimes honteux et des moeurs de nature bestiale, production morale des Loyola, ainsi que les églises et tous ces édifices dont chaque assise est marquée de la mort d'un prolétaire ? De même que ce répugnant appareil de Rigault, dissolvant le minerai d'or et autres corps, qui décomposés forment des toxiques, pourquoi cet or, filament de la corruption, fouet brutal cinglant la misère ? Pourquoi ces parures, ces bijoux, ces pierreries, pièges toujours tendus pour l'avillissement des consciences, tout ce luxe inutile forgé de tant de douleurs et de misères, si un jour la fournaise que notre planète renferme dans ses flancs réduit la Terre en cendres et laissant ses cendres dans un tourbillon impétueux en toutes les directions à travers l'espace et qu'il ne reste plus une seule voix pour dire : " Ici était Paris, là était Alexandrie ". Partout la mort, la mort qui aura étendu son linceul venant d'ensevelir un monde dans ce vaste infini ? Répondez savants ! Répondez dirigeants! Répondez tyrans assassins !

D'aujourd'hui à l'époque où l'humanité poussera son dernier râle, cette race humaine ne doit pas continuer à former une aussi terrible hécatombe ; tout est à recommencer sur de nouveaux aspects, qu'elle s'élance sur le chemin qui conduit à une existence naturelle et dans les conditions d'affinités où la force des temps a fait l'homme de nos jours, et là sera la planche de salut.

Quand un membre est gangréné, on l'ampute, la civilisation est pourrie comme un vieux fumier, qu'on ne l'enterre pas, elle empoisonnerait la Terre ; il vaudrait mieux l'incinérer.

Honoré Bigot.

in LA NOUVELLE HUMANITE, n°13, février 1897.

ERREURS PROPAGEES :

LA FEROCITE DE L'HOMME

Pour légitimer et assurer leur domination, les religions et les gouvernements - complices - ont de tout temps représenté la Terre comme un lieu de misère. C'était nécessaire, indispensable, c'était urgent même. Il fallait masquer la Nature et son inépuisable richesse, la travestir, la représenter coupable de tous les maux, sans quoi la version du Paradis disparaissait, la nécessité d'une administration soutenue par l'Autorité n'était plus acceptable, ni supportable. De même l'homme était représenté comme pétri de tous les vices, poussé instinctivement à tous les crimes. Or, il suffit d'étudier la constitution physique et chimique de la Terre pour être convaincu de l'admirable harmonie qu'elle représente, pour s'assurer que la superficie qu'elle offre à ses habitants est 10 fois plus grande qu'il ne le faut pour assurer les besoins de sa population actuelle, que dans toutes les régions et selon les zones, la végétation naturelle, spontanée, est assez abondante et variée pour alimenter selon leur espèce et leur goût, les animaux servant aux besoins de l'homme et l'homme lui-même, que partout se rencontrent les matières premières pour l'abri et le vêtement et qu'ainsi la Nature a assuré les conditions nécessaires favorables pour le développement de l'organisme humain.

Or, quels sont les résultats du développement normal de l'organisme humain ? D'abord la santé, mère de la beauté, puis la force musculaire et le fonctionnement régulier de tous les viscères : coeur, poumons, poche stomacale et entrailles Or, le cerveau étant également un viscère, son fonctionnement normal dans un corps bien constitué, donnera à défaut de génie ou d'intelligence transcendante, un résultat minima qui sera le bon sens. Donc l'être humain, placé dans son véritable milieu, la Nature, ayant à sa disposition tous les éléments pouvant satisfaire ses besoins matériels - indépendant par cela même - et, doué de bon sens, ne se trouve en aucun cas susceptible d'éprouver un sentiment de haine, de colère ou d'envie. Mais si l'on examine la situation de la majeure partie de l'Humanité dans l'état dit civilisé, où la jouissance des productions du sol lui est supprimée, ce qui la contraint au labeur industriel quotidien, rétribué comme l'on sait, alors naissent les questions d'intérêts, les compétitions, les luttes sourdes ou avortées, et la bassesse, la cupidité, la servilité, la cruauté, la haine surgissent de toutes parts, créées par les situations anti-naturelles où la société (lisez réunion d'associés) a placé ceux qui vivent sous ses lois.

Et voilà comment il ressort que l'homme, établi heureux et bon par la Nature, est devenu féroce et malheureux dans la Civilisation.

Emile GRAVELLE.

in LA NOUVELLE HUMANITE, n°11-12, novembre-décembre 1896.

QUAND CE SERA LE PRESENT !

. . . . . .

Maintenant que toutes les Civilisations
pourries, tombent en putréfaction,
voici bientôt poindre l'aurore nouvelle
l'aurore sociale des temps nouveaux,
où la Nature fait éclore des cerveaux
remplis de Vie Universelle
dégagés de tout dogme, évoluant
chaque jour et pensant constamment !
L'intellect de l'Individu arrive à son apogée !
Superbe résultat de l'Idée d'Anarchie propagée!

Henri ZISLY.

in LA NOUVELLE HUMANITE, n°11-12, novembre-décembre 1896.

***

Au professeur A.Letoquart,médecin electropathe de New York.

. . . . . .

Comme vous, je crois aussi le magnétisme salutaire, efficace envers certaines catégories de maladies. Mais le magnétisme est déclaré par la Médecine actuelle moyen scientifique, or, il n'y a **rien de scientifique** dans les manifestations du magnétisme et c'est un moyen de guérison purement naturel, et en cela, la Science, cause première du Mal et du Laid n'a absolument rien à y voir. C'est une manie chez les médicastres de dénommer les choses les plus simples du terme civilisé scientifique, sûrement pour en imposer par des mots, la plupart vide de sens, à la masse, masse crédule qui se laisse leurrer si facilement et dont la race inepte n'est pas prête de s'éteindre...

le 17/10/1897, Enry ZISLY.

in LA NOUVELLE HUMANITE, n°16, avril 1898.

L A F O R M A T I O N D E L A T E R R E

V E G E T A L E

Au nombre des erreurs grossières établies au sujet de la Nature, il faut compter celle qui tend à démontrer que la culture a amélioré les conditions productrices du sol et qu'avant la pratique de cette science, les hommes et les animaux n'avaient à leur disposition que de chétifs et maigres végétaux.

Pour qui s'est attaché à l'étude de ce cas primordial, soit par la lecture des ouvrages traitant de la formation de l'humus naturel, soit par sa propre observation, il est facile de reconnaître que la couche de terre propre à la végétation a été formée par les premiers végétaux géants qui ont paru sur le globe. Ces végétaux, sous forme de fougères colossales, formés des principes contenus dans la Terre et l'air, laissaient tous les ans tomber leur feuillage immense, qui, se décomposant, formait un terreau transformant la nature du terrain qui donnait naissance à d'autres végétations toujours géantes, mais qui se développaient avec un rudiment de tronc garni à son sommet de tiges feuillues. Celles-ci firent place aux arbres tels que nous les connaissons, et ces arbres continuèrent la fonction de leurs devanciers, c'est-à-dire, que plongeant profondément leurs racines en tous sens, ils s'alimentaient des principes nécessaires à la croissance de leurs branches et de leur feuillage et que périodiquement, leurs feuilles en tombant chaque année sur le sol augmentaient la couche de terreau ou humus qui donna naissance et substance à la petite végétation à feuilles, à racines et à graines comestibles pour les hommes et les animaux.

Or, quelle ne devait être la richesse et l' épaisseur de cette couche de matière abondante en phosphate et azote, formée par la chute des feuilles pendant des millions d'années. Et comme la surface en était recouverte de plantes de toutes espèces dont les racines s'entremêlant formaient feutre, ce feutre maintenait la terre nourricière, et les pluies de l'équinoxe, les ondées d'orage et la fonte des neiges pouvaient couler sur le sol sans en emporter une parcelle. Le trésor était sauf et la graine qui se détachait de la plante sèche, soit secouée par le vent, soit picorée par l'oiseau tombait sur un terrain d'humus tel qu'aucun agriculteur ou maraîcher n'a pu en établir.

Au printemps, à l'époque de la germination, la frêle tige perçait l'enveloppe, et sous l'action du soleil et de la terre, croissait et prenait son développement normal.

Si ces conditions avaient été conservées, chaque individu (en France) pourrait avoir pour sa consommation la production 12.500 mètres carrés de ce terrain naturellement fertile. Examinons maintenant quels ont été les effets de la culture.

En remuant le sol avec la charrue, le réseau de racines formant feutre a été déchiré, la terre matière friable mise à nu, exposée à l'action dissolvante et liquéfiante du vent et de l'eau, et comme tous les terrains sont en pente, la terre délayée par la pluie et la fonte des neiges, s'est

écoulée au ruisseau, à la rivière et au fleuve qui l'a conduite à la mer. Depuis 1.500 ans et même plus que la culture est pratiquée en Europe le terrain naturellement fertile, que nous avaient formé les forêts, a disparu, nous en sommes arrivés à la croûte dure de la Terre et il est évident qu'une graine jetée et abandonnée sans soins sur ce terrain ne donne plus qu'un maigre produit ; mais la faute en est aux hommes.

Emile Gravelle.

in LA NOUVELLE HUMANITE, n° 14 et 15, mars-avril 1897.

****

L ' E R R E U R D E S A N A R C H I S T E S

L'erreur des Anarchistes, erreur profonde, est de croire qu'une société communiste basée sur la bonne volonté de chaque individu est possible. Cela n'est pas et ne peut être, l'individu véritablement conscient étant égoïste même en autrui, ce qui du reste est sincèrement logique et irréfutablement naturel, et c'est pourquoi une Société naturienne bien établie sur des bases anti-industrielles et anti-scientifiques pourra avoir peut-être une durée certaine pendant qu'une colonie purement anarchiste échouera malgré les meilleures énergies ce qui ne pourra que contribuer à l'éclosion d'une harmonie certaine.

Henri Zisly.

in LA NOUVELLE HUMANITE, n° 16, avril 1898.

" Mais en menant ce train de vie là, les médecins nous seront bien plus nécessaires qu'auparavant ".
(Platon, La République).

N O T R E B A S E

A l'Etat Naturel, toutes les régions fertiles de la Terre possédant une flore et une faune originaires abondantes et variées ;

Et la statistique ayant établi le chiffre de superficie et de population des pays connus ;

Nous affirmons :

Que la misère n'est pas d'ordre fatal ;

Que la seule production naturelle du sol établit l'abondance ;

Que la santé est la condition assurée de la vie ;

Que les maux physiques (épidémies, infirmités et difformités) sont l'oeuvre de la civilisation ;

Que les fléaux dits naturels (avalanches, éboulements, inondations, sécheresse) sont la conséquence des atteintes portées par l'homme à la Nature ;

Qu'il n'y a pas d'intempéries, mais des mouvements atmosphériques tous favorables ;

Que la Science n'est que présomption ;

Que la création de l'artificiel a déterminé le sentiment de propriété ;

Que le commerce ou spéculation sur l'artificiel a engendré l'intérêt, dépravé l'individu et **ouvert la lutte;**

Que le Progrès Matériel est le fruit de l'esclavage;

Que les institutions et conditions sociales sont en antagonisme avec les lois de la physiologie humaine ;

Que la prostitution n'existe pas dans l'Etat Naturel;

Qu'il n' y a ni bons ni mauvais instincts chez l'homme,

Mais simplement : satisfaction ou contrariété des instincts ;

Que l'Humanité recherche le bonheur, c'est-à-dire l'Harmonie ;

Et que l'Harmonie pour l'Humanité réside en la Nature.

LES NATURIENS (Propagandistes)

E.Gravelle, H.Beaulieu, H.Zisly, J. Moris, H.Bigot, A. Marné, Bertell, P.L.Rappelin, E.Bisson, E.Trubert, P.Paillette, Spirus-Gay, L.Martin, L.Letellier, A.Solel, G.Loize, E.Legentil, C.Guyot.

D E M O N S T R A T I O N

L'espace restreint de cette feuille ne nous permet qu'une démonstration fort brève de nos déclarations. Nous nous proposons de donner à chacune le développement qu'elle comporte, dans les numéros successifs de notre publication.

Pourquoi la misère n'est pas d'ordre fatal.

" Qui dit fatalité dit situation inévitable. "

Or, la version de la misère fatale sur la Terre est anéantie par la statistique officielle même, qui établit que sur tous les points connus du globe, et particulièrement dans les pays civilisés où la population est prétendue la plus dense, la division du territoire fertile entre ses habitants attribuerait à chacun (homme, femme, enfant, vieillard) un espace plus que suffisant pour satisfaire ses besoins matériels d'alimentation, logement et vêtements.

L'Afrique et l'Amérique donnent des chiffres fabuleux de superficie par individu allant de 80.000, 160.000, à 600.000 et même 1.460.000 mètres carrés de terrain.

L'Asie et l'Europe donnent des chiffres plus modestes mais qui établissent une moyenne de 10.000 à 12.000 mètres carrés de terrains fertiles par tête.

L'Italie seule attribue moins d'un hectare à chacun de ses habitants, mais elle a des côtes maritimes extrêmement riches, et il est reconnu que les pays méridionaux possèdent une végétation et une atmosphère abondante en azote.

La seule production naturelle du sol établit l'abondance.

A l'Etat Naturel le sol possède une couche d'humus d'une richesse inconnue aux terres les mieux fumées de nos jours. Cette couche d'humus est l'oeuvre des végétaux géants qui les premiers parurent sur notre globe et des forêts qui leur succédèrent. C'est par la chute annuelle des feuilles depuis des milliers d'années que s'est formé le terreau ou terre végétale qui donne naissance et substance à la petite végétation.

Chaque année, en effet, les feuilles sèches tombent en pluie serrée, noircissent, se décomposent et ajoutent à l'humus déjà établi.

Les plantes indigènes y acquièrent un développement que l'on ne rencontre plus dans les pays civilisés. Les animaux qui broutent ces plantes laissent en retour sur place leurs déjections solides et liquides, ce qui contribue à conserver l'économie du sol, et lorsqu'ils meurent leurs détritus retournent également à la Terre.

Les plantes diverses qui y croissent à l'état touffu entremêlent leurs racines et forment un réseau épais qui maintient la terre détrempée et l'empêche de s'écouler avec les eaux aux jours de pluie.

C'est le désastre qui s'est précisément produit dès que la charrue éventra le réseau de racines protectrices en mettant à nu la terre, matière friable, qui, délayée plusieurs

fois par an par les ondées, la fonte des neiges, se liquéfie et, comme tous les terrains sont en pente, s'écoule au ruisseau, à la rivière et au fleuve qui la jette à la mer.

La terre végétale primitive a disparu depuis longtemps déjà des pays où se pratique le labour.

Néanmoins, tout appauvri qu'il est, le sol peut encore donner selon sa latitude et sa situation topographique la production spontanée qui lui est propre : en arbres et arbustes à graines, baies, fruits ou amandes ; en plantes légumières à feuilles, racines ou graines comestibles ; en plantes et en herbes fourragères.

En reboisant, le sol s'enrichirait tous les ans, et la végétation originaire reprendrait son développement et sa saveur primitifs.

Chaque pays possède également sa faune représentée par les différentes catégories de bétail, gibier et poissons.

Et partout se rencontrent, outre la caverne abri naturel, toutes les matières pour l'édification d'habitations: pierre, bois, argile, de même que celles nécessaires à la confection des vêtements : laine, cuirs et plantes textiles.

La santé est la condition assurée de la vie

Les médecins sont unanimes à déclarer que les conditions favorables à l'établissement et au maintien de la santé, origine de la force et de la beauté, sont celles-ci : le séjour en pleine nature, dans les bois et clairières ; l'alimentation fraîche et variée de l'individu, le libre jeu des organes ; l'exercice et le repos facultatifs.

Or, c'est la situation accordée à tous dans l'Etat Naturel.

Les maux physiques : épidémies, infirmités et difformités sont l'oeuvre de la Civilisation.

Le mot civilisation désigne l'état d'une race sortie des conditions purement naturelles et dont le système d'existence, dit en société, est basé sur la création de l'artificiel.

L'artificiel comporte : la construction et l'agglomération d'édifices formant cités ; l'établissement de voies de communication nécessitant les services de voirie et d'hygiène, la manufacture des matières chimiques pour l'industrie, la confection des objets d'ameublement et vêtements, etc., etc.

L'exécution de ces divers travaux nécessitant l'effort, les plus habiles **sociétaires**, ceux qui s'étaient emparés de la terre - source de toutes choses - esquivèrent l'effort pour s'imposer aux naïfs, aux désintéressés qui s'étaient laissé dépouiller de leur droit légitime aux dons de la Nature.

C'est pourquoi nous voyons depuis des siècles des êtres humains asservis aux fonctions les plus hostiles à l'organisme ; les travaux de labours et de terrassement exposant les bronches à l'action des matières chimiques du sol se volatilisant à l'air et occasionnant l'otite des laboureurs et le typhus des terrassiers ; le forage des mines plongeant l'individu dans une atmosphère chargée des acides souterrains; la manipulation de ces acides dans les usines, intoxiquant l'ouvrier par les voies respiratoires ou les pores de l'épiderme; l'accomplissement d'autres travaux imposant l'exposition

prolongée de l'individu à l'effet direct du froid, de la pluie ou de la chaleur, toute situation anormale déterminant la perturbation des systèmes sanguins, bilieux ou nerveux, et occasionnant les affections et maladies diverses. Ajoutons à cela les accidents, chutes, contusions, fractures, luxations, lésions internes ou externes survenues dans l'exercice des professions ; l'habitation insalubre, l'alimentation frelatée, et nous connaîtrons la source du rachitisme, de la scrofule, de l'anémie, enfin de tout ce qui a concouru à la décadence physique de l'Humanité. Au lieu de dire ingénument d'un être qu'il est disgracié de la Nature, il serait plus exact de reconnaître qu'il est atrophié par la Civilisation.

Les fléaux dits naturels (avalanches, éboulements, inondations, sécheresse) sont la conséquence des atteintes portées par l'homme à la Nature.

C'est ici qu'apparaît le rôle capital que jouent les arbres, les forêts dans l'économie de notre globe. Indépendamment de leur suprême fonction, la composition de l'air respirable auquel nous devons la vie, ils ont pour effet d'abriter la terre et les animaux contre les éléments, et tout spécialement pour le point qui nous occupe ici ils régularisent l'action des eaux sur le sol.

Lorsque les hauteurs étaient couvertes d'arbres jusqu' à 5.000 et 6.000 pieds d'altitude, les pins, sapins et mélèzes qui sont les essences de ces régions formaient une première barrière aux neiges qui s'effondrent des sommets.

Plus bas croissaient les chênes, les érables, les hêtres, les châtaigniers, les tilleuls, les frênes, les peupliers qui, recevant l'eau des pluies sur leur feuillage, ne la laissaient égoutter que lentement sur leurs ramures et leurs troncs pour aller imbiber la mousse et la terre, et s'écouler par infiltration en formant les sources et les cours d'eau.

Mais l'homme a voulu modifier cela. Il a porté la hache dans les forêts et dénudé les montagnes jusqu'aux glaciers. La neige ne rencontrant plus d'obstacles descend en avalanches dans les vallées ; les averses roulent en torrents sur les pentes (les inondations qui viennent de se produire dans le midi, l'ouest et le centre n'ont point d'autres origines), emportant avec elles les terres que les racines ne maintiennent plus ; les eaux s'infiltrent dans les fissures des roches, les descellent, et l' éboulement se produit. - Progrès. - l'hiver, inondation ; l'été, sécheresse mortelle, mais l'homme accuse la Nature.

Il n'y a pas d'intempéries, il n'y a que des mouvements atmosphériques tous favorables.

L'homme est protégé par les arbres, l'été contre la grande chaleur, l'hiver contre la bise, les rafales, les pluies, les giboulées. L'action du vent est nulle au coeur d'une forêt ; le cyclone même qui déracine et emporte les plus gros arbres isolés, y échoue. La gelée et la grêle n'y ont pas la même action qu'en rase campagne.

Les arbres comme les eaux ont encore une autre fonction; ils prennent pendant le jour la chaleur de l'atmosphère et la lui restituent la nuit, ils empêchent de la sorte les variations brusques de température et la maintiennent à un degré favorable aux animaux et aux plantes.

Ayant à sa disposition l'abondance des choses naturelles, l'être humain n'a pas à s'exposer à l'action des éléments. S'il pleut, il peut demeurer à couvert ; s'il fait froid, il a pour se vêtir et se chauffer ; s'il fait trop chaud, il a l'ombre des bois et le loisir d'y séjourner.

Le soleil, le vent, la pluie et la neige ne sont pas des ennemis, il s'agit tout simplement de ne pas les braver. C'est simple, mais la civilisation contraint l'homme à faire tout le contraire et il se plaint niaisement du mauvais temps.

Si actuellement des êtres sont victimes, frappés d'insolation l'été et de congestion l'hiver, la faute n'en est pas à la Nature, elle incombe à la situation à eux faite par la société civilisée.

Lorsqu'au 14 juillet deux cent mille hommes sont exposés pendant une journée au soleil, il ne faut pas s'étonner d'en voir défaillir un grand nombre. L'homme civilisé en accuse les rayons solaires, dont cependant il réclame toute l'ardeur à cette époque de l'année, pour la maturité des fruits de la terre. Eh bien, de même que la grande chaleur est indispensable à l'activité de la Nature,, la gelée et la neige sont nécessaires à sa purification et à son repos.

La Science n'est que présomption.

Par la destruction des forêts, l'Humanité a rompu l'Harmonie de la Nature. Elle s'est exposée à l'action directe des éléments, y a exposé les animaux et les plantes dont elle fait sa nourriture et tous ont connu la maladie. La petite végétation privée de son abri, les arbres, est souvent détruite par le froid, la grêle, ou les ardeurs du soleil, et l'homme connaît la disette.

Dès lors, menacé par la maladie et la famine il a cherché et trouvé ...des palliatifs, qui eux-mêmes sont des dangers nouveaux. En déboisant il a opéré l'extinction de la faune et de la flore originaires...et il a dû cultiver; il a tari les sources et cours d'eau...il a dû construire canaux et aqueducs ; il a bâti des cités, aggloméré les habitations et les détritus...a connu l'épidémie et aussi la médecine. Son système d'existence est devenu l'antithèse de sa constitution physique, ses sens s' affaiblissent...mais pour les yeux éteints il a fait des lunettes ; des béquilles pour les jambes fléchissantes ; des pilules pour son anémie, du bromure pour sa scrofule. Obligé d'aller chercher au loin ce qu'il a détruit chez lui, il franchit l'Océan ou fait naufrage ; lance sur des voies ferrées des locomotives qui déraillent, tamponnent, écrabouillent, coupant bras et jambes qu'il remplace avantageusement par un pilon ou un crochet.

Enfin, lorsqu'il aura anéanti tout ce qui se produit naturellement, l'eau, l'air, les plantes et les animaux, il sera contraint de se les procurer artificiellement, grâce à des moyens scientifiques et en travaillant du matin au soir. Ce sera là un avantage évident.

La création de l'artificiel a déterminé le sentiment de propriété.

Pas plus qu'un autre animal, l'homme, à l'état naturel, ne considère les produits du sol comme choses à lui propres: l'eau des fleuves, les roches, l'argile des ruisseaux, le

bois des forêts, toutes matières premières dont l'abondance établit le droit de jouissance à chacun. Mais dès que l'homme met à profit ces matières pour en confectionner un objet d'agrément ou d'utilité, une transformation subite s'opère: ce roc, ce bois, cette argile, qui auparavant faisaient partie du domaine commun, sont devenus pour lui intéressants à ce point qu'il les considère comme parties individuelles, et ce sentiment est légitime. En effet n'a-t-il pas réellement fait passer dans son oeuvre une partie de lui-même ; son impulsion, son individualité ne se sont-elles pas transmises à l'objet, n'y a-t-il pas consacré une somme de force vitale? - Jusqu'ici point de mal, l'homme ne s'étant attribué la matière et ne l'ayant transformée que pour son usage personnel.

Le Commerce, ou spéculation sur l'artificiel, a engendré l'intérêt, dépravé l'individu et ouvert la lutte.

C'est lorsqu'il entreprend de trafiquer de sa production qu'un sentiment spécial se manifeste chez l'homme, sentiment issu de son individualisme et qui prend sa source dans l'instinct de conservation.

Rien n'étant parfait, au sens d'un individu, que son propre individu, tout ce qui en émane acquiert à son jugement une valeur supérieure à n'importe quelle production étrangère.

C'est pourquoi deux artisans troquant leurs produits auront difficulté à en établir l'équivalence. Cette situation donnera toujours lieu à un débat fertile en énumérations, en appréciations, en subtilités de toutes sortes.

Inévitablement l'un des deux contractants se verra toujours lésé, soit que l'objet acquis ne représentât pas réellement une somme d'ingéniosité et une perfection égales à l'autre ; soit qu'il ait gardé judicieusement ou non la conviction que son oeuvre avait plus de mérites que celle échangée.

Un malaise se produit déjà dans les relations inter-individuelles, et ce malaise se manifeste promptement en fureur, en violences, en haine, lorsque l'un des traitants, en nécessité impérieuse d'échanger le fruit de ses labeurs (conséquence de l'exercice d'une profession unique), se trouve bon gré, mal gré, dans le cas d'accepter les prétentieuses conditions de l'autre.

De là naitra l'idée de représailles, et si cette satisfaction échappe il y aura ressentiment et ce sera selon le tempérament ou la situation de l'individu guerre ouverte ou guerre sourde.

C'est alors qu'entreront en jeu la force et la ruse.

Le Progrès matériel est le fruit de l'esclavage.

Privé de ses droits légitimes aux biens naturels et placé dans l'obligation de les acquérir en échange d'une somme de travail déterminée ou plutôt imposée, l'homme a dû faire choix de l'industrie la plus compatible avec ses facultés. Sa condition d'existence étant liée à la mesure de sa production, il s'est attaché à l'étude **d'un travail unique**, à acquérir le tour de main et n'a plus ensuite visé qu'un résultat, l'exécution rapide.

Dès lors sa fonction est devenue mécanique, ses mouvements uniformes, sa posture toujours la même. Certains

de ses muscles étant soumis à l'activité, tandis que d'autres gardaient l'immobilité complète, la vigueur se concentrait dans les organes actifs au détriment des autres. L'équilibre des forces corporelles était alors rompu.

Le corps humain, si varié en ses parties et dont la structure est si merveilleusement ordonnée, peut être soumis à la diversité des poses, des mouvements, des actes, mais sans posture prolongée, car autrement des désordres se produisent, tels que la déviation de la colonne vertébrale chez les portefaix et les haleurs ; le développement monstrueux des vicères intestinaux chez les employés ou ouvriers constamment assis, les crampes intenses des cordonniers, tailleurs et écrivains, etc.

Non seulement chaque profession est susceptible d'amener des désordres pathologiques, mais il en est d'autres qui sont immédiatement périlleuses, à ce point que le plus élémentaire sentiment d'humanité devrait en interdire la pratique ; telle la fabrication du cyanure, du minium, du blanc de céruse et mille autres produits qui nécessitent l'emploi de matières dont l'organisme ne peut affronter le contact. On objectera les **nécessités** du Progrès...très joli!-D'abord il y a bien des choses dites de Progrès qui ne sont nullement des **nécessités.** -Et si la dégradation du corps humain est la condition de l'embellissement de la matière, on se demande où il y a progrès.

Il serait intéressant de savoir ce qu'en pense l'individu contraint par la faim à l'exécution d'un produit non indispensable et qui voit s'écailler sa peau, tomber ses cheveux, ses dents, ses ongles, qui sent ses os se carier, ses poumons se forer, son sang se corrompre ; quand il éprouve toutes les angoisses de l'affaiblissement et de l'anéantissement de son être.

Si ceux qui ne peuvent se passer du Progrès établi à ce prix devaient eux-mêmes l'exécuter, nul doute qu'il serait vite abandonné.

C'est précisément en raison des côtés périlleux, pernicieux et fastidieux qu'il présente, que le dit Progrès n'a pour artisans que les malheureux dépossédés du droit naturel de chasse et récolte et soumis maintenant à la loi du labeur pour la vie.

Certes, l'homme est constitué pour l'activité, qui du reste lui est salutaire. Il est dans la nécessité de se mouvoir pour subvenir à ses besoins. - A l'état naturel, il chasse, il prépare son abri, confectionne ses vêtements, ses armes. Il se livre aux exercices de force et d'adresse, et cela lui est une gymnastique bienfaisante ; mais de là à accomplir la fonction automatique et désastreuse de la profession industrielle, il faut convenir qu'il y a écart.

Ceci est tellement évident que tout individu assuré de son alimentation, de son logement et de son vêtement, est absolument inconnu à la mine, à l'usine et au chantier.

On citera constamment l'exemple de Louis XVI serrurier; mais si ce monarque, pour avoir du métal à forger, avait dû préalablement l'extraire lui-même de la mine, le fondre au brasier et le couler en barres, il se serait très certainement contenté de faire de la vannerie.

Les institutions et conditions sociales sont en antagonisme avec les lois de la physiologie humaine.

L'étude de ce point comporterait un développement très étendu, mais l'espace fort restreint ici ne permet que des désignations.

Nous nous bornerons donc à citer, en contradiction avec l'état naturel de l'homme, tout d'indépendance matérielle et morale (sic, il semble manquer ici une phrase dans le texte original, ndr, 1993) :

L'accaparement du sol, consacré sous le nom de propriété, amenant la loi du travail forcé pour les dépossédés ; les lois de coercition pour les réfractaires à cette condition; le service militaire, période anormale dans la vie de jeunes gens en pleine vigueur ; l'internement à temps ou à perpétuité des insoumis ; le célibat volontaire par préjugé ; le mariage de raison ; le droit marital ; l'autorité paternelle et le droit de sévices ; l'étude scolaire pour les enfants avant l'âge de la puberté ; la hiérarchie, l'étiquette, la domesticité, etc.

Il n'y a ni bons ni mauvais instincts chez l'homme; il y a satisfaction ou contrariété des instincts.

" Tout ce qui a lieu est un fait ou un effet. "
" Tout effet a une cause. "
" Toute cause a une origine. "

Il en a été ainsi à toutes époques, et cette constatation suffirait pour détruire la version " des instincts féroces et sanguinaires de l'homme primitif ".

L'homme est impulsé par différents **instincts** qui le guident dans la satisfaction de ses besoins.

Il y a d'abord l'**instinct** de la recherche et de la possession des choses qui lui sont nécessaires ; il a l'**instinct** d'activité et d'ingéniosité ; l'**instinct** d'abri et de repos; l'**instinct** de reproduction ; l'**instinct** de préservation et sécurité ; l'**instinct** de sociabilité et l'**instinct** de liberté.

La Terre est assez vaste et sa production naturelle assez abondante pour permettre à l'humanité entière la complète satisfaction de ses besoins matériels. La totalité peut y vivre à l'aise sans que l'unité en soit lésée ou incommodée. La richesse et la variété des produits terrestres écartent la nécessité d'administration et conséquemment de hiérarchie, et l'harmonie s'établit à la condition que tout soit à la disposition de tous.

C'est là l'état naturel, la situation normale.

A l'état naturel, l'homme qui fait la chasse aux animaux et la cueillette de plantes et de fruits pour son alimentation ne fait qu'obéir à l'**instinct de conservation.** C'est un acte rationnel. N'étant jamais privé de nourriture et assuré d'en avoir constamment il mange mesurément, guidé en cela par son degré d'appétit.

Désire-t-il se confectionner des armes, des ustensiles, un vêtement, il a tous les matériaux sous la main ; et comme il fera ses objets à la mesure de sa force, de sa commodité, de sa taille, personne ne les convoitera.

Lui plait-il de se recréer par le chant, la danse, les exercices corporels ? Comme il ne relève que de lui-même et n'incommode personne, il agira en toute liberté. Si même il veut pratiquer d'autres arts, peindre ou modeler, la nature lui fournit les matières premières ; son ingéniosité et son

talent font le reste, le sens artistique étant, quoi qu'on en dise, une émanation purement naturelle.

Après les joutes, la danse ou autre jeu, si son sang est échauffé, son épiderme moite ou brûlant, il va d'**instinct** au bain qui le rafraîchit en le purifiant.

Veut-il se reposer ? Il a un abri bien à lui, que personne ne lui disputera, tous ses semblables en possédant un également.

Enfin, aspire-t-il à l'amour ? Il prendra la compagne qu'il aura su conquérir, non par la violence, (le rapt, le viol, le **mariage de convenance** étant moins faciles et plus rares qu'à l'état civilisé, et la prostitution par misère absolument inconnue), mais par attraction, la femme libre également n'ayant à subir aucune contrainte.

Et cette liberté de la femme et de l'homme, établie par la profusion des choses matérielles, garantit l'évolution régulière de l'amour ; car, en dépit de toutes les prescriptions, institutions et dénominations civilisées, l'amour est un appétit comme un autre, qui accomplit une évolution et demande la variété.

Après les émois préliminaires, s'effectuent la possession mutuelle, l'ardeur croissante, le paroxysme, la décroissance et la satiété : toutes phases survenues simultanément et qui amènent après une liaison de durée indéterminée un détachement réciproque sans déchirements et sans haine.

La progéniture résultant de ces rapprochements ne constitue ni un embarras ni une chaîne pour les divorcés, la nature pourvoyant aux besoins de tous ; et la femme qui, **instinctivement**, a conservé les enfants en bas-âge, peut prendre un nouveau compagnon sans que celui-ci puisse les considérer comme une charge.

Il n'y a pas de Petit-Pierre dans l'état naturel!

Il n'y a non plus d'injections dissolvantes, ni avortements, ni abandons d'enfants, parce qu'il n'y a ni dévergondage, ni dépravation, ni déshonneur à l'acte merveilleux de la procréation.

Mais à présent, au lieu de cet état de choses normal, ayant de logiques et heureuses conséquences (les instincts étant satisfaits), nous sommes régis par l' **Etat Social Civilisé, issu de la propriété du sol**, par une minorité.

Personne n'a encore démontré, et pour causes, la légitimité de cette institution, mais elle n'en est pas moins établie. De l'établissement de cette iniquité date le désarroi que nous connaissons ; la situation est complètement faussée, la question humaine sortie de son axe tourbillonne dans l'erreur, et jamais, malgré toutes les subtilités employées, l'erreur n'enfantera la vérité.

Aussi, nous assistons au spectacle curieux d'entendre des êtres constitués comme nous, déclarer : que l'herbe des plaines est à eux, l'eau du ruisseau et l'ombrage des bois aussi ; la carpe de l'étang et le chevreuil des fourrés ; à eux toujours le roc de la colline et l'argile du gisement. - Et comme ils en ont pris mille fois plus que pour leurs besoins, il se trouve que la grande majorité des individus en est dépossédée.

C'est là du reste que pour ceux-ci commence la civilisation.

Ils n'ont droit à rien, et les dons de la nature ne leur parviennent que sous forme de salaire d'un travail à exécuter au profit du posseseur du sol. - Très souvent

même ce travail consiste en la chasse, la pêche et la récolte en grand des produits **naturels**, dont on leur abandonne en rétribution quelques bribes. - C'est très incohérent, mais c'est très civilisé. - Dans le cas où, conscients de leur droit à la vie et à l'indépendance, ils voudraient, sans conditions et pour satisfaire leurs besoins, s'approprier les choses de la terre, ils seraient aussitôt, la loi est formelle, appréhendés, jugés et condamnés pour actes coupables perpétrés sous l'impulsion d'**instincts** mauvais.

Couper des branches, extirper des pierres, de l'argile, et se construire un abri où bon vous semble, c'est faire montre également de **mauvais instincts**, tout homme n'ayant pas ainsi droit dans la civilisation à l'espace nécessaire pour abriter son corps.

Refuser de déguerpir et casser la tête à l'importun qui voudrait vous y contraindre vous fait assimiler aux premiers troglodytes - parce qu'ayant agi trop naturellement - et l'on flétrira cet acte de simple défense en l'attribuant à des **instincts de violence.**

L'adolescent pauvre et la jeune fille riche qui, sans en référer à l'autorité paternelle ou à la Société, obéiraient à la loi d'attraction, seraient accusés d'**instincts pervers.** L'indulgence est plus grande pour les pratiques qui s'établissent dans les pensionnats, les casernes, les pénitenciers et les prisons, la propriété et les intérêts n'étant pas en risque.

Et parce qu'il se rencontre dans l'humanité civilisée des individus sales, grossiers, ivrognes et inactifs, ces tares ont été - ingénuité ou fourberie - immédiatement attribuées aux **instincts primitifs.**

En extase devant la civilisation, peu de psychologues sont allés à l'origine de la déchéance constatée chez leurs congénères. Et, pourtant, quoi d'étonnant à ce que des générations d'esclaves asservis au labeur, mal logés, mal vêtus et privés de moyens d'hygiène, se soient accoutumés à la saleté ; que vivant constamment sous la domination et l'opprobre, forcés à l'allure de chiens couchants et n'ayant de contacts qu'avec les parias de leur espèce, leur langage et leur maintien manquassent d'élégance ; que privés de vins généreux et rarement en face d'un bon repas ils ne fussent un peu gloutons et ivrognes un jour d'abondance, et, si on joint à cela le peu d'attrait des besognes sordides, exténuantes et mal rétribuées, qu'une légitime aversion pour le travail s'ensuive ?

Eh bien, non ! la morale civilisée, ne voulant point faire de concessions périlleuses pour elle, attribuera ces défaillances à des **instincts de malpropreté, d'ivrognerie et de paresse**, refusant de reconnaître que ces anomalies ne se rencontrent chez aucun homme ou autre animal à l'état libre.

Et elle nous montre l'homme primitif, voleur tandis que rien ne pouvait exciter sa convoitise ; ivrogne quoique n'ayant que de l'eau à boire ; dominateur malgré l'absence de hiérarchie ; violent et brutal en dépit de toutes raisons d'irritation ; et, quoique ignorant les questions d'intérêts, rapace, fourbe, spoliateur et intrigant ; pourquoi pas proxénète aussi, faux-monnayeur et panamiste, ce qui ne serait pas plus inconcevable.

La prostitution n'existe pas à l'Etat Naturel

La femme ayant, de même que l'homme, la jouissance complète des biens de la terre, possède donc la même indépendance matérielle et n'obéit qu' à ses impulsions.

Sitôt nubile, elle subit la loi toute naturelle d'attraction, et si elle se livre à l'homme, ce n'est que sous la poussée des désirs qui incitent à l'acte de génération.

La cause principale de la prostitution dans les pays civilisés, **c'est-à-dire en progrès**, c'est la misère, le dénuement absolu des choses impérieusement nécessaires comme la nourriture et l'abri.

Elle se produit parfois aussi, mais le cas est moins fréquent, par convoitise des choses de luxe créées artificiellement, telles que toilettes, parures, dignités sociales (!), dont la valeur fictive consiste en leur rareté (ce qui implique que ne pouvant être mises à la disposition de tous, elles détermineront toujours le sentiment de l'envie).

Toujours hypocrite et menteuse, la Société civilisée (**bizarre réunion d'associés, les uns gavés, les autres indigents**), la Société, ne voulant point se reconnaître coupable envers la catégorie des prostituées par misère, leur impute des penchants à la luxure, et, complaisemment, les a dénommées: **folles de leurs corps ou filles de joie.** Filles de joie, les malheureuses ! Allez leur demander quelles sont les joies du trafic qu'elles opèrent, elles vous répondront que la première est de ne plus sentir la faim.

Mais à l'état naturel, la misère n'existant pas, la prostitution ne peut avoir lieu de ce chef. On a cité dans les relations de voyages aux pays non-civilisés l'exemple de femmes indigènes se livrant aux visiteurs pour la possession d'objets inconnus : rubans, bijoux, colliers de verroterie. Si cela est exact, c'est la meilleure démonstration de l'influence corruptrice de l'artificiel, et ces femmes ne se fussent pas prostituées pour l'acquisition de choses naturelles, en ayant suffisamment et gratuitement à leur disposition.

L'Humanité recherche le bonheur c'est-à-dire l'Harmonie.

L'être humain si parfaitement constitué et si bien satisfait dans ses besoins par la prodigalité de la terre exempt de soucis matériels, n'a d'aspirations que vers la joie. Et il peut la désirer avec l'assurance de la posséder et de la ressentir constamment s'il ne s'écarte du milieu favorable ou la Nature l'a placé.

Il peut maintenant constater ce qu'il lui en coûte d'avoir voulu **corriger** l'oeuvre de sa Productrice et par le seul déboisement du sol, d'avoir compromis l'ordre établi par de longs siècles de formation.

Ayant déréglé le régime de l'air et des eaux, il revoit le chaos initial, l'eau se mélange de nouveau à la terre par l'inondation fréquente et l'éboulement des montagnes; son être, son corps, déplacé de sa situation normale, quoiqu'encore animé de fluide vital, se décompose, et sa chair tuméfiée et suintante expulse, reconstituées, les substances minérales originelles.

Mais le mal n'est pas irréparable, car la Nature, cette force suprême, continue son oeuvre créatrice et réparatrice; et la terre reprendrait vite son merveilleux

si l'homme voulait bien reconnaître sa présomption et cesser de contrarier l'allure régulière de sa production.

L'Harmonie pour l'Humanité réside en la Nature.

Elle apparaît partout cette harmonie ; dans la division des continents et des mers, dans la disposition topographique du sol, dans les hautes montagnes dont les glaciers, ces réservoirs naturels, alimentent d'eau en été les plus grands fleuves ; dans les collines et les vallons donnant côte à côte et dans la même région des productions différentes ; dans les arbres géants qui sont la protection de l'abondance du sol et êtres qui en jouisssent.

Elle apparaît dans la diversité des formes, des couleurs, des parfums et des sons et dans la disposition des organes de notre corps qui nous permettent de les percevoir.

Elle est bien la condition de la vie humaine. Que dans la faune et la flore, le fort dévore ou écrase le faible, qu'importe, si le résultat est au bénéfice de l'homme. Ce n'est pas l'instant de faire du **sentiment**, à l'égard des plantes et des animaux ; ayons-en d'abord pour nous-mêmes. Qu'il suffise de constater que nous, êtres privilégiés, n'avons nullement besoin de dévorer notre semblable pour vivre et qu'il est possible d'atteindre un résultat heureux : la suppression de nos souffrances.

E.GRAVELLE.

in L'ETAT NATUREL ET LA PART DU PROLETAIRE DANS LA CIVILISATION, n°3, juillet-août 1897.

***

" Le Lakota était empli de compassion et d'amour pour la nature (...) Les vieillards étaient littéralement épris du sol et ne s'asseyaient ni se reposaient à même la Terre sans le sentiment de s'approcher des forces maternelles (...) Ils aimaient à ôter leurs mocassins et à marcher pieds nus sur la Terre sacrée (...) S'asseoir ou s'allonger leur permettait de penser plus profondément, de sentir plus vivement (...) Ils avaient un sentiment de fraternité envers le monde des oiseaux et des animaux qui leur gardaient leur confiance (...) Ils parlaient le même langage (...) Ils savaient que le coeur de l'homme éloigné de la nature devient dur ".

(Standing Bear, Pieds-nus sur la Terre sacrée).

" Ne faire qu'un avec toutes choses vivantes, retourner, par un radieux oubli de soi, dans le Tout de la Nature, tel est le plus haut degré de la pensée et de la joie ".

(Hölderlin, Hypérion).

L A S C I E N C E C' E S T L E M A L

Les badauds qui ont l'habitude de s'extasier devant toutes les transformations de la vie moderne, qu'ils appellent pompeusement : " le Progrès ", devant toutes les innovations qui ne font, en réalité, que rendre la vie plus fiévreuse, plus active, plus superficielle, nous pardonneront de jeter un peu d'eau froide sur leur enthousiasme.

Tout d'abord, nous relèverons cette observation, que presque tous les admirateurs du progrès sont précisément ceux qui ont le plus à en souffrir. Tandis que des vieillards qui ont accumulé toutes les connaissances humaines, qui plient sous le poids de la science, vous déclarent à la fin de leur carrière qu'après tout la science est bien vaine, que l'homme ne sait encore rien, que malgré tout ce monceau de découvertes le bazar scientifique est parfaitement inutile au bonheur de l'humanité, que la question des origines est toujours enveloppée d'aussi épaisses ténèbres, que toutes les questions qui intéressent les hommes, soit sur la famille, la religion, la patrie, l'organisation sociale, etc. sont toujours au point où elles étaient il y a six mille ans, vous voyez de pauvres diables qui peinent toute une journée dans une raffinerie ou dans une verrerie pour gagner 2 fr. 50 ou 3 fr. par jour, vanter le progrès scientifique et surtout l'amélioration du sort de l'ouvrier depuis la Révolution.

Quelle amère ironie !

Et pourtant cet ouvrier, qui reste tout le jour devant les fours par une température de 40 à 60 degrés, qui l'a anémié, qui l'a mis dans cet état déplorable ?

la Science !

Qui a apporté l'usage des toxiques, que l'on ne trouve dans la nature qu'à l'état neutre, c'est-à-dire à l'état de corps simple ?

La Science !

Qui a apporté l'usage de la céruse, du phosphore qui donne la nécrose, des acides nombreux, et de tant d'autres choses qui chaque année font une si effroyable consommation d'humains ?

La Science !

Qui a embrigadé l'homme pour le faire descendre dans les mines où il ne reçoit ni lumière, ni air respirable ?

la Science !

Qui a apporté l'usage de la lumière artificielle qui atrophie la vue ?

La Science !

Qui a construit ces lourds vaisseaux chargés d'hommes qui si souvent s'abîment sous les flots et dont les victimes ne peuvent plus se compter ?

La Science !

Au lieu d'accuser faussement la nature, qui nulle part cependant ne nous oblige à braver les éléments, pourquoi l'homme devant ces grandes catastrophes, ne songe-t-il pas à en accuser son imprudence, c'est-à-dire :

La Science !

Et les chemins de fer ?

C'est l'invention qui a peut-être fait le plus de

mal à l'humanité, et, au lieu de lui apporter ce qu'il était en droit d'en attendre, l'ouvrier, au contraire, n'a vu que s'accroître sa misère et son esclavage, les chemins de fer ayant surtout favorisé la spéculation, l'agiotage et particulièrement la concurrence. C'est donc encore un méfait de la science ! Nous ne parlerons que pour mémoire des milliers de victimes écrasées chaque année.

Les partisans quand même du progrès font grand tapage quand leur science a découvert quelque remède à nos maux; mais ils s'abstiennent de nous dire que c'est cette même science qui nous a apporté nos maladies, puisque dans l'état primitif la maladie y est pour ainsi dire inconnue.

Au point de vue moral, je ne vois pas que la science nous soit très profitable ! au contraire : en pénétrant l'individu de son rationnalisme outrancier, elle a incontestablement tué chez lui tout idéal. Ce n'est peut-être pas une chance.

Emile Bisson.

in L'ETAT NATUREL ET LA PART DU PROLETAIRE DANS LA CIVILISATION, n° 3, juillet-août 1897.

" L' agriculture est oeuvre pécheresse".
(Milarépa, ses méfaits, ses épreuves, ses illuminations).

" Ou alors il faut admettre que la société humaine a fait fausse route jusqu'ici dans sa quête du bonheur ".
(Engels, La situation des classes laborieuses en Angleterre).

" De tous les écrivains qui ont prôné le doute (Descartes, etc.) pas un seul n'a voulu douter de la nécessité de la société civilisée".
(Fourier, Le nouveau monde industriel et sociétaire).

" La terre a une peau et cette peau a des maladies. L'une de ces maladies s'appelle " homme " ".
(Nietzsche, Ainsi parlait Zarathoustra).

" Comment, me disais-je, ai-je pu exister si longtemps hors de la Nature, et sans m'identifier à elle ? Tout vit, tout agit, tout se correspond".
(Nerval, Aurélia).

" La puissance majestueuse de la Nature en ses divers aspects ne se révèle que d'une manière douteuse à celui qui n'en perçoit que des parties au lieu de l'embrasser dans sa Totalité ".
(Pline l'Ancien, Histoire naturelle).

A P P E L

P R O J E T D E C O L O N I E

N A T U R I E N N E E N F R A N C E

En mettant en pratique la théorie du retour à la Nature, notre intention n'est pas de tracer un système d'existence, ni de créer la " Cité Future " ; nous voulons simplement démontrer que " la Terre à l'état naturel " peut donner en abondance à l'homme tout ce qui est nécessaire à la satisfaction de ses besoins matériels :

" Que pour l'alimentation, elle donne des produits animaux et végétaux plus sainement constitués, plus normalement développés que ceux de l'élevage et de la culture **artificiels.**

Pour abri naturel, elle donne la caverne, à température constante, condition hygiénique qui lui est particulière. Pour l'édification artificielle de l'abri, elle fournit: la pierre, le bois et le sable.

Pour le vêtement : les peaux d'animaux, les laines et le lin pour la confection du linge. "

Ayant à sa disposition ces divers éléments, l'homme peut, selon ses goûts, sa fantaisie et par son ingéniosité, les préparer à son usage, par tels procédés qu'il lui plait.

Il nous faudrait donc, pour faire cette expérimentation, un terrain boisé, de préférence sur roches et pourvu d'eau. Selon sa nature, sa topographie et son exposition, nous y propagerions les arbres et arbustes fruitiers qui pourraient s'y développer, et **une fois pour toutes** nous l'ensemencerions des plantes **originaires** auxquelles il conviendrait.

Ce terrain, enclos par nos soins, serait repeuplé d'autant d'animaux : gros et petit bétail, gibier, volailles diverses, etc. qu'il en pourrait nourrir. Des abris artificiels seraient construits à leur usage, en attendant que ces animaux, ayant repris leurs allures naturelles, s'en soient constitués eux-mêmes selon leur instinct. L'accès leur en serait laissé libre, afin qu'ils puissent y pénétrer et en sortir à leur gré.

Notre intention est de nous adonner aussi à l'apiculture sur grande échelle, afin de nous pourvoir, abondamment et sans frais, d'un précieux produit naturel. Si l'eau dont nous disposons nous en facilite le moyen, nous donnerons à la pisciculture toute l'extension possible (reproduction de poissons, écrevisses, etc.)

Dans la partie de terrain consacrée à l'élevage (et ce sera nécessairement la plus vaste), les animaux trouveront toutes les plantes fourragères et mêmes légumineuses **originaires**, qu'il conviendra d'y faire croître, afin qu'ils puissent s'alimenter des végétaux de leurs choix.

Enfin, sur une partie moindre, mais la mieux exposée, nous établirons notre région d'habitation (enclose également),

nous réservant d'édifier nous-mêmes nos abris avec les matériaux pris sur place : constructions massives ou légères, maisons ou chalets, au gré de chacun ; et nous ne négligerons rien pour agrémenter notre séjour, le rendre pittoresque et attrayant, en y amassant bosquets et buissons fleuris, frondaisons, parterres, etc.

Nous ferons nos vêtements des éléments à notre disposition : le lin et la laine, filés, tricotés ou tissés; les peaux mégissées ou tannées. Rien ne s'opposera à ce que nous soyons confortablement vêtus, tout en faisant la part de l'originalité et du goût.

L'existence matérielle ainsi parfaitement assurée, chacun sera à même d'exercer ses facultés intellectuelles et d'agrémenter sa vie selon ses aspirations personnelles et ses aptitudes.

Pour réaliser cette situation, il nous faut un champ d'opération. Notre expérience présente cet avantage qu'elle peut avoir lieu dans une région montagneuse quelconque, sur un endroit irrégulier comme sol, très accidenté même et le plus possible en friche.

Dans ces conditions, la valeur foncière du terrain est minime, et vu la baisse actuelle des prix, il serait facile d'en acquérir un assez grand espace à très bon compte.

Une somme de 12.000 francs suffirait donc pour entreprendre une première démonstration faite par 10 personnes (5 hommes et 5 femmes).

2.000 francs pour l'acquisition du terrain ;

4.000 francs pour l'achat d'animaux destinés à repeupler l'endroit ;

6.000 francs pour les frais d'installation et besoins journaliers, en attendant les résultats.

En commençant l'expérience au printemps, la colonie bénéficierait déjà en novembre de produits animaux (veaux, agneaux, poussins divers), ce qui permettrait de disposer de sujets producteurs.

Nous avons prévu les efforts que nous devons donner, mais ils ne sont pas au-dessus de nos moyens et nous aurons, du reste, la collaboration puissante de la terre. Nous nous attacherons immédiatement à la reconstitution du sol d'**humus naturel**, à faciliter et activer partout la végétation, afin d'assurer l'alimentation des animaux et la nôtre. Des abris sommaires seront établis rapidement pour eux et pour nous; et c'est alors, qu'ayant paré au plus urgent, nous pourrons entreprendre avant l'hiver, l'édification et l'aménagement de demeures plus confortables.

Pour débuter promptement et valider bientôt notre théorie, nous ne formerons qu'une colonie de dix personnes. Comme nous tablons sur le chiffre de 12.500 mètres carrés productif par individu (part moyenne attribuée dans tous les pays **civilisés**), il nous faudrait donc 12.500 mètres carrés (12 hectares 1/2) ;

La production de cet espace devant dépasser la somme de nos besoins, le surplus nous permettra de rembourser **en produits naturels** , et au prorata de la somme versée, les partisans qui nous auront aidés de leur cotisation.

Ceux d'entr'eux, hommes et femmes, qui disposeraient d'une somme de mille francs et seraient désireux de participer personnellement à l'expérience, sont priés de se faire inscrire au plus tôt. Leur coopération permettrait d'accéder la mise

en pratique du projet.

LES NATURIENS.

in L'ETAT NATUREL, ORGANE DES GROUPES NATURIENS, n° 3, février 1898.

" Libéré de ses outils, de ses gestes, de ses muscles, de la programmation de ses actes, de sa mémoire, libéré de son imagination par la perfection des moyens télés-diffusés, libéré du monde animal, végétal, du vent, du froid, des microbes, de l'inconnu des montagnes et des mers, l'homo sapiens de la zoologie est probablement près de la fin de sa carrière ".

" De la sorte, la société humaine devient la principale consommatrice d'hommes, sous toutes les formes, par la violence ou le travail. L'homme y gagne d'assurer progressivement une prise de possession du monde naturel qui doit, si l'on projette dans le futur les termes techno-économiques de l'actuel, se terminer par une victoire totale, la dernière poche de pétrole vidée pour cuire la dernière poignée d'herbe mangée avec le dernier rat ".

(Leroy-Gourhan, Le geste et la parole).

" La loi de l'Esprit nous sépare de la Vie Cosmique .

(Klages, L' Eros Cosmogonique).

" Depuis trop longtemps le monde est un asile de fous ".

(Nietzsche, La généalogie de la morale).

" Est-ce que le progrès ne devrait pas être jalousement surveillé, et arrêté pendant qu'il en est encore temps ? ".

(S.Butler, Erewhon).

" La société capitaliste a toujours été et demeure en permanence une horreur sans fin ".

(Lénine, A propos du mot d'ordre de désarmement).

L A C A U S E D E T E R M I N A N T E

Rien ne se produit sans cause.
(Philosophes et savants.)

Et cependant il est de conviction presque générale que la terre est le théâtre de tous les fléaux, de même que l'homme est le réceptacle de tous les vices, comme cela, sans raisons, de par la constitution naturelle.

Pourtant savants et philosophes se sont attachés à nous démontrer que toutes les calamités : avalanches, éboulements, inondations, sécheresse, atteintes du froid et de la grêle, etc. dévastant la Terre ; les maladies, infirmités, difformités, les penchants criminels ou abjects, les dépravations, les turpitudes qui dégradent l'humanité, ne sont que la résultante de causes qui les ont déterminés.

Il s'agit donc de rechercher ces causes en remontant à leur origine, et alors, la plus stupéfiante constatation s'en suit, à savoir que : l'homme, qui lance constamment l'anathème à la Nature, l'homme présomptueux et faillible, est le propre auteur des maux dont il se plaint.

A commencer par les avalanches, c'est lui qui a détruit l'étai puissant que la Nature avait établi pour empêcher le glissement des neiges amoncelées sur les hauts sommets.

A 5000 et 6000 pieds d'altitude croît le **pin noueux** ou **pin des tempêtes.** Cet arbre dont le tronc atteint jusqu'à 70 pieds de haut, à l'aspect fantastique d'un monstrueux cep de vigne dont les rameaux tordus, contournés, semblent plutôt ramper sur le sol, formant bras et crochets qui étreignent les masses neigeuses en formation. Derrière eux s'étend la ligne épaisse et formidable des pins droits, sapins et mélèzes de 200 à 250 pieds qui reçoit le second choc tout en s'opposant à la coulée. Plus bas c'est toute la végétation des chênes, frênes, bouleaux, etc. couvrant la montagne et s'étendant sur la plaine.

La neige s'amoncelant sur le sol dans l'épaisseur des forêts, attend là le rayon d'avril qui viendra lentement la fondre pour imbiber et féconder la Terre.

Donc point d'avalanches à redouter, ni d'amoncellements insolites dans les parties basses, amoncellements actuellement produits par les rafales d'hiver soufflant sur la plaine aujourd'hui rasée.

Il en est de même pour l'inondation. Lorsque les hauteurs étaient couvertes de forêts, l'eau des orages et des pluies n'atteignait pas directement le sol. Elle tombait d'abord sur l'épais feuillage des arbres, glissait le long des ramures et des troncs, imbibait la mousse et la terre et s'écoulait par infiltration en formant les sources et cours d'eau.

Mais l'homme a ravagé les forêts, et les eaux pluviales tombant sur la montagne dénudée dévalent en torrent, emportant les terres, descellant les roches, et, en affluant brusquement dans le lit des fleuves, produisent le débordement et la dévastation.

D'autre part la plaine déboisée a été convertie en

champ de culture.

C'est ici qu'intervient une observation d'importance capitale :

La culture nécessite le labour, c'est-à-dire la désagrégation de la surface du sol. Lorsque surviennent les pluies ou la fonte des neiges, la terre imbibée se liquéfie, et, **comme tous les terrains sont en pente,** elle s'écoule au ruisseau, à la rivière et au fleuve qui la jette à la mer.

Pour donner une idée du désastre occasionné par le labourage, il suffit de citer un des cinq grands fleuves de France, le Rhône, qui tous les ans charrie 21.000.000 **de mètres cubes de troubles**, apportés dans son lit par les eaux de pluie passant sur les terres labourées de son bassin. Que l'on juge de l'importance du dégât opéré par la pratique du labour depuis quinze siècles qu'elle est en usage dans la vallée du Rhône. Ce fleuve a tant charrié de terre qu'il en a formé les îlots de la Camargue qui obstruent son embouchure, et qu'une tour de guet, le phare Saint-Louis, bâtie en 1737 sur le bord de la mer, s'en touve actuellement éloignée de 8 kilomètres par suite de l'apport des limons qui s'y sont amassés.

Il en est de même pour les autres grands fleuves de notre pays, puisque partout on y pratique la culture.

Une autre observation, et celle-ci présente le côté plaisant de la présomption humaine, c'est que, non content d'avoir favorisé l'inondation, l'homme va construire ses usines et ses habitations dans le domaine des eaux, c'est-à-dire dans les bas-fonds, sur le bord des rivières. Lorsque surviennent les crues subites qu'il a déterminées, il se plaint d'être mouillé et montre le poing aux nuages. C'est grotesque et lamentable, mais c'est parfaitement civilisé.

La sécheresse a la même origine. Comme il est dit plus haut, la neige maintenue par les arbres et protégée par eux contre les rayons du soleil, ne fondait que lentement, en mars et avril, sous l'influence de l'atmosphère ambiante graduellement échauffée. En s'écoulant lentement elle alimentait régulièrement les fleuves, les rivières, les sources. Les pluies du printemps et de l'été faisaient de même, et la terre abritée par les arbres contre les ardeurs du soleil conservait sa fraîcheur tout en ressentant la chaleur nécessaire à son activité.

Aujourd'hui le sol dépourvu de son manteau de verdure est en contact immédiat avec le grand Foyer ; les eaux tombant partout sur des parties nues s'écoulent avec rapidité ; les parties humectées sont évaporées instantanément, et la végétation grillée dépérit et languit misérablement.

Le déboisement est donc la cause déterminante des avalanches, des éboulements par l'infiltration des eaux entre les roches, des inondations et de la sécheresse. Ces calamités amènent le ravinement, le dessèchement, l'appauvrissement de la Terre et conséquemment de la végétation, et la disette s'en suit pour l'homme et les autres animaux.

Mais l'homme a inventé la culture.

C'est parfait ! Outre que la culture implique le labour qui désagrège la surface du sol et l'envoie à la rivière, elle fait se désagréger de la Terre, les ferments, qui, favorables à la plante qui les absorbe par ses racines, sont tout-à-fait nuisibles, lorsque volatilisés, ils sont inhalés par le laboureur penché sur la glèbe. D'autre part elle n'est

réellement nécessaire que pour les plantes d'essences étrangères telles : le blé, la pomme de terre, le haricot et le chanvre, puisque les plantes originaires acquièrent **sans aucuns soins**, sur le sol d'humus naturel, le développement normal et la saveur requise. Il est vrai qu'elles poussent de ci et de là par le capricieux ensemencement du vent qui a déposé leur graine, ce qui gênerait la récolte spéculative ; mais lorsqu'il n'y a pas spéculation, peu importe de les récolter où elles se rencontrent ; l'important est qu'elles poussent.

La culture des plantes non-originaire (il est entendu que nous nous plaçons au point de vue régional de l'Europe) nécessite donc le défrichage absolu et le labour du terrain où l'on veut les propager. Le blé, par exemple, qui nous vient de l'Asie exige dans nos régions, son exposition au soleil et ne supporte le contact d'aucun autre végétal. Le sarclage s'impose ajouté au labour, puis la coupe, la rentrée et le battage, tout cela pour obtenir un produit qui n' a ni l'agréable saveur, ni les qualités nutritives de la châtaigne dont nos pères faisaient leur galette ; laquelle châtaigne sur un même espace de terrain donnerait une production plus abondante que le blé, et cela sans autre labeur que celui de la ramasser. La pomme de terre, le haricot, réclament les mêmes soins et ne sont pas davantage indispensables puisque nous avons ici d'autres tubercules et farineux (truffes, gesses, pois, lentilles) dont ils prennent la place ; et, quant au chanvre, il est difficile de voir en quoi il l'emporte sur le lin qui croît spontanément chez nous.

Mais voilà ! La culture est une des bases principales de la spéculation ! A l'état naturel la terre donnant en toutes régions une production spontanée assez abondante et variée pour que chacun y trouve **gratuitement** la satisfaction de ses besoins, personne ne se croit en situation d'alléguer aucun droit privé, mais, dès qu'il y a labeur, mise en oeuvre, emploi de procédés artificiels pour obtenir une production, le droit de propriété prend (le texte original dit ici "perd", ce qui nous semble une erreur, ndt, 1993) une apparence de légitimité, et l'individu qui par son travail a concouru à cette production ne consent à s'en désaisir que contre espèces sonnantes ou dons en nature dont il fixe lui-même le chiffre ou l'équivalence.

La culture des plantes **originaires** n'est nullement nécessaire à la production et au développement de ces plantes. Elle est pratiquée dans le seul but de les rassembler sur un même point afin d'en faire plus rapidement la récolte et d'en spéculer. En ce cas, comme pour les plantes non-originaires, il est procédé par le défrichement à l'élimination de tous arbres et végétaux se rencontrant sur le terrain, consacré à la culture d'un unique produit, et, il s'en suit alors l'exposition directe au soleil, à la gelée, d'une plante qui, originairement, croissait en toute sécurité à l'abri des grands arbres, tandis que privée de cet abri elle est fréquemment détruite par des mouvements atmosphériques qui ne sont nullement des fléaux.

L'homme a donc contrarié le régime de la Nature et dans sa présomption de corriger la Force dont il n'est pourtant que le produit, il s'est à lui-même administré la correction; mais, tenter d'en faire convenir un civilisé serait puéril. Loin de reconnaître son erreur, il persistera à déclarer que la Nature est une puissance aveugle et féroce, qu'il y va de son intérêt de la dompter et la châtier, et qu'avant

le principe du progrès, - son Progrès - la terre était le lieu le plus aride et l'homme l'être le plus grossier que l'on put imaginer.

Or, les traditions et les chroniques les plus lointaines nous parlent cependant de la richesse naturelle constatée aux époques très peu civilisées, où dans les forêts encore nombreuses, pullulaient les aurochs, les bisons, les buffles aujourd'hui disparus, ainsi que toute la faune connue de nos jours ; où les rivières, pures de l'écoulement des détritus d'usines et des engrais chimiques, regorgeaient de poissons; où au Moyen-Age encore, le figuier et l'olivier se rencontraient dans les parties septentrionales de la France et la vigne en Artois et en Picardie. - Allez-les y chercher à présent.

Le civilisé répondra à cela, avec autant de suffisance pédante que de niaiserie. " La terre se refroidit ! " ; mais il n'accordera point qu'il a lui-même détruit ce qui l'abritait du froid, et refusant de reconnaître l'effet négatif de son " Progrès ", il mettra tout le mal accompli sur le compte de la Nature.

Ce serait donc l'oeuvre de la Nature qui aurait abattu les forêts, labouré la terre et bâti des habitations dans le lit des cours d'eau ; ce serait elle encore, qui aurait établi le droit de propriété, l'autorité et la domesticité; ce serait elle aussi qui aurait supprimé aux masses le droit de chasse et récolte, mettant ainsi la grande majorité des hommes dans l'impossibilité de satisfaire leurs besoins les plus essentiels et dans l'obligation d'exercer, au caprice de leurs dirigeants, les industries les plus hostiles à l'organisme pour en obtenir la subsistance.

Il faudrait des volumes pour décrire l'amas d'incohérences établi sous le nom de " civilisation " , et, si à l'examen des maux physiques on constate la responsabilité humaine, pour ce qui est des aberrations mentales qualifiées vices et turpitudes, il en est de même ; mais, toujours dans sa conviction d'être en progrès et loin de voir là le résultat des conditions extra-anormales qu'il a établies, sur ce point le civilisé vous parlera d'atavisme et dénoncera l'héritage de bestialité, que, dit-il, lui a transmis l'homme des premiers âges.

Il est pourtant bien évident que c'est l'Autorité qui a engendré la domination, que l'accaparement par les uns a déterminé la misère pour les autres, que la dépossession a déterminé l'idée de reprise, que l'exaction a déterminé la colère et la haine, et que la colère et la haine poussent aux actes de violence.

Or, quel mobile aurait pu déterminer l'homme primitif à vouloir dominer et accaparer, quel désir de reprise et quels sentiments de colère pouvait-il éprouver ?

Prenons l'anthropopithèque, le précurseur.

Agile, robuste et sain, il établit sa demeure dans un arbre, s'alimente d'herbages et de fruits, et la nature l'a couvert de poils. Il ne connaît d'autres désirs que la satisfaction de ses besoins matériels.

Or, il a plusieurs arbres à sa disposition et la production de vastes étendues ; à l'époque du rut, mâle et femelle s'accouplent et s'écartent de leurs congénères comme le font tous les animaux ; point d'ntérêts en jeu, on n'aperçoit guère le désir d'accaparement et de diminution par la force. Accaparer quoi ? Ce qui existe à profusion pour chacun ! Dominer par la force ? En ces primordiales conditions, il

n'existe d'abord pas d'individus de même espèce, deux fois plus forts que d'autres ! Et dans quel but aurait pu s'exercer l'abus de la force ?

Les produits purement naturels étaient les **seuls connus** à ces époques, et telles étaient leur abondance et leur variété que tous y pouvaient prendre sans préjudice pour aucun ; donc, point de sujet de contestation et rien qui put déterminer la convoitise. Alors quoi ? Il ne pouvait certes éclore en ces frustes cervelles, la prétention de se faire servir pour goûter une vie d'oisiveté ; mais en l'admettant, cette oisiveté eut dégénéré notre sybarite anthropopithèque, et en délaissant la gymnastique quotidienne, il eut inévitablement perdu de sa force musculaire et fut devenu sur ce point, inférieur à ses esclaves.

Et puisqu'il est convenu qu'il était **l'homme-animal**, il faut donc l'assimiler entièrement comme moeurs aux autres animaux. Or les loups, les caïmans, les tigres ne se dévorent ni ne s'asservissent entre eux, dans l'état naturel s'entend, car si l'on objectait ces animaux observés dans une ménagerie, on pourrait alléguer des cas de lutte fréquents, argument du reste sans valeur, ces luttes ayant là toutes raisons de se produire. De même l'on pourrait citer les chevaux se battant dans l'écurie, faute d'espace, ou au râtelier pour la possession d'une poignée de foin ; les coqs dans les basses-cours trop étroites ; les pigeons même, accumulés dans d'exigus colombiers.

Mais, si au lieu de la condition **domestiquée**, c'est-à-dire **civilisée**, on observe ces animaux à l'état libre, naturel, ayant espace illimité et l'abondance, les causes déterminantes n'existant point, les luttes ne peuvent se produire.

On a reproché aussi à notre animal-ancêtre d'avoir été d'une saleté repoussante ; c'est faux, comme il le serait d'accuser les animaux sauvages d'être sales, soit en leur pelage ou leur plumage, soit en leur tanière, leur terrier ou leur nid.

Tandis que le cheval, le lapin et le volatile domestiqués sont enfermés dans les locaux saturés de leurs excréments, à l'état libre ils sortent et s'éloignent de leur abri pour uriner et excréter. Ils évitent les souillures qui pourraient flétrir leur poil ou leur plume et s'en purifient immédiatement lorsqu'ils en sont atteints.

Ils agissent ainsi **d'instinct**, guidés naturellement par leur subtil odorat qui leur interdit de stationner près des matières en décomposition, faisant retour à l'ordre minéral.

Et l'homme naturel, celui qui est en possession de toutes ses facultés animales et dont le système sensitif n'a rien perdu de sa délicatesse et de sa force, qualités qu'il possède d'autant mieux qu'il est plus près de la Nature, l'homme naturel, l'homme primitif, l'homme **sauvage** ne saurait, pas plus qu'un autre **animal sauvage**, supporter de mauvaises odeurs dans son abri, ni conserver de souillures sur son épiderme, puisqu'il s'en trouverait immédiatement incommodé.

Laissons maintenant l'homme-animal pour examiner son successeur dans l'ordre généalogique, le troglodyte, l'homme des cavernes.

L'observation des vestiges de l'époque quaternaire nous montre chez l'être humain une constitution physique considérablement perfectionnée, et la faculté d'ingéniosité est déjà chez lui beaucoup plus étendue que chez les autres

animaux. Cette métamorphose n'est cependant que l'oeuvre de la Nature seule. Elle est la conséquence de la grande loi du mouvement qui implique la transformation, et c'est ici qu'il faut constater que la transformation a été fertile en avantages ; l'homme a augmenté sa puissance sans pour cela rien altérer de l'économie générale de la Terre et sans troubler l'harmonie qui règne entre les individus de son espèce.

Il a toujours la libre jouissance des produits naturels. Tout en demeurant frugivore, il a ajouté à son alimentation la chair des animaux ; il sait se procurer du feu et mettre à profit les matériaux qu'il trouve de toutes parts pour se faire des ustensiles divers en terre cuite et des accessoires de pêche et de chasse. Il se confectionne avec les peaux d'animaux, des vêtements imperméables à la pluie et au froid et des tissus avec la fibre de lin.

Il habite alors la caverne, particulièrement séche, parce qu'à cette époque la montagne où elle est creusée **est encore couverte de terre et de végétation**, ce qui la préserve de l'infiltration des eaux. Comme pour toutes les cavités, la température de la caverne est invariable, ce qui la rend tiède en hiver et fraîche en été, conditions hygiéniques des plus favorables au repos et ne se rencontrant dans aucune habitation artificiellement édifiée.

L'homme en ces temps reculés ne souffre donc physiquement en aucune façon ; se pourvoyant lui-même des choses nécessaires à la vie, l'exercice quotidien lui est salutaire, et sa santé est parfaite puisque tous ses besoins matériels sont satisfaits.

La condition d'existence étant la même pour tous les individus, l'indépendance réciproque en résulte, et l'on ne voit encore rien qui put déterminer chez **l'homme des cavernes**, le sentiment d'envie, de colère ou de haine.

Néanmoins, nombre de moralistes se basant sur l'affreux antagonisme des hommes civilisés et considérant l'humanité actuelle comme un progrès matériel et moral sur l'humanité primitive, en déduisent cette perle fausse :

" L'homme civilisé étant un bien triste individu, quel monstre devait donc être son devancier ?".

Et parce qu'en interrogeant l'Histoire ils constatent à toute époque : le meurtre, l'exaction, la ruine, la tyrannie et l'esclavage, sans tenir compte que dès qu'il y a histoire, il y a civilisation, c'est-à-dire : artificiel superflu, intérêts en jeu, spoliation, inégalité des conditions, luxe et misère, ils crient à l'abomination et déclarent la race humaine, mauvaise de tout temps, sans vouloir reconnaître qu'aux époques historiques lointaines, mais incontestablement **civilisées** déjà, qu'ils examinent, toutes les causes déterminantes du mal existant, les effets produits n'en étaient que la conséquence logique.

Et aussi parce que l'Histoire nous montre le caractère brutal et sans merci des premières luttes de la civilisation, ils parlent de férocité. Cela n'a guère changé de nos jours et les hécatombes sont mêmes beaucoup plus fortes. Mais si l'homme d'autrefois était plus violent et brutal dans le combat, c'est qu'il était aussi plus vigoureux et moins dissimulé, c'est-à-dire plus près de la Nature. Aujourd'hui il n' y a plus de corps à corps, on ne passe plus au fil de l'épée ; à huit kilomètres on incendie une cité et ses habitants sont déchiquetés par l'obus à la ménilite. Comme on le voit, le procédé est beaucoup plus avantageux pour

les vaincus et l'adoucissement des moeurs est des plus évident.

Donc, nos moralités sont unanimes, à affirmer que plus on remonte à l'origine de l'homme, plus l'homme est féroce. Forts de cette opinion, ils entreprennent l'**histoire des temps préhistoriques,** et sans hésiter un instant nous renseignent sur les faits et gestes de l'homme à l'âge de pierre, en nous le représentant misérable, bestialement cruel et d'une saleté sordide.

Notez cependant que l'Histoire ne remonte (et de façon **officielle** surtout) que jusqu'à 6 000 ans pour l'Orient et à 2 000 à peine pour l'Occident ; et convenez qu'il faut un certain **culot** pour faire la description des caractères et des moeurs d'époque qui n'ont laissé pour tous documents que des pierres taillées des cavernes et les pilotis des cités lacustres, quelques poteries et des ossements.

Mais, toujours imbus de leur présomptueux "Progrès", nos civilisés n'en démordent pas. Il y a pourtant une constatation qui a son éloquence, c'est que les vestiges des **civilisations** antiques et modernes nous montrent, à côté d'armes de guerre et de chasse, des instruments de torture variés, tandis que ceux des temps **préhistoriques** ne nous en montrent aucun.

D'autre part, des anatomistes distingués en possession de crânes humains de l'époque quaternaire, ont constaté à leur poids considérable l'âge avancé (plus de 120 ans) des individus auxquels ils avaient appartenu. Aux mâchoires complètement édentées, ils ont reconnu que ces vieillards ne pouvaient plus s'alimenter que de matières tendres, telles que moelles et cervelles d'animaux, de quoi ils ont conclu à la sénilité, c'est à dire à l'incapacité de se subvenir. Ils en ont déduit en toute logique que ces êtres séniles devaient être l'objet de la sollicitude de leurs congénaires plus jeunes. Voilà pour le côté moral.

D'autres crânes examinés par les mêmes savants, quoi qu'indiquant également un âge très avancé, étaient encore garnis de toutes leurs dents, témoignage de parfaite santé. Voilà pour le côté physique.

Les ossatures reconnues pour être de l'âge de pierre ne présentent nulle trace de fractures, indices de combat ou de tortures, et les armes sont plutôt des accessoires de chasse et de pêche ; les cavernes étaient, ou particulières ou communes, mais uniformément naturelles et à la disposition de tous ; les poteries naïvement façonnées étaient d'usage général et vu leur simplicité d'exécution, chacun pouvait s'en fabriquer ; les vêtements faits de peaux d'animaux (**fourrures aujourd'hui**) ne manquaient à personne, chacun était apte à les conquérir et à les préparer pour son usage, et, ni dans l'abri, dans les armes, dans les vêtements, ces temps encore **naturels**, on ne relève la marque d'une hiérarchie quelconque, aucune ligne de démarcation sociale; les hommes de l'âge de pierre sont encore tous égaux.

Et s'ils sont tous égaux, c'est qu'ils n'ont pas **corrigé** la Nature, eux ! Ils n'ont point touché à la forêt ni au sol, et la forêt et le sol leur donnent toujours l'abondance.

Les racines des arbres s'enfonçant tous les jours plus profondément dans la terre, en extirpent les principes vivifiants qu'elle renferme pour le développement de leurs troncs et de leurs ramures, et leur dépouille, branches et feuilles mortes, vient, en tombant tous les ans sur le sol,

augmenter la couche d'humus sur laquelle la petite végétation croît plus luxuriante ; la plante devient plus savoureuse et le fruit s'affine comme s'est aussi affiné l'être humain, non de par sa science, mais par la seule évolution naturelle et comme tout aurait continué à s'affiner si son prétendu "Progrès" n'était venu corrompre, dégénérer et stériliser tout .

Le beau Progrès, en effet, que d'avoir déterminé le dessèchement de la terre, l'éboulement des montagnes, l'envahissement des eaux et l'appauvrissement de la race, et cela pour développer un système artificiel aussi prétentieux qu'inefficace puisque loin d'augmenter ce qu'il prétend remplacer il donne en tout des résultats inférieurs, bien qu'en exigeant, pour être accompli, une somme d'efforts et de sacrifices considérables.

Ah ! si l'homme s'était borné à faire de l'artificiel pour la satisfaction de désirs personnels et la conquête de réels avantages, il eut pu augmenter ses moyens sans préjudice pour sa santé et son indépendance, la Nature lui fournissant tous les élements nécessaires. A fleur de terre il trouvait: pierre, bois, sable, argile, minéraux même. Il avait là les matériaux propres à l'exécution des objets d'utilité et d'agrément que son ingéniosité pouvait concevoir, que son tempérament particulier pouvait désirer. Ayant l'assurance perpétuelle de la nourriture et de l'abri, il pouvait en toute liberté, développer ses facultés intellectuelles et agrémenter sa vie.

Il pouvait aisément se déplacer, voyager, en touriste, certain de l'accueil cordial en ces temps dénués d'intérêt où chacun pouvait offrir l'abri et l'aliment.

Il pouvait goûter sur place (et c'est l'unique façon) les fruits des zones différentes, s'assimiler les idées de leurs habitants, s'initier à leurs industries. Marchant à petites journées, séjournant aux endroits agréables, il s'acclimatait progressivement à des températures différentes sans risques pour sa santé, et, lorsque l'impulsion naturelle, le rappel au berceau d'origine se faisait sentir, il opérait le retour aussi allègrement que le départ.

C'est assurément dans ses pérégrinations qu'intéressé par l'aspect et la saveur, d'un produit inconnu dans sa région, il a tenté l'expérience de l'y introduire et de l'y faire croître, - premier acte d'ignorance présomptueuse - l'arbre, la plante ou l'animal étant le produit inhérent à la latitude où on le rencontre, et le déplacer ayant infailliblement pour effet de le dégénérer.

Néanmoins la plante importée, tout en se modifiant, put s'acclimater ; et soit curiosité ou amour-propre d'importateur, l'homme s'ingénia à la conserver et même à la propager. Ce fut le début de la culture. L'homme dut entourer de soins spéciaux cette plante étrangère qui, débilitée, eut succombé à l'état libre sous la puissante pression de la végatation originaire. Il dut lui préparer un sol particulier, l'abriter, la protéger de toutes façons ; en un mot il lui consacra une part de son temps, c'est-à-dire de son indépendance.

Par fantaisie ou par attrait du nouveau, quelques-uns parmi les siens l'imitèrent et plusieurs champs de culture furent établis.

Au début, la chose peut-être inoffensive, quoique le cultivateur absorbé par son travail, se trouve dès lors dans l'impossibilité de subvenir à ses besoins. Obligé de

solliciter le chasseur pour s'alimenter de viande, il donne une partie de sa récolte en échange. Le mal venait de naître avec la transaction, principe du commerce.

On sait que le commerce, c'est l'échange des produits, et c'est nécessairement l'échange **avec bénéfice**, puisque l'individu qui opère peut alléguer les frais et dépenses nécessités par l'opération. Mais c'est précisément le **taux** du bénéfice qui échappe à l'évaluation, et généralement le trafiquant l'exige le plus élevé qu'il peut.

Les subtilités, la mauvaise foi, la duperie avaient désormais leur cause déterminante.

D'autre part, le cultivateur désireux de posséder sa récolte eut maille à partir maintes fois avec le chasseur poursuivant un gibier engagé dans son champ, d'où altercations déterminant lutte et ressentiment. Les quelques larcins accomplis par d'autres individus toujours habitués à la communauté des biens, lui parurent préjudiciables et il connut le sentiment de la propriété. S'habituant à son état, il étendit son champ, se fit aider par sa famille, asservit des animaux dans le même but, et la nécessité de diriger cet ensemble détermina chez lui le sentiment d'autorité.

Devenu sédentaire, il s'attacha à réunir autour de lui les éléments nécessaires à sa vie, domestiqua volatiles et quadrupèdes, cultiva sur d'autres espaces les **produits originaires** afin d'assurer leur nourriture, accapara insensiblement la terre et se fixa définitivement au sol.

Des conventions d'abord, des mesures de protection ensuite, furent établies pour garantir la sécurité des intérêts naissants.

Loin de se rendre compte que sans améliorer sa situation, ce nouveau système d'existence l'enchaînait au labeur, ayant commis la faute de modifier l'ordre naturel, fort modifié lui-même et trop dégénéré pour répandre la vie ardente d'autrefois, l'homme s'enfonça de plus en plus dans l'erreur, défrichant tous les jours davantage, déterminant ainsi la dessication du sol et déréglant par surcroît le régime aquatique et climatérique.

Plusieurs générations ayant continué dans le même sens, certaines contrées furent complètement stérilisées, ce qui détermina les premiers exodes vers les pays demeurés à l'état naturel ; et ces émigrants, armés comme le sont tous les peuples de misère, s'imposèrent par la force dans les régions neuves en y implantant leur séculaire système d'erreurs.

C'est alors que les hommes furent divisés en maîtres et en esclaves. Les maîtres forts de leur autorité appuyée par les armes, firent exécuter par les esclaves tout l'Artificiel que leur fantaisie ou leurs besoins factices purent leur suggérer, mais en se gardant bien, et pour causes, de jamais contribuer à son exécution.

Ils firent creuser des carrières, bâtir des cités, tracer des routes ; obligèrent à pourvoir à leur nourriture, à confectionner leurs vêtements, à fabriquer leurs armes; en un mot, ils contraignirent les vaincus à l'exécution de tous les travaux industriels.

Chose digne de remarque, les vainqueurs reprirent alors la vie du sauvage, se livrant aux plaisirs de la chasse, des chevauchées, des joutes ; se tenant au frais pendant

l'été sous les arbres, et l'hiver, se couvrant de fourrures autrefois (**peaux d'animaux**). Les traditions ne nous montrent-elles pas à travers les âges que les esclaves, **seuls**, travaillaient.

N'est-ce pas l'esclavage, qui a édifié les Pyramides, les jardins de Ninive, les pays Babyloniens, les temples de l'Indoustan ; c'est l'esclavage toujours qui a bâti Athènes, Carthage et Rome ; c'est plus tard, le serf qui a construit castels, donjons et forteresses ; et de nos jours c'est l'ouvrier - libre - mis en demeure de travailler ou de mourir de faim, qui pratique aussi toutes les industries concourant au " Progrès matériel " - toute la civilisation. - C'est toujours le serf, toujours l'esclave nécessité par l'Artificiel. Et, pour effectuer cette production, l'homme descend dans la mine asphyxiante, s'enfourne dans l'usine brûlante, peine sur le chantier à ciel découvert ; sur terre et sur mer il est exposé à toutes les variations atmosphériques. Il court à tous les périls et il est victime d'épouvantables catastrophes, quand sur ses navires et ses chemins de fer il va au loin chercher ce qui ne lui est nullement indispensable. Il a desséché et stérilisé la terre, il veut maintenant forcer sa production par l'emploi d'engrais chimiques et n'obtient plus que des produits dénaturés qui débilitent les hommes et les animaux.

Affaibli par le travail meurtrier, il n' a même plus l'alimentation réparatrice - elle n'existe plus - l'air est empesté par les émanations chimiques, les fumées d'usine, les miasmes d'habitations bondées et par les ferments de la terre partout mise à nu. - L'eau empoisonnée par les détritus des villes et la coulée des champs, charrie, l'infection - la partie pauvre de l'humanité, la grande masse, livrée à la fatigue et aux privations, est la proie de maladies qu'elle communique du reste à la classe riche - du haut en bas de l'échelle sociale c'est la scrofule, l'anémie, le rachitisme, la phtisie, la syphilis, la névrose !

Et l'Humanité, avide de luxe ou affolée par la faim, se rue à l'assaut de la vie, avec pour armes : la violence, l'hypocrisie et la bassesse. Dans la "Société civilisée" tous les membres, tous les associés sont des adversaires - comprenne qui pourra - et leur cri de ralliement c'est: la lutte pour la vie !

Malsains au physique, dépravés au moral, ils sont, disent-ils, en progrès sur les êtres beaux, sains, robustes, instinctifs et purs qu'étaient leurs devanciers.

Pour éviter les explosions populaires et paralyser le sens de révolte, ils ont imaginé : paradis céleste, royauté paternelle, empire libéral, république égalitaire, mais sans rien vouloir changer au système d'existence basé sur l'Artificiel -oeuvre et facteur tout à la fois de l'esclavage-; d'autres civilisés plus généreux ont, depuis, parlé de liberté absolue tout en conservant l'oeuvre de servitude - en l'augmentant même - mais cette fois par le concours de la machine esclave et les lumières de la Science illimitée.

A ceux-là, plus humanitaires puisqu'ils se déclarent communistes, il convient de rappeler que la même science, au point de vue hydrographique et climatérique, indique comme **indispensable** un bon état de la terre et de l'homme, le reboisement total et l'abandon de la pratique du labour.

Ces deux conditions **inéluctables** observées, rendraient

au sol sa vigueur et sa richesse passée. Que les partisans du " Progrès " veuillent bien envisager la terre sous cet aspect, et nous dire à quoi serviraient alors l'extension de la science et l'application du machinisme.

Emile Gravelle.

in L'ETAT NATUREL, ORGANE DES GROUPES NATURIENS, n°4, février 1898.

" Il aurait mieux valu pour nos descendants que la métallurgie ne fut jamais inventée et que l'homme soit resté au niveau des communautés du néolithique ".
(Toynbee, La grande aventure de l'Humanité).

" Nous devons retourner -nous diriger- vers une société constituée d'unités tribales".
(T.Leary, La politique de l'extase).

" Il est puéril de faire de l'homme le centre de la création (...) Il faut rejeter cette pensée que le Monde ait été fait en fonction de l'homme ".
(Celse, Contre les chrétiens).

" Gaia, un super-organisme, une planète entière dotée d'un esprit et d'une personnalité propre, de sorte que, la citant, on est bien forcé d'inventer le pronom " Je/nous/Gaia " pour exprimer l'inexprimable (...) Un nouveau modèle de vie, une révolution terrifiante, plus vaste que tout ce qui s'était produit depuis le développement de la vie multicellulaire ".
(Asimov, Terre et Fondation).

" En vérité c'est pour la pensée seulement que la Peau sépare le corps du reste du monde. Pour la Nature, la peau est agent de liaison autant que de séparation ".
(Watts, Nature, Man and Woman).

" Ce que la bouche de votre père vous a conté et enseigné,
Lois et coutumes, les noms des Dieux anciens,
Oubliez-les hardiment et levez, tels des nouveaux-nés,
Votre regard vers la Divine Nature ".
(Hölderlin, Empédocle).

" Toute tentative ayant pour but de briser la contrainte exercée par la Nature en brisant cette Nature n'aboutit qu'à une soumission plus grande au joug de celle-ci. C'est ainsi que la Civilisation européenne s'est égarée ".

(Adorno, Horkheimer, Dialectique de l'Aufkärung).

L'ARBRE ET L'HOMME

A l'époque lointaine où Rome Impériale dominait la presque totalité du monde connu, elle tirait de l'Afrique les deux choses indispensables à sa plèbe : **panem** et **circenses.** La Lybie donnait les lions du cirque ; l'Egypte, les mines et la Numidie, du blé.

La Numidie - l'actuelle Algérie - était alors réputée pour l'abondance de ses moissons. Les cimes des Atlas et des Aurès étaient chargées de superbes forêts. De larges fleuves sillonnaient jusqu'au Sahara : Strabon en nomme plusieurs dont on retrouve le lit desséché dans la plus aride partie du désert. En ce temps passé, toute la région de Cirta embarquait à Russicade et à Hippo-Régius d'immenses chargements de blé à destination d'Ostia.

La chute de Rome précéda de peu l'invasion islamique. Invasion barbare ? Non point : les Musulmans avaient plus que les autres peuples de cette époque les traits de la civilisation conventionnelle. Ils propageaient par le sabre une religion à morale élevée ; ils avaient une poésie un sentiment d'Art. Ce sont eux, ne l'oublions point, qui nous ont ouvert l'esprit lorsque nous prîmes contact aux Croisades. Ils nous ont restitué une grande partie du sublime héritage de la Grèce. Aristote fut traduit de l'arabe en latin.

Quoique moralement supérieurs aux autochtones, les conquérants ruinèrent la contrée. **Ils déboisèrent.** La source, alimentée par les copieuses pluies d'hiver, devint torrent au printemps, puisqu'elle n'avait plus le tamis des racines pour retarder son cours. L'été, le lit des fleuves fut à sec, la terre végétale se désagrégea - l'aridité vint, le sable gagna et l'Afrique septentrionale, la Mauritanie Césarienne, grenier d'un immense empire, devint infertile en quelques siècles : tous nos efforts n'ont pu restituer à l'Algérie la dixième partie de sa valeur agricole d'il y a quinze cents ans.

Veut-on qu'il en advienne autant de l'Europe, de la France ?

Depuis le commencement du siècle, nous avons perdu plus de la moitié de nos forêts. Il y a de la terre à vil prix. La culture est délaissée. Pourquoi ?

On peut noter évidemment, chez le cultivateur une tendance déplorable à quitter les champs pour l'usine. Nous examinerons une autre fois ce que l'on pouvait appeler l'erreur industrialiste du siècle.

Pour le moment nous nous bornerons à dire que le domaine territorial est déprécié, que nos forêts diminuent et qu'au déboisement correspond l'abandon des terres par le travailleur des champs et un accroissement de misère pour la généralité des hommes.

On a vendu bois et terres pour réaliser des fonds, pour les jeter dans la spéculation ou dans l'industrie - afin de vivre facilement du travail des autres. Du même coup, on a diminué la valeur du pays, on a augmenté la distance que l'argent met entre les hommes, et surtout grossi le nombre des pauvres. A la robuste population de paysans de la vieille France, on a substitué la foule anémiée des ouvriers d'usine

- gens souvent affamés et alcooliques, physiquement dégénérés, moralement atrophiés, en réalité souffrants, misérables et haineux. Esclaves du Capital, victimes de l'**enrichissez-vous** qui semble être de plus en plus la devise du siècle.

C'est pour défendre la vieille terre brune et nourricière que les gars de 1792 se sont levés et que, farouches, hurlant la **Marseillaise**, ils ont lâché la liberté à travers le vieux monde ébahi. C'est pour garder leur sillon, que Rome voulait prendre, que les Bagaudes se sont insurgés. C'est pour garder la glèbe qu'ils cultivaient que les Jacques ont failli devancer la Révolution de quatre siècles. La terre alimente et virilise. L'industrie, telle qu'elle est actuellement comprise, affame l'homme et l'amoindrit.Notre temps a vu dans la machine un moyen de spéculation et non l'aide qui doit donner le loisir à tous.

La terre à chacun - la source pour féconder la terre - la forêt pour conserver la source.

Pour refaire l'humanité au moral, il faut rendre au sol son caractère physique. Tout le bonheur de l'avenir réside dans un retour à la vie agricole - celle qui donne aux peuples des moeurs douces et policées, celle qui procure le plus de bien-être et laisse à ceux qui l'ont connue un regret profond - la sensation d'une conception meilleure du Bien réel ici-bas.

G.NUMILE MAITRE.
in L'ETAT NATUREL, n°4, février 1898.

" Gaia c'est moi, oui moi. Et le sol et les arbres. Et c'est ce lapin là-bas dans l'herbe. Et l'homme que vous apercevez à travers les arbres. Toute la planète et tout ce qu'elle abrite est Gaia. Nous sommes tous des individus des - organismes séparés - mais nous partageons une conscience globale. (...) Une Galaxie vivante qui puisse être rendue accueillante à toute forme de Vie d'une manière que nous sommes encore incapables d'envisager ".

(Asimov, Fondation foudroyée).

" Pendant des millénaires, les hommes ont rêvé de dominer la Nature, de transformer le Cosmos en un immense territoire de chasse ".

" L'idée que la terreur et la civilisation sont inséparables a des fondements solides ".

(Adorno, Horkheimer, Dialectique de l'Aufklärung).

" La totalité de l'Espèce Humaine a été robotisée " .

(B.Wolfe, Limbo).

Le **Naturel** est l'effet vital fécondant l'**Univers.**
L'**Artificiel** est le chancre qui ronge l'homme, pestifère l'air, et dévaste la Terre.

L ' H O M M E

La situation dans laquelle se débat actuellement l'Humanité, incite l'être humain à se préoccuper si, oui ou non, il n'y aurait pas intérêt pour sa conservation physique et morale, à prendre une direction opposée à celle où il s'est engagé sous prétexte de CIVILISATION ; s'il ne serait pas plus sensé de suivre la direction qui le tiendrait constamment en rapport avec les lois de la Nature, au lieu des lois factices engendrées par les erreurs civilisatrices.

En entreprenant de tracer ces lignes, je ne me lancerai pas dans les ténèbres de la Métaphysique ; je ne ferai qu'effleurer cette science en ce qui a trait à l'ensemble des sensations de l'homme et aux lois de l'anthropologie.

J'examinerai la source de Vie qu'est la Nature, dont la matière d'abord éparse a, par la cohésion d'éléments divers, formé la TERRE qui a donné naissance à l'immense quantité de plantes et d'animaux de différentes sortes. Tous ont paru sur la Terre dans des conditions de liberté illimitée; l'être humain y est particulièrement devenu intéressant.

La constitution de l'homme nous démontre que, pour qu'il subsiste dans l'état normal, il doit satisfaire ses besoins d'alimentation par les végétaux, et non par les minéraux, ainsi que, déjà, la science chimique se propose de le faire, quoique cette alimentation, extirpée directement des entrailles de la Terre, soit des plus funestes au bon état de son organisme. La matière minérale, ceci est admis, fournit aux végétaux la partie substantielle propre à leur croissance et leur développement, mais les plantes seules peuvent l'absorber directement ; elles deviennent à leur tour la substance assimilable pour les animaux.

L'homme possède la vue, l'ouïe, la sensibilité et l'activité, grâce à des organes actionnés par une force musculaire déterminée par le sang ; et la faculté qu'il a de se mouvoir est la résultante du calorique que ses organes intérieurs peuvent développer.

A cet effet la Nature a mis tout en harmonie avec lui, et tout ce qui peut être utile à sa santé est à sa proximité. Pour se tenir en cet état, devait-il chercher hors la production naturelle les conditions d'existence favorables à son passage dans la vie ?

Evidemment non. Tout s'accorde aujourd'hui à nous le prouver.

Né absolument libre, il se trouvait en situation de satisfaire, et sans aucune contrainte, chaque impulsion qui pouvait se déterminer en lui, et d'assurer ainsi le bon fonctionnement de sa constitution.

En passant de l'état naturel à la civilisation, ignorant du cancer " AUTORITE ", il était loin de prévoir ce qu'il en hériterait ; et aussi longtemps qu'il a pu vivre en ne

se livrant qu'aux occupations que nécessitaient ses principaux besoins et ses distractions, il n' a point eu à enregistrer dans sa race : des culs-de-jatte, des pieds bots, des bossus, des tuberculeux, des idiots, etc., etc., sinon depuis longtemps l'Humanité aurait disparu, et il ne resterait en vie que les autres animaux qui, non domestiqués, se portent très bien quoiqu'ils ne possèdent d'autre science que l'instinct. Tandis qu'ignorant des vices de toutes sortes, il se laissait suborner par les religions, il ne tarda pas à donner prise au système autoritaire, et une fois entrainé dans l'engrenage, il s'y abandonna au nom de la Civilisation, oeuvre des prépondérances religieuses. C'est ainsi qu'il abdiqua sa liberté si belle ; qu'il riva ses volontés et ses énergies aux chaînes d'esclavage qu'il se forgea à partir de ce moment.

Ayant dévié de la vérité il s'enfonça dans le mensonge. Naturel étant synonyme de vérité, et Artifice synonyme de fausseté, qui implique hypocrisie, lâcheté et mystification, cette déviation vers l'artificiel ne pouvait manquer de conduire l'humanité à un état des plus calamiteux.

S'imprégnant de civilisation, l'homme a fait abnégation de sa dignité qu'il a remplacée par l'avilissement ; puis, progressivement courbé sous le fouet des religions, dépouillé peu à peu du bien-être naturel, il fut obligé, toujours **progressivement**, d'inventer, de perfectionner, d'innover, sous le joug autoritaire de soi-disant **besoins**, dont les propagateurs de miraculeux ne cessent de nous rebattre les oreilles. C'est ainsi que sur des montagnes de cadavres et dans des fleuves de sang (qu'aucun scientifique ne pense à regretter) a été édifiée la situation actuelle, situation désastreuse pour les miséreux qui endurent les souffrances atroces que l'on enregistre chaque jour.

Les usurpateurs qui ont perpétré ces crimes, et ceux qui aident à les consommer, ne pouvaient s'abstenir de faire valoir un motif ; et, pour consolider le piédestal de la religion et de l'autorité, les soutiens de ces deux vampires n'ont rien trouvé de mieux que de falsifier l'histoire du monde, et de représenter la Terre et l'Homme, mauvais par nature.

L'**éminent** docteur Lombroso n'a-t-il pas répété dernièrement que l'homme renfermait le crime dans sa peau?

Et cependant ces affirmations sont réduites à néant par les principes mêmes préconisés par les imposteurs de la Civilisation, puisque leurs doctrines enseignent que leur Dieu a fait l'homme a son image. Ensuite ils ont dit que cet être ne pouvait vivre en bonne intelligence avec ses semblables s'il n'était soumis à une influence mystérieuse, et régi par une organisation et une soumission au travail forcé. Ils ont affirmé également que leur Dieu avait ordonné que l'homme mangerait son pain à la sueur de son front.

Impostures sur impostures, l'homme ayant à son origine l'espace nécessaire pour ce dont il avait besoin ; ne pouvant être corrompu puisqu'à cette époque rien n'existait pour déterminer la corruption : point de travail à suer, puisqu'encore de nos jours un des plus grands géographes a affirmé que la Terre pouvait nourrir quatre milliards d'habitants, tandis qu'actuellement la population n'est que d'un milliard quatre cent quatre-vingt-six millions (connus), et nous avons la conviction qu'à l'état naturel elle peut en nourrir un nombre bien supérieur.

Les tendances de l'homme se portent plus particulièrement

vers le naturel, toutes facultés intellectuelles naturelles n'ayant pas encore complètement disparu chez lui ; et, de ce fait, aujourd'hui, cette force génératrice réapparaît pour faire face et s'opposer aux sciences fictives, si nuisibles, et qui sont causes d' aussi formidables désastres.

La Nature n'a point fait l'homme pour être civilisé. Il est impossible de par les conditions de la civilisation, que tous les hommes puissent avoir le nécessaire ; et si, d'après le médecin, l'homme adulte, au repos suivant la température qu'il subit, perd par ses excrétions, urinations, sudorifications, expirations, excrétions intestinales, etc.

Carbone (ou son équivalent).....310gr.
Substances azotées contenant 20 gr. d'azote 130

pour réparer les pertes énoncées ci-dessus, une alimentation variée comme suit, est nécessaire :

Pain.....1.000gr
Viande de boucherie.....360gr
Eau..... 2.000 à 2.500

Mais comme il vit à l'état civilisé, il doit, pour soutenir son travail doubler, tripler cette quantité, selon la dépense de force qu'il accomplit.

Est-il assuré, de la part de ceux qui s'annoncent comme pouvant faire son bonheur, d'avoir cette alimentation réparatrice en compensation à sa dépense d'activité, et cela journellement ?

Le soleil et la lumière sont indispensables au développement des êtres. La nutrition ne peut s'opérer sans soleil, car sans lui les matières ne peuvent être élaborées convenablement. Ceci déjà condamne le système civilisateur.

Quel est le civilisé qui peut objecter et prouver que la civilisation accorde à chaque homme **tout** ce qu'il lui faut pour assurer sa santé pendant la durée de sa vie sur la Terre ? Il meurt de faim, en France, près de cent mille personnes par an. Non seulement l'homme est privé de moyens d'existence au point d'en mourir, mais la majorité est atteinte de langueur par insuffisance.

Aujourd'hui, dans cette société, il jeûne de toutes ses dents, faute de travail ; demain, travaillant et surmené au-delà de ses forces, s'il le peut, il se force en nourriture, viandes à l'excès, ce qui occasionne des troubles dans tout le système vital. De là se crée le délabrement qui amène les maladies nombreuses qui accablent l'être humain.

Voici du reste le diagnostic de celles occasionnées par les circonstances précitées :

Dans l'appareil digestif : Fluxion de la muqueuse, état pultacé des gencives, carie des dents, etc.

La salive, devenant acide, dissout l'émail des dents, et la carie commence ; les cryptogames, comme des mineurs invisibles, se glissent dans toutes les fissures, et y font des ravages.

Dans l'appareil urinaire, il se développe aussi des cryptogames, qui produisent une exfoliation de la muqueuse.

Dans le cas où sous la moindre influence interne ou externe qui trouble une des grandes fonctions - respiration, sudorification, etc. - une congestion rénale se produit, les reins laissent se diabétiser l'albumine qui est en excès

dans le sang. C'est ainsi que se détermine très fréquemment l'albuminerie ; on sait quel sort cette maladie réserve au malade.

Et ces maladies sont légions, qui sont fomentées par une alimentation soit insuffisante, soit déréglée, et généralement anti-hygiénique. La civilisation ne peut remédier à un tel désordre, d'autant plus que c'est elle qui l'a engendré et le perpétue ; tandis que si l'homme était libre en pleine nature, il ne se trouverait nullement dans cette pitoyable situation, ayant autour de lui tout ce qui peut satisfaire ses goûts et lui être salutaire.

Mais n'étant pas libre et ne vivant que dans l'artificiel, il est exposé à un désordre général, et s'il ne s'arrête dans cette voie il est appelé à augmenter ses souffrances, à traîner la plus misérable existence et à dégénérer rapidement.

Voilà cependant ce que les sauteurs et fumistes civilisateurs décorent du nom de : "Progrès humain " !

Est-ce donc un progrès, d'avoir occasionné la déformation de l'homme au point de nécessiter l'usage des divers instruments exposés dans les vitrines des bandagistes, orthopédistes, herboristes, droguistes, opticiens, ainsi que ces rateliers que l'on rencontre suspendus aux portes des dentistes ?

Est-ce un progrès, d'engendrer des anémiques, des épileptiques, des alcooliques, des névrosés, des fous, des scrofuleux, des bossus, des coxalgiques, des paralytiques, et autres difformités humaines, et de crier ensuite par-dessus les toits que la Science vient d'augmenter le Progrès d'une merveilleuse nouvelle : celle de faire se redresser les bossus?

Si nous ne luttions aussi sincèrement contre la triste situation faite à l'homme, et qui nous menace tous, d'aussi jésuitiques bouffonneries ne pourraient que nous faire pouffer de rire.

Les innombrables débilités que l'on rencontre à chaque pas, aux faces allongées, aux yeux caves, au teint blême et cadavéreux, nous sont des signes du Progrès.

Outre les marchands de poudre de riz à badigeonner et de carmin pour remplacer la couleur perdue des lèvres, ainsi que les faux signes (ou bubons de beauté) garnis de trois ou quatre poils, les faux cils et les faux sourcils, la Science fera, à nouveau sous peu, surgir deux nouvelles professions : celle de coloriste (1) pour figures défraichies, et celle de renfloueur de joues enfoncées.

Rassurez-vous civilisés, grâce à d'aussi puissants moyens vous vous maintiendrez en bon état, et comme viatique suprême la tablette chimique de Berthelot achèvera de vous retaper !

Honoré Bigot

Dans le prochain numéro, j'entreprendrai la publication des maladies déterminées par chaque profession. H.B.

(1) Au moment de mettre sous presse, nous apprenons de source certaine qu'il existe une profession : celle d'**émailleur** sur figure humaine. Moyennant 150 francs, les civilisés usés par les débauches et les orgies peuvent se faire remettre la figure à neuf. La durée de cet enduit sur la peau est d'environ un mois. Nous entretiendrons nos lecteurs sur ce sujet, dans le prochain numéro.

in LE NATURIEN, n° 1, 1° mars 1898.

S A U V A G I S M E

Principe primordial, apologétique, régénérateur du naturel ; principe de vie tout d'axiomes par la matérialité, l'ensemble des choses de la nature.

Libre développement des hommes, des animaux, des végétaux en pleine sauvagerie.

L'homme, depuis le Simien son précurseur, le bon, l'homme de l'augerie, le mongoloïde, l'Arya, le Gaulois, ainsi que le moderne, l'homme est le produit de la Nature.

Les premiers ont vécu en état de sauvagerie.

Les modernes sont des sauvages **dénaturés.**

Ils le sont à ce point que leur infériorité sur les animaux est manifeste.

Les non-civilisés possèdent : la sûreté de l'instinct, l'impressionnabilité des sens, la force, la santé, la beauté, la bonté, la douceur.

L'homme sauvage est si bon qu'il ne frappe jamais les enfants ; la femme est son égale ; ils sont unis par l'amour libre.

" Loin de professer le mépris de la vie humaine, les primitifs avaient horreur du sang et du meurtre ".

P.Kropotkine.

Vacher, produit néotérique de la civilisation, en est la véritable expression. Déséquilibré, corrompu, exaspéré et halluciné, il accomplit le mal.

Dans l'humanité vivant en sauvagerie, point de tueurs de bergers, point de bergers même.

C'était l'âge d'or, d'harmonie. Chacun mangeait à sa faim, avait son abri, ses vêtements gratuitement, sans travail imposé, avec la liberté in-extenso.

Dans cette nature sauvage pleine de vigueur, l'eau, l'air étaient purs, la végétation luxuriante, la vie bruissait partout.

Tout y était sain : l'atmosphère, la plante et l'animal, sain comme tout ce qui est sauvage.

La sauvagesse enfantait sans le concours du médecin, allaitait ses enfants ; instinctivement les comblait de soin, de caresses. L'avortement lui était inconnu.

La femme civilisée chétive et souffrante est esclave; pour manger elle se prostitue dans le mariage ou dans la rue. Le forceps l'accouche ; débile, elle ne peut allaiter son enfant ; bientôt ne pourra procréer malgré l'appétition.

" De là vient cette race informe, abâtardie, d'avortons qu'attend l'orthopédie ; de là ces jeunes gens au teint cadavéreux, à la poitrine étroite, au front pâli, à l'oeil creux. "

(Barthélémy)

L'amour pour les civilisés, c'est la dépravation; aristocratie, clergé, bourgeoisie, pratiquent la sodomie, la bestialité, les aberrations les plus monstrueuses.

La religion arbore comme principe que pour plaire à la divinité, il faut s'abstenir du coït, l'onanisme est érigé en principe. Le confessionnal est la principale école de ces vices ; moines et béguines s'y livrent avec béatitude et exultation.

En l'an 1534, Ignace de Loyola et ses acolytes du

haut de la butte Montmartre consacraient leur immonde compagnie par ces vices honteux avant de partir à la conquête du monde.

Et frocards et mondains, barbares-vampires, s'arrogent le droit de diriger le troupeau humain et de siphyliser les sauvages.

Eglise, Etat, famille, sont trois institutions anti-naturelles ainsi que tout ce qui est artificiel.

Bien des contradicteurs, fanatiques d'artificiel, de science, d'agronomie, font cette critique en déclarant que la terre effritée, livrée à elle-même sans culture, ne produirait que des ronces. Ils ne voient la possibilité de l'exploiter que par l'emploi des engrais chimiques, acides phosphoriques, potasses, nitrates de soude, etc., etc. ; par le chauffage du sol par l'électricité, en un mot que par l'application du " progrès scientifique et surtout machinisme qui semble devenu leur Dieu ".

Selon eux, point de salut en dehors de ces conditions et ils considérent le " sauvagisme " comme insensé et rétrograde.

Le sauvagisme pour eux serait la stagnation de la vie huamine le désoeuvrement total, une sorte de farniente, vie sylvatique de gymnosophistes.

Les uns craignent la disette et la famine ; lorsqu'il s'en trouve qui veulent bien reconnaître l'état d'abondance en pleine nature, ils observent alors que les ripailles forcées conduiraient à l'obésité, à la procréation exagérée qui amènerait l'obstruction.

Ils ignorent probablement que l'individu ne peut indéfiniment d'alimenter plus que son organisme ne l'exige, et que la faculté de procréer a des limites.

Ils raillent à propos des vêtements **en peaux de bêtes**, sans se douter que les pelisses en renard, les culottes de daim et les bonnets et bottes fourrés de nos riches civilisés ne sont autre chose que des **peaux de bêtes.**

Ils blaguent les cavernes et les huttes agrestes, dont nous serions propriétaires à vie, comme s'ils ignoraient les turnes infectes, les mansardes sinistres, les asiles de nuit, les ponts et la " comète " .

Le Sauvagisme, c'est pour eux, la négation des lois de la physiologie, de la perfectibilité de l'homme, de sa vitalité cérébrale.

Tandis que leur " Progrès " comporte la locomotive, la bicyclette, l'automobile, on ne marche plus ; le télégraphe, le téléphone, le pneumatique, plus besoin de se voir ; à leurs aliments, ils ajoutent du fer, de la chaux, du plâtre, de l'arsenic, du soufre ; leur atmosphère n'est plus que d'acide carbonique chargé des émanations de toutes les maisons-laboratoires que sont leurs demeures, et elle est saturée des atomes de toutes leurs déjections pulvérisées.

Et, par la vertu de leur chimie et de leur mécanique s'ils deviennent scrofuleux, anémiques, épileptiques, phtisiques, syphilitiques, cancéreux, nécroses, rachitiques, paralytiques, culs-de-jatte, bancroches, manchots, aveugles et sourds, mais peu leur importe, ils se déclarent en " Progrès ".

Beaucoup ne voient pas la possibilité de faire l'ensaisinement de la terre ; cependant aucun des vautours terriens ne possède un contrat de possession du sol signé par la nature, et dans ce cas il faut bien croire que la propriété individuelle n'est pas indéfectible, et vu dans quelle putréfaction se trouve la société actuelle, une transformation est inévitable, nécessaire, quand les peuples

auront brisé leurs chaînes, que toute la ploutocratie aura disparu, oh ! alors, populace, prolétaires, plébéiens, ceux de la glèbe, vagabonds ou parias, quand vous sortirez de vos basses-fosses, de vos géhennes, de vos tombeaux, abandonnez les villes aux chauves-souris et aux lézards, les machines à la rouille, les mines à l'éboulement.

Laissez l'herbe envahir les routes, les lignes de chemins de fer, les rues, les boulevards, et la vie reparaîtra de toute part, les collines reverdiront, les monts seront reboisés, la terre refleurie, et à l'ombre des grands arbres, hommes et femmes, vieillards et enfants, nous irons danser en rond.

Aux temps " sauvages ", on ignorait la souffrance, on ignorait aussi la haine.

Alfred Marné.

in LE NATURIEN, n° 1, I°mars 1898.

" La véritable défense de l'Espèce signifie aussi s'opposer à l'inflation de l'Espèce. Mais elle a un seul nom : Communisme. Et non une folle accumulation du Capital ".
(Bordiga, Réunion de Asti).

" Ne pouvant arrêter le rythme infernal de l'accumulation, cette humanité parasitaire d'elle-même, brûle et détruit les superprofits et les supervaleurs en un cercle de folie, et rend toujours plus incommodes et insensées ses conditions d'existence ".
(Bordiga, Réunion de Asti).

" Cette " Civilisation ", nous ne cherchons pas à lui donner un couronnement, mais à la détruire de fond en comble ".
(Bordiga, Facteurs de races et de nations dans la théorie marxiste).

" Qui se sert de machines, use de mécaniques et son esprit se mécanise ".
" J'agis selon la Nature, sans savoir ni pourquoi, ni comment ".
(Tchouang-Tseu).

" Pour celui qui reste fidèle à la Nature, il n'y a pas de problème de sécurité ou de danger".
" En vérité, le Ciel, et la Terre, et les dix mille êtres forment un Tout solidaire; vouloir y faire des discriminations et des appropriations constitue une grave erreur ".
(Lie Tseu, Le vrai classique du vide parfait).

C O R R U P T I O N E T D E C O M P O S I T I O N

Lorsque nous déclarons que la civilisation a dépravé l'homme, c'est parce que les résultats viennent corroborer nos affirmations.

Nous trouvons la dépravation dans toutes les classes de la société.

D'abord chez ceux-mêmes qui se sont arrogés le droit de tenir les peuples en rênes, les dirigeant en vils troupeaux, fabriquant des lois factices et se chargeant de les faire exécuter.

A cela, ils donnent comme raison leur supériorité morale, et ils se présentent aux peuples sous l'aspect d'êtres vigilants, équitables, bienfaisants, des modèles en un mot représentant l'épreuve nette sortant du moule de la Civilisation.

Malgré tant de pureté étalée, pas un ne peut se dire en lui-même : je suis ce que je me déclare ; or, c'est là le premier degré d'hypocrisie, car il n'est pas de jour sans qu'un ou plusieurs de ces usurpateurs ne fassent un croc-en-jambe au livre sacré de la Civilisation (Voyez Code).

Vendus ou à vendre : résultat de la corruption, ils sont traînés par leurs gendarmes sur les bancs de leurs tribunaux. Combien doivent être dépravés ceux qui forcément prennent place à ce banquet d'auditions, lorsque l'on se reporte au nombre de tarés s'éclipsant de toutes parts quand surviennent les poursuites.

Tous ces êtres parafinés sont ce que l'on nomme officiellement les **maîtres**, ceux à qui l'abâtardissement du genre humain en est arrivé à conférer le droit de vie ou de mort sur d'autres hommes. Mais ils ne s'en tiennent pas aux dispositions perverses qu'ont fait germer en eux les institutions civilisées, ils excitent les peuples à une haine féroce, les incitant au meurtre, au pillage, à l'incendie.

Les boucheries de conquêtes accompagnées de bûchers, de carnages, d'exécutions capitales en masse, suivis des pires atrocités, sont dans les régions **non civilisées** les premières manifestations de la " Civilisation ".

Et si des hommes demeurés insensibles aux charmes de tels exploits, répudient énergiquement ces procédés antinaturels pour faire entendre la voix de la concorde et montrer à leurs semblables qu'ils ne sont point faits pour s'entre-tuer mais plutôt pour augmenter les conditions heureuses de leur existence, les corrompus tout-puissants s'opposent immédiatement et par tout moyen à cette oeuvre de rédemption.

Ils nous apparaissent donc comme des êtres néfastes, et la vision nous les montre tenant d'une main un poignard et le verrou des prisons, de l'autre un crucifix et le cordon de la guillotine. Ils semblent intimer ces prohibitions : **Défense d'engager les humains à l'union, défense de leur faire connaître leurs droits, de réveiller en eux le sens naturel qui les relèverait de tout avilissement, de toute lâcheté ; il faut qu'ils croupissent dans la fange où les a plongés la Civilisation ; nous voulons que tous les points du globe où elle est ignorée en connaissent les effets, et nous continuerons notre oeuvre de dévastation jusqu'à ce que la dernière peuplade libre ait connu la puissance du canon et les** bienfaits **de la mine et de l'usine : ainsi l'exige**

notre particulière sécurité.

Des êtres confinés dans l'abondance naturelle, et ignorants de nos industries, ne peuvent être qu'un mauvais exemple, donc ils sont à tuer.

Nous voulons coûte que coûte que tout homme rampe, s'avilisse, tende le cou au carcan, plie l'échine sous le bât ; nous voulons qu'ils travaillent, **et qu'ils travaillent pour nous ! Nous voulons que l'Artificiel tue le Naturel!**

Que disparaisse le non-soumis, l'indompté, le non-civilisé !

Voilà ce que nous percevons des intentions manifestées par les propagateurs des institutions civilisatrices.

Et si nous parcourons l'échelle de la corruption, nous nous heurtons à une autre catégorie de corrompus, aux gages avilissants des dominateurs, et dont l'abjection pirouette à tous les vents du lucre. Ceux-là inondent de flots d'encre serviles les feuilles imprimées quotidiennement et leur mission est de consolider les institutions néfastes et criminelles qui abâtardissent et déciment les masses.

Ils enguirlandent des lauriers de la gloire les massacres de liberté, aussi bien ceux qui se produisent chez les peuples civilisés, tels ceux de mai 1871, pour réprimer les élans naturels d'indépendance qui se produisent malgré les contraintes, et glorifient ceux qui sont organisés au nom du Progrès chez les peuples naturels.

Ils indiquent ainsi le degré de bassesse où est descendue la classe **dirigeante** et **enseignante** civilisée, et nous retrouvons dans les milieux révolutionnaires se déclarant avancés, les stigmates de telles compromissions.

C'est ainsi que, pour en revenir aux moeurs que les civilisés vont implanter chez les peuples qui ne s'y soumettent que par la force (indice d'adaptation laborieuse, puisqu'il est procédé par le canon d'abord, et par l'alcool ensuite, pour obtenir la soumission des réfractaires au **Bienfait**), nous avons à dévoiler, spectacle écoeurant, l'attitude de certains hommes, désignés sous le vocable de " savants ", et qui, usant de leur influence sur le jugement public, en arrivent à appuyer les actes barbares de la Civilisation, en donnant à entendre qu'ils sont pour ainsi dire de toute nécessité, puisque, selon eux, les hommes n'ont pu atteindre un certain degré de perfectionnement que **contraints** par la nécessité de rechercher la satisfaction de leurs besoins, et que c'est ainsi qu'ils sont devenus : pasteurs, puis cultivateurs, et enfin ouvriers industriels.

C'est absolument appuyer la version biblique de " la vallée de misères ".

Est-ce que maintenant le dogme religieux serait secondé par le dogme scientifique ?

Est-ce que les présomptions de nos jours affermiraient sous une autre forme les égarements du passé ? L'homme aurait donc continuellement autour de lui des imposteurs qui s'attacheraient à le faire se considérer comme la bête immonde et stupide parmi les animaux, et toujours frappé du **péché originel** transformé en **tare naturelle** indélébile, reconnue et admise aujourd'hui par la science ?

Les hommes noirs, qui ont constamment autrefois semblé adversaires des sciences, sont actuellement de mèche avec nos plus considérés scientifiques. Ils constatent qu'ils n'ont rien à perdre à cette union, et pour ce qu'ils manifestent d'esprit de lutte, ce n'est qu'un simple simulacre.

Ainsi, qui a jeté les principes de civilisation ? Les prêtres. Qui la propage ? Les prêtres. Qui en use le plus abondamment ? Les prêtres toujours, la Religion sous quelque dogme qu'elle se présente.

Lorsque les prêtres de toute religion déclarent: " l'humanité est imparfaite ", les scientifiques, autres prêtres d'une autre religion, répètent : " l'humanité est imparfaite ! ".

Mais pour la sauvegarde de leur suprématie respective, ces compères refuseront de convenir que si l'humanité est imparfaite, c'est par suite de déviation à l'ordre naturel, et comme dans l'ordre naturel tous les animaux sont parfaits en leur constitution, si l'homme seul a dégénéré, c'est qu'il a abandonné les conditions qui lui assuraient la perfection.

On ne saurait qualifier la conduite de tels hommes à qui leurs connaissances générales conférent la science de la vérité, et qui n'ignorent point que la Terre assurait par sa production l'existence de tous les hommes, et il est stupéfiant de les voir paraître ignorer cette condition primordiale de la Nature où est la source de toute logique.

Ils n'ignorent point les conditions d'abondance où sont rencontrées les régions neuves, et que la vie des **Naturels** qui les peuplent, y est assurée sans le secours de l'industrie, ni de la science, et ce qui n'y a point été rencontré, c'est: la misère, la syphillis, la phtisie, la maladie, sous ses multiples aspects, telle qu'elle règne dans notre Civilisation.

Ils savent bien que si notre " Progrès " se présentait aux sauvages avec de si appréciables avantages, il est bien étonnant que ces mêmes sauvages aient préféré subir la destruction de leurs forêts, de leurs abris, le massacre, le viol et la torture. Mais ils savent bien, les fourbes, que le " Progrès " ne s'offre à ceux qui l'exécutent que sous forme de piques, pioches et pelles à manier pour la destruction de la Nature : par le déboisement, la mine et le percement de routes exposées à tous les éléments.

Pour donner une idée des procédés employés par les peuples dont la civilisation a adouci les moeurs, je citerai un fait qui s'est passé, et se répète fréquemment au Tonkin, et qui laisse à penser si c'est bien le sauvage ou le civilisé qui a engendré le barbare.

Les civilisateurs français dans cette contrée, ne se font aucun scrupule, lorsqu'ils rencontrent un Tonkinois ou une Tonkinoise possédant des bijoux, et l'on sait que ces indigènes aiment s'en charger les doigts ; nos civilisateurs n'hésitent point à les assaillir, et sans autre délibération à leur trancher la main entière et en arracher l'épiderme, la dépouilant ainsi d'un seul coup des objets dont elle est ornée.

A-t-on jamais lu dans les quotidiens bien-pensants l'exposé de tels faits d'armes ? Non, ces corrompus auraient craint l'excommunication civile.

J'attends que l'on oppose un démenti à ce que j'avance, et non seulement j'apporterai la preuve, mais j'exposerai nombre d'autres monstruosités dont les moindres sont le vol et le viol, perpétrés par ceux qui ont pris mission de répandre les principes de propriété et de respect de l'individualité, procédant pour cela par la strangulation, la noyade, l'assommade, enfin par tous les moyens employés dans les civilisations antiques et modernes.

Les civilisateurs ayant pris le parti de dévaster

la Terre, abrutir, dépraver et dégénérer l'humanité, nous ne pouvons demeurer indifférents à cette menace d'extermination. Nous avons donc à nous défendre contre les imposteurs de tous dogmes, religieux ou scientifiques, qu'ils s'abritent sous la robe du prêtre ou sous le frac du savant. Ce que nous avons à retenir, c'est que la Civilisation, quelle soit égyptienne ou romaine a toujours le prêtre comme instigateur, que c'est le prêtre et le moine qui ont les premiers pratiqué la Science, que Religion et Science ont un but : celui d'éloigner l'homme du sens naturel, et, en l'incitant à réformer son origine, à perpétrer son esclavage et à l'augmenter constamment.

Mais déjà les résultats aujourd'hui constatés démontrent que les effets de toutes les pratiques artificielles, religieuses ou scientifiques, ont amené l'Humanité à l'état de décadence où elle se trouve et nous ne pouvons qu'applaudir à l'état de décomposition déterminé par la Civilisation.

Honoré Bigot.

in LE NATURIEN, n°2, 1° avril 1898.

" La Science ? Elle sera abolie ".
(Paul, Première épître aux Corinthiens).

" On voyait dans l'Esprit ce qui nous lie à la Nature et non ce qui nous en sépare ".
(Nietzsche, Aurore).

" Entre autres idées bizarres, celle de l'Egalité universelle avait gagné du terrain (...) des efforts insensés furent faits pour établir une Démocratie Universelle. Ce Mal surgit nécessairement du premier : la Science (...) Le beau visage de la Nature fut déformé comme par les ravages de quelque dégoûtante maladie ".
" Prématurément amenée par des orgies de science, la décrépitude du monde approchait".
(E.A.Poe, Dialogue entre Monos et Una).

" Est Hybris notre entière attitude d'aujourd'hui à l'égard de la Nature, notre façon de violenter la Nature à l'aide des machines et de l'inventivité sans scrupules de nos ingénieurs et techniciens ".
(Nietzsche, Généalogie de la morale).

" L'Humanité gémit, à demi-écrasée sous le poids des progrès qu'elle a faits. Elle ne voit pas assez que son avenir dépend d'elle ".
(Bergson, L'évolution créatrice).

MALSAINE CIVILISATION ET BIENFAISANTE NATURE

Lorsque l'inévitable révolte des gueux contre les gouvernants, des exploités contre les exploiteurs, des victimes contre les bourreaux, aura balayé les microbes qui engendrent les plaies sociales ; lorque les Parias de l'infâme Veau d'Or auront détruit pour toujours cette dernière idole qui soutient toutes les autres, il s'agira de choisir entre une **Civilisation factice et malsaine** et la **Nature inépuisablement belle et bienfaisante.**

D'ores et déjà nous pouvons apprécier les sinistres ravages de l'une et la fécondité merveilleuse de l'autre.

Cette appréciation faite, il ne nous reste plus qu'à choisir celle des deux qui nous paraît le plus apte à réaliser le Bonheur Universel.

Sans aucune hésitation je préfère l'universelle mère Nature. Nombreux sont ceux qui, d'instinct, pensent ainsi. Les faits abondent pour prouver la supériorité de cette dernière sur l'innommable putréfaction qu'est la seconde.

Généreusement d'ailleurs, la Nature ne régénère-t-elle pas les victimes de la Civilisation ?

Le lait fortifiant ne vient-il pas au secours de la stérilité produite par l'industrialisme effréné ?

Les bains de mer, les sources minérales, les sites pittoresques ne réparent-ils pas les forces naturelles usées par l'anémiante atmosphère des agglomérations ?

Il suffit de voir les faits, d'analyser les causes de la perturbation sociale d'une manière impartiale, pour admettre, comprendre et approuver l'idée naturienne qui deviendra pratique et réalisable par le libre jeu et le libre choix des volontés retrempées dans l'anarchique liberté, à l'avenir.

E.J. VILLEMEJANE, in LE NATURIEN n° 3, 1° mai 1898.

" Le danger n'est pas le déclin de la natalité, le vrai danger est à l'opposé ; c'est celui d'une multiplication incessante, effrénée et grotesque de population sur le plan de la quantité pure ".

(Evola, La révolte contre le monde moderne).

" L'Humanité court asurément à sa perte si elle ne parvient pas à former une Communauté, telle une grande famille ".

(Toynbee, L'histoire).

" Les Végétaux sont d'abord et surtout les véritables habitants de la Terre (...) Les animaux ont été créés en vue des plantes ".

(Linné, L'équilibre de la nature).

A U X C I V I L I S E S

L I B E R T A I R E S O U A U T O R I T A I R E S

A Ludovic Malquin

Un de nos confrères écrivait il y a trois ans : On a beaucoup parlé des Naturiens ces jours-ci, et...on a dit beaucoup de bêtises.

Et il faut malheureusement constater que nos contemporains sont civilisés à tel point, que lorsqu'ils abordent la question Nature, ils ne peuvent en parler que d'une façon vague et qu'ils sont conséquemment enclins à toutes les erreurs.

Mais ce qui serait admissible de la part des civilisés autoritaires, conscients de la nécessité de l'esclavage et de la contrainte pour l'exécution de tout l'Artificiel établi sous le nom de " Progrès ", devient incompréhensible, chez ceux qui se proclament libertaires, et qui doivent, pour la valeur de ce titre, abandonner et combattre les préjugés, les mensonges et les supercheries qui étayent la Civilisation. Que les oppresseurs de tous les régimes, dominateurs par la force ou exploiteurs de la crédulité, opposent à la revendication de primordiale Liberté formulée aujourd'hui de toutes parts, des représentations aussi fantaisistes qu'intéressées et dont les plus usitées sont de ce genre: retour à la bestialité, à l'ignorance, à la férocité, à l'anthropophagie, cela est sinon de la conviction, du moins de bonne guerre et de toute nécessité pour les soutiens de l'obscurantisme ; mais que des champions de l'indépendance, du droit de vivre, que des " libertaires " avides de clarté et s'appuyant sur les constatations de la Science, [illegible], s'emploient en dépit de la même Science à perpétuer de tels errements, voilà qui n'est pas sans déconcerter.

Est-il possible d'admettre que la " Terre à l'Etat Naturel " ne soit qu'un lieu aride, puisque les savants ont dressé le tableau de la géologie, de la composition des terrains, de la production végétale et animale des différentes contrées du globe, et qu'ils ont conclu à la richesse et à l'abondance dans les pays habités ?

Est-il possible de reconnaître comme fatalité naturelle: la maladie, l'infirmité, le vice de conformation, puisque les hygiénistes ont indiqué l'origine du mal et qu'ils l'imputent à l'abandon des conditions naturelles ?

Est-il davantage possible de déclarer l'homme : féroce et vicieux par nature, tandis que les philosophes et psychologues sont d'avis que l'effet est la résultante de la cause ? Or, la férocité et le vice étant des effets déterminés par des causes, que les civilisés veuillent bien rechercher celles-ci.

Et puisqu'ils se targuent d'avoir pénétré l'inconnu de la Nature, d'avoir remonté l'histoire du passé, d'avoir reconnu les phases de la formation de la Terre ; puisque l'anthropologie leur montre la constitution physique de l'homme et la psycho-physiologie leur en dévoile la complexion, qu'il en soit donc fini avec la version biblique de la misère et

de la férocité qui peut servir à souhait la fourberie d'êtres autoritaires, mais qui, adoptée par des libertaires, entache irrévocablement ceux-ci d'ignorance et de pitoyable ingénuité.

C'est qu'aussi la réprobation lancée aux libertaires par les partisans de l'oppression qui leur reprochaient de vouloir détruire un ordre parfait pour ramener l'Humanité à l'**état sauvage**, ne manqua point son effet. Ah ! vous parlez de supprimer : lois, religions, morale et capital ! Les îles Sandwich alors !

Mais parfaitement ! Les îles Sandwich avant le contact avec les Civilisés, l'Etat Naturel où tout être a la satisfaction **gratuite** de ses besoins d'alimentation et d'abri. Il était si simple de riposter à l'accusation de **sauvagerie** par cette vérité inattaquable : A l'état sauvage, nul ne meurt de faim.

Eh bien ! c'est ce que les Naturiens ont entrepris de démontrer, et ils le démontrent, avec les déclarations des savants civilisés, même les officiels. Ils démontrent, en s'appuyant sur toutes les sciences, que l'Etat Naturel de la Terre assure à l'homme : la force et la beauté physique avec la santé, la concorde et l'esprit de sociabilité avec l'indépendance réciproque.

Et pourtant, les Naturiens reconnaissent que la Terre a eu des phases de formation et que l'Humanité partie de l'état embryonnaire comme tout ce qui existe a dû subir des transformations successives ; c'est pourquoi les inculper de désirer **l'état primitif** est absolument s'égarer sur le but qu'ils poursuivent. Ils savent très bien que le passé, c'est le temps vécu, et que penser à recommencer le passé serait la négation de la loi du mouvement. Aussi n'est-ce pas l'état primitif de l'homme qu'ils revendiquent, mais bien la reconstitution de " l'Etat Naturel de la Terre ", de la Terre dévastée et ravagée par les **travaux** de l'homme exécutés non dans un but d'intérêt général, mais pour la satifaction d'intérêts particuliers : travaux de déboisement, d'endiguement, de percement, amenant les perturbations atmosphériques et aquatiques ; travaux de culture de plantes étrangères et d'élevage artificiel d'animaux déterminant l'appauvrissement et la maladie. Ce que réclament les Naturiens, ce sont les conditions naturelles de la Terre, conditions qui assuraient l'abri des êtres et des choses contre les éléments, qui donnaient la nourriture à tous par la production indigène, abondante et variée en chaque région, lesquelles conditions ont été détruites ou tout au moins fortement endommagées au nom d'un " Progrès " purement nominatif, et sous prétexte de Civilisation.

Ce que veulent les Naturiens, c'est la révision de la question humaine présentée sous la forme la plus fausse et celle de la description de la Terre où l'erreur s'appuie sur la mauvaise foi pour tracer un tableau effroyable des calamités qui actuellement la désolent et qui sont attribuées à la Nature, tandis que la présomption humaine en est seule coupable.

Il est vraiment plaisant en effet, d'entendre les hommes se déclarer eux-mêmes : produits de la Nature, et cependant traiter celle-ci, qui est l'ensemble des forces créatrices, de Puissance aveugle et brutale ayant néanmoins pris le soin de douer les hommes d'assez d'intelligence pour la réformer ; comme incohérence on ne peut guère aller plus loin, et c'est encore là un des remarquables résultats de la Civilisation.

E.Gravelle

R E V O L U T I O N

En Espagne, en Italie, le peuple s'est soulevé. Révolution, dit-on ! Eh bien ! non, ce n'est pas là la révolution; pas plus que les insurrections en France de la commune en 71, de 48 et de 1830. La formidable révolte de 1789 à 93 n'a été elle-même qu'un bouleversement stérile, n'ayant eu en aucun sens le caractère d'une révolution.

D'abord, comment les peuples civilisés peuvent-ils prétendre faire la révolution puisqu'ils ignorent les véritables origines de leurs maux ? Ils s'en prennent aux hommes tandis que c'est le système matériel d'existence qui est féroce. Des révoltes, certes ils en ont eu et en auront encore, puisque l'état **dit civilisé** comporte inévitablement le labeur et la misère pour la grande masse des producteurs de l' "Artificiel" dont veut user une catégorie, non-productrice, s'intitulant elle-même " classe dirigeante ".

On ne sait encore quel sort est réservé aux insurrections italiennes et espagnoles produites par la famine. Voilà où les siècles de " Civilisation " ont amené la population de deux pays, qui, à l'état naturel étaient des Edens d'abondance et de beauté.

L'insurrection française de 71 a été réprimée on sait comme ; n'ayant pas abouti, il n'y a pas lieu de la discuter. Mais celles de 48, de 1830, où le peuple a été vainqueur, ont-elles changé en rien la situation économique des prolétaires ; celle de 89, la Grande, qui semblait avoir bouleversé complètement l'état social, a-t-elle amélioré le sort des petits ? Aucunement, puisque aussitôt la Civilisation rétablit son joug ; puisque l'ouvrier, comme par le passé, travailla pour le patron ; puisqu'il y eut toujours des laquais et des maîtres, des directeurs et des commis. La seule transformation opérée à cette époque fut que : patron, maître ou directeur, au lieu d'être intitulés : Monseigneur et Mon Sieur, furent appelés : Citoyens ! Voilà tout le résultat d'une révolte en pays civilisé.

Et l'on pourra perpétuellement décapiter des rois, déposer des empereurs, éventrer des présidents de République, la situation restera la même tant qu'il y aura des mines, des usines et des chantiers. Tant que l'Artificiel établi pendant des siècles d'esclavage sera considéré comme base de système de vie, il y aura exploitation de l'homme par l'homme, il y aura spoliation, sans parler de la dégradation toujours continue et aggravée de la Nature.

Et les systèmes collectivistes-autoritaires ou communistes-libertaires n'y feront rien. Ils n'empêcheront pas la mine d'être nuisible à l'état du sol qui le surplombe; ils ne pourront supprimer l'écoulement des terres déterminé par le labour ; ils ne pourront s'opposer à l'évaporation rapide des terrains humectés par les pluies, s'ils sont exposés au plein ciel par le déboisement ; ni le collectivisme, ni le communisme n'atténueront l'effet pernicieux du travail nocturne, ce travail ne consisterait-il qu'à presser sur

un bouton, le fameux bouton des " Scientifiques ", succédant aujourd'hui à la baguette des fées et la lampe d'Aladin.

L'écueil à une révolution efficace, c'est que les plus farouches révolutionnaires, ignorant la Nature, sont les plus fervents soutiens de la version religieuse " la Terre, vallée de misère " et de la fable du "péché originel"; aussi se raccrochent-ils éperdument aux conquêtes de la Science.

Ah! les conquêtes de la Science sur la Nature, parlons-en un peu ! Nous avons en premier lieu, la Culture, la plus ancienne conquête ; nous avons ensuite l'Edification et le Tissage ; puis la Mine, la Voirie, la Traction et la Navigation, ces deux dernières devenues sciences de locomotion rapide par l'emploi de la Métallurgie et de la Vapeur. Nous avons encore l'Optique et l'Acoustique et conquêtes suprêmes : la Chirurgie et l'Orthopédie.

Examinons.

La première conquête, la Culture, a nécessité l'abattage des arbres protecteurs du sol et a déterminé l'écoulement des terres ; l'Edification nous a doté de logis où règne inévitablement le **courant d'air**, inconnu dans les habitations primitives, et résultant du tirage entre les baies (portes, fenêtres) et les cheminées faisant appel ; le Tissage nous a gratifié d'étoffes et de draps moins imperméables, moins légers et moins chauds que n'importe quelle peau d'animal; la Mine dérègle totalement l'état économique et les qualités végétatives des terrains où elle est pratiquée ; la Voirie a déterminé la poussière et la boue par la mise à nu du sol, et la couche de pavés ou de bitume dont sont recouverts chemins, routes ou boulevards ne supprime point pour cela l'éternelle fermentation de la Terre, et cette fermentation ne pouvant alors se manifester en végétation, se manifeste en miasmes morbides. La Traction et la Navigation exportent au loin les produits naturels d'un pays et importent en celui-ci les produits des contrées lointaines, ce qui nécessite l'opération de la **conserve** pour les matières ainsi promenées; l'on sait que la conserve a pour effet d'altérer la fraicheur et la saveur de toute chose, de sorte que cet échange a pour résultat de ne livrer à la consommation que des produits privés de leur principe vital.

Nous nous répéterions en citant les accidents et maladies déterminées par les moyens d'opérer ces "conquêtes", mais l'on peut concéder aux Civilisés que la Chirurgie et l'Orthopédie viennent en ce cas au secours des "bénéficiaires" du Progrès.

Il serait plus simple à notre avis d'éviter les catastrophes en adoptant purement et simplement un système d'existence où les causes de perturbation seraient inconnues; la Nature nous offre une vie heureuse, large et facile où sont ignorées la Famine et la Maladie, ces deux filles de la Civilisation.

A ceux qui parleront de révolution tout en déclarant vouloir conserver l'Artificiel superflu, nous dirons ceci: Vous êtes conservateurs d'éléments de servitude, vous serez donc toujours esclaves ; vous pensez vous emparer de la production matérielle pour vous l'approprier, eh bien ! cette production matérielle qui fait la force de vos oppresseurs est bien garantie contre vos convoitises ; tant qu'elle existera, vos révoltes seront réprimées et vos ruées seront autant de sacrifices inutiles

E.Gravelle

in LE NATURIEN, n°4, 1°juin 1898.

E N C O N Q U E T E

V E R S L ' E T A T N A T U R E L

"La Science est la Religion du Siècle devant laquelle s'incline le Naïf "

H.Z.

DECLARATION

Les pages qui suivent sont un appel au bon sens, un cri d'alarme contre le déboisement dévastateur et continuel des forêts, c'est une clameur désespérée contre l'envahissement du moellon, contre les maisons à 6 et 8 étages, contre les aliments et boissons frelatées, contre le surmenage intellectuel des lycées et le travail opiniâtre des usines. C'est encore une virulente diatribe contre l'air raréfié et malsain, contre les maladies et la décadence des races, c'est aussi, enfin, une violente protestation contre les stupidités et les illogismes créés par la Civilisation, c'est une lutte contre la Science, la Déesse du jour, contre Chimie, contre l'Artificiel.

Nous pouvons vivre sans chemins de fer, sans automobiles, sans télégraphes et téléphones, sans ballons ni prostitution, sans tuberculose, ni pédérastie.

Nous voulons simplement la vie normale, c'est-à-dire l'exercice de la Vie, la Liberté dans la Nature intégrale. Le Salut n'est que dans l'abolition des Villes, foyers permanents, **inévitables**, d'épidémies

HENRI ZISLY, août 1899.

OBJECTIONS

Certains nous disent que dans les tribus sauvages, il y existe un chef. D'abord, celui que les esprits civilisés prennent pour un chef, n'est souvent qu'un compagnon plus agé, par conséquent, plus expérimenté et dont les conseils désintéressés sont écoutés, mais il n'exerce aucune autorité pour cela. Maintenant, où il y a des chefs, autorité quelconque, c'est que là, la Civilisation, sous forme d'invasions guerrières et monastiques, (1) a semé ses germes mauvais, qui ont, malheureusement, produit. Quand ont commencé à apparaître le chef ou roi, ou guerrier, le prêtre ou sorcier, c'était la civilisation qui prenait corps, qui pénétrait, qui se substituait à l'état naturel. Quand l'état naturel prit existence, l'humanité était bien faite, elle ne devait pas aller au-delà, elle devait se maintenir dans son état normal, rationnel. Pourquoi évolua-t-elle dans le chaos de la Civilisation ? Par les agissements de quelques peuples à l'esprit avili et faussé, tourmentés par d'artificiels besoins. Pourquoi enfin ces esprits conçurent-ils ces faux besoins? Parce qu'ils étaient victimes d'une défectuosité momentanée de la Nature, et que l'on ne fit rien pour l'anéantir, bien au contraire.

De là, ont surgi tous les maux qui nous assiègent aujourd'hui. C'est pourquoi nous devons réagir.

Les anthropophages sont des êtres totalement dénaturés et forcément imbus de nos bons principes civilisateurs.

Puissions-nous être, de par notre propagande, au moins un peu compris et ce nous sera notre plus grande joie.

AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI

Le début de l'humanité a été nécessairement l'état primitif, c'est-à-dire embryonnaire, où toute la création - animaux, végétaux, minéraux - n'était pas encore arrivée à son épanouissement intégral. Ce ne fut que par de successives évolutions, évolutions qui durèrent des siècles, que l'immense embryon humain, poursuivant son inévitable marche progressive, finit par éclore ; la Vie se manifestait, le Monde prenait existence, ce fut l'état naturel dans toute sa majestueuse grandeur, ce fut l'Age d'Or, comme certains penseurs nommèrent cette époque, où le Paradis Terrestre - dont parlent les Bibles - se réalisa. Les besoins se bornaient (et ne doivent se borner qu'à cela) alors qu'à manger, boire, se vêtir, se loger, façonner quelques ustensiles et armes indispensables, et à aimer sainement, et tout cela se pouvait faire dans la Nature sans l'aide d'industries ni de commerces quelconques; n'ayant que des besoins restreints, on pouvait les satisfaire, tandis qu'aujourd'hui, des besoins s'étant créés et d'autres intensifiés (besoin factices, bien entendu) il s'en est suivi les nombreux maux qui assiègent et régissent actuellement l'humanité ; la Science, Machinisme, Religion, Parlement, Armée, etc. C'est pour réagir contre cette triste situation, c'est pour sortir de notre enlisement que nous luttons contre le monstre Civilisation pour l'avènement de la Nature intégrale. Réussirons-nous ? Je ne le crois pas, mais peu importe, nos clameurs n'en retentiront pas moins formidables, aux ouïes ahuries de nos imbéciles routiniers !

DEMANDES ET REPONSES

(réponse à un Correspondant)

Vous dites que ce qui distingue l'homme des animaux, c'est l'intelligence. D'abord, l'homme n'est qu'un animal perfectionné, (quoique ce soit discutable) à divers degrés, il est vrai, mais est néanmoins un animal. En tout cas, on ne croirait vraiment pas que c'est sa soit-disant intelligence qui le distingue de l'animal, car s'il possédait réellement une **intelligence** au sens exact et naturel de ce mot, il ne vivrait pas dans un état de bêtise et de barbarie dans lequel il croupit. Il est vrai que c'est la Civilisation qui l'a rendu là. En état Naturel, la joie de Penser serait intensifiée, puisque l'on serait libre et heureux. Et il n'est nullement besoin de livres ni de lycées pour cela. Le cerveau aurait une nourriture saine parce que logique, naturelle parce que simple. Croyez-vous que ce soit **intelligent** d'apprendre les mathématiques et autres sciences créées par les Civilisations? Est-il utile d'apprendre le grec et le latin, et tant d'autres choses ? Non pas, et c'est tout cela qui fait le mal des sociétés existantes.

Faire ses vêtements - peaux de bêtes et plantes textiles travaillées naturellement - son habitation - cavernes, huttes, chalets, maisonnettes en pierre - des vases et ustensiles rustiques , - (en la vie naturelle, tout est rustique, le luxe étant aboli) pour la cuisson des aliments, instruments et armes pour la pêche, la chasse et son industrie **personnelle,** pour tout cela l'homme ne créera pas d'artificiel, mais il vivra naturellement. Même si l'homme en venait à faire du perfectionnement, du moment que ce serait pour lui (ou sa famille), puisqu'il n'en ferait pas un trafic, de l'agio, un commerce, il resterait dans des conditions naturelles. Quant à reprendre l'engrenage fatal par lequel nous avons passé, cela ne serait pas impossible, malheureusement, cela dépendrait du degré d'intelligence des sociétés.

Où des peuplades passent par des crises de famine c'est qu'elles ne vivent pas en des conditions naturelles, c'est que la Civilisation a pénétré en leur pays.

Si l'homme a été forcé de cultiver artificiellement, c'est que se trouvant sous un régime capitaliste, il a cherché par la chimie à faire rendre à la terre plus qu'elle ne pouvait donner naturellement, d'où l'emploi des serres, engrais, châssis, etc..., tout cela pour arriver à s'enrichir, à faire de l'agiotage.

La Terre rend plus par les moyens chimiques, évidemment, mais cela l'appauvrit, c'est certain, les véritables engrais naturels étant les excréments et l'humus.

Pour arriver à reconstituer la société telle que nous la rêvons, il est certain qu'il faudra beaucoup de temps, nous ne nous faisons aucune illusion à cet égard. Nous sommes les premiers à propager le Naturisme, mais, nous disparus, d'autres continueront l'oeuvre commencée, et peut-être aboutira-t-elle.

Nous prétendons que la **Civilisation est le Mal,** et la **Nature le Bien.** J'ose espérer que dans une société libertaire pure, beaucoup de maux civilisés seraient disparus. Mais la Science est une nouvelle erreur qu'il faut combattre. Le Machinisme **féerique** où tout se ferait presque par miracle, préconisé par les anarchistes, engendre l'esclavage ; c'est surtout en Anarchie que l'on est sentimental, car on compte trop sur les autres et non sur soi-même, on croit et on compte trop sur la bonne volonté de tous, à l'entente, et il faut bien se dire que si l'individu est égoïste, c'est qu'il est guidé par ce sentiment si naturel d'instinct de conservation.

Un simple exemple de la vie naturelle : on doit voyager, sans bicyclette, ni chemins de fer, ni automobiles, on doit aller à pied ; mais à l'état naturel on a le droit de ne pas être pressé, on ne vit pas à la vapeur, et on aime faire mouvoir ses muscles et ses membres. En effet, si les moyens scientifiques de locomotion continuent, nous n'aurons plus besoin de jambes, elles nous deviendraient inutiles puisqu'elles ne nous serviront plus, et l'on sait que les organes qui ne se meuvent pas, finissent par s'atrophier, se paralyser. Et si aujourd'hui, l'on dédaigne tant la vie naturelle, pour vivre (?) une vie surchauffée c'est que l'on est entraîné

par la Civilisation, par l'influence du milieu néfaste dans lequel on végète.

Et si maintenant, nous jetons à tous notre Cri d'Alarme, c'est que nous pensons être dans la juste et exacte notion des choses.

Si une société anarchiste vient à exister, nous aurons plus de facilités à y implanter l'Etat Naturel. Si la réussite n'est pas le résultat de nos efforts, nous n'aurons qu'à abandonner ce système pour nous rallier à un autre plus pratique, et si, au contraire, les faits viennent corroborer nos idées, ce seront les autres qui viendront à nous, s'ils sont conscients.

NOTES ET REFLEXIONS

Que sont en comparaison, comme manifestation grandiose, les chutes du Niagara, avec les grandes eaux de Versailles ou de Saint-Cloud, arrangées artificiellement ? La comparaison ne peut être soutenable.

Il y a quelques temps, M.Brunetière, directeur de l'imposante **Revue des Deux-Mondes**, recueil de fatras bourgeois et membre de l'inepte association qui a nom Académie, déclara bruyamment que " la Science n'ayant pas tenu ses promesses, elle avait fait faillite " et qu'en conséquence, seule, la Foi, devenait la sauvegarde des nations. Or, nous, nous combattons la Science, nouvelle Religion aussi bien que la Foi Religieuse. La Science est la Religion Civile. Toutes les Religions et leurs imitations : Catholicisme, Protestantisme, Israëlisme, Libre Pensée, Franc-Maçonnerie, Baptême Civil, etc... doivent disparaître du globe. Sciences et Religions se complètent : elles sont aussi fausses et ne sont créées qu'en vue de l'avilissement de l'esprit humain.

Allez donc chercher de l'Art, de la Beauté, dans une locomotive, dont on pourrait très bien se passer, pour vivre nos Vies, éprises de clartés lumineuses et de pleine et franche Nature. Ah ! démolissons ou dédaignons donc tous ces mécanismes, ingénieux il est vrai, mais assassins, parfois, et vulgaires, toujours ! S'il est prouvé que nous ne pouvons absolument pas vivre sans Machines, n'en ayons que le strict nécessaire et tâchons de nous en passer, quand cela sera possible ; ce ne pourra qu'être mieux.

Certes, parbleu, je sais très bien que la Nature n'est pas toujours parfaite en ses manifestations diverses, mais en retour de quelques défauts (créés encore par la Civilisation) elle possède de grandes qualités que j'essaie de faire comprendre à tous.

On parle d'illuminations, les fêtes vénitiennes. Mais combien est superbe un incendie, illumination naturelle.

La plus éclatante et plus radieuse lumière artificielle - électricité ou acétylène - ne vaut pas la lumière naturelle: le **Jour.**

La meilleure chaleur produite par un très bon chauffage perfectionné merveilleusement, ne vaut pas la chaleur naturelle:

le **Soleil.**

De l'Heure - horloges, montres, etc. - ne peut-on s'en passer, puisque nous avons les étoiles pour nous guider, et que peut importer l'heure, quand on est libre d'agir à sa guise, entièrement.

Pour que l'esprit réfléchi se fasse une idée exacte des grandes lignes de la théorie naturienne, il est indispensable de consulter les collections de **l'Etat Naturel** et du **Sauvage** (par Em. Gravelle), **Le Naturien,** (par Honoré Bigot), et la **Nouvelle Humanité** (par Henri Zisly et Beaulieu), ainsi que diverses autres études.

Oeuvres de Henri Zisly (1889-1899)

sur l'Antisémitisme, Patriotisme, Individualisme, Anarchisme, Socialisme, Cultes, Naturisme, Sentimentalisme, Féminisme, Littérature, Arts, Théâtre, Poésie, Critiques, Discussions, Polémiques, Notes.

Sous la forme de : Chansons, Contes, Croquis, Actualités, Pensées, Réflexions, Silhouettes, Chroniques, Lettres, Poésies, Etudes de théorie et de combat, publiés dans divers journaux, revues et bulletins des Deux-Mondes, notamment : **l'Etoile; Le Combat ; L'Egalité ; La Plume ; Phare de Montmartre ; L'Insurgé ; Le Cri de Révolte ; La Cravacheur ; Parti Ouvrier; Le Naturien ; Nouvelle Humanité ; Guerre aux Abus**, etc (France); **An-archie** (Hollande) ; **Proletaren** (Danemark) ; **Débâcle Sociale ; La Vérité ; Le Plébéien** (Belgique) ; **Tribune libre ; Amis des Ouvriers ; Réveil des Mineurs ; Questione Sociale** (Etats-Unis) ; **La Libertà** (Italie) ; **Neon Phos** (Grèce) ; **Freedom** (Angleterre) ; **Idea libre** (Espagne) etc .

La Nouvelle Humanité, (20 numéros) fondée par Henri Zisly et Henri Beaulieu (1895-98) ; **Le Paria**, journal manuscrit (1893-95) par H.Z.

La Civilisation devant le Naturisme libertaire, par Tchandala (chez A. Le Roy, 41, rue Barrault, Paris, 1 fr.) préface de Henry Zisly.

En préparation ; **Voyage au beau pays de Naturie**, 1 plaquette, de Henri Zisly.

Diverses études sont signées **Henri Gabriel Zisly** et du pseudonyme de **Georges Rafaël Dennerhac-Arzelbès.**

*

(1) Missions Marchand, Stanley, Archinard, etc. dont le véritable but est de créer des sinécures, de rendre esclaves des peuples libres, d'écouler des produits frelatés, ainsi que d'assassiner des gens qui ne veulent pas se soumettre de bon gré à l'immonde Civilisation.

V O Y A G E A U B E A U P A Y S

D E N A T U R I E

" La Vie Moderne, c'est-à-dire la Civilisation, n'est pas faite que de concessions et de contradictions ; la Vraie Vie, c'est la Nature, contre toutes Sciences ! ".

H.Z.

AVANT PROPOS

Au beau pays de Naturie, les habitants se nomment Naturiens et Naturiennes. Au beau pays de Naturie, hommes, enfants et femmes sont heureux parce qu'ils y vivent la Vie simple, normale, telle qu'elle doit être. La Civilisation vie de sapines, de massacres, de monstruosités, d'absurdités n'existe plus ; ce n'est qu'un lointain souvenir, un mauvais songe, un horrible cauchemar. La vie luxueuse, surchauffée, inconsciente, artificielle, disparue à jamais, a fait place au Paradis Terrestre réalisé.

C'est dans ce pays, encore qu'imaginaire ; hélas, que le lecteur va parcourir ; il en fera le voyage, en Naturien, c'est-à-dire à pied, car ici, point de hideux chemins de fer. En Naturie, on n'est pas pressé, et le trajet s'effectuera par étapes. Et l'on pourra ainsi jouir intégralement de la vue superbe et pittoresque de certains sites, jouissances auxquelles la Nature nous convie toujours, mais que les esprits civilisés dédaignent parce qu'ils ne les comprennent pas. En plus de l'admiration éprouvée à la vue de la beauté des paysages, l'on ne sera pas poussiéreux, on ne suera point, on n' avalera pas non plus des victuailles frelatées et chèrement payées aux buffet des gares, et par dessus tout, l'on aura la chance de ne pas être tamponné par quelque collision, ou faux aiguillage. Donc, lecteur et lectrice, pénétrons de compagnie en ce charmant pays et notons-y ce qui pourra nous intéresser.

Ce " Voyage " n' a rien de commun avec les romans à la Jules Verne, certes, et en fait de trouvailles de trésors, on ne pourra qu'y voir, çà et là, en notes brèves, des aperçus remplis de réalisme sur la Nature, qui, s'ils étaient compris et pratiqués, seraient de vrais trésors, ceux-là, puiqu'ils rendraient, en grande partie, pour ne pas dire totalement, l'humanité heureuse de VIVRE.

Aux lectrices, aux lecteurs, de réfléchir, de juger, de comparer sur ce que j'avance et qu'ils concluent eux-mêmes.

H.Z. mai 1900.

APOLOGIE DE LA NATURE

Lecture conférence, faite à Paris, par l'auteur, le 30 octobre 1897.

Allons, les femmes, en un immense brasier que vous allumerez avec des torches vengeresses, jetez-y vos corsets, ces grotesques et bien inutiles objets, tortureurs et dominateurs de vos Seins, jetez-y tous vos falbalas dont vous n'avez nul besoins impérieux, et laissez chevaucher sur vos nuques et vos épaules, vos chevelures, engeôlées actuellement en les mailles d'odieux filets, ou tressées encore en de hideux chignons dont la forme fait vaguement penser à des étrons gisant au bas de vieux murs ; haïssez tout ce qui vous gêne, vous opprime, vous énerve, détruisez tout ce qui est faux, c'est-à-dire artificiel et arborez fièrement et superbement la bannière libertaire de la nature, et plantez-la crânement sur le luxe et les conventionnels **défunts, demain, si vous l'osez.**

Sachez posséder plusieurs amis si votre tempérament et votre caractère le réclament, en dépit de nos lois tyranniques, odieusement bêtes et illogiques, lois qui nous contraignent à n'être, hommes et femmes, que des machines, de vulgaires automates, des êtres vivant une vie factice, quand nous devrions nous sentir des êtres doués de toutes les facultés que la Nature met en chacun de nous et à pouvoir exercer, en la Vie, ces mêmes facultés.

Allons, les femmes, déshabituez-vous donc de vous masculiniser ainsi, en des habits d'hommes - ces singes modernes! - et surtout, ô surtout, comme ces affamés de Pouvoir, ces nouvelles prétendantes à l'assiette au beurre gouvernemental, n'allez pas vous occuper de suffrage universel, car, pas plus que l'homme, la femme ne doit détenir aucune parcelle d'Autorité, car, de là, qu'on ne l'oublie pas un seul instant, découlent tous les maux dont l'humanité virile souffre !

La femme, dis-je, doit rester **femme**, c'est-à-dire amante et mère, mais aussi elle doit être intégralement libre, n'être assujettie en aucune manière, par quelque lien que ce soit, ni moralement, ni physiquement, ni intellectuellement à l'homme. La femme, libre de disposer de son coeur, de son corps, de son cerveau, ne doit pas subir cette tare sociale : l'esclavage. Et, aussi, les Femmes, tâchez donc de vous déshabituer encore de cette quincaillerie, de cette verroterie, de tout ce clinquant, qu'on nomme de la bijouterie, car la Nature vous a parées de vos grâces et de vos beautés, conséquemment, vous n'avez nul besoin de tout cela, de tout ce luxe inutile et faux !

Au camarade Weiss-Aloïse.

Ah ! cette joie immense débordant de nos coeurs et de nos poitrines, quand Paris et autres grandes villes, débarassées de ces ignobles maisons de rapport, très hautes, anti-hygiéniques, seront libres, enfin de jouir de la Liberté en la vraie Nature, rendue à sa réelle destinée ah ! cette joie ardente et fière de ne plus voir des morceaux de terrains emprisonnés en des grillages - qu'on appelle encore des squares- et dont il existe des promenades réglementées sous

l'oeil de gardiens austères et pudibonds ; de ne plus voir, non plus, des arbres engrillagés, sous prétexte de conservation et de voir alors terrains et forêts reboisés et se couvrir de végétations intensivement luxuriantes sans l'aide de compositions anti-naturelles et désagréablement chimiques, ah ! cette immense joie de la sublime Nature, véritablement existante, enfin !

La plus éclatante, et la plus radieuse lumière artificielle - électricité ou acétylène - ne vaut pas la lumière naturelle : le Jour.

La meilleure chaleur produite par un très bon chauffage, perfectionné merveilleusement, ne vaut pas la chaleur : le Soleil.

De l'Heure - horloges, montres, etc. - ne peut-on pas s'en passer, puisque nous avons les étoiles pour nous guider, et que peut importer l'heure quand on est libre d'agir à sa guise, entièrement ?

Pour Paul Paillette

Le poète prend-il pour Muse, un de ces objets vulgaires : accessoires de toilette, cuisine, ou bâtiments quelconques ? Non, ce n'est pas ! Sa Muse éternelle, mais variante, aussi, c'est la Femme qui aime, c'est la Fleur qui éclôt, c'est le fruit qui mûrit, c'est la feuile qui tremble, c'est la Brise qui passe, c'est aussi l'Amour et l'Amitié qui naissent et meurent, c'est la joie de vivre libres, sans attaches c'est encore le Vent, la Pluie, la Mer, le Ciel, le Soleil, toute l'humanité des êtres existants qu'il louange et chante tout à la fois ! ...

Le musicien fait parcourir ses doigts et ses lèvres en des instruments harmonieux et en tire des sons agréables à l'ouïe et à l'âme, mais il ne songe pas une seule minute, s'il est musicien vraiment tel qu'on doit l'être, à produire un certain bruit avec certains mécanismes dits musicaux déjà malheureusement existants, instruments qui nous donnent de la musique (?) à la vapeur, à l'électricité, quelle cacophonie, quelle discordance, et aussi quel plaisir d'Art obtenu ainsi? Aucun, évidemment. Partout, en tout, la Nature nous invite à la célébrer !

Allez donc chercher de l'Art, de la Beauté, dans une locomotive, dont on pourrait très bien se passer, pour vivre nos vies, éprises de clartés lumineuses et de pleine et franche Nature ! Ah ! démolissons ou dédaignons donc tout cela, tous ces mécanismes, **ingénieux, il est vrai, mais assassins parfois, et vulgaires, toujours**!

S'il est prouvé que nous ne pouvons absolument pas nous passer de machinisme, n'en ayons que le strict nécessaire et tâchons de nous en passer le plus souvent possible. Egarons nos pas, libérés désormais des boulets civilisateurs vers le but suprême, sublime et seulement unique : le Beau dans l'Art en la Nature !

Et ces vêtements étriqués, causes de démangeaisons continuelles par leur frottement sur notre épiderme, qui nous gènent dans notre marche, entravent tous nos mouvements; et ces cols, véritables carcans en celluloïd lustré ou de percaline empesée par des acides, ah ! que tout cela disparaisse en un immense autodafé, et que l'on s'habille alors de vêtements flottants, si c'est absolument nécessaire, ce sera au moins hygiénique, et si, en de certains moments et endroits il nous est parfaitement loisible de vivre sans vêtements, nous étalerons notre Nudité, plus belle et plus virile qu'actuellement elle n'est, et cette vue ne saura effaroucher les sentiments de quiconque, car alors, la Logique, la vraie nature, la compréhension parfaite auront place en les anciennes cités civilisées et civilisatrices, détruites par les réelles efficacités des lois naturelles. Je ne veux pas établir ici, comme une règle définitive, ni déifier en Idole, la Nudité, **non**, je veux simplement penser que tout être vivra comme il l'entendra, selon les voeux exacts de la nature.

Ah ! la joie immense de ne plus voir ces affiches de publicités et autres marques de commerce et industries tant vénaux qu'inutiles pour notre Vie, ah ! l'horreur de voir ces stigmates de purs négoces, dévalisateurs de labeurs journaliers et cambrioleurs conscients de nos intellectualités, restreintes forcément ainsi, rapetisseurs de nos êtres, de nos esprits... Or, à quand la fin, donc ?

La vulgarité de ces visages bleuis et pustuleux, parfois, par le rasoir de quelconques lavatory, les cheveux et les moustaches cirés, pommadés, coupés aussi très régulièrement, selon l'harmonisme - ô ironie du mot, ici- combien ineptes, de nos très modernes Figaros.

Et ces filets-fronts, bigoudis, épingles à onduler et autres menus objets déparant nos coiffures, tout cela, monstrueusement, actes de déments, des civilisations pourries et profondément ignares des vérités naturelles et substantielles! ... Ah ! qu'en d'immenses Néants, tout ce luxe niais et faux, grotesque de gâteux, disparaisse enfin !...

Ces pommades aussi gluantes que chimiquement frelatées, ah ! cette Chimie (pas en tout, mais souvent), dévastatrice, Science du Mal, Apothéose des Hors Nature, servante ferventement du faux, de l'imitation : à la fosse commune des habitudes toutes de Civilisation Jacobine.

Ah ! la Joie, béatifiante, il semble, à la vue des chevelures, libres absolument de voguer çà et là, et dédaigneuses des puants cosmétiques et des parfumeries rances.

Ah ! l'imbécillité, la stupidité des réceptions officielles, la bassesse, la flatterie, la bêtise invétérées des foules s'y rencontrant, l'étiquette, qui, sous les noms de " politesse " et de " savoir-vivre , règne en déesse absolue: ah ! la profonde idiotie se dégageant de toutes ces ambiances quotidiennes ou seulement périodiques, en l'existence actuelle! Pauvre Nature, toi la Vérité, cependant, mais à cause de cela, aussi, que tu es méconnue et même ignorée...

Au fervent naturien Honoré Bigot

Ah ! ces cervelles frustres, rebelles complètement à la compréhension d'idées très largement libérales, noyées, anéanties, brûlées par les eaux-de-VIE (ô ironie du mot!), alcools et autres breuvages parfaitement empoisonnés et annihilant ainsi toute pensée. Ah ! l'ignominie du Clos Campêche, du Clos Bercy, magnétiseurs de cerveaux déjà **trois-sixés**, corrupteurs de notre salope de Civilisation, Reine encore, hélas, des Nations !...

A l'ami Henri Beaulieu

Ah ! l'immense imbécillité religieuse s'étalant en nos nécropoles, la puérilité de ces croix plantées, de ces couronnes accrochées, aux stèles... Quel grandiose bric-à-brac qu'un cimetière !

Il me semble y voir cette inscription calicotière:

" AUX IMMENSES GALERIES MORTUAIRES "

" Spécialité de Vanité humaine "

- VENTE A PRIX FIXES -

Ah ! le néant de tout ce Néant ! Que l'on enterre donc, chacun et chacune, tout simplement, sans verroteries, ni ferblanteries funèbres, ça engraissera la Terre, ou si la Mort ne laisse pas assez place à la Vie, qu'on brûle nos charognes et qu'on en jette les cendres aux quatre vents!...

L'horreur de voir, dans les champs, ces châssis pour faire produire chimiquement toutes plantes légumineuses. Aucune saveur, aucune exquisité, évidemment. Et les serres? Des fleurs éclosant à une chaleur anti-normale, artificielle... Quelle dégoutation, décidément, que notre civilisation chimique, même en ses moindres détails ! L'on dit encore que la Nature est une marâtre ?

Imposteurs légiférant, c'est vous qui n'êtes que monstres, produits avortés de cette même nature que vous calomniez tant , parce que vous êtes cent fois incapables de la comprendre, de l'aimer et d'en jouir ! A la fosse aux ours, les foetus de l'humanité et que les Puissants vous broient et règnent enfin !

Et puis la vue des crânes veufs de leurs toisons, crânes de gommeux, de gâteux, noceurs à grandes guides, vieux avant l'âge, par la vie qu'ils se sont faite. Ah ! l'horripilante vue que ces têtes de veaux, chefs de sénateurs et de diplomates, ah ! ces têtes de veaux que ne vendent pas les tripiers !

Que dire de ces fleurs poussées en serre ? Ces fameux **chrysanthèmes**, si à la mode un moment, très jolis à la vue par les différentes teintes données par nos modernes chimistes, mais sans parfum naturel. De même pour la violette dite **de Nice**, sans parfum naturel également, car la vraie violette est celle qui naît et vit dans les bois, à l'arôme si fin et si persistant. Je ne parlerai que pour mémoire de ces **lilas blancs** - pourquoi les appeler **lilas**, puisqu'ils sont

blancs, ô stupidité ! - fleurs anémiques à peine ouvertes, hâtivement poussées. Et combien d'autres plantes dans le même cas ? Voilà bien de tes coups, ô Artificiel ! ô Chimie!

Et enfin, et puis encore, ces dénominations autant baroques qu'inutiles de **gendres, belles-mères, oncles, tantes, cousins**, etc. Arrêtons-nous ! Ah ! l'imbécillité de tout cela...

La pestilence des produits pharmaceutiques, tristes drogues abominablement chimiques et diversement colorées, soi-disant guérisseurs de maux engendrés par notre Civilisation, mais bien plus justement achèveurs d'agonies, continuateurs de malaises et dégonfleurs de porte-monnaie remplis de décimes!

Comme si, simplement, mais bien, la Nature n'était pas là pour nous guérir les moindres maux que nous pourrions avoir avec ses plantes, si appréciées, déjà !

Vivons, aimons, connaissons et protégeons la Nature, mais ne la déifions pas, ne l'idolâtrons point, n'y élevons pas de temples, ne fondons pas un nouveau Culte sur les dogmes supprimés par les cerveaux libres, mais luttons pour l'existence des lois naturelles - les seules lois que nous admettions!- et nous serons heureux, tous et toutes, car la Vie nous sera Joie et Bonheur, car la Terre **sera peut-être** un Paradis, et que l'Enfer Social existant sera disparu avec la Civilisation, inepte, ignoble et immonde qui l'a créé !

A bas la Civilisation ! Vive la Nature !

LITANIES PAIENNES SUR LA PLUIE ET LE SOLEIL

(petits poèmes en prose)

PREMIERE PARTIE : LA PLUIE

1 - PLUIE FINE

... Il pleut lentement, doucement, et la pluie semble de l'huile... Il pleut lentement, très lentement...

Puis, ralentissant encore sa tombée, la pluie file, bientôt, goutte à goutte, semblables - ces gouttes - à de scintillants joyaux, que laisseraient choir grain à grain, les Anges des Sphères Célestes, en un amusement de petites personnes, en un plaisir d'enfants qui auraient des chevelures blondes et bouclées, aux yeux mélancoliquement bleu Méditerranée...Et, tombe, lentement, la pluie douce...

2 - RAFALE, AVERSE

Pendant que la pluie précipite sa tombée, en rayons acérés d'épées, - qui vous traversent comme des stylets ibériques ou vénitiens - pluie devenue averse, et avec le vent mistralique qui l'accompagne, est maintenant rafale, gronde comme le canon mugissant à la guerre, pluie semblable à des milliers et des milliers de lances qu'enverraient sur d'imaginaires ennemis, une de ces quelconques peuplades, réputées " sauvages", parce qu'insensibles aux " progrès civilisateurs ", elles n'acceptent de jougs, que vaincues...

Et la Rafale grandit encore...

3 - ORAGE, TEMPETE, CYCLONE

Le tonnerre brise des gens et des choses, zigzaguant à travers les Airs, pendant que l'écho s'en répercute au-dessus des plus hauts sommets des plus hautes montagnes. L'Orage, c'est la Nature en l'une de ses grandes révolutions, et, peut-être, la Tempête, le Cyclone sont-ils proches...

Et l'Orage redouble bruyamment, perçant les Nuits opaques idoines aux Assasinats ...

Et le Tonnerre grandit, et l'Orage continue, formidable...

4 - FIN D'ORAGE

La Pluie git sur les toits zingués, que fait scintiller en d'éclatants rayons, le Soleil arc'en-cielé, maintenant qu'est calmé le Flot du Ciel...

DEUXIEME PARTIE : LE SOLEIL

1 - FRAICHEUR

...Il fait bon s'enivrer des parfums du matin, jouir de la fraîcheur ensoleillée, de la rosée gouttelante aux plantes, de la senteur de la Terre humectée, de l'éclatante lumière, par instants, presqu'aveuglante en son intensité... C'est la Nature dans toute sa force et c'est la Vie en sa complète plénitude, ce pendant que l'Aube rosâtre disparaît peu à peu, tandis qu'un doux Soleil prend place...

2 - TIEDEUR

La fraîcheur matinale s'est transformée en tiédeur; oiseaux, insectes et autres animaux font déjà entendre et leurs cris, et leurs bourdonnements, et leurs gazouillements.

S'agitent les feuilles, des arbres, et toutes plantes, par une brise légère et caressante, soulevées...

3 - CHALEUR

Toute tiédeur n'est plus. C'est la Chaleur, mais bonne, normale.

Mais, règne, dominateur, le Soleil.

Bruissent de légers murmures...

Faiblement, il vente...

Fascinateur, le Soleil surplombe toute la Terre, faisant sentir son naturel despotisme.

Et dans l'eau claire de la Source se reflète le Soleil. Et les gazouillements, et les bourdonnements, et les cris, de plus belle redoublent...

4 - CANICULE

La forte chaleur, l'époque caniculaire est venue... Tout animal semble plongé dans une torpeur immense...

Pendant que suent des fronts courbés sur la Terre, pas un humain ne respire librement, pas une plante ne bouge.

La Nature, en son silence, semble morte, comme figée en elle-même, comme pétrifiée par une émotion inconnue, insaisissable et mystérieuse. Un soleil de plomb a pris existence, dominant par la campagne environnante...

A la Ville, l'on sue, on avale de la poussière, et l'on est sale, et l'on boit, et l'on est malade...

5 - CREPUSCULE

Ce pendant, peu à peu, toute forte chaleur a disparu: l'agréable fraîcheur du matin a reparu, rendant joyeuse l'humanité qui, maintenant, respire à pleins poumons, tandis que par les charmilles et les bois, se font entendre de douces plaintes amoureuses...

Et le Soir, tombe, poétique, en les dernières lueurs crépusculaires, et, déjà, s'allument d'irradiantes étoiles, la voûte bleutée...

CELEBRATION DES RITES DE LA NATURE

Sociabilité

Intégrale Liberté, Initiative Individuelle.

Travaux

Chasse, Pêche, Industrie Individuelle et Rustique.

Composé de l'Individu.

Ame, Corps, Coeur, Intellect.

Arts et Plaisirs

Musiques, Forces, Beauté, Chants, Poésies.

Fonctions Vitales

S'aimer, Aimer, Vivre, Jouir, Créer charnellement et intellectuellement. Boire, Manger, Dormir. Se distraire intellectuellement et matériellement.

Esprit, Ame, Corps, en harmonique conformation naturelle, d'où : Joie ! Vie !

La Chimie, abomination de l'Existence, suprême aberration, ô que profonde, des Civilisations !

La Science, Déesse fascinatrice, cruelle, artificielle, des Sociétés en Putréfaction Sociale !

La Nature : Vie, Force, Bonté, Beauté, Art, Liberté, Joies des conscients Intellects ! A la Nature, hosannah !...

Prêtres : Hommes.

Prêtresses : Femmes.

Chérubins : Enfants.

Temples : La Forêt, l'Espace, les Airs.

Femme

La Beauté ample des chevelures flottantes, naturels manteaux de Pourpre, d'Ombre et d'Or !...
La Grâce et la Joliesse des Franches Nudités...
La finesse, et des mains et des doigts.
Le carmin des lèvres d'Amour.
L'écarlate fraise, et le blanc rosâtre des Seins.
Les lignes pures et des hanches et des jambes
La délicatesse du pied.
Et cette mousse couleur de Nuit en le réceptacle divin...
Cette fraîcheur du teint, ainsi que sa matité.
La croupe : majestueuse, impérieuse.
Etoiles d'azur que sont les yeux.
Le perlé des dents ; le potelé du bras ; le nez joli.
L'oreille : telle une coquille nacrée... ; Le front, large et blanc.

Homme

Sa virilité sexuelle : Amour
Ses muscles : Force
Sa barbe orgueilleuse et fine ; chevelure bouclée et tombante :
Beauté.
Le cerveau ample : Pensers.

Enfant

O l'exquise, ô la grâce, ô la joliesse, ô amour...

HYMNES D'AMOUR ,

VIBRATIONS D'AMES

NOTICE :

Sans aucun souci des régles établies en métrique poétique - je n'ai jamais mis le nez dans ces bouquins dénommés " Dictionnaires de Rîmes ", du reste - sans recherche de singularité, non plus, j'ai écrit ces vers, si on veut bien les nommer tels ; je les ai écrits comme je les ai pensés, simplement.

H.Z.

APRES QU'ELLE FUT PARTIE...

Je me suis mis à la fenêtre et ai vu disparaître la fine silhouette noire et rose. Mon regard t'a suivie - tu ne t'en doutais pas - jusqu'à ce que tu devins un point imperceptible dans l'horizon.

Puis, j'ai pensé.

Mon regard, soudain, scrutait quelque chose d'invisible dans l'Espace.

Cependant, peu à peu, une forme s'est dégagée de mon Rêve. Cette forme prit corps et se révéla Etoile. Et ce fut encore une autre Etoile. C'était tes yeux. Enfin, ta personnalité entière sortit des nuages azurés : c'était bien Toi ! Et mes yeux ne quittaient point les tiens.

Tandis, que, toi-même, par instants courts, regardais voltiger ta petite âme parmi l'encens dont tu étais enveloppée.

Le 1-8-98

LA JOIE DE TES LEVRES

pour Lucie la bien-aimée.

Sous un Ciel splendide
Que j'aime à te baiser ;
sur ta lèvre avide
mon âme va se briser...

Mes lèvres, avec fureur
aux tiennes, s'unissent :
ah ! que point ne finissent
ces douces minutes de bonheur !

De tes lèvres, j'en aspire
et le suc très voluptueux
et le frisson qui s'en dégage ;

Ainsi qu'un oiseau en sa cage
mon baiser aussi s'emprisonne en tes yeux :
je défaille, je me meurs, j'expire...

J.J. 1898.

AMABILITE

Très chère et tendre Lucie
de ton cadeau, je te remercie.
Doux Souvenir ce me sera
qui point ne s'effacera
de ma mémoire :
tu peux m'en croire !

Mes pensées volent vers Toi ;
les Tiennes sont elles pour moi ?
Tu es le rayon de Soleil
qui irradie d'un éclat vermeil
en l'obscurité de ma route:
je t'aime et te veux Toute !...

Que ton âme en la mienne se fonde,
ma Joie n'en sera que plus profonde
et notre Amour ira ainsi s'exaltant,
et puis toujours grandissant.

13-17 juillet 1898.

PENSEES DU MATIN

à l'Amie.

Qu'il est bon de humer la rosée printanière ;
vois, l'herbe drue, entre les pavés, pousse.
de quel beau vert tendre est la mousse
et cela croît sans régularité, sans manière.

C'est beau de penser à ces choses, c'est joli,
enlaçant mon amie, en le Soir amolli.

Le Soleil se montre aux carreaux,
la Nuit est morte, mais le jour vit.
Pendant que je jette de la mie aux pierrots
une Pensée, en mon âme, revit :
je t'aime, encore, de plus en plus,
ah ! te caresser, te chérir toujours,
ne voir jamais finir nos jours ;
voilà ma crainte : ne t'aimer plus !...

8 septembre 1898.

EXHORTATIONS A L'AMOUR

O superbe et brune fille d'Andalousie
ô toi qui aimes si violemment,
par ton incroyable et féroce jalousie
tu désespères ton bel amant !...

Tu l'aimes beaucoup, cependant
mais tu lui fais souffrir le martyre
Lui, qui te fait frissonner à tout moment
aux doux accents de sa lyre.

Tu te pâmes en savourant
l'un de ses poêmes, plein d'amour
qu'il te chante chaque jour

y exhalant sa Joie, toute son âme ;
ô sois juste, ne sois pas infâme
et adore toujours ton bel amant ! ...

14 octobre 1898.

CONVERSION

O ma muse évocatrice
Toi, de joliesse si pure :
des lys royaux en ta chevelure ;
Tu es ma Reine Initiatrice.

Tu guides ma pensée en ces vers,
mon Ame est remplie de Toi,
Tes yeux aux regards pervers
m'ont converti et j'ai compris la Foi.

Oui, désormais, je crois à l'Amour ;
tes yeux et tes lèvres que, tour à tour
je baise, t'énervent et me grisent...

Et dans la brise légère et parfumée qui passe
Tes soupirs s'envolent, heureuse et très lasse ;
tandis qu'en des lointains , des âmes se brisent...

23 octobre 1898.

PRINTEMPS

En des feuilles petites mais dentelées
dont les branches, à des palmes, semblables
surgissent avec des airs aimables
d'odorantes aubépines ensoleillées.

Et le joli muguet en bouton
sourit à la brise, radieusement,
tandis que le fol hanneton
en l'air léger, vole lourdement.

En des lointains, de douces harmonies bruissent ;
et dans la verte immensité d'un parc,
ce cher et vénéré Cupidon joue de l'arc,

faisant encore de nouvelles victimes :
celles-là ne connaîtront les bonheurs intimes.
Alors, elles pleurent, puisque d'autres jouissent...

mai 1899. Souvenances d'Abbaye-sous-Bois.

AMOUR LIBRE

C'est la belle saison :
partout la floraison
nous invite, ô Lison
à fêter l'Amour.

Et si tu le veux
nous irons tous deux
en ces bois ombreux
chanter l'Amour.

.....

Après bien des baisers,
et certains gestes osés
nos corps embrasés
exaltent l'Amour...

Maintenant, il faut se séparer
en d'autres chemins nous égarer
sans regret de nous retirer :
chantons l'Amour.

En agissant ainsi
pas de satiété ici,
ni de crimes aussi.
Vive le libre Amour !
mars 1899.

NOCTURNE AUTOMNAL

Par un beau Soir d'Automne
nous nous promenions sous bois,
moi et ma tendre mignonne :
l'Emotion nous laissait sans voix.

Tandis que par la campagne silencieuse
nous égarions nos rêves fervents :
ah ! quelle heure délicieuse
et quels instants charmants...

Mais quand il fallut nous séparer,
ce fut comme un deuil en nos âmes
surgissant au seuil de notre Amour.

Jurant de nous chérir chaque jour
tous deux, nous nous retirâmes
avec, dans le coeur, la Joie d'aimer.

1900.

SONNET A L'AMIE ATTENDUE...

Je la rencontrais naïve et provinciale,
et les yeux remplis de gaieté ;
mais point elle ne semblait triviale,
en sa personne, toute de candeur et de chasteté.

Rousse, comme les blés mûrs ;
mes yeux se miraient en ses prunelles
prometteuses de bonheurs futurs
réalisant les extases charnelles...

Je l'aimais beaucoup, infiniment ;
ses yeux étaient un pur firmament,
et quand il fallait me séparer d'Elle,

du poétique Soir jusqu'au brutal matin,
je ressentais un très vif chagrin,
car, constamment, je pensais à Elle...

1897.

LA CONCEPTION LIBERTAIRE

NATURIENNE

**

EXPOSE DU NATURISME

**

" L'Etat naturel assure **gratuitement à tous**, la satisfaction complète des besoins matériels.

La Civilisation ayant converti en marchandises tous les dons de la Nature, impose la **loi du labeur.**

Elle démontre ainsi qu'elle repose sur la loi de famine et que son **Progrès matériel** est fait de la misère et de la souffrance des masses. "

H.B.

" La France a une superficie de 53 000 000 d'hectares, dont 48 000 000 en terre fertile.

Sa population est de 38 000 000 d'habitants. Ce qui attribue environ 12 500 mètres carrés à chaque individu (Homme, femme, vieillard, enfant).

Il en est ainsi proportionnellement dans chaque pays."

**

NOTRE BASE

A l'Etat Naturel, toutes les régions fertiles de la Terre possèdent une flore et une faune originaires, abondantes et variées ;

Et la statistique ayant établi le chiffre de superficie et de population des pays connus ;

Nous affirmons :

Que la misère n'est pas l'ordre fatal ;

Que la seule production naturelle du sol établit l'abondance ;

Que la santé est la condition assurée de la vie ;

Que les maux physiques (épidémies, infirmités et difformités) sont l'oeuvre de la civilisation ;

Que les fléaux dits naturels (avalanches, éboulements, inondations, sécheresse) sont la conséquence des atteintes portées par l'homme à la Nature ;

Qu'il n'y a pas d'intempéries, mais des mouvements atmosphériques tous favorables ;

Que la science n'est que présomption ;

Que la création de l'artificiel a déterminé le sentiment de propriété,

Et la propriété les guerres fratricides ;

Que le commerce ou spéculation sur l'artificiel a engendré l'intérêt, dépravé l'individu et ouvert la lutte;

Que le progrès matériel est le fruit de l'esclavage;

Que la prostitution n'existe pas dans l'Etat Naturel;

Qu'il n'y a ni bons ni mauvais instincts chez l'homme;

Mais simplement : satisfaction ou contrariété des instincts ;

Que la propriété et le luxe étant abolis, le vice, le crime, le vol disparaissent avec eux.

Que l'Individu et l'Humanité recherchent le bonheur, c'est-à-dire l'Harmonie ;

Et que l'Harmonie pour l'Individu et l'Humanité réside EN LA NATURE.

Les Naturiens propagandistes.

***

DECLARATION

A ceux qui souffrent de la vie actuelle, quelle que soit leur situation sociale, nous disons :

Nous sommes profondément las, écoeurés, fatigués, énervés de la Vie Artificielle, par conséquent anti-naturelle que nous vivons et nous voulons en hâte revenir à un régime meilleur et anti-civilisateur, **à l'Etat naturel**, nos poumons en ont assez de respirer un air malsain, insalubre, nos cerveaux vidés, d'où toute pensée belle et généreuse est exclue, se décomposent de plus en plus, bref, la vie dans la Civilisation poussée à outrance c'est le Néant, l'existence dans un état Naturel, c'est le Beau, l'Art et l'Harmonie, c'est l'extension de l'être humain avec le fonctionnnement régulier de toutes les facultés de l'individu. Si la civilisation fait tant de victimes, c'est que nous sommes toujours éloignés de la Nature, au lieu de nous en rapprocher de plus en plus ; et nous, conscients, nous rêvons un jour la Nouvelle Humanité, belle, jeune, bien portante, saine et active où la libre expansion de la Pensée, pourra s'établir enfin, et ce jour-là, l'aurore sociale nouvelle poindra merveilleusement à l'horizon.

Nous sommes avant tout des révolutionnaires, et nous ne recherchons pas d'autre profit que le bonheur de l'individu, notre propagande n'est pas celle du bourgeois repu désirant la vie de la campagne, c'est une théorie essentiellement libertaire, où tous les moyens de propagande sont par nous acceptés. Nous combattons au grand jour toutes les institutions établies par la société qui nous régit, nous voulons en détruire les rouages, ne laissant pas une pierre debout. Nous avons voué une haine à tout ce qui fait la souffrance de l'homme, à tout ce qui lui enlève une parcelle de sa liberté : Armée, police, magistrature, clergé, famille, patrie, gouvernement sont pour nous des utopies que nous voulons détruire. Nous y ajoutons la Science, le Progrès, nouvelle religion, qui remplacera pour les peuples le Paradis de l'au-delà ; nous entendons par **progrès et science**, tout ce qui les entoure d'un luxe factice, d'un machinisme nuisible à sa santé, à son bonheur et qui détruit la Vie Naturelle.

Certains diront, c'est impossible ! Nous répondons: cette conception nous semble la meilleure, nous combattons pour sa prompte réalisation et si le résultat est mesquin - mais il ne peut l'être - nous chercherons un autre système jusqu'à ce que l'Univers jouisse de la Vraie Nature.

CE QUE NOUS VOULONS DEMONTRER

C'est que nous sommes les produits de la Nature, réunion d'éléments, et qu'il est présomptueusement enfantin de parler de lutte contre la Créatrice.

Que de déclarer que la Nature, force aveugle, nous ait créés assez intelligents pour la réformer, c'est dépasser les limites accordées à l'incohérence.

Que la Terre pourvoit en abondance et dans les conditions les plus favorables à la satisfaction des trois besoins impérieux: Alimentation, Abri et Vêtements. Que par cela même l'indépendance de l'humanité est déjà toute établie; que l'homme indépendant matériellement, l'est aussi intellectuellement, ce qui lui permet de donner toute expansion aux aptitudes d'art qu'il a en lui.

Et comme il est doué d'un système sensitif, la vue, l'odorat, l'ouïe, le goût et le tact, qui le guide à travers les sensations agréables ou désagréables, il est à croire qu'il s'adonnera de préférence aux choses de l'Art ou d'agrément - ou tout est joie - et qu'il négligera quelque peu la grande industrie, vu le contact des éléments chimiques hostiles à l'organisme humain.

Voilà le fond de la théorie Naturienne-Libertaire. C'est moins compliqué que le machinisme mirifique (à l'état de rêve, hélas !) et c'est plus promptement réalisable.

FORMATION DE LA TERRE VEGETALE

Parmi les erreurs les plus grossières établies au sujet de la Nature, il faut compter celle qui tend à démontrer que la culture a amélioré les conditions, et qu'avant la pratique de cette science , les hommes et les animaux n'avaient à leur disposition que de chétifs végétaux. Or, il suffit de lire quelques ouvrages traitant de la formation de l'humus naturel, ou de se rendre compte soi-même, pour reconnaître que la couche de terre propre à la végétation a été formée par les premiers végétaux géants qui ont paru sur le Globe. Ces végétaux laissaient tous les ans tomber leur feuillage, qui, se décomposant, formait un terreau qui donnait naissance à d'autres végétaux géants, mais qui se développèrent avec un rudiment de tronc garni de tiges feuillues. Celles-ci firent place aux arbres tels que nous les connaissons, et ces arbres continuèrent la fonction de leurs devanciers et périodiquement, leurs feuilles en tombant sur le sol, augmentaient la couche de terreau ou humus qui donna naissance à la petite végétation à feuilles, à racines et à graines comestibles pour les hommes et les animaux.

On peut penser la richesse de cette couche de matière formée par des millions d'années, et comme les racines s'entremêlaient formant feutre, ce feutre maintenait la terre nourricière, et les pluies, les orages et la fonte des neiges pouvaient couler sur le sol sans en emporter une parcelle.

Or, voyons aujourd'hui les actes de vandalisme causés par nos agriculteurs enrichis, et nos chimistes patentés. Le sol, remué par les charrues, enlève le réseau des racines et déchire ce feutre protecteur, la terre mise à nu, exposée à l'action dissolvante et liquéfiante du vent et de l'eau, et comme tous les terrains sont en pente, la terre délayée par les pluies s'est écoulée à la rivière, au fleuve et de là à la mer. Depuis 3 000 ans et plus, la culture est ainsi pratiquée en Europe,le terrain naturellement fertile formé par les forêts a disparu et nous sommes arrivés à la croûte dure de la Terre, et il est évident qu'une graine jetée et abandonnée sans soins sur ce terrain ne donne plus qu'un maigre produit, mais la faute en est **aux charlatans, aux**

savants et aux hommes civilisés.

***

DEBOISEMENT, SES RAVAGES ET SES CONSEQUENCES

L'homme n'est point encore satisfait, il dévaste la forêt, creuse des fossés, rompt les digues d'étangs, ouvre les lacs, forme des routes, des villages, des cités (1). L'eau emporte la graisse de la terre et n'a rien fécondé.

Elle produit des inondations par son afflux brusque, et sitôt l'été venu, sources et puits tariront. L'hiver, inondation, l'été, sécheresse mortelle : l'homme est satisfait. Encore quelques siècles de ce régime, et la terre, lavée, ravinée, desséchée, infertile, sera bientôt impuissante à nourrir ses habitants. La Nature sera bien vengée !

La première conséquence de la culture fut le sentiment de la **propriété du sol.** L'homme s'attribua un champ et crut travailler à son bonheur. En butte aux désirs des autres, la Guerre date de là. Les hommes affaiblis par accident ou déjà dégradés par une vie contre Nature, se laissèrent commander par d'autres, plus mâles, plus rusés. **La nature les avait faits libres, ils l'oublièrent.** Les puissants, maîtres de tous les moyens, inventèrent les Religions, puis l'instruction officielle, qui devaient asservir l'individu. Les guerres devinrent permanentes. Des brigands patentés sous les termes de médecins, savants, inventèrent les sciences dont le but est de dénaturer tout ce qui est naturel, et qui se firent nourrir par les autres. Ils tirèrent de la Nature, des produits et des engins monstrueux qui permirent de s'exterminer, de se tuer à distance, de falsifier les aliments et d'empoisonner l'air et les eaux.

Tous ces savants ignares, qui ignorent tout de la Nature devinrent les alliés des puissants. On fit des lois qui tuèrent l'initiative individuelle et la liberté.

Et si dans la foule un homme se lève qui propose le retour aux lois simples et naturelles, on le traite de révolutionnaire, d'anarchiste et on lui montre la guillotine, apothéose de la société pourrie, symbole de la Science.

SOI-DISANTE FEROCITE - BEAUTE, BONTE.

Pour légitimer leur pouvoir, les religions et gouvernements ont de tout temps représenté la terre comme un lieu de misère. Il fallait masquer la Nature et son inépuisable richesse. De même l'homme était représenté comme pétri de tous les vices, de tous les crimes. Or, il suffit d'étudier la constitution de la Terre, pour s'assurer qu'elle offre à tous ses habitants, nourriture, logement et plaisirs variés, car végétaux, animaux, chacun dans sa zone ne manquent pas à l'individu. De là, l'harmonie dans la Nature.

Or, quels sont les résultats de ce bien-être dans l'organisme humain ? D'abord la santé, mère de la beauté, la force musculaire et le fonctionnement régulier de tous les viscères : coeur, poumon, poche stomacale, entrailles. Or, le cerveau étant également un viscère, son bon fonctionnement donnera, à défaut de génie, l'intelligence et le bon sens. Donc, l'être humain, placé dans son véritable milieu, la Nature, ne se trouve en aucun cas, susceptible d'éprouver

la haine, la colère et l'envie. Il n'en est pas de même dans l'état civilisé, où la majeure partie des produits du sol est supprimée à l'individu , où les questions d'intérêts, de luttes, de jouissance, de bassesse, de cupidité, de servilité, rendent l'homme méchant, haineux, jaloux, lâche, situations créées par la société antinaturelle et sous ses lois. Et voilà comment il ressort que l'homme, créé bon par la Nature et fait pour être heureux, est devenu féroce et malheureux dans la Civilisation.

Des êtres beaux et sains qu'étaient les habitants de nos contrées, la société en a fait des rachitiques, des anémiques, des syphilisés, des estropiés, des amputés, sans compter la surdité, la myopie, l'idiotie et la folie. Que c'est beau la civilisation et comme nos charlatans droguistes sont fiers d'en découvrir les microbes, alors qu'il eut été plus simple et beaucoup plus savant de n'en pas créer !

***

HABITATIONS DIVERSES

En dehors des cavernes qui étaient les premières habitations des êtres du globe et situées aux flancs des rocs, et dont les avantages présentaient toutes les qualités d'hygiène voulues : agréable fraîcheur l'été, tiède l'hiver, jour favorable (ceci constaté par Boucher de Perthes, Louis Figuier, Lubbock, etc.) il est évident que de nos jours cela existerait dans des proportions infimes, mais il nous reste le chalet rustique, l'habitation de nos paysans, simple, hygiénique et situé à l'endroit le plus favorablement exposé pour les saisons. Quel est l'individu qui n'aspire à avoir son trou bien à lui, et nous sommes en cela inférieur aux animaux qui, tous, le possèdent ; il n'est pas besoin de sortir des écoles supérieures pour se construire son habitation, tout ouvrier maniant l'outil sera peu embarrassé et déploiera ses quelques connaissances acquises. Si la première n'est pas réussie, rien n'empêche d'en faire une seconde, puis une troisème, les connaissances et le savoir s'acquiérant à chaque tentative , et matériaux, temps, emplacement ne manquant plus, comme de nos jours, on aura tout le temps voulu pour la fignoler, l'orner, l'agrémenter au goût de chaque individu.

Quelle différence avec les pourritures que nos propriétaires nous prêtent pour reposer et vivre notre existence de galériens, et que nous acceptons sans trop murmurer.

NOURRITURE

Personne n'ignore que la France peut nourrir trois fois le nombre d'habitants qu'elle renferme, les plantes originaires, les animaux qui la composent, suffisent largement à donner à chacun le nécessaire, mais encore l'abondance, qu'aucune autre société policée ne peut nous procurer. Actuellement la vente des animaux fournit en grande quantité le nécessaire à l'homme, mais comme la spéculation et le commerce s'emploient à qui mieux mieux pour nous procurer cette denrée, il en résulte que la basse classe, celle qui produit tout et ne récolte presque rien se voit forcée de se contenter des morceaux de qualités inférieures et cela même à très petite quantité. La majeure partie des travailleurs

ne se nourrit que de légumes, et ne voit de la viande que de temps à autre, ou relativement chaque jour, dans une proportion très faible. Les légumes, les fruits sont en rapport avec la viande, toujours de qualités inférieures, avariés ; de même pour les boissons alcoolisées que nous devons aux chimistes assassins Berthelot et consorts, à qui, ô dérision ! en remerciements de leurs crimes on élève des statues. Pourquoi pas à Pranzani, à Gamahut ?

VETEMENTS

Passons aux vêtements, et voyons si la Nature a mis à notre disposition le nécessaire pour nous garantir de la saison froide.

Dans notre belle civilisation, nous nous entourons de vêtements malsains, gênants, peu propres à nous mouvoir, qui sont les foyers des maladies contractées par les refroidissements qui nous guettent chaque jour. A l'époque où les anciens laissaient leurs membres se mouvoir à l'air pur de la pleine nature, il en résultait une activité musculaire, une richesse de sang, qui donnaient à leurs corps une souplesse, une légèreté et une résistance capables de surmonter les époques les plus froides. A ce moment, ils se vêtissaient de peaux, grossières il est vrai, mais chaudes qui les garantissaient suffisamment. Voyez, comme exemple, le paysan, l'ouvrier, dont le travail exige une dépense de force et se couvre modérément ; d'autre part l'employé, le travailleur des villes enfermés à l'atelier, au bureau.

Nous pouvons donc affirmer que toutes les maladies dont notre belle Civilisation se trouve infestée, proviennent de la nourriture insuffisante et malsaine, de l'air empuanté que nous respirons, de la quantité d'individus vivant dans un espace restreint, dans des maisons infectes, et des vêtements, aux coupes élégantes, il est vrai, mais mal préparés, trop légers, et par cela même non conformes à notre organisme, qui veut son entier développement, sans être étriqués, serrés, calfeutrés, comme nous le sommes avec nos tailleurs modernes.

PROGRES INTELLECTUEL

Nos adversaires ont toujours eu la singulière manie de croire que nous abolissions tout progrès intellectuel et voulions vivre à l'état de bêtes. Or, jamais dans nos écrits nous n'avons dit que nous abandonnions la culture du cerveau. Nous ne voyons pas que respirer l'air pur, manger tous les jours à sa faim, se vêtir de chaudes fourrures faites des dépouilles animales et habiter nos cabanes enguirlandées, empêchent les hommes d'être intelligents, de penser et d'agir, aussi bien, et même plus facilement qu'à présent, et que pour être musicien, poète, modeleur, etc. il faille vivre dans nos cités, dans des habitations malpropres, absorber des aliments frelatés, et travailler toute une vie pour l'engraissement de parasites. Le progrès intellectuel peut parfaitement grandir au sein de la Nature, la faculté d'exercer la force et l'adresse, de chanter, déclamer, peindre, modeler,se rencontre chez tous, on verrait chacun se livrer librement, et avec amour à son désir le plus cher, sous l'impulsion résultant de la bonne constitution physique.

Il nous est malheureusement impossible, ici, dans cette petite brochure, de développer, chaque chapitre dans son entier, il nous faudrait pour cela un volume de 300 pages, que nos faibles ressources ne nous permettent pas de tenter, nous ne disposons d'aucun crédit comme certains anarchistes de salons, ou de fonds colossaux, comme les socialistes étatistes, qui étalent des mensonges que les peuples avachis avalent sans sourciller.

MACHINISME

C'est ici le grand dada, l'obstacle où nos adversaires s'agitent avec le plus de force. Si nous sommes d'accord sur bien des points avec les anarchistes, le dieu machine trouve en nous des adversaires féroces. Nous déclarons bien haut que le machinisme ne donnera pas à l'homme le bonheur. Ne le pensant pas, nous croyons notre conception plus en harmonie, plus vraie, plus en rapport avec les besoins de l'individu. Les puristes scientifiques basent toutes leurs théories sur le **sentiment.** On fera tout par plaisir, pour le bien -être de l'Humanité (?). Je ne vois pas beaucoup, par plaisir, des individus faisant les sales métiers, répugnants, dangereux, ennuyeux, et nul doute qu'on ne choisisse les plus agréables. Les appareils merveilleux me semblent encore du rêve et quoi qu'il en soit, il faudra toujours des individus qui, ne fût-ce qu'une heure, devront mettre la main à ces travaux malsains. **Chacun pour soi**, et comme je pense que tout le monde recherchera les sensations les plus agréables, j'en conclus que forcément on abandonnera les travaux de machinisme gigantesque tels que : chemin de fer, navires, chaudières, charpentes de fer et voitures de locomotion rapide. C'est l'erreur de beaucoup de compagnons très sincères, qui n'ont vu dans ce machinisme sauveur, que la réalisation des jouissances qu'ils ne peuvent posséder actuellement.

Et puis je ne vois aucune beauté dans ce machinisme perfectionné qui, s'il continue, peuplera la terre d'estropiés et de capilotades journalières. J'aime mieux la belle nourricière, et n'ayant qu'une faible confiance dans cette nouvelle religion électrique, en cas de non succès, pour éviter de retomber aux bras de sauveurs parasites, je préfère la vie naturelle, simple il est vrai, sans luxe et sans besoins factices de la vraie Liberté après laquelle nous aspirons tous, et je la vois dans la Nature.

Nous n'empêchons personne de faire de la machine à outrance, nous sommes avant tout libertaires, mais nous ne voulons aider personne dans cette oeuvre, chacun suivant sa fantaisie, son désir, laissez-nous vivre naturellement, et nous ne doutons pas que bientôt devant nos résultats acquis, vous n'abandonniez vos engins destructeurs, pour venir grossir le bataillon des libertaires naturiens.

ROLE DE LA FEMME ET DE L'ENFANT

Il nous est impossible, je l'ai dit plus haut, de nous étendre longuement sur chaque sujet. Pourtant, le rôle de la femme à l'Etat naturel, doit tenir une des places les plus importantes. En tant que libertaire, il est presque inutile de dire que nous sommes partisans de l'amour libre, de la liberté la plus complète, pour la femme comme pour

l'homme ; la prostitution légale n'existant plus, le rôle de la femme sera tout marqué au foyer familial, élever ses enfants, prendre soin de l'intérieur de la maisonnée ; en un mot faire les quelques travaux, qui sont plutôt du goût de la femme que de l'homme.

La misère n'existant plus, les êtres qui s'aimeront, éviteront les continuelles disputes occasionnées par la société actuelle, avec sa vie de souffrances et d'énervements, cela aura du moins l'avantage de resserrer les liens souvent désunis par les préjugés et les conventions de notre belle organisation actuelle.

Par le fait qu'ils se sont donnés librement, les êtres ne seront pas faits pour vivre éternellement ensemble, ils seront libres de se séparer lorsque les défauts de caractère l'exigeront, ou si l'amour n'existe plus, et chacun reprendra sa liberté d'action. Ceux qui se sentiront une affection vraie, indissoluble, continueront à vivre et finir leurs jours ensemble. Et peut-être ceux-là seront-ils plus nombreux que de nos jours, où la chaîne des lois qui nous enserrent, est un carcan qu'on rêve de rompre au plus tôt.

Les enfants appartiennent à la communauté des individus, ils ne seront plus la propriété du père et de la mère, au cas de rupture de ces derniers, l'homme ou la femme emmènera chacun de son côté les êtres qu'ils préfèreront le plus. Et puis, qui refuserait de prendre dans son milieu les abandonnés, alors que l'angoisse du lendemain n'est plus à craindre, et que la Nature généreuse donne amplement à tous le couvert et l'asile assurés !

Nous serons tous enfants de la même famille, et nos enfants seront certains de vivre et de se développer matériellement et intellectuellement dans des conditions autres que celles de nos jours.

HYGIENE

Nos adversaires pour dénaturer nos idées, se sont plu à représenter les naturiens, comme nos ancêtres de l'époque préhistorique, mangeant des racines, et dans un état de saleté repoussant. Or, de nos jours, il suffit de jeter un coup d'oeil sur les gueules de nos ouvriers pour constater que la propreté et l'hygiène ne sont pas précisément leur fervent passe-temps. On ne se lave pas tous les jours, chez l'ouvrier, surtout dans les métiers où la manipulation des objets colle la poussière et les ingrédients à la peau. L'eau est règlementée à la ville, et je ne sache pas que chacun possède sa salle de bains : d'où maladies, épidémies.

Or, à l'état naturel, l'eau ne se vend pas, et les couches de matières salissantes, fournies par le travail de forçat n'existent plus, le temps et la richesse des cours d'eau incitent aux ablutions et aux soins de propreté les plus minutieux, d'où naissent, la santé, la beauté et l'harmonie.

REVOLUTIONNAIRES

Je l'ai dit plus haut, nous combattons la Société toute entière, et tous les moyens de révolte nous semblent bons. L'Armée, école de dégradation ; les Religions, école de dégénérescence morale, abrutissement de l'homme ; la Magistrature, foyer de bandes enjuponnées condamnant au nom de qui ? de quoi ? Police, institution abjecte et répugnante;

Gouvernements, Législateurs, bande de ramassis, qui exploitent la crédulité des foules ; Propriété, " école du vol ", comme l'a si bien dit Proud'hon ; Patrie, pour nous la Terre entière, pour les crétins, fractionnée. En conséquence, nous faisons actes de révolutionnaires, en revendiquant le Droit de Vivre à notre guise.

Pour nous, la Révolution économique et sociale !

PAS DE RETOUR A L'ETAT PRIMITIF

On nous dit : " vous voulez retourner à l'Etat Primitif?" Qui de nous a dit cela ? Il est impossible de retourner à l'Etat Primitif. Ce que nous voulons, c'est être libres, observer les lois naturelles, si méconnues jusqu'à ce jour. Nous ne pouvons rejeter de notre cerveau ce qui y est accumulé, par conséquent, nous refaisons l'Etat Naturel avec tout notre intellect actuel et nos connaissances acquises. Ce n'est pas retourner **en arrière**, c'eSt au contraire aller **de l'avant**, évolution constante, nous sommes la pointe d'avant-garde. Donc nous le répétons : PAS DE RETOUR A L'ETAT PRIMITIF, MAIS A L'ETAT NATUREL SIMPLEMENT.

VEGETARIENS ET NATURIENS

Il y a des végétariens qui sont Naturiens, en ce sens qu'ils aspirent comme nous aux rêves d'avenir, de liberté et d'accord, mais en règle générale, les Végétariens sont des sociétés d'individus ayant renié la viande et pas plus. Nous trouvons absurde de ne se nourrir, par idée que des végétaux, et je dois avouer qu'aucun des partisans de cette théorie n'a pu me dire ce qu'il ferait des animaux. " Pas de reproduction, disent-ils " et comment empêcherez-vous tous les êtres animés de se reproduire ? Si les animaux pullulent, ils nous mangeront à leur tour ? Et puis l'homme est constitué pour se nourrir de tous les produits de la Terre, cela modéremment et à son goût. Personne ne force à manger de la viande, c'est évident, mais si tous imitaient cet exemple, je le redemande aux Végétariens : que feraient-ils des animaux se repeuplant à l'infini ? C'est aussi absurde que **la tablette** de l'idiot Berthelot, qui voit les campagnes superbes et en fleurs et les troupeaux en liberté. Et alors, qu'en fera-t-il lui aussi des animaux ? (voir Almanach Question Sociale, 1895).

Peut-être les écrasera-t-il pour ses pilules et ses tablettes.

REUNIONS

Tous les mardis, le Groupe des Naturiens se réunit 15 rue Durantin, Paris, à 9 heures du soir. Tous les sujets qui sont traités dans cette brochure, et bien d'autres, sont développés dans des causeries amicales. Nous invitons tous ceux qui souffrent et veulent jeter bas LA GUEUSE qui nous opprime, à se joindre à nous. D'autres groupes à Paris et en province sont en formation.

Paris, août 1901, HENRI BEYLIE.

***

Lisez attentivement cette brochure et faites-là lire à vos amis.

R A P P O R T S U R L E

M O U V E M E N T N A T U R I E N

***

R E F L E X I O N S S U R

L E N A T U R E L E T L ' A R T I F I C I E L

***

" Nous convenons que la Science, en ses formes multiples, a fait faire de merveilleuses découvertes, des inventions étonnantes. Mais n'oublions pas que cette Science est inutile pour vivre et qu'elle est le résultat du labeur de millions d'Individus esclaves. Si l'esclavage n'existait pas, on ne verrait certainement pas cet énorme développement scientifique.

H.Z.

***

APPEL AU BON SENS

De tous côtés, les Vandales Gouvernementaux, dédaigneux des beautés naturelles et ne les comprennant pas, du reste, n'ayant en vue que de vils intérêts des capitalistes, **détruisent nos forêts et nos bois** par le **Déboisement.** Par leur faute, nous vivons dans la Chimie, dans l'Artificiel, nous menons une vie de dégénérés, de détraqués, de nombreux maux s'abattent sur nous, causés par leur Science mauvaise et imbécile !

Il faut réagir contre cela, contre la Mort lente que nous donne la Civilisation . A bas le faux Progrès ! Vive la Vie simple dans la belle Nature !

Que tous ceux qui nous comprennent **seulement un peu**, fassent circuler nos idées partout, dans tous les milieux. Nous avons encore quelques journaux : **Le Naturien**, **l'Etat Naturel** (n° 3 et 4) et **l'Age d'Or**, à 0,10 c. le n° , 0,15 c. les deux et 0,25 c. les trois, prix de propagande.

Nous avons aussi une brochure que tout le monde comprendra, **Vers l'Etat Naturel**, à 0,14 c. franco, et 0,25 c. les deux. Nous avons encore une autre brochure, intéressante pour les Intellectuels, **Voyage en Naturie**, à 0,30 c. franco.

Envoyer demandes et montant, en mandats ou timbres français, à Henri Zisly, 14 rue Jean-Robert, Paris 18°.

Et maintenant, pour le relèvement des races en avant.

Février-mars 1901, H.Z.

***

RAPPORT SUR LE MOUVEMENT NATURIEN

L'action anti-scientifique

En même temps que l'apparition du journal l'**Etat Naturel** en juillet 1894, un projet fut élaboré en vue de faire une démonstration pratique de l'idée naturienne, et l'on devait établir une colonie en ce sens dans le Cantal, mais le projet échoua pour cette raison plausible entre toutes que l'on ne possédait aucun terrain propice à la dite manifestation **anti-scientifique**, ni aucun moyen pécuniaire de se le procurer. Ce projet avait été conçu sur la générosité d'un propriétaire assez conscient à l'époque, mais qui, par la suite, se désintéressa du dit projet.

Le journal l'**Etat Naturel** avait créé un mouvement de sympathie, de curiosité aussi. Pendant deux à trois années, il y eut des réunions, et soirées familiales organisées par les **Naturiens ou Libertaires anti-scientifiques**, qui furent assez suivies, pour vulgariser l'idée, réunions tenues en différents endroits, mais notamment à Montmartre. Il y eut en même temps un groupe semi-féminin qui s'intitula **Les Naturiennes du Quartier Latin**, mais qui fut dissous avant même sa constitution définitive par ses adhérents comme pouvant prêter à l'équivoque, de par son titre et passer pour une société de purs fantaisistes. Emile Gravelle, dessinateur qui avait publié l'**Etat Naturel** parvint, non sans mal à faire paraître quatre numéros de son journal, de 1894 à 1898, et deux numéros d'une feuille satirique, intitulée **Le Sauvage**, en fin 1898 ; dans le courant de 1898, parut **Le Naturien**, excellente feuille de lutte, fondée par le courageux camarade Honoré Bigot, qui eut aussi quatre numéros et entre temps, de 1895 à 1898, Zisly et Beaulieu publièrent la **Nouvelle Humanité** qui eut vingt numéros et imprimée à l'autographie. Par la propagande de ces diverses publications, l'idée naturienne faisait naître des controverses, et aussi des adeptes, particulièrement chez les anarchistes. Il y eut - et il y a encore, heureusement - des partisans du naturisme, non seulement à Paris, mais également à l'étranger. Depuis fin 1898, la propagande s'est un peu relâchée, certains adhérents se trouvant être disséminés par suite de circonstances individuelles, et, il faut le dire, par lassitude, du moins pour quelques-uns.

Dans le courant de 1898, un naturien, Alfred Marne, créa en quelque sorte une branche soeur du naturisme, c'est-à-dire le **Sauvagisme**, donna quelques réunions d'un caractère amical et privé pour y faire la diffusion de ce naturisme outrancier et publia un journal **L'Age d'Or**, qui en resta à son premier numéro. Qu'est-ce que le sauvagisme? A bien dire, c'est un naturisme violent : accepter la Nature telle qu'elle est, ne rien modifier, en vivre sans rien créer qui rappelle notre funeste civilisation. Tout cela est très discutable, évidemment, mais, personnellement, je ne vois pas une énorme différence entre le naturisme et le sauvagisme, quoique le naturisme ait tendance à admettre un certain degré de civilisation individuelle, si toutefois on peut se servir de ce mot ici, mais de civilisation considérablement épurée

bien entendu.

En septembre 1899, Zisly publia une brochure de propagande **En conquête vers l'Etat Naturel** et en mai 1900, une seconde de genre littéraire, intitulée **Voyage au beau pays de Naturie**, et enfin, en 1901, la présente brochure. D'autres brochures sont en chantier : **Le Naturisme Libertaire devant la civilisation** par le camarade Weis-Aloïse, actuellement au Tonkin, et " Exposé du Naturisme " par Henri Beylie et Zisly. Un détail à noter, c'est que la plupart des naturiens sont des anarchistes **désabusés des beautés féeriques** du machinisme grandiose préconisé par les anarchistes scientifiques. Un autre fait à signaler, c'est le sectarisme de la presse anarchiste **française** vis-à-vis du naturisme, qui ne consentit jamais - à part " l'Homme libre " qui m'inséra dans son dernier numéro un article sur le Déboisement - à publier la moindre prose naturienne, quelques publications socialistes et littéraires ont inséré des études naturiennes. Seule la presse libertaire **étrangère** y fit bon accueil et maintes fois, discuta. Je cite : " Débâcle Sociale ", " Réveil des Travailleurs" de Belgique ; " Tribune Libre " et " Germinal " Etats-Unis; " La Anarquia " , Argentine ; " An-Archie " de Hollande, et des notes dans d'autres gazettes anarchistes d'Angleterre, Danemark , Grèce, Espagne, Italie

***

Nous avons à déplorer la mort du camarade Georges Guillemard, le 16 octobre 1896, à l'Hôtel-Dieu.

***

" Le Libertaire " et " Le Père Peinard " ont seuls accepté de nos communications. Les " Temps Nouveaux " pensent que l'opinion naturienne est **Ridicule** (**Temps Nouveaux**, n°12, 3° page 1896). Or, combattre les préjugés bourgeois et admettre le **Ridicule**, qui en est un, n'est pas précisément logique.

Les Naturiens n'ont absolument rien de commun avec les **Naturistes**, école littéraire, partisans du luxe, ni avec les **végétariens** qui ne sont que des farceurs.

Citons quelques anciens et actuels propagandistes : Paris: Bigot, Henri Beylie, Alf.Marné, Spirus-Gay, Em.Gravelle, Moris, Paul Paillette, Dutheil, Dufour. - Nîmes : E.J.Villemejane, Raynaud. - Limoges : Barian. - Toulon : Fouques Jeune. - Toulouse : L.Bioulet. D'autres encore : Devigne, etc... En août 1899, le camarade Weiss-Aloïse (Tchandala) a versé la somme de **trois cent francs** à M.Ach. Le Roy, éditeur, (Voir l'**Aurore**, quatrième page, Librairie Internationale) pour la publication de son ouvrage " Le naturisme devant la civilisation " mais cet éditeur, n'a pu, **d'après ses dires**, publier, par suite d'incidents fâcheux, cette oeuvre intéressante sur le naturisme à travers les âges : nous attendons toujours.

***

Au premier abord, le naturisme se confond aisément

avec l'anarchisme, mais après un examen sérieux, il en est tout autre, car la Science acceptée par les anarchistes et niée par les naturiens sépare catégoriquement ces deux idées.

REFLEXIONS SUR LE NATUREL ET L'ARTIFICIEL

Tout travail exécuté à la main est bien mieux fait et plus résistant que tout ce qui se fait par des machines quelconques. Aujourd'hui, on connaît le faux, la camelote; on est toujours pressé, on fait tout à la hâte, et par conséquent, mal.

Les naturiens veulent l'abandon de la Civilisation et le retour à une vie plus naturelle. Retourner à l'état naturel, **n'est pas aller en arrière,** au contraire, **c'est aller en avant**, puisque c'est la marche vers le Bonheur.

N'oublions jamais de penser que **ceux** que nous appelons avec mépris et dédain, des **Sauvages**, sont heureux et libres et ne sont pas astreints à travailler dans les plus mauvaises conditions, jour et nuit, des douze et quinze heures de suite. Là où il y a des anthropophages, c'est que la Civilisation (Armée et Clergé, qui, par la Colonisation, amènent l'Esclavage, l'alcoolisme, la syphilis, le vol et le meurtre) a pénétré, car, **tuer, voler ou manger son semblable sont des actes tout à fait** CIVILISES.

On signale toujours de nombreuses catastrophes de chemins de fer ainsi que des sinistres en mer : la faute en est seule à la Civilisation, car on peut vivre très bien **sans luxe,** sans voies ferrées ni commerce.

Aujourd'hui presque tous les aliments et boissons sont frelatés. Nous possédons par exemple **le bouillon en tubes**(pour ne parler que de cela). Comme si cela pouvait être fortifiant, du bouillon chimique et sans goût aussi. Partout, dans tout,**la Nature triomphe !.**

Le stupide Berthelot, ex-ministre de l'Instruction Publique, dans un discours ultra-scientifique, n'a-t-il pas prétendu qu'avec les progrès constants de la Science, il arriverait un moment où tout individu pourrait se procurer sa nourriture quotidienne sous la forme **d'une tablette Chimique!!!...** Si ce malheur arrivait (et il n'en faut pas douter, hélas !) alors, adieu le goût, la saveur, adieu la nourriture fortifiante naturelle et variée !

On ne souffre du froid, de la faim, de la chaleur, de la sécheresse, de l'inondation et des épidémies **que dans les Sociétés Civilisées.** A l'état naturel, **ces maux n'existent pas !**

Tout individu ne se trouve vraiment bien que dans son pays où il est habitué et constitué pour vivre d'après son propre Climat ; donc s'il veut voyager, il est naturel qu'il ait à souffrir des diverses températures, et il n'a pas, par conséquent à traiter la *Na*ture de **marâtre**, comme beaucoup d'inconscients le font.

Tous les produits de la Terre qui sont exportés, le sont toujours avant leur maturité ; ils perdent non seulement leur goût mais aussi leurs propriétés nutritives, ou tout au moins elles sont considérablement amoindries.

La Civilisation qui pousse à un Progrès meurtrier sans avoir les moyens d'y remédier efficacement, se met par là, bien au-dessous de la Nature qui, à tout poison, a son antidote.

Les journaux politiques et même anarchistes ont la très mauvaise habitude de traiter certains actes de banditisme, du nom de **Sauvagerie.** Le terme est inexact, car ces actes sont absolument **Civilisés.**

DOCUMENTS SUR LA NATURE

....

Toutes les misères qui affligent l'homme, c'est lui-même qui en est l'artisan ; les jouissances qu'il s'élabore ne valent pas le quart de la peine qu'il se donne pour les acquérir. Il ressemble à un chasseur qui bat toute la journée une campagne pour un lièvre étique ou pour une carcasse de perdrix. Nous nous vantons de la supériorité de notre intelligence, mais qu'importe que nous mesurions le cours des astres, que nous puissions dire, à une seconde près, à quelle heure la lune se trouvera entre la Terre et le Soleil, que nous parcourions les solitudes de l'Océan avec des nageoires de bois ou des ailes de chanvre, si nous ne savons pas jouir des biens que Dieu (ici l'auteur se trompe, Dieu n'existe pas, il n'y a que la Nature) a mis dans notre existence ? Les animaux, que nous insultons du nom de brutes, en savent bien autrement long que nous sur les choses de la vie. L'âne se vautre dans l'herbe et la broute, sans s'occuper si elle repoussera ; l'ours ne va pas garder les troupeaux d'un fermier afin d'avoir des mitaines et un bonnet fourré pour son hiver ; le lièvre ne se fait pas tambour d'un régiment dans l'espoir de gagner du son pour ses vieux jours ; le vautour ne se fait pas facteur de la poste pour avoir, autour de son cou chauve, un beau collier d'or ; tous sont contents de ce que la Nature leur a donné , du lit qu'elle leur a fait avec les étoiles et l'azur du firmament.

Aussitôt qu'un rayon luit sur la plaine, l'oiseau se met à gazouiller sur sa branche, l'insecte bourdonne autour du buisson, le poisson se joue à la surface de son étang, le lézard flane sur les pierres chaudes de sa masure ; si quelque ondée tombe du nuage, chacun se réfugie dans son asile et s'y endort paisiblement, en attendant le soleil du lendemain.

Pourquoi l'homme n'en fait-il pas autant ?

(CLAUDE TELLIER , " Mon Oncle Benjamin ").

Dans un article, le camarade Zisly exhorte tout individu à vivre selon la Nature, pour être sain physiquement et moralement. Dès à présent, dit-il, mettons-nous le plus directement possible en rapport constant avec elle. Que ceux

qui sont froissés par les préjugés s'en débarassent, s'ils l'osent. Notamment, il dit à la femme : Jetez votre corset meurtrissant vos seins ! laissez flotter sur vos épaules, vos longs cheveux - qu'ils soient ondulés ou droits, souples ou raides, qu'importe ! pourvu qu'ils soient portés naturellement : ce qui embellit toujours, car c'est un cadre, le cadre naturel du visage. Aux hommes il dit : Laissez croître vos cheveux, portez la barbe orgueilleuse, et, à tous les deux, l'homme et la femme : Rejetez les oripaux dont vous êtes affublés.

Nous ajoutons : Que ceux qui sont plus ou moins indépendants prêchent par l'exemple.

Il dit encore : La Science doit être naturelle, autant que possible, les primitifs n'avaient pas recours à Elle- n'en ayant pas besoin car ils ne luttaient pas contre Nature. L'Art doit être conforme à la Nature. Les Villes doivent disparaître pour faire place aux champs, à la forêt ; car, étant le lieu de la centralisation du commerce, lequel disparaîtra par suite de la mise en commun des moyens de production et parce que chaque être trouvera, en abondance, ce qui est nécessaire à l'économie animale, elles sont inutiles, nuisibles plutôt, à tout point de vue. D'autre part, l'échange étant inutile, les moyens de transport seront quasi supprimés. Tout cela permettra de vivre la Vie plus bellement, plus amplement : car nos besoins sont très restreints.

Par là, nous pourrons vivre harmonieusement et anarchiquement.

Comme Zisly, notre frère en Anarchie, nous crions: **A bas la Civilisation actuelle !** qui est faussée ; Vive la Civilisation **spontanée !** émanant de l'évolution des affinités issues des bons rapports entre les Individus.

Vive la nature !

Jules PIGEON

(Dans " L'An-Archiste " de Belgique, n°13, 22 janvier 1899).

***

Les premiers hommes, exempts de passions désordonnées, menaient une vie pure, innocente et libre, par là, sans châtiments ni contrainte.

Les récompenses non plus n'étaient pas nécessaires, puisqu'on pratiquait la vertu par instinct.

Et, comme on ne désirait rien de contraire au bon ordre, rien n'était interdit par la crainte.

Quand l'égalité disparut et qu'à la place de la modération et de l'harmonie régnèrent l'ambition et la force, des monarchies s'établirent et chez beaucoup de peuples elles se sont perpétuées...

(Dans le " Paradis Trouvé " par Prométhée, page 120).

L'idéal de Demain ? - Le retour à l'âge de pierre, l'anéantissement des civilisations décevantes - que l'homme, dans ses souffrances dernières doit fatalement détruire, pour en revenir à l'**Etat naturel primitif** .

Pour l'homme moderne, aspirer à l'inintelligence et à l'en-dehors social de la bête, n'avoir plus à penser, tel paraît être l'idéal de demain ? c'est trop tôt peut-être, d'après-demain en tout cas. Et c'est là un idéal logique puisqu'il faut une fin à toutes les sociétés et que rien ne ressemble à une fin autant que le commencement.

(Henri Rainaldy, dans la " Coopération des Idées " , n°5, juin 1896)

Le moyen le plus simple de propagande pour répandre ce petit placard est le suivant : En parcourant les routes, les hameaux, les villages, en répandre le plus possible par-dessus les jardins, dans les maisons, sous les portes, puis en accrocher aux arbres des routes. Tous ces moyens attirent l'oeil du paysan et de l'ouvrier, et les forcent à lire. J'ai été par moi-même souvent content du résultat.

Il y a donc, camarade, une action à faire, simple, peu chère, et donnant des résultats qui, petit à petit, seront des succès et renforceront les rangs des **Hommes qui veulent être libres.**

Henri Beylie.

***

Nature	**Civilisation**
Harmonie	Tyrannie
Liberté	Esclavage
Abondance	Misère
Virilité	Corruption
Union libre	Prostitution
Vie simple	Luxe
Besoins naturels	Besoins factices

REFLEXIONS SUR LE NATUREL

ET L'ARTIFICIEL

Les fumées des usines, les coups de canons tirés aux cérémonies et dans les guerres, le Déboisement continu, et l'air infecté, vicié par des odeurs nauséabondes provenant des fabriques, voilà les causes des perturbations de l'atmosphère.

Les maladies, infirmités de toutes sortes sont l'oeuvre, des usines, des villes, de l'organisation défectueuse de la Société, la faute en est donc à l'Artificiel, à la vie surchauffée que l'on mène ! A quoi bon connaître le grec, latin, la chimie, les mathématiques, l'astronomie, la biologie, l'éthique, la sociologie, toutes les sciences, en un mot? Nous n'avons aucunement à nous en soucier, puisqu'il nous est possible de **vivre simplement**, d'avoir une existence calme et sans recherche de luxe ni de complications gouvernementales. Bornons-nous donc à vivre une vie vraiment naturelle, exclue de tout l'Artificiel qui nous régit, nous ne pourrons que nous en trouver mieux. Les perfectionnements, les raffinements sont inutiles.

Zola, dans son roman " **Travail** ", se montre atteint d'électromanie aiguë ; en effet, la fée Electricité verse la vie à tous par la simple profusion de boutons, et finit par aboutir à ces deux suprêmes aberrations : la suppression de la Nuit (ô pauvres amoureux, ô pauvres poètes !) et à la mise en bouteilles du Soleil ! Ni plus, ni moins ; comme invraisemblable, c'est réussi !

Il y a eu - et il y a peut-être encore - des régions vivant à l'Etat Naturel ou y approchant, dans le monde entier, mais la Civilisation envahissant partout, elles diminuent chaque jour. Nous ne voyons actuellement que le **Groënland** vivant à l'Etat naturel.

L'Esprit sensé reste profondément stupéfait devant l'oeuvre de l'Artificiel, et pense cependant **qu'il n' y a rien de plus naturel que de vivre naturellement !**

A quoi bon le télégraphe, le téléphone, la navigation aérienne, l'électricité ? C'est la vie à la vapeur, cela! Les **civilisés** sont des gens très pressés, vivant actuellement à la hâte ! Que de terrains perdus pour la végétation par les hideux et inutiles (je dis **inutiles**, malheureusement, pour notre époque) Chemins de fer ! A-t-elle été abîmée, cette pauvre Terre nourricière ; autrefois, l'humus et les excréments, **engrais naturels**, suffisaient pour une production spontanée et luxuriante, tandis que maintenant, la terre ne produit plus en grande partie que par les engrais Chimiques; mais elle est si féconde, cette Terre, qu'on pourrait encore, malgré les ravages faits par les Vandales Civilisés, la reconstituer dans ses éléments primitifs.

C'est très joli, les bicyclettes, les automobiles, (joli pour aller vite, mais pas au point de vue de la beauté, un attelage est mieux) etc, les moyens de locomotion prennent

un développement inouï, et il faut bien penser pourtant qu'un moment arrivera où **un individu marchant à pied sera regardé comme un phénomène.** On oublie aussi que l'on n'aura plus besoin de faire mouvoir ses membres et l'on sait que les membres qui n'ont pas d'exercice finissent **inévitablement** par s'atrophier.

A ceux qui nous disent que c'est **impossible**, nous répondons : pourquoi trouve-t-on qu'une idée est impossible à réaliser, en général ? parce qu'il y a peu de partisans de cette idée, n'est-ce pas ? c'est justement parce qu'il y a peu de partisans qu'il faut que chacun cherche à faire comprendre la Vérité à son voisin, à ses amis, et ainsi, petit à petit, le noyau deviendra mouvement sérieux d'opposition. Le retour à l'état naturel **n'est pas un retour en arrière;** ce n'est pas retourner en arrière que de vouloir être heureux avec les seuls moyens naturels.

Il y en a qui s'écrieront en lisant cette brochure: " mais vous voulez revenir à l'état sauvage ? ". Qu'importe, si l'on est heureux ainsi !

N'ayons pas peur des mots.

A propos de la fête des fleurs. - Est-ce assez stupide et cruel que d'écraser, de piétiner, d'abîmer bêtement et inutilement les Fleurs ! On ne devrait même pas les couper pour en faire des bouquets, car c'est leur retirer la vie, ainsi. Simplement en jouir, là où elles se trouvent.

Et ces chasses de fantaisie, des carnages de cerfs et autres animaux inoffensifs, n'est-ce pas encore monstrueusement **actes de Civilisés** ? Les Cérémonies de l'Artificiel entraînent avec elles et partout la Dévastation!

Des fleurs dans leurs chevelures et les femmes seraient bien plus gracieuses que de porter le **chapeau à la mode** dernier genre qui les fait généralement ressembler à un mannequin. - Des anarchistes, esprits avancés cependant, parlent après Victor Hugo, de domestiquer l'Océan ! Nous n'aurions plus la beauté des vagues, alors ! Triste !...

On sait ce que valent tous les gouvernements : république, empire, monarchie, l'expérience des dix-huit siècles doit suffire ; or, le Collectivisme, c'est l'Etat Patron, un peu de bien-être, peut-être, mais avec des restrictions, des limites, sans oublier l'Artificiel ; en Anarchie, ce sera beaucoup mieux qu'en République sociale, mais là, on compte trop sur la bonne volonté générale et ici, la Science, l'Artificiel, arrivent à leur paroxysme; donc,**pourquoi ne pas vivre naturellement, simplement**, sans chercher des complications inutiles, dangereuses et stupides? Pourquoi nous créer de faux besoins qui deviennent de nouveaux maux ?

Paris, août 1901. Henri Zisly.

Appel à tous. - Il faut énergiquement réagir contre la mort lente - ou précipitée, suivant le cas - que nous donne la Civilisation ! A bas le faux Progrès ! Vive la Vie Simple dans la Nature ! Que tous ceux qui nous comprennent **seulement un peu**, fassent circuler nos idées dans tous les milieux. Nous avons encore quelques journaux à disposer : le **Naturien**, l'**Etat Naturel**, l'**Age d'Or**, à 0,10 c. le n°; 0,15 c. les 2 ; 0,25 c. les 3. Nous avons aussi une brochure que tous comprendront : " Vers l'Etat naturel ", à 0,15 c. et 0,25 c. les 2. ; une autre brochure pour les Intellectuels, **Voyage en Naturie**, à 0,30 c. ainsi que notre " Rapport sur le Mouvement Naturien " distribué gratis. Envoyer demandes et montants (timbres français ou mandats) à Henri Zisly, 14, rue Jean Robert, Paris, 18°. Et maintenant, pour la Régénération des Races, en Avant !

" Toute mauvaise fin est la conséquence d'un mauvais commencement ".
(Héloïse, Lettre à Abélard).

" Il faut tout recommencer par les débuts".
(Goethe, Les années de voyage de W.Meister).

" There's still time to change the road you're on ".
(Led Zeppelin, Stairway to heaven).

" Qui se sert du crochet, du cordeau, du compas et de l'équerre pour rectifier, offense la Nature (...) Tout état de nature est tel qu'il est ; la courbe naturelle ne provient d'aucun crochet ; la droite naturelle d'aucun cordeau; le cercle naturel d'aucun compas ; le carré naturel d'aucune équerre ".
(Tchouang-Tseu).

" Le pivot du mal c'est la propriété. La propriété n'est que le moyen de jouir du travail des autres. Il faut cesser d'être orgueilleux et travailler de ses mains, proscrire les plaisirs qui abêtissent : l'alcool, le tabac ; et ceux qui causent la mort : manger de la viande, chasser, guerroyer ".
(Tolstoï, Que devons-nous faire ?).

" L'art c'est le mensonge et je ne peux aimer un beau mensonge ".
(Tolstoï, Que devons-nous faire ?)

B I B L I O G R A P H I E

RAPPORT SUR LE MOUVEMENT NATURIEN. REFLEXIONS SUR LE NATUREL ET L'ARTIFICIEL, par H.Zisly. - Chez l'auteur, 14, rue Jean Robert, Paris (distribution gratuite).

Moins extrême que le sauvagiste, le naturien veut vivre libre des produits de la nature, travaillant le moins possible, évitant de se servir du machinisme, dans lequel il voit une des principales causes de la misère des hommes.

" Mais, n'oublions pas que cette science est inutile pour vivre et qu'elle est le résultat du labeur de millions d'individus esclaves. Si l'esclavage n'existait pas, on ne verrait certainement pas cet énorme développement scientifique", dit l'auteur.

Cela n'est pas, je crois, tout à fait exact. Si les millions d'esclaves travaillent trop, c'est à cause de l'accaparemment du machinisme par quelques exploiteurs. Une fois la propriété individuelle supprimée, ce même machinisme, qui cause leur misère, aidera les producteurs.

Ensuite, il me semble que le développement scientifique et industriel actuel s'est produit non point grâce à l'esclavage, mais plutôt malgré cet esclavage et grâce à ce besoin d'activité et de recherche, qui est semé chez tout individu, à moins qu'il ne soit malade.

Le machinisme n'est pas la cause de la mauvaise qualité des produits - c'est la spéculation des capitalistes qui fournissent la matière première mauvaise, qui fait qu'on produit de la camelote.

A part ces quelques points, la tendance des naturiens vers une vie simple ne peut qu'être utile pour combattre le penchant vers le luxe, qui, chez l'ouvrier, l'empêche d'évoluer, de militer, absorbant ses derniers sous, qu'il pourrait utiliser pour la propagande des idées menant vers son affranchissement.

***

Nous avons reçu deux livraisons des **Matériaux pour servir à l'histoire des sectes russes**, éditées par la revue **Parole libre**, en langue russe, rédigées et annotées par V.BONTCH-BRUEVICH, 49 Onex, Genève (Suisse).

C'est le récit des persécutions, des violences accomplies par le gouvernement russe en 1897-98 sur les Doukhobors, violences non motivées par une provocation ou révolte quelconque de ces paisibles paysans, qui ne demandaient qu'à vivre selon leur conscience et d'après l'enseignement du Christ.

Considérant la propriété individuelle, comme cause de tout le mal existant, ils vivaient et travaillaient en commun, sans partage de biens ; la fortune commune, assez considérable, était régie par une personne de confiance, élue parmi eux.

Tout d'abord, ils se bornaient à lutter contre la hiérarchie de l'Eglise d'Etat, croyant que le gouvernement était nécessaire pour les protéger, ils ne voyaient pas que ces deux institutions de l'Eglise et de l'Etat sont intimement liées ensemble, et n'ont pour but que d'opprimer l'individu conscient. Aussi, ils payaient les impôts et - quoique chrétiens, ne voulant pas tuer - ils se faisaient un devoir d'être soldats et, hommes et femmes, nettoyaient les armes, soignaient les blessés en temps de guerre.

Mais vint le temps où les Doukhobors s'aperçurent de ce que peut valoir la protection de l'Etat. C'est vers 1887, à la suite des intrigues de quelques individus rapaces, qui se trouvaient dans le sein de leur communauté, qu'ils se virent dépouillés de leur bien communal, réduits à la misère, trouvant, comme réponse à toutes leurs pétitions, le knout des cosaques, la déportation et la prison.

C'est alors que commence la résistance passive des Doukhobors contre le gouvernement. Ne voulant plus soutenir ce dernier d'aucune façon, ils refusent de contribuer, en quoi que ce soit, à l'assassinat et décident de refuser carrément d'aller sous les drapeaux. Ils refusent également d'accepter tout emploi comportant un commandement quelconque.

Le 29 juin, le jour où ils ont coutume de réunir et chanter les psaumes en commun, dans les dép. d'Akhalkalak, d'Elisavetpol, de Karsk, les armes ont été mises en tas et brûlées. Ce fut là le prétexte d'un massacre épouvantable; hommes, femmes, enfants, vieillards, tous furent fouettés d'une manière atroce, plusieurs en moururent. Pendant quelques jours, les cosaques envahissaient les maisons, fouettaient les hommes, violaient et massacraient les femmes et les enfants.

***

Il y a là dans les écrits des Doukhobors quelques pensées qui pourraient donner à réfléchir à beaucoup de gens avancés de l'Europe civilisée. Ces barbares, ces simples paysans russes ne connaissant que la Bible, ne sachant probablement pas bien à fond les régles de la grammaire et de la syntaxe, ont cependant - n'en déplaise au distingué polémiste M.Gohier - des idées bien plus profondes, bien plus logiques, que celles de nos socialistes, libre-penseurs, pseudo-révolutionnaires, qui prétendent que , lorsqu'à la place des officiers nobles on mettra des épiciers ou des ouvriers, la situation sera changée.

Je traduis textuellement :

Nous refusons absolument tout service militaire, d'après le commandement : " Tu ne tueras pas ".

Chef, empereur - c'est tout un pour nous ; nous pouvons nous passer de l'un, comme de l'autre.

Fonctionnaires et paysans - sont frères ; que tous se mettent à la charrue.

Le commandement est semblable au brigandage - c'est le même " métier ".

Le Christ a dit aux hommes : " Vous avez été rachetés cher, **ne vous faites pas esclaves des hommes** ".

La terre est à Dieu ; elle est créée pour tous également. La propriété est un vol. Les princes et les nobles ont volé le peuple en s'emparant de tant de terre... la terre ne doit pas être partagée, que chacun en ait la quantité qui lui est indispensable.

Nous ne connaissons pas de patrie, nos compatriotes sont tous les humains.

Que Dieu lui-même juge les criminels et non les hommes, qui ne sont pas eux-mêmes sans faute. Il ne faut pas de prisons. Nous nous réjouissons pour ceux qui sont emprisonnés, et plaignons ceux qui emprisonnent.

Nous ne pouvons ni commander, ni juger, car il n'est permis à personne de " violer " une créature de Dieu.

Zofija ZAIKOWSKA.

in LE FLAMBEAU, n°2, 15 septembre 1901.

***

ETATS-UNIS

Un anarchiste, d'origine polonaise, vient de tirer deux coups de revolver sur le Président des Etats-Unis d'Amérique.

Les chefs d'Etat, tous représentants de l'oppression capitaliste, qu'ils soient princes de sang ou élus des assemblées ou du peuple, sont nos ennemis. Ce n'est pas à nous de pleurer, lorsqu'ils tombent, frappés par la mort. Tant que durera l'autorité, la révolte s'ensuivra et de la foule, qui acclame, surgira le démolisseur d'idoles.

G.BUTAUD.

in LE FLAMBEAU, n°2, 15 septembre 1901.

" Il faut pour connaître la Nature, devenir un avec elle ".
(Novalis, Les disciples à Saïs).

" La sagesse est de savoir que l'homme n'est pas un animal politique, mais un animal naturel. Il n'a pas un absolu besoin de technique. Il existait des hommes heureux avant que la technique existe. Je dis même que depuis qu'elle existe, les hommes sont un peu plus malheureux, contrairement à ce que généralement on affirme ".
(Giono, Le poids du ciel).

L ' INCESTE

Sans aller jusqu'à l'affirmative **absolue**, j'assurerais néanmoins **que l'inceste est un acte naturel**, à condition, bien entendu, que cet acte ne jette aucune perturbation dans l'organisme humain.

Venant appuyer ces dires, voici un document du docteur Bernard, extrait de **Voyage de Toulon au Tonkin :**

" ...Il est aux environs d'Aden une tribu qui a pour nom **les Parsis.** Elle constitue une fort belle race, au physique comme au moral. Une amitié sérieuse les unit les uns aux autres ; ils forment comme une immense société de secours mutuels, aussi n'a-t-on jamais vu chez eux **un pauvre** ni **une prostituée.** Ils adorent le feu et le soleil, ce qui semble plus naturel et moins stupide que de croire à un Dieu imaginaire et invisible. D'abord, chasseurs et pêcheurs ; une partie suivant la civilisation, fait du commerce et vend des produits aux villes voisines.

Une loi qui remonte paraît-il à des centaines d'années **leur prescrit le mariage entre parents aussi rapprochés que possible. Le père doit épouser sa fille, s'il devient veuf, avant que celle-ci ne se soit mariée ; le fils doit épouser sa mère, le frère doit épouser sa soeur** et ainsi de suite. Voilà deux ou trois mille ans que la nation des **Parsis** se perpétue par des mariages semblables, et il suffit de voir les Guèbres d'Aden pour être convaincu que **leur race est loin d'être dégénérée.** Que devient dès lors notre manière de voir sur le danger des mariages consanguins ? Elle devient ce qu'elle est, théorie surannée et qui ne repose que sur une observation superficielle des faits. Ils prouvent qu'au point de vue matériel et naturel, rien n'est plus faux. Comment les éleveurs de boeufs et de chevaux obtiennent-ils leurs meilleurs produits ? N'est-ce pas par des accouplements consanguins ? Comment conserve-t-on les plus belles races de chiens ? N'est-ce pas encore par des accouplements semblables? Et pourquoi ce qui est vrai pour les animaux ne le serait-il pas pour l'homme ? Que deux enfants, deux parents issus d'un grand-père commun, goutteux ou phtisique, aient des des enfants déplorables, cela doit être. Que ces enfants au contraire, n'aient aucun antécédent morbide dans leurs ascendants, et leurs descendants, purs comme eux, seront exempts de toutes surdités, de toutes ces scrofules, et de toutes ces folies dont on les menace. C'est ce qui arrive pour les **Parsis**,..."

Je ne vois de regrettable dans cette citation que l'obligation du mot **doit** ; que ce soit facultatif, soit.

Et ceci, d'Alfred Marné, de l'**Age d'Or**, (organe sauvagiste, février 1900) :

"...Ce farouche habitant des forêts (l'homme sauvage) et de la terre vierge était polygame et **inceste** ; ses enfants, dès leur plus tendre jeunesse, se livraient à tout ce que la nature leur suggérait. Pour l'homme sauvage, la virginité du corps n'est que l'emblème de celle du coeur, mais il n'était point homme de lettres, il était content d'un titre plus naturel : **homme de la nature**....."

Je n'ai pas sous la main, en ce moment, des documents contraires, cela peut sembler bizarre, sans quoi je les eus

exposés de même, ne désirant pas être taxé de partialité, mais je pense que le simple raisonnement approfondi de chacun pourra y suppléer.

Donc, l'inceste doit être admis, à condition essentielle, outre l'acte charnel normal, que ce soit hygiénique, n'engendrant aucun malaise, ni maladie et que le sang reste toujours pur.

Ce mot - **l'Inceste** - disparaîtra, quand il sera compris tel qu'il doit l'être.

Ne peuvent être classés comme actes **anti-naturels** ou aberrations, que la pédérastie, la masturbation et l'amour de Lesbos.

Henri ZISLY.

in LE FLAMBEAU, n° 8, 8 décembre 1901.

****

QUAND CE SERA LE PRESENT ...

. . . . . .

Maintenant que toutes les Civilisations
Pourries tombent en putréfaction,
Voici bientôt poindre l'Aurore nouvelle,
L'Aurore sociale des Temps nouveaux,
Où la Nature fait éclore des cerveaux
Remplis de Vie Universelle,
Dégagés de tout dogme constamment !
L'intellect de l'Individu arrive à son apogée ;
Simple résultant de l'idée d'Anarchie propagée.

Henri ZISLY.

in LE FLAMBEAU, n°6, 16 novembre 1901.

LA CONCEPTION LIBERTAIRE NATURIENNE

Dans nombre d'articles le camarade Henri Zisly, moi et bien d'autres naturiens, avons fait quelques exposés rapides des beautés de la vie libre dans une nature abondante et généreuse, nous avons dépeint quelques-unes des horreurs factices que la civilisation corrompues a jetées sur notre route, préjugés idiots, contraintes subies et acceptées par nous, alors qu'il serait si beau, si noble, de rejeter loin de nous toutes ces lois, toute cette vie artificielle, qui atrophient nos cerveaux, appauvrissent notre sang, tout notre organisme, dégénère l'humanité entière, rend les êtres veules, lâches, méchants, en fait les esclaves de quelques-uns, quand tout dans la nature se meut, vie et progresse avec un accord si touchant, si harmonieux.

L'erreur est encore très grande, très profonde parmi la masse. On considère la terre comme une marâtre,, quand au contraire, rien de ce qui nous entoure, qui ne nous appartient en propre.

On s'est lancé dans un progrès, qui, marchant à pas de géant, en est arrivé à la période aiguë. On considère le machinisme comme le dieu sauveur, celui qui abattra la misère, l'exploitation, qui donnera la liberté absolue, l'égalité parfaite.

Erreur ! Je le dis et le déclare bien haut, le machinisme que nous ne pouvons nier, et qui continuera à progresser, ne donnera pas à l'homme le bonheur. Du moins, nous ne le pensons pas, et c'est pour cela que nous croyons notre conception plus en harmonie, plus vraie et plus en rapport avec les besoins nécessaires à l'individu.

On ne m'accusera pas, je crois, d'être un sectaire, à l'encontre de beaucoup d'anarchistes je laisse quiconque concevoir et penser comme bon lui semble. Dans nombre d'articles, j'ai combattu la société et tous ses rouages ; ici même, j'ai jusqu'ici gardé un mutisme complet sur le naturisme libertaire, mais je tiens à profiter de vaillant journal d'avant-garde, le seul vraiment anarchiste en France, pour causer amicalement avec tous ceux qui nous lisent.

Nous ne sommes pas de ceux qui se croient les sauveurs de l'humanité, nous ne restons pas dans une Eglise quelconque, donnant notre coup de goupillon, absolvant, approuvant ou désapprouvant ; nous laissons à l'individu son autonomie la plus complète. Ne reconnaissant à personne le droit de juger, nous ne jugerons personne, pensant avec juste raison que dans toute idée nouvelle et généreuse, il y a à glaner du bon et du vrai. Nous ne nous faisons pas de piédestal, nous ne vivons pas de l'Anarchie, comme ceux qui ont peur qu'une idée nouvelle ne rejette loin d'eux les gros sous et ne fasse baisser la vente du journal.

Les puristes scientifiques basent tous leur théorie sur le **sentiment**. On fera tout par plaisir, pour rendre heureux son semblable, pour le bien de l'humanité (?). Je ne vois pas beaucoup par plaisir, des individus faisant les sales métiers répugnants, ennuyeux, dangereux. Faire cela pour rendre service à son semblable me semble du Christ tout pur; puisque nous pourrons choisir les métiers les plus agréables nul doute que la majeure partie ne laisse en plan les travaux

que la misère actuelle force à exécuter.

J'entends bien. On me crie " mais nous aurons un machinisme perfectionné, un outillage merveilleux, qui rendra le travail plus harmonieux, moins répugnant, et puis la somme de travail à exécuter, sera de moins longue durée. Ce qui dégoûte actuellement dans un labeur de 10 à 12 heures sera agréable passe-temps pour 1 heure ou 2, que cela nécessitera".

Allez-y toujours, les amis, nous vous écoutons. Mais tout d'abord je ne crois pas au sentimentalisme, **chacun pour soi**, et comme je pense que tout le monde recherchera les sensations les plus agréables, j'en conclus que, bien peu se dévoueront pour les sales métiers.

Ensuite votre perfectionnement du machinisme, n'est pas encore dans le domaine de la réalité. Oh ! Je ne doute pas de la réussite en partie, mais je doute de tous ces beaux plans futurs, avec lesquels on berne le peuple toujours et partout, je ne vois pas bien les machines creusant et extirpant les entrailles de la terre toutes les merveilles, cela sans le concours de quelques individus, qui, si peu seront-ils, n'en seront pas moins obligés de faire un travail désagréable. Il serait facile de prendre métier par métier, mais cela nous entraînerait trop loin.

On simplifiera des travaux, on en supprimera d'autres, mais il en restera toujours, qui, malgré tout le progrés du **dieu machine**, seront à faire, à exécuter par la main des hommes. **Pas de sentiment, tous,** nous rechercherons à faire le travail le plus propre et le plus facile.

Je crois que beaucoup de camarades n'ont jamais cherché à approfondir le fond de la question, ils n'ont jamais fouillé leurs pensées, ils n'ont étudié la chose que superficiellement, enthousiasmés à l'idée de cette belle société future, ils ont cru que tous, comme eux, accepteraient les souffrances, les sensations désagréables qui pourraient résulter d'une nouvelle organisation. C'est l'erreur, je crois, de beaucoup de compagnons très sincères.

Et puis voyons, quelle beauté y a-t-il dans ce machinisme poussé à l'extrême, quelle satisfaction y trouverons nous ?

Ce n'est plus autour de nous qu'appareils de toutes conditions, engrenages, roues, volants, vapeur, électricité, un véritable réseau de fils nous entoure amenant le chômage terrible pour l'instant. Et cela n'est qu'une faible idée de ce que sera le machinisme à l'état libertaire scientifique. Je vois avec terreur cette ère arriver, les maisons renfermant des appareils perfectionnés où à la moindre imprudence nous risquerons de sauter ou d'être mutilés, ne me sourit guère, les moyens de locomotion à marche plus rapide qu'aujourd'hui, prenant une extension formidable me donne le frisson pour les écrasements futurs.

Nous ne verrons plus que crânes défoncés, bras et jambes coupés ; l'électricité nous foudroiera de sa puissance, les guerres supprimées seront remplacées par des capilotades journalières de gens écrabouillés ou rompus, triste perspective où les culs de jatte, les manchots, tous les estropiés se rencontreront en masse dans la société future.

J'aime mieux la terre, la belle nature nourricière, avec une vie simple et surtout exempte de tout labeur désagréable, dans ma cahute ou dans mon chalet, la vie rustique et frugale à la fois sera pour moi l'objet de sensations agréables qui n'excluent pas les arts ou le petit progrès

individuel plus rudimentaire peut-être, mais moins dangereux que les millions de piles électriques qui doivent nous entourer.

A suivre

Henri BEYLIE.

in LE FLAMBEAU, n°10, 5 janvier 1902

***

REFLEXIONS ANTI-SCIENTIFIQUES

De toutes les théories sociales, c'est l'idée naturienne - état naturel - sans contredit, la plus facilement réalisable pour cette bonne raison qu'une chose simple est plus facile à établir qu'une chose compliquée. Or, la civilisation - même anarchiste - c'est la complication de la vie, tandis qu'un état social naturel, c'est la simplification de l'existence.

*

En supposant qu'à l'état naturel, la **reproduction** devienne un embarras, il serait, je crois, logique, et cela sans sortir de l'ordre naturel, **qu'on la limite.** Et je trouve encore naturel d'aimer la femme, seulement au point de vue charnel, **sans procréer ou pour procréer.** Il me semble qu'aimer les enfants ou ne pas les aimer sont deux affections aussi naturelles l'une que l'autre.

*

Autrefois, l'on vivait mieux, car les maux actuels déchaînés par la Civilisation : Patrie, Clergé, Autorité, Syphillis, Tuberculose, Travail forcé, Artificiel, Sciences, Prostitution, n'existaient - ou peu - pas encore. Aujourd'hui, à trente ans, un homme est considéré, comme vieux, ou à peu près. N'oublions pas qu'à l'état naturel, on vit jusqu'à cent vingt ans.

Henri ZISLY.

in LE FLAMBEAU, n°13 ; 16 mars 1902.

" Il l'a coupé à la racine, / Riant, il l'a pris par le faîte, / Du pied, la sêve courait en pleurs, / Courait vers la Terre nourricière. / Voir l'arbre vert est grande joie - / L'arbre coupé fait grand pitié ".

(A.Dobrolioubov, Plainte du bouleau à la veille de la Trinité).

" I'd rather be a forest than a street. Yes I would (...) I'd rather feel the earth beneath my feet ".

(Simon et Garfunkel, El condor passa).

NATURISME ET MELIORISME

L'excellent **naturien** Henri Zisly a adressé à Mme Nelly Roussel, à propos d'un passage de son discours à la salle des Sociétés savantes, un lettre... :

" Les Naturiens (ou libertaires anti-scientifiques) n'érigent point la Nature en **idole**, en Religion, et **il n'y a pas de fanatiques.** La Nature n'est pas parfaite, mais elle a de grandes qualités, méconnues même de certains cerveaux libres...la Nature n'est nullement une marâtre, il faut seulement savoir la comprendre et c'est la Civilisation (Société actuelle) qui est une mégère. Du reste, vous l'avez très bien compris vous-mêmes puisque vous préconisez la maternité volontaire, (que je propage moi-même) ce qui est **naturel** et nullement scientifique, quoi que vous en pensiez. En effet la procréation illimitée, dans les conditions scientifiques - c'est-à-dire civilisées - actuelles, c'est le Mal, puisque c'est l'agglomération, et l'agglomérat c'est la Civilisation. Vous dites encore : " La Religion de la Nature, c'est le retour aux âges primitifs...". Encore une erreur, les naturiens désirent l'état naturel, comprenant que l'état primitif est impossible ou que l'évolution est naturelle. Par exemple, il ne faut pas " adorer la science " **c'est-à-dire l'Artificiel.** A bas toutes les religions, à bas tous les dogmes laïques et religieux. Notons, en passant, à propos des subsistances, que la France à **l'état naturel**, peut nourrir 150.000.000 d'habitants."

Mme Roussel a répondu par la lettre suivante :

" Je transmets votre lettre à M.Paul Robin, en le priant, selon votre désir, de l'insérer, avec ma réponse, dans le prochain numéro de **Régénération.**

Cette réponse sera fort brève. Puisque les **Naturiens** ou **Libertaires anti-scientifiques** dont vous parlez sont partisans de la " maternité volontaire ", ils ne comptent évidemment point parmi les " fanatiques " que j'ai visés dans mon allocution. Ceux-ci -disciples de Zola (relisez **Fécondité**)- se réclament du " respect de la Nature " pour condamner, comme **immorale**, parce qu'**anti-naturelle**, la " prudence " que nous préconisons... et qu'ignorent évidemment les animaux et les sauvages.

La Science ne prétend point **remplacer**, mais simplement **perfectionner** la Nature. Et, si elle ne nous a pas donné encore tout ce que nous sommes en droit d'attendre d'elle...Il n'en faut accuser qu'une organisation sociale monstrueuse, qui permet à quelques-uns d'accaparer, à leur profit, et au détriment de la masse, les plus bienfaisantes découvertes scientifiques.

Comme vous, Monsieur, j'ai crié bien souvent, et avec vous, je veux crier encore " A bas tous les dogmes, laïques ou religieux ! "... Mais c'est la **Science** qui les anéantira **tous**, y compris le dogme - car c'est en un - de l'obéissance aveugle aux plus barbares lois naturelles !

in REGENERATION, n°32, janvier 1904.

L E S P R E M I E R S A C T E S

A A C C O M P L I R

Vous posez les deux questions suivantes :

Quels seront les premiers actes à accomplir pour s'acheminer vers la réalisation de l'idée naturienne ?

Serons-nous forcés d'accepter un peu de culture, et cette culture ne nous amènera-t-elle point à conserver un certain machinisme même rudimentaire ?

Ma réponse à la première question est bien simple.

Le premier acte à accomplir pour s'acheminer vers la réalisation de l'idée naturienne est de **vouloir** vivre selon les lois de la nature. Si vous **voulez**, vous trouverez chaque jour un acte à accomplir. Savez-vous par combien de chaînes vous êtes rivé à la société civilisée ? Pouvez-vous nombrer la quantité d'attraits que vous trouvez encore à la vie civilisée, malgré votre horreur de la civilisation?

On ne peut point tracer une ligne de conduite générale, la volonté n'ayant pas la même force chez tous les individus mais chacun d'eux peut se rapprocher le plus possible de la vie naturelle en se débarrassant particulièrement des vices qu'il doit à la civilisation, des erreurs dont son cerveau est obstrué, en cherchant le plus possible à vivre de la vie naturelle.

Il y a actuellement des individus isolés - peu nombreux, il est vrai - qui mettent en pratique la ligne de conduite que nous venons d'indiquer ; ils prêchent d'exemple. Il est à souhaiter qu'ils fassent des adeptes ; ceux-ci devenant de plus en plus nombreux, la société s'acheminera insensiblement vers la vie naturelle.

Notre raisonnement est en opposition complète avec celui des civilisés. Ceux-ci prétendent en effet que le milieu influe sur l'individu, tandis que nous soutenons que l'individu crée lui-même le milieu dans lequel il veut vivre.

Les socialistes et les anarchistes comptant sur une majorité législative ou sur l'émeute triomphante pour mettre en pratique leurs théories, sont obligés de prévoir à l'avance la façon dont ils commenceront l'application ; ils conserveront ceci, supprimeront cela, parce qu' ils sentent qu'il leur faudra créer le milieu dans lequel l'humanité devra se débattre. L'arrivée au pouvoir des socialistes, par exemple, ressemblerait à l'arrivée au pouvoir des républicains. Depuis 1870 les républicains cherchent à créer le milieu républicain ; plus les citoyens se moulent dans ce milieu, moins les partis adverses ont d'adhérents.

Vous voyez donc bien que pour répondre à la seconde question il faudrait que les naturiens veuillent - eux aussi- faire **marcher** l'humanité.

Pour que l'humanité revienne à la vie naturelle, il ne suffit pas seulement de supprimer le machinisme, il faut surtout que l'homme ait progressé mentalement, qu'il soit devenu meilleur, qu'il ait refréné ses vices, sinon la vie naturelle sera impossible. Cette vie a déjà existé sur notre planète ; elle en est disparue parce que l'homme, au lieu de développer en lui ce sentiment - la raison - qui

l'élève au-dessus des autres animaux, a fait appel à tous les bas instincts qui le sollicitaient. L'homme, tel qu'il existe de nos jours - la bête humaine policée - est impuissante à vivre la vie heureuse créée par la nature ; seul l'homme-raison, le sur-homme - si cette expression peut mieux définir ma pensée - pourra jouir de cette vie.

Ne compter que sur la raison pour transformer la société semble la pire des utopies ; ne nous décourageons pas, car la nature, pour laquelle l'homme - dans son fol orgueil - veut forger des chaînes, sait à propos le rejeter dans le néant et lui prouver qu'elle est toujours le chef d'esclaves vainement révoltés contre sa puissance souveraine.

Les catastrophes de plus en plus grandes qui frappent l'humanité, la perversion morale grandissante, les terribles bouleversements sociaux qui se succèdent sont autant de leçons données à l'humanité, dont nous devons, par notre propagande, lui faire comprendre les enseignements ; mais pour qu'ils portent le plus de fruits possible, il nous faut surtout prêcher d'exemple, vivre le plus possible en dehors de la vie civilisée, montrer aux efféminés, aux viciés de la civilisation, que nous savons **vouloir.**

FOUQUES Jeune.

Conclusion - Je crois aussi utile de nous mêler au mouvement libertaire et d'y propagander, car la société que nous rêvons d'instaurer ne pourra l'être, vraisemblablement, qu'après une révolution violente, peut-être par la Raison; je préférerais cette dernière solution.

Les quelques exemples de vie naturelle que l'on peut produire en société civilisée ne me semblent pas suffisants comme moyens de propagande ; il faut aussi employer les conférences, groupements, brochures, journaux, feuillets, et, par la suite, une **propagande par le fait antiscientifique.** Tous ces efforts combinés donneront certainement des résultats sérieux. Il est nécessaire que des individus sympathiques aux idées de Vie Naturelle vivent dans la civilisation (tempéraments **sédentaires**) pour être en mesure d'y exercer leur propagande, et il est non moins utile que d'autres individus (tempéraments **nomades**) vivent la vie naturelle même. Les deux propagandes - théorie et pratique - ainsi se complètent.

H.Z.

***

Nous déclarons que la " Vie Naturelle " englobe, comme **manifestations antiscientifiques**, le végétarisme, le naturisme libertaire et le sauvagisme en leurs formes diverses, sans s'arrêter à ne vulgariser qu'un seul de ces mouvements. Ne tombons pas dans l'absolu, ni dans le Puritanisme, ce serait contraire à nos sentiments anti-religieux, et n'établissons pas sur les idoles tombées un nouveau dogme naturien.

A bas la déesse Nature !

La Vie Naturelle

in LA VIE NATURELLE, feuillets anti-scientifiques, n°2, juillet-août 1908.

L A R E C H E R C H E D E S C A U S E S

Après avoir détruit la majeure partie des forêts nourricières qui favorisaient la résistance, les Conquérants s'emparèrent du sol et interdirent aux autres le droit naturel de chasse, pêche et récolte dans les quelques parties épargnées par la hache et l'incendie. Il ne resta donc aux vaincus que la ressource de cultiver pour s'assurer l'alimentation.

Mais après le déboisement survinrent des fléaux inconnus jusqu'alors aux nouveaux asservis : inondations, avalanches, sécheresse. " La colère des dieux est sur vous, clamèrent les prêtres, séides de tous les gouvernements ! O barbares, qui avez résisté à l'introduction des moeurs policées et des bienfaits du négoce, craignez les Divinités qui ne manqueront pas de vous frapper si vous résistez à notre oeuvre de civilisation ! " Et, préalablement, les coups de cordes et de rotins tombèrent dru sur l'échine des **néophytes malgré eux**, et ce pour le parfait enseignement du tracé et dallage des routes, de l'extirpation des pierres aux flancs des collines, de l'édification des cités, de l'exploitation générale du sol et du sous-sol, enfin de tout ce qui pouvait procurer les subsides nécessaires au luxe de leurs **bienfaiteurs** (?). On leur fit même forger les chaînes et les barreaux des geôles où durent s'apaiser leurs derniers élans d'indépendance, " restes de sauvagerie ", déclarent encore les gens bien informés.

Et aussi loin que l'on remonte dans les civilisations, on retrouve, identiques, la méthode et le langage des dirigeants; et les peuples policés et misérables, éloignés par de longs siècles de servitude de la connaissance de leur milieu originel, ont accordé créance aux fables des asservisseurs et ils répètent avec eux : " l'homme est né désarmé sur la terre ingrate, et depuis sa naissance, il lutte contre les éléments hostiles, contre le feu du soleil et contre la morsure du froid, contre les fléaux de dévastation : la neige qui s'éboule, l'eau qui submerge, la sécheresse qui calcine et suffoque ; contre les épidémies, les infirmités et les mille et une souffrances qui le torturent, contre la pénurie naturelle des vivres, etc."

Et bénévolement, les peuples répètent avec leurs maîtres " Oui, les hommes d'autrefois en furent réduits à se dévorer mutuellement faute de gibier dans la forêt " - grave déclaration, car s'il en fut ainsi aux temps primitifs, et si l'extinction des animaux comestibles détermina l'anthropophagie, d'où diable peuvent bien provenir les mammifères, les volatiles et les poissons...que nous voyons aujourd'hui ?...

Il y a donc ignorance (ou supercherie) d'autant plus grande à émettre de telles assertions, que la surface productive de la terre pourrait actuellement, (même et surtout si elle était demeurée à l'état naturel) nourrir cinq fois ou six fois plus d'habitants qu'elle en possède.

.....

Il est un fait incontestable, c'est que l'homme est aujourd'hui victime de l'ardeur du soleil, de la rigueur des froids, des inondations, avalanches, éboulements, sécheresse, infections de l'air, **parce qu'il a détruit les grandes forêts qui le préservaient de ces divers fléaux.**

Mais, si l'humanité a abattu les arbres, c'est, disent les économistes officiels (et avec nombre d'anarchistes) parce qu'il a été nécessaire de remédier par la culture à l'insuffisance des produits alimentaires de la forêt.

Or, examinons ce cas : on a, pour cultiver, anéanti des forêts qui offraient à l'homme et aux animaux comestibles (dans la région européenne, s'entend) des châtaignes, noix, merises, noisettes, glands, faines, pommes de pin, sorbes et autres baies, sans compter les nombreuses espèces de plantes fourragères qui croissaient librement, et cela pour cultiver principalement : le blé, les fèves et plus tard la pomme de terre, tous produits de provenance **exotique** et qui par cela même se débilitent infailliblement dans nos régions.

Un exemple frappant c'est celui du blé (originaire d'Asie, par 20 à 40 degrés), le blé avec lequel on fait le pain, **Symbole de l'Alimentation.** Le blé est porté au moulin où il est broyé entre des meules ; la mouture a pour effet, comme toute pression, de déterminer la chaleur, et cette chaleur fait adhérer à la meule la seule partie nutritive du grain : le gluten. La poudre blanche ou farine proprement dite tombe avec les débris de son enveloppe et **seule** passe à travers les mailles du tamis.

C'est avec cette matière qui ne contient que des produits aromatiques, c'est-à-dire digestifs, que l'on fait la pâte (farine additionnée d'eau à quantité égale). Or, cette pâte est soumise à l'action du four pour la cuisson; la chaleur fait entrer en ébullition l'eau qu'elle contient, et cette ébullition a pour effet de détruire les principes aromatiques de la farine qui doit constituer le pain.

Que reste-t-il après cette opération ? Les fèves et en particulier le haricot qui, consommés crus n'offriraient qu'un aliment désagréable, sont nécessairement soumis aussi à la cuisson par ébullition et cela suffit pour anéantir leurs principes nutritifs et digestifs. Pour la pomme de terre, il est reconnu qu'elle se débilite immédiatement sur notre sol, à ce point qu'à la quatrième génération ses plants ne peuvent plus se reproduire, le cultivateur est dans l'obligation tous les trois ans, de se procurer des plants originaires d'Amérique, s'il veut récolter. Or, un produit qui dégénère sur un sol ne peut offrir d'appréciables qualités alimentaires. Et c'est pour ces piteux résultats que l'homme a détruit des millions d'hectares de forêts qui, en outre de la production fruitière de leurs arbres, laissaient croître sous leur abri d'innombrables plantes qui assuraient l'alimentation d'animaux comestibles divers, en gros et petits mammifères et volatiles de toutes espèces : le tout représentant plus de produits alimentaires que n'en eût donné la culture sur le même espace de terrain.

Si ce n'est pas là de l'erreur, je réclame que l'on me démontre scientifiquement ce que c'est.

.....

Eh oui, l'humanité est sujette à l'erreur, ce qui n'infirme en rien les heureuses conditions de l'état naturel

de la terre, état reconnu satisfaisant par les **sciences d'observations**, telles : la Géologie, l'Hydrologie, la Météorologie, la Botanique et la Physiologie. Et la preuve qu'il y a erreur, ignorance ou fourberie c'est que ces sciences **concluent au** maintien des conditions purement naturelles du sol, qu'elles **condamnent** les sciences d'opération : Minéralogie, Chimie, Génie, Culture ; et qu'elles font considérer pour ce qu'elles valent les sciences Médicale, Chirurgicale, Droguiste et Hygiéniste, c'est-à-dire pour de piètres palliatifs aux maux déterminés par l'Humanité elle-même, par suite de ses **erreurs.**

Voilà pourquoi les Naturiens ne se bornent pas à combattre les anomalies mentales et poussent surtout leurs attaques contre les anomalies matérielles. Ils ne recherchent pas seulement contre **Qui** mais bien plutôt contre **Quoi** il faut se révolter.

E.GRAVELLE.

in LA VIE NATURELLE, feuillets anti-scientifiques, n°3, septembre -octobre 1909.

***

L'élément du poisson est l'eau, l'air est celui de l'oiseau et la terre est le domaine de l'homme ; leur organisme les oblige de vivre dans l'élément qui leur est propre, donc se détourner de l'ordre naturel ainsi réglé les met dans un cas flagrant d'infériorité au point de vue de leur existence. Certes le génie de l'homme peut suppléer - en une certaine mesure - à cette infériorité mais ce n'est qu'à titre aléatoire et de peu de durée, le naturel finissant inévitablement par reprendre le dessus.

Donc naufragés, explosés, inondés, automobilistes, aviateurs, etc., (victimes de leurs sciences), ne peuvent se poser **en victimes de la Nature**, mais bien au contraire, **en victimes du Progrès de la civilisation**, ce qui est strictement exact.

H.Z.

in LA VIE NATURELLE, n°4, fructidor-vendémiaire 1910.

***

" Le Progrès a éloigné l'homme de la Nature ; l'homme éloigné de la Nature, devient malade et malheureux. Le Bonheur est un " état conforme à la Nature " ; le secret de la vie longue et humaine est dans la vie saine et naturelle ".

Dr. Gaston DURVILLE.

in LA VIE NATURELLE, n°7, décembre 1913-janvier-février 1914.

L E M I M U S O P S B A L A T A

Encore un arbre destiné à disparaître !

C'est le Mimusops Balata qui croît dans les forêts des Guyanes et du Vénézuela. Les indigènes se servent de ses feuilles, pilées et broyées avec du gingembre, à l'extérieur, contre les paralysies. Ses fruits acidulés, appelés **sapotilles**, sont alimentaires. Son latex est blanc, épais, comestible; sa saveur se rapproche beaucoup de celle du lait de vache; mélangé avec du café noir, il fournit un breuvage facilement confondu avec le café au lait.

Cet arbre providentiel ne pouvait qu'attirer l'attention des civilisés ! Ceux-ci se sont aperçus en effet que son bois est dur, qu'il résiste aux attaques des termites, chose importante dans ces régions. Aussitôt les Compagnies de Chemin de fer l'ont employé pour la confection des traverses ; l'ébénisterie et la charpente s'en emparent également.

De plus cet arbre fournit une **gutta** se prêtant à une foule d'usages. Sa très grande force et sa faible élasticité sous l'influence de la traction la rende particulièrement propre à la fabrication de courroies de transmission, on en fait des courroies, des lanières, l'automobilisme l'emploie et l'on compte même s'en servir pour confectionner une étoffe spéciale pour les dirigeables.

L'hallali a sonné ! Un grand journal écrit : " Pourquoi ne va-t-on pas plus nombreux à sa recherche et condamne-t-on ces géants végétaux, d'une bonne volonté si évidente à nous êtres utiles, à mourir sur place sans profit pour personne, ne laissant que l'humus comme trace de leur passage ? ".

Ne discutons pas ces lignes ineptes, contentons-nous seulement de les signaler ! Le conseil sera suivi car l'arbre qui fournissait surtout la gutta, l'**isonandra guttan** autrefois très commun à Sumatra, est devenu aujourd'hui assez rare par suite d'une exploitation intense. Les Anglais, les Hollandais, les Vénézuéliens ont déjà commencé l'exploitation. Dans son ouvrage, " **Les ressources agricoles et forestières des colonies françaises** ", M.Jumelle, professeur à la Faculté des sciences, nous apprend en effet que la Guyane hollandaise exportait, en 1904, deux cent cinquante cinq mille kilogr. de gutta du balata, que le Vénézuela en exportait un million cinq cent mille kilogr. tandis que la Guyane française n'exporte à peine que douze mille kilogr. annuellement.

Suprême ironie. L'Européen ne pouvant guère donner sous le climat de la Guyane un travail d'une longue durée constante, il faudra s'adresser aux indigènes habitués aux chaleurs humides des milieux où pousse le balata.

Ce sont les indigènes qui créeront eux-mêmes le milieu où ils seront décimés plus tard par toutes sortes de maladies infectieuses.

Destructeurs des oeuvres de la nature, qui vous souciez peu des maux que vous attirez sur l'humanité pourvu que vos coffres-forts s'emplissent, votre malfaisance voit s'ouvrir devant elle un nouveau champ d'action. Le gouvernement français est - paraît-il - tout disposé à vous donner des concessions et des permis d'exploiter sur des étendues variant de cinq mille à vingt-cinq mille hectares, et M. Geoffroy, pharmacien de la marine envoyé en mission pour étudier le balata,

n'affirme-t-il pas dans son rapport que **les mimusops balatas sont si nombreux à la Guyane qu'il y en avait pour des siècles d'exploitation de gutta à faire ?**

Après ces siècles (?!) d'exploitation, le balata aura disparu !

N'avait-il pas raison le journaliste belge (**Le soir**, du 5 juillet 1909) qui écrivait la phrase suivante : " La plus méchante des vermines qui déshonorent et **dégradent** la planète, c'est la vermine humaine " ?

FOUQUES Jeune.

in LA VIE NATURELLE, feuillets anti-scientifiques, n° 3, septembre-octobre 1909.

CE QUE SONT EXACTEMENT LES NATURIENS

MISE AU POINT

Pour répondre à diverses critiques tant verbales qu'écrites, nous déclarons à nouveau que :

1 - Les naturiens **ne sont pas anarchistes**, si l'on considère leurs conceptions **anti-scientifiques** au point de vue de la théorie communiste-anarchiste, laquelle est **dûment scientifique.**

2 - Les naturiens sont **des anarchistes** au point de vue des différentes fractions libertaires existantes, mais des anarchistes anti-scientifiques, évidemment.

3 - Les naturiens, **au point de vue politique, sont des anarchistes** puisqu'ils combattent le parlementarisme, tout pouvoir légal établi, toute politique et qu'ils n'admettent comme lois valables **que les seules lois naturelles.**

4 - De plus, parmi eux, se trouvent - au point de vue social - des révolutionnaires et des anti-révolutionnaires.

5 - Au point de vue alimentaire ; des **végétariens** et des **omnivores.**

6 - Au point de vue anti-alcoolique et anti-tabagique; des **tempérants** et des **abstinents.**

7 - Au point de vue des tempéraments ; des **nomades** et des **sédentaires.**

8 - Au point de vue spiritualiste - **justement à cause qu'ils sont partisans de la vie naturelle, sont tous matérialistes.**

Tous autres concepts non conformes - en tout ou en partie - à ces déclarations ne sont plus des nôtres.

N'admettant ni le parti-pris ni l'absolutisme, nous reconnaissons cependant -et la propageons à l'occasion- **toute tendance** vers la Vie Simple se manifestant, **d'où et de qui** elle émane.

Henri ZISLY .

in LA VIE NATURELLE, n°4, fructidor-vendémiaire 1910.

REPONSES A QUELQUES OBJECTIONS

DEMANDE :

Je me demande comment, ayant détruit le machinisme, vous pourrez bien labourer votre champ, à moins que ne soit avec une charrue dont le soc sera en bois ? Ne craignez-vous point, avec un outil aussi rudimentaire, et même au prix des plus pénibles efforts, de n'obtenir aucun résultat satisfaisant ? Ne craignez-vous point que le blé en grain que vous aurez confié à une terre mal préparée ne sèche en herbe avant sa complète maturité, d'autant que votre champ se trouvant par le fait même du reboisement encaissé entre vos forêts, aura fort à souffrir des chaleurs de l'été ? Je me demande aussi comment vous ferez pour transporter chez vous les blés des contrées plus civilisées, et comment vous ferez pour connaître ces contrées, puisque le télégraphe, le téléphone, les chemins de fer et les transatlantiques n'existeront plus ?

REPONSE :

Sous une apparence de question de fonctionnement, il y a là une véritable question de principe. En demandant le retour à la Nature nous voulons que la Terre reprenne son aspect des premiers âges de l'humanité, c'est-à-dire qu'elle soit de nouveau recouverte de forêts, de ces forêts protectrices et nourricières indispensables à la vie de tous les animaux ; nous avons prouvé que dans les tous les pays civilisés les conditions matérielles d'existence de la masse **sont inférieures sur tous les points** à ce qu'elles seraient si ces mêmes pays étaient **demeurés à l'état naturel.**

Ou les bases sur lesquelles repose la théorie naturienne sont fausses, et alors qu'on nous le prouve ; ou ces bases sont logiques, et nous nous demandons alors de quelle utilité peuvent bien être pour nous le téléphone, le télégraphe, les chemins de fer ou les transatlantiques, pour connaître ou consommer la production de telle ou telle contrée, vu qu'en aucun point de la Terre la misère ne peut exister à l'**état naturel** et que chaque individu trouve dans la région qu'il habite des richesses naturelles suffisant largement à son existence. Ces inventions scientifiques sont utiles au civilisé, parce qu'il est obligé d'aller chercher ailleurs ce qu'il a détruit chez lui et aussi pour ses besoins industriels.

Mais enfin, nous dira-t-on, **cultiverez-vous ou ne cultiverez-vous pas ?**

Eh bien, nous ne nous livrerons pas aux travaux de l'agriculture, et ceci pour les deux motifs suivants ;

1° Pour cultiver, l'homme a dû d'abord déboiser ; donc la petite végétation s'est trouvée privée de son abri naturel, et par suite, exposée à tous changements atmosphériques. En éventrant le sol, la matière friable de la Terre a été

emportée par les ondées. La Terre s'est appauvrie et l'agriculture a dû employer des efforts de plus en plus grands pous obtenir une récolte de moins en moins rémunatrice. L'agriculture est donc un travail destructeur de l'oeuvre de la Nature, c'est-à-dire du bonheur mis à la disposition de l'humanité. On comprendra aisément que nous ne voulions point nous livrer à une pareille besogne.

2° Quelles plantes veut-on bien que nous cultivions? Est-ce les plantes venant sur notre sol sans aucune culture? Celles-là n'ont pas besoin de nos soins ; elles se sont développées et reproduites bien des fois avant que l'homme n'ait fait son apparition sur la Terre, et nous ne croyons nullement à la nécessité de les ensemencer dans un terrain nu où elles se trouveront placées dans des conditions défavorables pour leur développement. Cela paraît surprenant de prime abord, mais même en agriculture il y a **la production artificielle.** Le civilisé a partagé les plantes - toutes classifications botaniques mises à part - en deux catégorie: les bonnes plantes et les **mauvaises plantes.** Ces dernières, appelées aussi **plantes sauvages, mauvaises herbes,** sont les plantes ethniques, celles qui recouvrent le sol à l'état naturel.

Les bonnes plantes sont des plantes étrangères introduites dans nos contrées, le plus grand nombre pour les besoins de l'industrie, et quelques-unes seulement pour l'alimentation.

Je ne parle pas des plantes d'ornement.

On nous a habitués à nous nourrir d'une certaine façon : une nourriture essentiellement d'herbages, de grains, de fruits, paraît aussi impossible à la généralité des individus qu'une société sans machinisme.

Le froment devient par ce fait une plante indispensable parce qu'il sert à faire le pain. Nous n'avons que faire de toutes les complications créées par l'homme dans l'alimentation, nous voulons comme tous les animaux manger sur place ; nous voulons satisfaire notre appétit et non l'exciter par les ressources de l'art culinaire.

Pour que les bonnes plantes puissent produire il faut constamment les protéger contre l'envahissement des plantes ethniques, des mauvaises plantes dites " sauvages" qu'on avait extirpées avant l'ensemencement. Et malgré tous ces soins, elles dépérissent et ne profitent plus. Le blé étranger est **étouffé**, ses qualités de reproduction sont **épuisées** par la modeste race du blé blanc, race du sol, qui recouvre encore de ses épis modestes aux tiges graciles le sol qu'il vient de reconquérir. Tous les agriculteurs connaissent ce processus et la dégénérescence fatale des semences étrangères; tous savent que les plantations de betteraves, de maïs, pour ne parler que de celles-là, abandonnées à elles-mêmes seraient vite disparues et qu'on en rechercherait en vain les vestiges.

Nous qui ne voulons pas de la production artificielle industrielle, nous voulons encore moins de la production artificielle agricole. Il n'est donc pas à craindre que nous employons pour l'agriculture des instruments quelconques nécessitant un minimum de machinisme . Nous sommes fermement convaincus que les agriculteurs et les pasteurs - première division entre les hommes - ont été, chacun de leur côté, les premiers dévastateurs de notre domaine commun.

DEMANDE :

Que ferez-vous en attendant la reconstitution de l'état naturel ?

REPONSE :

Avez-vous un idéal ? Rêvez-vous une transformation sociale quelconque ? Si oui, nos situations sont identiques, comme vous, nous cherchons à faire pénétrer nos idées dans les cerveaux, certains que lorsque les hommes seront convaincus de la justesse de notre raisonnement ou du vôtre, ils feront tout leur possible pour le mettre en pratique. Quant aux partisans de l'idée naturienne, je crois être leur interprète en déclarant à nos contradicteurs que s'ils tiennent vraiment à nous voir à l'oeuvre ils n'ont qu'à nous fournir le moyen d'avoir un espace de terrain pour mettre nos théories en pratique.

DEMANDE :

Ne craignez-vous point en outre que, vivant ainsi retirés dans vos cabanes, sans communications avec les contrées éloignées, ayant par suite un horizon très borné et menant une vie semblable à elle-même dans chacun de ses jours, ne craignez-vous point, dis-je, que votre esprit ne deviennne paresseux et finisse à la longue par s'ankyloser ?

REPONSE :

Celui qui émet cette objection a, en quelques lignes, dépeint exactement la situation vraie du " civilisé " d'aujourd'hui et de demain. Pauvres et riches vivent le plus égoïstement possible dans leurs logements plus ou moins confortables, leur horizon intellectuel est très borné, ils ne discutent que leurs intérêts personnels - si l'on peut appeler discussion l'art de répéter le boniment fait par le meneur - leur vie est semblable à elle-même dans chacun de ses jours et l'on est nullement étonné de s'apercevoir que tous les individus ont le cerveau ankylosé, qu'ils ne pensent jamais par eux-mêmes.

Quant aux communications - on a voulu dire " les relations " - avec les contrées éloignées, il y a en effet des négociants, des banquiers, **des bergers de peuples**, qui font entre eux des accords, ce qui a, paraît-il, une grande influence sur l'activité des cerveaux. Contentons-nous seulement de ne point prendre cette affirmation pour une évidence.

Nous entendons par " esprit " la faculté que nous avons de raisonner, de rapprocher, de coordonner plusieurs idées entre elles ; il faut pourtant reconnaître que cette faculté est toute naturelle et qu'elle existait en nous avant tout progrès scientifique. Et si l'on admet que le progrès scientifique est une conséquence du développement de l'esprit humain, il faut en conclure que l'homme **se servait, usait de cette faculté**, sinon elle n'aurait jamais pu se développer.

Pour communiquer entre eux, les hommes ont à leur disposition **la voix et le geste** ; pour augmenter la somme de leurs connaissances ils ont l'instinct de conservation. Cet instinct existe aussi bien chez les hommes que chez les animaux, avec cette seule différence : les animaux ne s'en servent que pour leur conservation .

L'homme, errant sur la Terre, a vu son attention attirée par tous les objets qui l'environnaient. Il a goûté à ce fruit par instinct de curiosité : il ne l'a pas mangé gloutonnement, car il y avait aussi en lui l'instinct de méfiance. En cette occurrence l'homme a fait de même que mon perroquet et mon singe lorsque je leur offre quelque aliment qui leur est inconnu. Ils le mordent à peine et je les vois jugeant la saveur qu'ils trouvent à cet aliment. Si le goût de ce fruit a plu à l'homme, il a observé la forme, la couleur de ce fruit, de la plante qui le produit, pour être bien fixé lorsqu'il trouvera un fruit identique. La forme et la couleur des fleurs d'un arbre lui ont indiqué quelle qualité de fruit produirait cet arbre, le phénomène de la germination l' a intéressé également.

Le mouvement des astres, le flux et le reflux de la mer, les phases de la lune, la succession des saisons et leur concordance avec la durée plus ou moins grande des jours, la corrélation qu'il y avait entre le passage de tel oiseau ou de tel animal dans la contrée qu'il habitait et l'époque de l'année où ce passage avait lieu ; tout cela ce sont des connaissances que l'humanité a pu acquérir par l'observation et qui ont été acquises bien avant que le progrès scientifique n'existât. La Science n' a fait qu'utiliser ce bagage de connaissances.

Parlons du phénomène de la conception. Il est incontestable qu'au début de l'humanité les relations sexuelles seules guidaient les êtres de sexe différent qui n'attachaient aucune importance capitale à cet acte. Il est établi aujourd'hui que bien avant **le patriarcat**, il a existé un état social auquel on a donné le nom de **matriarcat** ou gouvernement des mères. Cet état social n' a dû son existence qu'à ce seul fait : " Les femmes connaissaient le secret de la conception tandis que les hommes l'ignoraient". Voilà donc le phénomène de la conception, de la reproduction de l''espèce, trouvé par les femmes grâce à ce don naturel de l'observation. Les médecins ont mis cela dans le bagage des découvertes scientifiques, et l'on croit tout bonnement de nos jours que ce sont ces messieurs des Facultés qui ont fait cette découverte.

L'instinct de la curiosité semble être né avec l'homme. Voyez encore de nos jours comment cela se passe chez le jeune enfant, car il est pour nous le représentant de l'homme primitif, avant toutefois qu'il ait reçu ou pu profiter des leçons autres que celles de la nature. Suivez-le quand il s'essaye à l'analyse que lui suscite cette curiosité innée dont nous parlons ; tient-il quelque objet dans la main ? Il le touche, le tourne, le retourne, le brise, puis il étudie les morceaux dont il se composait ; il les porte à ses yeux, à sa bouche, il semble qu'il veuille le soumettre à chacun de ses sens alternativement, comme le chimiste soumet à divers réactifs le corps dont il veut connaître la composition. L'homme des premiers âges - c'est incontestable -, étonné du monde de merveilles dont il était entouré, a dû, lui aussi, soumettre à son analytique curiosité les objets qu'il a pu saisir. C'est grâce à cet instinct que l'homme a pu prendre la première place au banquet de la vie offert par la Nature, et que son intelligence s'est sans cesse développée.

Autrefois, à l'état naturel, chaque homme était un observateur, et les hommes s'instruisaient mutuellement, leurs facultés étaient toujours en éveil. Si nous revivions

de nouveau à l'état naturel, peut-on supposer qu'il ne nous resterait plus rien à connaître ? Les besoins de la vie n'absorbant point tout notre effort cérébral, il nous resterait la majeure partie de cet effort à dépenser dans l'étude de la nature, de nous-mêmes. Ce n'est donc point à l'état naturel que l'esprit de l'homme peut s'ankyloser, mais bien dans la société civilisée, société dans laquelle penser, observer, n'est le lot, l'occupation que d'une petite minorité d'hommes, lesquels se créent des rentes ou établissent leur célébrité avec ce plaisir de l'esprit.

FOUQUES Jeune.

in LA VIE NATURELLE, feuillets anti-scientifiques, n° 3, septembre - octobre 1909.

***

POURQUOI Y A-T-IL DU MAUVAIS TEMPS ?

" Depuis dix ans, les phénomènes atmosphériques ont été l'objet d'une véritable perturbation.

Les mines profondes creusées dans l'épaisseur de la couche terrestre, les baies ouvertes par la civilisation et l'industrie, le déboisement, les accumulations d'électricité, le déplacement, en un mot, des résistances terrestres, ont amené une sorte de déséquilibre dans la pondération qui doit présider aux productions des phénomènes atmosphériques. Les grands courants magnétiques n'étant plus de même nature, ne suivant plus identiquement les mêmes espaces, entravés ou attirés par des appels nouveaux, les condensations se produisent, les stagnations s'organisent, et le vent se déchaîne en tempête, au lieu de souffler par timides rafales ; puis le calme succède à ce déchaînement subi , privant notre atmosphère du seul moyen qu'elle a de se purifier.

. . . . . .

Nous subissons le déséquilibre des courants atmosphériques dû à notre science et à notre **génie.** Peu à peu tranchées, mines et inventions électriques ont eu leur influence sur les grands phénomènes de l'air et nous subissons des cyclônes à jet continu, des stases de brume, des suspensions atmosphériques inanalysables de toutes les insanités terrestres; et voilà certainement les causes de cet empoisonnement que nous désignons sous le nom de **grippe, influenza, fièvre, etc, etc.** "

(La Médecine nouvelle, 5 février 1898, I°page)

Docteur Péradon.

L'ordre naturel continuant à être troublé par la vie civilisée, le mauvais temps et les saisons irrégulières sévissent de plus en plus. Que les " civilisés " s'en prennent à eux-mêmes mais qu'ils n'accusent pas la nature d'être une **marâtre** selon leur détestable habitude.

L. V. N.

R E P O N S E S A Q U E L Q U E S

O B J E C T I O N S

LES CAUSES DES ERUPTIONS VOLCANIQUES

Les catastrophes volcaniques sont des hécatombes imputables à l'ignorance de l'Humanité. Il est incontestable que les volcans entretiennent dans leur sphère d'action une certaine chaleur qui rend le climat plus doux, la végétation plus luxuriante. Séduit par ces avantages naturels, l'homme n'aura pas hésité à vivre dans ces parages dangereux, mais la Nature, cette **marâtre**, au dire des scientifiques, n' a point voulu l'attirer dans un piège. Qu'une éruption doive se produire, aussitôt des signes précurseurs l'annoncent : de sourds grondements se font entendre, les sources se tarissent, les animaux pris de frayeur s'enfuient, la colonne de fumée sortant du cratère devient plus intense ; c'est le sifflet d'alarme, et l'homme a le temps nécessaire pour fuir le danger. S'il ne le fait point, c'est qu'il est rivé à cette terre qui craque sous ses pas par tout ce qu'il a créé : le commerce, la propriété, etc.

Lors même que des naturiens habiteraient ces régions, que leur importerait l'abandon de leurs cabanes ? Il en est de cela comme de toute autre chose, il faut que l'éducation de l'humanité se fasse, actuellement, elle est encore dans la période de l'enfance. Les scientifiques prétendent être à la période de lumière. L'humanité n'acquerra l'expérience voulue qu'après une série de déboires qui ne sont pas près d'être terminés.

La civilisation est une des phases de l'enfance de l'humanité pendant laquelle celle-ci est encore ignorante. Les habitants des régions volcaniques ressemblent aux enfants qui, malgré tous les avertissements, s'obstinent à jouer avec le feu : ils se brûlent. Les accidents journaliers n'empêchent point les enfants de continuer leur petit manège, qu'ils ne cesseront que lorsqu'ils auront atteints l'âge de raison.

LES ORAGES.

La majorité des individus appellent la nature une marâtre parce que des agriculteurs se donnent beaucoup de mal pour avoir leur récolte et voient le fruit de leur labeur emporté par un violent orage.

Il convient de faire en toute chose la part de chacun et de rendre à César ce qui appartient à César.

Dans les premières époques, la Terre ne présentait d'autres vides que l'espace des mers, des lacs, des fleuves et ceux des immenses chaînes de prairies qui, encadrées par des masses serrées de bois élevés se suivaient sans autre interruption d'un continent à l'autre. Alors les saisons et la température étaient régulières ; les pluies étaient également réparties.

Non content d'avoir abattu dans les plaines les arbres

qui gênaient sa culture, l'homme a remonté sur les montagnes d'où il était descendu et a déchiré de toutes parts - par le fer et le feu - le voile immense des forêts qui les recouvraient.

La température s'est élevée, les vents sont devenus plus inconstants et plus fougueux.

Quant aux vapeurs d'eau - lorsque l'homme n'avait pas encore bouleversé la surface du globe - leur condensation se faisait graduellement parce que sur tout le trajet qui s'étend du littoral à la cime de la plus haute montagne régnait un état de fraîcheur produit par l'évaporation des bois. La distribution de l'eau se faisait donc d'une façon pondérée parce que jamais il n'y avait de grandes quantités d'eau condensées d'un seul coup. Aujourd'hui, les plaines sont nues, les collines sont nues, les montagnes sont déboisées. Que se produit-il ? Les vapeurs d'eau ne se condensent plus; elles sont chassées, repoussées, par la reverbération puissante, la colonne ascendante de chaleur qui se dégage de ces espaces nus. Ces vapeurs d'eau vont s'accumuler aux sommets des plus hautes montagnes et agissent d'un seul coup. En été, elles produisent ces violents orages ; en hiver, elles produisent les inondations.

Est-ce la faute à la nature ? Elle avait fait un tout harmonieux. L'homme grisé par le peu de raison qu'il croit posséder a tout chambardé. Il a fait le mal ; il en supporte les conséquences. De quoi se plaint-il ?

LE FEU DANS LA VIE NATURELLE

Objection. - Comment pourrez-vous faire du feu sans allumettes ?

Réponse. - Pourquoi faire du feu ?

Est-ce pour faire cuire mes aliments ? Dans ce cas il faudrait d'abord établir que - contrairement à ce qui a lieu chez tous les autres êtres animés - mon estomac ne peut digérer les aliments que la nature met à ma disposition.

" Les premiers aliments des hommes et ceux qui lui sont les plus naturels, sont les fruits et les herbes tels que la terre les produit **d'elle-même sans être cultivée** ". (Platon).

Est-ce pour donner à ces aliments grâce à une préparation qui constitue l' "art culinaire " une saveur qui excite mon appétit ?

Dans ce cas, je mangerai plus que mes besoins physiques l'exigent.

Les aliments que l'homme prend généralement en trop grandes quantités sont souvent **pour ce motif** la cause de maux nombreux et de l'avis de tous les sages, ils tuent plus d'humains que les épidémies et la guerre.

Au point de vue moral, remarquons que c'est autour des tables chargées de mets que se vendent l'honneur de l'homme, la chasteté de la femme, que l'intelligence se prostitue (1).

Est-ce pour me réchauffer ?

Dans votre civilisation, tout est factice. Le civilisé s'est créé une atmosphère artificielle ; il vit en serre plus ou moins chargée de gaz nuisibles à sa santé.

Le civilisé va de l'usine ou du bureau chez le marchand d'alcool, puis dans son logement ou au spectacle : il ne respire l'air dans la rue - air impur, il est vrai - que

juste le temps nécessaire pour faire le trajet d'un endroit à un autre lorsqu'il n'emploie pas un moyen de locomotion quelconque.

Quant à son corps, il est enveloppé de vêtements qui entretiennent autour de sa chair une petite atmosphère chargée de miasmes ; les pores ne remplissent plus leur rôle; la chair reste dans un état d'atrophie permanente.

Qu'en résulte-t-il ? Tandis que vos appartements sont des couveuses de tuberculose, la fièvre typhoïde et quantité d'autres maladies, vos bronches passant brusquement d'une certaine température à une température plus basse, toutes sortes d'affections attaquent vos poumons ; de plus l'oxygénation du sang ne s'opère qu'imparfaitement. L'air, cette source de vie, devient un ennemi pour le civilisé. Voyez, au contraire, ces gens de la campagne travaillant en plein air, à peine couverts ; ils sont forts, vigoureux, pleins de santé, leur teint est vermeil, leurs chairs sont fermes ; ils ne connaissent point toutes les maladies qui accablent le citadin.

Que nous apprend l'étude de la nature ? Chaque contrée a une faune et une flore spéciales ; l'homme est aussi une spécialité pour une aire définie. Son organisme, au cours de son développement, a été comme tous les organismes soumis à la même alternative " Trouver des conditions favorables ou mourir ". On peut dire avec certitude que les êtres qui vivent dans un milieu donné n'ont rien à redouter des conditions climatériques de ce milieu, ce qui ne veut point dire qu'ils doivent braver les éléments.

Chercher un abri est une chose naturelle ; chauffer, vivre en serre dans une chaleur artificielle est une chose anti-naturelle, nuisible à notre organisme.

COMMENT FERA-T-ON, A L'ETAT NATUREL, POUR SE LAVER, SI l'ON N'A POINT DE SAVON ?

Telle est la question que me pose un civilisé.

Si l'emploi du savon est indispensable pour assurer la propreté de votre corps, il s'en suit que lorsque l'homme n'avait pas ce produit à sa disposition, il devait vivre dans un état repoussant de malpropreté ; or, les civilisés eux-mêmes ne nous ont jamais dépeint l'homme primitif sous cet aspect hideux.

Si nous jetons nos regards sur les espèces animales, nous constaterons que les seuls animaux qui soient sales sont ceux que l'homme tient en domesticité et qu'il oblige de ce fait à vivre dans leurs ordures. Les animaux domestiques auxquels il accorde une liberté relative, le chien, le chat, les poules, les pigeons...etc. sont d'une grande propreté.

D'où provient la saleté qui peut recouvrir notre corps ?

1° Des humeurs qui sortent par les pores.

2° Des poussières tenues en suspens dans l'air, qui adhèrent à notre épiderme grâce à la présence de ces humeurs.

Les aliments qui servent à notre nourriture se décomposent dans l'intérieur de notre corps en deux parties: l'une assimilable et l'autre non assimilable. La partie non assimilable n'est pas seulement rejetée par l'extrémité inférieure de l'intestin et par la vessie ; elle est rejetée aussi par les glandes, par exemple par les fosses nasales et surtout par les glandes qui sont situées en-dessous des

pores. Les sucs rejetés par les glandes portent le nom d'humeurs. Ces sucs - humeurs - sont d'autant moins importants que la nourriture se rapproche davantage d'une nourriture naturelle.

Si l'homme revenait à la vie naturelle, la quantité de matières grasses qui encombre les vaisseaux sanguins disparaîtrait totalement. Ces matières n'auraient donc plus besoin d'être rejetées par les glandes et notre corps cesserait de se recouvrir de cette couche graisseuse expectorée par les pores.

D'autre part, la disparition de l'industrie amènerait la suppression de toutes ces poussières végétales ou minérales dont les usines empuantissent chaque jour l'air atmosphérique.

Dans ces conditions, un simple lavage, un bain suffirait à tenir notre corps dans un état constant de propreté. D'ailleurs, la malpropreté n'est pas le naturel de la race humaine. Les personnes vivant dans un état repoussant de malpropreté sont des produits de la civilisation, ce sont les derniers échelons, les pires des écrasés dans l'enfer social.

D'ailleurs ce sont les civilisés qui ont honoré la crasse car ils ont béatifié le bien heureux Labre qui vivait couvert de poux !

F.J.

•

(1) Il résulte de quelques lignes extraites des préceptes de Platon que l'homme devrait être essentiellement herbivore.
L'homme est un frugivore. (Cuvier).

in LA VIE NATURELLE, feuillets anti-scientifiques, n°4, fructidor- vendémiaire 1910.

" Comme la Nature entière est une seule substance dont l'essence est infinie, toutes choses sont, par la Nature, unies en une seule qui est Dieu ".
(Spinoza, Court traité sur Dieu, l'homme et sa félicité).

" Si je fais une différence entre le paysan et le reste de l'Humanité, c'est qu'à ce moment-là, le départ s'est fait entre ceux qui voulaient vivre naturellement et ceux qui désiraient une vie artificielle ".
(Giono, Lettres aux paysans sur la pauvreté et la paix).

SUR LES INONDATIONS

Un déluge ayant ravagé la Suéde, le Tyrol, les pays du Rhin, la Belgique, la Transylvanie, la Serbie, l'Arménie, pays boisés - ce qui ne veut pas dire pays où ne se font pas des déboisements intensifs, témoins les mesures conservatoires que les gouvernements ont dû prendre, et ce qui veut encore moins dire pays où le sol est encore à l'état naturel - M.Charles Rabot, Membre de la Société de Géographie, en conclut que la forêt aggrave les inondations au lieu de les atténuer. M.Rabot serait-il partisan de la destruction totale des forêts ?

Sa théorie est une aggravation de la remarque faite il y a quelques mois par Emile Gautier, lequel déclarait que la Bretagne, ce bocage sans fin, n'est pas à l'abri des inondations.

Si les diverses parties de notre globe étaient indépendantes les unes des autres, il se pourrait alors que les terrains boisés fussent indemnes des calamités qui frappent les terrains nus et pelés mais il n'en est pas ainsi. "Dans la nature, tous les faits s'enchaînent, tous les êtres sont solidaires, liés les uns aux autres et les éléments eux-mêmes ainsi que les corps bruts s'y rattachent étroitement ; ils sont assujettis à des lois particulières, immuables, dépendant elles-mêmes de l'harmonie générale."(A.Carrière.)

Avant que l'homme ne portât une main sacrilège sur les forêts qui couvraient le globe terrestre, les vapeurs d'eau se condensaient graduellement parce que sur tout le trajet qui s'étend du littoral à la cime des plus hautes montagnes règnait un état de fraîcheur produit par l'évaporation des bois. La distribution de l'eau se faisait donc d'une façon pondérée parce que jamais il n'y avait de grandes quantités d'eau condensées d'un seul coup. Aujourd'hui, les plaines sont nues, les montagnes sont déboisées. Que se produit-il? Les vapeurs d'eau ne se condensent plus ; elles sont chassées, repoussées par la réverbération puissante, la colonne de chaleur ascendante qui se dégage de ces espaces nus. Ces vapeurs d'eau vont s'accumuler aux sommets des plus hautes montagnes d'où elles sont emportées à travers l'espace **par des vents dont l'existence est aussi anormale, aussi ANTI-NATURELLE que celle de ces grandes masses de vapeurs d'eau** qui se transforment en orages d'une violence inouïe ou en grandes pluies persistantes. Conséquence : des inondations.

Dans un article précédent, M.Rabot affirmait que "tous les vingt ou trente-cinq ans, il y a une période humide et froide" et il ajoutait qu'à ces influences météorologiques il fallait joindre les conditions géographiques et géologiques des territoires.

Il nous faut toujours revenir à notre point de départ. Les pluies diluviennes persistantes se produiraient-elles si le sol était encore à l'état naturel ? Les phénomènes météorologiques peuvent amener une période pluvieuse, mais pendant laquelle nous n'aurions - à l'état naturel - que des pluies régularisées par le refroidissement graduel de l'atmosphère depuis les plaines jusqu'aux plus hauts sommets.

Les terrains se satureraient peu à peu, les crues subites n'auraient pas lieu ; et de plus il est démontré que le sol des terrains boisés reçoit quatre dixièmes d'eau de moins que le sol des terrains non boisés, ces quatre dixièmes sont retenus par les arbres.

Nous ne nous faisons aucune illusion. Nous aurons beau répéter que par la dévastation des forêts l'homme a attiré sur notre planète toutes sortes de calamités ; nos paroles ne trouveront guère d'échos. Cette créature orgueilleuse qui a la prétention d'en arriver à dompter la nature préfèrera construire des digues, relever des parapets, approfondir le lit des rivières et des fleuves, creuser des canaux, en un mot courir à de plus terribles désastres que de revenir à l'état naturel qui lui assurait une vie abondante, saine et heureuse.

La nature interviendra encore et par des leçons terribles, des catastrophes soudaines, montrera qu'il faut compter avec elle et ne jamais rompre l'équilibre qu'elle a justement établi.

FOUQUES JEUNE.
in LA VIE NATURELLE, n°4, fructidor,vendémiaire,1910.

" L'homme créateur a outrepassé les bornes de la Nature, et, avec, chaque nouvelle création, il s'en écarte toujours de plus en plus, et devient de plus en plus son ennemie (...) Ce créateur au petit pied dressé contre la Nature, ce perturbateur du monde animé, est devenu l'esclave de sa création, la Culture. Celle-ci, ensemble de modes de vie artificiels, personnels, autogènes, se transforme en une cage aux barreaux si serrés pour ces âmes rebelles à tout frein ".

" La Culture et l'Elevage (...) voient l'homme engendrer des plantes et des animaux en se substituant à la Nature créatrice. Alors, l'homme imite la Nature, la modifie, l'améliore et la violente ".

" La Cité où se déploie un mode de vie tout artificiel en divorce avec la Terre maternelle, et totalement antinaturelle, la Cité de la pensée déracinée (...) artificielle de part en part, entièrement adonnée aux arts.

(Spengler, L'homme et la technique).

" Ne peut-on pas dire également que l'Homme est la Nature prenant conscience d'elle-même?".

(E.Reclus, L'homme et la Terre).

" (...) la nocivité de cet espèce d'humanisme dévergondé issu, d'une part de la tradition judéo-chrétienne, et, d'autre part, plus près de nous, de la Renaissance et du cartésianisme, qui fait de l'homme un maître, un seigneur absolu de la Création ".

(Lévi-Strauss, Entretiens).

LE PROGRES

Le progrès consiste dans l'accroissement continu des besoins et des exigences de l'humanité. Cette définition a pour corollaire la définition suivante : plus les besoins et les exigences de l'humanité s'accroissent, plus il faut de travail pour les satisfaire. Conséquence : la nation arrivée au plus haut degré de civilisation doit être celle qui travaille le plus.

***

Le progrès a donc pour résultat primordial d'absorber tous les instants de l'homme pour subvenir à ses besoins matériels et de ne lui laisser pas un moment pour s'occuper de ses besoins moraux qui souvent s'éteignent ou ne se développent pas faute d'aliments, faute de culture. Or, aucune invention de génie n'a rien ajouté aux sensations ni aux sentiments dont l'être humain est capable depuis des milliers d'années et qui constituent proprement sa vie.

Qu'est-ce que la vie matérielle de l'homme ? Une traversée. L'homme n'est en réalité qu'un voyageur et n'a besoin de provisions que ce qui est strictement nécessaire pour faire ce trajet, et encore est-il assuré de le faire tout entier ? Il y a cent contre un à parier que non ! Pourquoi alors tout cet embarras de besoins et d'exigences qui ne servent qu'à entraver sa marche et si souvent même à le faire tomber !

C'est une illusion de supposer que le progrès peut être indéfini. Tout dans la nature présente deux phases opposées: l'une ascendante ou d'accroissement et l'autre descendante ou de décroissement ; rien n'échappe à cette loi, de sorte que la vie du plus petit comme du plus grand être organisé, du plus petit comme du plus grand corps organique reproduit constamment et invariablement cette loi. La vie organique comme la durée des corps bruts seront d'autant plus longues qu'elles resteront dans les meilleures conditions conservatrices, c'est-à-dire que l'équilibre aura été mieux conservé entre leurs diverses parties. Ce que nous disons ici des différents corps, nous pourrions le dire de l'homme, et par conséquent de toutes les sociétés puisqu'elles n'en sont que la réunion en quantité plus ou moins grande ; par conséquent encore la civilisation ou le progrès n'en étant que le résultat, ne peuvent être indéfinis. De même que le premier pas dans la vie est aussi le premier pas vers la mort, le premier pas fait par le progrès est le premier pas vers la décadence.

L'histoire de l'antiquité nous en fournit de nombreux exemples. Toutes ces productions, si remarquables, de l'esprit humain, cette poésie, cette littérature en langue sanscrite que l'on retrouve aujourd'hui dans les manuscrits indiens; ces constructions gigantesques, ces palais, ces monuments si remarquables par leurs énormes dimensions, l'éclat et souvent le fini du travail dont on retrouve aujourd'hui des traces dans les diverses parties de l'Asie, ont été l'ouvrage

de peuples qui semblent avoir disparu après qu'ils eurent atteint l'apogée de leur grandeur, dans toute leur puissance créatrice, s'il est permis d'employer cette expression. C'est comme un dernier effort d'une nature qui s'affaiblit, un défi jeté à la mort par un moribond, une dernière étincelle brillante échappée d'un foyer qui s'éteint.

Est-il même nécessaire d'aller bien loin chercher des exemples ? Combien de châteaux-forts qui causaient l'effroi et la terreur ont complètement disparu, combien de palais sur les ruines desquels s'élèvent des cabanes ou bien dont le sol est recouvert par les ronces ! Et cependant comme aujourd'hui on en a admiré le travail, la grandeur, le fini, et tout en les regardant comme du progrès on en croyait la durée éternelle. Il a suffi d'un souffle du temps pour tout détruire, pour faire rentrer dans le domaine commun les monuments, ceux qui les ont faits, ceux qui les ont habités, ainsi que ceux qui les ont admirés. Futures ruines aussi ces constructions qui excitent notre admiration, devant lesquelles on s'arrête et s'extasie.

***

Le progrès réside-t-il dans la construction de tous ces engins destinés à la destruction du genre humain? ou dans la confection de tous ces objets de luxe pour lesquels travaille la moitié de l'humanité ?

Le luxe, cette illusion du bonheur, n'est en réalité qu'un état maladif anormal, qui engendre la gêne dans toutes les classes sociales. Est-ce le progrès ces modes ridicules dont le résultat est de faire disparaître les formes naturelles ou de gêner les mouvements et d'entraver les fonctions du corps ? Est-ce le progrès tous ces mets recherchés qui ruinent le corps et sous lesquels se cachent toutes les infirmités humaines ; toutes ces boissons, véritables poisons qui détériorent la santé et tuent l'intelligence ?

N'est-ce pas au nom du progrès - pour paraître, afin de se bien convaincre qu'il est l'égal du bourgeois - que l'ouvrier met à profit son repos hebdomadaire pour boire jusqu'à en perdre la raison ; de sorte qu'après avoir exténué pendant six jours l'homme **physique**, il consacre le septième à la destruction de l'homme **moral** ?

Est-ce le progrès, cette fréquentation des bals, des beuglants, des maisons de jeux et de prostitution ? Ce qui dérange un peu les calculs de ceux qui vantent tant le progrès actuel, c'est l'accroissement continuel de la débauche. N'est-ce pas, en effet, la preuve que la corruption devient de plus en plus grande ?

Et lorsque les éléments moralisateurs ne l'emportent pas sur les éléments corrupteurs, n'est-ce pas un vrai signe de décadence ?

Le progrès réside-t-il dans toute cette production artificielle résultat de l'exploitation de l'homme par l'homme, signe indéniable de l'esclavage de la majeure partie de l'humanité. N'est-ce pas le progrès qui est la cause que de tous les êtres l'homme **seul** est celui qui n'élève pas ses enfants et qui les confie à des mains mercenaires ? Les sens naturels les plus forts sont détruits, partout la question d'intérêt passe avant celle du devoir. C'est parce que son intérêt l'y oblige que la mère de famille va à l'atelier et laisse ses enfants vagabonder toute la journée, c'est

parce que son intérêt l'y oblige que le bourgeois enferme les siens dans une maison d'éducation.

Le progrès a pour conséquence inéluctable le renchérissement des matières de première nécessité. La culture des plantes industrielles s'étend de plus en plus au détriment de celle des végétaux alimentaires. L'étendue de terrains affectés à ces derniers se restreint sans cesse soit par l'agrandissement des villes, soit par la création de nouveaux centres industriels, soit par l'élargissement et la création de nouvelles routes et surtout par celle des chemins de fer.

Il convient en effet de remarquer que la France possède près de six cent mille kilomètres de voies de communication de toutes sortes et plus de quarante-cinq mille kilomètres de voies ferrées ; on peut juger quelle est donc la quantité de terrain enlevée à toute culture.

D'autre part, non seulement autour des villes, les plantations de luxe ont remplacé la culture des légumes, mais les terrains les plus fertiles sont exclusivement employés à la culture des fleurs.

Pour compenser cette perte de terrain, que fait le civilisé, l'homme du progrès ? Il **déboise**, c'est-à-dire il ravage de plus en plus la surface du sol augmentant aussi l'intensité des calamités qui doivent le frapper.

***

Sommes-nous condamnés à disparaître comme se sont effacés les peuples qui nous ont précédés, après avoir atteint les dernières limites de la civilisation ou bien, après avoir épuisé tous les moyens artificiels lorsque l'art sera parvenu à tout imiter, **une réaction vers la vie naturelle** se produira-t-elle ?

Nous souhaitons que l'humanité comprenne enfin que les deux expressions **vie libre** et **vie simple** ne sont pas du tout opposées, mais qu'au contraire, ces deux expressions se complètent l'une par l'autre.

(1908) FOUQUES JEUNE.

supplément à LA VIE NATURELLE, février 1912.

" Ce qui rend le citadin de la ville mondiale incapable de vivre ailleurs que sur ce terrain artificiel, c'est la régression du tact cosmique de son être, tandis que les tensions de son être éveillé deviennent chaque jour plus dangereuses ".

(Spengler, Le déclin de l'Occident).

" Les gamins se font un jeu de lancer des pierres aux grenouilles, mais les grenouilles, elles, en meurent vraiment, et non pas par jeu".

(Bion de Borysthène).

M E S C O N F E S S I O N S

Pour ceux qui me reprochent d'être **insuffisamment anarchiste ou Naturien.**

Mes caractère et tempérament.

J'aime assez la Réciprocité, je suis obligeant, mais on ne l'est pas toujours avec moi ; cependant je sais rendre une gracieuseté, je n'en désire pas l'équivalent.

Pourquoi je n'essaie pas au moins d'exercer une profession se rapprochant de l'idéal que je préconise ? Ai-je peur du risque ? Pas précisément (1), puisque je fis la grève en octobre 1910 (grève qui surprit et dont on parla beaucoup), et si les circonstances s'y prêtaient, je ne dis pas que je ne changerais pas d'occupation ; en, tout cas, je possède quelques avantages que, pour le moment, je ne veux pas abandonner, à tort ou à raison bien entendu. Peur des Risques ! De par ma propagande, mon action, je cours souvent des risques - je m'en suis déjà aperçu - et pourtant je continue...

Ma compagne, quoique intelligente, ne possède pas mes idées et les siennes sont plutôt bourgeoises, mais quoique non anarchiste, elle rendit des services à certains camarades qui ne surent pas toujours le reconnaître. - Pourquoi ne vous séparez-vous pas, dira-t-on, puisque vous n'avez pas les mêmes idées ? - Parce que des affections sincères nous lient malgré tout. Et chacun de nous se rend libre, sans rendre compte à l'autre de tous ses actes, gains et dépenses. Evidemment, il nous arrive de nous faire quelques légères concessions qui ne nous diminuent nullement à propres yeux.

Je m'explique bien mieux par écrit que verbalement, et parfois, lorsqu'on me cause, j'écoute d'une oreille distraite (si la chose ne m'intéresse), je ne suis pas du tout la conversation, car je pense à autre chose, je converse mentalement, et mes réponses en souffrent, bien entendu.

Il m'arrive de me choquer, d'être surpris lorsque j'entends parler **incorrectement** ou si je lis des **fautes d'orthographe** : comme si un " naturien " devrait faire attention à de semblables niaiseries ? Et cependant...

J'ai l'esprit paresseux pour certaines choses, je reste rebelle, indifférent devant l'explication d'un mécanisme quelconque.

La température influe sur mon caractère. Du soleil? Je vois tout en rose et je vaincs par avance tous les obstacles. Pleut-il ? Temps maussade, boueux, humide ? tout me semble morne, triste, stupide, mais mon esprit se rassénère si je jette un coup d'oeil sur mes livres et mes écrits : je vois la besogne faite et celle à faire. Ceci n'est pourtant pas absolu.

J'ai entendu exprimer ces opinions sur mon compte, suggérées par mes façons d'agir : " Avec sa tête en pâté de foie il ne comprend rien " - et - " Oh ! lui, pourvu qu'il ait des journaux ou des brochures à lire, un bout de papier et un crayon, il est heureux, il est satisfait, il ne cherche pas à améliorer son sort, il se trouve bien comme il est"

- et encore - " Il est molasson, il n' a pas d'énergie, il n'ose pas se rebiffer, c'est un serviteur modèle " - et aussi- " s'il s'occupe d'écrire, de faire de la propagande, c'est que cela lui rapporte, malgré qu'il dise le contraire, sans cela il ne le ferait pas ".

Certains me disent " sournois " parce que je ne dis pas toujours mes affaires et il y en a d'autres qui disent et pensent " que je suis comme les curés ", aussi je ne suis pas désintéressé (quoique **je donne** plus des 3/4 de mes écrits) autant que je veux bien le faire entendre. J'admets très bien **ne pas être approuvé**, mais être **incompris** me semble la pire chose.

S'il m'était donné d'aller à la campagne je ne pourrais évidemment, en dehors de mon occupation ordinaire pour me procurer mon existence, rester à ne rien faire, je ne le pense pas, il faudrait que je m'occupe d'une chose quelconque; à moins que je ne change, je ne peux répondre de l'avenir.

Quand on m'apprend qu'un tel **ne bouge pas de chez lui** ou ne lit pas au moins un journal quelconque pour se tenir au courant des évènements de chaque jour, je reste stupéfait, je m'en indigne : en qualité de " naturien " je devrais plutôt m'en réjouir ! Donc, je ne suis pas de tempérament naturien, je ne suis qu'un vulgaire " Néo-naturien " .

Je suis quelque peu porté à la sensualité.

On me reproche également mon peu de connaissances théoriques et pratiques en botanique et culture.

Je n'aime pas ceux qui vous promettent (même sans qu'on leur demande) et qui ne tiennent pas leurs promesses.

On me dit encore : " En tout cas tu ne veux pas de chemins de fer mais tu es bien content de t'en servir ". Oui en effet, je m'en sers, pour aller contempler un beau site, voir des curiosités naturelles, me rendre compte des moeurs de certaines régions, **et comme mon temps est limité**, je ne puis y aller, et aussi parce que je **voyage gratuitement** ou a très peu de frais. Quoique cela, de temps à autre, il m'arrive de faire des balades à pied. - Il m'en coûte parfois de formuler une demande quelconque, je préfère l'offre.

Comme nous n'avons pas l'habitude de nous plaindre, de nous lamenter, de nous offrir à la pitié des gens, on nous croit généralement dans une situation florissante alors que nous avons nos ennuis, nos mécomptes comme les autres.

J'ai l'esprit pareseux : ainsi, dans une discussion, tous les arguments que je pourrais présenter pour me placer favorablement **ne me viennent pas tout de suite à l'idée**, mais plus tard, quand la discussion est close et qu'il n'y a pas moyen d'y revenir. Ceci pas toujours, mais souvent.

J'improvise bien un article, mais il sera bien mieux si j'y mets un peu de temps et de réflexion.

Je ne sympathise pas avec le premier venu, généralement il me faut une atmosphère favorable et je suis plutôt froid au premier abord. Je resterai facilement une soirée ou une journée sans causer, je n'y tiens pas et du moment que j'ai de la lecture et que je puis crayonner quelques notes, je suis sauvé.

J'ai le tutoiement relativement facile.

Si je fais un prêt quelconque, j'aime bien qu'il me soit rendu à date convenue, sauf cas de force majeure.

Je ne suis pas ce qu'on appelle un " douillet " — à propos de maladies - car si je m'arrête dans mes occupations, c'est que vraiment je ne puis résister davantage. J'aime

assez que l'on veuille bien reconnaître les quelques mérites que je puis avoir. Vanité, orgueil ? soit. Et ce m'est un encouragement pour continuer. Tout en écrivant ces notes, je pense qu'il faut de la volonté, du courage , (ce que je ne soupçonnais pas à ce point) pour oser dire la vérité sur soi-même, pour s'analyser en toute exactitude ; cela n'a l'air de rien, et pourtant c'est beaucoup.

Je n'ai jamais pu, jusqu'à ce jour, me maintenir spécialement dans les limites étroites de l'une des théories élevées que je professe et propage parce que toutes sont remplies de grandes parts de vérités (à l'analyse froidement exacte) **mais qu'aucune ne contient toute la vérité** d'une **façon absolue, totale**, et c'est pourquoi il me semble être dans la logique en étant **anti-sectaire.**

Pourquoi je fais de la propagande ? Parce que, personnellement, cela me fait plaisir et que, en outre, j'y reconnais une grande utilité, parce que - malgré un peu de scepticisme, parfois - je crois que les idées magnifiques que nous élaborons et préconisons se réaliseront - en tout ou partie - quelque jour et que les efforts actuels ne seront pas vains. Je fais aussi de la propagande comme " passe-temps" au lieu d'aller au café. Des camarades **souscripteurs** m'aident à la publication de " **La Vie Naturelle** ", mais je ne recevrais point de subsides que je l'éditerais quand même, dans la mesure de mes forces, convaincu que je suis de son indispensabilité en vue d'un avenir de beauté, de logique et de justice que vivront tout probablement les générations futures.

Il faut me prendre **tel que je suis, avec mes erreurs, mes vérités, mes contradictions.**

J'aime assez à tenir dans un état de propreté et de solidité mes collections d'écrits, mes oeuvres, mes journaux, mes brochures, lettres, etc., et je les fais relier - certains de reliure luxueuse, parce que je constate que c'est le meilleur moyen pratique pour les conserver le plus longtemps possible: ceci dit pour **des documents**, utiles à garder pour nous et pour les autres - car sans reliure, écrits et imprimés sont livrés aux taches (ou maculatures), aux déchirures, à l'usure rapide : et plus la reliure est belle, plus elle a de chances d'être conservée, surtout si elle échoue un jour ou l'autre chez quelque brocanteur ou camelot, ou même dans un groupement d'idées, on sera porté à la soigner d'une façon particulière; je le suppose tout au moins. Parce que aimant à **préciser**, on me dit **ergoteur.**

On me prétend " entêté " ; c'est peut-être parce que je descends de parents bretons, paraît-il.

On m'a dit aussi que j'étais " méfiant " et qu'il est bon de se " méfier des méfiants "... ; assez disposé à la moquerie.

J'ai quelque goût pour les pâtisseries " naturelles": gâteaux de riz au lait, oeufs à la neige, crêmes, etc. , ainsi que pour les fruits secs et frais. - Quand j'exécute un travail quelconque je n'aime pas sentir quelqu'un derrière moi, cela me paralyse.

Si je devenais seul ou si j'avais une autre compagne, peut-être ma vie serait orientée d'une façon " plus naturelle" encore.

Quel est le naturisme que je pratique ? - Je ne suis pas un " naturien " proprement dit, mais un **néo-naturien**, réprouvant **tout excès de civilisation**, combattant **l'agglomération**

sous toutes ses formes, créatrice de maux qui nous affligent.

A propos des **excitants** ; vin, alcool, tabac, etc., autrefois je fumais régulièrement huit (minimum) cigarettes par jour ; aujourd'hui une ou deux par jour, et des fois pas du tout. Je bois du vin avec de l'eau, plus d'eau que de vin, et je ne le recherche pas. Dans le passé, j'absorbais un peu d'alcool de bonne qualité, par-ci par-là ; aujourd'hui, abstention totale. Je continue à boire un peu de café après déjeuner - parfois, le soir, du thé - sans en avoir pu constater encore les fâcheux effets, d'après certains, mais s'ils se manifestaient, j'abandonnerais volontiers.

Habillement. - Mise simple, ordinaire, habits à prix modérés. Chez moi, je me mets à l'aise. Autrefois je portais une bague et je mettais des cravates pour me rendre à mon travail : je n'ai plus ni l'une ni les autres. Je m'expose à l'air le plus possible et me vêts en conséquence. Ni foulard ni cache-nez en hiver. Usage très modéré du parapluie.

Hygiène. - Ablutions et lavages fréquents.

Logement - Nous avons de l'air, de la lumière, du soleil et de l'espace. Le moins de rideaux et de tableaux possible.

Nourriture. - Autrefois, assez fréquemment de la viande (sans excès) ; maintenant très peu (régime mixte à peu près), avec des repas purement végétaux (je ne dis pas " végétariens "). Susceptible, il me semble, de devenir végétarien par la suite. J'ai déjà abandonné : piments, moutardes, cornichons et oignons confits, poivre, avec un minimum de sel et de vinaigre.

J'aurais la faiblesse (?) d'accepter un verre de Bordeaux vieux avec un ou deux biscuits... Plutôt deux biscuits qu'un .

Mes conceptions. - Je fus surtout amené à vulgariser les conceptions de vie simple, frappé par la simplification des théories émises, et par la facilité (bien plus grandes que pour d'autres doctrines) de la mise en application de ces mêmes conceptions (qui, de plus, répondent à certains tempéraments et caractères) négligées par les sociologues de tout acabit. Je vis, en outre, dans cette propagande **une tactique spéciale**, susceptible de faire venir aux idées anarchistes des éléments jusqu'ici réfractaires (rebutés par les complications scientifiques entrevues dans la société communiste future) et ayant, de ce fait, la possibilité de **vivre leur vie immédiatement**, en se limitant aux **stricts besoins naturels** sans attendre les paradis enchanteurs des Cités Futures plus ou moins problématiques. Ce fut aussi parce que je vis dans cette question de retour à la vie naturelle que des points autant intéressants qu'utiles (déboisements, végétarisme, travaux inutiles, etc.) avaient été laissés en souffrance par les théoriciens du communisme anarchiste qu'il me parut nécessaire de la vulgariser, d'autant plus qu'elle n'avait que très peu de défenseurs.

Essentiellement **anti-sectaire**, je n'ai jamais pu me cristalliser dans une **seule** théorie ou ne fréquenter qu'**un seul** groupement (jusqu'à présent, car j'ignore si je ne changerai pas), et c'est pourquoi je vulgarise et soutiens toutes conceptions avancées : Naturisme libertaire, Anarchisme-syndicalisme révolutionnaire, Anarchisme Individualiste, Néo-Malthusianisme (à ma manière), Education de l'enfance, Défense des militants. Je ne suis révolutionnaire que **selon les circonstances**, mais pas à jet continu.

En résumé, je suis **libertaire à tendances naturiennes** (ce que je qualifie du terme de **néo-naturien**), aussi un hors-troupeau, un hors-boutique, un hors-coterie.

Ma besogne de propagande. - A l'âge de seize ans 1/2 (en 1889) j'étais socialiste révolutionnaire et commençais à écrire - quoique n'ayant aucune instruction - dans des journaux socialistes. Deux ans plus tard j'évoluai vers le communisme anarchiste ; depuis ce temps - voici déjà 23 ans passés ! - j'ai continué à écrire, à polémiquer, à discuter, à émettre des thèses, à défendre des militants aussi, à faire de la critique littéraire et sociale, à m'occuper quelque peu de littérature, et cela dans un grand nombre de publications dans le monde entier et en toutes langues. Ma besogne de propagande se compose de cette façon : rédaction d'articles, expéditition et distribution d'imprimés ; j'assiste à des réunions, conférences ; je prends part à certaines manifestations .Je m'abonne, je souscris et j'achète parfois un certain nombre d'exemplaires, le tout au bénéfice de certaines publications. Secours à des camarades dans le besoin. Toute ma propagande est faite dans mes soirées et certains dimanches, **après ma journée de travail, sans aucune rétribution**, sans intérêt pécuniaire, à titre gracieux en un mot. Don de volumes reliés.

Et voilà, **en toute sincérité**, l'exposé " **résumé** " de ma vie, de mes défauts et qualités, **aussi des contradictions**, je ne le cache point. Et maintenant, que chacun en pense ce qu'il voudra, **mais je n'aurai trompé personne.**

Conclusion. - Après avoir lu ce qui précède et y avoir réfléchi, certains camarades ou adversaires s'exclameront: " Tout cela c'est très joli, mais ce n'est toujours pas du naturisme, ni de l'anarchisme, et ce Zisly n'est ni naturien, ni anarchiste ; de plus il a l'air de vouloir s'excuser en vous offrant de piètres explications, que nous ne saurions accepter, etc. " - Je répondrai : Soit, je ne le conteste pas, je ne revendiquerai donc aucune étiquette **en un sens absolu**, mais on voudra bien me laisser cette prétention d'**être un ami des novateurs sociaux**, un **sympathisant**, en même temps qu'un **vulgarisateur** de conceptions ayant en vue un état social harmonique et apportant en même temps - aux périodes de lutte- mon humble coup de pioche à la démolition de l'abject régime saturé d'autoritarisme qui nous régit contre notre gré.

Et malgré les obstacles de toute nature qui entravent notre route, avec notre foi, notre vaillance, notre ardeur, **toujours en avant, coûte que coûte**, pour les idéaux que nous défendons et préconisons !

HENRI ZISLY

(1) Et, de plus, j'ai toujours de bons antécédents datant de 1894 lorsque je fus inculpé " **d'affiliation à une association de malfaiteurs** " par le sieur Meyer, juge d'instruction, à l'époque.

in LA VIE NATURELLE, feuillets naturiens et néo-naturiens, n°6, novembre-décembre 1912.

VERS LA REALISATION DE L'IDEAL

CAMARADE HENRI ZISLY

Je vous envoie par le même courrier le récit d'un explorateur en Amérique centrale du sud. Ce récit est intitulé " **l'Evadé** " que j'ai détaché du " **Journal du Voyage** " et qui est très intéressant pour quiconque s'occupe de vie naturelle et libre.

Il ne me paraît pas impossible pour des naturiens décidés et ayant un peu d'argent, de faire comme cet évadé dont on parle dans ce récit. Tout le centre de l'Amérique du sud est absolument vierge, et même certaines parties des côtes, tel l'Etat de Para en Amazonie, et cet état naturel qui règne encore n'est pas près de disparaître, peut-être jamais. Dans ces pays, au moins, les naturiens pourraient vivre leur vie, tandis qu'ici, dans notre Europe, c'est folie d'y penser puisque tout est détruit et qu'il faudrait des siècles pour reconstituer ce qui n'est plus. Mais voilà, je vois bien que les naturiens sont d'abord trop pauvres, puis trop adaptés à la vie civilisée pour tenter l'aventure.

Cordiales poignées de mains.

Paris, le 07.06.1912.

ERNEST GARNIER.

in LA VIE NATURELLE, n° 6, novembre-décembre 1912.

***

BI-CENTENAIRE DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU

29 juin 1912.

" La Vie Naturelle ", recueil périodique des manifestations vers une vie de plus en plus normale et par cela même vulgarisatrice des conceptions sur la vie simple émises par J.J.Rousseau (moins son déisme cependant) proteste de la façon la plus formelle contre les **fêtes gouvernementales** organisées à l'occasion du bi-centenaire de sa mort et **contre sa Panthéonisation**, laquelle cérémonie relève du culte des morts, d'ordre essentiellement **anti-naturel.**

" La Vie Naturelle ", de plus ose penser que les individus qui cherchent à devenir de plus en plus conscients, qui étudient, examinent, réfléchissent, repousseront avec mépris ces **hypocrisies républicano - radicales**, tartufferies modernes, et s'essaieront à réagir davantage, à se dégager complètement du troupeau imbécile des foules ineptes et veules pour le seul bénéfice de l'Individualité triomphante.

Pour la " Vie Naturelle " : Henri ZISLY.

Cette protestation a été adressée à sept personnages **éminents** de Paris, Montmorency, Ermenonville et Genève.

in LA VIE NATURELLE, n°6, novembre-décembre 1912.

***

VERS LA PROCREATION CONSCIENTE

L'individu raisonnable - homme ou femme - ne doit pas perdre de vue que dans le régime civilisé actuel, il ne lui faut procréer qu'à bon escient, c'est-à-dire ne pas créer ni de malades ni de dégénérés, donner le moins de soutiens possible à la bourgeoisie, réaliser un peu de vie naturelle, se libérer de l'esclavage économique et moral, par les moyens préventifs se rapprochant de la nature. La procréation consciente serait, je crois, à envisager dans les milieux libres, la surpopulation donnant naissance aux systèmes d'oppression, au maintien de l'Autorité.

H.Z.

in LA VIE NATURELLE, n°7, décembre 1913-janvier, février 1914.

" Je suis plongée jusqu'au cou dans la géologie (..) je la pratique avec un fiévreux intérêt et une satisfaction passionnée, elle élargit dans d'énormes proportions l'horizon intellectuel et fait naître une représentation cohérente et universelle de la Nature, ce que ne peut faire aucune autre science ".

(R.Luxembourg, lettre à S. Liebknecht mi-novembre 1917).

" Sur ma tombe comme dans ma vie, il n'y aura pas de phrases grandiloquentes. Sur la dalle de mon tombeau, on ne devra lire que deux syllabes " zvi-zvi ". C'est le cri des mésanges charbonnières que j'imite si bien qu'elles accourent aussitôt ".

(R.Luxembourg, lettre à M.Jacob du 07.02.1917).

" Notre civiliation passe sur la face entière de la Terre comme une plaie dont les ravages s'accentuent de jour en jour ; il n'est plus de changement extérieur que pour le pire ".

(W.Morris, L'art en ploutocratie).

" Tous les êtres vivants ont de la sympathie pour leurs semblables et, quand le lapin meurt, même le renard pleure ".

(Shi nai-an et Luo Guan-zhong, Chroniques au bord de l'eau).

L E P O I N T D E V U E
R E V O L U T I O N N A I R E D A N S
L E N A T U R I S M E L I B E R T A I R E

L'autre jour notre camarade Zisly, qui s'occupe si activement de la **Vie Naturelle**, est venu me voir, ce qui lui arrive d'ailleurs régulièrement chaque semaine.

- Ne pourrais-tu, me dit-il, faire quelques lignes pour le numéro qui va paraître ? Tu m'avais promis, il y a quelques mois, lors du dernier, mais absorbé par d'autres travaux, tu n'as pas tenu ta parole. Cette fois, puis-je compter sur toi ?

- Mais oui, vieux, tu peux y compter, mais n'aurais-tu pas un sujet ? Cela me faciliterait.

Et mon Zisly de prendre une feuille de papier et de me coucher dessus les chapitres suivants : **Ton opinion sur la façon dont tu comprends le Naturisme végétarien - Ceux qui portent sandales et cheveux longs - Ceux qui tout en se disant naturiens, pratiquent peu ou pas du tout - Ce que les Naturiens peuvent faire au point de vue révolutionnaire dans la société actuelle.**

- Diable, dis-je à l'ami Zisly, il me semble que tu abuses, et pour traiter tout cela convenablement il faudrait une brochure.

- Marche toujours, me répondit ce mangeur de racines- comme l'appellerait l'intellectuel (!) Jean Grave - tu n'es pas limité, et dans ce petit organe on peut tout dire. C'est rare par le temps qui court. Il n'y a guère de journaux où l'on puisse tout dire, sauf quand on s'est rendu propriétaire d'une feuille, et après en avoir foutu à la porte tous les emmerdeurs, tous ceux qui gênent et qui empêchent d'évoluer vers les rives fleuries de la politique et des jouissances immédiates.

Ce que je comprends par **Naturisme Végétarien** ne demande guère de développement. On est végétarien par goût. Je n'ai jamais compris la théorie Naturienne que par une liberté complète. Or, ce qui plait dans le Naturisme, c'est la liberté absolue. Qu'il plaise à Jean ou Pierre de manger des légumes ou de se nourrir de viande, importe peu, chacun se plaçant à son point de vue. Nous ne faisons pas un dogme, une règle, chaque individu consommant ce que bon lui semble, puisque nous cherchons au contraire l'harmonie dans la nature et qu'il y a de place pour la satisfaction des besoins de tous.

Ceux qui portent sandales et longs cheveux ?

Je me suis souvent demandé ce que cela avait à faire avec la propagande naturienne. Là encore, l'individu suivant ses goûts cherchera à se vêtir comme bon lui semblera. Certains ont déclaré que le costume primitif devait être en rapport avec le milieu ! Quel milieu ?

S'il me plaît à moi de me vêtir de certaine façon, je n'empêcherai pas le voisin de troquer sa culotte contre la robe ample, ou de laisser croître ses cheveux si la fantaisie lui en prend. Question d'hygiène simplement !

Ceux qui se disant Naturiens pratiquent peu ou pas du tout.

Evidemment, dans notre belle société, il est pour ainsi dire matériellement impossible à l'individu de conception naturienne d'appliquer ses théories. Est-ce que les anarchistes purs appliquent leurs principes ? Est-ce que nous pouvons nous extérioriser du milieu actuel ? N'avons-nous pas des situations, une vie journalière, des besoins que nous nous sommes créés et que nous ne pouvons immédiatement supprimer? Certes, j'admire le camarade qui mettant ses actes d'accord avec ses principes, aura la volonté de fuir cet enfer actuel, et de se plonger dans la douce vie naturelle, dans le rapprochement de la Nature, dont nous nous sommes écartés par suite de la civilisation qu'ont subie avant nous nos ascendants, mais nous ne pouvons faire disparaître d'un seul coup toutes les chaînes que nous nous sommes forgées.

J'admire notre brave camarade **Eugène Dufour**, dont la volonté opiniâtre, le désir de vivre sa vie de Naturien l'incita à se rapprocher de la belle Nature ; quittant tout, affection des siens et de ses vieux amis, il préféra goûter la joie si douce d'une vie exempte de fièvre, toute de simplicité, loin des atmosphères puantes et des bagnes capitalistes.

Dans son Eden doré, dans son paradis de fleurs et de fruits, Dufour nous donne l'exemple de ce peut un homme, quand il veut et qu'il est persévérant? - Et combien je l'envie! Et combien je voudrais que cet exemple se multipliât !

Mais ce que les Naturiens libertaires peuvent faire dans la société actuelle a une grande valeur malgré tout à mes yeux, il y a un travail autrement important que de savoir de quelle façon on **se vêtira**, ce qu'on **mangera**, ce que nous ferons, et s'il faudra adopter telle ou telle ligne de conduite.

Je sais que ce n'est pas l'avis de certains pontifes du Naturisme qui rendraient des points au pontife de la rue Broca pour leur étroitesse d'esprit et leur sectarisme mercantile. Aveugles ils sont, fanatiques à l'excès, ne cherchant pas, pour arriver au but qu'ils poursuivent, les moyens de passer par les étapes successives ; ils ne voient que la beauté du rêve, sans se rendre compte des obstacles à surmonter, des moyens à employer, des idées à combattre, des rouages à démolir.

Aller au Naturisme directement ? Un leurre ! Franchir la distance qui nous en sépare d'une seule enjambée ? Une erreur ! Il ne faudrait pas connaître la mentalité humaine, les siècles d'ignorance et d'atavisme que nous avons sur la tête, pour croire un seul instant qu'un semblable rêve puisse se réaliser d'un seul coup.

La vie naturelle est pour nous le point suprême de l'individu. C'est le retour à la vie simple, à la beauté, à la santé, à l'harmonie !

Mais pour cela n'avons-nous pas à lutter chaque jour contre la société toute entière ? Ne devons-nous pas combattre toutes ses tares, ses imperfections, et désagréger petit à petit les obstacles que nous trouvons sur la route ?

Or, où est la lutte ? N'est-ce pas dans la destruction complète de l'autorité, représentée par le Capital, l'Armée, la Police, la Loi, le Parlement et la politique infecte qui nous environnent ? Ne devons-nous pas prendre part à cette besogne journalière d'activité, de combat ? Faut-il, comme certain Naturien, laisser de côté toute cette besogne en rabâchant bêtement " que la nature seule est assez forte

pour rendre heureux les individus " ?

Eh oui ! nous le savons, que la nature peut donner à tous le **summum** de la vie, le bonheur assuré, la joie de vivre. Mais pour parvenir à cette nature, pour en sentir tous ses effets, encore faut-il abattre les barrières qui en rendent l'accès si difficile. Et pour les abattre, ce n'est pas en contemplant béatement la Nature, en vantant ses beautés, ses charmes, sa luxuriante végétation, mais en combattant dans les rangs révolutionnaires ; c'est en sapant chaque jour, partout où nous le pouvons, la société actuelle ; c'est en frappant fort, en paralysant nos adversaires, en renversant les préjugés et les idoles, que petit à petit nous arriverons à l'idéal après lequel nous aspirons.

Certes la besogne est dure, aride, périlleuse ; mais quand sous nos attaques réitérées, avec ceux mêmes qui ne pensent pas toujours comme nous, nous serons parvenus à détruire la plus grande partie de ces obstacles, il sera temps de faire toucher plus profondément notre rêve, notre retour à la Nature, notre espoir en une vie meilleure et toute de simplicité.

Cela ne veut pas dire que nous devons abandonner notre propagande naturienne, la diffusion de nos idées, non; mais simplement que tout en les expliquant, tout en créant autour de nous des adeptes et des sympathiques, nous devons combattre avec ceux qui, sans partager la totalité de nos idées, nous aident du moins à détruire cette société, cet enfer qu'est la vie civilisée, et que nous retrouverons peut-être avec nous, plus près de nous même que nous le pensons, quand nous serons arrivés aux dernières étapes, près du but à atteindre.

Le travail des Naturiens est d'abord, à mon avis, de se mêler à la masse, de l'éduquer, de l'aider révolutionnairement partout dans nos actes, pour pouvoir ensuite, près d'une société libertaire, démontrer les beautés du Naturisme, en faire l'expérience, et vivre la vie que nous nous serons tracée et dans laquelle s'épanouira la liberté individuelle.

HENRI BEYLIE.

in LA VIE NATURELLE, feuillets naturiens et néo-naturiens , n°6, novembre-décembre 1912.

" L'Etat se révèle une prison où les défenseurs de la patrie sont les geoliers, la société un asile de fous, où l'autorité et la police montent la garde, où la famille est un concubinage, la science une coterie, les capitalistes des exploiteurs, les beaux-arts inutiles, la littérature des bavardages imprimés, l'industrie un luxe superflu, les communications un moyen de torture, la lumière électrique une nuisance pour les yeux, où toutes les bénédictions de la culture sont soit des malédictions, soit de la vanité ".

(Strindberg, cité par D.Tarizzo, L'anarchie, Histoire du mouvement libertaire dans le monde).

L E T T R E S I N T E R E S S A N T E S

Cher camarade,

Je reçois périodiquement votre petit fascicule de " **La Vie Naturelle** ". Après avoir bien approfondi ce genre de vie, après l'avoir examiné jusque dans ses moindres détails, je trouvai quelques points obscurs. Cherchant cependant toujours à pouvoir réaliser cette vie - la société actuelle dite civilisée m'écoeurant - je ne me fatiguai donc pas dans mes réflexions, j'ai lu et relu vos feuillets, et devant la logique de ce retour à l'état naturel, je compris que le bonheur seul est dans le naturisme libertaire.

Ma conception était d'abord anarchiste-communiste, puis en évoluant je devins individualiste et aujourd'hui mon individualisme est d'être naturien.

Je sais que vis-à-vis de la foule nous passons pour des détraqués , mais vivant sans préjugés, je trouvais la force de caractère de vivre mon idéal.

Je m'éloigne donc le plus possible de cette civilisation et je rapproche ma conception de vie vers l'ordre naturel, seul genre de vie qui peut donner à mon être le bonheur et la liberté. Je crois voir cependant que ce retour à l'état naturel ne peut être accepté que par des individus l'ayant bien compris, ce qui fait que nous sommes peu nombreux ; c'est pour moi encore une question de tempérament ; enfin ne pouvant continuer de vivre dans un pareil état social où tout n'est que misère et souffrance, où tout ce qu'on nomme " progrès " ne peut nous améliorer notre existence, toutes mes tendances aujourd'hui vont vers la vie simple, la vie naturelle, voulant vivre une vie meilleure, une vie saine et belle, et non une vie d'esclave au milieu d'un luxe imbécile. Etre libre, en dehors de toute contrainte, n'est-ce pas la condition essentielle de la vie ? Loin de ces foyers de tuberculose, loin de ces enfers industriels que sont les villes, malgré les obstacles que je trouverai à ma rencontre, je vais à travers les campagnes et les forêts, respirant le parfum des plantes à pleins poumons, connaître la vraie vie. Là seulement je me sens à mon aise, en pleine campagne, lorsque je n'aperçois plus ces grandes villes où des milliers d'êtres humains grouillent pêle-mêle. J'admire, je contemple cette belle nature dont tant d'humains, méconnaissent les satisfactions, je me sens vivre, c'est ma vie, c'est mon bonheur...

Vive la vie simple, vive la vie naturelle ! A bas la civilisation ! Fraternel salut .

CROUZET, Le Chambon-Feugerolles, février 1912.

in LA VIE NATURELLE, feuillets naturiens et néo-naturiens, n° 6, novembre-décenbre 1912.

SUR L'ACCOUCHEMENT

Je me demande volontiers comment la femme, ainsi que les autres animaux, au reste, destinée à enfanter dans la douleur, devait s'y prendre pour se débarrasser du produit de la conception ? La nature avait dû nécessairement y pourvoir comme elle l'a fait pour les animaux. On sait que certains mammifères rongent avec leurs dents les liens qui attachent le nouveau-né à sa mère, que chez d'autres le cordon reste attaché au délivre qui est expulsé spontanément. Pourquoi la femme aurait-elle besoin d'un secours étranger ? en est-il ainsi dans son état de nature ? Je n'en crois rien et peut-être ferions -nous bien de nous en rapporter à elle de ce soin, plus souvent que nous ne le faisons. Un accouchement, en effet, est un acte tout physiologique, ce n'est point une maladie, c'est une fonction, et la fonction la plus importante aux yeux de la nature. Comment donc se ferait-il que cette sollicitude éclairée qui la guide dans l'accomplissement de fonctions secondaires, qu'elle exécute seule, comment se ferait-il donc que la plus importante pour elle eût été abandonnée au hazard, à l'inexpérience, ou à des soins étrangers. Ce n'est pas possible parce que ce ne serait pas logique. Nous croyons donc sincèrement que les secours de la civilisation, dans ces circonstances, ne sont devenus un progrès que parce que cette civilisation elle-même en changeant, en modifiant les lois naturelles primordiales, a obligé de substituer l'art à la nature. Le sang circule dans ses vaisseaux, l'air remplit les poumons et en est expulsé, les aliments cheminent dans le tube digestif et l'économie s'empare des principes réparateurs qui lui conviennent ; des sécrétions et des excrétions utilisent ou expulsent ce qui est utile ou nuisible, et tout cela par la seule puissance de cette même nature, et l'on voudrait qu'il en fût, autrement pour l'exonération de l'enfant ! Ce n'est pas possible, je le répète ; l'intervention de l'homme dans cette occurence est bien près de ressembler à une erreur de notre vie sociale ou au moins à un progrès douteux. Mais, objecte-t-on, il est des accouchements contre nature où la mère et l'enfant succomberaient inévitablement si l'art ne leur venait en aide. Ceci est très vrai : il est des êtres qui naissent difformes et marqués, dès leur berceau, du doigt de la mort, mais ces difformités originelles se rencontrent surtout là où la civilisation a passé. Il est d'ailleurs, parmi les fruits de la terre, des différences de forme, de volume, de beauté ; mais, dans ces écarts même, dans ce qu'on nomme des monstres, c'est une observation bien remarquable, la nature tend sans cesse à l'harmonie, à la régularité, à la logique ; elle est en quelque sorte régulière dans son irrégularité. Mais ces vices précaires, ces anomalies anatomiques ont dû être des exceptions rares dans l'enfance de l'humanité.

Quoi qu'il en soit, l'enfant est sorti du sein de sa mère, et après quatre jours la nature le sépare de l'arrière-faix par une inflammation éliminatrice. Coupez le cordon ombilical à trente ou à trois centimètres, il se

détachera toujours au point que la nature a fixé.

Je ne blâme pas l'art de séparer de l'enfant un corps devenu inutile pour sa nutrition et gênant ou nuisible par sa présence ; mais entre la sage lenteur de la nature et la précipitation de l'art, il y a un terme moyen qu'il serait peut-être prudent d'adopter. Aussitôt l'expulsion de l'enfant l'accoucheur se hâte de couper le cordon et il a tort. Est-ce qu'alors, en effet, l'arrière-faix ne reçoit pas encore pendant quelques instants le sang qui vient de la mère et celui qui revient de l'enfant ? Pourquoi cela? La nature aurait-elle ici, contre ses sages habitudes, fait queque chose d'inutile ?

Cette circulation placentaire, qui va successivement s'amoindrissant, ce sang dont le jet diminue progressivement sous l'influence de la rétractation spontanée de l'utérus, pour la mère ; sous celle de la profonde modification apportée à la circulation, pour l'enfant, ne sont-ils pas une sage précaution en vue de ménager une transition trop brusque, que vous heurtez brutalement d'un coup de ciseau ? A-t-on bien réfléchi au trouble circulatoire qui suit le passage de la vie parasitaire à la vie isolée ? Non, sans doute, car on agirait autrement et peut-être préviendrait-on ainsi de graves maladies, et en particulier la cyanose.

Je ne veux pas faire du paradoxe à plaisir, mais je veux étudier tout simplement les voies et intentions de la nature, bien convaincu à l'avance qu'en procréant l'espèce, comme en pourvoyant à son entretien et au développement de ses facultés, elle a toujours agi avec sagesse, logique et prudence, et qu'elle n'a rien fait de superflu ou d'inutile, je pourrais peut-être ajouter ni rien de nuisible dans l'accomplissement du grand oeuvre de l'Univers.

Docteur MAIRE,
Ancien chirurgien de la marine.
(Brochure publiée en 1862).

in LA VIE NATURELLE, n°7, décembre 1913 - janvier, février 1914.

" Le haut standard de vie et le bien-être est un idéal commun aux deux mondes en compétition dans la " civilisation de la quantité " actuellement en vigueur ; c'est une chaîne qui vaut le fil de fer barbelé des camps de concentration de tous les pays ".

(Bordiga, Dialogue avec les morts).

" (Nature :) Je ne me plains de nul être, sinon d'un seul, de l'homme (...) Il est orgueilleux, meurtrier, larron, cruel, convoiteux, avare, trompeur, désespéré, glouton, médisant, haineux, méprisant, mécréant, envieux, menteur, parjure, faussaire, vantard, inconsistant, dévergondé, idolâtre, désagréable, traître, hypocrite, paresseux et sodomite. Bref il est si fou et si imbécile qu'il est l'esclave de tous les vices et les loge en lui ".

(Jean de Meun, Roman de la rose).

L E S N A T U R I E N S

Nous recevons la communication suivante du groupe des Naturiens :

" Nous avons été surpris de lire dans un des derniers numéros du **Libertaire** un article de Léo Sivasty, réservé, mais plutôt défavorable aux Naturiens. Léo Sivasty demande pourtant à s'instruire sur notre programme, dont nous lui communiquons les grandes lignes :

" Le retour à la nature et l'aversion la plus complète contre la civilisation et ses artifices, qui nous apportent les grandes agglomérations, le manque d'air, les maladies, un travail excessif et un salaire dérisoire.

" L'humanité revenant aux lois naturelles, bénéficiant de la santé et de la liberté. La nature nous donne une production plus que suffisante, étant établie la superficie de la planète. Les hommes ayant leur satisfaction en aliments, en aération, en santé, sont libres et ignorent ce fléau : l'intérêt cause des guerres et des luttes économiques."

Léo Sivasty parle d'un camarade à qui il a fait lire notre brochure. Celui-ci nous traite de déraisonnables. Nous le mettons au défi de produire des arguments sérieux contre nous. Léo Sivasty, du reste, les demande aussi avec cet esprit de justice que doit avoir tout contradicteur sérieux, c'est-à-dire qui répond à un groupe d'action par une discussion développée, et non par un qualificatif inconvenant.

LES NATURIENS :

HENRI ZISLY, HENRI BEYLIE, RENOU, PAUL PAILLETTE, B..., D...r, WEISS A..., D...e, GUILLEMAR, PIRAL, etc.

(réunions et discussions tous les mardis soirs, salle Rouillard, 11 rue de Maistre).

in LE LIBERTAIRE, n° 66-67, avril 1901.

" Nous considérons que l'humanité, ainsi que toutes les formes de vie qui l'entourent, représentent une communauté naturelle ".
(F.Herbert, Les enfants de Dune).

" Pourquoi insistes-tu pour découper le continuum en tranches ? ".
(F.Herbert, L'empereur-Dieu de Dune).

FORCE ET FAIBLESSE

Pour G.Durupt

Veuillez permettre à un libertaire antiscientifique, c'est-à-dire naturien, d'ajouter quelques mots nécessaires à votre article " La Peur " paru au dernier **Libertaire** (10 août).

D'un bout à l'autre l'article est pensé avec justesse, mais vous avez négligé un point que je vais rétablir ici. En effet, dans nos luttes quotidiennes, nous entendons journellement - et ceux qui disent cela sont encore des esprits quel que peu émancipés, quant aux autres... autant n'en point parler - cette excuse, assez logique pourtant et qui a sa valeur, mise en avant au reproche de rester sur place, inactif, au lieu d'aller énergiquement de l'avant : ... " Mais les petits, la femme, nous ne pouvons pas penser qu'à nous ..."...

Je dis que cette excuse a sa valeur ; oui, **car tant que l'on est seul, on est fort**, on peut être vraiment révolutionnaire, mais au contraire, si l'on a femme ou enfants; eh bien, il ne faut pas se le dissimuler, on **est lié**, on est tenu, à moins bien entendu, de rompre toute affection - si le coeur le permet - à moins encore de posséder une compagne qui soit partisan de vos idées, mais elles sont très rares, celles-là, et alors on en vient à s'enliser en un certain conservatisme d'où l'on ne parvient à sortir qu'après certaines circonstances inattendues, parfois.

Car notre superbe civilisation n'est arbitrairement faite que de concessions et de contradictions de toutes parts, et c'est bien difficile d'être absolument **soi** en l'état actuel. " L'homme **Seul** est vraiment fort ! " a dit Ibsen.

Henri ZISLY.

in LE LIBERTAIRE, n°78, 1901.

***

AUTRES DIRES

Contre l'opinion du camarade Calazel, je viens réitérer mes dires, soutenir à nouveau que tout individu ne peut être réellement **lui** et agir en conséquence que s'il est **seul**, son entourage familial lui étant inévitablement fatal. Outre que déjà, l'individu d'esprit libre et libertaire ressent une certaine gêne en sa famille, parce qu'il est incompris, parce qu'aussi, parfois, ses attitudes soulèvent certaines haines, il est obligé - si, bien entendu, sa situation particulière ou diverses circonstances le lui imposent - de faire certaines concessions. Ce faisant, il n'est donc plus **Lui**, son Moi est entamé parce qu'incomplet. Pour bien faire, pour que l'individu ne puisse diminuer sa personalité,

il faudrait qu'il n'ait pas de passions, alors, **il serait vraiment fort**, conservant ainsi toute sa liberté d'action. Je suppose qu'un libertaire, désirant **acter**, ayant une compagne n'approuvant ses idées, qui lui donne à choisir **entre elle et son acte**, nul doute que s'il aime sincèrement - d'où sa passion - il ne donne son choix à celle-ci. Le coeur est faible, il faut pourtant en tenir compte. Il est vrai qu'il y en a malgré cela qui agiront quand même - parce que ceux-ci n'auront pas de passion - par exemple, cette même femme souffrira peut-être si elle aime réellement.

Pas d'attaches pour être révolté efficace !

Maintenant, si la famille, la compagne partagent vos idées, alors tout va bien, car votre propagande fera tache d'huile. Mais cela, c'est plutôt le cas isolé. Le camarade Calazel cite des révoltés laissant derrière eux des êtres chers, très bien, mais ceux-ci n'ont-ils pas souffert et ne serait-ce pas ainsi établir la théorie évangélique du Sacrifice ? On va me dire que je suis sentimental ou que j'expose une excuse pour ne rien faire ; pas du tout, **mais soyez seul**, comme cela vous n'êtes responsable que de vous-mêmes.

On peut m'objecter aussi que compagne et famille ayant vu souffrir et souffrant à leur tour **se révolteront.** Peut-être bien, ça peut arriver, mais ce cas ne se généraliserait sûrement pas, il ne serait que l'exception et il ne faut pas se leurrer. C'est inutile.

Henri ZISLY.

in LE LIBERTAIRE, n°84, 1901.

" Il n'est pas dans la volonté des canneliers d'être écorcés ni des arbres à laque d'être incisés. Les oiseaux ont-ils demandés qu'on arrache leurs plumes ? Est-il dans la nature du cheval d'être poussé par le mors et la cravache et dans celle du boeuf d'être façonné au joug? (...) On tue la vie pour orner des objets inutiles; on attrape oiseaux et quadrupèdes pour se pourvoir en brimborions. On transperce des nez que la nature a créés intacts, on ligote des pattes que le ciel a faites libres. Est-ce là le désir des dix mille êtres ?

(Bao Jingyan, Taiping Guangji).

" Chaque progrès de la technique abêtit la partie correspondante du corps de l'homme. Les vêtements, la maison, la production artificielle de la chaleur rendent inutiles la faculté de réaction de l'organisme à l'air, au chaud, au froid, au soleil, à l'eau. "

(Michelstaedter, La rhétorique et la persuasion).

U N M O T S U R L E V E G E T A R I S M E

On a récemment manifesté dans le **Libertaire**, le désir d'être renseigné sur le végétarisme, de savoir en quoi consiste exactement les idées de ceux qui le pratiquent. La question vaut la peine d'être examinée ; elle est plus vaste et plus générale qu'il ne semble à première vue. Ce que nous sommes, nous " végétariens " ? Les uns disent : " des toqués inoffensifs"; les autres, des " sentimentaux " ; des " utopistes" - Sentimentaux, nous le sommes bien un peu, mais je voudrais essayer de montrer, en peu de mots que nous sommes aussi des gens pratiques, désireux d'améliorer les conditions actuelles de l'existence humaine.

Notre point de départ est une idée morale : Nous ne voulons pas que l'on tue. Nous voulons supprimer la cruauté, si déshonorante pour l'humanité. Je n'ai pas besoin d'insister ici sur les tueries nationales ou internationales, ni sur les cruautés variées que les hommes se distribuent si libéralement entre eux ; je ne parlerai que de celles qu'ils infligent, sans droit et sans nécessité aucune, aux animaux. Il suffit d'ailleurs de rappeler brièvement les souffrances dont tout le monde est témoin. Nous avons tous vu tuer des porcs, des coqs, des poules que l'on suspend au-dessus d'un plat après leur avoir coupé la langue, des pigeons que l'on étouffe, des lapins, auxquels dans certaines localités on arrache les yeux. Nous avons tous vu, pendant les froids les plus vifs et les chaleurs les plus accablantes, des boeufs, des moutons, empilés dans d'étroits wagons et transportés 48 heures et plus, sans nourriture et sans boisson. Je rappelle les tortures raffinées auxquelles on soumet certains oiseaux, comme les ortolans, pour rendre leur chair plus savoureuse; les oies, pour pouvoir transformer en pâtés leurs foies artificiellement hypertrophiés, etc. Je mentionne également les méfaits des chasseurs, qui dépeuplent nos bois et nos campagnes et qui tuent, sans scrupules par désoeuvrement ou par vanité, des êtres comme le cerf, l'alouette, etc. Nous demandons pitié pour les animaux. Peut-être, en les épargnant, l'homme parviendra-t-il à avoir pitié de lui-même, en respectant leur vie, peut-être apprendra-t-il à tenir un plus grand compte qu'il n'est fait actuellement de la vie humaine.

Si encore ce massacre d'animaux trouvait son excuse dans une inéluctable nécessité ! mais non. Je ne prétends pas, dans cet exposé télégraphique, engager une discussion scientifique de la question. Mais Cuvier et, avec lui, beaucoup d'autres naturalistes et médecins, reconnaissent que, par sa structure, l'homme est frugivore et non carnivore. Il suffit d'ailleurs à chacun de nous de considérer un instant sa mâchoire pour constater qu'elle ne ressemble en rien à celle d'un tigre ou d'un lion.

Avons-nous donc de plus proches parents que les singes, qui se nourrissent essentiellement de fruits, de racines et autres produits végétaux ?

Il est incontestable que nous pouvons trouver facilement parmi les végétaux toutes les substances nécessaires à notre nourriture (la plupart des végétariens ne renoncent ni au

lait, ni aux oeufs.). Les lentilles, pour ne citer que ce légume, fournissent, à proportion égale, plus d'azote que la viande.

En fait, une grande partie de l'humanité est végétarienne. Le paysan russe, qui n'est pas débile, est à peu près végétarien. Tout le monde connaît l'importance du riz pour l'Oriental, de la banane pour l'Africain et l'Océanien, du manioc pour l'Américain, du dattier pour l'Arabe. Tous ces produits, nous pouvons nous les procurer à peu de frais. En Europe, des populations nombreuses vivent de maïs, de sarrazin, etc. Le travail physique, le travail intellectuel peuvent aussi bien l'un que l'autre être alimentés par un régime purement végétal, Tolstoï est végétarien et ce n'est pas, que je sache, le moindre penseur de notre temps, Newton, Milton, Shelley, en Angleterre étaient végétariens.

L'avantage du régime au point de vue hygiénique est indéniable. Lorque vous passez dans certaines rues populeuses des quartiers ouvriers de Paris, scrutez un peu de l'oeil les boucheries, les triperies et autres maisons de comestibles. J'en suis sûr, vous frémirez, comme moi, de terreur et de colère, à la vue des viandes suspectes, des graisses malsaines, des poumons flasques et sanguinolents, des foies verdâtres, des saucissons et autres charcuteries de mauvais aloi, que l'on offre partout à la consommation des classes ouvrières trop pauvres pour se procurer des produits de bonne qualité. N'est-ce pas l'habitude, dans bien des restaurants, de maquiller viandes et poissons et déguiser, sous la violence des sauces, le manque de fraîcheur des matières premières employées ? Que de maladies, que de supercheries évitées par un régime végétarien rationnel et convenablement appliqué !

Autre avantage appréciable : le végétarisme est manifestement un régime économique. C'est aussi un moyen de lutte contre l'alcoolisme ; instinctivement, sans effort, un végétarien s'abstient de boissons alcooliques **qui ne lui semblent pas agréables** avec le genre de nourriture qu'il a adopté. Enfin, nous envisageons comme possible, dans l'avenir, la suppression d'un certain nombre de métiers, répugnants ou malsains, dont l'exercice est susceptible de développer chez l'homme la brutalité, la cruauté, et au sein desquels, si je ne m'abuse, le nationalisme a pu recruter, lors d'évènements récents, quelques chauds partisans.

Il y aurait bien des choses à dire sur le végétarisme. Contentons-nous des rapides indications qui précèdent. Prévenons toutefois ceux qui voudraient en faire l'essai, qu'ils doivent s'armer d'abord de patience, car ils seront infailliblement assaillis, comme nous l'avons été, par leurs parents et amis, de railleries, d'objections, d'objurgations, de menaces, plus incohérentes et plus saugrenues les unes que les autres. Mais il en est de même chaque fois que l'on va à l'encontre d'un préjugé établi. Quoi qu'il en soit, tous ceux qui ont pratiqué le végétarisme avec discernement, d'une manière rationnelle, s'en sont bien trouvés et n'ont nulle envie de retourner à la nécrophagie.

VEGETUS.

in LE LIBERTAIRE, n° 84, octobre 1901.

REFLEXIONS SUR LE VEGETARISME

Ces jours derniers, un camarade végétarien me soumettait ses propres réflexions sur la pratique du végétarisme et les bienfaits qu'il en résulterait sur l'économie de tout individu, et me priait, si possible, de porter la question dans la presse libertaire. J'acquiesce volontiers à ce désir. Donc, voici les dires du camarade Hamburger.

" Vous, libertaire naturien (comme moi, du reste) qui combattez tous ceux qui veulent mettre des bornes à la liberté individuelle, et ceux qui détruisent les beautés de la nature, aussi bien de l'homme que l'animal, vous ne voyez rien de révoltant à priver l'animal de sa liberté, ni de le faire souffrir cruellement. Je suppose que vous n'allez pas me dire : dans la nature les animaux se dévorent mutuellement. Vous admettez que la nature ne nous a pas créés comme animal, mais comme homme, c'est-à-dire un être perfectionné et supérieur à l'animal. Par conséquent, il est contre la nature de comparer l'homme à l'animal. J'espère que vous n'avez pas besoin de la Science pour nous prouver que l'homme est **frugivore** et non **omnivore**, comme vous avez lu (1) vendredi dernier. Mais s'il y a des scientifiques entre vos amis qui croient seulement que la science possède la vérité, eh bien, dites leur qu'il est archi-prouvé par elle, que le genre humain est un ramuscule du groupe des catarrhyniens ; il s'est développé dans l'ancien monde et provient des singes de ce groupe depuis longtemps éteint. Il m'est complètement incompréhensible que vous acceptiez comme base d'une théorie naturienne le goût ou l'appétit de l'homme (qui est du reste dénaturé) et rejetiez la liberté et la souffrance.

Je sais maintenant ce qu'on m'objecte toujours quand je parle de végétarisme : c'est qu'on craint la surproduction des animaux. C'est une argumentation qui est plus facile à prononcer qu'à prouver. Qu'on cesse d'abord l'accouplement artificiel, qu'on opère aujourd'hui sur une si grande échelle et nous verrons bien diminuer considérablement le nombre des animaux. Eh bien ! Acceptons donc une fois cette hypothèse de la surproduction (qui est pour moi ridicule) et quand nous verrons qu'ils détruisent notre récolte, nous emploierons tous les moyens de les en empêcher, comme par exemple des filets de corde ou des fils de fer qu'on emploie, du reste, aujourd'hui, ou d'autres moyens. Si tous ces moyens n'étaient pas efficaces et qu'on doive mourir de faim, eh bien ! je les tuerais mais pas avant.

Vous me direz alors probablement que les végétariens ne peuvent pas être conséquents avec leur théorie. Mais, dites moi donc quel être humain peut-il être conséquent dans tout ce qu'il fait ? Vous, **carnivores**, est-ce que vous l'êtes? Si oui, pourquoi ne mangez-vous pas tout ce que vous tuez, comme par exemple les mouches, les puces, et toute la vermine?

Je suis végétarien depuis deux ans et demi, je m'en porte à merveille. Je connais plusieurs végétariens qui sont du même avis. Du reste, tout le monde sait que la consommation de la nourriture animale est un empoisonnement continu.

J'admets même qu'on ne soit pas encore décidé à

changer de régime, vu que le moment n'est pas propice pour mettre en pratique ce qu'on trouve être bon et juste ; mais ce que je n'admets pas, c'est qu'on vienne me dire qu'un naturien doit rejeter le végétarisme. Non, c'est absolument faux. C'est absolument sur le chemin d'un naturien de détruire le moins possible de vies que la nature a créées, c'est contre cette idée fausse de la plupart des naturiens que je proteste de toutes mes forces ".

Que les dents, d'après leur forme, soient destinées à mastiquer des végétaux au lieu de viandes, c'est fort possible, je ne le nie point.

Et la vermine ? poux, puces, punaises, etc. doit-on la conserver sous prétexte de sentiment ? Avec des habitations et un aménagement simples et hygiéniques, il est presque certain que la vermine disparaîtrait, et alors cette hypothèse ne serait plus à envisager.

Avec l'alimentation fruigivore on serait dispenser d'armes et d'instruments nécessaires à la mort des animaux actuellement comestibles. Cela est évidemment exact et préférable si toutefois les fruits se trouvaient être en quantité suffisante. Il est certain que l'accouplement artificiel supprimé diminuerait la production animale, mais il reste à savoir si la production strictement naturelle - en admettant la pratique générale du végétarisme - ne serait pas quand même un embarras pour la société et je crois logique qu'entre manger les animaux ou être mangés par eux, il serait préférable de choisir la première hypothèse. Il reste évident, il me semble, que le traitement végétarien total ne peut être suivi - **actuellement** - que par des individus exerçant des professions intellectuelles ou des rentiers, mais il ne conviendrait nullement aux ouvriers dépensant beaucoup de force musculaire, car il a besoin de stimulants et d'excitants, malgré les végétariens. Il est possible que dans la société rêvée par les libertaires, le végétarisme puisse être pratiqué sur une large échelle, puisque tout individu n'accomplira pas comme maintenant un travail au-dessus de ses forces naturelles, donc n'utilisant que peu de forces physiques, il n'aura nul besoin d'excitants.

Et la sensation agréable de manger un morceau de viande ou de volaille après un dur labeur ? Il en est pour qui c'est une vraie jouissance, et sans elle la vie leur paraîtrait monotone.

Voyons aussi le côté sentimental. Non seulement parce que la viande est un poison, selon les végétariens, mais aussi pour ne pas tuer ou faire souffrir, car si la nature a créé les animaux c'est pour qu'ils vivent comme les individus. Soit. Mais si les animaux souffrent quand on les tue, **de même souffrent toutes les plantes** à qui on retire la vie, à qui, on fait couler la sève, ce sang végétal. Alors, où est la logique ?

Je crois que la nature a produit végétaux et animaux pour assurer notre alimentation en même temps que nos goûts, donc nous devons en user, mais **modéremment**, c'est-à-dire ne pas être ou végétarien, ou carnivore, **mais omnivore**, c'est-à-dire mangeur de tout. Maintenant, je suppose être végétarien, et en cette qualité je détruis tout animal nuisible ou féroce, je crois encore être logique. Tout ceci ne m'empêche pas de reconnaître de grandes qualités d'hygiène et de vie simple, dans le système végétarien.

Henri ZISLY.

(1) Le 20 mars, causerie-lecture anti-scientifique au groupe **L'Ere Nouvelle.**

in LE LIBERTAIRE, n° 25, 1903.

***

L E M O N D E N O U V E A U

Pour l'ami Henri BEYLIE.

.....
Maintenant que la civilisation n'existe plus,
Belle et vivace est la Nature !
Est disparue l'éternelle pourriture.
Mais les mondes civilisés ne vivront plus !
Plus de chaînes, plus d'esclaves.
Plus de maîtres, ni d'entraves.
A tous est assurée l'intégrale Liberté
Et chacun a le coeur en joie
Car, devant l'univers triomphant
Des voix se dispersent en un immense chant.
- Devant le drapeau libertaire qui s'éploie -
Hymnant l'universelle Fraternité !

Henri ZISLY.

in LE FLAMBEAU, n° 8, 8 décembre 1901.

" Au cours de cette évolution, l'homme a été séparé de la nature. L'enfant de la ville ne connaît plus les charmes émouvants que la nature offre, sous mille aspects, au petit pâtre (...) C'est ainsi que croît une race d'hommes dont le rythme vital n'est plus réglé par les phénomènes éternels de la nature ; le jour, la nuit, l'été, l'hiver, qu'il n'apprend qu'à la leçon de choses. Cette nouvelle race vit une vie artificielle, qui n'est plus l'existence naturelle, mais qui est un mélange désordonné d'enseignement scolaire, de journaux, de parapluies, de livres, de canalisations et de lumières électriques ".

(W.Sombart, Le socialisme allemand).

REFLEXIONS SUR LE VEGETARISME

REPONSE A HENRI ZISLY.

" L'animal ne crée pas de matière organique ; il la puise en entier, directement s'il est herbivore, indirectement s'il est carnivore, dans le règne végétal. "

Dr. Jules GRAND.

Aux épris de logique que sont les anarchistes ; à tous ceux qui pensent que le préjugé recouvre la vérité, je dis que le régime carné, partiel ou complet, est, en même temps qu'irrationnel et irritant, un empoisonnement lent et continu.

Voyons si ces affirmations sont fondées et quel crédit notre esprit peut leur accorder.

Pour l'intelligence du débat entre les omnivores et les végétariens, il est nécessaire de poser ainsi la question: qu'est-ce que se nourrir ?... Se nourrir, c'est emmagasiner des cellules organiques ; bien se nourrir, c'est rechercher ces cellules alimentaires sous la forme où elles ont le maximum de vitalité et d'assimilation. Où trouve-t-on la forme au maximum de nutrition, sinon dans le végétal, c'est-à-dire là où s'élabore et se développe puissamment la cellule organique alimentaire ?

Ecoutons le docteur Jules Grand : " Seul, le végétal a pour fonction d'édifier la cellule organique alimentaire. Il emprunte des matériaux au règne minéral en les agrégeant et en les vitalisant. L'organisme animal est incapable d'accomplir ce travail ; il ne peut que détruire la cellule alimentaire, la modifier en l'utilisant pour entretenir son activité propre, sa vie. "

Zisly semble vouloir infirmer cette vérité scientifique lorsqu'il écrit : le traitement végétarien ne peut être suivi que par des rentiers ; mais il ne convient pas aux ouvriers dépensant beaucoup de forces musculaires.

C'est là, une grave erreur. En effet, si la Nature investit le végétal du rôle d'édifier les matériaux indispensables à la vie animale, comment reconstituer puissamment nos forces sans puiser directement aux halles de la Nature? Comment, au contraire, ne pas s'affaiblir et s'étioler en puisant dans l'alimentation carnée de la matière issue du règne végétal ; c'est-à-dire des molécules alimentaires épuisées, étiolées par les exigences de l'animal qu'elles ont entretenu dans l'activité. Au surplus, la matière carnée est saturée des toxiques de la désassimilation animale et de la putréfaction cadavérique. C'est cependant l'alimentation que conseille Zisly pour réparer l'affaiblissement musculaire. Son conseil n'a rien d'à propos. On le voit par ce qui précède. Au surplus, ce qui va suivre ne lui rendra rien de judicieux.

On sait que le système osseux, nerveux et musculaire, ainsi que le système cérébral sont constitués par les phosphates.

Mais, ce qu'on ignore généralement, c'est la pénurie des phosphates dans la viande alors que les fruits, les céréales et les végétaux en sont très riches.

Le régime végétarien, si riche en variétés, s'inscrit donc en faux contre les allégations de Zisly et est au contraire tout indiqué pour celui qui use ses nerfs au surmenage, ses muscles aux durs labeurs et son cerveau aux productions cérébrales.

Je ne suis pas rentier et cependant, depuis deux ans, j'emprunte avec succès et satisfaction, au règne végétal les éléments indispensables à mon individu, à ma vie. Aussi ce traitement m'a débarrassé de la sensation agréable de manger un morceau de viande. Appeler sensation agréable ce qui, au fond, n'est qu'une tyrannie de l'habitude et de l'hérédité, c'est abuser de l'euphémisme. Le tabac, l'opium et l'alcool sont aussi, pour ceux qui s'y accoutument des agents de sensations agréables ! Les préconisez-vous pour cela ?

J.DUPIN.

in LE LIBERTAIRE, n°28, 1903.

" Je voulus tenter de ramener l'homme à ses habitudes primitives, à cet état facile et simple composé de ses vrais biens et qui lui interdit jusqu'à l'idée des maux qu'il s'est faits".
(Sénancour, Rêveries sur la nature primitive de l'homme, sur ses sensations, sur les moyens de bonheur qu'elles lui indiquent, sur le mode social qui conserverait le plus ses formes primordiales).

" La masse de ce qu'on consomme sans discernement atteint des proportions inquiétantes. Elle empêche qu'on s'y retrouve (...) La monstrueuse mécanique du divertissement, qui enfle de plus en plus sans qu'un seul individu y trouve du plaisir (...) Leur société de masse n'a pas seulement produit la camelote pour les clients, elle a produit les clients eux-mêmes. Ceux-ci étaient affamés de radio, de cinéma, de magazines ".
(Adorno, Minima moralia).

" Avec l'homme, Gaia possède l'équivalent d'un système nerveux central et une conscience d'elle-même et du reste de l'univers ".
(Lovelock, La quête de Gaia, in le " New Scientist " du 06.02.1975)

L E R E T O U R A L A T E R R E

Les anarchistes semblent vouloir maintenant s'unir pour faire quelque chose de stable et de pratique. Après avoir lutté pour la journée de huit heures dans les syndicats, après s'être heurtés à tous les sinécuristes syndicalistes, à tous les beaux parleurs, ils veulent accomplir une oeuvre plus solide sur des bases scientifiques.

Mieux vaut tard que jamais.

Puisque nous semblons vouloir nous orienter d'une autre façon, sans pour cela nier ce qui a été fait jusqu'ici, il me semble bon de regarder un peu en arrière.

Qu'y voyons-nous ?

Des anarchistes discutant indéfiniment, milieux libres, éducation, diffusion de livres, grèves de gestes inutiles, controverses fatigantes, théories abracadabrantes, individualistes, etc.

Rien de nouveau, rien de pratique, mais beaucoup de lieux communs continuellement ressassés. Or, depuis quelques mois, je constate avec plaisir que l'on voit d'un meilleur oeil les milieux libres et les centres d'éducation.

Sébastien Faure a organisé la **Ruche**. Madeleine Vernet, **L'Avenir Social**, tant mieux. Il y aura quelque part des pépinières de révoltés, n'ayant rien de syndical ou de coopératif.

Je vois donc avec plaisir, que les enfants "apprendront le métier qui conviendra le mieux à leurs aptitudes" ; cela est très bien, et cela est essentiellement anarchiste, mais, il y a un mais, quelles seront leurs aptitudes ? Seront-elles utiles à la société ? A notre société, celle dont nous rêvons?

On peut répondre que ces enfants, normalement élevés, rationnellement éduqués, n'auront que des idées et des aptitudes utiles et qu'ils feront d'excellents ouvriers manuels, des ouvriers intellectuels d'une grande valeur, des artistes talentueux, des écrivains de mérite, etc.

Et après ?

A quoi servent les artistes, les écrivains plus ou moins puissants au point de vue anarchiste, que font-ils pour changer la société, peut-on compter sur eux pour quelque chose de vraiment utile ?

Est-ce que l'arrêt de leur production, si production il y a, changera quelque chose à la vie économique du pays?

Crèvera-t-on de faim parce qu'il y aura moins de tableaux, de statues ou de livres ?

Non ! Ils auront beau oeuvrer, écrire, parler, propager autour d'eux la saine doctrine anarchiste, eux, seront des parasites et des non-valeurs. Par l'arrêt de leur travail, ils ne tueront pas le capitalisme, ils ne feront pas sombrer les gouvernements.

Il faut bien se dire aujourd'hui, qu'il y a deux sortes de puissances devant nous. Des individus à convaincre et des individus à supprimer, et ceux qui sont à supprimer, ce sont tous ceux qui ont intérêt à perpétuer la société qui nous régit ; ceux qui sont à convaincre sont nos frères encore inconscients, qui ne possèdent qu'une instruction relative, et dont le cerveau n'est que très imparfaitement

développé. A ceux-là, il faut des réalisations pratiques, à ceux-là des constatations, ils ne peuvent comprendre tel ou tel tableau , telle ou telle oeuvre d'art, tel livre philosophique parce qu'une éducation préalable ne les y a pas préparés. Qui doit leur montrer les faits, les réalisations ?

Les anarchistes.

En allant au milieu d'eux, en vivant leur vie, en travaillant auprès d'eux.

Et ce n'est pas parmi les ouvriers des villes qu'il faut aller, c'est au milieu des campagnes. C'est pour cela que je dis qu'on doit inculquer à l'enfant l'amour non seulement de la campagne, de la belle nature...(air connu), mais l'amour de la terre, dispensatrice de toutes les richesses.

Le milieu crée l'individu, donc faites des cultivateurs de vos gosses, et pas autre chose.

On me dira : Et la liberté qu'en faites vous ? Si **mon** enfant veut être architecte, ingénieur, etc., qui peut l'empêcher ?

Je répondrais, au point de vue de l'éducation, la liberté proprement dite n'existe pas. Il y a toujours autorité paternelle quoi qu'on en dise.

Par le seul fait qu'un père considère l'existence de Dieu comme un mensonge inventé par des hommes pour en exploiter d'autres et que, partant de là, il ne donne à son enfant qu'une instruction purement matérialiste, il fait acte d'autorité.

Une autorité qui a raison d'être, je le conçois, mais il y a autorité.

Donc, si le père considère que les villes sont des centres générateurs d'épidémies, insalubres, antihygiéniques en raison de leur importance, s'il reconnaît que les usines sont des bagnes sans air et inhabitables, il n'a pas à encourager son fils à être un ouvrier et à aller à la ville.

Le cerveau de l'enfant est une cire molle, on l'a dit des milliers de fois, cette cire pourquoi ne pas la pétrir dans un sens intelligent.

Nous reconnaissons tous que les ouvriers sont misérables parce qu'il y a surproduction, et beaucoup trop de bras sur le marché du travail.

Nous reconnaissons encore que seuls les travailleurs de la terre sont libres, nous les avons chanté dans tous les psaumes révolutionnaires.

Nous savons que seuls les terriens pourraient arrêter totalement la vie économique sans cesser de consommer.

Nous traitons les bourgeois d'exploiteurs, les commerçants intermédiaires, les avoués, les notaires, les juges, les avocats, les fonctionnaires, les soldats, la police, les journaleux, etc., de parasites, d'individus nuisibles.

Et que faisons-nous de **nos** fils ?

Ceux-ci à qui ont dit : " Tout homme qui consent à travailler pour un salaire dérisoire est exploité, il doit se révolter ". Ces enfants coupent dans le panneau ils ne veulent plus être des exploités, ils sortent des usines, ils deviennent des camelots, des marchands de journaux, de vagues poètes montmartrois, des estampeurs bohêmes, des représentants d'articles quelconques, des cabotins, etc.

Et, il faut le dire, sans aucun ménagément, une grande partie de libertaires sont des gens qui ne savent ce qu'ils sont, et qui vivent non sur le dos des bourgeois,

ceux-là sont assez malins pour s'en débarrasser, mais sur l'échine déjà bien courbaturée des camarades.

Je lisais hier, dans **L'Ere Nouvelle** que quelques colons réunis pour fonder une colonie communiste, s'étaient trouvés arrêtés par l'incapacité dans laquelle ils se trouvaient de cultiver la terre, et en effet on a vu pas mal de milieux qui sombraient à cause justement du manque d'agriculteurs parmi eux.

Cependant, j'ai vu très souvent des paysans qui tout abrutis qu'ils sont n'en réussissent pas moins.

Et alors ! Puisque nous sommes, soit-disant supérieurs à nos contemporains, je ne vois pas pourquoi nous n'arriverions pas à quelque chose.

Se faire exploiter par un cultivateur ou par un patron d'usine, c'est toujours la même chose, ce qu'il y a de certain , c'est que, à l'usine on devient contre-maître si l'on est reconnu " bon ouvrier " tandis qu'à la campagne on peut devenir fermier, métayer et partant de là ?...

Parmi nous, il y a les vaguement teints de littérature, qui n'aiment pas les bonnes parce qu'elles ont " les mains rouges " et méprisent les terriens parce que ceux-ci ont " les mains calleuses " et ce disant, ils admirent leurs pattes blanches de parasites encombrants.

Donc, il faut que nos enfants soient des terriens, il faut que nous anarchistes, nous revenions à la mère nourricière, au milieu d'une atmosphère pure, loin des miasmes, loin des infections.

Si nous voulons être forts, sains, robustes, et si nous sommes vraiment les " germes " d'une nouvelle génération génératrice de force et de beauté : il faut faire des paysans, il faut envahir les campagnes, l'avenir de l'anarchie est à ce prix.

Le salut est là.

Maurice GILLES.

in LE LIBERTAIRE, n° 30, 26 mai-2 juin 1907.

L'ALCOOLISME

A mon avis, la plupart des camarades ne s'emploient pas assez à combattre un des principaux facteurs de l'autorité: je veux parler de l'alcool. Il en est même qui en absorbent une grande quantité et excitent leurs amis à aller au cabaret.

On sait cependant que l'alcool est nuisible à tous les points de vue. Son action sur le cerveau est néfaste. Il paralyse les facultés intellectuelles, éteint les intelligences et rend l'individu incapable d'aucun raisonnement sain et rationnel. Au point de vue physique, l'alcool n'est pas moins redoutable. Voyez cet être chétif, hâve, les yeux égarés : sans nul doute c'est un alcoolique. Des savants ont, du reste, démontré de façon péremptoire que l'alcool ne peut que nuire au bon fonctionnement de tous les organes.

Aujourd'hui, il se consomme une quantité considérable d'alcool. Aussi trouve-t-on un plus grand nombre d'enfants chétifs et maladifs qu'autrefois. Si ça continue, la race humaine ne sera bientôt composée que d'individus idiots ou paralytiques !

On trouve surtout des alcooliques dans la classe ouvrière et cela s'explique. L'ouvrier qui reste journellement dix heures et quelquefois plus à travailler comme une bête de somme, sous un soleil de plomb, n'éprouve du plaisir que chez le mastroquet. Il laisse ses peines au fond du verre et ne pense plus à rien quand il est en état d'ébriété.

On trouve moins d'alcooliques chez les bourgeois parce que ceux-ci travaillent moins, et par conséquent ont moins besoin de se délasser. D'ailleurs, s'ils veulent boire, leurs moyens leur permettent de se procurer des liqueurs fines qui sont moins frelatées que les grosses drogues qu'absorbent le travailleur.

Nous sommes donc amenés à cette conclusion logique, que **l'alcoolisme est un produit de la société bourgeoise.**

Généralement l'alcoolique est un parfait citoyen, un automate entre les mains de l'autorité. Il est doux et rampant devant ses maîtres et brutal et autoritaire envers sa femme et ses enfants. Que lui importe que ceux-ci n'aient rien à se mettre sous la dent pourvu qu'il ait, lui, son petit verre le matin, ses trois absinthes avant ses repas et son café après chaque repas ! Nul métier ne lui répugne: policier, soudard, mouchard, tout lui est bon.

Il s'est bien fondé un peu partout des Ligues "antialcooliques " mais leur effet a été absolument nul. Ceux qui les composent sont, d'ailleurs, de bons bourgeois qui ont tout intérêt à ce que les prolétaires s'alcoolisent.

On nous a parlé assez souvent de " projets " de lois tendant à réprimer l'ivresse publique, mais les gens de loi ne sont pas du tout pressés de mettre ces "projets" en pratique, car outre que l'alcool rend les individus inoffensifs vis-à-vis de l'autorité, il rapporte de fameux bénéfices à l'Etat et aux gros industriels qui le fabriquent.

C'est à nous, anarchistes à combattre énergiquement l'alcoolisme et à le faire disparaître autant que possible des milieux ouvriers. Par le livre, par la brochure, par

la parole, propageons les idées antialcooliques. Montrons au travailleur le mal qu'il se fait en absorbant de l'alcool. C'est surtout vers les jeunes que doivent se porter nos efforts.

Lorsque nous aurons enrayé l'usage du poison, les individus penseront mieux qu'ils le font actuellement. Au lieu d'être des esclaves, ils seront des hommes conscients, voulant jouir de la vie.

A l'oeuvre donc, camarades !

Alfred LORIOT.

in LE LIBERTAIRE, n°46, 1907.

" Je crois que plus on s'attache étroitement à la Nature, plus on se plonge dans la contemplation de ses traits, et plus on est saisi de la nostalgie, de la mélancolique et lente agonie que dévoile partout la Nature sur Terre. Oui, chère amie, notre mère la Terre est en train de mourir ".

(Lenau, Correspondance).

" Le christianisme a anéanti le sentiment de la Nature. C'est pourquoi le mécanisme domine dans la physique moderne ".

(A.W.Schegel, Fragments).

" Qu'est-ce que les périls de la forêt et de la prairie auprès des chocs et des conflits quotidiens de la civilisation ? ".

(Baudelaire, Mon coeur mis à nu).

" La Révolution Industrielle a renversé le rapport entre l'Homme et la biosphère (...) La Grande-Bretagne infléchissait en faveur de l'homme l'équilibre liant la biosphère et l'Humanité. A long terme, le nouvel ordre économique établi par la Grande-Bretagne a mis l'Homme en mesure de rendre la biosphère inhabitable pour toutes les formes de vie, y compris l'Homme lui-même".

(Toynbee, La grande aventure de l'Humanité).

" Comment éberluer, tenir dans les chaînes toutes ces viandes mortes ?... en plus des discours et de l'alcool ? Par la radio, le cinéma ! On leur fabrique des dieux nouveaux ! Et du même coup, s'il le faut, plusieurs idoles nouvelles par mois ! "

" Publicité ! Que demande toute la foule moderne ? Elle demande à se mettre à genoux devant l'or et devant la merde !... Elle a le goût du faux, du bidon, de la connerie, comme aucune foule n'eut jamais dans toute les pires antiquités ..."

" Jamais les bistrots n'ont connu tant d'affluence comparable à celle que leur vaut "les 40 heures". Le peuple ? Jamais tant de loisirs, jamais tant picolé (...)

(Céline, Bagatelles pour un massacre).

SAUVAGISME ET ANARCHISME

AU CAMARADE EVADAM,

La façon d'interpréter le sens de certains mots porte inévitablement à la confusion.

L'autorité est issue de la civilisation, laquelle est d'essence monarchique.

Etre poli, aimable, " sont actes naturels ".

Le contraire est un acte "anti-naturel ou civilisé".

Nature et Civilisation sont les deux contraires. La civilisation anarchique est mille fois plus préférable à celle existante, néanmoins c'est encore de la civilisation, car il y a les besoins scientifiques, lesquels sont faux, " puisqu'ils sont anti-naturels ".

Je cite " Les individus qui ne voudraient pas travailler seraient des parasites que nous supprimerons comme nous supprimerons les parasites actuels quand nous serons assez de conscients ".

Hum, hum !... voilà qui sent quelque peu l'idéal bourgeois ! Travail-Religion, alors ? car enfin, sans être des parasites, il y a (et il y aura toujours) des individus qui ne voient aucunement la nécessité de travailler vu leurs besoins (naturels) moindres que ceux des civilisés. Faudra-t-il conserver l'appareil judiciaire et répressif pour obliger ces rebelles (à la civilisation) à travailler ?

Des gens ayant tracé le tableau d'une société future anarchique ont cependant expliqué qu'il vaudrait mieux nourrir quelques fainéants, qu'il y aurait ainsi plus d'avantage que d'avoir juges et bourreaux.

Le camarade Evadam doit être, j'en suis sûr, de cet avis.

Pour le reste nous sommes d'accord.

Que le camarade Evadam me donne une adresse, s'il le juge à propos, je pourrais lui envoyer, sous forme de publications plus étendues, car il n'est pas possible d'encombrer les colonnes de l'**Anarchie.**

Dernier mot :

Le Naturisme est au Sauvagisme ce que le Libertarisme est à l'Anarchisme.

Henri ZISLY.

in L'ANARCHIE, n°90, 20 octobre 1905.

" L'homme a fondé pour lui-même une sorte de monde des formes et des nombres ".
(G.Vico, De la très ancienne philosophie des peuples italiques).

LE PLAISIR DE LA CHASSE

J'ai idée que si l'homme n'usait pas ses loisirs en passe-temps imbéciles, le travail deviendrait pour lui un refuge intéressant et recherché. Un passe-temps particulièrement stupide et barbare, la chasse est appréciée par quantité de gens. Les uns chassent le dimanche, les autres quelques heures aussi dans la semaine, d'autres se passionnent.

Ah, quel plaisir bêbête que de traîner ses guêtres par les bois et la plaine à la poursuite d'un pauvre animal, quelles sensations combien exquises, raffinées, sauvagistes l'on goûte à la poursuite de la bête traquée, éperdue, hors d'haleine, rendue. Quel plaisir de l'achever en lui fracassant la tête sur le bout de la botte avant de le jeter dans le carnier !

Et le chasseur vous dira fort justement que c'est une nécessité de détruire le gibier, que si l'on n'y mettait bon ordre, il pullulerait et que tous les rongeurs et les volatilles granivores mangeraient toutes les récoltes, qu'un faisan d'une chasse réservée vendu 8 francs aux halles revenait à 20 francs à son propriétaire, qu'un garenne coté 30 sous a détruit et fait pour plus de 10 francs de tort aux céréales, aux betteraves, aux haricots, aux pâtures, que les autres gibiers à plumes, c'est tout comme les pigeons du seigneur de dans le temps, qui étaient un tel fléau que les cultivateurs disaient : s'il ne fallait pas semer par crainte des pigeons, personne ne sèmerait. Mais le grand fainéant qui galvause à travers la plaine des heures et des heures durant ne vous dira-t-il pas qu'il serait fort simple de détruire à jamais le gibier de poil et de plume en considérant toute cette engeance comme une vermine et qu'il faudrait, au lieu de réglementer le droit de chasse, permettre à tous de traquer le gibier par tous les moyens possibles, comme on traque souris et mulots et qu'ainsi nous n'aurions plus de blé, plus d'herbes?

Il n'y avait que le seigneur, autrefois, qui avait le droit de chasse, aujourd'hui tous ceux qui peuvent payer leur droit, acheter leur fusil et de la poudre peuvent chasser. C'est nous qui sommes les princes, on est en république maintenant, on a tous le droit de pourchasser, de tuer le gibier. Dans la grande forêt, c'est le cerf que l'on chasse à grand renfort de chiens, de gardes, de chevaux, de valets. Ah, que c'est joli l'hallali, que de nobles pinceaux ont été influencés ! Entendez-vous les cors, les chiens qui hurlent, la bête qui agonise et que l'on serre, cette bête qui pleure si humainement, dont les larmes coulent abondantes, cette pauvre bête si rudement menée depuis des heures que la chair toute enfiévrée en est immangeable. Que n'a-t-elle pas enduré pendant ces heures de poursuite ? Quel martyre ! Ailleurs, pour les plus maigres sires qui n'ont pas un cerf, il y a les lièvres, les garennes et les oiseaux, tout le monde ne peut se permettre d'épouvanter des géants, on se rabat sur les nains. L'homme qui a un fusil dans les mains, éprouve la démangeaison de s'en servir, quand il ne peut tirer sur

des perdrix, il tire sur des moineaux, sur des roitelets, au besoin il troue sa casquette comme dans le midi, quand on ne rencontre rien, rien. L'homme est une grande bête, il faut qu'il fasse du bruit, qu'il fasse péter la poudre, c'est un barbare, il faut qu'il guette, qu'il poursuive, qu'il martyrise, il a aussi la rage d'acquérir, de posséder, d'attraper, d'agripper, sa mesquinerie n'a pas de bornes, son peu de développement ne lui donne pas la limite où il est nécessaire, indispensable de tuer pour la défense de sa vie, de ses ressources et la cruauté de tuer par plaisir, il confond la nécessité de tuer et je ne sais quel vil plaisir de tuer.

Tant que nos plaines seront parcourues par les chasseurs, des milliers et des milliers de gens oeuvreront pour produire les armes, munitions et équipement, gibier, gardes et gendarmes, parasites de toutes sortes subsisteront inévitablement parce que la société ne sera composée que de gens grossiers, qui ne ressentent pas, qui n'ont pas conscience de la souffrance d'autrui, de gens qui n'ont pas de sensibilité ; les hommes sensibles, eux, souffriront de la barbarie sociétaire.

Puissent ces réflexions faire comprendre à quelque homme affiné que c'est un répugnant passe-temps que celui de la chasse !

G.BUTAUD.

in LA VIE ANARCHISTE, n° 25, 25 septembre 1912.

" Parce qu'il faut produire,
il faut par tous les moyens de l'activité possibles
remplacer la nature partout où elle peut être remplacée,
il faut trouver à l'inertie humaine de quoi s'employer,
il faut que des champs d'activités nouvelles soient créés
où ce sera le règne enfin de tous les faux produits fabriqués,
de tous les ignobles ersatz synthétiques
où la belle nature n'a que faire
et doit céder une fois pour toute et honteusement
la place à tous les triomphaux produits de remplacement".
(Artaud, Pour en finir avec le jugement de Dieu).

LA TERRE EST LA MERE.

Depuis que je lis et me rends compte des évènements, j'ai lu pas mal d'ouvrages et beaucoup de journaux de toutes les couleurs et de toutes les tendances. Parmi ces ouvrages je n'en ai trouvé aucun si petit soit-il qui émanât d'un paysan. Tous ces ouvrages et écrits proviennent d'écrivains professionnels ou d'ouvriers manuels plus favorisés que l'ouvrier agricole. Quelques uns ont essayé d'imiter la voix du paysan, mais ils n'ont pas réussi. Dans tous ces ouvrages, on dépeint la misère du pauvre et l'opulence du riche : on flatte les pauvres et on débine les riches. Je ne me crois pas suffisamment bon juge pour savoir quelle catégorie est la plus mauvaise, car, en somme, le prolétariat depuis la dernière révolution n'a rien tenté de sérieux pour prouver exactement que les riches sont aussi mauvais que l'on est tenté de le croire. Nos efforts consistent à soutenir une multitude de grèves en criant : Sus aux capitalistes ! A bas les bourgeois ! Mort aux exploiteurs ! Vive la grève pour une augmentation de salaire et une diminution des heures de travail ! Lorsque les grèves se terminent soi-disant en faveur des exploités, on crie victoire ouvrière, et on vote la reprise du travail à l'unanimité, avec la conviction de reprendre le collier dans les mêmes conditions que nous étions la veille de la proclamation de la grève, sauf quelques francs d'augmentation de salaire ou une faible diminution d'heures de travail, c'est-à-dire nous continuons à nous considérer comme étant à la charge de l'individu ou de la compagnie qui nous occupe. Maintenant que nous sommes sortis vainqueurs de la lutte soutenue pendant des semaines et que nous avons par notre sagesse arraché ces quelques améliorations au détriment du patron, disons-nous, ce qui est d'ailleurs une grave erreur, on le verra plus loin, c'est à lui de s'arranger comme il l'entendra, nous comptons sur lui et non pas sur nous-même, notre existence est entre ses mains, il doit nous payer puisque nous travaillons, s'il s'enrichit à nos dépens, l'on dira qu'il a volé, s'il se coule l'on dira qu'il a été maladroit ou qu'il a fait de mauvaises affaires. Après lui nous chercherons un autre, car il nous faut des patrons.

Malgré que dans nos syndicats et dans nos fédérations, nous ayons pour devise que les travailleurs doivent faire leurs affaires eux-mêmes, nous persistons à vendre notre travail en gros pour le racheter en détail. Je ne sais même pas si les patrons ne failliraient pas à leur devoir en refusant de tondre tous les moutons qui demandent à l'être. On a vu soutenir des grèves et endurer toutes espèces de privations pendant des mois, lorsque les patrons s'entêtaient à ne pas donner satisfaction dès le début de la grève. On a vu pendant la durée de ces grèves toutes les idées imaginables germer dans la tête des grévistes pour faire capituler les patrons, sauf celle de prendre le matériel et l'outillage en commun et de le faire fonctionner au profit de tous.

Non, cette idée n'est pas venue, et si je dis que le patronat faillirait peut-être à son devoir en refusant de tondre tous les moutons qui demandent à être tondus, s'il prenait fantaisie aux exploiteurs de déclarer un lock-out

perpétuel, - mais en feraient-ils le simulacre seulement, j'incline à croire que la classe ouvrière s'évanouirait en poussant le cri de miséricorde : "Nous sommes perdus, nos maîtres ne veulent plus de nous, qu'allons-nous devenir, personne ne veut plus prendre le fouet pour nous mener au bercail. Je dis ceci, tellement je vois la classe ouvrière manquer de confiance en elle-même et croire qu'elle vit aux dépens de ses propres exploiteurs presqu'autant que ces derniers savent qu'ils vivent aux dépens de l'autre.

Oui, la classe ouvrière est peureuse, sinon lâche, de sorte que lorsque l'on fait la comparaison de la mentalité de la bourgeoisie capitaliste de 1849 avec celle de 1912, comme le camarade Laisant dans son article du 26 août, de la **Bataille Syndicaliste**, nous invite à le faire, évidemment on la trouve presque la même. Mais est-ce qu'il y a lieu de s'étonner que la mentalité de la bourgeoisie soit restée la même qu'il y a 63 ans ? Pourquoi s'en étonner tant que la classe ouvrière n'aura pas pris une autre arme que le modèle 1849 pour faire crouler ses moyens de vivre opulemment.

Est-ce que la situation sociale des deux classes n'est pas la même aujourd'hui qu'en 1849 ?

Le camarade Laisant dit dans son article que la classe ouvrière n'est pas disposée à abandonner la position acquise. Pense-t-on que la bourgeoisie soit plus disposée à abandonner ce qu'elle occupe depuis bien avant 1849 ?

Ils sont bien drôles, à mon avis, ceux qui croient à cela. Tant que le prolétariat en restera à croire que faire ses affaires lui-même consiste à créer des coopératives de consommation et à mener ses grèves en tenant les politiciens à l'écart, la bourgeoisie aura une quantité de beaux jours devant elle, car, si le capital a cédé aux travailleurs le droit de faire la grève les bras croisés pour revendiquer des salaires plus élevés, ce n'est qu'après avoir mûrement réfléchi que l'arme choisie par ses esclaves pour le combattre n'était pas autre chose qu'un sabre en bois blanc ; tant que les travailleurs consentiraient à lui vendre leur travail en gros, puisqu'il leur restait les moyens de le leur revendre en détail et au prix double, il ne lui restait qu'à établir un pourcentage de bénéfice sur chaque corporation pour équilibrer son budget comme il l'entendrait. Il a tellement bien établi son pourcentage de bénéfices, qu'après 60 ans d'efforts et une multiplicité de grèves, il nous réduit à crier : Vie chère ! Nous resterions 60 siècles dans les mêmes conditions, nous n'obtiendrions que le même résultat.

Exemple : S'agit-il d'une fabrique de chaussures employant 200 ouvriers et ouvrières gagnant chacun 10 francs par jour au profit de l'usine. On ne les paiera que 5 francs par jour, reste donc 50 pour 100 de bénéfice brut pour le patron, soit 1000 francs par journée de travail, 300 000 francs par an, au moins. A lui la fourniture de matières premières et l'entretien du matériel, bien entendu. Le bénéfice net est énorme, si énorme que l'on finit par s'énerver, on dresse un cahier de revendications et l'on donne un délai au patron. Si la réponse n'est pas favorable, on déclare la grève ; le patron quelque fois se fait tirer l'oreille car il lui faut le temps pour consulter ses confrères de toute une région sur une augmentation du prix de vente des produits de leurs dindons, de sorte que si le patron après 15 jours de grève consent à une augmentation de salaire de 10 pour 100, c'est que l'on peut s'attendre à une augmentation

du prix de vente d'autant.

Résultat du fait de grève. - Le patron pendant les 15 jours de grève avait non pas du pain sur la planche mais des louis pour s'en procurer, ne s'est pas porté plus mal ; pendant ce laps de temps, les ouvriers ont subi une perte de salaire, ils ont contracté des dettes, pendant qu'ils seront à amortir leurs dettes, d'autres corporations se trouveront dans la gêne par suite de l'augmentation du prix des chaussures, se mettront en grève à leur tour et feront augmenter le prix d'autres objets nécessaires à l'existence du cordonnier, de sorte que lorsqu'ils auront fini de payer leurs dettes, ils ne s'apercevront même pas qu'ils ont eu 50 centimes d'augmentation de salaire. C'est ainsi que nous passons notre temps à vivre ou à vouloir vivre les uns aux dépens des autres.

Ceci existera tant que les pionniers de l'armée des travailleurs n'auront pas pris la direction de leur propre existence, en s'organisant dans de vastes colonies pour produire en commun tout ou à peu près tout ce qui est nécessaire. Il faudra que ces pionniers montrent que c'est la Terre qui est notre mère nourricière, après que nous avons quitté les mamelles de celle qui nous a donné le jour. C'est d'elle, c'est de son flanc, c'est-à-dire du sein de la Terre que sort tout ce qui peut satisfaire nos besoins ; c'est donc vers elle que doivent se tourner les yeux des militants, ivres de voir une transformation sociale avant l'an 2000. Attendre un Messie quelconque pour nous apporter plus de bien-être ne serait qu'une perte de temps. Je veux dire qu'attendre une diminution du prix des moyens d'existence serait inutile, car la cause directe de la cherté des vivres réside en ce qu'il y en a trop pour consommer et pas assez pour produire ; il y a trop de vers dans le fromage, trop de travaux inutiles.

la terre est la seule source de notre existence, ce travail de la terre qui devrait faire notre admiration, est délaissé à tel point que le nombre d'ouvriers qui restent encore à l'agriculture est très restreint ; tellement restreint que là où ils font de la culture et de l'élevage ils sont à travailler 16 et 18 heures sur 24 pour pouvoir fournir la bouchée à ceux qui les entourent. Eux seuls n'ont pas fait entendre leur voix, c'est probablement parce qu'ils n'ont pas le temps. Il serait donc à souhaiter que les idées émises par le camarade Butaud et autres, dans la **Vie Anarchiste**, ces temps derniers, en ce qui concerne le communisme agricole, soient suivies d'effets, car les camarades libres, qui entreprendraient et feraient prospérer une oeuvre semblable, feraient un grand bien pour l'humanité.

J. LE HONZEC.

in LA VIE ANARCHISTE, n°6, 15 octobre 1912.

LE VEGETARISME, UNE HYGIENE PHILOSOPHIQUE

L'homme ne meurt pas, il se tue.

Qu'est-ce qu'un végétarien ? : Pour les simplistes, c'est un original qui mange des herbes, pour d'autres gens c'est quelqu'un qui ne mange pas de viande afin de satisfaire aux exigences d'un régime médical ; enfin pour beaucoup, le végétarien est un consommateur de végétaux et rien que cela. Ainsi se perpétuent des appréciations insuffisantes, incomplètes, voire des jugements faux.

En fait, préjugés, routine et goinfrerie aidant, peu de gens se donnent la peine d'examiner à quels déterminants obéit le végétarien et avant d'examiner le pourquoi et le parce que de la philosophie végétarienne, je vais brièvement dire ce qu'est le végétarien.

Le végétarien se réclame plus de la philosophie, de l'hygiène, que de la médecine ; il n' a pas recours à la science, en homme présomptueux, dogmatique ; il ne se tourne vers elle que dans la mesure où celle-ci l'oriente vers des précisions vieilles et incontestées.

Le partisan du végétarisme est un hygiéniste, il prône une alimentation rationnelle, il ne mange aucune viande parce que les déchets de sa désassimilation durant la vie et les produits de décomposition qui naissent aussitôt la mort, sont des poisons qu'il est malsain d'introduire dans l'organisme. Il poursuit dans le calme une vie simple et demeure attachée à une vie non encombrée de tous artifices de toilette, de faux luxe ridicule, de mille futilités, colifichets, effets de productions inutiles et partant de peines.

Le végétarien ne se campe pas dans le milieu social en ascète rigoriste, il apparaît plutôt comme une figure volontairement réagissante contre le nervosisme actuel, contre la vie fiévreuse qui est celle de presque tous les humains; aussi contre le machinisme à outrance, c'est-à-dire contre notre civilisation dégoûtante parce qu'industrielle ; le végétarien pense que la place de l'homme est plus dans les champs et les jardins que dans les cités sales et corrompues.

Le végétarien tend au naturisme, c'est-à-dire vers une vie proche de l'état naturel.

***

Point de vue chimico-biologique. Parmi les réactions qui peuvent retenir d'une façon profitable notre attention et intéresser notre santé, il en est une que tout chacun néglige par trop. Elle est cependant nécessaire alors que la cherté des vivres, des fraudes incessantes, des tripotages de matières premières inquiètent tous ; elle vient bien à point à notre époque de science à outrance, de restaurants nombreux où s'élabore une cuisine inavouable.

A propos de cherté des vivres, disons en passant combien il est curieux de remarquer l'enthousiasme que consommateurs pauvres et riches mettent à réclamer l'entrée franche de bestiaux étrangers ; ces protestataires s'abuseraient

moins s'ils savaient que la viande nourrit bien peu, qu'elle contient pour le moins 65 % d'eau, c'est-à-dire deux fois plus que n'en contient le pain ; mais, il y a un mais qui fait que le consommateur, surtout s'il est pauvre a le préjugé de l'aliment cher, comme si dans une société capitaliste une relation quelconque était à établir entre la valeur d'un produit et sa valeur de nutrition.

Le végétarisme fut boudé longtemps parce que chacun ne voyait en ce mode alimentaire qu'un régime de malades, un régime d'exception fait pour snobs usés, fatigués d'excès répétés et ainsi obligés de se mettre " au vert " quoique se souciant fort peu d'une vie rationnelle.

Combien de femmes ignorantes ne jetteraient-elles pas de hauts cris, rien qu'à la pensée de ne plus pouvoir préparer très vivement les repas quotidiens comme le leur permet l'emploi du beafsteck, de la grillade ou encore du douteux morceau de charcuterie trop souvent confectionné avec de bas morceaux de viande encore déséventés à l'aide de poudres ad hoc, dont certaines sont composées en majeure partie à l'aide de sels de cuivre.

Cette crainte, cette appréhension est le fruit de l'ignorance ; beaucoup d'individus, même instruits attribuent, supposent par ouï-dire à la viande une valeur nutritive imaginaire, une valeur que chimiquement parlant elle n'a point. A ce propos, on confond fréquemment le pouvoir d'excitation qu'elle possède incontestablement avec sa force nutritive ; il est vrai que l'on établit bien une confusion regrettable entre végétarisme et végétalisme.

Le végétarien s'alimente de fruits, de légumes frais et secs, il s'abstient de boire des boissons fermentées, de café, thé, cacao ; il use de produits non toxiques d'origine animale tels le laitage, les oeufs, le miel, alors que le végétalien ne consomme aucun produit d'origine animale mais uniquement des végétaux.

Donc la différence entre végétarisme et végétalisme est sensible, en outre étymologiquement parlant le premier de ces deux systèmes procède d'une racine de bas-latin : vegetare signifiant devenir vigoureux, se fortifier. Que nous sommes loin du verbe végéter que bénévolement on accouple au mot végétarisme.

Je ne veux pas rééditer ce que l'étude et la pratique m'ont apprises, pour des investigations complémentaires, je reporte le lecteur aux publications soignées de la peu démocratique quoique très intéressante : Société Végétarienne de France, 53, rue de Vaugirard, Paris 6°. Mon but est de m'étendre plus particulièrement sur la mise en pratique du végétarisme. Auparavant quelques généralités sur les trois aliments meurtriers que sont la viande, l'alcool, le sucre industriel.

La viande est un aliment qui ne nourrit que par les graisses qu'elle contient, elle produit une impression de bien-être, de force comparable à l'impression de chaleur que l'alcoolique ressent après absorption à jeûn d'un verre d'eau-de-vie. Viande et alcool, quoique différents par leurs effets, sont de bien mauvais agents de résistance, ils agissent trop directement et à la fois trop fortement sur moelle et cerveau, quel danger ! La viande même fraîche, saine, occasionne dans notre tube digestif des troubles continuels, elle intoxique lentement parce qu'elle donne naissance à des toxines, des ferments qui encrassent le corps et provoquent chez nombre

de personnes sédentaires une constipation opiniâtre.

On peut classer les viandes en quatre groupes : blanches, rouges, brunes, poissons.

Les viandes blanches (lapin domestique, volaille) sont les moins dangereuses, aussi sont-elles employées souvent par les vieillards ou encore en régime mixte, en régime de convalescence.

Les viandes rouges (boeuf, porc, vache, cheval) sont les usagées, c'est l'aliment de fête du prolétaire.

Les viandes brunes (gibier) sont les plus dangereuses à cause de leur goût un peu " sauvage ", une détestable perversion du goût veut qu'elles soient trop souvent consommées à demi corrompues sous forme de faisandés, de marinades dégoûtantes.

La chair des poissons se corrompt d'une façon extra-rapide, beaucoup plus vite que toute autre viande. Chacun connaît la puanteur que dégage du poisson frais pour que je puisse me dispenser d'insister ; à priori on n'a tout de même pas de tels inconvénients avec des légumes verts ou des fruits.

Supprimer radicalement la viande de son alimentation, c'est-à-dire passer brusquement d'un régime carnivore à un régime végétarien, ne plus boire que de l'eau, des tisanes, manger des racines et très peu sous prétexte qu'alors on consommait trop, serait aller à l'encontre du but proposé.

Méfions-nous des exhortations de début, un peu de pessimisme fait réfléchir. Quiconque est décidé à s'occuper de son alimentation doit tout d'abord s'observer, toute chose devant subir une mise au point personnelle. Il n'y a rien d'absolu, la preuve s'en trouve dans le fait que voici. Il peut arriver que l'on fasse prendre de la viande à un malade, mais alors c'est comme médicament et cela chez des sujets à estomac fatigués, paresseux, ne fonctionnant plus que sous l'influence d'un excitant déterminé : la viande. Entre plusieurs maux le moindre est à choisir. Il importe donc de changer sa nourriture petit à petit, ne plus manger de viande au repas du soir et abandonner radicalement l'emploi des viandes rouges et brunes.

(**à suivre**) PIERRE NADA.

in LA VIE ANARCHISTE, n°10, 10 janvier 1913.

" La superconnerie mécanisante et robotisante des salles obscures, de ces cavernes cent mille fois plus abrutissantes que les pires idolâtriques catacombes des premiers siécles ".

" Le peuple, il exige du loisir et de la vinasse ! avant tout ".

(Céline, Bagatelles pour un massacre).

" Car en somme d'où vient la misère de notre façon de vivre et de consommer, d'où viennent les grandes villes et les centres industriels, d'où viennent les masses de consommateurs prolétariens, d'où viennent les succédanés, la pacotille, la camelote, d'où vient la bougeotte universelle, sinon en grande partie, d'un mode déterminé de production : le mode capitaliste".

(Sombart, Le socialisme allemand).

LE VEGETARISME

(Suite)

Attaquons maintenant le second aliment meurtrier: l'alcool.

Les boissons fermentées : vin, bière, cidre, poiré, contiennent peu d'alcool, mais en contiennent néanmoins et sont de ce fait nuisibles. Une opinion courante veut que le vin ne fasse point de mal, cela est vrai dans une bien faible mesure. Ainsi on aurait mauvaise grâce à dire que, de temps à autre, l'absorption d'un verre de vin soit quelque chose d'extrêmement dangereux. Le danger est dans l'habitude, cette fausse nature et réside aussi en ce que l'homme ne sache se modérer et soit trop souvent porté à excuser et légitimer maints gestes inutiles, que notre nature n'exige point.

Il n'y a pas de boissons fermentées ou distillées qui soient hygiéniques, la seule bonne boisson est l'eau et les meilleurs vins sont mauvais ; il est préférable de s'en passer et de le faire surtout sans esprit de sacrifice, ce qui procurerait de la douleur.

La nature n'a pas mis le vin à notre disposition spontanée, elle met à notre portée du raisin, préférons-le au vin.

On peut trouver dans le commerce, sous le nom de " nectars ", du jus de raisin non fermenté, qui a un goût très agréable, mais aussi l'inconvénient de coûter très cher.

A d'autres égards on peut dire que l'homme qui boirait un litre de vin à chacun de ses repas s'alcooliserait sûrement et les cas ne sont pas rares d'alcooliques qui ne boivent que du vin.

Les boissons distillées sont le résultat de la distillation de produits divers, sinon inattendus : raisins, pommes, prunes, betteraves, pommes de terre, grains, figues sèches, maïs, bois. L'alcool forme le fond de toutes boissons distillées ; les liqueurs ne diffèrent entre elles que par la proportion d'alcool qu'elles contiennent et encore par un bouquet, une senteur parfois naturelle, mais plus souvent produites à l'aide d'extraits douteux sortis des laboratoires.

L'alcool de vin, qui jadis était le seul consommé, est devenu très rare et depuis quelques décades d'années on s'est mis à distiller ferme en France. On y produit couramment des alcools à bon marché qui se débitent dans des cabarets-assommoirs dont le nombre croît et embellit avec une rapidité déconcertante. Une foule d'études faites par maints docteurs et autres gens ont stigmatisé, ainsi qu'il convenait les méfaits de l'alcool ; une de ces études dont l'esprit impartial est à retenir a été publiée par les frères Léon et Maurice Bonneff, sous le titre choisi : **Les marchands de folie.** (2 fr. chez Marcel Rivière et Cie - Paris).

Répétons donc que l'alcoolisme fait des ravages effrayants en France, que les remèdes hypocrites employés par des gouvernants intéressés à l'abrutissement des ouvriers, n'ont eu et n'auront jamais que l'effet d'un cautère sur une jambe de bois.

On consomme plus d'alcool que jamais, les bouilleurs

de crû augmentent, les distilleries clandestines pullulent, le bistrot est un organe de propagande républicaine et ce, pendant que le bétail électoral tombe en extase devant ses maîtres qui daignent s'inquiéter d'hygiène sociale, d'une vaine propagande anti-alcoolique, alors que le bon sens démontre que l'alcoolisme n'est qu'un effet dont la cause est la civilisation industrielle que nous subissons et le remède: un revirement vers la vie naturelle, vers le naturisme.

Quant aux dangers de l'alcool, ils sont légion; il émousse le palais, brûle l'estomac, le foie, surexcite le système nerveux, blesse les poumons et mine lentement l'organisme qu'il attaque de tous les côtés.

L'alcool est cause de beaucoup de maladies, maux de reins, d'estomac, troubles cérébraux aussi de rixes, atteintes à la vie des gens et mille maux que le philosophe constate et craint de ne pouvoir mieux faire que déplorer.

(à suivre)

PIERRE NADA.

in LA VIE ANARCHISTE, n°5, février 1913.

***

LE VEGETARISME

(suite)

Quant au sucre industriel, on s'étonnera peut-être de le trouver en aussi mauvaise compagnie que celle de la viande ou de l'alcool ; il ne dépare pas la collection d'aliments meurtriers.

Il y a deux sortes de sucre : le sucre naturel et le sucre industriel.

Le sucre naturel est celui que l'on trouve dans la plupart des fruits, et aussi dans le miel, cet aliment si estimé des anciens. Le sucre naturel est très nourrissant, c'est un aliment indispensable à l'homme bien portant ; associé à des ferments et à des sels nutritifs vitalisés, il est très assimilable. En un mot, c'est un aliment vivant, naturel, physiologique.

Le sucre industriel est un véritable poison et cependant la plupart des gens le tiennent pour un bon aliment. Beaucoup de médecins en donnent des doses formidables aux enfants en bas âge, des marcheurs, des cyclistes en usent, dans certaines armées on distribue du sucre blanc à l'occasion de grandes marches. Jean Marestan lui-même, dans son intéressant livre : **L'Education sexuelle**, à la page 57, recommande le sucre industriel lequel est cependant peu digne d'intérêt ainsi qu'on en jugera par ce qui suit.

Ce qui fait que l'on s'illusionne sur le sucre industriel, c'est que tout chacun croit à la bonté de l'aliment concentré et le sucre fait partie de ces aliments surnutritifs, de ces aliments dits énergétiques que nous devrions bannir de notre alimentation, parce qu'ils suralimentent, surexcitent, provoquent des maladies et encore et surtout, parce que nous avons à notre portée des aliments naturels qui ont les qualités sans avoir les inconvénients, ni les dangers des aliments

concentrés précités.

Le sucre est un aliment mort qui a perdu l'association protoplasmique végétale, aussi le contact des sels minéraux; c'est une drogue qui pour être assimilée demande de gros efforts. De plus, ce corps chimique produit de l'irritation, de l'échauffement, il surmène les viscères, les altère par répétition et provoque encore des déviations digestives. Nulle part on ne le trouve sous cette forme dans la nature.

D'ailleurs l'argument formidable que l'on peut jeter contre le sucre industriel, c'est qu'il est un aliment antiphysiologique. Antiphysiologique, qu'est-ce que cela signifie ? Le Docteur Paul Carton l'explique clairement aux pages 67 et 68 de la **Réforme alimentaire** - numéro du 15 mars 1912.

" Voici l'explication. Il y a pour les cellules de chaque espèce d'êtres et pour les liquides qui nourrissent ces cellules, une concentration un dosage, une qualité des matériaux nutritifs dissous, un ensemble de conditions que doit remplir tout apport de l'énergie, pour être harmonieux et bienfaisant à ces éléments cellulaires vivants. Ces conditions, déterminées par le lent travail de l'évolution, sont les bases fondamentales de la vie cellulaire normale, de l'état dit physiologique. Quand ces données viennent à être modifiées, soit par défaut, soit par excès ; quand, par exemple, des matériaux énergétiques inaccoutumés ou trop concentrés s'offrent aux cellules, elles subissent de ce fait une agression, une meurtrissure qui est contraire à leur vie normale, qui la met en péril, en un mot qui est antiphysiologique. Les effets provoqués par ces deux états, le physiologique et l'antiphysiologique, sont très dissemblables. Toute excitation commande un effort de réaction cellulaire doux, modéré, progressif, non fatigant, qui créé l'état de santé. Toute irritation antiphysiologique, au contraire, nécessite une réponse cellulaire brusque, violente, admirable sur le moment, mais qui, à la longue, se fait épuisante, destructive et engendre l'état de maladie. Cet effort démesuré d'adaptation que doivent fournir nos cellules, pour se mettre au niveau avec la violence de l'excitant alimentaire antiphysiologique que nous leur offrons si souvent, au lieu d'être considéré comme une défense désespérée contre un agent nocif qui va épuiser nos réserves d'énergie, est toujours pris par nous pour un épanouissement plus parfait de la vie.

Plus la machine ronfle et trépide sous l'action du surchauffage, plus on est fier et joyeux ; plus les enfants deviennent rouges et gras sous l'influence de la viande et du sucre, plus les parents sont heureux ; plus les malades engraissent et se pléthorisent sous l'action de la suralimentation et des drogues toxiques, plus les médecins se félicitent.

Et pourtant, rien n'est plus factice que ces apparences trompeuses, rien n'est plus dangereux que ces beaux rendements sur lesquels on s'extasie, parce que le surmenage, la lésion, la maladie, la mort prématurée d'un organisme dont on a gâché les réserves de vie, en sont l'aboutissement fatal. "

Les méfaits du sucre industriel - je précise - sont nombreux, il est cause d'entérite, de diarrhées foudroyantes, il tue beaucoup d'enfants en bas âge chez qui il provoque ce que certains ont appelé la fièvre du sucre.

Le Docteur Paul Carton, chaque fois qu'il est appelé

à examiner un nourrisson, supprime radicalement la ration de sucre dont on le gave et cela aussi bien dans le biberon que dans l'aliment : grâce à cette simple restriction il a constaté un état sanitaire meilleur. Voilà de quoi faire réfléchir les médecins qui gorgent de sucre les enfants et vont jusqu'à leur donner des quinze à dix huit morceaux de sucre quotidiennement.

Le sucre industriel est le grand responsable de la mortalité diabétique, de la goutte et de la carie des dents. Il n'était pas connu en Europe avant le X° siècle; il nous vint du Levant via Venise et fut considéré pendant très longtemps, jusqu'au XVII° siècle, comme un produit pharmaceutique. De l'officine de l'apothicaire qu'il n'aurait jamais dû quitter, le sucre artificiel gagne rapidement la boutique de l'épicier ; c'est ainsi que la consommation en devint courante.

Présentement on use des quantités fantastiques de sucre industriel ; cette drogue entre dans la composition de presque tous les plats alimentaires, dans les pâtisseries, bonbons, chocolats, jusque dans les infusions. En 1820 la France consommait 48.000 kilogs de sucre, en 1890 ce chiffre montait à 460.000 kilogs, c'est-à-dire presque dix fois plus.

Depuis 1890, la consommation du sucre industriel n'a fait qu'augmenter. Ainsi durant la campagne 1910-1911 la France produisait 711.712 tonnes de sucre brut de betteraves. Que de bâfreries en perspective ! Quelles sources de bénéfices pour ces messieurs de l'industrie sucrière !

MISE EN PRATIQUE DU REGIME VEGETARIEN

J'ai remarqué qu'il était nécessaire de varier fortement sa nourriture au début de la mise en pratique du régime végétarien ; qu'il fallait consommer en premier lieu les légumes préférés, observer aussi soigneusement ses digestions, - d'ailleurs, chacun devrait être son propre hygiéniste.

Digérer les légumes est plus laborieux que digérer de la viande et cela ne signifie nullement que plus un aliment se digère vite, plus il soit susceptible de nous être utile. Que non. Il est d'autre part indispensable de mastiquer lentement les aliments, ce qui permettra de manger moins, boire moins, c'est-à-dire de ne pas fatiguer l'estomac.

Il y a un écueil à éviter, c'est l'abandon du régime au bout de quelques semaines. On trouve des gens qui affirment ne pouvoir se passer de viande ; d'autres disent que nombreux sont les carnivores bien portants. Ceux qui colportent cette affirmation toute gratuite oublient de constater la quantité de gens malades que l'on rencontre chaque jour et encore le peu de résistance qu'offrent en cas de maladie, beaucoup de gens qui passent pour bien se porter.

On rencontre également des individus qui évoquent le fumet d'une escalope de veau, d'un plat de tripes et sont prêts à, sacrifier leur hygiène alimentaire à une gourmandise qui s'ignore, puisque leur régime végétarien peut satisfaire le gourmet le plus délicat.

(A suivre) Pierre NADA.

in LA VIE ANARCHISTE, n° 12, 1° mars 1913.

L'EFFORT INDIVIDUEL DANS LE COMMUNISME

" Quant à la question du travail en commun - de la production - je m'y associerais plus aisément, je ferais ma part et même au-delà, si besoin était, à la condition essentielle cependant, que je sois en compagnie de camarades aussi consciencieux, animés du même état d'esprit - **sinon** je préférerais alors oeuvrer individuellement ".

Que l'on médite cette phrase extraite d'un court article, paru dans le dernier numéro de la **Vie** sous la signature de Zisly. Zisly, le vieil ami de Paillette, l'auteur des Tablettes d'un lézard, son condisciple, qui a écrit de belles choses sur la liberté d'aimer, d'agir, d'être, de travailler, qui, je crois, dans un vers s'exprime ainsi ou à peu près " Que chacun " marne " comme il peut ! ". C'est le naturien Zisly, l'homme simple qui voudrait voir les gens s'ébattre dans les prés et les grands bois, l'ennemi de la civilisation industrielle qui abrutit l'homme par un surmenage intensif; c'est lui le doux apôtre de la vie normale dans la liberté, dans l'entraide, dans l'harmonique paix qui doit s'établir entre la nature féconde et l'homme débarrassé des lois, des contraintes et des préjugés ; c'est lui qui nous dit " Je délaisse le communisme, si les autres ne grattent pas comme moi ".

Cela vous semble drôle, lecteur, c'est cependant ainsi. Oui, un camarade qui a 20 ans de propagande, qui a tenté de scruter toutes les théories sociales, qui a pris de-ci, de-là pour se créer une ligne de conduite, pour avoir des points de repère, qui croit savoir où il va et qui aboutit à la mesure de l'effort !

Pauvre Zisly, ne comprends-tu pas que tu justifies ainsi la théorie bourgeoise, que tu prends à compte cette formule de toujours. " A chacun selon ses oeuvres ". Tu connais l'utilité de l'association des efforts, tu en as calculé toute l'économie, tu ne te refuses pas à constater sa puissance qui multiplie l'effort individuel, mais tu dis que tes co-associés doivent être aussi consciencieux que toi-même. Quel rectificatif et quelle erreur initiale !

Le bourgeoisant quelconque, ouvrier ou capitaliste, ne raisonne pas autrement ; il constate qu'il est impossible d'harmoniser les efforts, que toute théorie peut se soutenir par la parole, par la plume, mais que la liberté est un mirage que sa pratique fait évanouir, parce que chacun entend jouir du résultat total de son effort.

Pauvre individualiste. Que n'as-tu l'esprit de Brandt ! Pourquoi t'inquiètes-tu des autres ? Avant que de marcher, déjà tu crains d'être victime ! Et voilà un de ceux qui parlent de faire marcher les autres, de les inciter à dépouiller le vieil homme, à être fiers, vaillants. Voilà un entraîneur qui stigmatise les foules pusillanimes, bassement intéressées, où chaque individu est un être amorphe, sans constance, sans volonté, qui règle sa marche sur l'arrière-garde!

Et cependant Zisly est un camarade sérieux, actif, un bon compagnon, qui dépense tout son temps, tous les sous qu'il prélève sur son salaire pour publier sa pensée dans une feuille qui paraît aussi souvent qu'il le peut, qui, à part les gestes mécaniques de travailler, manger et produire,

est totalement absorbé par l'étude des questions sociales, a toute sa volonté tendue vers un mieux-être pour les autres. C'est lui, un des rares camarades qui militent inlassablement, qui dit qu'il ne marcherait pas avec d'autres, s'ils ne marchaient pas du même pas.

Quelle inconséquence ! Mais Zisly, regarde-toi donc et regarde donc les autres, tu t'actionnes dix fois plus qu'eux, tous tes gestes, toute ton activité démentent ta parole - tu es pour l'action en avant des autres. Si tu es logique, tu dois t'arrêter court et te mettre en sommeil pour le reste de tes jours. Il n'existe pas un cent, non pas un cent d'anarchistes qui ne se dépensent gratuitement autant que toi ; entre nous, tu es une poire, tu continues alors que les autres n'en foutent pas le coup, faut-il que tu sois naïf.

" Que les autres aient le même esprit que toi". Mais est-ce que tous les anarchistes qui s'associeront avec toi ne prétendront pas être animés du même esprit que toi, c'est-à-dire du même amour fraternel, de la même tendance à la solidarité, à l'entr'aide ? Mais si, mon pauvre vieux, tous, tous, prétendront être et peut-être au fond d'eux-mêmes seront animés du même esprit que toi, mais leurs efforts et les tiens ne peuvent aboutir parce que malheureusement chacun, tu entends bien, chacun, comme toi, évalue son effort et le compare à celui des voisins, chacun se monte le coup sur soi-même, parce que chacun ne peut se rendre compte exactement de l'effort d'autrui. Il est naturel qu'on soit partial, coulant pour son propre individu, et plus regardant, plus exigeant, plus sévère pour tout autre.

N'as-tu pas entendu de tes propres oreilles, ces propos : Que les maîtresses de maison ont donc de peine à guider leurs grossières et inintelligentes domestiques, qu'il est pénible de répéter toujours la même chose, d'avoir l'oeil à tout, et pour le linge et pour la cuisine, et pour la propreté, et pour les multiples travaux d'une maison bien ordonnée. Le patron absorbé par ses affaires a-t-il toujours une juste rétribution du résultat de son activité commerciale ? Le maître compagnon n'est-il pas le sous-officier de l'armée du travail et son travail de surveillance ne seconde-t-il pas admirablement le travail de direction ! Et le compagnon lui-même ne donne-t-il pas un effort de qualité supérieure à celui de son manoeuvre ! Est-ce que du général au soldat de 2° classe chacun ne prétend pas avoir droit à une rétribution en rapport avec la quantité de l'effort fourni ? Voilà l'argumentation générale qui confine à la tienne.

***

Dans le communisme chacun apporte son effort et chacun prend au tas ; chacun produit selon sa personnalité, c'est-à-dire que la production individuelle est la résultante d'une foule d'influences accumulées chez un camarade, qui consomme selon sa personnalité, influencée, constituée à cet égard de la même façon. Que veux-tu de mieux pour la liberté individuelle. Où peut-elle mieux s'épendre ?

Avant de vivre dans le communisme, l'individu existait dans des conditions qui n'ont rien de bien charmant, qui ne lui conviennent point, puisque c'est un révolté contre l'ordre social, il vient vivre dans un milieu où certaines

conditions matérielles, morales ou intellectuelles lui semblent plus favorables et il vit dans le communisme tant que ces conditions lui agréent. Du jour où ces conditions ne lui conviennent plus , il abandonne la pratique du communisme. C'est logique.

Mais ce qui est illogique, c'est que l'on abandonne un milieu communiste pour retourner à l'ordure de la propriété individuelle, parce que certains communistes sont inférieurs comme conscience productrice. Pourquoi l'humanité entière ne vit-elle pas le communisme ? Mais parce que chacun craint d'être " arrangé" par les autres. La propriété individuelle, c'est la sauvegarde de l'effort !

Ainsi, c'est l'idée de défense qui engendre le crime. La peur d'être volé, la peur de ne pas posséder tout ce que l'on prétend avoir produit, la peur du lendemain arme, tous les hommes les uns contre les autres : le faisceau du licteur, c'est bien l'emblême de la défense collective, c'est l'arsenal où chaque citoyen a déposé son arme remise à la communauté, sur laquelle s'est greffée toute l'organisation actuelle.

***

Un groupement communiste n'est pas surtout la réunion d'individus qui se connaissent personnellement, qui ont des affinités les uns pour les autres, cela peut être un peu cela, mais c'est avant toute chose la réunion d'individus qui admettant que la société capitaliste actuelle, basée sur la propriété individuelle, sur l'autorité, est une société abominable, établissent une société basée sur la propriété commune, sur la liberté et tant que la propriété reste commune, ils continuent à vivre associés. Fonder une association par apports des affinités individuelles, mais c'est limiter une association à un nombre infime de participants. Ne sais-tu donc pas, Zisly que pour bien connaître une personne, il faut avoir mangé avec elle un boisseau de sel ! L'amitié est une chose que le temps noue, puis presque toujours dénoue; un camarade aujourd'hui, dans certaines conditions est très sympathique, il est plus sympathique qu'il était hier, demain les conditions étant autres, il le sera moins ; ce n'est donc pas sur une question de sentiments personnels que l'on peut fonder quelque chose de précis, de consistant, de positif, de collectif, de social.

C'est sur un principe que l'on s'établit et si les individus qui se sont rencontrés pour asseoir leur société sur le principe de la liberté admettent que la conscience dans la production doit être égale chez tous, à quoi aboutissons-nous ? Quelle sera la mesure de l'évaluation de cette conscience ? Nous ferions des appréciations non basées positivement. Que chacun, par ce qu'il voit, par ce qu'il sait ou croit savoir, porte en lui une appréciation sur l'activité de tel ou tel, très bien, rien de plus naturel. Naturel, ai-je dit, je devrais dire rien de plus instinctif. L'homme le plus développé, le plus affiné, n'y eut-il aucun intérêt, est toujours porté à apprécier l'activité de ses voisins, à plus forte raison si ces voisins sont ses co-associés.

Au lieu de tendre à comparer ses efforts avec ceux des autres communistes, il faut au contraire, lutter contre son propre instinct pour s'efforcer de ne jamais comparer

son effort à ceux des autres. Personnellement je m'y emploie, je lutte contre cet atavisme qui me porte à comparer et, j'ose le dire, je n'y arrive que tout à fait incomplètement: la brute en moi combat l'idéaliste. Je cherche constamment à oeuvrer, à vivre sans me soucier si les autres apportent au but commun la même activité, la même initiative, le même acharnement à vouloir aider la communauté dans sa marche vers plus de liberté, plus de bien-être, plus de grandeur.

S'activer sans se soucier de la qualité et de la quantité de l'effort des autres, c'est-à-dire prendre le contre-pied de la méthode de la foule autoritaire, c'est le bon principe communiste. Connaître les efforts individuels seulement pour les harmoniser en vue du rapport collectif, c'est le secret de la perfection du communiste, du libertaire. Marcher dans le communisme, avec les communistes, à son pas, sans crainte d'être en avance sur autrui est bien préférable à déserter la troupe communiste, parce que certains ne vont pas assez vite.

L'échec, l'avortement plutôt, des tentatives communistes provient surtout de ce qu'au moment où un nouveau camarade vient grossir les rangs de la phalange, au même moment, un autre abandonne.

Quelle force le communisme n'acquerrait-il pas, si chaque jour un nouveau compagnon désertant le milieu bourgeois, passait au communisme, sans qu'en même temps, pour un autre compagnon le phénomène inverse ne se produisit! Et la raison, les raisons qui déterminent le départ du communisme ne se résument-elles pas à ceci : que les " autres " n'ont pas agi avec le même esprit que soi ?

Communistes ! quand dans l'oeuvre communiste, chacun s'efforcera de réparer les erreurs, les faiblesses, les manques d'initiative des autres, le communisme triomphera. Le communisme ne peut se développer quand les éléments supérieurs, ou se croyant tels, s'en retirent. C'est justement parce que l'on croit son activité intéressante que l'on doit la porter tout entière au développement de la liberté communiste, car, se retirer, c'est engager les autres à en faire autant, c'est abandonner le combat contre la nature dans la liberté, par l'association, pour le poursuivre dans l'esclavage, dans la désunion, par l'opposition des intérêts particuliers, pesés à la balance faussée de la loi.

Les hommes qui viennent au communisme ont un apprentissage à faire, l'apprentissage de la liberté ! Toujours ils ont été dans un milieu qui a dirigé leurs efforts pour l'obtention d'avantages individuels, comment est-il possible que du jour au lendemain, ils soient capables d'oeuvrer en vue du bien collectif. Et c'est parce qu'ils sont encore incapables, qu'ils abandonneraient l'application de leur méthode ?

Zisly, j'ai du mal à te comprendre. Ce que tu ferais dans notre colonie, si tu y vivais, c'est ce que tu fais actuellement, tu dépenserais ton effort sans compter, tu serais entraîneur, tout en faisant ton apprentissage de la liberté, tu ne plaquerais pas parce que les efforts seraient mal coordonnés, parce qu'à ta convenance, parce que apprentis de la liberté, nous manquerions de savoir, d'ordre de méthode; tu sais bien que l'homme a besoin du concours du temps pour se transformer et s'adapter matériellement, physiquement, au milieu voulu et créer par suite de notre développement mental. Le communisme anarchique s'approche d'autant plus

de la perfection que nous lui accordons qu'il est pratiqué par plus de gens, par plus de groupes et que ses pratiquants sont plus évolués et plus consciencieux. Le communisme anarchique ne peut être abandonné par un compagnon ; on peut quitter un groupe parce que l'on n'y pratique plus le communisme dans la liberté, pour des raisons personnelles, ou parce que matériellement on y est insatisfait, ses ressources étant trop limitées : on ne le quitte pas parce qu'on croit les autres inférieurs moralement, ce serait le contraire qui peut-être serait vrai.

G.BUTAUD.

in LA VIE ANARCHISTE, n°4, 20 mai 1913.

" L'homme ne saurait violer impunément les normes et les lois de la nature, notamment celles dont le sens profond lui échappe (...) Mais dès que, mû par la présomption et le défaut de mesure, l'homme franchit les bornes naturelles et enfreint l'ordre voulu par Dieu, la nature ne tarde pas à exercer de terribles représailles".
(Fried, Le tournant de l'économie mondiale).

" J'aime la forêt, on vit mal dans les villes ".
(Nietzsche, Ainsi parlait Zarathoustra).

" C'est le premier grand inconvénient des grandes villes que les hommes y deviennent autres que ce qu'ils sont, et que la société leur donne, pour ainsi dire, un être différent du leur".
" En général, il n'y a guère à gagner à tout ce qu'on substitue à la nature ".
(J.J.Rousseau, la nouvelle Héloïse).

" Vis selon la nature, sois patient et chasse les médecins ".
(J.J.Rousseau, L'Emile).

" Les gens de votre race forment, dans leur ensemble, la plus odieuse petite vermine à qui la Nature ait permis de ramper à la surface de la Terre ".
(Swift, Les voyages de Gulliver).

" La production ne produit pas seulement l'homme en tant que marchandise, la marchandise-homme, l'homme dans la détermination de marchandise, elle le produit, conformément à cette détermination, comme un être déshumanisé aussi bien intellectuellement que physiquement : immoralité, dégénérescence, abrutissement des ouvriers et des capitalistes ".
(Marx, Manuscrits de 1844).

LE VEGETARISME (suite)

POINT DE VUE PSYCHOLOGIQUE

A quels sentiments ou plutôt à quels besoins de l'esprit correspond le végétarisme ; en un mot quelle est la psychologie du végétarien, tel est le point de vue particulier mais intéressant que je vais aborder.

La plupart des végétariens contemporains présentent leur système sous un jour scientifique, c'est peut-être là une présomption qui fait verser nombre d'entre eux dans le dogmatisme ou un sectarisme sur lequel je reviendrai.

Les végétariens citent volontiers la phrase de Cuvier : " **L'homme paraît fait pour se nourrir principalement de fruits, de racines et d'autres parties succulentes de végétaux ".** Trop souvent les carnivores en appellent à la dentition de l'homme, en particulier à la canine pour affirmer qu'elle est d'un usage carnivorien, mais ils omettent d'ajouter que l'on rencontre cette ennuyeuse canine chez les frugivores et aussi chez quelques ruminants, lesquels on le sait, ne mangent pas de chair animale, le Dr. Ern. Nuyssens, dans un article intitulé : " Réponse aux journaux " article qui fit quelque bruit, à l'époque de sa parution, en mars 1901, cite au nombre des ruminants à canine : le chameau, le cerf et le chevrotin.

D'autre part, il est avéré que l'appareil dentaire de l'homme ne correspond ni à celui des carnivores, ni à celui des herbivores, pas plus encore à celui des animaux s'alimentant indifféremment de chair et de végétaux. Notre appareil dentaire est semblable en tous points à celui du chimpanzé, lequel est bien végétarien puisqu'il ne mange que des fruits, des céréales, des racines et aussi du laitage. J'ai trop peu l'esprit scientifique courant pour tirer victoire de ce qui précède, mais ces quelques remarques peuvent contrebalancer bien des affirmations énoncées à la légère.

Le végétarisme est vieux comme le monde, de tous temps furent des gens partisans d'une vie simple et volontairement se refusèrent à faire usage de viande. Ce furent tout d'abord des moines bouddhistes, des philosophes grecs, Pythagore, Héraclite, Zénon, puis encore les ascètes de la Thébaïde, les pères de l'Eglise.

L'apôtre Mathieu vécut de fruits, de farineux, de glands et de légumes. Le végétarisme fut en usage pendant tout le moyen âge dans les couvents de la chrétienté.

Raymond Meunier dans sa brochure "le végétarisme" (0.75 au Mercure de France) cite un scholastique du XVII° siècle Antoine Gondin qui est catégorique. On demande, dit-il, quel est l'aliment naturel de l'homme, et si la chair des animaux a pour lui les qualités d'un aliment naturel.

Réponse : " **L'aliment naturel à l'homme, ce sont les fruits, les céréales, les herbes et les autres produits directs de la terre, ou ce qui se prépare avec ces produits."**

De nombreux philosophes en tous temps et lieux furent végétariens ou de tendance végétarienne ainsi Plutarque, Epicure, Descartes, Newton.

Plutarque dit : " Quant à l'usage de manger la chair des animaux, il est certain qu'introduit d'abord par la nécessité, il est devenu par l'habitude bien difficile à détruire ; mais ce n'est pas priver les hommes des ressources nécessaires à la vie que de les détourner de se faire servir à leur table des plats de foie gras, de se divertir à voir des animaux se battre, de s'amuser à les faire mourir et surtout arracher les petits à leurs mères. L'usage qu'on tire des animaux n'est pas injuste et mauvais en soi ; ce qui est coupable et révoltant, c'est le goût de les faire souffrir par plaisir. "

(d'après Octave Gréard - De la morale de Plutarque, page 123).

En 1685, le sieur des Coutures, dans la préface d'un livre extrêmement osé pour l'époque : La morale d'Epicure avec des réflexions, écrit : " Enfin Saint Jérôme a rétabli la réputation de notre philosophe. N'est-ce pas une chose d'admiration, dit ce père de l'Eglise, qu'Epicure qu'on regarde comme le maître de la volupté, ne dise autre chose dans ses livres, sinon qu'il ne faut pour subsister agréablement que des herbes, des fruits et une simple nourriture, que la recherche de la délicatesse des viandes donne plus de peine qu'elle n'apporte de plaisir au goût, que de l'eau et du pain suffisent au corps, et que l'excès n'est point nécessaire pour sa conservation. C'est seulement par le plaisir d'être vicieux qu'on s'y abandonne ; le boire et le manger doivent servir pour apaiser la faim et éteindre la soif et non pour flatter notre intempérance. Ceux qui vivent parmi le luxe des festins cherchent ensuite des plaisirs criminels ; mais ceux qui vivent sobrement ne sentent point chez eux les désirs de la concupiscence ; et d'ailleurs la sagesse qui n'est que l'ouvrage du travail, ne s'acquiert point dans ce genre voluptueux de vie, et la nature est contente de peu de chose, une nourriture commune la garantit de la faim et un simple habit la défend des rigueurs du froid. "

Parmi les contemporains quels sont les partisans du végétarisme ?

Exception faite des malades qui le pratiquent sur avis médical, les végétariens se rencontrent chez les individus qui, à des degrés différents, attachent de l'importance à leur vie intérieure : chrétiens, théosophes, individualistes, philosophes, anarchistes individualistes.

Il y a beaucoup de peuplades et d'individus qui sont végétariens par atavisme, par habitude, parce qu'il en est ainsi dans leurs moeurs, tels les nègres de l'Afrique centrale, les montagnards de beaucoup de contrées. Nombre de travailleurs sont végétariens ou presque et ma foi s'en trouvent fort bien ; ainsi sont les portefaix de Constantinople, des mineurs chiliens, les briquetiers flamands, les agriculteurs siciliens, des terrassiers piémontais et aussi de beaucoup de paysans pauvres.

Entre autres écrivains, Tolstoï a écrit de jolies pages sur la beauté morale du végétarisme notamment dans son livre : les Plaisirs cruels.

Elisée Reclus a écrit ce qui suit :

" Chacun de nous, surtout ceux qui ont vécu dans un milieu populaire loin des villes banales, uniformes, où tout est méthodiquement classé et caché, chacun de nous a pu être le témoin de quelques-uns de ces actes barbares, commis par le carnivore contre les bêtes qu'il mange... Mais

ces impressions s'effacent avec le temps : elles cèdent à cette éducation funeste de tous les jours qui consiste à ramener l'individu vers la moyenne en lui enlevant tout ce qui en fait un être original, un homme...

Nous disons simplement que, pour la grande majorité des végétariens, la question n'est pas de savoir si leurs biceps sont plus solides que ceux des carnivores, ni même si leur organisme présente contre les heurts de la vie et les chances de la mort une plus grande force de résistance, ce qui d'ailleurs est fort important : pour eux, il s'agit de reconnaître la solidarité d'affection et de bonté qui rattache l'homme à l'animal ; il s'agit d'étendre à nos frères dits inférieurs le sentiment qui déjà dans l'espèce humaine a mis fin au cannibalisme."

Incontestablement le sentiment humanitaire si bien mis en valeur par E. Reclus au cours des lignes précédentes a procuré au végétarisme beaucoup de partisans qui ne sont pas éloignés d'être des mystiques.

Qu'un anarchiste comme Elisée Reclus étende sa sollicitude à ses frères dits inférieurs, cela n'étonne pas celui qui connaît les efforts qu'a fait cet homme en vue de l'émancipation humaine, mais qu'un bourgeois végétarien qui possède des actions de mines de charbon où crèvent lentement des prolétaires ou qui a des intérêts quelconques dans ces verreries où oeuvre la " viande à feu ", qu'une vieille anglaise végétarienne amoureuse de chiens et de chats gras d'une pitance dont se contenteraient maints vagabonds ou traîne-misère; que ces végétariens me racontent qu'ils se refusent à consommer de la viande parce qu'ils ne se reconnaissent pas le droit de détruire la vie, voilà ce que je ne saurai prendre au sérieux.

Et ils sont légion les végétariens qui ne tueraient pas un poulet ou un lapin pour le manger, et font partie de la société protectrice des animaux, qui ne mettent pas de chaussures de cuir parce qu'ils se considèreraient comme souillés par le contact de quelque chose qui a eu une vie animale, qui ne protestent jamais chaque fois que pour des intérêts économiques, des tripotages financiers, deux états se font la guerre sur le dos des peuples ; qui n'élèvent jamais la voix lorsqu'au su et au vu de tous, on frappe dans les prisons, les postes de police ; qui ne disent pas un mot quand les immondes policiers des moeurs brutalisent les pauvres filles soumises, quand on torture dans les biribis d'Afrique, les bagnes militaires.

Quels pantins, quelles loques sensiblardes que de tels végétariens et cependant la sensibilité humaine est autrement vive que celle de nos frères inférieurs les animaux. Et tout de même mitrailler des Marocains, régler des conflits ouvriers à coups de sabres, c'est détruire la vie !

Certains végétariens prétendent que nombre de légumes ont une valeur particulière ; ainsi le jus de carotte rendrait plus doux, les amandes bouillies dans le lait donneraient de la virilité, la pomme donnerait de l'esprit, la laitue serait souveraine dans les maladies nerveuses. Je ne sais trop dans quelle mesure il faut faire crédit à ces on dit. Notre vie à nous est complexe, trop soumise à une multitude d'influences diverses sinon dissemblables, bizarres même pour que l'on puisse arguer de la valeur de remarques particulières dont la vérification échappe à tout contrôle positif.

Dans un domaine autrement sérieux, des expériences faites par Mes Ioteykio et Kipiani et relatées dans leur brochure qui a pour titre : Enquête scientifique sur les végétariens de Bruxelles, ont établi que les végétariens avaient un avantage nettement marqué sur les non-végétariens à propos d'épreuves musculaires. Les efforts des végétariens sont réguliers et peuvent être considérés comme des efforts de résistance. Pour mon compte personnel j'ai constaté avec plaisir que ma force physique s'était accrue depuis ma conversion au végétarime.

Tous les végétariens disent que leur régime leur procure une tranquillité d'esprit, un état de sérénité remarquable, que le travail intellectuel leur est facile, que leurs perceptions et sensations s'affinent.

Le végétarien tend à plus de douceur que le non végétarien, il possède plus de maîtrise de soi, aussi est-il d'un commerce facile, agréable. Son état physiologique est toujours meilleur que celui du carnivore, ses digestions sont bonnes, son estomac n'est pas à la torture, son sommeil est calme, parce qu'il rêve peu.

Bien que le végétarien soit soumis comme le commun des mortels à des excitations physiques autres que celles qui procèdent de l'alimentation, mais par exemple des conditions climatériques de la contrée qu'il habite, il est indéniable et par ailleurs facile à imaginer que la non absorption d'excitants de tous genres,une vie sexuelle réglée, une vie simple, de bonnes conditions d'hygiène doivent procurer du bien-être et du calme.

Et il serait regrettable qu'il n'en soit pas ainsi.

Pierre Nada, in LA VIE ANARCHISTE, n°6, 20 juin 1913.

" Ajoutez à cela l'orgueil insupportable des humains, qui se persuadent que la nature n'a été faite que pour eux, comme s'il était vraisemblable que le soleil, un grand corps quatre cent trente quatre fois plus vaste que la Terre, n'eut été allumé que pour mûrir ses nèfles et pommer ses choux ".

(Cyrano de Bergerac, Les Etats et Empires de la Lune).

" O Terre ! mère-commune, fille puissante de l'Auguste Soleil, nous, tes enfants, sommes rassemblés pour te rendre notre filial hommage: O Terre sainte, notre mère commune, nourris-nous".

(Restif de la Bretonne, La découverte australe).

LE VEGETARISME (Suite)

POINT DE VUE SOCIAL

Les végétariens font beaucoup de propagande et cela n'est pas autrement étonnant puisque nombre d'entre eux sont idéalistes ; aussi le mouvement végétarien est important, particulièrement dans les pays anglo-saxons : Grande-Bretagne, Hollande, Allemagne, Belgique. Une opinion à la fois courante et déplacée représente les Anglais comme de gros mangeurs de viande, cela a quelque fondement, mais il serait juste d'ajouter que c'est en Angleterre que l'on rencontre le plus de végétariens. Manchester compte dans son sein la plus ancienne société végétarienne qui soit.

En pays latin on rencontre également des végétariens, mais plus spécialement ceux à tendance fruitarienne ou végétalienne ; un climat chaud, une vie facile comparativement à celle des pays septentrionaux, favorise cette tendance qui se manifeste surtout en Italie, au Portugal, en France et en Roumanie.

Qu'ils soient anglo-saxons ou latins, les végétaliens sont actifs ; ils prêchent d'exemple, publient des journaux bien tenus, éditent des revues sérieusement documentées ; ils fondent des restaurants, ouvrent des maisons de vente de produits végétariens, établissent des maisons de cure. Partout ils ont une activité intéressante et sans contredit celle qui est la plus profonde, c'est l'école végétarienne. En Angleterre où existent le plus grand nombre de colonies et écoles végétariennes, des résultats merveilleux de santé morale et de bien-être physique ont été obtenus et il serait désirable que de pareilles initiations se manifestent, mais détachées de tout espoir spiritualiste.

La plupart des végétariens fondent de gros espoirs sociaux sur la mise en pratique de leur régime ; ils disent que la vie commune serait plus facile et surtout plus harmonieuse.

Si les humains - ajoutent-ils - renonçaient volontairement à consommer tous les aliments meurtriers, s'ils se nourrissaient exclusivement d'aliments naturels lesquels, par un juste équilibre des choses s'accordent fort bien entre eux et fort mal avec des aliments anti-physiologiques; s'ils repoussaient tous les excitants (opium, tabac, morphine, éther, thé, cacao, spiritueux), bien des maladies disparaîtraient et tous nous deviendrions, serions plus robustes, plus sains.

Convertis au végétarisme les hommes seraient tout naturellement amenés à désirer plus de soleil, plus d'air, plus d'eau ; ils souhaiteraient habiter des demeures spacieuses, indépendantes les unes des autres afin de conserver chacun leur caractère individualiste. L'air circulerait abondamment dans les appartements où on ne rencontrerait ni tentures, ni tapis, ni baldaquins inutiles. Un jardin entourerait chaque maison autour de laquelle pousseraient des fleurs nombreuses et aussi toutes variétés de légumes dont la plupart sont présentement peu consommés.

Toujours en rêve végétarien, la femme cesserait d'être la poupée d'un quelconque mâle pour devenir une sorte

de créature consciente qui soignerait son corps.

Habituée aux bains d'air et de soleil, elle perdrait beaucoup de sa pudibonderie hypocrite dont la cause est une éducation défectueuse ; elle abandonnerait ses préjugés sur la mode, les relations mondaines, la coquetterie. On la verrait jeter aux quatre vents tous les artifices de toilette dont elle s'encombre : corsets, faux-cheveux, eaux de toilette, faux charmes, crèmes et fards ; elle troquerait ses souliers à hauts talons pour des sandales où ses pieds seraient à l'aise ; elle changerait ses robes entravées, ses chapeaux gigantesques pour des tuniques grecques, pour d'amples peplums permettant une respiration et des mouvements faciles.

Les enfants : fruits d'une génération sélectionnée, consciente, propre, seraient très différents de la kyrielle de rachitiques ou demi-idiots nés dont trop de parents ignorants ou crasseux encombrent notre planète. En régime végétarien les accouchements seraient plus faciles, tant toutes les choses mauvaises que sont les sucreries, sirops, café, médicaments doux ont de l'influence sur le corps sensible de la femme.

Des produits sains, ayant des traits réguliers, c'est-à-dire beaux, telle serait la descendance des végétariens qui désireraient des enfants ; ceux-ci tels de jeunes animaux s'ébatteraient nus dans les prairies ou courraient à demi-nus dans les bois et y puiseraient force physique et équilibre moral.

Quant à l'homme il serait, lui aussi, régénéré par le végétarisme, il y gagnerait une délicatesse qui ne déparerait nullement son dehors rude.

Les végétariens disent encore, qu'appliqué sur une grande échelle, leur régime porterait un coup mortel à l'alcoolisme, à la folie, à la neurasthénie, aux maladies vagues, aux sports violents.

A coup sûr, l'alimentation courante, anti-naturelle au premier chef provoque une forte intoxication générale, et il faut vraiment que les hommes pensent peu pour ne pas mourir plus.

Sans crainte de tomber dans l'exagération on peut dire que les excitants de toute nature sont la cause de mille drames dits passionnels, de beaucoup de productions littéraires où le fait sexuel a toujours une importance démesurée, causes aussi de cette peinture abracadabrante, de cette musique tourmentée, sadique, que produisent beaucoup d'artistes devant lesquels une foule abrutie s'étonne.

Ainsi la plupart des végétariens prophétisent-ils un âge d'or !

J'ai précédemment employé l'expression " rêve végétarien " cela suppose que je ne sois point d'accord avec la foule végétarienne. Et il en est ainsi parce que je repousse de toutes mes forces le poison chrétien qui se cache derrière l'idéalisme de beaucoup de végétariens.

Je me refuse à examiner ce que serait une humanité convertie au végétarisme. A quoi bon faire une spéculation aussi superflue. Le présent est-il si radieux pour faire ainsi crédit à l'avenir ? Aussi bien il faut être croyant pour raisonner avec du futur hypothétique comme on ferait avec du présent dont le relativisme échappe à beaucoup. Pour ma part le présent m'inquiète trop pour que je puisse songer à un possible bonheur pour tous, à de la santé pour tous et puis je n'ai pas l'amour de l'humanité.

Et encore ceci, je ne sais pas non plus si mes contemporains pourraient vivre une vie autre que celle qu'ils mènent. J'ignore et ne puis qu'ignorer si le végétarisme conviendrait à la foule. J'ai tiré, moi, de grands profits du végétarisme, mais cela ne me détermine nullement à conclure pour autrui comme je l'ai fait pour moi. Je ne me sens pas de taille à fabriquer du bonheur ; pour cette basse besogne chrétienne, il ne manque ni cuistres, ni meneurs, ni apôtres.

A la croyance commune au progrès, j'oppose les faits de la vie courante qui me montrent les hommes dominés par des passions ou empoisonnés par mille préjugés meurtriers, idiots mais tenaces.

Et comme je doute de l'amélioration du milieu, je ne puis considérer le végétarisme que sous l'angle restreint, mais suffisant, d'une hygiène philosophique individuelle.

(Fin) Pierre NADA.

in LA VIE ANARCHISTE, n°7, 5 juillet 1913.

Nous avons supprimé les chapitres parus dans les numéros 2 (20 avril 1913), 4 (20 mai 1913) et 5 (5 juin 1913). (n.d.r.)

" Bien qu'il y ait tant de mauvaises choses dans le monde, la société en est encore la pire ".

(Schopenhauer, Parega et Paralipomena).

" Il est assez remarquable que, dans tout l'ensemble de ce qui constitue proprement la civilisation moderne, quel que soit le point de vue sous lequel on l'envisage, on ait toujours constaté que tout apparaît comme de plus en plus artificiel, dénaturé et falsifié ".

(Guénon, Le règne de la quantité et le signe des temps).

" Essayez de crucifier le Soleil. Et vous verrez lequel est Dieu ".

(Rozanov, Apocalypse de notre temps).

" Si l'homme cherche sérieusement et sincèrement à progresser vers le bien, la première chose dont il se privera sera l'alimentation carnée".

(Tolstoï, La première marche).

DE L'EFFORT

Les hommes qui sont des êtres fantasques évoluant lentement, péniblement ont créé la société actuelle, milieu parfaitement vicieux et oppressif. Mais cette oppression est pénible, dès lors naît dans la cervelle humaine une tendance idéaliste qui chez certains se traduit par l'espoir d'un avenir meilleur, lointain.

Les divers genres de littérature répondent généralement aux aspirations populaires ; le besoin de rêve, de croyance en un avenir harmonique a créé une littérature prophétisant ce qui se passera dans un, deux, trois mille ans.

Bercés par la mélodie naïve de notre ami Paillette: " Quand nous en serons aux temps d'harmonie...", les militants se sont endormis. A quoi bon lutter, agir, faire des efforts puisqu'un jour viendra où cela ira mieux. Quand, comment? Qu'importe, cela viendra, c'est écrit. Lisez-donc : " La société future " de Jean Grave et le livre de Bellamy, voilà des bouquins clairs, précis et qui font une excellente propagande!

La vie est dure pour le pauvre, pour l'ouvrier. Le travail dans les ateliers est exténuant, humiliant. L'illégalisme n'est pas une solution, c'est plutôt un expédient, un pis-aller. Que faire ?

Le militant anarchiste accepte la situation en fataliste qu'il est, comme un mal général, inévitable, insurmontable. La journée de travail terminée, il rentre chez lui auprès de ses enfants, qu'éduque à son image, sa femme grossière, bornée, pleine de préjugés, mais à laquelle il s'est habitué, qui ne le choque d'ailleurs pas beaucoup, puisqu'elle cadre parfaitement avec la pourriture du milieu social auquel il s'adapte lui-même.

Les statistiques montrent que parmi les femmes intellectuelles un très grand nombre restent vieilles filles involontairement. Les hommes, les anarchistes aussi, au fond, aiment mieux vivre avec une compagne sotte et nulle, parce que leur fierté de mâles, qui se sentent supérieurs, est satisfaite à peu de frais. L'homme craint l'effort.

Sans parler de la brute ouvrière quelconque, trop souvent, les ouvriers anarchistes, les révoltés se plient, s'adaptent au milieu qu'ils critiquent, plutôt que de transformer quoi que ce soit dans la vie.

Théoriquement beaucoup applaudissent lorsqu'on vient leur dire : voyons les copains, depuis le temps que nous discutons les théories, si nous essayions de les appliquer? On se met à l'oeuvre. Une colonie est créée. Voilà un milieu organisé selon vos rêves, selon votre théorie, camarades anarchistes !

Mais bientôt personne n'est satisfait - ça ne marche pas ! Qu'est-ce qui ne marche pas, les maisons, les tables, les portes ? Mais non, les copains, c'est vous-mêmes qui ne marchez pas. La colonie n'est pas en défaut, la théorie anarchiste n'est pas fausse. Vous n'y trouvez pas de satisfaction parce que vous n'êtes pas des anarchistes, parce que vous craignez l'effort sur vous-mêmes, parce qu'auparavant vous viviez avec des compagnes bourgeoises, des nullités, semblables

aux autres femmes et que leurs défauts s'accusent davantage, étant placées dans un cadre plus logique, plus propre.

Pour qu'une colonie marche, il faut des individus courageux, fraternels et éclairés, c'est-à-dire susceptibles de rechercher à transformer leurs habitudes, à baser leur vie sur un raisonnement scientifique, ce qui rapprochera l'homme de la simplicité, de la nature, la science n'étant pas autre chose que la connaissance de ses lois.

Pourquoi vouloir coloniser, si l'on veut continuer à manger de la cuisine malsaine, excitante des restaurants, si l'on veut s'habiller, loger comme tout le monde, si l'on reste ce que l'on était, haineux, jaloux, oppressifs et violents, sans initiative, sans énergie, sans ressort, c'est-à-dire des hommes totalement ordinaires, qui ont été toute leur vie habitués à vivre sous le joug et qui en portent l'empreinte, dans leur personnalité morale, comme le boeuf en porte l'empreinte au front, jusqu'à sa mort.

La société créée par des hommes qui ne sont pas supérieurs aux autres hommes, ne peut être, quelque soit le verbiage et l'idéologie de ses membres, que la reproduction de la société bourgeoise, avec en plus, pour les co-associés, la désillusion de n'avoir pas réussi à faire suffisamment effort sur soi, pour s'affranchir des tares gravées par les siècles et qui justifient la société actuelle, - qu'on abhorre.

Abhorrez-vous vous-mêmes, camarades, puisque vous êtes les produits et la cause de la société capitaliste.

La société bourgeoise, mais c'est elle qui demande à l'homme le moins d'efforts sur lui-même ; elle impose l'effort, c'est ce qu'il vous faut, puisqu'il faut qu'il vous soit imposé, étant incapables de volonté sur vous-mêmes.

Les rhéteurs vous disent : c'est la nature, c'est la science, c'est l'autorité qui est la cause du mal. Erreur! La cause du mal est en vous, qui manquez de volonté. Faites efforts sur vous et la société que vous ferez, constituée par des hommes volontaires, sera une belle, une bonne société, un milieu intéressant , où les associés s'estimeront, au lieu de se juger réciproquement peu intéressants.

Si les individus composant une colonie ne se distinguent en rien de la foule, la colonie cesse d'être une colonie, elle est perdue, noyée dans l'ambiance.

Pour qu'une colonie ait sa raison d'être, pour qu'elle ait son utilité propagandiste, il faut qu'elle progresse toujours, non seulement en nombre, mais dans le perfectionnement intellectuel, moral et physique de ses membres.

Pour cela de chacun un effort est nécessaire. Je sais que l'effort est douloureux. Rappelons-nous lorsqu'étant enfants, il nous a fallu faire une page d'écriture, cela fatiguait nos mains. De même on éprouve de la fatigue lorsqu'on commence un travail inconnu ou même un jeu. Les mouvements rythmiques, la danse fatiguent au début. Il faut beaucoup de volonté pour accepter de faire l'effort nécessaire. Aussi cela me laisse rêveuse, lorsque j'entends qu'on veut instruire l'enfant, le peuple par le théatre, le cinéma, en l'amusant toujours.

Faciliter l'étude, la rendre attrayante, c'est parfait. Mais jouer toujours, non. Je crois qu'il est bon d'habituer l'enfant à l'effort.

Au cinéma, au théatre, l'enfant, le peuple est spectateur, il voit, il observe, il apprend, c'est entendu; mais il ne vit pas, n'agit pas par lui-même. L'instruction

n'a-t-elle pas pour but de donner à l'homme la méthode, les moyens de savoir, plutôt que de lui donner un lot de connaissances.

De même l'éducation ne doit-elle pas tendre surtout à former la volonté nécessaire pour acquérir des habitudes toujours meilleures, de lui donner la faculté de s'éduquer soi-même.

On pourrait m'objecter que si l'on apprenait à un enfant les gestes rythmés, harmoniques, il dansera toute sa vie sans effort. Mais la vie est autrement compliquée qu'une valse. Une chose nous paraît bien aujourd'hui, demain nous apprenons quelque chose de mieux encore. Dans le domaine moral et scientifique nous acquérons tous les jours des connaissances nouvelles.

Sommes-nous autre chose que de grands enfants qui devrions apprendre et nous éduquer pendant toute notre vie?

S.Zaïkowska, in LA VIE ANARCHISTE, n° 16, 20 novembre 1913.

" Aujourd'hui les peuples orientaux, et parmi ceux-ci les Russes, se trouvent dans les meilleures conditions pour faire retour à cette vie (la vie agricole, n.d.r.). Les Occidentaux qui se sont avancés profondément sur la voie erronée des transformations politiques, ayant toutes pour principe la soumission à l'autorité et la substitution du travail industriel au travail agricole, ne pouront jamais accéder à la nouvelle voie qu'après de grands efforts ".

(Tolstoï, Les deux voies ou Sur la signification de la révolution russe).

" C'est une grande erreur de croire que toutes les inventions qui augmentent le pouvoir de l'homme sur la nature, en agriculture, dans la séparation ou dans la fusion chimique des substances, et la possibilité d'interaction réciproque entre les hommes, comme les routes et les moyens de communication, la presse, le télégraphe, le téléphone, le phonographe, sont un bien ".

(Tolstoï, Que doit-on faire ?).

L'HOMME ET LES ANIMAUX

Aujourd'hui, l'homme ne saurait pas vivre sans le concours des animaux.

Le cheval est utile pour la traction, concurremment avec le boeuf, tous deux donnent aussi leur chair ; on ne saurait se passer de lait, d'oeufs, de poisson, etc.

Les charretiers, les bouviers, les agriculteurs, les pêcheurs, ainsi que les consommateurs des produits et les bénéficiaires de l'exploitation des animaux, ont généralement un sort peu enviable. La généralité des hommes souffre.

Et les animaux donc ! Y a-t-il un sort plus abominable que celui de cheval ou de boeuf de travail ?

Que penserait le cheval de fiacre s'il lisait : " Soyez bons pour les animaux ! ". Il penserait, sans doute, que l'homme est animé de bons sentiments, mais que sa vie ne permet pas leur application. Il penserait peut-être que nous sommes des blagueurs, des jem'enfichistes, doublés de faiseurs, car il sait, lui, combien une journée est longue, lui qui subit le martyr depuis le jour où il quitta la pampa, la prairie, pour venir agoniser sur le pavé d'une grande ville ; rompu, moulu, brisé, à bout, il faut qu'il courre, qu'il courre encore, chaque jour, de telle sorte que l'épuisement, l'usure amenés par la fatigue constante fait que sa vie est abrégée de moitié ; voyez dans quel état sont les membres des animaux usés par le travail !

Quel supplice, quelle écrasante fatigue, quel surmenage faut-il qu'un être subisse pour que ses jours soient diminués de moitié, pour qu'un adulte soit épuisé, usé comme un vieillard.

Les membres des animaux contournés, déformés par le travail accusent une souffrance qui n'a d'égale que celle que subit le rhumatisant perclus !

Le cheval est la plus noble conquête de l'homme.

Malheur aux conquis !

Et l'homme ose encore parler d'humanité, de frères inférieurs. Quelles crapules que les hommes ! Y a-t-il un animal qui sème plus de douleurs que l'homme ?

Les animaux carnassiers guettent leur proie, la poursuivent et la mettent à mort immédiatement. L'homme lui, créa l'esclavage, l'exploitation.

Quelle source de souffrance sera abolie le jour où l'humanité disparaîtra. La mort d'un homme est un bienfait pour l'animalité.

L'individu supérieur étant celui qui, pour sa vie, demande aux autres la moins grande somme de souffrance, est donc supérieur celui qui demande à l'animalité le moindre concours ou un concours de moins en moins onéreux pour elle.

Mais je m'arrête sur ce sujet, je m'écarte tellement de l'opinion courante que je crains de déraisonner, cependant, je crois être dans la vérité. Mais la vérité que j'entrevois est tout autre que celle que les gens reconnaissent. On a l'argent nécessaire, on éprouve un besoin et l'on se sert des animaux, on les exploite, on les torture, on perpétue leur esclavage - et le sien.

Oui, l'esclavage de l'homme provient de son besoin d'exploiter les animaux pour en avoir le lait, la chair, les oeufs, le travail. Pendant des milliers de siècles, l'homme

ne consomma pas le lait des animaux ; l'animal qui n'est pas domestiqué n'a du lait que pendant l'allaitement du petit et en quantité juste nécessaire, ce n'est que par la suite d'une lente évolution, par suite d'entraînement voulu que l'homme est parvenu à faire de la vache et de la chèvre une véritable fabrique de lait. L'homme lui-même ne doit consommer du lait que tant que sa dentition n'est pas suffisante pour consommer de la matière solide ; c'est par une véritable aberration que l'homme ayant des dents consomme du lait ; d'ailleurs plus de la moitié de l'humanité ne consomme pas de laitage et est aussi vigoureuse que l'autre moitié.

Combien de millions d'hommes vivent parfaitement sans consommer de chair ? Nous avons la canine ! Et le chimpanzé aussi. Alors !

C'est encore par entraînement, par surnutrition, par protection que nous avons amené la poule et le canard à pondre énormément, aussi parce que nous poursuivons le système de les empêcher de couver - autre martyr - quand ils en éprouvent le besoin. En dehors du régime civilisé, l'homme n'avait que rarement occasion de consommer des oeufs, c'était purement accidentel, étant donné que les oiseaux libres pondent peu et qu'entre le moment où la couvée commence il ne s'écoule que quelques jours ; puis, les animaux étaient relativement peu nombreux, avant que l'homme ne les domestique.

Quel ravage ne fait pas dans un rayon de quelques kilomètres un couple de carnassiers, tigres, lions, loups, chats, blaireau, etc. Des pays comme l'Australie étaient parcourus par quelques milliers de faméliques, avant l'arrivée des blancs ; s'il y avait eu de la viande en masse, les habitants auraient été nombreux, tandis qu'aujourd'hui, l'Australie se peuple et exporte des montagnes de viande - et les habitants ne jouissent pas du bonheur pour cela, tant s'en faut !

L'automobilisme vient heureusement au secours de l'animalité, en supprimant sa demande de travail, et aussi mon développement à moi, mon développement mental, qui fait que je ne me sers de l'animal que dans la mesure où je ne peux pas l'éviter, parce que je comprends sa souffrance, parce que je cherche à lui donner, dans la mesure du possible, du bonheur, c'est-à-dire de la liberté, de l'espace, une bonne nourriture, des soins et peu de travail, parce que tout ce qui vit constitue ma famille, parce que je suis content quand un insensible meurt, j'y vois un peu de délivrance pour mes vieux frangins les animaux ; somme toute, la souffrance animale étant en raison directe du nombre des hommes.

Mon guide, vis-à-vis des animaux, est si sûr qu'il correspond exactement au guide de ma personnalité. Qu'on calcule le prix de revient des calories produites par l'aliment végétal et par l'aliment carnivore, et l'on verra que le bonheur de l'homme est dépendant de celui de l'animal.

Et puis quelle place n'occupent pas les prairies, les cultures spéciales aux animaux : la moitié de cette immensité pourrait être reboisée. Les bois ! Richesse et régime normal des eaux assuré, voilà quelque chose d'intéressant pour l'humanité.

As-tu penser à cela, boulot qui trime pour pouvoir te coller un bifteck, du lait, des oeufs, te payer un fiacre!

Si tu comprenais ! Si tu étais plus cultivé, tes enfants ne seraient pas de la future viande à bagnes et tu construirais au plus tôt ta cabane à l'orée d'un bois, mais...et puis il y a ta compagne, ô ta compagne...!

Alors, animalité souffre pour la compagne et la bestialité de l'homme.

G.BUTAUD.

in LA VIE ANARCHISTE, n°18, 1° janvier 1914.

NOTE DE LA REDACTION : ce texte fut republié par Butaud dans un recueil "**L'individualisme et sa pratique**". Il commençait alors par les deux phrases suivantes : " Mais l'association d'anarchistes peut-elle avoir pour base l'esclavage?

L'abolition de l'esclavage humain n'a-t-il pas eu comme conséquence de renforcer, de compléter, d'intensifier l'esclavage de l'animal ? "

" New York était l'endroit le plus horrible de la Terre du bon Dieu (...) Nulle part au monde le divorce n'est aussi complet entre l'homme et la nature ".

" N'aimons point la Terre d'un amour pervers. Cessons de jouer les récidivistes. Cessons de nous massacrer les uns les autres. La Terre n'est pas une tanière, et pas davantage une prison. La Terre, c'est le Paradis, le seul que nous connaîtrons jamais "."

(H.Miller, Le cauchemar climatisé).

" Il est vraisemblable que l'une des premières erreurs de l'homme fut d'émigrer des pays tropicaux dont il était originaire et qui étaient aptes à le nourrir toute l'année par leur force et provende quasi continuelle de leurs fruits et de leurs herbes. Il lui fallut inventer le feu..."

(A.Saury, cité par B.Comby in " Nature contre SIDA ").

" L'homme est un malade qui ne connaît pas la cause de son mal ".

(Lucrèce, De la nature).

LA SOCIETE REFLET DE L'INDIVIDU

Transportez un goujat du Caire à Buenos-Ayres, du communisme des Samoyèdes à l'individualisme des sociétés savantes et policées, vous aurez toujours un goujat. Je connais des gens qui ne sont parvenus à rien, parce qu'ils ne voulaient pas condescendre à commettre des bassesses, à subir des affronts, à fréquenter certaines sociétés, à endosser une livrée, à se taire devant l'injustice, alors que dans le même temps des millions de gens tentent de s'élever par tous les moyens.

Ne faisons donc pas de la propriété individuelle la cause du vice, du communisme la raison de toutes les vertus. Le vice comme la vertu sont des propriétés personnelles et non des produits du milieu. Il y a de fort braves gens qui possèdent et des crève-la-faim répugnants. Il y a de part le monde, tout en haut et tout en bas, de grands coeurs qui s'intéressent aux misères ;il y a partout des jem'enfichistes qui ne connaissent que soi.

Si le milieu avait sur l'individu une si grande influence qu'on a coutume de le dire, comme tous les individus vivent dans un milieu à propriété individuelle, nous devrions tous être à peu près semblables les uns aux autres. Or, nous sommes tous bien plus dissemblables moralement que physiquement:les uns sont doux, d'autres violents ; les uns sobres, les autres intempérants, etc.

Reconnaître que la propriété individuelle est une cause de crimes, de souffrances, qu'elle consacre l'iniquité, qu'elle engendre la lutte entre les individus, les familles, les nations, ce sont des constatations qui nous blessent douloureusement, nous les communistes et aussi quantité de gens qui ne se laissent pas tromper par ce dicton que " la propriété est le fruit du travail ". Mais, reconnaissons aussi que la propriété individuelle est un fait, un résultat. Résultat d'une lente accumulation, de l'accaparement du produit du travail d'une classe nombreuse par une classe peu nombreuse, en partie parasitaire ? Oui.

Mais les individus des deux classes en opposition sont-ils différents, ont-ils quelque caractère spécial à leur classe ? Non.

Les deux classes fussent-elles fondues en une seule la propriété continuerait d'être la base de la société. La Révolution sociale peut-elle créer un nouveau mode d'appropriation ? Non, car la propriété individuelle a sa justification dans la nature des hommes d'aujourd'hui. Et j'en veux donner la preuve formelle, irrécusable.

On parle de communisme, la foule applaudit aux tirades d'orateurs qui parlent de justice économique, nombre de gens pensent que si la fortune n'était pas concentrée en quelques mains la vie serait facile parce qu'armé, outillé pour la production le peuple produirait facilement pour sa consommation dès lors qu'il n'aurait plus à produire pour la foule des parasites. Or, il est des millions de petits propriétaires qui n'auraient qu'à réunir leurs propriétés pour constituer immédiatement le communisme rêvé par les penseurs.

Mais les paysans ne sont pas des penseurs, ils n'ont aucune idée du communisme, ils ne le croient pas possible.

Et ce ne sont pas les penseurs qui écrivent dans les journ aux, qui tiennent des discours, ce ne sont pas les ouvriers des villes qui savent si l'on peut faire du communisme dans les campagnes.

Ceux qui le savent, ceux qui seuls peuvent le savoir, ce sont les paysans. Pour juger de la possibilité de l'application d'une théorie, il faut beaucoup moins s'intéresser à la théorie elle-même qu'aux gens chargés de mettre cette théorie en application.

La théorie du communisme comportant cette simple application de la mise et de la prise au tas, il faut se placer individuellement en fonction de communisme, voir quelles ressources on a à sa disposition et quelles gens appliqueront le communisme, en un mot, avec qui soi-même on va s'associer et ce qu'on aura comme biens, comme outillage, comme bestiaux.

Eh bien, je juge de suite que je ne vois presque personne de mes voisins avec qui je pourrais m'associer : nous n'avons pas les mêmes façons de comprendre la vie dans son sens général, et aussi dans la foule des détails. Si je passe en revue la cinquantaine de gens qui ont du bien dans mon hameau, je vois de suite que je suis obligé d'en éliminer la moitié. Et dans l'autre moitié je sens bien que ce n'est pas l'amour du travail, de la sobriété, de la simplicité qui fait que les gens sont travailleurs, sobres et simples, mais que c'est l'intérêt personnel qui pousse vers ces vertus paysannes. Comme les gens du commun ne connaissent pas l'intérêt général, du jour où l'intérêt personnel disparaît, fondue dans le communisme, la vertu s'évanouit.

Que l'on n'aille pas me dire que les gens sont naturellement travailleurs, sobres et simples. Les gens sont autrement que M. et Mme Pognon, **parce qu'ils n'ont pas** comme eux possibilité d'avoir auto, château, table et cave de choix!

Il y a dans tous les pays, villes ou campagnes, du bon monde, c'est un fait, mais le développement de chacun est insuffisant pour que tous les hommes assemblassent leur avoir, leurs qualités, leurs défauts et qu'ils vivent fraternellement. Il y a trop de goujats parmi eux ou plutôt nous sommes tous trop goujats pour former une société générale fraternelle. Cependant, c'est, malgré tout, en créant des sociétés comme celle de St-Maur que nous faciliterons la transformation de la société tout entière et des individus.

Il est évident que la société est antérieure à notre individu, mais n'oublions pas que la société n'est pas autre chose qu'une réunion d'individus. La réunion d'un nombre quelconque de nègres ne constituera jamais une société blanche, ce sera toujours une société noire.

La société crapuleuse actuelle n'est autre que la réunion de gens crapuleux. Dire aux autres ne cherchons pas en nous-mêmes quelles sont nos tares, nos vices, nos préjugés, nos erreurs et d'autre part s'élever contre la société viciée d'aujourd'hui, c'est parler pour parler, c'est "amuser le tapis" et c'est quelquefois le "faire à la chanson".

Certes, être sévère pour soi-même plus que pour les autres, manifester une volonté de fer, c'est d'un exemple qui risque d'avoir peu d'imitateurs ou de suiveurs, mais c'est seulement par là qu'on est utile. Ce n'est pas en bavardant qu'on s'améliore, c'est en s'améliorant qu'ainsi on propagande;il est erroné de croire qu'on peut agir sur les autres sans avoir agi sur soi-même.

Propagander, c'est faire des semblables à soi.

Et propager le communisme, c'est seulement quand on est soi-même un élément propre au communisme. A quoi aboutiront révolutionnaires ou individualistes-communistes s'ils laissaient subsister en eux les causes de la propriété individuelle? A la logomachie.

La propriété, résultante d'individus sales, disparaîtra quand les individus seront devenus propres.

Les idées générales fausses, comme l'idée de patrie, en disparaissant faciliteront l'application du communisme parce que cela libérera l'individu d'une lourde charge, mais n'oublions pas qu'au fur et à mesure du développement du progrès, de la civilisation l'homme se transforme, se spécialise et acquiert des habitudes dispensieuses qui l'éloignent de la simplicité. Et souvent je me demande si je ne lutte pas en vain à vouloir ramener certains de mes concitoyens à une vie plus naturelle qui seule permettra la constitution de sociétés communistes. Est-ce que nous allons vers le communisme, allons-nous au contraire vers la complication plus grande de la vie ? C'est peut-être un peu osé de poser une telle question. A qui s'adresse-t-elle au juste parmi les millions de terriens ?

Qu'importe, je constate que je suis d'autant plus libre que ma vie est plus simple et que du même coup je suis plus prêt à vivre le communisme. Ce qui est bizarre, c'est qu'il y a 20 ans j'étais déjà communiste, et farouchement communiste encore, n'empêche qu'aujourd'hui je constate qu'à cette époque je n'étais nullement préparé à vivre le communisme et qu'une société faite de semblables communistes n'aurait guère eu de chances de succès.

Cependant je n'étais pas plus mauvais diable à cette époque qu'aujourd'hui, mais j'étais AUTRE. Ainsi, pour moi, le communisme est une question d'évolution individuelle, comme toute la question sociale d'ailleurs.

Transformes-toi, tu transformeras le monde.

G.BUTAUD , in LA VIE ANARCHISTE , n° 21, 25 févier I914.

"Il faudrait se tourner résolument vers la nature ".
(S.Beckett, En attendant Godot).

HYGIENE GENERALE ET VEGETARISME

REPONSES A QUELQUES OBJECTIONS

Ayant eu l'occasion de correspondre avec M.J.Morand, directeur de l'intéressante revue d'hygiène et de végétarisme intitulée " HYGIE " et lui ayant demandé de me répondre à quelques objections précises que je lui présentais sur certains sujets propres à nous instruire, il voulut bien le faire et je reproduis ici ses réponses afin que tous puissent en profiter.

***

D. Si nous ne tuons pas les animaux, leur nombre augmentera nécessairement et nous finirons par être dévorés par eux ; tout au moins ils constitueront un danger sérieux qu'il est indispensable de déterminer à l'avance afin de prendre des mesures de préservation.

R. " La question que vous me posez concernant la nécessité de manger les animaux pour n'être pas mangé par eux, ne l'est pas pour la première fois et à proprement parler on n'y a jamais répondu de façon détaillée ; je retiens votre lettre pour le faire à l'occasion dans " HYGIE ".

Ce que je puis vous dire dès aujourd'hui, c'est que cette préoccupation n' a pas beaucoup lieu d'être nôtre, car il est de nombreuses espèces animales sur terre dont l'homme ne fait pas sa nourriture et il n'apparaît pas qu'il ait été dévoré par elles pour cela. Il y a des lois de sélection qui régissent la nature et nous pouvons nous en rapporter à elle, l'équilibre nécessaire sera toujours maintenu.

En tout cas ce rôle de destructeur que nous nous attribuons, ne nous incombe pas de fait, il appartient pour ce qui concerne les espèces nuisibles à d'autres êtres de la Création et non à l'homme civilisé ".

D. Quel rôle peut jouer " le Vaccin " dans l'organisme? Est-il réellement efficace ?

R. "...Ce qui certain, c'est que, vous vous en rendrez compte, la plupart des statistiques qui ont été établies par les intéressés de l'Institut Pasteur ou autres ont été dressés pour les besoins de leur Cause et conséquemment truquées (ainsi que l'expose le Dr. Boucher qui a traité cette question) et ne prouvent absolument rien.

La simple logique nous fait ressortir que s'il fallait nous immuniser contre toutes les maladies qu'il nous est possible de contracter, la vie ne nous serait plus possible, nous serions littéralement empoisonnés.

Par ailleurs, si cette immunité nous est conférée normalement, cela prouve que nous n'avons pas tant à redouter les maladies qu'on veut bien le laisser croire ; il suffit seulement de mettre les moyens naturels que nous possédons à même de nous défendre et ceci fait, la crainte de la maladie ne devrait pas nous hanter.

En principe on s'attache aux choses qu'on fait disparaître par des moyens artificiels et l'on néglige de parler de celles souvent plus défavorables encore, qu'on

a substituées aux premières. "

D. Pourquoi, des gens sobres par exemple, perdent-ils leurs dents et leurs cheveux ?

R. Suffit-il d'être sobre pour ne pas perdre ses dents et ses cheveux ?

Personnellement, je ne le crois pas et j'ai la certitude même que celui qui, pour des raisons qui nous échappent, " est né taré ", à bien des chances de rester taré toute sa vie et tout ce qu'il peut, à mon sens, est de faire en sorte que cette vie lui soit possible malgré tout ; mais il ne faut pas qu'il espère acquérir une santé égale à celle qu'il peut convoiter.

La perte des dents et des cheveux résulte, pense-t-on, de la déminéralisation de l'individu, autrement dit de la quasi impossibilité dans laquelle il se trouve de fixer les éléments nutritifs minéralisateurs nécessaires à leur entretien. C'est une question d'ordre vital et ceci nous appartient peut-être moins que nous le pensons. Et puis, qu'entend-t-on par " être sobre " ? Voilà ce qu'il faudrait éclaircir avant toute chose ; on a vite fait de dire " je suis sobre " ; je suis persuadé que si l'on examinait de près la sobriété de la plupart des gens, on reconnaîtrait maintes fautes commises, desquelles, fatalement, ils doivent supporter les conséquences.

. . . . . .

J'ajouterai que la mastication sérieuse des aliments est un élément de conservation des dents, il faut donc inévitablement s'arrêter à faire un usage conscient de la mastication et à en prendre l'habitude constante. Du reste, voici ce qu'en dit le Dr. Gottschalk : " Il importe naturellement de mâcher avec le plus grand soin, mais il est inutile d'exagérer ; la bonne mastication assure une évacuation stomacale plus rapide, une meilleure harmonie dans la sécrétion des sucs digestifs et chose plus importante que l'on néglige trop souvent, elle seule peut assurer une bonne conservation des dents. C'est là un point sur lequel j'ai déjà insisté à plusieurs reprises, les dents sont particulièrement exposées à la carie chez les malades soumis par nécessité à une alimentation pâteuse ou liquide ; les caries multiples de règle chez les gens nourris à la sonde. Il faut donc avoir soin de ne pas négliger l'éducation masticatoire chez l'enfant pour lui conserver une bonne dentition ".

J'extrais ces notes précieuses de la revue HYGIE qui les a reproduites dans son numéro du 15 mai 1914.

Henri ZISLY.

P.S. ceux qui veulent s'instruire sur le végétarisme et l'hygiène en général liront avec fruits les études et documents que publie la revue HYGIE. Direct. J . Morand, 17 rue Dugnay Trouin, Paris 6°. - 0.60 fr. le numéro et 8 francs par an.

***

J'avais terminé cette petite étude lorsque m'est parvenu le numéro de juin de HYGIE, dans lequel je trouve de nouveaux arguments (au sujet de la question des animaux qui se multiplieraient si on ne les mangeait pas) et que je trouve nécessaire d'ajouter ici.

Ces arguments, ces raisons, les voici : " Combien

de fois ne nous a-t-on pas dit, à propos des animaux, que si nous ne les mangions pas ils se multiplieraient de telle sorte que la Terre deviendrait rapidement trop petite. A cela, nous répondions qu'il suffit de ne pas favoriser la production par l'élevage et de s'en rapporter pour le reste à qui préside nos destinées, certain que dans la nature tout s'équilibre comme le veut la loi.

Ne voulant rien céder à nos appétits déraisonnables, la production européenne devenant insuffisante, nous avons fait appel aux grands pays d'outre-mer et les Amériques ainsi que l'Australie ont été particulièrement mises à contribution.

. . . . . .

. . En effet, nous apprenons que les Etats-Unis qui envoyaient en Europe une partie de leur prodigieuse production en blé et en viande se voient à la veille de ne pouvoir plus satisfaire qu'à leur propre consommation.

. . . . . .

En sept ans les Etats-Unis ont réalisé une perte annuelle de 15.711.000 têtes de bétail soit un peu plus que nous en possédons dans toute la France.

. . . . . .

En résumé, durant la période des dix dernières années les Etats-Unis ont vu leur production en blé se réduire de moitié et celle du bétail bovin d'un tiers.

De ces faits on peut conclure :

1. Que ceux dont les tendances sont végétariennes n'ont rien à craindre d'un excessif développement des animaux auxquels ils cesseraient d'imposer le sacrifice de leur existence;

2. Que la nécessité d'étendre la culture des céréales s'imposera vraisemblablement pour faire face aux besoins de tous les humains ;

3. Qu'elle assurera du travail à tous ceux qui vivent ou pourront vivre sur notre globe, ce qui a une indéniabble importance. Ainsi, une fois de plus, l'quilibre sera rétabli par la force des choses et malgré nos inconséquences.

Comme nous avions raison de ne pas en douter !"

(**J.MORAND**)

Voilà donc cette question de la surproduction animale solutionnée d'une façon logique, semble-t-il.

H.Z.

in LA VIE ANARCHISTE, n° 27, 1° août 1914.

L A C O N C E P T I O N D U

N A T U R I S M E L I B E R T A I R E

AVANT PROPOS

Qu'est-ce que le Naturisme, tel qu'il est compris et vulgarisé par les libertaires **anti-scientifiques** ?

(Nous entendons " anti-scientifiques " au strict point de vue industriel et mécanique, car la nature est une science à étudier, à toujours découvrir, ainsi qu'à la vivre).

C'est moins une théorie, un système construit tout d'une pièce, qu'une heureuse hypothèse sur les magnificences de l'Age d'Or entrevu et disparu ; c'est aussi une véhémente protestation contre la vie surchauffée - à l'américaine - que nous menons et où nous étouffons, enserrés en un carcan, littéralement ; c'est encore une **idée indicatrice** offerte généreusement aux scientifiques outranciers de l'anarchisme, laquelle suggestion mise en pratique dans un régime communiste - anarchiste obvierait aux inconvénients du manque d'individus (car l'autorité étant disparue, les gens conscients seraient en nombre insuffisant, croient-ils) nécessaires au bon fonctionnement d'un état social basé sur le communisme des biens et l'égalité sociale.

Ils en concluent que les besoins étant moindres - **parce que naturels** - la solution anarchiste en aurait d'autant plus de facilités à être mise en application.

Et pourquoi ce **Naturisme** est-il **libertaire** ? Pour le distinguer de certains autoritaires partisans d'un naturisme de surface, pour ne point le mélanger au naturisme des végétariens, lesquels ne demandent à vivre de la nature qu'aux seuls points de vue alimentaire, hygiénique et médical ; pour ne pas, enfin, le confondre ni avec le naturisme de nombreux déistes de philosophies diverses ni avec le naturisme strictement **littéraire** des écrivains tels que MM. Maurice Le Blond, Montfort, et Saint-Georges de Bouhélier.

Les libertaires **anti-scientifiques** se dénomment volontiers **Naturiens.** Certains - l'extrême-gauche pourrait-on dire - souhaitèrent un naturisme pur, intégral et se proclamèrent des **Sauvagistes.** Ceci dit, envisageons maintenant le naturisme libertaire - en tant qu'exposé - sous son véritable aspect idéal et écoutons Aug. Trousset dans l'intéressant ouvrage qu'il a publié à Paris, en 1906 sous le titre de " CIVILISATION ET NATURIANISME ".

I

EXPOSE DE LA CONCEPTION DU NATURISME LIBERTAIRE.

D'abord, la civilisation est-elle réellement un progrès comme s'accordent à le déclarer de nombreux penseurs d'opinions diverses ?

" L'examen attentif des rapports de la vie contemporaine démontre que la civilisation n'est pas un progrès sur l'état naturel primitif. Les conditions de l'existence y sont seulement changées, le faible de corps et le pauvre d'esprit y ont même beaucoup plus de peine à y faire leur place. En outre, la civilisation, en contraignant l'individu à travailler pour pouvoir manger, commet un abus de pouvoir. **Car tout être a le droit de vivre sans produire, tant qu'il se contente des produits naturels.** Les plus beaux principes de la philosophie ne peuvent autoriser à méconnaître cette vérité.

De plus, cet examen met en évidence l'imperfectibilité de l'être humain et par conséquent l'impuissance de la philosophie.

Quand on étudie l'histoire de toutes les tentatives faites pour assurer le bonheur des humains, de tous les systèmes de rénovation sociale, on arrive à constater que tout cela n'est qu'un continuel recommencement, une continuelle redite. Les mots ont beau changer, les évènements différer, on remarque que le fond reste rigoureusement le même. On réclame toujours, en toutes circonstances, en tous pays, à toutes époques, uniformément, invariablement, la liberté et son élément indispensable, l'égalité. Mais, aussi, par cette étude, on constate également que ces deux choses, toujours réclamées par les masses populaires, toujours promises par les dirigeants, ne sont jamais obtenues, cela malgré les mille et mille tentatives de toutes sortes et les bonnes intentions des réformateurs. On constate même que ces deux choses fondamentales du bonheur des humains sont d'autant plus malaisées à obtenir que les groupements humains sont plus intimes et plus perfectionnés, ce qui tend à démontrer qu'en se civilisant les hommes perdent du même coup ces deux éléments du bonheur.

Si l'on remonte à l'origine de l'être, on trouve réalisées d'emblée ces conditions essentielles de félicité: faire ce que l'on veut et n'avoir aucune autorité au-dessus de soi, autrement dit liberté et égalité absolues. Tout au moins, liberté jusqu'à impossibilité matérielle et égalité non absolue tant qu'à la force physique, mais égalité réelle de droit et de moyens, par le fait de l'absence du goût de domination et par ignorance des moyens d'asservir son semblable. Et l'on remarque que ces deux choses disparaissent juste au moment où les hommes, croyant assurer leur bonheur, cherchent à le consolider en se groupant, en se solidarisant, ce qui absorbe leur liberté et par les nécessités du groupement crée fatalement des inégalités. Constatant ce fait, il serait bon, afin de pouvoir apprécier les bienfaits et avantages que procure la civilisation, à leur juste valeur et en connaissance de cause, il serait bon que l'homme, faisant un retour sur son origine, établisse la comparaison entre la vie primitive telle qu'elle fut et la vie civilisée qu'il mène aujourd'hui, afin d'apprécier si elle lui procure quelques avantages et surtout de juger de l'importance du sacrifice imposé par rapport au bienfait obtenu . "

L'être humain est-il réellement perfectible, comme certains se plaisent à le proclamer ? Il paraît que non, d'après Aug. Trousset :

" Voyons d'abord si l'être humain est perfectible et quelle influence la civilisation a exercé sur lui. La perfectibilité de l'être humain est nulle ; son intelligence se développant également pour le bien comme pour le mal, l'équilibre reste rigoureusement le même. Il n'est que trop visible que, malgré les prétentions de ses phrases grandiloquentes et ses gestes pudibonds, l'homme est incapable de maîtriser ses passions ; qu'au contraire par la civilisation elles ont acquis une intensité et un développement dont la dissimulation ne parvient pas à cacher l'énormité. C'est dans la croyance en cette perfectibilité que réside l'erreur de tous les philosophes utopistes, inventeurs de systèmes de plus en plus parfaits, devant donner à l'humanité une quiétude digne de l'Age d'Or et du Paradis Terrestre, mais n'aboutissant toujours qu'à diviser les hommes et à engendrer des luttes souvent meurtrières. Combien de vies humaines ont été sacrifiées pour prouver la supériorité de telle philosophie sur telle autre, ensuite combien pour l'imposer!

Pour se rendre compte de cette erreur, point n'est besoin, comme on l'a dit de gratter le civilisé, il n' y a qu'à le regarder faire, examiner ses actes. Il n'est que trop facile de constater que l'être humain, après des milliers d'années de civilisation en est encore à subir, tout comme un simple animal, l'unique loi qui régit tout dans la nature, c'est-à-dire la force ; la loi des majorités n'est pas autre chose.

La civilisation par le groupement a le grave défaut d'en varier les proportions ainsi que les effets, de les augmenter dans une mesure indéfinie tout en supprimant, dans la plupart des cas, les moyens d'y échapper. **De nos jours, plus que jamais, la vie est une lutte où le défaut le plus grave est la faiblesse physique, intellectuelle et pécuniaire.** L'énumération de ces trois variétés de la faiblesse suffit pour juger la civilisation. Dans l'ordre naturel il n' y a que la faiblesse physique qui soit une cause d'infériorité.

L'humanité ne se perfectionne pas par la civilisation, puisque, malgré de nombreux siècles de civilisation, les hommes ne sont pas encore parvenus à déterminer la ligne de démarcation entre une bonne action et une mauvaise. Tel acte d'audace couronné de succès mettra son auteur au pinacle et le fera considérer comme un homme de génie ; le même acte suivi d'insuccès le ferait traiter comme un bandit et le conduirait directement à l'échafaud. Ainsi, la morale, qui est censée purifier les hommes, change selon les circonstances et selon les points de vue. La civilisation ne peut perfectionner les hommes, parce qu'elle ne se développe qu'en créant toujours de nouvelles tentations qui deviennent de nouveaux besoins et le plus souvent de nouveaux défauts. De plus, parce que les vices des humains sont au moins aussi nécessaires à son fonctionnement que leurs vertus.

Comment la vie fonctionnerait-elle dans la civilisation, s'il n'y avait plus de vices, si les hommes cessaient d'être paillards, joueurs, buveurs, prodigues, ambitieux ; si les femmes cessaient d'être vaniteuses, coquettes, gourmandes, dépensières, envieuses, étourdies ; si les hétaïres devenaient

pudiques et chastes ? Si tout le monde devenait sage, sobre, économe, modeste, l'on n'aurait plus aucun moyen pour mener le troupeau humain ; plus de prépondérance, les privilégiés refusant d'user des avantages et des prérogatives que leur confère la situation, pour ne pas mortifier leur prochain; plus de duperie, plus d'intrigue, plus de rivalités, plus de luttes, plus de superflu, plus de grandeur, plus de gloire; plus rien que la vie simple et sereine. Mais alors, plus de civilisation, de progrès, plus rien d'artificiel, plus de recherches téméraires, plus d'exaltation, plus de passions violentes, plus de plaisirs surexcitants ; enfin plus rien de ce qui constitue le rêve insensé que la civilisation met en tête aux humains, qui exalte, affole, et détraque tous les cerveaux.

Les principes de la vraie sagesse sont donc incompatibles avec le fonctionnement de la civilisation et non seulement la civilisation ne perfectionne pas l'être humain, mais plus elle progresse, plus elle le corrompt, toutes les civilisations finissant dans le luxe effréné et dans l'orgie ; c'est par ce vice que la civilisation subsiste, c'est sa substance, c'est son élément ; il lui est aussi indispensable que l'eau au poisson..."

***

Le Naturisme libertaire est en quelque sorte de l'anarchisme **anti-scientifique** ; en effet, les anarchistes combattent toutes les routines, tous les préjugés, sauf **un: la Science** (car ils n'ont pas osé aller jusqu'au bout!) dont ils sont imbus dans un sens presque religieux, qu'ils érigent en dogme sacro-saint ; en effet, la vie anarchique, sera toute scientifique : tous les travaux manuels s'exécuteront mécaniquement et l'alimentation sera également chimique. Vous voyez d'ici les agréments de la vie scientiste. Les individus n'auront plus besoin de jambes, par exemple, vu la multiplication des moyens de locomotion et **celui qui serait assez fou pour marcher à pied** serait d'abord regardé comme un **véritable phénomène** et ensuite écrasé par quelque engin de meurtre, auto, vélo ou autre. Et les gens portés sur leur bouche, qui savourent ordinairement les mets (même ceux de la cuisine naturelle) auraient la désagréable sensation de sucer quelques pastilles chimiques Berthelot pour toute nourriture !

Du reste, ceux qui ont lu " Travail " d'Emile Zola peuvent facilement se faire une idée nette et précise de ce que pourra être une société régie scientifiquement, cela touche à la féerie.

Mais les anti-scientifiques sont apparus pour mettre un frein à de telles inconséquences. Sans attribuer à la nature une perfection qu'elle ne possède pas, ils lui reconnaissent cependant des qualités, qui, vulgarisées dans le domaine pratique, ameneraient inévitablement un peu de joie sur terre. Bien des anarchistes scientifiques l'ont déjà compris et s'ils n'acceptent pas encore le Naturisme en son intégralité, au moins en admettent-ils les grandes lignes, tandis que d'autres, plus avancés, demeurent partisans inébranlables de la théorie anarchiste débarrassée au préalable

de la plus grande partie de son bagage scientifique, inutile pour instaurer une harmonie sociale durable.

***

Les Naturiens, pour la plupart, repoussent le retour à la **vie primitive** comme impossible, et tiennent compte de l'évolution, manifestation naturelle. Ils désirent la vie naturelle, **l'état naturel de la Terre.**

Du mouvement naturien est née une autre tendance: le **Néo-Naturisme.** Les Néo-Naturiens sont des amis de la Vie Simple, avec un peu de civilisation, dans ce qu'elle est susceptible de renfermer de bon et d'utile. Ni absolutisme, ni exclusivisme, chez eux ; ils sont à l'opposé de la tendance **sauvagiste** (**Naturisme absolu**) qui vît le jour vers 1900 et qui, depuis, je crois, s'est éteinte, faute d'adeptes.

Personnellement, je vois dans le naturisme libertaire, une tactique de lutte sociale ; c'est aussi une manière de manifester son caractère, son tempérament, tous les individus ne pouvant agir identiquement quoique animés de même sentiments philosophiques et pour ces raisons j'estime que le naturisme social a sa raison d'être dans le mouvement des idées avancées, lequel mouvement comprend : l'individualisme libertaire, le communisme anarchiste révolutionnaire, le syndicalisme fédéraliste révolutionnaire, le néo-malthusianisme, etc.

L'auteur de ces lignes admet et propage **bénévolement** (1) toutes ces philosophies sociales.

II

VERS LA REALISATION.

La vulgarisation de l'idée **naturienne** commença en 1894 par le canal du journal illustré et périodique " **L'Etat Naturel et la part du prolétaire dans la Civilisation** " publié à Paris par le dessinateur EMILE GRAVELLE et à l'issue de cette propagande, des groupes " naturiens " se formèrent non seulement dans la capitale mais en différents endroits en France et d'où jaillirent des passionnées discussions contradictoires entre " Scientistes " et " Naturiens " ; cela dura à peu près jusqu'en 1903 et après cela et depuis il y eut - et il y a toujours - des propagandes individuelles.

Des projets divers s'élaborèrent afin de constituer des " colonies naturiennes " où le rêve se matérialiserait enfin, mais tous échouèrent ou par manque de fonds, ou mésentente ou incompétences.

Cependant il y a des colonies " naturistes " existantes en Europe et dans les Amériques qui donnent une image, imparfaite encore, de ce que peut être une existence naturelle.

Tels sont les établissements dits " Végétariens ".

***

Ceci dit, de quelle façon, avec quels moyens oeuvrer vers des réalités ? Comment l'Utopie va-t-elle se manifester sous une forme tangible ? En un mot, **Comment devenir Naturien?** Un fervent propagandiste de ces principes de vie simplifiée (Fouques jeune, de Toulon), s'exprime ainsi :

" Le premier acte à accomplir pour s'acheminer vers la réalisation de l'idée naturienne est de **vouloir** vivre selon les lois de la nature. Si vous **voulez,** vous trouverez chaque jour un acte à accomplir. Savez-vous par combien de chaînes vous êtes rivés à la société civilisée, pouvez-vous nombrer la quantité d'attraits que vous trouvez encore à la société civilisée, malgré votre horreur de la civilisation? On ne peut point tracer une ligne de conduite générale, la volonté n'ayant pas la même force chez tous les individus, mais chacun d'eux peut se rapprocher le plus possible de la vie naturelle en se débarrassant particulièrement des vices qu'il doit à la civilisation, des erreurs dont son cerveau est obstrué. Il y a actuellement des individus isolés - peu nombreux il est vrai - qui mettent en pratique la ligne de conduite que nous venons d'indiquer, ils prêchent l'exemple. Il est à souhaiter qu'ils fassent des adeptes ; ceux-ci devenant plus nombreux, la société s'acheminera insensiblement vers la vie naturelle. Notre raisonnement est en opposition complète avec celui des civilisés. Ceux-ci prétendent en effet que le milieu influe sur l'individu, tandis que nous soutenons que l'individu crée lui-même le milieu dans lequel il veut vivre.

Les socialistes et les anarchistes comptant sur une majorité législative ou sur l'émeute triomphante pour mettre en pratique leurs théories sont obligés de prévoir à l'avance la façon dont ils en commenceront l'application : ils conserveront ceci, supprimeront cela, parce qu'ils sentent qu'il leur faudra créer le milieu dans lequel l'humanité devra se débattre. L'arrivée au pouvoir des socialistes, par exemple, ressemblerait à l'arrivée au pouvoir des républicains.

Depuis 1870, les républicains cherchent à créer le milieu républicain ; plus les citoyens se moulent dans ce milieu, moins les partis adverses ont d'adhérents ".

L'indépendance de l'individu par le retour à la vie naturelle, voilà ce que revendiquent les Naturiens et avec eux Aug. Trousset. Ce dernier en démontre la facilité de possibilité et cela sans aller en des pays lointains, fouler des sols vierges, ici-même en notre beau pays de France : " Tant que les hommes vivront d'une vie factice nécessitant la production de l'artificiel, il sera indispensable qu'il y ait un ordre social, un Pouvoir, qui engendrera infailliblement des privilèges et ne pourra accorder qu'une liberté relative, cela en dépit des beaux principes que les philosophes proclament depuis plus de vingt-cinq siècles et dont l'impossibilité de réalisation est suffisamment démontrée, par les tentatives infructueuses qui ont été faites en tous les pays, à toutes époques, par des hommes de toutes races. Il devient donc nécessaire de rechercher une base qui permette à l'individu de trouver un refuge contre les empiètements des privilégiés, de définir la mesure où il n'est plus permis qu'un homme

soit dépouillé, sans que ses moyens matériels d'être indépendant soient détruits ou simplement réduits, auquel cas l'individu se trouve dans une situation inférieure à celle où l'a placé la nature. Pour cela point n'est besoin d'élaborer une nouvelle théorie sociale qui voudrait s'ajouter aux anciennes, déjà trop nombreuses.

Le seul vrai moyen serait de rejeter toutes ces combinaisons qui ayant pour but d'organiser les choses au mieux, faussent la loi naturelle qui régit les rapports des êtres, et de laisser chacun vivre et agir selon le voeu de la nature.

Mais de nos jours cela serait repoussé par l'énorme majorité des humains, lesquels croient encore à leur perfectionnement et à la nécessité de l'artificiel ; les naturiens sont l'infime minorité, ils sont la molécule d'éther flottant dans l'immensité ; peut-être est-ce le germe d'un monde : mais pour qu'il se forme, combien de cycles faudra-t-il? Enfin puisque la civilisation existe, il faut au moins chercher à établir le principe de l'indépendance de l'individu, principe qui doit servir de base à toute conception visant à réaliser le bonheur des humains. Le but essentiel de tout système vraiment libéral doit être de placer l'homme dans une situation où il n'agisse que selon sa propre impulsion : libre d'accepter ou de refuser, sans crainte d'encourir une réprimande ou une privation, où il doit être libre de vivre à sa guise de la vie simple et naturelle, ou de la vie factice et compliquée.

Dans toutes les conceptions humanitaires élaborées jusqu'à ce jour, une considération capitale a été omise, parce qu'aucun de leurs auteurs ne s'est placé au point de départ naturel de l'être humain.

Tous les philosophes ont admis que l'homme devait produire pour avoir le droit de consommer. C'est là une erreur fondamentale, l'être par le fait qu'il naît a droit à sa subsistance, et ce droit il le possède jusqu'à son dernier souffle.

Il importe de détruire cette erreur que l'être à sa naissance ne possède rien ; bien au contraire, il possède tout ce qui peut lui être utile et se trouve à sa portée, et cela sa vie durant.

Ainsi donc le principe qu'il faut proclamer c'est que l'être doit vivre entièrement libre et **indépendant** et que le droit aux aliments est imprescriptible, que telle est la loi de la nature. Les doctrines humanitaires parlent bien de supprimer les privilèges, de mettre un frein à la puissance des grands, ce qui est très louable, mais elles ne touchent là qu'un côté du problème et c'est ce qui les rend insuffisantes. Car elles n'assurent pas à l'individu l'indépendance matérielle en ce qu'il ne peut jouir de rien sans se conformer aux décisions majoritales, (il est évident que l'homme qui est contraint au travail pour avoir le droit de manger n'est pas indépendant) c'est en cela qu'elles sont entachées d'erreur, car si elles parlent de répartition juste et équitable, elles n'en sont pas moins basées sur

l'accaparement par le groupe, lequel définit et impose les conditions qu'il juge convenable pour obtenir le droit de jouir des produits. La propriété n'est pas supprimée : de l'individu elle passe au groupe, elle change de mode ; nul n'est maître, mais nul n'est indépendant. Dans le monde actuel, par ce fait qu'un homme prend plus qu'il n' a besoin, il dépouille ses frères qui ne sont plus maîtres, ni libres.

Dans la nature, tous les hommes sont libres et indépendants ; la propriété n'existe pas parce qu'on use des choses telles qu'elles sont, sans leur faire subir aucune préparation ni transformation. Il est à remarquer que la propriété découle forcément de tout ordre social où les hommes vivent dans l'artificiel, où ils travaillent ; le produit devient logiquement une propriété ; c'est par le travail et les échanges que l'on motive l'accaparemment et l'exploitation. Seul le retour à l'état naturel amenerait la suppression de la propriété.

Ainsi donc, si on veut établir un régime de liberté réelle dans la mesure que comporte un groupement humain où des individus vivent de l'artificiel, il est un point à établir en plus des revendications déjà formulées : il est impérieusement nécessaire de respecter la part minima qui revient, de par la loi de la nature, à tout individu, de lui laisser au moins le moyen de se sustenter, sans dépendre en aucune façon de qui que ce soit. A l'état naturel, l'être possède tout ce qu'il trouve à sa portée ; la société en s'organisant doit abandonner à son libre-arbitre au moins un minimum lui permettant de satisfaire à ses besoins élémentaires ; il est évident qu'elle ne peut avoir pour principe de le dépouiller de ce minimum, le rendant ainsi plus misérable que le dernier des animaux et le condamnant à subir les conditions qu'elle impose, sous peine de manquer de tout.

Donc, nous posons en principe, que dans la civilisation, toute société doit laisser à l'individu ce que la nature donne ; quel que soit le mode de propriété, individuelle ou collective, tout individu doit toujours avoir, sans condition, la possibilité de satisfaire ses besoins élémentaires qui sont la nourriture et l'abri. La nature produit les choses élémentaires à la vie et donne à l'homme la faculté de les prendre ; il est un moyen d'obtenir dans ce sens un résultat tout en respectant les conditions majoritales.

Il est admis qu'en moyenne une superficie de trois mille mètres de terre cultivable peut fournir à la consommation d'un individu ; donc, cette quantité est la mesure minima que tout être humain doit avoir à sa disposition sa vie durant, dont il n'est pas possible de le déposséder sous peine de lèse-nature.

Quel que soit l'ordre social, la société doit abandonner à chaque individu, tout le long de son existence, cette quantité de terrain afin qu'il puisse en tirer de quoi subvenir à ses besoins sans rien devoir ni demander à autrui et parce qu'il a droit à la subsistance par la seule raison qu'il existe.

En France, cela ferait douze millions d'hectares à

attribuer à quarante millions d'habitants, sur cinquante-deux millions de surface totale, dont quarante-huit millions de terre cultivable, soit le quart de bonnes terres, proportion bien minime qui laisserait encore trente-six millions d'hectares de bonnes terres à la disposition des accapareurs ; certes, cela constituerait un sacrifice appréciable sur le territoire, mais encore serait-il faible, comparé aux sacrifices imposés précédemment pour n'obtenir toujours que des résultats de principes, tandis qu'ici le résultat serait matériel et aurait un effet moral salutaire par le sentiment de la sécurité - si minime soit-elle - qu'il donnerait à la multitude des dépossédés. (2)

Il est certain que l'individu envisagerait l'avenir avec plus de sérénité s'il était assuré de trouver, quoiqu'il advienne, à sa disposition, ce lopin de terre. Combien de desillusionés, las de végéter dans les grands centres urbains où la noire misère les étreint, s'empresseraient de retourner au village, dégoûtés de la grande ville et de ses mensonges s'ils étaient sûrs d'y retrouver comme suprême refuge la terre, suffisant pour s'y constituer un abri et leur fournir une subsistance élémentaire, mais certaine !

De même l'homme chargé de famille verrait sans appréhension la naissance de nouveaux rejetons, ceux-ci lui apportant en quelque sorte, en naissant, le terrain suffisant pour assurer leur subsistance. Cette répartition ferait cesser l'ironie qui s'attache, pour les déshérités, à l'idée de patrie ; elle définirait l'extrême limite où doit s'arrêter la dépossession et justifierait les sacrifices imposés pour la défense de la nation. La patrie, c'est le coin de terre où l'existence nous est possible ; dans la vie courante elle s'étend jusqu'aux relations environnantes ; elle n'atteint pas l'étendue que lui assigne la géographie politique, mais au moment du danger elle s'étend jusqu'à l'horizon des intérêts menacés. Contre les Huns dévastateurs, Francs, Gaulois, Romains, unissent leurs armes pour détourner le fléau qui les menace, comme de nos jours Nippons et Célestes s'entendent pour refouler la domination blanche.

Mais que peut-on demander à celui qui ne connaît la patrie que par les sacrifices qu'elle impose, qui n'a pas sa part dans le sol qu'elle défend ? Cette parcelle de terre attribuée à chaque individu serait bien minime et lui permettrait tout juste de vivre de la vie simple et végétative; mais c'est là précisément ce qui justifie notre thèse ; car de quel droit la société, sous prétexte de donner une condition meilleure à l'individu, commence-t-elle par le dépouiller de ses ressources naturelles ? Aussi cette répartition des terres ne doit pas être considérée comme un don, mais simplement comme une restitution. C'est la part minima que la civilisation doit réserver à l'individu pour la garantie de son indépendance naturelle, afin de faire excuser les empiètements qu'elle se permet sur le domaine mis par la nature à la disposition de tous.

Cette répartition a pour objet la consécration du principe que les sociétés doivent laisser au libre-arbitre de l'individu au moins l'équivalent de ce que la nature lui donne ; et cette conception est la base sur laquelle sont

tenues de s'édifier toutes les constitutions régissant les groupements humains, sous peine d'accaparement et de tyrannie.

Grâce au refuge que lui assurerait la mesure indiquée ici, l'homme pourrait jouir d'un minimum de réelle indépendance; libre à lui de vivre de la vie simple sans superflu et sans peine ; ou de travailler pour se procurer l'artificiel : mais alors il le ferait dans la mesure de son libre-arbitre, comme il le jugerait convenable, selon son goût, selon ses forces ; il serait en un mot affranchi de la servitude forcée.

Et si la vie factice que nous impose la civilisation offre des avantages réels, la marche du prétendu progrès n'en serait pas ralentie ". (" Civilisation et Naturianisme ", pp. 180 à 190).

***

III

QUELQUES DEFINITIONS

Les Naturiens désirent le retour de la terre à l'état Naturel, c'est-à-dire la vie naturelle sans culture, la nature intégrale ; les Néo-Naturiens (ou naturiens libertaires) s'accomoderaient de la vie simple, avec un peu de civilisation; les Naturiens Egalitaires ont lancé leur formule : " Régie égalitaire - la naissance étant naturelle, la Vie doit l'être aussi ", c'est-à-dire ni maîtres ni esclaves mais des Egaux avec un régime de Vie Simple ; les Harmonistes, adeptes des principes préconisés par RAYMOND DUCAN veulent réaliser cette pensée : " Travailler pour soi-même et par soi-même " afin de ne dépendre de personne ni des objets inutiles pour une vie strictement naturelle ; cultiver la gymnastique par les danses grecques.

Toutes ces nuances de l'idéal naturien revendiquent la vie naturelle sous des formes diverses : Naturianisme, Végétarisme, Vie Nomade, Sauvagisme, etc., parmi eux se révèlent des révolutionnaires communistes, des individualistes anarchistes , des spiritualistes.

Il faut mettre à part les **Naturistes** qui pour la plupart, ne sont partisans d'une vie naturelle qu'aux points de vue alimentaires (fruitariens, végétaliens, végétariens, Kneippistes, etc.) et médical, par la médecine rationnelle sans opérations ni médicaments par la seule action des agents naturels : air, eau terre, soleil.

IV

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES SUR LE MOUVEMENT NATURIEN ET NEO-NATURIEN

Nomenclature de la littérature Naturienne et Néo-Naturienne : " **L'Etat naturel** ", journal illustré d'Emile Gravelle, quatre numéros, 1894-98, Paris ; " **Le Sauvage** ", par Em.Gravelle, 2 numéros, satirique ; " **Le Naturien** " par Honoré Bigot, 4 numéros, 1898 ; **"L'Age d'Or "**, (Organe Sauvagiste) par Alfred Marné, un n° 1899 ; " **L'Ordre Naturel**",

1905, un n° unique, par Henri Zisly ; " **La Vie Naturelle**" (en cours de publication, suspendue pendant la Grande Guerre) par Henri Zisly ; toutes ces feuilles ont été éditées à Paris.

Quelques brochures : " **En conquête vers l'Etat Naturel**", 1899, par Henri Zisly ; " **Voyage au Beau Pays de Naturie**" (intéressante pour les intellectuels), 1900, par Henri Zisly ; " **Rapport sur le mouvement Naturien** ", 1901, par Henri Zisly ; " **LIbres Critiques sur la Science et la Nature**", 1902-1910, opinions et critiques pour et contre le naturisme social, recueillies par Henri Zisly ; " **La Conception Libertaire Naturienne** ", 1902, par Henri Beylie ; " **Le Naturisme Libertaire**",1903, par Tchandala ; " **Aux Artistes Naturiens**", par Emile Gravelle ; " **Svobodarsky Naturism** " (" Résumé du Naturisme libertaire ") par Henri Zisly, Prague, 1907, en langue tchèque, édition de la revue occultiste éclectique " **Sbornikb**" ; " **La Vie Naturelle** ", brochurette, 1908, par Octave Guidu ; " **La Vie naturelle** ", diverses éditions en langue française, allemande, italienne et espagnole, spécialement " **naturistes** " par Marius cayol ; un volume " **Civilisation et Naturianisme** "par Trousset, 1905, Paris.

Et enfin de nombreux articles, documents, études (et critiques) dont le plus grand nombre fut écrit par le libertaire éclectique Henri Zisly - ont paru en différentes publications des Deux Mondes en langue française, espagnole, portugaise, italienne, anglaise, danoise, suédoise, allemande, hollandaise, hongroise, tchèque et grecque.

HENRI ZISLY

Paris, novembre 1918.

NOTA Parmi les poètes qui ont chanté le retour à la Nature athée, il faut citer Paul Paillette, l'auteur des immortelles " **Tablettes d'un Lézard** ", de nos jours.

H.Z.

(1) C'est-à-dire d'une façon **désintéressée**, en plus de son labeur gagne-pain .

(2) Une difficulté dans l'application de ce principe résulterait des agglomérations urbaines ; beaucoup de citadins n'apprécieraient qu'à la longue les avantages qu'elle leur offrirait, mais pour les natifs des campagnes qui constituent la grande majorité de la nation, ses avantages seraient vivement appréciés immédiatement.

ACTIVITE NUISIBLE ET RESPONSABILITE INDIVIDUELLE

Dans une brochure " La responsabilité et la solidarité dans la lutte ouvrière " Max Nettlau a exposé cette idée qu'en général on considère un salarié comme un honnête citoyen, puisqu'il vit de son salaire, et descendant à examiner pour quel travail le salarié a passé à la paye, il reconnaît que bien souvent le digne travailleur, l'honnête salarié n'est qu'une infecte crapule. Il cite les soldats qui en Angleterre s'engagent , non pour défendre le sol de l'île, nullement menacé, mais s'engagent à écraser impitoyablement les révoltes d'indigènes, les courtiers, collecteurs de rente et d'impôts, agents de propriété avec leurs **crowbarmen** en Irlande, etc.

Il va plus loin et tandis qu'il dit que cette écume de l'humanité jouit de bien peu de considération auprès du peuple, il qualifie d'industries, de professions atroces, celles qui consistent à produire des habitations des vêtements etc., de qualité inférieure. Et il donne l'excuse habituelle du travailleur :

" Mais je ne suis pas responsable ; la responsabilité en incombe à l'employeur qui m'ordonne de faire ce que je fais " ; et il conclut sur ce point, en disant que rien ne changera, tant que le travailleur n'aura pas une plus haute conscience de la dignité de son labeur, de la solidarité des efforts dans la production.

Dans "Travail anti-social et Mouvements utiles", Libertad a étudié à peu près sous le même angle que Max Nettlau l'inutilité et la nocivité de tant et tant de travaux.

" La machine humaine n'est pas faite, n'est pas établie dans le but de marcher pour produire, elle marche pour marcher, elle marche à vide.

Elle marche pour des mots. Elle marche pour la Patrie, elle marche pour Dieu, elle marche pour un tas de choses, elle ne marche jamais pour elle-même ".

Et Libertad conclut en disant :

"Camarades, faisons la grève des gestes inutiles!".

***

Ne pas faire des gestes inutiles, effectuer seulement le travail que l'on trouve raisonnable, c'est évidemment bien pensé. Mais est-ce possible ?

Le boulanger peut-il refuser de pétrir le pain pour tel ou tel individu, bourgeois ou travailleur d'une profession qu'il ne juge pas utile ; le forgeron de ferrer tel ou tel cheval parce qu'il accomplit un travail inutile; le vendeur peut-il refuser de vendre aux bourgeois ou aux domestiques parce que ce sont des parasites ? Dans quelles professions peut-on ne travailler que pour l'ouvrier qui selon soi produit utilement ? - et, remarquez-le bien, je dis l'ouvrier qui, selon soi produit utilement. Il n'en est peut-être pas. L'ouvrier produit pour vivre, il ne produit pas pour produire. Il travaille parce qu'il ne peut pas faire autrement, le prolétaire est un condamné aux travaux forcés, il n'est pas libre d'échapper à toutes les règles, lois, conditions, coutumes, préjugés, contraintes du bagne sociétaire.

La liberté dans le travail, c'est celle de la liberté dans le bagne. Tout travailleur est un bagnard et il n'y a aucune flétrissure à effectuer un travail plutôt qu'un autre. La flétrissure ne s'attache qu'aux fonctions qui ont comme but de maintenir la société dans l'esclavage, qui ont comme rôle déterminé de maintenir, de constituer les réglements, lois, coutumes, préjugés, contraintes du bagne sociétaire. Dans tout bagne, il y a des gens qui sont irrémédiablement perdus: ce ne sont point les bagnards qui entretiennent les bâtiments, qui consolident les clôtures, qui forgent les fers : ils sont contraints. Ceux qui sont flétris ce sont les gaffes, les soldats, le bourreau, les directeurs, administrateurs, qui ne reconnaissent pas qu'ils sont flétris. Parmi eux, seront moins sales ceux qui disent : je fais un métier ignoble, parce que ma lâcheté, ma paresse, mes appétits et les conditions du milieu ne me permettent pas de vivre dignement et c'est seulement quand ceux-là seront nombreux que les bagnards pourront être affranchis.

C'est une erreur fort répandue que tout à coup le bagne sociétaire se tranformera en atelier, en chantier, en organisation, en société, où chacun travaillera, oeuvrera librement et pour des fins utilitaires. S'unir, se concentrer pour, au prix même du risque de sa vie et de l'indépendance relative dont on jouit, culbuter les gaffes et les soldats qui nous tiennent dans le bagne, c'est fort bien, car certainement on y gagnerait des avantages qui ne sont pas à dédaigner, mais sachons-le bien et proclamons-le sans cesse que les règles, lois, règlements, coutumes, préjugés, contraintes sociétaires sont de la nature même du bagne et que sans eux la liberté prévaudrait.

***

Sachons que les rapports, les relations qu'ont les hommes entre eux sont établis pour permettre les échanges de produits, d'en garantir la jouissance en sécurité.

De ce point de vue tout s'éclaire. On saisit que c'est certains genres, certaines formes d'activité qui constituant l'ensemble des impositions réclamées par tous à chacun, créent le travail. Que la somme des réclamations individuelles soit conséquente et chacun aura beaucoup à produire, la durée du travail sera excessive, l'effort en rapport, et comme chacun écrasé par la demande à lui réclamée tentera de s'y soustraire : le nombre des soldats, policiers, gaffes, inspecteurs, administrateurs, juges, patrons, contre-maîtres deviendra d'autant plus grand, la coercition s'aggravera et la tâche individuelle croîtra pour les producteurs effectifs, puisqu'ils seront moins nombreux. Qu'au contraire chacun demande peu, et la tâche individuelle diminue, la coercition tend à disparaître.

Dire cela, c'est dire que c'est la consommation qui règle la production, que chacun individuellement coopérant à la consommation, lui demandant sa quote-part, chacun doit, avant de formuler une demande de consommation, réfléchir suffisamment et ne pas se laisser aller à une fantaisie de désirs qui n'a pas de limites, actuellement, que les ressources pécuniaires individuelles.

Or, nous vivons dans un monde d'appétistes, d'envieux, de jouisseurs, d'épateurs. Soyons individuellement simples, sensés, de goûts normaux, que nos besoins ne soient ni

superficiels, ni factices, ni dispendieux, demandons à nos co-sociétaires l'indispensable, le nécessaire, n'imposons pas la production du luxe, c'est-à-dire de tout ce qui est parure, ornement, raffinement dispendieux. Bornons-nous à être couverts, chaussés, abrités, nourris suffisamment, convenablement et tous les travaux qu'exécuteront les hommes seront utiles, car la propriété individuelle et l'autorité auront vécu, puisqu'il n'y aura plus besoin de coercition pour forcer l'homme à produire une tâche qui sera minime.

***

Les camarades qui ont parlé du travail anti-social, du travail stupide ont surtout fulminé contre le luxe des riches, comme si le luxe des pauvres n'était pas aussi stupide et criminel. Pourquoi les ouvriers s'habillent-ils autrement le dimanche que les jours de la semaine, pourquoi portent-ils des chemises au devant et au col empesés, des cravates, pourquoi parlent-ils d'art et ornent-ils leurs demeures comme des châsses ? Voyez un peu, si dans les coopératives les ouvriers se refusent à consommer volailles, viandes de choix, primeurs et boissons fermentées. Bijoutiers et modistes n'ont-ils point comme clients la foule des brutes ouvrières ; n'avez-vous jamais assisté à une soirée dansante, donnée par un syndicat, où il y a des femmes gagnant bien leur vie, à celui des tabacs par exemple. Si oui, il vous a fallu peu d'imagination pour vous croire parmi des bourgeois. Que dire du bal "de la Modiste", bal costumé, donné au Continental, où la plupart des ouvrières qui y assistent n'ont pu se payer un luxueux costume, afin d'égaler en faste les camarades, les patronnes et les bourgeois qui y assistent, que par des veilles prolongées et nombreuses ou la pratique occasionnelle de la galanterie.

Le goût du luxe n'est pas particulier à une classe et le producteur n'en est pas responsable, s'il produit des articles de luxe, c'est que pour avoir du numéraire il est contraint de satisfaire à la demande du consommateur-payeur, et c'est seulement après avoir fait acte de producteur qu'il peut à son tour faire acte de consommateur, conscient ou non.

On peut comme consommateur s'affranchir dans une certaine mesure de la participation à l'entretien de la vie des producteurs de choses mauvaises, inutiles ou dispendieuses, mais il y a des hommes à l'entretien desquels on ne peut se soustraire, qui imposent leur nuisance : ce sont les gouvernants, les juges , les militaires, les policiers et quantité de fonctionnaires et d'administrateurs ; ceux-là, tant qu'ils existeront, qu'individuellement nous soyons brute ou développé, il faut les subir, les entretenir, aussi le développement de la mentalité d'un pays est-il en relation avec le mépris qu'on a de cette lie.

in ETUDE SUR LE TRAVAIL, par S.ZAÏKOWSKA et G.BUTAUD.

***

La note de la page 78 a été omise, la voici :

(1) Les environs de Paris par exemple en sont des signes faciles à vérifier. Rendez-vous à Vaucreson, à Graches, à Bondy, au Vert-Galant ; les bois abattus, les forêts morcelées, des arbres centenaires débités pour faire place à d'ignobles bâtisses, propriétés de quelques-uns.

E S S A I D'E T U D E D U B E S O I N

L'étude du besoin est à la base de toute action consciente.

Le caractère de l'agrégat, sa forme sont déterminés par le caractère des cellules.

****

L'individu n'est qu'un maillon dans la grande chaîne de l'espèce. Les qualités acquises par l'individu se transmettent en partie à l'espèce. Le " Moi " ne peut être envisagé comme indépendant de ses actes. L'espèce est conséquente de l'évolution du " Moi ". L'harmonie entre les " Moi " constitue l'harmonie du groupe social.

L'être est le résultat des besoins de ses ancêtres.

L'étude du besoin est à la base de toute action consciente.

L'homme n'étudie cependant bien que la science de la production. La science de la consommation - la première des sciences lui est inconnue.

Résultat : les hommes n'ont plus de dents, misère physiologique, tuberculose, rhumatisme, cancer, etc.

Du côté économique lutte d'intérêts ; la barbarie n'est endiguée que par la gendarmerie.L'Etat, éclos du choc des rivalités les équilibre à un prix incalculable : c'est l'intermédiaire le plus puissant, le plus ruineux de tous les intermédiaires ; il démoralise le groupe entier et particulièrement ses agents. l'Administration.

***

La coopération future des intérêts au lieu de leur compétition actuelle, espérée comme partant de la collectivité, de l'ensemble ,des masses, pour amener le bonheur individuel est un processus faux.

Parlementarisme, soviétisme, anarchisme communiste partant du tout, de l'ensemble, pour le bien de l'individu ne sont que la continuation du système social qui contrôle et limite la liberté de l'être, actuellement insociable.

Scientifiquement, l'étude de la parcelle la plus petite facilite celle des parcelles plus importantes, l'étude de la cellule permet celle de l'agrégat.

Le caractère de l'agrégat, sa forme sont déterminés par le caractère des cellules.

***

L'inconséquence de la métaphysique, sa stérilité nous est démontrée dès que l'on veut oeuvrer.

L'homme est un roseau pensant ; fort bien, le roseau pense, c'est entendu, mais d'abord quelle quantité journalière

de matières déterminées sont nécessaires à la vie du roseau?

Chaque jour il lui faut environ quinze cents grammes de légumes ou de fruits, cinq cents grammes de céréales, de quatre-vingts à cent grammes d'huile. Il lui faut se loger, se vêtir, mais sa grosse dépense est dans son alimentation.

Avant toute discussion sur l'organisation de la contrainte, de la loi écrite, de la sanction pénale dans le groupe social, il importe d'établir à quelle production l'homme doit se livrer et quels sont les moyens de production à sa disposition.

Alors seulement on peut examiner le jeu des phénomènes psychiques.

Le milieu dans lequel l'homme vit se crée par son besoin économique. Sa liberté est en raison inverse de la quantité d'efforts qu'il est **contraint** de produire. La fantaisie, l'ignorance courante créent, entretiennent, avec la difficulté de se procurer ce que l'on croit necessaire à la vie, la crainte de l'avenir, la lutte entre les hommes qui se **retranchent** derrière la **forteresse de la propriété individuelle.**

Ma doctrine est indépendante du milieu social, économique, elle découle de la somme des connaissances humaines, son application dépend de la volonté de chaque individu volontaire.

Je dis **ma** doctrine, je ne veux pas m'en faire accroire, je n'ai rien d'un chef de parti, d'un apôtre, je n'aime pas à m'afficher, je n'ai qu'une part de vanité, d'orgueil - qui il me semble - n'est pas au-dessus de la moyenne des autres hommes, mais je suis sensible, actif et ayant bénéficié des bienfaits d'une certaine manière de voir je la propage. Enfin j'ai doublé le cap de la cinquantaine depuis deux ans et il y a bien longtemps que je remue des idées et en applique ce que je peux.

Cette doctrine, ce système, cette manière de voir élève l'individu, tend à l'affranchir.

Pour elle, l'homme n'est pas condamné à perpétuité aux travaux forcés, à une mauvaise vie, à un combat incessant.Ce qui l'enchaîne c'est un état qu'il peut modifier par sa **volonté éclairée.** Aussi en propageant que l'homme doit améliorer sa condition, étudier et vouloir, je le place sur le véritable chemin de la délivrance.

Sur tels et tels individus j'ai constaté les bons effets de la doctrine. Je n'ai pas obtenu de miracle, certes, mais j'ai rendu des gens abstinents, non fumeurs, végétaliens par suite de mon argumentation et de mon exemple (j'ai fumé pendant 25 ans). Je connais plusieurs personnes qui, par suite de nos relations dans les milieux libres particulièrement ont modifié leur mode de vie et **ont conquis immédiatement** une plus grande facilité d'existence. Ces gens n'avaient jamais un sou devant eux, craignaient l'insécurité du lendemain, ils possèdent maintenant quelques économies ou tout au moins se surmènent moins, sont moins angoissés à la perte d'un travail, résistent mieux à l'adversité, peuvent attendre sans trop de crainte le retour à de meilleurs jours parce qu'ils dépensent moins journellement. Enfin ils peuvent s'approvisionner et ne pas vivre au jour le jour, etc. leur hygiène en bénéficie et aussi toutes les formes de **notre propagande - la leur.**

Ce sont ces constatations, qui rendent ma besogne agréable. En prêchant le végétarisme intégral, l'étude de soi-même, la transformation individuelle, en voulant amener

l'association de " moi " évolué, je diminue immédiatement la pauvreté de ceux qui tant soit peu sont portés à m'écouter.

Alors que toutes les doctrines basées sur les gestes collectifs rassemblent des militants pour une action future qui donnera des résultats supposés la doctrine d'évolution individuelle porte des fruits immédiatement.

Quand l'homme a compris que le milieu économique social ne peut pas être transformé par son vouloir, que son idéal ne peut y être réalisé, de ce jour il doit chercher à s'en évader. Il ne se considère plus que comme un prisonnier, comme un pauvre, comme un misérable isolé qui veut se libérer de l'oppression, de la misère, de la solitude. S'il possède du capital il ne se ressent pas moins isolé, opprimé, victime - et oppresseur par sa puissance économique.

Il n'est plus dès lors qu'un passager dans l'usine, la ferme, le bureau, la banque, tous ses moyens d'action, toutes ses facultés se concentrent en une puissance libératrice. Il n'est plus solidaire du reste du monde bourgeois ou ouvrier, il prépare son évasion pour gagner un terrain sec où il ait le pied sûr pour qu'il puisse fonder sur le roc l'association économique, sociale, résultat du groupement des évadés.

Les évolués entassent sur un point donné toutes leurs ressources individuelles pour qu'ils puissent jouir, user chacun d'une richesse toujours plus grande : terres, maisons, machines, camarades s'y rassemblent.

La réalité se concrétise et une heure vient où, les bottes encore boueuses, l'évadé aborde - lui aussi - l'îlot dont il prend possession : il possède enfin la liberté et la richesse, les hommes et les choses.

Dans l'infini multitude des germes reproducteurs de la flore et de la faune, la plupart avortent, il en est de même des intentions.

Non seulement il faut une volonté forte pour vouloir appliquer ce que d'autres nous font voir comme peut-être intéressant, agéable, utile,etc. mais il faut encore lutter contre l'emprise du milieu qui vous absorbe vous guide, vous tient d'autant plus complètement que l'on a de mauvaises habitudes, un mauvais passé, un présent défectueux, que l'on est **plus pauvre** ou **plus riche.**

Quand l'homme courbé sur sa besogne, absorbé par les soucis du commerce jouit-il du repos normal et régulier? Quand prend-il du plaisir à simplement vivre, manger, boire, travailler un peu, et dormir.

Toujours il le recherche brutalement dans le luxe, les excitants, à table et au lit.

Si, d'une part, quelques bienfaits peuvent être recueillis par suite d'activité propagandiste, quelle puissance nocive n'a pas la coutume, l'ambiance...la vie courante, le courant.

Comment remonter ce courant ? Comment l'individu moyen le peut-il, comment peut-il s'écarter et s'isoler, se transporter vers une rive où la puissance du courant est moins forte et **toujours** s'y maintenir ? C'est presque impossible.

C'est pourquoi je voudrais rassembler ceux qui ont le même guide que moi - gagner la rive pour être plus libre de sa direction personnelle.

J'ai constitué une Société pour l'achat et l'exploitation de terres incultes ; par fractions de 100 francs - restant propriété de ceux qui les apportent - j'ai actuellement recueilli 17.000 francs et nous sommes 17 exploitants ce capital qui

devient ce que **devient** le développement de chacun de nous, souscripteurs d'hier, d'aujourd'hui, de demain et aussi ce que **devient** le développement des exploiteurs actifs de ce capital, colons de Bascon et des groupes futurs, probables que notre puissance de réalisation - nous évolués - **contient ou ne contient pas** en germe.

Nous sommes à ce jour - mai 1920 - 17 qui vivons continuellement au groupe végétalien -qui le constituons- d'autres camarades sont de passage, venant nous visiter, vivre notre vie quelques heures, quelques jours.

Mais il y a un écueil, une opposition complète même entre la théorie doctrinale et sa pratique, parce que ces ressources sont insuffisantes - en hommes et en capital.

La doctrine - l'économie - dit : l'homme doit être armé d'un machinisme puissant, l'association doit être assez nombreuse pour tirer plein profit d'un effort collectif.

Ceci est hors de possibilité pratique. Actuellement le grand malheur est que je n'atteins que les pauvres, ils ne peuvent apporter que les quelques billets de cent francs qu'ils possèdent. Je n'expose pas ma théorie aux riches - d'ailleurs assez rares. Tous les 15 jours, à Paris, 49, rue de Bretagne, nous tenons une réunion (groupe de préparation à la vie communiste), des conférenciers s'y font écouter. Enfin Bascon est l'école pratique.

A Bascon, pour l'alimentation, la simplicité de la vie, c'est parfait, quant à la quiétude, à la vie facile, douce, créée par une activité productrice rendue productivement intense grâce au machinisme, c'est autre chose ; nous n'avons que nos outils à bras, nous sommes les fourriers de ceux qui viendront par la suite, si nous pouvons -ici ou ailleurs- avoir suffisamment de terres, de maisons, de machines, etc.

La doctrine basée sur la science et la volonté de développement individuel n'a pas encore son champ d'expérience, ne s'applique nulle part par manque de ressources et d'hommes.

Le nombre d'hommes susceptibles d'accepter notre tendance - qui la possèdent instinctivement et relativement la pratiquent - est grand. Chaque ville en possède quelques-uns, mais cette tendance a besoin d'être cultivée, exercée, accotée, entraînée. Ressens-tu cela toi-même, lecteur, pour toi-même, en toi-même ? Alors, tu es nôtre et cet exposé nous révèle à ta connaissance - ce que j'enviais.

Alors, si " tu " es nombreux, les groupes nombreux et riches se formeront - l'évolution active agira - la doctrine s'appliquera, se vivra.

S'il est un lieu où doit végéter le tuberculeux, le rhumatisant, c'est à la campagne.

Pour le rhumatisant, il y a unanimité dans le corps médical pour bannir la consommation des viandes rouges, de plus en plus on incline à la suppression de la viande. Certains médecins spécialistes recommandent presque exclusivement ou même exclusivement les crudités.

Le régime du tuberculeux à grand renfort de viande, d'oeufs est de plus en plus abandonné par les médecins de sanatorium. Que le malade mange ce qu'il veut, pourvu qu'il

digère, qu'il assimile, qu'il se repose ! Le secret de la guérison est là. Quelques drogues, quelque poudre récalcifiante en cas d'accès et c'est à peu près tout. De la propreté, de l'hygiène, la cure régulière, du calme et des travaux ménagers ou intellectuels, la participation à l'éducation infantile, tout cela se trouve partout où les hommes ont eu la possibilité de se réunir.

Ont eu...! Où !?

L'autorité sociale n'est pas une chose artificielle, imposée, elle n'est pas le fait d'une philosophie, d'une religion, d'un parti, d'une classe ; elle ne peut pas ne pas être, elle est le résultat de la lutte des intérêts, des appétits individuels.

Quelle attitude l'homme évolué doit-il avoir à l'égard de l'autorité sociale ? Il ne peut presque rien contre un fait qui n'est pas de son fait. Il doit vis-à-vis de l'Etat, comme vis-à-vis de toute puissance, vis-à-vis de tout ce qui n'est pas lui **se tenir sur ses gardes**, éviter les luttes (mésintelligence avec ses voisins, coups de cornes, morsure des animaux, impositions, privation de liberté, etc.).

Un tableau enchanteur de la vie des primitifs serait un tableau faux. Nous savons quelle misérable existence ils mènent, hormis dans certains pays exceptionnels. Mais le primitif est beaucoup plus près de nous que de son cousin germain, le singe.

Le primitif n'est guère plus ignorant que nous, il l'est beaucoup moins que le singe et cependant il ne semble pas avoir une part plus grande de bonheur. En général, la vie ne lui est pas si facile puisque dans les pays où vivaient libres quelques milliers de primitifs aujourd'hui vivent des millions d'hommes civilisés (exemple l'Australie).

L'étude de la chimie, de la botanique, menée conjointement au travail agricole, celle de la mécanique, facilitée par l'emploi du machinisme moderne actuel (tracteurs, moulins à grains, à huile, pétrin mécanique, etc.), tout concourt dans un milieu de travail libéré à former l'enfance et à lui rendre agréable, à lui faire apprécier l'étude des sciences exactes.

Une des causes des maladies organiques est celle-ci: l'enfant a une nourriture excitante et son imagination s'éveille trop tôt. Il est donc à surveiller constamment, les adultes doivent l'instruire, l'entretenir, tâcher de s'en faire aimer afin que l'enfant recherche leur fréquentation.

Tout dans la vie du groupe social doit concourir à la formation de l'esprit et du corps de l'enfant. Il importe que son imagination soit dirigée de telle façon que le sens génésique ne s'éveille que le plus tard possible. Inutile d'appuyer sur ce point, il y a unanimité à cet égard parmi tous les éducateurs.

Je ne pense pas qu'il faille faire une distinction essentielle dans l'éducation des filles et des garçons. Si des différenciations se produisent plus tard, qu'elles soient

engendrées par une raison ou une autre, je n'ai pas à les préparer, à les accentuer, rares sont celles qui sont heureuses.

Tous les domaines, toutes les jouissances, toutes les luttes et tous les espoirs appartiennent à l'individu. A lui à être lui-même, à lui à être quelqu'un, une personnalité, à nous à ne lui fermer aucun accès.

Rappelons-nous toujours que la femme n'est ni inférieure, ni supérieure, elle est autre par quelques points, elle a le caractère physiologique de son sexe et cela ne donne aucun droit à diviser l'espèce.

On connaît les défauts de l'éducation spéciale à chaque sexe : esprit de domination, concurrence, complications, prostitution, coquetterie et chez tant de gens détraquement consécutif au manque, à l'abus, au dévergondage imaginatif. Quel rapport à l'habillement de la femme, de l'homme avec l'hygiène physique, morale et la simple économie !

L'éducation des enfants, leur instruction est mal entendue : on sépare les enfants des parents, on les élève en troupeaux. Rien n'est plus illogique. Où a-t-on vu les mères des animaux se séparer de leurs petits, les rassembler en un troupeau ?

Mais il y a quelque chose de plus erroné, de plus désastreux dans l'éducation infantile. La plupart des enfants vont à l'école jusqu'à 12 ou 13 ans sans jamais se livrer à un travail manuel. Passé cet âge on les soumet au travail manuel toute la journée, ils n'ouvrent plus un livre.

Ainsi, il y a un âge pour étudier et un autre pour travailler manuellement.

Les conséquences de cette ineptie font que beaucoup de gens sont à jamais dégoûtés de l'étude ou du travail manuel, quelquefois des deux.

Il est indispensable de comprendre que la journée de l'enfant, de l'adulte peut comprendre une partie de travail physique et une de travail intellectuel. L'harmonie de l'individu réclame qu'il travaille physiquement et intellectuellement toute sa vie.

L'enfant doit donc travailler physiquement et intellectuellement dès le plus bas âge et il continuera toute sa vie si l'on lui en a fait prendre l'entrainement, tandis qu'aujourd'hui l'ouvrier craint le travail intellectuel et l'intellectuel a la phobie du travail physique.

L'éducateur ne doit pas être la proie de l'enfant.

Il ne doit en diriger qu'un groupe très restreint, de 6 à 10, pas beaucoup plus, selon l'âge et pendant un temps restreint, pour pouvoir travailler lui-même physiquement. Quand il a fini sa classe, ses enfants travaillent avec lui manuellement, ou avec d'autres travailleurs, ou se reposent.

Il n'est personne qui ne doive croire qu'il n'a pas besoin du secours de la gymnastique, des exercices respiratoires, des bains d'air, de soleil, de douches, etc. Chaque sujet doit être conseillé et contrôlé par un médecin, à plus forte raison l'enfant.

Il est regrettable que les jeunes gens qui cherchent leur voie ne soient pas mis en présence d'une méthode sociologique qui les fasse rechercher en eux-mêmes plutôt que dans l'extérieur le chemin du bonheur. Presque tous les

hommes dans l'enthousiasme, la sincérité de la jeunesse cherchent une route d'harmonie : les routes qu'ils prennent les ramènent toujours au point de départ, à la réalité - à la nécessité du combat, de la concurrence : tous contre un, un contre tous!

Frappé de la puissance formidable des moyens de production actuels et de la petite quantité relative de produits nécessaires à l'homme éduqué, évolué dans un certain sens, depuis plusieurs années, en coordonnant tout ce qui m'apparaît comme vrai je me crée un guide individuel car je sens qu'il y a une anomalie, un vice initial puisque les conditions économiques ne s'améliorent pas.

D'autre part, révisant mon acquis d'habitudes matérielles de façons de penser, d'agir, j'ai aussi à travers le cours des années, en ne me basant que sur la réalité - le concret des choses - ou tout au moins ce qui me semble tel - modéré mon imagination. Ainsi j'ai élagué toute frondaison qui accapare la sève de vie au détriment de la fructification.

Me cultivant, débarrassé de la crainte du lendemain, je jouirais d'une sérénité complète si je ne voyais chaque jour la souffrance courante, journalière, humaine et animale.

Animalitaire, je ne puis consacrer par mon silence l'esclavage de l'animal, j'aboutis, conséquence du végétalisme, de l'abstention des lois physiologiques, à la suppression de la domesticité animale.

Faire de la question internationale une revendication de classe c'est en faire une question de force et la rendre insoluble. Pour tout ce qui est humain, il en est de même.

Un courant de vie raisonnable peut-il être influencé heureusement par ceux que je ne rencontre pas ?

Voilà le problème qui se dresse devant moi à tout instant !

" Tu parles de réunir des hommes conscients et tu n'as avec toi que quelques pauvres? Selon ta théorie, il faut aux hommes réunis un machinisme puissant et la réalité tout autre infériorise les quelques individus groupés, même vis-à-vis de leurs voisins qui ont tout au moins, eux, l'esclave animal ! "

Et pourtant, que d'hommes insatisfaits parmi les autres hommes que je ne connais pas. Combien d'hommes intelligents, supérieurement éduqués pensent comme moi, que la base de toute évolution est dans le degré de développement de la cellule humaine et trouveraient la satisfaction de leurs désirs en menant une vie sensée.

Combien d'inconnus voudraient consacrer leur vie au bonheur des autres et d'eux-mêmes et continuent à n'être que les pantins d'un milieu chaotique fantaisiste, résultat d'entraînement des siècles précédents.

Oui, j'ai rencontré des gens qui m'ont dit :

" Quel malheur que vous ne soyez pas en relation avec des gens qui pourraient vous aider à propager vos idées. Il est regrettable qu'un malentendu persiste entre des hommes parce qu'ils s'ignorent. Si l'application du végétalisme, de l'abstinence des boissons nocives, d'une hygiène rigoureuse, du travail libre, coordonné, productif peuvent donner des résultats heureux, pour les adeptes de ces modes seraient-ils

séparés toujours ? "

Mais existent-ils ces hommes évolués ? Notre époque les a-t-elle produits? Sont-ils réellement en chair et en os ? En quoi se manifestent-ils ? Est-ce que je ne peuple pas la terre de produits de mon imagination ? répondez, vous que j'appelle ! Etes-vous ?

Je vous le demande à vous inconnus, pensez-vous comme moi sur l'ensemble de ma doctrine ? Voulez-vous m'aider, travailler de concert avec moi ? Connaissez-vous d'autres hommes auxquels je pourrais m'adresser pour que je réalise la plus grande part de mon idéal - le vôtre ?

Les moyens que j'emploie sont-ils rationnels ?

Si vous saviez quelles espérances je base sur la jouissance de terres, de machines par des végétaliens, si vous saviez quelle puissance d'expansion du végétalisme résulterait de l'application collective de la doctrine. De cette doctrine cause d'union d'hommes évolués qui savent que la plus grande part des douleurs humaines provient de notre ignorance, de notre atavisme de violence.

Calculez, je vous prie, quel minime effort il faudrait à 100 ou 200 personnes groupées pour produire la nécessaire petite quantité de légumes, de céréales, d'huile quotidienne. Quelle belle vie aurait ce groupe, quelle liberté pour vivre intellectuellement, sainement, quelle puissance d'éducation pour l'humanité entière - surtout pour les individualités qui semées à travers le monde ont déjà la tendance de recherche à la transformation individuelle. Quel flambeau et quel guide, comme leurs efforts redoubleraient, quel soutien !

Quels arguments contre l'alcoolisme, le carnivorisme, contre les excitants (café, tabac particulièrement), contre la sucromanie.

Comme moi, déjà quelques dizaines d'hommes sont émotionnés en entrevoyant de semblables réalisations. Etes-vous de ceux-là ? En connaissez-vous qui veulent créer ce pur diamant qui rayonnant guidera les volontaires, les chercheurs de vérité, les forts qui existent mais qui isolés ne sont qu'en puissance et qui se révèleront - comme vous-même.

Ce joyau, c'est toute simplicité, toute liberté réalisée par cette maxime : les besoins normaux assurés par le maximum de moyens de production. Quelle pureté, quelle simplicité, quelle harmonie !

Cet idéal n'est pas, ne peut pas être celui des " gueux ", c'est la résultante de la collaboration de la raison, de la science, de l'évolution qui ne peuvent que créer le bien-être, l'harmonie. Son application est suspendue à notre volonté de collaboration.

Ne vous arrêtez pas à la crainte de vous enfermer dans un groupe, de vous emprisonner, de vous claquemurer avec des collaborateurs de rencontre et forcés. Comme vous j'ai besoin de beaucoup d'hommes, de beaucoup de groupes pour pouvoir goûter les charmes de la vie en société. L'évolution a fait de moi, de vous, de l'homme un être complexe, délicat, sensitif, l'application à sa vie d'une formule si raisonnable soit-elle ne saurait lui donner le bonheur, s'il n'a l'indépendance du choix des collaborateurs de sa vie affectueuse, de son travail manuel et intellectuel.

L'application de la doctrine que j'intitule végétalisme intégral, doctrine de raison, de liberté, etc., créera de nombreux groupes entre lesquels évolueront les individus selon leurs aptitudes, leurs goûts, leurs affections, et

la caractéristique particulière à chaque groupe autonome - avortera en un groupe resté à l'état embryonnaire.

Puisque vous vivez, inéluctablement, vous jouez un rôle, vous êtes un élément, une unité passive et active de la société de compétition actuelle. Continuez ou additionnez-vous à nous, aux centaines et aux centaines d'autres qui ont soif d'action, de vie raisonnable.

La faute énorme que commettent presque fatalement tous les hommes est de se laisser influencer par leur genre de vie, leur milieu, leurs intérêts matériels, etc., de telle sorte que ce qui est vérité ici est erreur au-delà lorsqu'ils ont à porter un jugement sur une doctrine.

Puissiez-vous me comprendre !

La vie que je préconise d'après le trop court exposé est la vie que tout homme doit vivre. La séparation de la société en classes ; la pauvreté, la richesse, cela doit-il influencer un homme libre dans la direction que **raisonnablement** on doit donner à son alimentation, à son habitat, à son hygiène, à sa mentalité, à son activité cérébrale ou musculaire ?

Celui-là seul qui s'élève au-dessus du milieu, dont la raison plane bien au-dessus des contingences sociales, celui-là seul n'en est pas la **victime**, peut-être le moins dans l'erreur.

Le pensez-vous ?

Le public auquel je m'adresse est toujours un public de pauvres, ma théorie n'est cependant pas applicable qu'à eux. La recherche et l'application de parcelles de vérités devrait être le fait individuel, en dehors de toute puissance d'achat personnel. Croire qu'un système de vie doit être faux ou vrai selon le milieu dans lequel je vis est une erreur que je ne commets pas. La dégénérescence est aussi grave, plus grave, chez le riche que chez le pauvre. Je ne dis pas que la vie est toujours aussi pénible dans un clan que dans l'autre, je dis qu'elle est aussi mauvaise et que les maux qui affectent la classe aisée, moins douloureux certainement, sont peut-être plus profonds, plus graves. Toute famille bourgeoise est atteinte dans sa vitalité - c'est abondamment prouvé aujourd'hui - il lui faut du sang frais de prolétaire qui a une vie plus près de la nature, plus normale.

L'application d'une doctrine ne doit jamais diminuer celui qui l'applique. Une doctrine n'étant qu'un ensemble de vérités prétendues. Son application agrandit la puissance individuelle, favorise la vie, ses manifestations.

Si elle abaissait le riche, une doctrine qui élèverait le pauvre serait erronée. Une doctrine pour " gueux " est méprisable. La vérité, autant qu'on peut s'en approcher, les vérités relatives que nous apercevons - le savoir - est le seul guide commun à tous les hommes , il est au-dessus des mesquines séparations humaines comme les lois naturelles sont au-dessus des lois humaines.

Le riche s'élève, agrandit sa puissance en pratiquant la doctrine de rénovation individuelle, il a moins d'efforts à faire pour la pratiquer, il est mieux préparé, il a plus de moyens d'action que le pauvre.

Mais le riche peut-il rester ou devenir homme ? La richesse - son influence - que fait-elle ? Moralise-t-elle ou démoralise-t-elle de même tous les individus ! Point d'interrogation ?

N'importe ; tout homme qui ne jouit pas de tous les autres hommes, de toutes les possibilités de jouissance est

inférioriſé. Les hommes parvenus à l'association végétalienne ne peuvent plus rien attendre que de leur propre fond , ils n'espèrent , n'ont besoin de rien d'autre que de leur perfectionnement : ils ont atteint le summum de possibilité vitale.

Lecteur ! Entends le vagissement de l'enfant abandonné dans son pauvre berceau au courant du grand fleuve ! Le reconnais-tu aussi, n'est-ce pas ton enfant aussi à toi, n'est-ce pas le fils de l'évolution ? Il lui faut une nourriture particulière, la lui donnerons-nous ? Il réclame, pour vivre, notre chair et notre esprit !

Discute les points de doctrine qui nécessitent une explication, adresse-nous à des personnes de ta connaissance dont les idées se rapprochent des nôtres. Peut-être n'en connais-tu pas ?

Oui, la vérité ne peut être vue comme telle par tous!

C'est juste, chacun voit les choses à sa façon, ressent d'une manière particulière à notre évolution individuelle... les pauvres qui sont évolués sont si peu évolués que s'il n'y a pas proportionnellement plus d'hommes évolués parmi les riches, cette condition voudra que nous ne pourrons utiliser l'appui qui aurait secondé notre travail - notre croisade. Alors, tant pis, la création sera plus lente - ou ne sera pas.

Je te demande encore, lecteur, de réunir des hommes sympathiques au mouvement d'évolution rationnelle, des hommes sans préjugés tenaces, pour que des nôtres fassent devant eux l'exposé de nos vues, aucune raison ne me porte à croire que nous ne trouverons pas parmi eux des sympathisants.

Ne nous illusionnons pas, chacun ne peut faire que peu de chose que l'on soit riche, pauvre, génial ou borné, notre effort est limité à notre personnalité qui n'est jamais qu'une unité, une seule ! Mais on peut quand même faire quelque chose, le plus économiquement possible, pour le plus grand rendement possible, c'est pourquoi mon coeur s'ouvre au tien - celui d'un penseur.

Tant de gens se sont adressés à toi que raisonnablement je dois laisser toute espérance de te toucher, je te sollicite parmi tant d'autres philosophes, sociologues...que tu n'écoutes pas plus que moi. Mais si nous pensons semblablement, alors nous travaillerons à notre bonheur, au tien, puisque c'est l'espérance de diminuer un peu la somme de souffrance terrestre qui nous fera coopérer.

Si j'invite tous les chercheurs à associer leurs efforts pour l'application de la doctrine, c'est qu'elle repose sur une base scientifiquement contrôlable, sur la connaissance des lois biologiques.

Le cadre de la brochure ne me permet pas de faire un exposé du végétalisme, je renvoie le lecteur désireux de s'éclairer au catalogue de la " Société Végétarienne ", 17, rue Duguay-Trouin, Paris (6°), il y trouvera le principal de ce que tout homme devrait connaître sur son alimentation.

Il est un fait indéniable, évident, c'est qu'aucun animal ne fait cuire ses aliments, c'est que l'homme lui-même, ce personnage gigantesque, omniscient, cet être supérieur au possible qui se flagorne avec componction, le porteur,

sur cette terre de je ne sais quelle étincelle, l'oppresseur de l'animalité, l'homme en un mot, n'est le produit que de l'alimentation crue, de la cellule assimilable crue.

Depuis quelques dizaines de siècles, l'homme fait cuire une partie de ses aliments, certes, mais quelle durée infime de temps n'est-ce pas comparativement à l'immensité des siècles précédents pendant lesquels l'homme vécut et évolua sans connaître le feu.

Le temps pendant lequel nous avons fait cuire nos aliments est relativement si court au regard de la durée de l'homme sur la terre que son action devrait être peu importante, cependant la cuisson a sur la cellule une telle influence que nous en subissons les effets.

Aucun animal à l'état sauvage n'a une mauvaise dentition; une race dont la formation et la conservation des dents est difficile est condamnée à disparaître bientôt.

La tuberculose, le rhumatisme et le cancer ne se trouvent que chez l'homme et les animaux domestiques.

Enfin, tous les mammifères allaitent leurs petits. Quantité de femmes en sont incapables.

Tuberculose, rhumatisme, disparition de la dentition et de la faculté lactifère, voilà le résultat de l'aliment cuit.

C'est étrange ! La cellule dont nous sommes le produit ne nous convient plus, la cellule **crue** n'est pas scientifique, il faut la faire bouillir, la frire, la transformer chimiquement, alors elle est suffisamment décomposée, transfigurée, ses éléments suffisamment dissociés pour qu'elle soit saine. La nature est ignorante ; nous les hommes qui savons, nous faisons mieux qu'elle. Produits de la nature nous prétendons modifier les **causes** de notre vie - la nature.

Les hommes sont fous !

Les crudités sont donc à consommer autant que le permettent nos habitudes, notre dentition, notre estomac et nos intestins de fruitarien -de cousin germain du singe- c'est une affaire d'entrainement progressif. Mais les enfants ne sont-ils pas friands de racines crues, carottes, navets, etc., de fruits, développons, entretenons chez eux ce goût instinctif et personnellement revenons de plus en plus, revenons petit à petit à l'alimentation crue en passant par l'alimentation mixte - cuite et crue.

Bien des gens craignent de ne pas trouver dans les végétaux seuls les éléments suffisants de vie. Ils y existent pourtant et notre organisme sait les y trouver.

Sachons que les albumines s'usent peu. L'enfant qui tête en a surtout besoin, ce besoin existe impérieusement pour la formation. L'adulte, lui, formé, n'emmagasine plus, il dépense de l'énergie qu'il trouve dans la graisse, le sucre naturel et l'amidon. La matière plastique s'use peu en travaillant, les expériences des physiogistes l'ont démontré. L'aliment albuminoïde doit donc entrer en quantité minime dans les menus de l'adulte. Encore faut-il pour en tirer profit que les albuminoïdes soient accompagnées de sels et d'eau, ce qu'on trouve dans les légumes crus ou cuits.

En résumé d'une longue expérience j'engage chacun à prendre sa graisse dans l'huile. Je ne parle pas des graisses animales puisque je me refuse à la domestication, à l'esclavage de la bête. La Végétaline, la Cocose sont nuisibles par ce

que leur préparation industrielle exige l'emploi d'acides que l'on n'arrive jamais à éliminer complètement.

Passant, j'ai résumé tous les bénéfices que tu peux trouver à te créer par la raison une doctrine, **ta** doctrine. Raisons de santé, d'économie, de liberté, de bonheur, cela est important et peut modifier ton genre de vie, l'influencer.

Mais pour moi ces raisons sont secondaires.

Ce qui me fait agir, c'est que " la terre est couverte de ténèbres épaisses et remplie de repaires de violence" (Ps. LXXIV, 20).

L'homme parce qu'il a créé l'esclavage de l'animal est le fléau de la terre, sa disparition serait un grand bien pour la diminution de la souffrance dont il est le principal agent.

Sa disparition ou sa transformation en un animalitaire.

Le groupe végétalien peut être un agent efficace de transformation.

Là, chaînes, jougs, harnais, mors, fouets, aiguillons ne martyrisent pas la bête. Là, point d'esclaves attachés la nuit à la muraille, là point de bêtes de trait qui, le corps emprisonné entre des traits, des brancards, tirent sous les coups, sous les cris, mènent une vie d'efforts incessants, répétés, continuels, courent, marchent au pas, tirent, tournent à droite, à gauche, s'arrêtent, repartent soufflant, mangées par les mouches, grillées par le soleil ou glacées par le vent, abruties par les " dia " et les " hue ".

Passant ! Compare la vie de l'animal libre dans la pampa à celle de l'animal domestiqué.

Ne sois plus misérable agent de souffrance. Ouvre les yeux à la lumière. La vérité est éclatante !

L'ignorance ou la science de l'homme, sa puissance ou sa faiblesse a fait de la terre un bagne, de l'homme un geolier, de l'animal domestique un condamné aux travaux forcés.

La malédicion plane sur l'espèce humaine...sur **toi**.

Sois végétalien ! Libère-toi !

G.BUTAUD, à Bascon, par Château-Thierry (Aisne).

-1920-

" Nous pouvons distinguer de vrais et de faux besoins ".

(Marcuse, L'homme unidimensionnel).

T H E O R I E

L'homme raisonnable, celui qui tend à conformer sa vie selon les lois naturelles, quoique ayant une limite à ses nécessités économiques, doit fatalement envisager les moyens de les satisfaire.

Or, je constate que le végétalien reste isolé et dans la société habituelle quoiqu'il fasse le rêve de s'écarter de cette société.

D'abord les végétaliens qui possèdent les 10, 15 ou 20 mille francs supposés nécessaires pour acheter une propriété personnelle et attendre qu'elle fructifie entre leurs mains sont rares ; puis se faire ermite n'est pas le rêve, l'isolement a ses bons et ses mauvais côtés que je n'ai pas le loisir d'envisager ici.

Aimons-nous et aidons-nous et nous nous évaderons tous d'une société déraisonnable.

Le Végétalien doit 1° s'alimenter, 2° s'abriter, 3° se vêtir, 4° avoir un porte-monnaie garni pour fournir aux dépenses diverses dans ses rapports avec les autres hommes (achats de toute sorte, voyages, journaux, poste, etc., etc.).

L'alimentation se compose de légumes, fruits, céréales et huiles.

Les légumes peuvent très facilement être produits par tout végétalien armé de sa bêche.

Produire des céréales et son huile est plus compliqué et certains y parviendront et y parviennent certainement, mais combien sont-ils ?

Voyons donc si collectivement les végétaliens ne pourraient pas produire leur blé et leur huile tout en ayant une vie privée indépendante des autres végétaliens, en créant une coopérative agricole.

Un bon blé rend 2.000 kilos à l'hectare, ce qui suffit à 500 gr. par jour pour la consommation annuelle de 10 personnes.

Or, les façons pour le blé sont les suivantes : labour, passage du canadien extirpateur, semaille, roulage, fauchage.

Dans une terre en bon état de culture un tracteur menant un tri-soc laboure en 1 heure 2.700 m., ainsi en 4 heures un tracteur de 25 à 30 chevaux laboure son hectare. Si l'on compte que le tracteur travaille sur 2 m. de large pour extirper, semer, rouler et faucher il faudra 6 heures de tracteur pour ses 4 façons. Il faut donc 10 heures de tracteur pour travailler 1 hectare de blé.

J'admets qu'il faille 2 hommes pour conduire le tracteur, l'alimenter en eau, en essence, etc., un consommateur devra donc rendre 2 journées, pour payer son blé d'une année, plus 3 journées pour l'usure du tracteur, environ 35 francs, plus 4 journées pour la dépense d'essence 50 francs.

Résumons : pour son blé annuellement, un Végétalien devrait fournir 9 journées de travail soit 90 heures.

On peut encore en tablant sur les prix de vente du blé dans le commerce et le prix de revient d'une journée de travail, dire : il faut au consommateur 180 kilos de blé à 75 cent., l'ouvrier coûtant en moyenne 1 fr. 50 de l'heure, il faut environ 90 heures de travail.

Les 2 méthodes se contrôlent exactement.

Si j'admets 80 gr. de consommation d'huile journalière

à 3 fr. le kilo et toujours la valeur de 1 fr. 50 par heure de travail, un consommateur Végétalien devrait pour sa consommation annuelle d'huile fournir 58 heures de travail.

Annuellement un Végétalien peut consommer 180 kilos de pomme de terre à 50 francs le quintal et il faudrait qu'en compensation il fournisse 66 heures.

200 heures de travail, voilà donc ce qu'annuellement un Végétalien devrait pour sa consommation de grain, d'huile et de pommes de terre.

La solution de l'indépendance vis-à-vis du groupe est là.

Vivre dans sa cabane, dans sa cellule, produire ses légumes avec sa bêche et fournir un peu plus d'une demi-heure de travail pour avoir l'essentiel de l'alimentation, n'est-ce pas le rêve pour certains ?

Ce rêve sera réalisé demain quand le nombre des végétaliens sera suffisant.

Mais pour se vêtir et garnir le porte-monnaie, il faut d'autres ressources. L'argent nécessaire peut être fourni par la Société Coopérative Agricole en échange d'heures supplémentaires toujours taxées à 1 fr. 50.

Mais que devient le Communisme pur ?

Le communisme étant le résultat des développements individuels, qu'est-ce qui empêche à certains camarades de vivre en communisme, de consommer en commun leur grain, leur huile et leurs pommes de terre ?

Parce que l'homme évolué a horreur de la société barbare actuelle, **parce qu'il est différent des autres sociétaires**, il donnera naissance à des sociétés nouvelles.

Les bienfaits d'un outillage puissant sont affirmés par un certain nombre de Végétaliens, quand ce nombre sera suffisant, il possédera ce machinisme ; ce n'est qu'une affaire d'argent et le Végétalien produisant autant que les autres hommes et dépensant beaucoup moins, nous n'avons qu'à intensifier notre propagande pour hâter la création d'une coopérative agricole qui facilitera l'indépendance et la propagande de ceux qui en font partie.

Rappelons-nous toujours que plus un machinisme est puissant, plus il est économique, là-dessus il y a unanimité de vues.

10.000 hommes ayant l'outillage suffisant n'auront presque aucun travail manuel à accomplir pour la satisfaction des besoins normaux et il est fort possible que des jeunes verront ces 10.000 à l'oeuvre, car notre cause chaque jour s'impose aux sujets d'élite.

En attendant, cultivons nos laitues ! Evadons-nous individuellement, dès qu'on le peut, sans plus attendre, devenons plus forts, plus volontaires, plus fraternels !

G.BUTAUD.

in LE NEO-NATURIEN, n° 3, Février - mars 1922.

L E P R O B L E M E D E L A V I A N D E

L'alimentation sanglante est une des sources certaines de l'accroissement phénoménal des maladies, des vices, des tares de dégénérescence et de conflits qui se développent et se multiplient à mesure que l'usage de la viande augmente. L'alimentation entraîne les hommes à la consommation de stupéfiants et de toxiques inhérents à cette alimentation.

S'il est vrai que la viande est toxique et qu'elle appelle à la consommation d'autres toxiques - ainsi que nous le démontrons par la suite - il faudra bien admettre que ce soit là une des causes fondamentales de la " chute de l'humanité ", nous devons bien vite reconnaître que l'humanité s'élève intellectuellement (esprit, imagination) mais physiquement et moralement c'est autre chose, et c'est bien sur ces deux points essentiels de la vie, qui se dérobe sous elle, que l'humanité repose.

Les maladies qui déciment nos races contemporaines se sont développées, par une concordance étrange, avec l'élévation toujours progressive de la folie et de la mortalité: arthritisme, neurasthénie, diabète, mélancolie, goutte, dyspnée, gravelle, affections cardiaques, rhumatismes déformants, dyspepsie, obésité, eczémas, trichinose, ténias, botulisme, etc., etc., sont des fléaux ayant pour cause les excès de table et en particulier l'usage de la viande, même " modéré", surtout chez beaucoup de gens prédisposés à la maladie par hérédité.

La viande est dangereuse toujours, nuisible souvent et mortelle quelquefois ; la science intègre l'affirme, l'expérience le confirme. Ce n'est pas une simple déclaration. On peut se tuer par la viande : l'urénie peut précipiter à la mort en quelques instants ; les végétaux alimentaires jamais.

Que recherche-t-on dans l'usage de la viande ? Son pouvoir toxique et pas autre chose ; il faut accorder la vérité que c'est bien inconsciemment quelquefois. Quant à la valeur nutritive de la viande, ceux qui la consomment - les plus avertis - n'en croient pas un mot ou sans cela ils la mangeraient crue comme les peuplades traquées par la " civilisation " au fond de la brousse, qui mangent la chair animale crue pour en récupérer les meilleurs principes. Mais l'homme civilisé n'aime pas la viande crue pour elle-même; c'est avec force poivre, beurre, ail, échalottes, thym, laurier, piments, pickles, moutarde, vinaigre, câpres, clous de girofles, vins cuits, alcool, etc. et rien que pour l'arôme et le pouvoir excitant, toxique de ces condiments, qu'il mange de la viande.

Mais, nous dira-t-on, faites-nous donc la preuve que la viande est toxique au même titre que le vin, l'alcool, le tabac ou l'opium ? C'est bien simple à démontrer. L'animal possède - ainsi que nous-mêmes, animaux perfectionnés - des milliers et des milliers de glandes à poisons disséminées dans les muscles, dans la peau ; certaines fortes glandes telles thymus (ris de veau), le foie, les rognons (reins), puis des organes tels le poumon (mou), l'estomac, les intestins (tripes) sont les réceptacles ordinaires des poisons de l'organisme et sont chargés de les neutraliser ...quand ils

fonctionnent normalement.

L'homme ne compte-t-il pas, lui-même, dans la peau des milliers de glandes sécrétant la sueur ? Et ne sait-on pas que quelques gouttes de cette sueur injectée à des cobayes les tuent sur l'instant ? Le poumon arrête certains poisons et ce n'est que par un processus d'oxydation que ces poisons viennent à perdre de leur toxicité. Un poumon qui respire mal n'exerce qu'imparfaitement son action protectrice contre les poisons et ce sera alors par une véritable crise d'asphyxie, que se manifesteront les symptômes de maladies respiratoires.

Comme la glande hépatique (foie : grand accumulateur et destructeur de poisons), le poumon protège l'organisme et est capable d'arrêter, de neutraliser les poisons ou faire périr les bactéries charriées par le sang. Ces notions devaient donc conduire à rechercher si le tissu pulmonaire renferme des substances toxiques. L'expérience a démontré qu'en employant une macération de poumon dans 20 fois son volume d'eau salée, on a constaté qu'il suffit **pour amener la mort d'un animal**, de lui injecter dans les veines l'extrait de 0 gr. 06 de tissu pulmonaire, **renfermant 0,0057 de matières solubles.**

Ceci pour le poumon qu'on croyait inoffensif ; mais foie, rognons, ris, tripes, cervelles, etc., tant goûtés des gourmets, des noceurs, des pervertis et des ivrognes, ne sont appréciés de ces derniers que par leur puissance de toxicité, leur maximum de poison plus considérable encore.

D'aucuns diront, pour se tranquiliser, qu'on s'accoutume facilement à l'usage des poisons ; c'est vrai et c'est surtout vrai pour les poisons d'origine animale, car un cobaye qui a reçu une quantité suffisante d'extrait dilué de poumon se trouve en état de supporter, sans inconvénients, des doses mortelles d'extrait de concentré, mais...Mais il supportera ces doses jusqu'au moment où un conflit colloïdal amènera subitement la mort, ou bien l'abaissement progressif de la pression artérielle provoquera une coagulation du sang dans le système veineux provoquant des thromboses (formation de caillots) qui détermineront phlébite, embolie, etc.

Une preuve de ce que nous avançons ici est donnée par cette expérience: un peu de rognon desséché appliquée sur une plaie sanglante arrête l'hémorragie.

Le poumon et en particulier le parenchyme pulmonaire renferme les ferments suivants : anylase, catalase, un ferment glycolytique, des ferments protéolytiques et un ferment lipasique, ce qui explique le pouvoir tout particulier du poumon écrit plus haut.

Direz-vous, mangeurs de cadavres, que la cuisson a détruit ces ferments ? Et bien non ! vous ne le devez pas croire car l'expérience conclut à leur parfaite conservation.

C'est bien le toxique qui fait aimer la viande, surtout à ceux qui aiment s'intoxiquer et en voici encore un témoignage: les petits pois, les asperges, les cerises ne sont-elles plus de saison ? On s'en passe et on ne souffre en rien de leur disparition des menus ; mais si on vient à être privé de viande une journée on en souffre comme tout toxicomane souffre de la privation de son stupéfiant préféré. La viande n'est rien, le poison est tout.

Privez un alcoolique de boisson : delirium tremens.

Privez un carnivore de son morceau de cadavre : faiblesse.

Des médecins nous disent que l'albumine animale est

supérieure par sa nature à l'albumine végétale. C'est vrai. Mais c'est une expérience de laboratoire, car cette albumine doit être pour cela absorbée vivante ! Et pour la consommer il faut la prendre morte, à l'état de décomposition souvent, et par surcroît, il nous faudra ingurgiter avec cette albumine morte, tous les poisons neutralisés ou non, contenus dans la chair au moment du sacrifice de l'animal. Faut-il ajouter que l'animal, avant son abattage, est souvent fiévreux parce que surmené, harassé, affamé, maltraité, terrorisé et qu'il fut toujours nourri, engraissé artificiellement au moyen de produits infects, nocifs, dangereux.

On dit d'autre part, avec raison, que l'albumine animale est plus riche que l'albumine végétale, mais...l'homme crève par excès d'albumine et l'on ignore parfaitement que l'albumine est aussi nécessaire, en quantité, pour celui qui travaille que pour celui qui ne fait rien. L'albumine est réparateur de la machine humaine et pas autre chose et c'est sur ce point que repose tout le problème de la viande! A ce sujet voici un détail d'importance : pour qu'une bonne assimilation de l'albumine se fasse il faut la présence de minéraux en quantité raisonnable (minéraux que l'on ne trouve que dans les végétaux) et les sels minéraux exigent pour leur pleine assimilation ce facteur indispensable : l'eau pure...entendez-vous bien messieurs les vinassiers conscients et organisés...?

En somme la machine humaine est la machine au rendement le plus entier, la seule qui garde sa chaleur, faisant marcher un tas de rouages, de leviers et d'organes sans que personne ne s'en occupât, et sa réparation, quand on en fait un usage normal, est presque nulle ; donc peu d'albumine suffit. La viande ne contenant que ce principe intéressant : l'albumine (que l'on trouve en même proportion dans certains végétaux) sur quoi repose la valeur qu'on veut bien leur accorder ? Mais attention ! Il nous faudra, afin de répondre utilement à la question, prendre en considération que nous sommes forcés, pour récupérer cette albumine animale, d'ingérer le poison de milliers de glandes en fonction au moment du sacrifice de l'animal et qu'il faut à cet étalage, suffisant pour faire réfléchir un homme d'esprit, ajouter les ptomaïnes et alcaloïdes de la putréfaction, les purines (pus), sans compter les produits nocifs dont on se sert pour conserver ou " parer" une bidoche tuberculeuse par surcroît.

Les physiologistes nous disent " ...mais l'albumine animale est diluée dans l'organe digestif de l'homme à 92 pour 100 et l'albumine végétale à 8 pour 100 seulement ; voyez-donc cette supériorité de la première ! ". Nous répondrons à cela, que l'albumine végétale est un profit en ce cas, puisque l'homme consomme trop d'albumine en général, et qu'elle nous évite, cette albumine, l'absorption de ferments de putréfaction cadavérique. Voilà ce qui ne fera pas l'affaire des blasés, des débauchés, des goinfres qui mangent la viande faisandée..." quand elle tombe du clou ", pouah !

De savants (physiologistes, toujours) n'ont-ils pas déclaré, et fait admettre, que nous étions des carnivores parce que nous avons un intestin de même longueur que ces derniers.

Oui, mais...nos...savants, pour établir leur comparaison par rapport à la hauteur totale des individus de chaque espèce, avaient pris la longueur de l'homme, de la tête aux pieds et celle de l'animal du museau à l'extrémité de la queue...

Ce sont encore ces savants qui nous sacrent carnivores parce que nous possédons des dents qu'ils ont baptisées (pour le succès de leur mauvaise cause, sans doute...), de canines ; ce ne sont pas des canines, car ces dernières, chez l'animal, sont en forme de crochets et ont le pouvoir de dépecer et couper la viande vivante. En vérité nous avons les dents du singe ; à denture égale, nourriture égale. Nous avons l'estomac du frugivore, c'est pourquoi il est petit. Quant à la discipline de l'estomac, on en fait ce qu'on veut. On peut habituer son estomac à ne manger qu'une fois en 24 heures, comme on peut l'habituer à manger tout le temps ; dans ce dernier cas ce serait au détriment des fonctions intellectuelles. L'estomac, en tous cas, s'accomodera toujours mieux de l'alimentation végétarienne, qui n'a rien à céder à la viande, tant par la quantité de l'albumine puisque les légumineuses : pois, lentilles, haricots, fèves comptent de 22 à 25 % d'albumine alors que la viande n'atteint que 20 %.

Le docteur Ern. Neyssens dans " La cuisine rationnelle" nous dit que la viande est stimulante, non pas fortifiante et qu'elle donne une sensation de force illusoire qui ne peut se maintenir que par l'usage de contre-stimulants (vin, bière, café, thé, spiritueux, tabac). Et il conclut qu'en supprimant tous ces excitants et la viande, on acquiert une endurance au travail infiniment supérieure à celle que peut donner le régime carné.

En somme nous ne mangeons tant de viande que depuis un demi-siècle environ et déjà on peut se rendre compte du mal occasionné par cette alimentation sur le tiers des habitants du globe qui, carnivores, paient un tribut fantastique à la maladie et à la mort.

Les deux autres tiers des habitants du globe ne mangent ordinairement pas de viandes et s'en portent bien : Hindous, Chinois, Japonais, Arabes, Turcs, Egyptiens, porteurs de Smyrne sont des végétariens.

Beaucoup de gens s'en rapportent aux conseils de leurs médecins, ils devraient savoir que les Ecoles de Médecine n'enseignent pas aux médecins comment l'on vit, mais seulement comment l'on meurt.

L'école de médecine est une école de médecine **curative** et non pas une école de **guerre contre la maladie et l'ignorance:** c'est une école de **constatations** et non de pas de **prévention et de prophylaxie du mal.**

Les médecins recommandent la viande aux personnes faibles et ils admettent tous que c'est par la suppression de la viande que les maladies artérielles, des glandes, de la nutrition guérissent. On ne guérira un malade par le bifteack saignant que si la viande est administrée comme médicament (poison) au même titre que l'arsenic par exemple. On tue les tuberculeux par la viande en les guérissant d'abord quelque peu de leur mal, mais en les **rendant malades** par d'autres affections plus redoutables, non guérissables celles-là.

Comment peut-on avec la viande vraiment guérir des malades qui n'offrent plus assez de résistances à l'envahissement microbien, quand une expérience comme celle de Gilbert et Denis nous démontre que l'intestin d'un mangeur de cadavres d'animaux porte 67.000 germes contre 4.000 seulement pour le végétarien et moins encore pour le végétalien ?

Une orientation nouvelle que la médecine s'impose vers la diététique, l'hygiène, la prophylaxie et la médecine

sociale, orientation plus préventive que curative capable de suggérer aux collectivités la nature véritable des besoins conscients, réels, normaux de l'être humain et de faire du médecin le protecteur de nos droits à la vie. N'est-il pas honteux pour la Médecine et les Médecins de voir 25.000 docteurs entretenus par une population décimée par le mal et l'ignorance exerçant leurs ravages au point que les médecins ne sont plus en sécurité.

Le système social est ainsi fait, que le médecin, lui aussi " industrialisé " est intéressé à ce que les maladies soient fréquentes, l'état sanitaire défectueux et la mentalité des individus absurde et exploitable à merci.

Le végétalisme demande donc à l'individu de faire abstraction des coutumes, des moeurs, des convenances et des traditions communes à la morale courante de nos sociétés modernes basées sur le mensonge, l'hypocrisie, l'exploitation, la concurrence, la haine, la souffrance et la guerre universelle.

Le végétarisme est une science nouvelle de l'étude constante et véritable de nos besoins normaux à des époques, à des âges, à des états, à des climats, ou à des travaux différents. Seule l'expérience est l'unique critérium à opposer à toute idée, à toute méthode qui lui sont soumises.

Par-dessus tout c'est la discipline de l'estomac qui en premier lieu importe dans la recherche d'une vie fraternelle et bien équilibrée. C'est aussi la discipline de la " gueule " en particulier qui s'impose dans la réforme de notre individu vivant dans un milieu taré, perverti, s'agitant dans un pullulement de préjugés, de désirs mauvais, de besoins factices, d'habitudes et de passions néfastes à l'homme et qui l'amènent à la trahison de tout idéal au désespoir de lui-même.

Dans de prochains articles cette question, aujourd'hui abordée dans le domaine scientifique, sera traitée au point de vue économique, social et sentimental.

Louis Rimbault

N.B.- Nous prévenons nos amis, décidés de poursuivre toute propagande libertaire sur tous les terrains visant à la **libération de l'individu** de prendre bonne note que des dispositions sont déjà envisagées pour qu'ils puissent, dès maintenant, prendre l'initiative, **et à bon compte**, de donner d'utiles conférences publiques sur ce thème important : l'ART DE VIVRE LIBRE ET FRATERNELLEMENT, et cela non seulement dans tous les milieux où l'on s'éduque vraiment, mais dans tous les coins les plus reculés de France.

in LE NEO-NATURIEN, n° 3, février-mars 1922.

E S S A I D ' E T U D E N A T U R I S T E

H I P P O C R A T E et L ' I N S T I N C T O L O G I E

D'après bon nombre d'auteurs anciens, la maladie fut inexistante chez les peuples primitifs - c'est un fait dont nous tiendrons compte dans notre étude - elle ne prit vraiment corps que dans les périodes décadentes des civilisations antiques.

Et cela, après que les hommes se furent groupés de telle sorte qu'une partie de leurs éléments ne furent plus en contact direct avec les éléments naturels, et après qu'une partie de l'humanité se fut livrée à la dépravation et à l'oisiveté confinée dans des lieux étroits. Ceci est un autre fait. Mais entre ces deux faits nets et catégoriques il y eut une période transitoire, c''est-à-dire la période pendant laquelle les êtres humains étaient en voie d'assimilation civilisatrice et non en adaptation complète. Et pendant cette période d'acheminement vers les formes de sociétés humaines que nous connaissons et où l'homme, non encore dépouillé totalement des manifestations de l'instinct, sut pourvoir à l'entretien de son organisme et parer aux manifestations nouvelles des troubles de l'organisme humain qui ne manquait pas de grandir ; car l'homme subissant l'ambiance du milieu, commençait à ressentir, en même temps que le besoin de formes sociales, l'amoindrissement de son instinct et le développement de certains signes atrophiques de ses organes.

Il semble donc que ce fut la seule période où les hommes surent encore mettre l'instinct au service de leur corps et pour leur propre conservation. Puis vint l'époque de la constitution définitive de la société, de l'affirmation nette de la maladie et de la " désinstinctivité " (1) des humains.

Ce fut alors la période d'emprunt - entre les hommes- des connaissances instinctives léguées et pratiques adéquates aux besoins de défense contre les formes grandissantes du mal. Alors apparaît Hippocrate. La science d'Hippocrate fut la condensation, la classification de toutes les connaissances individuelles ou instinctives, tant de prévention que de guérison des formes du mal, qui ne manquaient pas de grandir chez l'homme au fur et à mesure qu'il s'écartait davantage de la Nature. Ce qui montre qu'à la base de tout traité médical, on retrouvera toujours une exagération ou une déformation de l'instinct.

C'est bien dans l'oeuvre d'Hippocrate que réside l'instinctologie, c'est-à-dire le traité, la science des actes instinctifs et des " connaissances instinctives " de guérison et de conservation, et si l'instinct est naturel, Hippocrate n'en est pas moins le père de l'instinctologie elle-même - non pas du mot, mais que peuvent les mots - du fait qu'il a su recueillir les résultats des différentes " connaissances instinctives " (2) chez une humanité déjà décadente et " dénaturisée " (3).

Mais comme toute chose, la science de l'instinct devait avoir un mauvais côté, car après avoir fourni la somme d'efforts qui devait grouper toutes les connaissances

individuelles et instinctives, Hippocrate légua ce travail à l'humanité - ou plutôt à une catégorie de privilégiés, fils d'Esculape, qui par la suite s'en servirent, fouillèrent dans l'oeuvre même, sans jamais fouiller dans les causes premières, ni dans les **besoins sommeillant au fond de l'être humain.**

Et c'est ainsi et de ce fait qu'Hippocrate devint pour nous le père de la médecine : la médecine qui de dérivés en dérivés ne sut plus rien, ne fut plus rien sans une pharmacie.

De ce fait la valeur de la médecine reste à Hippocrate, car depuis lui qu'a-t-on fait ? On n'a rien innové. On a voulu, pour faire variété, et aussi pour lutter contre certains résultats du développement de la Cité, condenser certains produits, cessant de prendre en entier le remède naturel, et au fur et à mesure que l'on s'écartait de la vérité naturelle, l'on glissait vers l'Alchimie et par la suite vers la Chimie, la pharmacie se développait, son emploi grandissait, les organes de l'homme se déséduquaient, et en guérissant la localisation d'un mal, l'on tuait le reste des cellules. Et, spectacle véridique, les maladies grandissaient de pair avec la chimie.

Mais pourtant l'on était parti de la vérité première (les individus se soignant par eux-mêmes, par l'instinct), l'ensemble des connaissances instinctives groupées. Puis l'on a continué à fouiller, à grouper l'oeuvre d'Hippocrate, et l'on a ensuite condensé les éléments naturels de guérison, on les a rendus artificiels, d'où faux.

Puis parallèlement et durant ce temps, l'homme a presque définitivement perdu ses aptitudes instinctives, il a perdu la notion du bon, de l'utile, du sain, il est tombé dans le développement de la maladie qui le détruira totalement s'il ne fait pas l'effort pour retourner à la guérison instinctive et naturelle, en se servant des éléments naturels dont nous parlerons dans notre étude.

Ces lignes qui précèdent ainsi que mon premier article sont des constatations, amères peut-être, mais réelles de l'origine du mal. Et ce mal est existant, l'homme tel qu'il est n'a plus l'instinct, il faut donc en partie reprendre à rebours l'oeuvre d'Hippocrate ; mais avec cette différence qu'il faut retourner le plus possible aux éléments naturels, et surtout **susciter la recherche instinctive** ; au lieu de s'en rapporter simplement à la classification des écrits.

Car étudier les maladies, les calmer, n'est pas suffisant, ce qu'il faut c'est rechercher les causes qui les déterminent et **les fuir.**

Peu de médecins ont le courage de dire que la maladie est sociale, qu'elle est un résultat de la Cité ou du mauvais fonctionnement de la Société, et surtout des croyances, grandes pourvoyeuses des maladies morales, en un mot tout ce qui sort du Naturel.

Prenons l'homme tel qu'il est, et constatons simplement les origines des facteurs de dégénérescence, nous ne pouvons pas nier qu'il s'est adapté à un mode de vie et d'entretien de son corps, différent du mode de vie simplement naturelle.

Pour réadapter les facteurs régénérateurs naturels aux besoins de l'homme, nous allons donc être obligé de lui appliquer les connaissances naturelles et instinctives acquises, et en conséquence, l'homme ne sera pas encore livré à son instinct, mais il se servira de la somme des connaissances instinctives et naturelles des êtres passés et de l'espèce

animale de toujours, de ce fait même il s'écartera des sciences purement spéculatives et des doctrines faites des efforts de laboratoires, toujours en dehors du milieu naturel. C'est donc dans cet état d'esprit, dans cet ordre d'idées, que nous aborderons la médecine naturiste, car dans la médecine adaptée au système philosophique de la vie Naturocratique, je vois un moyen hygiénique et moral d'éviter la continuité de dégénérescence de notre propre corps et en même temps de nous évader un peu du milieu social inhumain qui nous enserre et nous oblige parfois à des actes de vie que notre morale réprouve.

HENRY LE FEVRE.

(1) N'ayant pas trouvé de mot traduisant fidèlement ma pensée, j'ai eu recours à ce néologisme. Je m'en excuse.

(2) J'attache une importance à l'accolage de ces deux mots, si paradoxal que cela puisse paraître, il n'en reste pas moins vrai que le sens recherché est clair.

(3) J'ai eu également recours à ce néologisme pour m'exprimer personnellement.

in LE NEO-NATURIEN, n°4, avril 1922.

" Il y a une triple union à accomplir. Il s'agit 1° de réintégrer l'homme individuel en l'unissant d'une union éternelle et véritable à son complément naturel - la femme. Il s'agit 2° de réintégrer l'homme social en réunissant dans une union stable et déterminée l'individu à la collectivité humaine. Il s'agit 3° de réintégrer l'homme universel en restaurant son union intime et vivante avec toute la nature du monde, qui est le corps organique de l'humanité ".

(Soloviev, La Russie et l'Eglise universelle)

" Ce communisme en tant que naturalisme achevé = humanisme, en tant qu'humanisme achevé = naturalisme ; il est la vraie solution de l'antagonisme entre l'homme et la nature, entre l'homme et l'homme, la vraie solution de la lutte entre existence et essence, entre objectivité et affirmation de soi, entre liberté et nécessité, entre individu et genre. Il est l'énigme résolue de l'histoire, et il se connaît comme cette solution."

(Marx, Manuscrits de 1844).

L E P R O B L E M E D E L A V I A N D E

(Suite)

Dans le dernier article, j'ai exposé le côté scientifique, ou physiologique plutôt, du problème de la viande, et, pour être complet, je dois m'expliquer, ainsi du reste que j'y suis invité, sur cette affirmation de ma part : que l'alimentation carnée entraîne les hommes à l'usage de stupéfiants et de toxiques inhérents à cette alimentation. Cela s'explique en ce sens que la viande se décompose très vite et provoque une abondance de son unique principe généreux (l'albumine) qui surprend l'estomac, procure sur l'instant une sorte de d'ivresse donnant un réel sentiment de force: énergie et chaleur. Mais le corps ne possède pas de réserves de force ni de chaleur ; il s'en approvisionne au fur et à mesure de ses besoins et sans discontinuité. C'est ainsi que la carotte crue ingérée, est grignotée cellule par cellule par les laboratoires stomacaux et que le sucre (enveloppé) est ainsi fourni par petites doses avec continuité, alors que le sucre industriel dilué dans l'eau et ingéré "stupéfie" plus qu'il n'alimente. Tous les principes concentrés et non enveloppés, tels le vin, le café, le sucre, le chocolat, etc., passent " en trombe " dans l'économie et provoquent derrière eux une réaction de faiblesse qui appelle de suite à la consommation nouvelle d'éléments producteurs de chaleur.

C'est en raison de ce principe que les mangeurs de viandes et de produits concentrés ont recours à l'usage d'autres stupéfiants entre les repas, surtout lorsqu'il leur est impossible de s'alimenter autrement ; c'est ce qui explique l'insatiabilité, " le bon appétit ", des gros mangeurs de viande, grands amateurs de casse-croûte et de libations copieuses: ils croient avoir faim, alors qu'en réalité ils ont froid.

Il y aurait beaucoup à dire sur ce côté du problème de la viande, ne serait-ce que l'exposé du mécanisme d'intoxication par l'acide chlorydrique, provoqué par l'usage de la viande et qui prédispose le sujet qui en consomme à toutes les atteintes morbides qui planent dans l'atmosphère d'un milieu éternellement contaminé, corrompu, pourri : mais il faudrait trop se spécialiser.

Passons donc au côté économique de la question.

Le choix d'un aliment peut provoquer quelquefois, et souvent même, la coopération entre les hommes, ce qui est une des premières formes de l'esclavage. Le choix d'un aliment peut aussi déterminer la guerre entre des peuples amis ou amener la maladie et la dégénérescence d'une race.

Il y a dans ce qu'on appelle communément l'aliment: l'aliment véritable et le non-aliment qui excite, qui stupéfie, qui intoxique, qui corrode, qui fatigue, déprime, épuise et tue. C'est le cas pour l'alcool, le vin, le café, le thé, la viande et le sucre industrialisé, pour ne citer que ceux-là.

Le non-aliment, dont l'atteinte est la plus légère devient le plus redoutable : parce que l'on ne se méfie pas et qu'on ne voit les effets meurtriers que dans la génération suivante : " L'être est le résultat des besoins de ses ancêtres". G.Butaud.

" Pour voir ce qu'est la vie du père, examinez ce que sont ses enfants ". Victor Laurence.

En effet, on sait que l'alcool met 30 ans pour tuer un homme robuste et compromettre immédiatement une race ; aussi se garde-t-on assez facilement contre son usage chez les hommes les plus sensibles, les plus avertis. Mais on ne sait pas que le café et la viande compromettent une race, au bout de quatre générations (trois disent certains auteurs).

La morphine tue en trois années, cela se constate donc presque immédiatement et c'est peut-être pourquoi on légifère son emploi. Il n'est pas de société, de quelque forme que ce soit, qui ne serait tenue de prendre des mesures contre un tel facteur de déficience économique, sociale et morale tuant un individu en un an, telle la cocaïne, alors que cet individu a coûté au milieu, 16 ou 18 ans d'élevage et d'apprentissage.

Mais on ne peut se dresser contre les goûts pervers et stupides, les plaisirs parasitaires, fantaisistes et antihumains au moyen de sanctions. C'est l'exemple individuel du vice qui a rendu le mal chronique dans le milieu et c'est, seul, l'exemple individuel de quelques consciences volontaires, éclairées et fraternelles, pratiquant l'abstinence des stupéfiants et des non-aliments, qui sauvera le milieu.

C'est pourquoi nous nous attellerons à la besogne consistant à éclairer le jeune militant qui espère en l'avènement d'un règne de justice, de liberté et d'harmonie entre les hommes afin, qu'inconsciemment, il ne détruise pas cet espoir en l'avenir en entretenant des erreurs fondamentales qui vouent une race à la maladie, à l'impuissance et à la décadence.

Une génération de travailleurs qui a mangé de la viande, usé de toxiques, de produits industrialisés, de produits concentrés, a changé l'état colloïdal de son sang et altéré sa puissance physique et son pouvoir intellectuel et moral, et rien ne prouve que l'on pourra remonter cet état de déficience! S'il faut ajouter à cela que les besoins factices et anormaux des hommes grandissent chaque jour et dépassent nos moyens d'action, accusant faillites sur faillites, quelle terrible succession échouera aux travailleurs - un jour maîtres de leur destinée - au lendemain d'une action de transformation sociale !

Il faudrait, en même temps qu'on s'en prend aux formes d'esclavage, penser à se débarrasser du nôtre propre, surtout nous, militants qui voulons être toute la garantie du succès des révolutions fécondes.

Les dictateurs de tout poil et, en général, tous ceux qui journellement débitent la Révolution en tranches : politiciens et bagouticiens se moquent parfaitement de tous les facteurs de préparation révolutionnaire. J'ai surpris un jour une conversation entre quelques-uns de ces dictateurs qui se mettaient d'accord, **pour leur gouverne**, sur la meilleure formule devant garantir tout le succès d'un long règne communiste. Voici en substance son esprit : " ... ne pas faire porter le bât des charges d'un Etat communiste sur les plaies provoquées par le bât de l'Etat bourgeois..." et c'est tout !

Comment peut-on, en révolutionnaire convaincu, en anarchiste confiant en la puissance de son idéal, présager un avenir radieux quand, par le développement des besoins artificiels, la plus grande partie du sol (et la meilleure) resterait couverte de cultures malfaisantes, nuisibles,

homicides, ce qui pousserait mécaniquement les hommes d'ici ou de là à s'entretuer pour avoir de la terre, toujours de la terre ?

Voici des chiffres pris il y a vingt-deux ans (1900) qui donneront une idée de ce que doit être aujourd'hui le gâchis entretenu par l'usage de produits non seulement nuisibles, toxiques, mais frelatés de surcroit : (1)

Pour le vin : 86.000 kilomètres carrés carrés de culture (vignes).

Pour l'alcool : 34.000 id. id. (céréales).

(Ici ne sont pas comprises les hécatombes formidables de fruits et tubercules sains consacrés à la fabrication de l'alcool meurtrier).

Pour la bière : 42.000 kilomètres carrés de culture (céréales).

Pour le tabac : 10.000 id. id. cultures parasitaires produisant un milliard de kilogr. de tabac ! qui empêchent la récolte de un milliard 400 millions de kilogr. de blé! Continue, camarade tabagiste et vinassier, et viens ensuite tendre la main vers moi pour les enfants affamés d'ici ou d'ailleurs...

Il faut ajouter à ces chiffres, cependant assez édifiants, l'immense étendue de terrains affectés à la culture du coton réservé à la fabrication des poudres de guerre et de chasse... cette autre guerre ; puis l'incalculable superficie de terrains consacrés à l'élevage des animaux qui mangent le plus clair de nos saines récoltes, pour que nous mangions ensuite ces animaux malades, tuberculeux, ayant une chair bien souvent corrompue à force de trafics.

Eh bien, tout cela n'est rien à comparer à la valeur plus formidable encore d'argent, de temps et de peine que l'on a dépensés et dépensera à couvrir la plus grande partie des villes de docks, de réserves, d'abattoirs, d'échaudoirs, de frigorifiques, d'écuries, de marchés, de bureaux, d'offices, d'usines, de boutiques et que sais-je encore, consacrés au commerce des cadavres d'animaux sacrifiés.

Si l'on ajoute à cela le matériel de transport et l'outillage, dont les proportions sont fantastiques, nécessités pour l'élevage des animaux, la manutention, l'inspection des viandes et leur préparation, occupant un personnel se chiffrant, pour la France, à plus d'un million de travailleurs (sans compter les innombrables intermédiaires, parasites et mercantis que ces professions entretiennent), on aura une idée de ce qu'un faux besoin, de ce qu'un non-aliment coûte de peine, de privation, d'esclavage, de misère et de souffrance pour ce seul résultat : **la dégénérescence de l'humanité** ! L'aliment végétal cru se garde tout seul et sans grand matériel.

Un bovidé pour 10 habitants ! voilà la proportion exacte d'une situation, proportion qui devrait nous faire concevoir que les bêtes occupent plus d'espace que les hommes et qui a fait dire à un philosophe que les bovidés nous jetteront à la mer.

J'aurais désiré, ici, afin de mieux marquer le danger que le carnivore fait courir à l'humanité, apporter pour preuves des chiffres pris en l'année 1920 ; mais je recule, tant ces chiffres sont invraisemblables, tant ils sont effrayants. Je me contenterai de citer ceux qui figurent dans **La Cuisine Rationnelle** du Dr. Ern. Nyssen, pour l'année 1920 :

Un jardin des environs de Paris mesurant 1 hectare et 8 ares, rapporte en un an :

20.000 kilos de carottes.
20.000 kilos d'oignons.
6.000 têtes de choux.
3.000 têtes de choux-fleurs.
5.000 paniers de tomates.
60.000 pièces de fruits de table.
154.000 têtes de salades.

Bilan : 1- Albumines :
fruits et légumes : 5.000 kilos
viande : 60 kilos.
2- Hydro-carbure :
fruits et légumes : 12.500 kilos.
viande : 1 kilo.
3- Corps gras :
fruits et légumes : 1.250 kilos.
viande : 15 kilos.

Donc, ce jardin produira 18.750 kilos de matières nutritives contre 76 kilos seulement, selon qu'on le consacrera à la culture ou à l'élevage.

Ce jardin rapporte au total 250.000 kilos de fruits et de légumes. S'il était affecté à l'élevage des bestiaux, il donnerait un peu moins de 300 kilos de viande !

Le nécrophage adulte consomme en France environ 175 grammes de viande par jour, soit environ 63 kilos par an; supposons qu'on remplace la viande par la même quantité de céréales, un hectare fournira en un an :

Viande : 250 kilos, assez pour 4 nécrophages.
Céréales : 3.000 kilos assez pour 48 végétariens.

Le nécrophage adulte consomme dans le nord de l'Europe: 700 grammes de viande par jour, soit 250 kilos par an. Supposons qu'on remplace la viande par la même quantité de céréales: un hectare fournira en un an :

Viande : 250 kilos, assez pour un nécrophage.
Céréales : 3.000 kilos, assez pour 12 végétariens.

Il y a vingt-deux ans que ces chiffres ont été pris (d'après Middleson et Ravison) ; aujourd'hui ils sont à la veille d'être doublés et on lit dans la presse d'information, le 11 mars 1922, que l'Italie consomme par mois un milliard de plus qu'elle ne peut produire ! Entends-tu, poète de la Révolution à tout prix ?

Il faut aussi savoir que la céréale est un aliment complet, la viande n'en est pas un. Le nécrophage devra donc suppléer à l'insuffisance de la viande (cette pitoyable et criminelle fantaisie) par une forte proportion de féculents et de légumes. Le végétarien, au contraire, doit ajouter fort peu de légumes ou de fruits à ses céréales pour être abondamment pourvu de toutes les substances nutritives. En tenant compte de ces faits, les calculs montreront que le nécrophage emploie pour se nourrir non pas douze, mais au moins trente fois plus de terrain que le végétarien (d'après Ern. Nyssens).

Le végétarien ne tire pas sa vie de la servitude, de la souffrance des animaux puisqu'il ne répand point leur sang et ne légitime pas les guerres de conquêtes territoriales; entends-tu, antimilitariste carnivore ?

Mais n'anticipons pas trop sur le côté moral du problème de la viande, côté qui sera traité à son heure.

Voici un détail dont l'importance est à signaler,

pris entre ceux du même ordre qui me servira à clore la partie économique du problème qui nous occupe : il faut, disons-nous, un hectare de terrain pour produire en un an 250 kilos de viande ; les arrivages de viandes foraines aux halles de Paris, se chiffrent, journellement, à environ 280.000 kilos et ceux des volailles et gibiers à 70.000 kilos environ.

On a constaté, en pleine période de disette (1918-1919) à un moment où la viande elle-même se faisait rare, que les mandataires, afin de provoquer la hausse - M.Clémenceau, pendant de temps-là faisait la guerre - jetèrent à l'égoût jusqu'à 30.000 kilos de viande pour une seule journée (qu'est-ce que cela doit être aujourd'hui ?). Donc, dans une journée, on détruisait une quantité de viande ayant nécessité une superficie de 120 hectares de bonne terre pendant un an et cela rien que pour Paris. Que de souffrances inutiles et de sang répandu pour rien. Oui...mais au front, on faisait mieux !...

Mais là n'est pas le détail important ; celui-ci réside dans ce fait que tout ce que l'on précipite aux égoûts ou aux rivières : récoltes pour provoquer la hausse, détritus des marchés, matières apportées par le tout-à-l'égout, sont conduits du fleuve à la mer et perdus pour le sol, qui dégénère ainsi, par la perte jamais récupérée de ces matières fertilisantes. Chaque contrée est ensuite attaquée dans ses réserves naturelles de la vie, frappant le sol de stérilité.

L'entretien de la vie des bêtes demande autant de bois que l'entretien de la vie des hommes. On rase les forêts avec frénésie ; l'eau n'est plus retenue sur le sol qui s'appauvrit. Déjà, des pays du sud qui furent les berceaux de l'humanité, tels la Grèce, l'Espagne, sont abandonnés à cause des forêts détruites, asséchant ces pays. Le mal gagne le sud européen et s'étend jusqu'au midi de la France à son tour menacée, et c'est de partout la fuite des peuplades vers le Nord, ou vers les pays qui ont encore des forêts qui conservent le limon et l'eau suffisants à la culture...Les bovidés nous jetteront à la mer...de glace...à moins que ce ne soit les nécrophages.

Dans la partie scientifique du problème de la viande j'ai pris les médecins au collet, ou du moins j'ai donné une idée de ce que devraient être le médecin et la médecine.

Dans la partie économique de ce problème, je dois m'en prendre plus particulièrement aux savants (?) nécrophages - qui se comptent en nombre respectable au sein de la Société protectrice des animaux - et sur qui se basent les mangeurs de cadavres pour persister dans leur vice qui entretient l'esclavage, perpétue la douleur, légitime les visions de carnage, d'épouvante et de sang, à l'abattoir où l'on sacrifie " nos frères en la nature ".

Estimant que mon temps sera mieux employé à exposer ma doctrine qu'à combattre celle de ces pseudo-savants, je dirai simplement que ce que découvrent les savants ce n'est que de la poussière pour bâtir qu'il faut apprendre à agglomérer pour édifier la vie qui soutiendra et élèvera une race pendant une suite indéfinie de générations.

Le savant ne s'en tient souvent qu'à des expériences ne portant que sur quelques heures, quelques jours, quelques mois au plus d'une existence. J'aime mieux l'indication que nous donnent les bêtes vivant en liberté, nous permettant de trouver le secret de l'évolution normale de la vie, car l'homme, même sauvage, n'a jamais possédé la vérité sur ce

point.

L'homme n'a jamais écouté que sa sensibilité, son imagination, son goût et ce n'est pas ainsi qu'il pourra aider sa race à s'élever. Puissent ces quelques lignes déterminer les meilleurs à réfléchir, à se sauver.

Ceux qui auront compris toute la portée de ce problème et qui agiront en conséquence, seront du reste largement payés de leurs efforts, en apportant de suite dans leur foyer, dans leur milieu l'exemple de la vraie bonté : on ne peut être bon pour ses semblables que lorsqu'on est bon pour soi-même et que l'on acquiert la faculté et les moyens d'être secourable. Un individu qui s'intoxique d'alcool ou de vin, de café ou de tabac, qui se repaît de cadavres d'animaux sacrifiés, se mettant en état de déficience, compromet sa vie, son foyer, sa génération, sa race et ne peut être bon, quoiqu'il fasse s'il persiste dans l'exercice de ses vices.

Ceux qui auront compris seront, dès le lendemain de la première expérience, l'enseignement vivant d'une méthode d'action apportant à l'individu la toute-puissance de ses facultés nobles, favorisant l'exercice normal des sens enfin régénérés et redressant le pouvoir de jugement, perverti par des siècles d'hérédité déficiente et d'éducation faussée.

" Quand l'homme a compris que le milieu économique, social, ne peut être transformé par son vouloir ; que son idéal ne peut y être réalisé, de ce jour il doit chercher à s'en évader. Il ne se considère plus que comme un prisonnier, comme un pauvre, comme un misérable isolé qui veut se libérer de l'oppression, de la misère, de la solitude. "

" Il n'est plus solidaire du reste du monde bourgeois ou ouvrier, il prépare son évasion pour gagner un terrain sec où il ait le pied sûr, pour qu'il puisse fonder sur le roc l'association économique, sociale, résultat du groupement des évadés ".

"...Ce qui enchaîne l'homme, c'est un état **qu'il peut modifier par sa volonté éclairée.** Aussi, en propageant que l'homme doit améliorer sa condition, étudier et vouloir, je le place sur le véritable chemin de la délivrance. "

" L'étude du besoin est la base de toute action consciente. "

" Le caractère de l'agrégat, sa forme sont déterminées par le caratère des cellules. " (in **L'étude du besoin**, par G.Butaud, en vente au **Néo-Naturien**, O fr. 55 franco.)

Louis Rimbault

ERRATUM. - Dans le cahier n°3, quelques coquilles se sont glissées dans mon article et en ont un peu dénaturé l'esprit ; page 7, 4° ligne, lire : l'alimentation **carnée**...30° ligne : il faut accorder **à** la vérité ; page 8, 38° ligne : poudre de **poumon** ; 41°ligne : **amylase** ; page 9, 32° ligne : **lui** accorder ; 43° ligne : à **88** pour cent. Quelques coquilles dans la ponctuation, quelques autres fautes sans importance auront été corrigées par le lecteur. L.R.

(1) **Pour ne plus jamais fumer**, de Louis Rimbault, introduction de Julia Bertrand. En vente au **Néo-Naturien**, franco 1 fr. 50.

N E O - N A T U R I A N I S M E

U N N O U V E A U P O I N T D E V U E D E L A Q U E S T I O N S O C I A L E

L ' I D E E D E R E T O U R A L ' E T A T N A T U R E L

Après bien des tâtonnements, de laborieuses réflexions, certains libertaires ont pensé qu'il serait **prudent** et **nécessaire** de retourner à l'état naturel afin d'assurer la prompte réalisation de l'harmonie sociale, rêvée depuis si longtemps.

Ils croient **prudent** d'essayer un retour vers l'état naturel (ici le mot " **état** " n'est nullement pris dans un sens gouvernemental ou autoritaire quelconque, car l'Etat si bon et si généreux puisse-t-il être, quelque forme ou étiquette il ait, ne saurait être désirable pour des gens qui ne recherchent que la plus grande somme de liberté possible en faveur de tout être humain, de tout individu) en ce sens: parce que les imaginations surchauffées, exacerbées par le Rêve, et n'en voyant point la réalisation en viendraient au découragement et à l'indifférence, à l'apathie et enfin au mépris même de ceux qui leur auraient suggéré ce beau rêve, ces magnificences utopiques et à cause de ces raisons iraient se mettre dans les rangs des infernales réactions politiques ce qui, évidemment, leur ferait des ennemis supplémentaires, et créerait ainsi un fâcheux appoint en moins en faveur des transformateurs sociaux le jour de la rédemption, de la révolution sociale ; ces mêmes libertaires croient **nécessaires** le retour de l'humanité actuelle à l'état naturel en cet autre sens : eux aussi, comme bien d'autres, ils crurent que le machinisme développé extraordinairement, en toute son étendue, serait un grand sujet d'aide et de bonheur dans une société anarchiste-scientifique et certains écrivains à l'illusion facile (1) faisaient déjà miroiter à leurs yeux trop vite éblouis des machinismes incomparables pour exécuter tous les travaux, même répugnants ; mais peu à peu, ces camarades à l'esprit grand ouvert, évoluèrent vers une conception plus terre à terre, plus vite réalisable car ces machinismes ne sont pas encore construits, les plans en sont à peine ébauchés et quoiqu'on leur laisse entrevoir une société parfaite, un bonheur sans égal, eh bien, ils ne sont plus convaincus et dédaignant toutes rêveries sans résultats satisfaisants ils veulent aborder la réalité, si dure dût-elle être.

En leur disant qu'il y aura, " peut-être ", "probablement", " certainement même ", des machines qui assureront le travail d'une façon admirable, ils ne s'appuient guère, en somme, que sur des hypothèses, ils jouent sur le sentimentalisme de l'individu et en même temps on l'éloigne trop profondément de la Réalité qui pourrait se manifester

aujourd'hui sans attendre à après-demain, et c'est pour remédier à ces lacunes regrettables qu'eux, libertaires et individualistes, pensent bon et préférable, le retour - non pas à l'état primitif qui serait impossible - à l'état libre, harmonique et naturel d'où la réalité ne sera plus dans une chimère, un nuage bleu, mais serait absolument vivante, rayonnant sur les humains définitivement éclairés pour l'existence à mener sur cette planète, un certain temps.

Par **état naturel** (ou plutôt **vie naturelle, vie simple**) ils entendent une société libre, sans aucun rouage gouvernemental, législatif, ou judiciaire, ou Liberté, développement, perfectionnement (au triple point de vue physique, moral et intellectuel) de chaque individualité de quelque race, sexe ou origine soit-elle, ne seraient plus des mots, des formules creuses, redondantes, chers à nos démagogues de toutes couleurs, mais au contraire se transformeraient vraiment en facteurs d'existence réelle; ils désirent ardemment, enfin, le retour à l'Etat Naturel parce qu'ils entrevoient des possibilités de réalisation immédiate au plus grand profit de la grande masse des travailleurs.

Sans se servir d'un machinisme, encore illusoire en grande partie, la nature, seule, peut contribuer largement à régénérer notre humanité en démence, si on sait l'utiliser judicieusement, sans employer une culture intensive ; ils vont même jusqu'à émettre l'avis qu'une fois la société anarchiste-scientifique établie, il se trouvera inévitablement des individus qui ne voudront pas s'occuper de tels ou tels travaux parce qu'il leur faudrait se dévouer et qu'il n'y a pas à compter sur le sentimentalisme de tous, ce qui serait un leurre, parce qu'au moment où chaque individu se verra entièrement libre, le jour où il ne courbera plus la tête sous une autorité quelconque, si telle ou telle chose doit être nécessairement exécutée à un moment fixé, il se dérobera, il cherchera à s'y soustraire et ne pensera qu'à lui-même (à part, bien entendu, une élite de conscients mais encore insuffisante) et c'est aussi pour cette raison qui conserve toute sa valeur qu'ils veulent instaurer un régime de groupements basés sur les seules lois naturelles.

*****

La majorité des anarchistes doctrinaires a constamment élevé une protestation quand leurs contradicteurs autoritaires leur reprochaient de vouloir retourner à la vie sauvage et primitive : eux, les anarchistes qui élevaient des temples à la science, eux, vouloir revenir à la vie sauvage et primitive, fi donc ! quelle hérésie, quelle infâme calomnie bien dignes de cerveaux rétrogrades...

Or, les libertaires partisans de la vie simple croient plus habile et plus juste de porter la question de front et de l'étudier dans toute son étendue, la besogne actuelle et de longue haleine commencée, non sans difficultés, par ceux qui ont mis cette revue sur pied, au titre si évocateur **Le Néo-Naturien...**

Un dernier mot : ils supposent la révolution faite et l'anarchie triomphante ; le machinisme **sauveur** que l'on espérait n'est pas encore arrivé à son plein perfectionnement, que faire ? tout simplement vivre la vie naturelle, en attendant la venue tardive de ce machinisme féerique si toutefois il

libère vraiment l'individu, ce qui est encore douteux. Seul, l'avenir le dira...

HENRI ZISLY.

(1) Emile Zola, Em. Pouget, etc...

in LE NEO-NATURIEN, n°5, mai-juin 1922.

" La viande n'est pas bonne pour la santé, mais bien plutôt lui fait obstacle ".

" En effet, s'il existe des moyens de recouvrer la santé, ces moyens doivent aussi servir à la maintenir (...) Il n'est pas surprenant que le commun des hommes pense que la nourriture carnée est bonne pour la santé ".

" On dira peut-être aussi qu'aux plantes, n'est-ce pas, nous volons quelque chose. Mais ce n'est pas le même genre de vol, car il n'est pas commis contre leur gré. En effet, même si nous n'y touchons pas, elles laissent d'elles-mêmes tomber leurs fruits ".

" Non seulement le discours se rencontre chez tous les animaux absolument, mais chez beaucoup d'entre eux il y a encore une capacité à devenir parfaits (...) Il y a en eux une âme rationnelle (...) ils ne manquent pas d'intelligence ".

" Quant aux autres ojections que l'on débite contre eux, ce sont autant de vieilleries: " ils n'ont pas de villes " dit-on. Mais les Scythes n'en ont pas non plus, dirais-je, eux qui vivent dans des chariots, ni les dieux. Ils disent encore: " Il n'y a pas de lois écrites chez les animaux". Mais les hommes n'en eurent pas non plus tant qu'a duré leur bonheur ".

(Porphyre,De l'abstinence).

" Si j'obéis à la nature, qu'aurai-je à craindre ? ".

(Wang Tsi, L'oeillet).

L E P R O B L E M E D E L A V I A N D E

(Suite)

Je ne puis aujourd'hui aborder les côtés moral et sentimental du problème de la viande sans répondre à quelques questions qui me sont posés sur les thèmes physiologique et économique exposés dans les articles précédents. (voir cahiers 3 et 4).

Une camarade me dit : " Parlez-nous aussi des enfants..."; un chasseur, sans doute, me demande ce que nous ferions des bêtes si on ne les chassait et mangeait ; un troisième ne croit pas que l'usage de la viande altère les facultés intellectuelles et rappelle que certains médecins naturistes (?) tolèrent l'usage modéré de la viande, tels les docteurs Montenuis et P.Carton.

En ce qui concerne l'enfant, n'ayant pas ici la place pour examiner cette importante question autant qu'il le faudrait, je me bornerai à exposer plus loin quelques idées générales suffisantes pour provoquer une réflexion judicieuse chez les mamans soucieuses de la santé et de l'avenir de leurs petits. Mais je réitère qu'en premier lieu il ne faut procréer qu'en pleine conscience et connaître au moins les principes les plus élémentaires de la vie.

A la Société d'Etudes techniques et d'Enseignement général, 88, rue Pelleport, Paris, toutes études sur ce point sont facilitées à tous : libération économique, régénération et éducation physiques de l'individu par la pratique du végétalisme et du vigorisme, éducation rationnelle objective de nos délégués dans les Universités, Facultés, Hôpitaux, Cliniques, Asiles d'aliénés, Laboratoires, Grandes Conférences, etc., non pas dans le but d'obtenir des brevets, des diplômes, non pas pour la science ou la philosophie, mais pour eux, pour se connaître d'abord et se préserver ensuite contre tout ce qui peut porter atteinte au libre exercice de leurs sens et de leurs facultés. Le programme de la S.E.T.E.G., divisé en trois parties, s'intéresse vraiment à la vie propre de l'individu :

1- Qu'est-ce que je suis ?
2- Qu'est-ce que je peux ?
3- Qu'est-ce que je veux ?

Et c'est dans ce but que les élèves sont dirigés sur tous les cours traitant exclusivement de la nature et de la vie de l'homme et leur offrant tous moyens d'investigation et de contrôle sur eux-mêmes (pour tous renseignements, s'adresser pendant les cours, tous les lundis soirs, à 20h.30, au siège).

Cela fait plus de 15 ans que je suis fidèle à cette méthode, 15 ans que j'étudie la médecine **préventive** et que **j'expérimente et pratique** tous les enseignements pouvant donner à l'homme, **et de suite**, liberté, conscience, harmonie, bonté, sans jamais chercher à obtenir le plus petit brevet ou diplôme ; je ne crois pas qu'en cela je sois diminué dans l'autorité que réclame l'examen des problèmes immédiats et réels de la vie.

Si l'on admet que la viande est toxique, **ce qui est indéniable,** il faudra aussi admettre que les effets de toute intoxication altèrent une quelconque fonction de relation

et qu'alors la fonction d'un sens ou l'exercice d'une faculté seront compromis ou pervertis. J'ai exposé, avec détails, le mécanisme de l'intoxication nerveuse dans la brochure: **Pour ne plus jamais fumer** et je renvoie le lecteur à cette étude.

Etant donné que les sens doivent s'aider et se contrôler mutuellement, si un sens est altéré par une intoxication de quelque nature que ce soit, il trompera tous les autres sens et cette incoordination portera l'individu à exercer mal son jugement.

Celui qui traduit imparfaitement la réalité ne vit que par l'imagination ; il sera toujours sous l'empire de l'incertitude, du doute, du rêve, de la confusion et de l'instabilité.

Celui qui mange de la viande a presque toujours des goûts violents et s'il use de stupéfiants - que l'on marie tôt ou tard avec le toxique viande qui appelle tous les autres: alcool, vin, tabac, café, thé, condiments - il aura des idées que l'on peut aisément définir à l'avance.

C'est peut-être dû à ce que l'action vitale (?) de la viande est non étendue et non variée : albumine, un point c'est tout. L'albumine c'est le métal du moteur, ce n'est pas le **carburant** producteur d'énergie. Dans ces conditions, l'usage des toxiques, des excitants, des stupéfiants, ne produisant toujours qu'un seul et même élément, amènera fatalement celui qui en use à des déficiences, à des défaillances par carence - Carence, qui veut dire manquer ; en ce cas, il ne faut pas confondre **aliment insuffisant** avec alimentation insuffisante. La viande ne nourrit pas, même si on en abuse, car elle ne fournit toujours qu'un seul élément : l'albumine; il y a carence parce que les autres éléments manquent - et, ce qui est plus grave, c'est qu'un jour ils prendront toute la place de l'alimentation, car l'on ne peut susbsister par leur emploi qu'en augmentant leur dose à mesure que leur action s'épuise, jusqu'au jour où l'état colloïdal du sang est à ce point inverti que la mort s'ensuit chez des sujets paraissant en excellente santé (florides).

Enormément de gens n'hésitent pas à reconnaître que les sujets obèses, à grosse face rougeaude " faisant plus envie que pitié " ne " s'en relèvent pas quand ils tombent malades ", mais ne se sont jamais demandé pourquoi ces morts subites ; nos lecteurs pourront au moins s'en rendre compte par l'explication ici donnée de ces phénomènes.

Celui qui use de toxiques, viande ou autres, et d'excitants inhérents à cette alimentation, se trouvera, à la moindre privation de ces derniers, non compensée par un régime d'adaptation, dans un état de faiblesse et d'infériorité surtout, devant les bacilles (**Bacillus putrificus et Bacillus Welchii**) que l'on trouve en abondance dans les matières fécales des mangeurs de cadavres d'animaux, bacilles qui produisent les plus mortels poisons, ouvrant la voie à tous microbes les plus virulents qu'un état d'intoxication entretient dans l'organisme.

(**A suivre**)

Louis Rimbault.

in LE NEO-NATURIEN, n° 5, mai-juin 1922.

L E P R O B L E M E D E L A V I A N D E

(Suite)

Notre sujet sera donc à tout instant menacé, et ne se préservera des dangers qui le vouent à tous les agents infectieux qui planent dans l'atmosphère qu'en forçant la dose de plus en plus ; il en est pour le toxique viande comme pour tous les autres toxiques ; plus on en mange et plus on désire en manger. Il est même certain que par son fumet, la viande fait dépendre nos sensations plus de l'habitude que de nos besoins véritables : on ne s'occupe pas de ce dont le muscle, le squelette ou le cerveau ont besoin parce que l'on aime la viande, on leur donne de l'albumine ; à eux d'emprunter à de quelconques tissus de l'organisme ce qui leur est nécessaire : c'est ainsi que les dents disparaissent.

L'alimentation carnée amènera donc à une hypertrophie exclusive de certains organes au détriment d'autres éléments; l'alimentation végétale bien comprise, non.

Les déchets de la digestion carnée encroûtent les tissus et favorisent la sclérose ; l'alimentation végétale, non.

L'alimentation sanglante rend particulièrement irritable, impulsif, nerveux, agité, violent, occasionne des migraines, des névralgies dues à des troubles digestifs concourant à un état de dépression, de lassitude, de fatigue qui persiste après le réveil, signe avant-coureur de neurasthénie, d'arthritisme, de tuberculose ; l'alimentation végétale, non.

Les cauchemars, l'insomnie, les battements de coeur, les varices, la constipation, les diarrhées fétides, les hémorroïdes, voilà le lot des nécrophages et cet état cesse avec le régime végétarien. L'alimentation carnée déminéralise; l'alimentation végétale, jamais.

Peut-on parler de science, d'équilibre, d'harmonie, de justice, de vérité, de beauté et de bonté lorsqu'on est constamment sous l'influence d'une irritation, réflexe de la toxine, qui est le défaut de coordination le plus capital?

Le docteur Maurice de Fleury, psychiatre émérite, a dépeint admirablement l'état d'auto-intoxication par la viande, chez un malade de 40 ans : " ...Le malade s'étonne de n'avoir plus pour le travail son entrain de naguère. La mémoire n'a plus sa promptitude et sa fidélité. La volonté, autrefois si prompte et si nette, trouve, pour ne pas opter, cent prétextes. Notre homme est devenu timide. Il devient superstitieux. Il éprouve l'ardent besoin d'être pris en pitié. Or, comme il mange encore, et d'appétit assez glouton, on se rit de ses doléances, ce qui l'afflige ou l'exaspère.

" Ce névropathe n'est pas un neurasthénique, car il n'a point de passé névropathique ; il n'est pas non plus hystérique. L'examen attentif de ses organes splanchniques (estomac dilaté, foie tuméfié, intestin atone, ptoses diverse, coeur gras, tension artérielle exagérée, arthrite sèches), et l'analyse rénale (hyperacidité, excès urique, cholémie, albuminurie légère, hyperchlorurie, oxalurie, etc.), montrent

qu'il est en vérité malade par auto-intoxication ".

Et maintenant voici sur ce même thème l'avis du docteur P.H.Roeser, l'auteur fameux de " La Chimie Alimentaire ", et qui, espérons-le, fera réfléchir nombre de mangeurs de viande sur la nature véritable de leur état.

" L'observation démontre que l'imprégnation toxique agit sur toutes les cellules, sur tous les tissus, sur tous les appareils. Les reins sont les organes les plus directement atteints par l'élimination des produits de l'empoisonnement. Ils se congestionnent, puis s'enflamment et se sclérosent avec les symptômes ordinaires de l'albuminurie. L'élimination par les bronches est cause de toux opiniâtre, de bronchites, de sécrétions muqueuses ; par la peau elle fait naître diverses dermatoses, du prurigo, des érythèmes, de l'urticaire, de l'acné, de l'eczéma. Le système nerveux traduit sa souffrance par les migraines, les cauchemars, les vertiges, les hémorragies, la tétanie, la **dyspnée toxi-alimentaire**, l'asthme, ou bien encore par des palpitations, de l'arytmie, des variations de la tension artérielle, **des désordres des organes des sens, des hallucinations** ou des **troubles intellectuels.** Parmi les réflexes les plus communs, il faut noter les convulsions des enfants. Le foie, impressionné défavorablement par **le sang que la veine porte, qui lui apporte les matériaux irritants**, se congestionne, s'hypertrophie, et, gêné dans ses fonctions normales, **ne transforme plus les albuminoïdes, l'urobiline, la glycose qui passent en nature dans l'urine.** Les acides fabriqués en abondance donnent naissance au rachitisme, à l'uricémie, l'oxalurie, l'acétonémie, ou attaquent les os et sont la cause de l'ostéomalacie. On arrive enfin à l'affaiblissement fonctionnel général des organes et des éléments cellulaires, à l'apparition de l'anémie, des consomptions, des diathèses, arthritisme , goutte, obésité, **à la perturbation immédiate des échanges** qui ouvrent la porte aux infections aiguës et chroniques, à la tuberculose, etc..."

Avant de donner une définition physiologique de cet état, notion qui me fut inspirée par les travaux extrêmement intéressants du professeur J.Lefèvre, lauréat de la Société de Biologie, j'ouvrirai une parenthèse pour demander à mon troisième contradicteur si, lorsqu'on ressemble à une écumoire par l'abus ou même le simple usage de viande d'animaux sacrifiés chez ceux qu'une instinctive intolérance de l'abus est l'indice de quelque indisposition à son égard, l'on est encore en puissance de toutes ses facultés intellectuelles et si on est vraiment " libre " et autorisé pour parler de justice, d'harmonie et de vérité ?

Celui qui use de toxiques ou d'excitants, ainsi que nous venons de le voir, n'est impulsé que par la voie sanguine: excitation interne due à des agents introduits dans le milieu organique, qui viennent agir directement sur les centres nerveux, modifiant l'ordre physiologique par leur artificielle action ; voilà pourquoi le nécrophage est " perturbé ", déséquilibré. Chez les êtres normaux, vivant rationnellement, l'activité vitale est placée sous l'action vraiment instinctive des centres nerveux, gardant à l'organisme l'invariabilité de son automatisme normal. **La voie réflexe naturelle d'ordre physiologique**, maintenant l'harmonie des fonctions, répondant à toutes les excitations, nous maintiendra en équilibre parfait, en dépit des variations extérieures.

L'excitation et la fonction se commandant réciproquement, le jeu normal de la fonction deviendra à son tour cause normale

d'excitation. Sur ce cycle fermé, nulle cause extérieure n'a le droit d'intervenir sans compromettre aussitôt l'automatisme normal, car le cycle s'ouvrira peu à peu sur le mode extérieur, livrant ainsi l'organisme aux **à-coups** répétés des agents extérieurs et, loin de les craindre, réclamant sans cesse leur excitation. Le jeu des excitants extérieurs (air, lumière, eau) est suffisant et seul nécessaire au pur et plein épanouissement de la vie.

On ne peut donc admettre une intelligence saine que dans un corps sain et lorsqu'on cite certains noms d'écrivains, de littérateurs, de poètes et d'artistes nécrophages usant de stupéfiants, qui " firent merveille ", je me reporte à l'avis d'un maître de la physiologie sur l'explication qu'il faudrait peut-être en donner : " ...Hérédo-arthritiques notoires, ils n'ont plus rien qui rappelle l'ancêtre pléthorique et éxubérant de santé. Ce sont de petits êtres malingres souffreteux et grognons, **parfois fort intelligents, de sensibilité accrue et d'émotivité forte**, mais de vitalité minime. On les élève difficilement, c'est-à-dire qu'ils semblent plus aptes que d'autres à contracter les infections de l'enfance, et d'ailleurs beaucoup d'entre eux meurent jeunes avant l'âge de la reproduction, fauchés par ces infections ou par la tuberculose. Les autres survivent péniblement, instables de mentalité et de fonctions perpétuellement détraquées, en proie à mille misères, corporelles et nerveuses, qui font d'eux **de grands douloureux** et constituent cette catégorie de **dégénérés dits supérieurs dont certains réussissent à se faire un nom, de préférence dans l'art ou la littérature.** Enfin ils ont rarement des enfants ; la fécondité, cette dernière défense de la race, est chez eux défaillante à son tour ". (Docteur J.Laumonier).

J'ai souligné " de sensibilité accrue et d'émotivité forte ", car ce sont des sensibles et leurs productions littéraires ou artistiques, présentent des lacunes qui situent leurs anormalités physiques et mentales. Littératures de sensibles, lyrisme de grands émotifs qui entrevoient le ciel, mais ne découvrent jamais la terre ! Sensibilité et émotivité de ceux qui, prétendant réformer le monde, sont si...bêtes devant le mal, puisqu'elles leur font admettre, chanter et diviniser des poisons et des vices étrangers à leur nature, néfastes à l'espèce comme l'alcool, le tabac, le pinard, le café, la viande et pis encore. O admirable Beaudelaire! ô prestigieux Quinset ! ô spirituel Murger, et toi splendide Verlaine ! La morphine, l'opium, l'absinthe et ...l'amour.

Et quel amour ! Il faut cent ans pour que des générations d'imbéciles idôlatrés par d'autres imbéciles, se rendent compte qu'ils sont arthritiques et sont une menace pour l'humanité décadente qu'ils poétisent, ensencent dans ses vices, ses honteuses passions, ses ignorances criminelles, l'accompagnant dans sa chute au lieu et place des prêtres en disgrâce !

La vraie sensibilité est une action utile qui signale la fatigue, la lassitude ou la souffrance **pour prévenir le mal**, tandis que la sensibilité de ces hommes, de plus en plus nombreux et débordant partout de leur morbide personnalité, fait couper la communication avec la partie sensible.

Je ne dis pas que le régime végétarien fait **à lui seul** le caractère, le tempérament, la constitution physique; **il les détermine vers le mieux**, simplement. Mais j'affirme que l'alimentation carnée est le metteur en train de toutes

les affections ou les vices héréditaires et la cause occasionnelle des fléaux les plus redoutables qui déciment et ensanglantent l'humanité.

J'affirme que la viande, au même titre que les toxiques les plus subtils - **qu'elle fait accepter d'ailleurs** - réveille et entretient à travers les générations les **seules** influences ancestrales de bestialité, nous faisant perdre l'instinct sans nous faire découvrir la raison.

J'affirme que l'alimentation sanglante est un des facteurs de dégénérescence les plus importants qui précipite à tous les excès, à toutes les perversités, à toutes les complications, à toutes les tyrannies, à toutes les guerres, à toutes les faillites, à toutes les détresses et au dénûment.

Quant aux médecins naturistes (?) qui recommanderaient l'usage de la viande, ils ne le permettent " qu'à doses modérées et surveillées "...par eux, et c'est avec de telles réserves et avec un tel art dans l'apprêt, une telle complication dans l'association à d'autres éléments, qu'il faudrait les avoir en permanence devant nos marmites et nos seaux hygiéniques. Ce n'est qu'à ce prix que l'on pourrait se permettre cette imbécile fantaisie : manger du cadavre ! Alors ?

(**A suivre**)

Louis Rimbault.

ERRATUM : - Dans le cahier n°4, page 3, 29° ligne, lire **acide sulfurique** ; page 6, 10° ligne, lire **1900** au lieu de 1920.

Je réponds ici à mes correspondants qu'en effet je terminerai cette étude par un exposé pratique de la vie végétarienne.

in LE NEO-NATURIEN, n° 6, juillet-août 1922.

" Celui qui possède vraiment le sens de la Nature et qui l'a exercé, jouit de la Nature tandis qu'il l'étudie ".

(Novalis, Paralipomènes aux Disciples à Saïs).

" La Société ! la Société ! Voilà la criminelle, chargée d'ans et d'homicides, qu'il faut exécuter sans pitié, sans retard ".

(Coeurderoy, Journal d'exil).

L E P R O B L E M E D E L A V I A N D E

(Suite)

REPONSES A DES CONTRADICTEURS

Je devrais donc m'étendre plus que je ne l'aurais voulu sur le côté physiologique du problème de la viande afin de répondre à quelques contradicteurs, à ceux cette fois qui m'opposent leurs médecins - et plus spécialement le médecin naturiste - qu'ils vont (je constate) consulter comme l'on va solliciter une dispense au curé pour goûter à quelque " fruit défendu ".

Il m'a été demandé aussi pourquoi, dans un de mes derniers articles, j'avais fait suivre l'épithète de médecin naturiste (?), d'un point d'interrogation. Je l'ai fait comme je l'aurais fait pour pharmacien-naturiste (?).

Je ne puis concevoir que l'on tienne boutique de l'idéal. J'accorde aux naturistes expérimentés et convaincus, plus d'autorité, de conscience et de désintéressement, dans l'enseignement de la pratique naturiste, qu'aux médecins qui exercent une profession réclamant de plus en plus de clientèle malade ou ignorante, alors que le naturisme prévient la maladie et l'ignorance en ne détaillant pas sa philosophie.

Du reste l'on ne doit les progrès faits en science végétarienne, végétalienne, ou naturiste, qu'aux "empiriques" qui ont toujours eu et ont encore à lutter contre l'influence des médecins même naturistes.

Les médecins-trafiquants de l'idéal ne sont pas plus rares dans un siècle où " la politique c'est la science " que dans le siècle précédent, où la politique était toute la science.

Je ne tiendrai pas compte, à mon grand regret, des exceptions que l'on me signale pour un médecin qui vaudrait un peu mieux que les autres. Je demande simplement s'il est un seul médecin, un seul avocat qui soient restés fidèles à l'idéal qui leur servit de tremplin pour " arriver ". Nous, les travailleurs, nous sommes largement fixés sur ce point pour dire non.

Encore une fois, je le répèterai, le médecin n'existe que par la bêtise, l'hypocrisie et la goinfrerie des hommes. Mon avis, c'est que les médecins, ainsi que les prêtres de toutes les religions et les professionnels de toutes les politiques, poussent, tels des champignons, sur le fumier de l'ignorance et que leur faillite sera le présage de la paix entre les hommes, enfin éclairés sur la nature de leurs vrais besoins.

Que dire aussi des entichés de l'occultisme qui parlent de la découverte - à l'aide de leur science (?) - d'un sixième sens alors que l'homme perd l'usage des cinq autres ?

Que dire aussi de bon nombre de ces médecins infâmes s'abritant sous le titre un peu mirifique de psychothérapeutes et qui, par leurs pratiques ridicules, absurdes, méprisables, retournent à un charlatanisme plus que moyennageux ?

Que dire aussi de la vivisection à outrance, sur

laquelle se base toute la science médicale, et qui, cependant, n'a rien trouvé empêchant la dégénérescence des hommes de se poursuivre inexorablement, les maladies de s'accumuler ou de succéder à d'autres maladies de plus en plus terribles, de plus en plus compliquées ?

Que dire encore de la médecine officielle qui, présidant à toutes les manifestations de la vie sociale, n'empêchera pas la conscience humaine de fléchir, la bêtise, le mensonge, la débauche, le parasitisme, la misère, la rapine et la guerre de dominer ?

*****

La vérité c'est que la médecine accompagne péniblement l'humanité dans sa chute vers le gouffre du Néant sans pouvoir seulement en éclairer les degrés sur lesquels elle s'effondre lamentablement.

C'est bien la faute aux médecins si, chaque jour, la chimie l'emporte sur la physiologie et la médecine est d'autant plus coupable qu'elle sait sa pratique impuissante devant un tel état qu'elle semble tolérer, encourager et exploiter. La médecine a permis que la guerre devienne de plus en plus horrifiante par des fausses et perfides promesses de sa vaine science. Elle a permis surtout au crime de s'intensifier en " science " et en horreur.

C'est pourquoi le médecin et le prêtre s'identifient et se confondent, le premier étant le digne continuateur du second puisque, pour tous deux, le vice, la souffrance, l'extermination les justifient et les servent : ils ne seraient pas sans cela ! Les médecins savent bien que les fléaux alcoolisme, tabagisme, morphinisme, cocaïnisme, chloralisme, chloroformisme, étherisme, caféisme, théisme, carnivorisme, etc., s'ajoutent l'un avec l'autre à mesure que leur effet particulier s'épuise accumulant ainsi leurs atteintes pour faire naître X mal qu'ils peuvent déjà déterminer et identifier; pourquoi ne le font-ils pas afin de prévenir le mal ? Chez celui-ci c'est le verre de vin, ou chez celui-là ce sera la tasse de thé, l'oeuf, ou la cotelette, ou l'unique cigarette journalière, qui sera la dernière goutte faisant déborder le vase. C'est un des éléments, **le premier quelquefois**, qui précipitera à la maladie, à la déchéance physique, intellectuelle et morale du sujet par l'équilibre colloïdal du sang compromis ou détruit. Et cependant le médecin, ainsi que le curé, accordent la dispense : " Oui mon cher essayez-en, mais n'en abusez pas ; comme vous êtes plutôt un ami qu'une pratique, ce ne sera que trente francs, au revoir... merci, merci...!"

Pourtant le médecin doit savoir que, pour la généralité de nos contemporains issus de plusieurs générations d'intoxiqués et de surmenés, l'abus de tout toxique commencera à l'usage même. Il sait aussi que tout ce qui est superflu est nuisible, même pris modérement. Celui qui use du pire est insensible au moindre ; le médecin sait cela.

Le médecin sait que l'on ne guérit jamais d'une affection.

Il sait qu'une maladie est un réglement de compte duquel il reste toujours un " reliquat ", une "séquelle" qui, s'ajoutant à d'autres reliquats, à d'autres séquelles ou évoluant sur un " fond ", provoquent l'explosion ou précipitent à la catastrophe. Mais le médecin sait une chose, par-dessus toutes les autres, c'est que son art consiste

à faire vivre un " patient " un quart d'heure de plus et que c'est tout ce qu'on lui a enseigné ; et, naturellement, il ne va pas crier cette vérité sur les toits ; c'est aux " mortels " qu'il importe de s'en pénétrer.

***

Il y a des gens, de bien pauvres gens (ou qui le deviendront), qui, se réclamant de l'avis des médecins, consomment avec modération (?) - médicaments à part -, dans une seule journée, de quoi tuer une douzaine de cobayes !

Les journaux de médecins ne parlent que du mal que la médecine **constate** sans jamais remonter aux causes et sont pleins de réclame pour des **remèdes** nocifs, dangereux et mortels quelquefois que l'on pare de titres idiots à terminaisons baroques : " **Fumisteol** ", " **Blagueal** ", " **Charlatanyl** ", " **Empilose** ", vaine thérapeutique dont l'imbécile et **éternelle composition** a changé cent fois d'étiquettes sans autres résultats!

Point n'est besoin d'être un savant pour reconnaître qu'à ce compte la maladie, la déficience héréditaire, la vie chère et la famine soient de sitôt rayées du nombre des misères humaines. Cependant les hommes, ou les médecins - ces autres hommes - ont entendu, au moins une fois dans leur vie, un végétalien leur tenir tous ces propos, définir sa méthode basée sur l'expérience : secret d'une bonne vie exempte de souffrance, d'esclavage et de laideur, problème qu'il a résolu en dehors de toute vivisection et dont il fait la propagande par l'exemple, avec désintéressement donc. Mais invariablement, à de rares exceptions près, voilà les réponses qu'il obtiendra : " ...que voulez-vous, nous sommes ainsi faits...nous savons tout cela...mais c'est la vie...! Je sais qu'il se peut qu'on en crève...on ne peut tout de même pas se priver de tout...! La vie est si courte...il vaut mieux vivre " comme il faut " pendant cinq ans, que "végéter" pendant cinquante ans...! La vie est si vilaine...les hommes sont si bêtes et si méchants, que la vie ne vaut pas la peine d'être vécue...et alors il faut en profiter..! Faut pas s'en faire..du reste les autres en font autant...! Les médecins se saoûlent bien ...ils fument et mangent du cadavre...! Et puis après nous, le déluge ! ".

Après eux...il y a leurs gosses, et l'exemple de leur vie misérable ; leurs gosses, leurs pauvres gosses, leurs " fils intellectuels ", issus d'une telle mentalité! N'importe quel homme sensé comprendra qu'il faut en finir; il taxera avec raison et justice de prévarication, de forfaiture, de trahison tous individus, partisans de l'émancipation intégrale des hommes, et plus spécialement les médecins protecteurs de nos droits à toutes les libertés, qui tolèreront ou ne condamneront pas franchement l'usage du stupéfiant, du toxique, du non-aliment ou du superflu, surtout s'ils se disent naturistes.

****

Le lecteur sentira que cette partie critique s'adresse plus spécialement aux végétariens et aux végétaliens qui n'ont pas plus confiance au végétarisme ou au végétalisme **qu'en eux-mêmes**, qui obéissent à toutes les influences

extérieures - on sait ce qu'elles valent - à toutes les suggestions - les mauvaises surtout - et qui n'ont pas le courage d'affronter les éléments de toutes les réactions qui ne manqueront de les assaillir, parce que végétaliens, ils sont le reproche vivant de la faiblesse, de la laideur, de la voracité, de la cruauté et de l'immoralité de leurs contemporains. Les végétaliens ne savent assez qu'ils sont, là, à une école de la volonté, la seule vraiment efficace, la seule vraiment morale, vraiment humaine, vraiment régénératrice et que le succès de leur expérience est le triomphe le plus pur de tous.

Mais combien disent avoir " plaqué " le régime, avoir " soupé " de l'expérience et qui auraient été vraiment des végétaliens sincères ? Combien aussi ont été l'objet de véritables attentats, combattus, trompés par leur entourage qui, patiemment, machiaveliquement, secrêtement se sont ligués contre le végétalien pour lui faire avaler ce qu'il condamne le plus, profitant de ce qu'il consomme encore du cuit pour mieux dissimuler leurs manœuvres ? Nous reparlerons de cette lutte dans le milieu, au foyer, dans la famille avec plus de détails encore dans l'exposé de la pratique végétalienne.

Je rappelle en passant, à tous ceux qui l'ignorent encore, que le végétalisme est un régime où tout produit de matière animale est exclu : beurre, lait, oeufs, fromage, produits industrialisés y compris.

****

Aux tuberculeux qui se fascinent à toutes les "lumières" du savoir médical je leur dis qu'ils sont avant tout des **déminéralisés** et que, seul, **le végétal cru** peut leur donner satisfaction ; mais combien ont la volonté de persister ? S'ils consomment du cuit je leur recommande de surveiller la cuisson de leurs légumes, de leurs céréales, de leurs fruits, afin que jamais elle ne dépasse 100 degrés. Au-dessus de ce taux de température tout est **vivement** compromis, détruit, **dévitalisé** et ne peut que leur être insuffisant et nuisible souvent. En se suralimentant, en se gavant plutôt, avec ces déchets et des non-aliments, qui plaisent plus à leur palais qu'ils ne suffisent à leur organisme, ils arrivent à s'encrasser et ils croient engraisser, jusqu'au jour où le mal changeant de forme, les terrasse sans espoir d'intervention cette fois.

J'insiste pour détruire ce préjugé funeste, par trop...naïf, qui consiste à croire qu'une cuisson d'une demi-heure à " gros bouillons " - c'est-à-dire à plus de cent degrés - réduisant presque tout à néant est préférable à une cuisson à " tous petits bouillons " - c'est-à-dire à moins de 100 degrés - conservant tous les principes vitaux des aliments. La cuisson à 100 degrés et plus est, certes, plus...expéditive, plus...économique croit-on, mais c'est un raisonnement qui manque vraiment de science et d'expérience les plus élémentaires. L'expérience, tel le démontre, journellement et publiquement le professeur Dr. Marcel Labbé dans son service de régimes - et, **objectivement**, sur des malades - établit, prouve même, que les légumes ne sont vraiment cuits qu'après une heure et quart au moins de cuisson à petit feu (les céréales trois heures), n'entraînant pas plus de dépense en combustible que la cuisson violente.

La cuisson à petit bouillon servira vraiment le malade

ou le bien portant, alors que la cuisson expéditive les abat lentement mais sûrement - par carence - jusqu'au scorbut quelquefois, malgré qu'ils soient cependant des végétaliens, donc de mauvais végétaliens.

****

C'est pourquoi la crudité est la seule vérité et qu'il faut, malades et bien portants, s'acheminer vers le végétalisme, le **crudivorisme plutôt**, promptement en dépit de l'avis des médecins, dont l'immense majorité n'est nullement éclairée sur cette science basée sur les lois naturelles, science qu'ils n'ont du reste aucun intérêt à enseigner à ceux qui ne les font vivre qu'à condition d'être malades.

Ne l'oublions pas, à l'origine de l'humanité, l'homme était crudivore n'étant pas encore l'esclave du feu - son cousin le singe l'est encore, les animaux les plus puissants ne conservent leur puissance qu'à cette condition : manger cru. Certes au début du régime végétalien et pendant un an, quelquefois moins ou quelquefois plus, suivant l'état plus ou moins misérable où le végétalisme nous prit, on ressentira, il n'est pas niable, un état de dépression, mais ce sera de la dépression toxique ; et ce qui est encore moins niable donc, une dépression salutaire.

Cette faiblesse est tellement inhérente à la suppression des toxiques et des non-aliments auxquels on s'était adonné, **pendant toute une vie d'ignorance et de perversion**, qu'il suffit de permettre à notre végétalien défaillant (?) la consommation d'un toxi-poison : viande, oeufs, café, tabac, vin, alcool, pour que cette sensation disparaisse sur le champ. C'est bien la meilleure preuve que notre végétalien ne s'était pas encore transformé, guéri.

Mais que l'on prenne garde, car cette fois, le mal que l'on avait refoulé un instant reprendra avec violence à la première concession - après un semblant de regain qui nous séduira - et alors on ne manquera pas, le médecin, la famille, les amis carnivores, d'accord avec le médecin, de charger la pauvre petite tentative de végétalisme plus ou moins truquée, plus ou moins consciente, de tous les maux.

(**A suivre**)

L.RIMBAULT.

in LE NEO-NATURIEN, n° 7, septembre - octobre 1922.

" Le malheureux qui ingurgite de l'alcool en disant : il est à moi, il m'appartient puisque je l'ai acheté avec l'argent de mon salaire (privé ou d'Etat) est lui aussi victime de la forme capitaliste qui ne se préoccupe nullement de l'usufruit de la santé de l'espèce. Et il en va de même de l'insensé brûleur de cigarettes! "

(Bordiga, Corollaires à la réunion de Turin II).

L E S C O N S E Q U E N C E S P R A T I Q U E S

D U V E G E T A L I S M E I N T E G R A L

S U R L ' E V O L U T I O N I N D I V I D U E L L E

E T S O C I A L E

(Conférence faite le 23 février 1921 par M.Butaud, président de la Société végétalienne de Bascon (par Château-Thierry), à la mairie du VI° arrondissement.)

Que faut-il à l'homme pour vivre ? Un peu de légumes, un peu de grains, même pas 100 grammes d'huile et c'est tout! Il faut environ par adulte journellement 2 kilogrammes de racines, de verdure, c'est le produit annuel d'environ un mètre carré de culture dans un terrain ordinaire.

Avons-nous besoin de cette vie compliquée qui n'est que la lutte d'un contre tous, qui nous a amené cette horrible guerre qui coûta la vie de millions d'hommes et dont les funestes suites pèseront lourdement sur nous et nos arrière-petits-enfants ?

C'est que la paix elle-même n'est que l'apparence de la paix, la lutte est constante entre les hommes, car leurs appétits sont illimités. Tout homme craint le lendemain. De quoi demain sera-t-il fait ? Quel évènement va-t-il se produire ? L'ouvrier, le commerçant, le riche même sent l'angoisse le mordre. Qui est à l'abri ? Les plus puissants même de la terre souvent sont inquiets, craignent une catastrophe, suent d'angoisse à la pensée que peut-être quelque évènement le jeu des circonstances va faire s'écrouler tout ce qui fait le charme de leur vie.

La société humaine est telle qu'il y a un agent à chaque coin de rue, chacun de nous serre précieusement son porte-monnaie, nos portes ont des serrures et la bataille perdure, entre commerçants et acheteurs, ouvriers et patrons, elle prend actuellement une certaine acuité entre paysans et citadins et est une caractéristique de la vie chère.

D'autre part nous voyons les maladies organiques se développer. Rhumatisme, tuberculose et aussi la folie, le cancer. A quoi cela tient-il ?

Est-il quelque chose en dehors de nous-mêmes, en dehors de l'humanité qui crée ce malaise économique, moral, physiologique, qui frappe l'humanité toute entière et chaque individu dans son être et dans sa descendance ?

C'est la rançon du progrès !

Les autos de soixante chevaux comme des bolides parcourent les routes, les aéroplanes sillonnent les nues, mais si par suite le pétrole est rare dans nos lampes, nous mangeons toujours plus de viande, de sucre, nous avons du vin, de la bière du café, etc. La table d'un paysan, d'un ouvrier est garnie comme ne l'était pas certes, celle d'un seigneur du moyen-âge, mais celui-ci, pour la servir, ne mettait pas à contribution les cinq parties du monde .

***

L'homme, ce roi de la création, cette intelligence, est-il autre chose, qu'un animal ? Est-ce parce qu'il a découvert quelques lois naturelles qu'il peut soumettre la nature ? Est-ce la nature qui peut commander ou l'imagination humaine?

L'homme n'est qu'un produit ; ce n'est pas parce que je sais que 2 et 2 font 4 que je ne suis pas le descendant de l'anthropopithèque, s'il y a cinquante siècles que mes ancêtres ont dérobé au ciel une étincelle, s'il y a quelques siècles que l'homme vit en partie d'aliments cuits, il y a des milliers de siècles antérieurs pendant lesquels l'homme vécut de fruits, de pousses vertes, de racines : l'homme est le produit de l'alimentation crue.

Où sont les animaux qui font cuire leurs aliments?

La complication de l'existence a fait de la terre un bagne, un mauvais lieu à l'atmosphère empestée et en un siècle une famille de parisiens s'éteindrait si le sang frais des provinciaux ne venait la vivifier à nouveau.

En résumé domination de l'individu par ses appétits, ses besoins anormaux, ses fantaisies gustatives, son entraînement désordonné pour toute espèce de jouissance raffinée et immédiate, misère subséquente, dégénérescence, douleur individuelle, douleur universelle, voilà où nous avons abouti.

Voilà tantôt trente ans que je fréquente les réunions populaires, eh bien, nulle part je n'ai entendu la vérité. Nos tribuns, nos meneurs ne nous conduisent pas dans le bon chemin.

Le bon chemin, ils ne le connaissent pas. Ils sont ignorants comme leurs auditeurs, ce qu'ils cherchent c'est à plaire. On n'est d'ailleurs meneur qu'à cette condition.

Et pourtant, voyant que l'humanité n'est pas heureuse nous devrions reconnaître que nous suivons une mauvaise route, qu'il ne faut pas continuer à s'enliser dans le bourbier qui ne produit ni bonté, ni grandeur. De cela l'orateur populaire ou mondain n'en a cure. Il continue la même voie, il faut donner au monde plus de cheval-vapeur, capter plus d'énergie dans les forces natureles. Il ne trouve pas autre chose.

Il faudrait au contraire porter la guerre dans les cerveaux, reconnaître qu'il n'est pas rationnel de partir du tout pour qualifier la partie, du groupe pour déterminer l'individu, de l'individu pour justifier l'atome, de l'organisation sociale pour faire le bonheur de l'homme.

L'erreur est à la base de la société. Aucun bien ne sortira d'aucune agitation tant que le grand mot d'organisation sera le point de départ de l'activité humaine dans la recherche des vérités qui constituent le véritable savoir. J'ai parcouru tout le cycle des théories sociales courantes, du radicalisme au communisme en passant par le socialisme et j'ai compris le néant du grand mot organisation. Avec ce mot on prétend transformer le monde sans que l'individu ait à changer.

Et comme cela on a des adeptes, on n'arrache pas un à un l'individu à la foule erronée, on emboîte le pas à la foule. C'est plus simple.

Il n'y a pas de parti qui sauvera l'humanité, pas d'organisation. Il y a une somme de vérités qui est le patrimoine commun à tous les hommes. Voilà ce qu'il faut dire. Il faut dire au chercheur : avant de coopérer, de communier sois un bon élément de coopération, de communion. Si nous n'avons pas abouti à une vie individuelle plus belle, à une société plus heureuse, si nous vivons dans un monde féroce aux faibles,

aux pauvres, c'est que nos parents nous ont mal guidés, c'est que nos connaissances individuelles sont en défaut.

Le grand Descartes nous apprend qu'il faut refaire l'étude de tous nos gestes. Faisons appel à la méthode cartésienne. Refaisons donc notre éducation. Et l'éducation commence du jour où nous ouvrons les yeux. Mieux l'ontogénèse nous démontre que nous portons le poids des fautes commises, que nous profitons des vertueuses conséquences de nos lointains aïeux.

Soyons scientifiques, appliquons à nous-mêmes les méthodes rationnelles d'étude que nous appliquons dans tous les domaines.

L'individu n'est qu'un maillon dans la grande chaîne de l'espèce. Etudions donc les besoins de l'individu.

La véritable doctrine humaine est celle qui s'appuie non sur les rêves fuligineux de fraternité, d'amour, rêve sur lequel ont bâti toutes les philosophies, les religions qui nous ont mené où nous sommes : l'histoire ne se révèle à nous que comme une longue suite de combats épouvantables de peuples, de races, de groupe à groupe, de tribu à tribu. La véritable doctrine qui réconciliera tous les hommes est celle qui aura sa base appuyée sur le granit des réalités, des choses concrètes, qui prendra la nature telle qu'elle est, qui n'en fera ni une bonne chose, ni une chose mauvaise, n'ayant pas pour nous à modifier ses lois selon nos desiderata.

C'est donc dès que l'homme naît qu'il faut étudier ses véritables besoins. Et alors, nous reconnaissons que le végétalisme s'impose, que l'enfant, comme tout petit de mammifère, ne tête plus lorsqu'il a des dents assez fortes, que conséquemment l'enfant n'a nul besoin d'autre nourrice que sa mère, que sa dentition, l'état de son estomac, les dimensions de son intestin placent l'homme parmi les fruitariens.

Ces vérités qu'on semble seulement découvrir à nouveau, cependant révélées depuis tant de siècles par les plus grands philosophes, ne sont pas cependant le produit de découvertes géniales, le simple bon sens nous les fait admettre, mais voilà, les petites questions de détail, de goût, d'habitude, d'entraînement nous cachent, dissimulent les grandes lois générales, nous n'avons pas une grande ligne de conduite, nous sautons pour ainsi dire d'un pavé sur l'autre, nous vainquons les difficultés journalières, nous franchissons les obstacles qui naissent dans notre marche, nous marchons...nous marchons...nous vivons.

***

Le végétalisme n'est donc qu'une partie de la doctrine unique qui guidera vraiment l'homme.

Le primitif, l'ancêtre vivait comme nous voyons vivre l'animal dans nos plaines, nos bois, dans l'air, sous les eaux ; l'ancêtre vivait libre.

Lequel de nous, riche, pauvre ne s'est pas quelquefois arraché à la tâche coutumière et levant la tête ne s'est pas écrié : " Que les bêtes sauvages sont heureuses ! ". Qui n'a pas envié le sort de l'oiseau franchissant isolé ou en troupe l'immensité, qui ne s'est pas surpris à jouir du spectacle des lapins de garenne jouant dans la clairière!

Où est cette liberté, cette vie naturelle, normale que nous envions comme le lot de tout être ? Non seulement nous sommes les galériens d'une société qui a détruit toute

liberté en nous dotant de besoins raffinés et de devoirs écrasants, mais encore, cette vie noble de l'animal nous l'avons transformée en une vie pire que la nôtre quand nous avons pu le réduire en captivité.

" La terre est couverte de ténèbres et remplie de repaires de violence " nous enseigne l'Ecriture et nous savons que le veau qui vient au monde n'a droit qu'à soixante centimètres de corde. Sitôt né, sitôt attaché. Rivé au mur pendant des mois, des années, voilà la vie naturelle que nous faisons à un pauvre être innocent !

Partout où il y a une chaumière, une ferme s'élève un lien de tourment ! les bêtes sont enchaînées nuit et jour, les boeufs, les chevaux s'exténuent sous le joug, dans les brancards le jour, la nuit on les rive au mur !

Ah elle est belle la paix des campagnes. Les poètes peuvent la chanter !

Allons donc, ouvrons les yeux, arrière le mensonge! L'homme est le fléau de la terre, partout où il pose le pied il enchaîne, il emprisonne, il exploite.

Le végétalien ne reconnaît pas à l'homme le droit de dominer, d'abuser de sa force sur des êtres sensibles au même titre que lui, s'il est obligé de se débarrasser d'un parasite, d'un ennemi, il le fait le plus vivement possible en abrégeant autant que faire se peut la souffrance.

Il sait qu'à la base de la vie il y a la lutte et la loi du moindre effort, il ne part pas d'une idée préconçue, il observe que l'individu ne poursuit que son propre bonheur, qu'il est inconscient du malheur d'autrui, que pour survivre il faut vaincre, mais il sait que la brute, déjà chez les animaux supérieurs, a quelquefois un instinct qui le pousse à des actes d'entraide, de solidarité, il sait que lui, être intelligent, compréhensif, clairvoyant peut et veut être un agent de bien sur la terre, il s'élève au-dessus de la brute parce qu'il veut être un dieu bon et non un dieu farouche, sanglant, dominateur et cruel il comprend la solidarité qui le relie aux autres êtres parce qu'il comprend leurs souffrances. Il ne tient pas à conquérir, n'oubliant pas que l'on est presque toujours possédé par sa conquête : la liberté réside peut-être dans le moindre besoin de possesion. Il ne se ravale pas à dominer, non parce qu'il se donne un but sur terre autre que celui de vivre heureux, mais parce qu'il sait que cette espérance d'un peu de bonheur ne peut être le fait du malheur, de l'asservissement de l'animalité.

A l'élevage des animaux le végétalien préfère celui des enfants. Le système antique de vivre des bêtes, parmi les bêtes est une collaboration dont aucune partie n'a tiré de bienfaits. L'humanité ne se développe pas, concurrencée qu'elle est par l'animalité. Ce n'est pas seulement en Irlande que le mouton - ce sot animal - a flanqué l'Irlandais à la mer. Partout où vit l'animal domestique, la terre devient rare. Il faut à un cheval, à une vache un hectare de terre pour vivre. Sur un hectare 3 hommes y vivraient, mais on donne à l'animal du grain, des produits de toute sorte et des kilos qu'il consomme il nous rend des grammes.

A Bascon, petite société communiste où nous sommes tous végétaliens, une dizaine en hiver et une vingtaine en été, nous nous trouvons très bien du régime et du système de vie sans animaux domestiques.

Les faibles de volonté pour justifier leur conduite - c'est-à-dire la masse des hommes - donnent à l'action du

milieu social une action qu'elle n'a pas. Moi, individualiste, je sais fort bien par la comparaison de ma vie antérieure et de ma vie présente que l'éducation individuelle crée le bonheur et que l'addition des individus libres et conscients crée le milieu adéquat.

Les multiples exemples de vie collective de toutes sortes d'insectes et d'animaux nous démontrent bien que telle est l'organisation intime du sociétaire, telle est l'organisation de la collectivité. La ruche est bien le produit de la collaboration des abeilles, elles ont un caractère, des attributs spéciaux, particuliers dont bénéficie la collectivité, chacune joue le rôle que son organisme lui a dévolu. La vie collective n'est même que le produit des caractères, des attributs, des fonctions individuelles conjuguées.

Si les voisins du groupe communiste ne vivent pas en communisme, c'est parce qu'ils ne le veulent pas. Même base de la vie paysanne en France, en Italie, en Russie, etc., en Amérique, partout enfin dans les pays civilisés, c' est que les paysans individuellement le veulent, rien ne peut les empêcher d'unir leurs efforts, de supprimer les bornes, de cultiver en commun, c'est faux de dire que la propriété individuelle est imposée par le milieu.

L'individu crée son milieu, les transformations individuelles font les transformations du milieu, il ne faut pas que l'on continue à envisager le végétalisme comme un système thérapeutique, le végétalisme est une partie de la doctrine de libre examen qui transformera le monde.

Le guide de l'homme est un ensemble de petites vérités; chaque jour nous combattons pour rejeter une part d'erreur; la science, l'expérience sont pour tous le moyen d'investigation sérieuse, c'est guidés par leur conjugaison que nous pouvons seulement espérer vivre moins mal que nos ancêtres.

Quant à moi, je cherche à réparer le mal que j'ai fait dans le cours de ma vie antérieure. Certainement j'ai commis les mêmes erreurs, les mêmes fautes que mon père, que mes aïeux, que mes fils commettront, les jeunes suivent le même chemin, le même processus que leur aînés, quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse les mêmes sottises seront faites, à une variante près, mais c'est cette variante qui est formidable, rien n'est révolutionnaire comme elle, sans elle rien ne se transforme.

Mais déjà du jour où un homme d'omnivore devient végétalien, de ce jour la souffrance est abolie ; des animaux qui devaient naître, pour être condamnés au martyre de l'esclavage toute leur vie, ne naîtront pas. Que peut faire un misérable homme de plus beau, de plus noble, de plus grand que de vivre sans faire souffrir. Savoir que l'on vit sans être cause de souffrance, c'est avoir fait un pas conséquent dans le domaine de la connaissance.

Vivre du produit de sa bêche, seul , au fond d'une retraite, ignoré sans doute, c'est s'élever aussi haut que l'homme puisse s'élever, ne lui demandons rien de plus, si au surplus il aide encore quelque autre à l'imiter, alors il est plus grand que les plus grands, il est le sel de la terre, les peuples omnivores en restant le fléau.

Avant de terminer cette causerie je veux vous faire saisir les conséquences immédiates du végétalisme dans les relations d'un homme.

Je connais beaucoup de coopérateurs de Château-Thierry, ville près de laquelle j'habite. Je suis d'esprit foncièrement

coopérateur et prône la coopération. Un jour un camarade m'interpelle. - Pourquoi ne fais-tu pas partie de la coopérative de consommation ? - Mon vieux, pourquoi ferais-je partie de la coopérative puisque je n'ai rien à lui acheter, j'achète mon huile, mon savon en gros et n'achète nulle part à peu près rien d'autre. Je ne consomme ni vin, ni café, ni liqueurs, ni sucre, pas d'épicerie, pas de conserve, pas de viande. Tu vois que si les gens faisaient comme moi non seulement la coopérative n'aurait pas lieu d'être, mais les commerçants, qui comme des araignées derrière leur toile, guettent le client, feraient maigre chère. Si les gens devenaient végétaliens, que de boutiques fermées, de l'épicier au boucher! La mort du commerce gros et de détail. Quel chambardement, quelle calamité !

Rien ne prévaudra contre ceci :

L'individualisme éclairé pratiquant le végétalisme transforme le milieu en se transformant lui-même.

Nous savons bien qu'il n'est pas de sauveur suprême, que produits d'une nature implacable, membres d'une société autoritaire les hommes ne sont pas forcément bons, ils ne sont que ce que les a fait l'évolution, nous savons bien que nos tares ne disparaîtront pas de sitôt, nous pensons seulement qu'elles s'atténueront par la pratique d'une vie plus rationnelle. Si nous faisons de la propagande pour un système qui permet à l'homme de vivre sur une plus petite étendue de terre, c'est que cette doctrine diminue les causes de la dite lutte, facilite l'harmonie.

Les hommes voudraient bien que les sentiments généreux qui sont au fond de chacun d'eux puissent s'épanouir en actes bienveillants, mais l'exigence des besoins matériels impérieux réduit l'action généreuse à bien peu de chose et la bestialité suit son cours : tous les peuples, toutes les classes sont en proie aux mêmes appétits, dans tous les temps causent les mêmes douleurs.

En évitant les causes de compétition seul le végétalien est agent de moindre mal, c'est tout ce qu'il peut faire et c'est énorme.

G.BUTAUD.

in LE NEO-NATURIEN, n° 8 , novembre 1922.

" Mettre fin à ce combat entre nous et le monde, rétablir la paix de toute paix qui surpasse toute raison, nous unir avec la Nature en un Tout infini tel est le but de nos aspirations, que nous nous entendions là-dessus ".

(Hölderlin, Préface à l'avant-dernière version de l'Hypérion).

LE PROBLEME DE LA VIANDE (suite)

REPONSE A UNE MAMAN

Toi qui, consciemment, veux être maman, comment peux-tu concevoir que l'on parvienne à créer de la vie avec du cadavre en putréfaction, avec de la mort ?

A ce compte-là on ne peut obtenir que des asticots, me diras-tu...

Je n'irai pas jusque là ; mais je dis **qu'on ne peut, avec de l'alimentation morbide, que créer de la morbidité.** Je pourrais invoquer en témoignage de ceci la dégénérescence ascendante de l'humanité, ce serait d'un succès trop facile. J'aime mieux m'expliquer.

M'étant aussi consacré quelque peu à l'étude de la puériculture et de l'eugénitique sous tous leurs rapports, il m'a été donné, au cours de mes observations, de constater objectivement que nombre d'enfants débiles arriérés, dégénérés, anormaux avaient été procréés par des parents sobres, bien constitués ; mais ces enfants avaient été engendrés pendant la nuit de noces, après ingestions de mets trop excitants, de viandes trop faisandées, de pâtisseries indigestes, le tout arrosé de vins trop...généreux.

J'ai constaté aussi que des ivrognes repentis, des tuberculeux, des cardiaques, des hépatiques, des névropathes, avaient procréé des enfants sains et normaux à la faveur d'un régime végétarien strictement observé pendant l'année au moins qui précéda la fécondation.

Est-ce parce que nos cellules seraient, d'après certains auteurs, complètement renouvelées (dans leur matière) en deux mois environ, et qu'après amendement du régime, les cellules nouvelles ne seraient qu'**héréditairement** et non spécifiquement tributaires de nos affections ? Est-ce par principe très admissible, le motif qui ferait que nos enfants seraient, non plus frappés directement de nos maux, de nos tares, mais **simplement prédisposés** à ces affections, à ces vices, ce qui serait déjà beaucoup ?

Il est certain qu'en imposant à l'organisme la suppression des toxiques, l'abstention de toute alimentation morbide, à toutes pratiques nuisibles, **nous avons coupé l'aliment au mal**, et détruit pour une part, la plus grande somme des éléments pathogènes. Par la modification des éléments organiques, nous avons aidé certainement à la tranformation de l'organisme capable, dès lors, de créer de nouvelles cellules de plus en plus énergiques, de plus en plus saines et plus aptes à la lutte.

L'expérience est tentante et ne peut être que profitable à tous les points de vue. Essayons-la !

Les médecins sortent des écoles complètement ignorants de ce que doit être le régime alimentaire, non seulement pour les malades mais principalement pour les personnes qui les consulteraient en vue d'une action préventive du mal; et cela est si vrai, qu'en matière de procréation, ils s'occupent uniquement de la femme, et déjà bien mal, alors que pour avoir un enfant, il faut, je crois bien, être deux.

Nombreux sont les médecins qui laissent cultiver

ce préjugé funeste que la femme enceinte doit manger pour deux, sans cependant savoir encore ici, ce qu'il faut exactement conseiller ou défendre. Pourquoi n'a-t-on pas appris aux mères que le foetus ne progresse **que de 10 à 15 grammes par jour, après le deuxième mois seulement**, et que la disparition des règles compense déjà, pour une part cette proportion?

Pourquoi le médecin impose-t-il toutes sortes de restrictions à la " nounou " alors qu'il accorde toutes les licences à la maman lorqu'elle est gravide (1), surtout si elle fait partie de sa riche clientèle...? Dans ce cas on sent quelque...diplomatie de la part du médecin et rien ne peut être imputé à son ignorance de la diététique et de la siotologie (2). Que vient faire la diplomatie envers les parents, dans une situation où il ne doit être question que de la vie de l'enfant ?

J'ai suivi des cours de puériculture et cela pendant plusieurs années ; jamais je n'ai entendu dire, dans ces cours, cette vérité cent fois contrôlée par moi et par une poignée de médecins végétariens, qui la clament mais en vain, que la maman végétarienne avait toujours un lait abondant et généreux et qu'il n'y avait jamais à craindre pour elle l'éclampsie et les mille misères des suites malheureuses de l'accouchement. Je n'ai jamais entendu dire non plus, qu'en général, il suffisait de mettre au régime végétarien une maman allaitant insuffisamment pour que la lactation devienne normale et s'y maintienne.

Je n'ai pas non plus entendu dire qu'une lactation trop riche, trop abondante, pouvant compromettre la santé de la mère et de l'enfant était ramenée à de justes proportions par le régime végétarien. Pourtant, cela est .

Les physiologistes, professeurs de puériculture, ne doivent pas ignorer que le phénomène lactigène a son origine dans le foie qui, déjà, se remplit pendant la période qui précède la lactation, d'une graisse semblable au lait ; et sans la production de cette graisse, la lactation devient impossible.

S'ils savent cela, il leur devient donc facile, puisqu'ils en ont les moyens - et quels moyens hélas ! - de contrôler si ce phénomène se produit de même façon, selon que la femme **en état de gravidité** est végétarienne ou carnivore. Je déclare tout de suite que nous sommes contre toutes les vivissections et que, seule, **l'intelligente condensation des expériences humaines peut nous édifier dans la pratique d'une vie harmonique.**

Dira-t-on que, tout de même, la puériculture est une jeune science qui rend des services appréciables, qu'il est injuste d'en médire et que ses bienfaits se font sentir chaque jour ?

Dira-t-on que j'exagère et que si, en 1922, les médecins n'apprennent pas tout de cette science, ils ont tout de même assez d'éléments de savoir et d'autorité, pour apporter toutes garanties au développement normal de la gestation de l'enfant ?

***

Je vais ici donner la parole aux médecins de 1922 et laisserai mes lecteurs avertis ou mêmes profanes, bons juges de la question.

Voici quelques passages d'un article paru dans **Le Nouveau Journal des Médecins** du 20 mars 1922, pages 67 et 68, signé du Dr. E.Terrien, **ancien chef de clinique .**

" Chez l'enfant comme chez l'adulte, il peut exister vis-à-vis de tel ou tel aliment certaine intolérance élective. Cette intolérance peut d'ailleurs être primitive et congénitale (idiosyncrasie), ou acquise et secondaire à des troubles digestifs (anaphylaxie) (3). Elle peut être extrêmement accusée : **ces enfants ne peuvent supporter la moindre parcelle de certains aliments sans être pris aussitôt de symptômes d'intoxication."**

"...Lesné et Richet ont bien mis ces faits en lumière, et l'observation suivante résume les principaux caractères de cette intolérance :

Une fillette de huit ans, de bonne santé habituelle, présente cependant de temps à autre des poussées d'urticaire ou de l'oedème partiel de la face.

Un jour, au cours du repas de midi, douleur abdominale subite, intense ; l'enfant se roule à terre, diarrhée abondante. Puis les douleurs disparaissent et l'enfant continue son repas.

Les jours suivants, mêmes acidents **au même moment.** On supprime le vin, la viande : les accidents recommencent; on incrime alors l'oeuf : **dès qu'on l'eut supprimé, les accidents disparurent.**

Quatre mois après, l'enfant prend un peu d'entremets (dans la composition duquel entrait de l'oeuf). Aussitôt après l'ingestion de la première cuillerée, l'enfant est prise de douleurs abdominales intolérables et de vomissements, avec extrémités froides et facies chloléri formes.

Ces manifestations peuvent d'ailleurs, suivant les cas, être plus ou moins accusées. Leur caractéristique réside dans la soudaineté avec laquelle les troubles apparaissent, **sitôt l'ingestion** d'aliments anaphylactiques."

DIAGNOSTIC : la rapidité d'apparition des accidents est en général un des meilleurs signes d'anaphylaxie.

1. Petite anaphylaxie : c'est ce caractère qui fera reconnaître l'origine anaphylactique de ces urticaires à répététition, de ces prurigos récidivants, de ces poussées d'eczéma, de ces oedèmes subits de la face, de ces migraines si souvent observées.

2. Les grands accidents gastro-instestinaux feront songer parfois à une péritonite par perforation, à une occlusion intestinale, à une appendicite.

"...Ainsi, en présence de ces manifestations digestives ou d'une explosion d'urticaire, de prurigo, etc., il faudra toujours penser à la possibilité de cette étiologie ".

TRAITEMENT (**sic**)

" Quand le diagnostic étiologique a été posé, le traitement devient facile. Bien entendu on supprimera, **tout au moins temporairement**, l'aliment qui déchaîne la crise. Mais **on s'efforcera aussi de modifier l'état (anaphylactisable) du malade lui-même.**

" Pour cela MODIFIER L'ETAT HUMORAL DE L'ENFANT PAR UNE INJECTION ou une ingestion préparante. Weill (de Lyon), dans certain cas d'intolérance lactée du nourrison, relevant de l'anaphylaxie au lait, a fait disparaître cette intolérance par une injection SOUS-CUTANEE d'un à deux centimètres cubes de lait. De même encore, Pagniez, en faisant absorber une heure avant le repas une petite dose de peptone, évitait l'apparition d'urticaire, de migraines, d'asthme chez certains sujets **présentant une anaphylaxie aux albumines animales.** Enfin les malades de Schoffield et Laisné furent guéris par la même méthode. **Anaphylactisés aux oeuf on peut les rééduquer** pour ainsi dire, par l'usage de minimes quantités d'oeufs (1/10.000) enrobées dans du lactate de chaux. Par l'emploi de ces doses homéopathiques, l'intolérance aux oeufs finit par disparaître.

"...CONCLUSION. - C'est-à-dire que le régime devra alors, comme le recommande Laisné et Richet, passer par trois étapes successives :

a) Pendant toute la phase des accidents aigus, l'enfant sera laissé à la diète hydrique ;

b) Dans une deuxième période, qui pourra être plus ou moins prolongée, le régime sera purement végétarien avec minimum d'albumine ;

c) Peu à peu, enfin (**sic**), on reprendra l'usage de ceux-ci (oeufs, viandes, **etc.**) en favorisant leur digestion **par l'emploi des ferments digestifs et en les donnant à doses très minimes et progressivement croissantes.**

***

Non ! je ne puis me taire comme j'avais promis dès l'introduction de cet article, d'autant plus que j'ai dû souligner toutes les parties en italiques et en capitales qui figurent dans la composition pour en souligner l'inanité.

Comment ? Quand un enfant ne voudra pas s'abreuver de laits baptisés puants, malpropres, truqués, sophistiqués, contaminés, comme ils le sont tous (4), quand il ne pourra tolérer le chocolat (5), l'oeuf conservé, pollué, à moitié pourri, que l'on vend couramment aux malheureux ; quand il vomira au contact d'une bouchée de cadavre ; quand il se refusera énergiquement à ingérer des crustracés, à goûter au vin, au café (compris peut-être dans le " etc " souligné), je le frapperai comme certains parents ignorants le font, ou bien je le condamnerai, suivant les médecins cités plus haut (qui ne sont pas ignorants, eux...) **à être percé comme une écumoire.**

Alors que cet enfant est en pleine possession d'une qualité précieuse et fort rare qui assure le parfait équilibre de ses sens éclairés : l'**instinct**, je le **rééduquerais !**

Ah ! je comprends...il faut le mettre à la hauteur des nécessités et de la moralité d'un siècle caractérisé par un pullulement de perversités, d'insanités, de fantaisies criminelles et de désirs fratricides.

Il faut le préparer à tout cela comme les littérateurs, les journalistes, les politiciens et certains " éducateurs et moralistes " le prépareront à toutes les croyances, à toutes les abdications, à toutes les prostitutions, à tous les esclavages !

***

Il reste entendu que nous venons de parler, **non du bébé**, mais de l'enfant qui ne devrait pas, normalement, différer biologiquement des petits mammifères (tel le veau) qui passent de l'alimentation lactée à l'alimentation de l'adulte, sans heurt, mais sans manger d'oeufs et sans consommer le lait d'autres animaux. On voit mal le petit veau sevré de la vache aller ensuite têter une ânesse. C'est cependant trop souvent le cas pour l'enfant, qui paiera toujours cette irrégularité de constipations, de diarrhées, de gastro-entérites, de dermatoses cessant aussitôt qu'on abandonne le lait pour le bouillon de légumes, les soupes de céréales et légumes très variées, les jus de céréales cuites ou les jus de fruits.

Le lait est un aliment de croissance, mais à la condition qu'il soit tété directement par le petit de la mère ou de la femelle : le lait de vache ou d'ânesse **est** de nature à former régulièrement un veau ou un ânon et **irrégulièrement un enfant** ; la différence du poids de " l'enfant vache " et de " l'enfant homme " devrait être sur ce point une indication suffisante.

Le lait est un aliment de croissance, mais ce n'est pas un aliment de force ; la preuve en est donnée par ce phénomène d'anémie et d'engraissement associés que l'on constate chez un enfant lorsqu'on ne le sèvre pas à temps.

Toutes ces constatations ne suffisent-elles donc pas à l'homme éclairé pour abandonner l'usage du lait ?

J'invite même les adultes en bonne santé à boire du lait s'ils veulent être malades : " Pour bien digérer le lait, l'adulte n'a pas la présure qu'il faut, et il a la pepsine qu'il ne faut pas ; il n'a pas non plus l'intestin asez long pour en absorber la graisse (Pages). Le lait ne se digère que lorsqu'il est consommé seul (**pour ceux qui pourraient encore le digérer**) ; consommé avec d'autres aliments, **il en empêche la digestion et se comporte comme un véritable poison.**

Mais dira-t-on, si la mère est incapable d'allaiter son bébé, il faudra bien recourir au lait emprunté aux animaux; c'est vrai, mais on ne le fera pas sans risques, puisque la mortalité atteint près de 50 pour cent (5) des nouveaux-nés alimentés artificiellement **et que les survivants n'en sortiront pas indemnes.** Ensuite mon rôle, ici, ne se borne qu'à prévenir contre toutes les insuffisances ; c'est à prévenir le mal que je travaille, et je renvoie le lecteur aux ouvrages de la Doctoresse Sosnowska, du docteur Pascault (6) et plus spécialement à la brochure de notre camarade Sophie Zaïkowska, **Le Lait et les Oeufs** (7), en ce qui concerne l'alimentation artificielle du nouveau-né. Pour parer au plus pressé, sur cette question importante de l'allaitement artificiel, je recommanderais plus spécialement l'usage des laits séchés en paillettes, et à défaut le lait stérilisé avec addition de jus de fruits remplaçant le sucre : orange, raisin, citron, pommes (canada ou rainettte).

Ce qui semble le plus curieux dans cette question du lait c'est que les adultes, entichés de ce pitoyable...aliment, n'ont d'argument pour le défendre qu'en le sacrant indispensable à ...l'enfant ; et on les verra faire la queue devant les laiteries, prêts à payer n'importe quel prix le breuvage disputé à l'enfant, qui a le malheur de ne plus avoir sa mère !

Quant à l'oeuf, destiné à la reproduction et non

pas à l'alimentation, je suis de l'avis de nombre de médecins affirmant qu'il vaut largement " un bon bifteck ", car un bifteck, je l'ai suffisamment démontré (8), ne vaut pas un clou.

Pour en finir sur cette question du lait et des oeufs - on ne peut la traiter plus longuement dans le problème de la viande - je mettrai les mamans en garde contre le danger, **souvent mortel**, qu'elles peuvent faire courir à leurs enfants, et même aux adultes, en composant des mets, des entremets, où l'oeuf et le lait sont mélangés dans des crèmes, des pâtisseries, des cuisines à la crème qui, **si elles ne sont pas consommées sur l'heure**, peuvent provoquer une intoxication alimentaire dont l'issue est, hélas !, trop souvent fatale, et cela, malgré toute la science des " anaphylaxistes " et les maîtres de l'art culinaire, qui déclarent ce mélange bien inoffensif, si l'on se sert de produits de première qualité, ah ! le bon billet !!

Je les mettrai en garde aussi contre les oeufs - provenant de basses-cours avoisinant une mare ou une fosse à purin - qui, battus crus avec le lait, **constituent la plus terrible des cultures** ; ces oeufs (et principalement ceux de cannes) étant toujours infectés de microbes paratyphiques.

Enfin, je mettrai en garde les mamans contre l'alimentation de caserne des cantines scolaires, qui persiste à être criminelle, pour le plus grand honneur des nécrophages puériculteurs et des repopulateurs à outrance.

Tout récemment (mai 1922), au sujet de la mort, par intoxication alimentaire, d'un juge d'instruction parisien, des observations judicieuses ont été enfin faites à cet égard au public...bourgeois et qui confirment ce que nous, "empiriques", disions depuis longtemps contre tous les anaphyxalistes en mal d'injection et de vaccination. Malgré ces avertissements on annoncera, deux mois plus tard, 120 victimes par empoisonnements de mets et pâtisseries à la crème, en France, à Orthez : et cependant une censure coûteuse est exercée par les syndicats marchands intéressés sur la presse, pour qu'elle se taise à ce sujet...

Je ne serai donc plus seul à décrier les médecins et la Médecine - lorsqu'ils doivent être décriés - car notre camarade Henry Le Fèvre, dans le cahier n°4 du **Néo-Naturien**, s'exprime ainsi : "...La médecine qui, de dérivés en dérivés, ne sut plus rien, ne fut rien sans une pharmacie ". mais voilà, l'ami Le Fèvre n'est pas diplômé médecin, il en est de même pour moi qui n'ai jamais cherché à décrocher le plus petit diplôme malgré quinze années d'études de médecine préventive. Mais qu'on se rassure sur l'autorité de nos affirmations, car le professeur Dr Hayem, déjà en 1903, dans le n°968 du **Correspondant**, écrivait ceci : " La proportion des cas d'empoisonnement **chronique par les médicaments**, dans la clientèle des villes, est - toutes maladies chroniques prises en bloc - de 80 % ! C'est énorme..." C'est pourquoi le naturien a bien raison de préférer le naturel à l'artificiel.

Aussi te semblera-t-il indiscutable, à toi qui veux consciemment être maman, que tu ne puisses avoir qu'un enfant " artificiel ", si tu as mal mangé et que tu t'as composé " d'artifices " tels que : alcool, vin, thé, café, viandes, oeufs, lait, conserves, pâtisseries, tout cela " relevé " et " assaisonné " par d'autres artifices : sucre industriel, sel à l'excès, poivre, vinaigre, cornichons, pickles, piments, saumures, moutarde, ail, " quatre-épices ", safran, bouillons

préparés, sauces, arômes chimiques, et si, par-desus tout, ton compagnon était **nicotisé** jusqu'au bout des ongles.

Louis RIMBAULT. (**A suivre**)

(1) Le mot gravide ne s'est d'abord appliqué qu'à l'utérus: utérus plein, utérus lourd, utérus gravide ; puis ensuite certains médecins l'ont appliqué à la femme enceinte : femme gravide.
(2) Diététique : étude de l'hygiène et de la thérapeutique alimentaire.- Sitiologie : traité des aliments. A l'énoncé de ces deux sciences, signalons l'action louable et consciencieuse entreprise par le professeur Dr. Marcel Labbé qui dirige un service de régimes alimentaires à l'hôpital de la Charité à Paris, tendant rien moins qu'à remplacer le laboratoire pharmaceutique par le laboratoire alimentaire. Malheureusement il est à signaler que les cours d'enseignement pratique de cette méthode, avec laquelle on obtient très rapidement des " guérisons radicales " dans toutes les affections de l'estomac, de l'intestin et du foie, tout en initiant le malade à la préparation de son régime, ne sont fréquentés que par une poignée d'auditeurs composés en majeure partie d'hygiénistes ; les médecins - en raison de leur nombre et de la nature d'une science dont ils devraient être les premiers initiés - étant toujours rares à toutes les démonstrations d'action préventive du mal et d'éducation pratique du malade et du bien portant.
(3) Celle-ci est due au passage dans le sang des albumines étrangères ingérées sans qu'elles aient subi dans le tube digestif les transformations habituelles. C'est donc l'insuffisance digestive qui prépare l'anaphylaxie.
(4) Je n'ignore pas que le lait est pasteurisé à 70 degrés par la plupart des grandes firmes de "ramasseurs de lait", mais à ce taux de stérilisation il n'est détruit que les ferments **les plus intéressants** qui le font " tourner ". Quant aux ferments dangereux que la manipulation, les épidémies, les épizzoties, les maladies des bêtes y apportent, ils résistent parfaitement à cette vaine précaution qui ne sert que les spéculateurs.

Le lait stérilisé à 120 degrés est un lait dont les parties " vitales " sont détruites, c'est un lait **dévitalisé**, et il faut savoir que le **scorbut** est une maladie qui résulte d'une alimentation dévitalisée. Le lait bouilli, outre qu'il est privé de ses graisses volatiles, est cause que quelques albumines deviennent insolubles ; ces matières **non transformées par la digestion dans l'estomac**, passent dans l'intestin sans être **modifiées** et produisent des troubles putréfactifs et fermentescibles. Ce sont justement ces principes de putrescibilité et de fermentescibilité qui expliquent l'action de désintoxication que l'on peut exercer dans l'intestin du **malade** traité par le lait bouilli ou transformé en "yogourt", en "képhyr" ou simplement caillé : 1° Les ferments lactiques, contre-poison énergique, triomphant des toxines accumulées dans l'intestin par une mauvaise alimentation ; 2° L'estomac se reposant, puisque l'alimentation lactée donnant au malade, pendant les quelques jours de traitement, l'illusion qu'il mange, le lait n'exercera plus qu'une action thérapeutique dans l'intestin.

Voilà ce qui explique pourquoi l'homme bien portant

se rend malade en consommant du lait et pourquoi le malade, **seul**, le supporte jusqu'à **sa guérison seulement.**
(5) Aurait-on idée de servir un plat d'oseille à un enfant? Et cependant on lui fera manger une tablete de chocolat **qui contient autant d'acide oxalique que le plat d'oseille** ; c'est pourquoi le chocolat rend tous les enfants malades.
(6) Chiffres officiels fournis par l'administration des Enfants-Assistés.
(7) En vente à la Société Végétarienne de France, 17, rue Duguay-Trouin, Paris.
(8) En vente au " Néo-Naturien ", à Châtillon-sur-Thouet (Deux-sèvres).
(9) Lire " Le problème de la viande ", Cahiers 3,4,5 du **Néo-Naturien.**

in LE NEO-NATURIEN, n°8, novembre 1922.

" La constatation de la nécessité où se trouvait l'homme de s'éloigner de la Nature ne saurait empêcher que soit douloureuse la perte de cet état primitif de pureté, et c'est là le seul point de vue du poète ".
(Schiller, à W.Humboldt, août 1795).

" Montagnes rasées, mers desséchées pour le plaisir de simples particuliers (...) Les hommes s'offrant comme des femmes. Les femmes se prostituant au vu de tout le monde. Toutes les terres et toutes les mers fouillées pour satisfaire aux plaisirs de la table ".
(Salluste, La guerre de Jugurtha).

" Aussi, comme il est arrivé dans les petites îles, ce qui reste à présent, comparé à ce qui existait alors, ressemble à un corps décharné par la maldie. Tout ce qu'il y avait de terre grasse et molle s'est écoulé et il ne reste plus que la carcasse nue du pays ".
(Platon, Critias).

PAGES DU " NATURACRATISME "

D E L' I N F L U E N C E C L I M A T E R I Q U E

S U R L' A L I M E N T A T I O N H U M A I N E

...Comme on a pu le voir au cours de ce chapitre, il apparaît nettement que le problème de l'alimentation humaine reste énigmatique du fait que les différents auteurs et hygiénistes qui, de nos jours comme dans les siècles passés, traitèrent de ce problème délicat et immense basèrent toujours leurs travaux sur l'être civilisé qui, au fond, n'est qu'un débilité, un **dénaturisé**, que les cures alimentaires qui eurent raison de certaines débilités propres aux civilisés ne furent bien entendu que des mesures réactives qui ne fixent pas d'une façon définitive le principe alimentaire. Et que sans tenir compte que c'est le climat qui décide des besoins de l'individu, ces différents auteurs versèrent toujours vers une trop grande uniformité de régime alimentaire conçue en vue d'une application continuelle et universelle.

Il apparaît également que partout les chercheurs semblent tâtonner autour du problème de l'alimentation et que chaque fois que des recherches et des efforts aboutissent à une étape du savoir humain, les novateurs en profitent pour établir un dogme quelconque et faire des efforts pour établir les bases de l'alimentation sur des raisons soit humaines, sociales ou sentimentales.

A cela j'oppose la mécanique de la vie et les phases multiples dont elle se revêt. Car c'est, je crois, devant le problème de l'immensité de la Nature que doit se poser le problème de l'alimentation, dont la seule vérité doit certainement résider dans l'alimentation que j'appellerai **saisonnière**, en vraie concordance avec la Nature, et qui consiste à consommer le plus possible des aliments que la nature nous fournit en chaque saison.

En effet qu'a donc besoin le corps humain pendant les époques du chaud, du froid : l'été, l'hiver, ainsi qu'aux deux époques transitoires : le printemps, l'automne ; ces deux dernières saisons étant celles dans lesquelles le sang et l'épiderme se régénèrent et se préparent pour faire face aux exigences des saisons qui suivront.

Cette manifestation naturelle due aux répercussions atmosphériques sur l'épiderme et sur toutes les cellules, est plus apparente chez la plupart des animaux, principalement chez les mammifères dont la toison se rénove avant que n'apparaissent les froids ; donc en prévision, cette loi naturelle qui n'a l'air de rien, est un indice qu'il peut en être de même pour l'aliment. Chaque saison, chaque température peut exiger une alimentation adéquate et le rôle alimentaire de l'humain est de se pencher vers ce qui pousse et s'offre à chaque saison.

Puis poussant mes investigations dans le domaine des phases successives de la vie, je me pose ce raisonnement:

Sous l'influence climatérique, que se transforme-t-il? Que pousse-t-il ? Qu'y a-t-il à maturité ? Et les produits de la nature, n'arrivent-ils pas à point pour se transformer

en ressources dont le corps aura besoin dans la période immédiate ou prochaine ?

N'en fut-il pas ainsi à travers l'éternité de la vie ; et les espèces qui surdurèrent face à la longueur des temps ne furent-elles pas celles qui s'adaptèrent à la rénovation annuelle ou **saisonnière** de la Nature, ou plutôt de ses manifestations et les espèces qui disparurent ne furent-elles pas celles dont l'organisme n'était pas assez équilibré ?

A mon avis, voici le seul terrain sur lequel on puisse entraîner le problème de l'alimentation naturelle, le seul parce qu'il n'est pas le fait d'un parti-pris, d'une opinion simplement humaine, mais bien une constatation naturelle.

Et l'on peut se demender si l'humanité ne dégénérera pas de s'être écartée de ce mouvement de la vie sans cesse rajeuni et régénérateur, pour se livrer à la stabilité alimentaire ou autre que conçurent les sociétés humaines, rien que par désir, par idées et sans constatation.

L'alimentation ordonnée, les régimes alimentaires qui prescrivent de consommer **x** grammes de tel produit alimentaire, **x** grammes de tel autre et cela tout au long d'une année, ont le grave inconvénient d'obliger l'individu à consommer des produits datant d'une saison passée alors que, parfois, ceux de la présente sont délaissés, lesquels précisément sont en rapport avec les besoins **saisonniers** du corps.

Pourquoi l'homme ne disparut-il pas dans les époques troubles qui firent suite à l'époque transitoire dans laquelle il fut déterminé et où il s'affirma, époque tragique : tragique pour lui sans doute, où l'instinct seul était facteur des actes de la vie, ce qui ne l'empêcha pas de se perfectionner, car ce n'est que beaucoup plus tard, aux époques des sociétés humaines policées où furent employés les systèmes d'uniformité qu'il connut la dégénérescence.

Je constate que dans la nature les espèces animales qui ne dégénérèrent pas et qui firent toujours preuve d'une grande vitalité, sont celles qui vécurent et vivent encore à l'état de nature, en pleine liberté (à l'état sauvage) - ce terme me fait rire - et qui consomment les subsides que la Nature étale tout simplement autour d' eux. Sans affirmer que l'être humain ne puisse pas déroger à cet ordre immanent, l'on peut dire qu'il peut, pendant une grande période annuelle, plus de deux saisons, se contenter des produits réellement frais et en pleine exubérance qui l'entourent et ne déroger à cela que pour les saisons hivernales -sous certains climats- et là seulement faire une variante.

Après cela, à quoi servent les idées préconçues, les opinions sur des modes uniformitaires alimentaires, et surtout les modes raffinées et déformées d'alimentation quasi-artificielle qui sont le lot des véritables civilisés, progressistes et industrialistes ? Mais de ceux-là, parlons-en un peu. Ceux qui nient la nature sont des facteurs de dégénéréscence ; il est vrai que l'être qu'on appelle le civilisé ne songe guère à la nature s'il ne la nie pas, il n'en fait pas moins preuve d'ignorance envers les véritables lois biologiques.

***

L'homme n'est peut-être pas fatalement un frugivore, car si l'on considère son adaptation au mode de vie que lui

imposèrent à travers les âges les climats différents sous lequel il évolua, on s'apercevra que dans les régions aux saisons marquées et bien différenciées, l'homme dut, dans les époques froides, consommer le produit des animaux qu'il capturait.

On ne peut pas nier qu'à cela l'espèce humaine s'adapta et que pendant plusieurs millénaires elle vécut dans des conditions physiques excellentes et que la déchéance physique de l'homme ne remonte qu'aux époques de contrainte et de civilisation.

Donc si l'être humain s'adapta à ce mode de vie tout instinctif et motivé par des besoins et s'il consomma des produits animaux, c'est que son organisme le lui permettait et que ces produits animaux non échauffés par des transports, non falsifiés et dégradés par des assaisonnements, n'étaient pas inévitablement dangereux.

De plus, ces produits animaux n'étaient-ils pas le fait de produits naturels non issus d'animaux domestiqués et dégénérés.

Et puis l'organisme humain n'a-t-il pas davantage besoin de corps gras pour faire face aux froids, une raison primordiale sans doute pour laquelle l'homme consomma mécaniquement de la viande, surtout aux périodes hivernales.

Evidemment ces graisses peuvent être récupérées en partie ou peut-être en totalité dans les produits végétaux; je dis peut-être, car je crois que les connaissances humaines ne sont pas étendues jusqu'à la définition exacte des véritables besoins, car qui donc peut affirmer posséder la vérité intengible, la clef de toutes les lois qui président au mouvement du Cosmos.

Un autre fait, à côté de celui-ci, réside en ce que la Nature existant de par ses lois d'équilibre et pourvoyant à tout, a mis également à la disposition de l'homme et de certains rongeurs des fruits à amande, lesquels, on le sait, sont des fruits oléagineux que l'on peut qualifier de produits d'automne pour réserves d'hiver, mais qui, cependant, semblent n'avoir pas satisfait tous les besoins des humains et demandent à être consommés avec une certaine prudence.

Donc, si la loi d'équilibre qui fait qu'à l'état naturel les espèces qui durent le peuvent en raison des subsides qu'elles s'assimilent, il est probable que l'homme ne trouva pas, dans les fruits oléagineux, les graisses défensives contre le froid et qu'il eut recours aux graisses animales lesquelles existaient partout, alors que les premières étaient plus régionalisées.

S'il en est ainsi, il devient plus difficile d'unifier un régime alimentaire et de l'étendre à toutes les races humaines peuplant l'univers.

L'on objectera qu'il existe des régions où les saisons hivernales n'étant pas rigoureuses l'homme n'a pas eu besoin de produits animaux, tant pour se défendre contre le froid que pour suppléer aux aliments végétaux manquants.

Sans doute, mais si l'on se trouve là devant un être ayant, à cause du climat, des besoins différents de l'être vivant sous des climats plus froids, tant pour son épiderme que pour son organisme en général.

Et il convient de faire remarquer que ce sont précisément les peuplades habitant sous des latitudes où les climats sont fort variables, qui fournissent les meilleurs tribus de chasseurs.

Voire même des peuplades nordiques vivant exclusivement de chair de poisson et d'autres animaux. Donc un fait naturel.

Tout cela forme des constatations sérieuses. Je ferais également remarquer que c'est dans les pays au climat le plus idéal, à la végétation la plus luxuriante que l'on rencontre le plus de groupements humains fruitariens ou végétariens, ou tout au moins à consommation carnée limitée.

En ce qui concerne les espèces animales, je tiens à faire remarquer que dans les époques lointaines certains herbivores habitant des régions à climat variable et qui ne purent s'adapter aux besoins qu'exigeaient les transformations saisonnières, pour rester des herbivores, devinrent des migrateurs.

Si la plupart des races humaines n'émigrèrent pas d'une façon sérieuse et continue, c'est que leur organisme leur permettait de se suffire de tout ce qui les entourait en toutes saisons.

Ce n'est pas que je veuille faire l'apologie de la nourriture avec substances carnées en certaines saisons. Non, c'est que simplement sans parti pris, sans dogmatisme, j'analyse et étudie les manifestations naturelles, même si parfois elle choque mon sentimentalisme.

Ces manifestations de la vie je les groupe et les étudie non pas pour les modifier, car c'est là que réside la folie humaine, mais pour en tirer le principe de vie naturelle dans les manifestations naturelles et pour en conclure que l'erreur des hygiénistes est de vouloir unifier et faire adopter à toutes les races humaines de l'univers le même régime alimentaire. Alors que l'univers est parcouru de latitudes différentes et composé de climats à végétations diférentes les unes des autres, la conclusion à tirer de cela est que **selon les latitudes où il évolue, l'homme à des besoins différents**, que ses cellules et son épiderme sont légèrement différenciés, que ce serait pure folie de vouloir égaliser toutes ces divergences, que plus on avance vers des régions froides, plus la nourriture des humains est carnée et que les régimes fruitariens et végétaliens doivent être de préférence vécus sous les climats chauds et même tropicaux, **que les recherches sur l'alimentation humaine ne doivent pas être dirigées seulement sur l'organisme humain, mais sur la mécanique universelle, sur l'ambiance naturelle, sur les manifestations de la flore, comme de la faune, sur l'étude climatologique, en un mot sur les lois d'équilibre universel et d'harmonie naturelle.**

C'est là qu'aboutiront toutes les recherches sérieuses sur les destinées humaines. C'est là seulement que sortira la vérité régénératrice et naturelle. Tous les systèmes dogmatiques ou non, tous les principes employés dans l'alimentation des humains n'auront qu'à s'écrouler.

***

Je sais que ces constatations, cette analyse soulèveront des commentaires de la part des hygiénistes qui veulent dogmatiser les actes élémentaires. Mais qu'y puis-je ?

J'ose écrire que l'avenir me donnera raison, que les régions chaudes seront peuplées de fruitariens, que les individus à aspirations fruitariennes émigreront vers ces régions, que les individus dont l'organisme et les besoins seront en concordance avec le milieu climatérique sous lequel

ils évolueront, vivront en autochtones, et que cette réalisation harmonique n'est retardée que par la surpopulation qui restreint les espaces et risque d'aboutir à la dégénérescence totale en passant par différentes périodes de pénurie alimentaire ou autres.

Du reste, comme je le dis dans le chapitre **La surpopulation contre la liberté et contre la substance,** il n'est pas prouvé que la famille nombreuse soit un fait naturel, mais plutôt le fait de gens prolifiques qui peuvent être le résultat de dégénérescence quelconque - que nous chercherons du reste à définir - et que les pays où existe la surpopulation sont tous des pays où une civilisation quelconque s'implanta à des époques et des degrés différents ; on sait que civilisation et surpopulation sont les causes déterminantes des guerres de nations ou de religions.

(1921-1922) Henry LE FEVRE
in LE NEO-NATURIEN, n°9, décembre 1922, janvier 1923.

****

" Dans notre propagande des faits quotidiens, il faudrait également crier les méfaits du déboisement - hélas! que de choses à jeter à la face des pauvres humains - en effet de nos jours nous assistons, impuissants que nous sommes, à cette folie destructive qui est cause de la perte du climat et du déséquilibre des saisons.

Le déboisement : cet inconscient destructeur qui de la planète fera l'immense désert, qui un jour accablera l'humanité, doit être considéré comme un fléau et combattu comme tel.

Devant ce fait général, composé de destructions quotidiennes, il nous faudrait au moins répandre autour de nous cette idée rationnelle que quiconque occupe, ne serait-ce qu'une parcelle de terre ou de jardin, a le devoir d'y planter le maximum d'arbres fruitiers, nourriciers de l'humanité, eux qui permettent la réalisation de l'Eden, eux qui donnent leurs bienfaits à l'homme et le nourrissent sans effort aucun."

Henry LE FEVRE.

in LE NEO-NATURIEN, n°9, décembre 1922 - janvier 1923.

" Ce qui nous arrive, c'est que nous découvrons - ou plutôt nous redécouvrons -en la nature une alliée dans notre lutte contre les sociétés d'exploitation où la violation de la nature aggrave encore celle de l'homme ".
(Marcuse, Contre-Révolution et Révolte).

R A P P O R T D U V E G E T A R I S M E

E T D U V E G E T A L I S M E

Pour les gens qui ne connaissent pas la question je dois préciser ce que veut dire Végétarisme et Végétalisme.

Le Végétarisme est un mode d'alimentation duquel la viande est exclue.

Le Végétalisme est un régime qui ne comporte que l'utilisation des végétaux à l'exclusion de tout autre aliment.

De tout temps il y eut des gens qui, par sentimentalisme ou par raison de santé, exclurent la viande de leur alimentation et ne firent pas de leur façon de vivre un postulat, ils n'en tirèrent pas des conséquences importantes ; d'autres au contraire y voient un mode de vie bon à propager pour le bien de l'humanité et de l'animalité ; cependant le Végétarisme, dans nos pays, ne se développe pas, n'est pas considéré comme une tendance, une façon de faire qui puisse avoir une forte influence sur la vie des hommes.

Il considère au contraire que le Végétalisme est une des conséquences de la soumission aux prescriptions de la nature, alors que le Végétarisme utilise le lait et ses composés et dérivés fromages, beurre, crème, petit lait, kéfir, etc. en un mot tous les éléments usuels, sauf la viande, y compris les oeufs, le chocolat, le sucre industriel ; le Végétalien en rejette certains, non de propos délibéré mais parce qu'il a reconnu qu'il n'est pas normal de les consommer. Il n'y a que quelques rares végétaliens dans des pays où l'on invoque si souvent la science : c'est que chacun vit sans but élevé, au jour le jour, sans idées générales, se bornant à étudier une spécialité, se laissant guider par ses sensations, ses chères habitudes, refusant de sacrifier à l'hygiène, à la raison sous le prétexte que la joie de vivre s'en trouverait atteinte, le charme de la vie étant fait en partie de jouissances matérielles.

Il est bien évident que si d'une façon a priorique on se résout à écarter de notre alimentation tout ce qui n'est pas sain pour notre organisme, de ne pas utiliser la chair et le travail des animaux comme le font les Végétariens on peut craindre un résultat peu captivant. Mais le Végétalien, lui, n'a pas été arrêté par cette crainte ; il sait ce que coûte à l'humanité, à l'animalité cette vie illogique qui tend à satisfaire tous les besoins, toutes les tentations que notre production, notre imagination suscitent en nous, il voit la lutte entre les hommes exactement dans le présent comme dans le passé, il voit dans l'esclavage l'animal souffrir, il sait que la faim, la course à l'argent sont les facteurs les plus puissants de l'activité humaine et il ne peut pas ne pas voir les misérables hommes se vendre, se laisser enfermer dans les bagnes industriels, les bureaux, les boutiques, les casernes, il ne peut pas ne pas apprécier comme elle le mérite cette société capitaliste, qui ne peut pas être autrement qu'elle est parce que toute société n'est qu'un produit.

Le Végétalien se refuse à dire que la société n'évolue pas selon les composants, selon leur mentalité, leurs besoins,

leurs connaisances. Les découvertes scientifiques, les guerres ont modifié la société et continuent de le faire, une foule de causes ont une foule d'effets sur l'organisation sociale et il serait vain de dire que la constitution de l'individu n'est pas le résultat des transformations successives des ancêtres et du milieu.

****

La découverte du feu a été un des plus grands agents de modification de la vie de l'homme dans tous les domaines de son activité. Si nous envisageons au point de vue alimentaire seul dans quelle mesure l'homme doit logiquement se servir du feu nous verrons que le primitif se conduisit à l'égard du feu comme se conduit tout contemporain. Il fit griller, rôtir, bouillir ses aliments, modifiant ainsi la composition et la disposition des cellules alimentaires, soit pour conserver les aliments, soit pour les rendre plus savoureux, il n'opposa aux bénéfices immédiats aucun raisonnement ; il ne lui vint pas à l'idée de se demander ce qu'il pouvait advenir pour lui, produit de la cellule crue, vivante, de la substitution de la cellule cuite, morte dans son alimentation. Comment aurait-il pu prévoir qu'un jour viendrait où des maladies organiques frapperaient l'homme et ses animaux domestiques qui vivaient sous son toit alors que le reste des autres êtres vivants en est à peu près indemne.

Il ne crachait pas ses poumons, sa vie n'était pas empoisonnée parce qu'il avait un coeur, un foie malade, il avait des intestins en bon état ne craignant pas l'entérite et il n'était pas ankylosé par l'arthritisme, pas plus que le lapin, le lièvre, le sanglier, le cerf, le renard, le loup qui de nos jours peuplent les plaines et les bois. Lui qui avait des dents qui s'usaient par la mastication mais qu'il conservait jusqu'à la mort, lui qui avait une femme qui quand elle était abondamment nourrie, comme toutes les femelles dans la nature, allaitait facilement sa progéniture, qu'elle ne serait pas sa stupéfaction de voir les jeunes gens, non encore adultes souffrir de dents carriées, pourries, des mères sans lait ; lui qui quelquefois était contraint de tuer le dernier né, non désiré, parce qu'il avait déjà beaucoup de difficulté à nourrir ses autres trop nombreux enfants, que penserait-il de voir que la race humaine tend à disparaître parce qu'il y a plus de gens qui meurent que d'enfants qui naissent.

Quelle est donc la part du feu dans cette dégénérescence de l'espèce humaine ? Voilà ce que personne ne peut déterminer. D'ailleurs qui s'occupe de cette question ? Personne, sauf les Végétaliens. C'est qu'en toute chose ceux-ci recherchent les causes tandis que les autres hommes, se refusant à remonter le cours des siècles, acceptent les apparences de causes proches pour la cause elle-même, bien antérieure, bien plus profonde. Les savants, s'ils s'élevaient aux conceptions générales, s'ils s'évadaient de leur spécialisation, s'ils étaient capables de vaincre les préjugés, les mauvaises habitudes, les appétits, les passions communes à notre espèce devraient d'une façon véhémente durer. Mais ce qui arrive était fatal. De toute éternité, produit de la cellule crue, l'humanité ne peut vivre de la cellule cuite qui est toute autre chose, d'autre part l'instinct, la disposition, la constitution de nos organes indiquaient ce que nous devions

consommer, dans quelles proportions, allez-donc avec la bouillie alimentaire, avec l'aliment rissolé, savoir dans quelles proportions il faut faire les mélanges pour obtenir les sels, les combinaisons suffisantes à l'entretien de la vie. Sans rire, est-ce qu'il y a certaines prescriptions naturelles, certaines lois qui ne jouent pas spécialement quand elles s'appliquent à l'espèce humaine !

La fonction crée l'organe - un organisme qui ne fonctionne pas tend à disparaître. Or, est-ce que les dents de notre ancêtre primitif qui broyaient tout crus jeunes tiges, feuilles, fruits, racines, céréales ne devaient pas fatalement subir une déchéance quand elles n'eurent pour ainsi dire plus à fonctionner. Que donnons-nous à broyer à nos dents ? Rien. A part la croûte du pain, tout ce que nous concommons peut s'écraser avec la langue, être absorbé presque sans mastication. Alors !

Comparons l'insalivation de l'aliment cru résistant, ferme à l'insalivation de l'aliment cuit. Il suffit de penser à ces choses pour comprendre la vérité. Il ne faut pas être de parti pris, il ne faut pas se laisser influencer à priori parce que l'on comprend bien que des conséquences découleront de nos observations, conséquences qui, si nous étions logiques, transformeraient notre manière de vivre. Il faut faire abstraction de sa propre personnalité, il faut faire appel au bon sens. Mais c'est trop simple.

On est trop enclin à suivre le chemin habituel, on n'est pas assez volontaire, on ne veut pas changer ses habitudes - si mauvaises soient-elles - et l'on se refuse à étudier, on accepte de parti pris les plus ou moins bonnes raisons qui justifient notre façon de vivre. Bien des fumeurs savent que fumer est mauvais, mais fument quand même parce que cela leur procure une satisfaction, le tabac, l'opium ont leur charme. Un médecin, le cigare aux lèvres, défend à son client de fumer. Mais docteur, vous fumez vous-mêmes ! Ce n'est pas ce que je fais de mieux, répond le docteur, et il allume un nouveau cigare. Si vous faites observer à votre docteur que l'homme n'est pas naturellement carnivore mais bien frugivore, Végétalien, celui-ci, peut-être, ne vous répondra pas par la blague que l'homme a quatre canines parce que vous pourriez lui répondre que le cerf et le chimpanzé sont dans le même cas, mais il vous dira qu'il aime mieux un tendre poulet de Bresse et aussi une côtelette de pré-salé et qu'il a un faible pour le rosbif saignant !

Que conclure de cela, si ce n'est que l'homme se laisse guider par ses appétits et que le degré de sa puissance se mesure aux possibilités qu'il a de les satisfaire.

D'ailleurs je ne m'illusionne pas. Ils seront bien peu nombreux ceux qui pratiqueront le végétalisme aujourd'hui. Mais je me dois d'énoncer, de propager ce que je crois utile.

Je reconnais que l'humanité à l'égard de l'animalité n'est pas autre chose qu'une chiourme, que la plupart de mes lecteurs, comme les autres hommes, le coeur débordant d'amour, font de la terre un bagne ou s'exténuent dans les sillons et sur les routes des millions de pauvres brutes sensibles. C'est parce que je pleure sur elles, parce que je comprends leurs souffrances que ma joie est grande de diminuer leur nombre par la propagation du végétalisme. Celui qui devient Végétalien, immédiatement cesse de faire souffrir, immédiatement bénéficie et fait bénéficier sa descendance de sa soumission aux lois naturelles, il fraternise autant

que notre nature de créature humaine en voie d'évolution le permet.

Il est toujours utile de dire ce que l'on pense. Parler dans le désert est stérile, mais parler devant des hommes, fût-on certain d'être peu écouté, peu suivi, est nécessaire. Au fur et à mesure que l'humanité dégénérera, les individus seront bien contraints d'écouter tous les sons de cloche : chez certains le Végétalisme triomphera, notre idée s'appliquera, ce sera sa justification. J'expose un système de vie qui consiste à ne pas se contenter des apparences de réalité. A la continuation de la vie criminelle, barbare, de compétition, emplie de luttes fratricides, toute de jouissance matérielle, de surexcitation qui achève la décrépitude de l'espèce et perpétue la souffrance de l'animal j'oppose l'étude de tous nos gestes, de tous nos actes. Nous avons à nous appliquer à vivre sainement, fraternellement, à être à la fois des philosophes et des hommes de science.

Il ne faut pas imiter le fumeur d'opium qui sait qu'il s'empoisonne, mais qui continue quand même à fumer, il faut être volontaire car au bout de quelque temps de pratique de vie rationnelle on y trouve de tels bénéfices que l'on regrette d'avoir vécu tant d'années de façon irrationnelle.

***

Il ne faut pas non plus évoluer à moitié et parce qu'on aura cessé de manger de la viande, augmenter la consommation de lait, des oeufs, du sucre, etc., car on aurait agi comme quantité de gens ont fait de tout temps sans qu'il en résulte un avantage appréciable.

Le Végétarisme quand il ne mène pas sur le chemin du Végétalisme n'est qu'une illusion. Je ne veux pas refaire une fois de plus la critique du Végétarisme au point de vue physiologique, j'appelle aujourd'hui l'attention du lecteur sur son côté économique cherchant à indiquer que l'esclavage animal n'est pas détruit par sa pratique.

D'abord étudions la question des oeufs, puis nous verrons ensuite pour le lait.

Achetez pour soixante-quinze centimes de blé vous en aurez environ sept cent cinquante grammes, passez-les dans un moulin à café, vous aurez de quoi faire un repas ou une bouillie plus que suffisante pour un léger repas. Y a-t-il équivalence nutritive dans un oeuf ? Pourquoi donc, l'oeuf est-il si cher, mais c'est bien simple, parce que pour qu'une poule ponde un oeuf, il lui faut l'un dans l'autre consommer sept cents cinquante grammes de grain. Donc manger des oeufs est une grosse faute économique.

Heureusement pour le Végétarien que le reste de l'humanité se gave de viande, au moins elle utilise les vieilles volailles, les poulets mâles, les coqs en surabondance. Quel prix le paysan vendra-t-il ses oeufs s'il ne parvenait pas à se défaire de la chair de ses volailles ?

Les végétariens que je connais qui élèvent de la volaille pour avoir des oeufs tranchent la question épineuse des poulets coqs et des vieilles poules en les vendant, mais cela n'est pas une solution, que feraient-ils de leurs jeunes coqs, plus nombreux quelquefois dans une couvée que les poulettes, et de leurs vieux coqs et de leurs vieilles poules qui ne pondent plus si l'humanité était tout entière végétalienne? Les tueraient-ils pour les jeter sur le fumier

ou les nourriraient-ils jusqu'à ce qu'ils meurent de leur belle mort, de vieillesse ? Dans le premier cas le travail serait peu agréable et dans le second cas ils s'exténueraient à produire du grain pour des êtres peu intéressants. Alors que la vie est dure et que l'homme d'idée a tant besoin de toutes ses ressources pour lutter contre la souffrance dans notre vallée de larmes.

La conclusion est la même pour le lait, car les arguments contre sa consommation sont économiquement identiques.

L'on ne pourra vivre en harmonie que quand l'effort à produire pour assurer la vie matérielle sera ramené à sa plus simple expression ; le premier pas vers l'affranchissement, c'est la diminution du travail musculaire d'abord et de tout travail en général. On est bien obligé de constater la tendance générale à travailler le moins possible, à rejeter sur l'ouvrier, l'employé, le domestique toute la charge du travail. Oui, le travail est une charge dont chacun s'allège le plus possible; il n'y a que les gens qui ne travaillent pas qui peuvent le chanter. Il est vrai que ceux qui le poétisent y gagnent leur vie, et le sucre, le lait, les oeufs, la viande, le pain viennent d'eux-mêmes garnir leur table sans qu'ils aient eu besoin de piétiner dans la bouse de vache, de labourer, de moissonner, de battre le grain, en un mot de travailler.

L'Ecriture fait du travail une malédiction, il en a été ainsi jusqu'à ce jour.

Le travailleur seul est mon frère, je ne veux pas le voir écrasé par le surtravail et je passe ma vie à tenter de le soulager, en diminuant la quantité de travail à fournir, pour que l'ange fraternel puisse vivre en lui et que le travail allégé puisse être glorifié, effectué comme un jeu, poursuivi dans la fraternité, comme le plus bel emploi de notre activité physique et intellectuelle, dans la communion universelle libératrice et régénératrice.

Personne n' a jamais attaché d'importance à la prátique du végétarisme car l'on voit mal l'humanité s'exténuant à nourrir des millions de coqs, de vieilles poules, de taureaux, de boeufs, de vieux chevaux et de vieilles vaches pour n'obtenir que du fumier.

Mais il faut comprendre que certaines personnes ne transforment que peu à peu leur genre d'alimentation. Quant à moi, j'ai d'abord abandonné la viande, puis le café, le chocolat, le sucre, le lait et les oeufs en augmentant peu à peu les légumes crus. J'ai eu de longues séries de mois pendant lesquels je ne consommais de cuit que les pommes de terre bouillies formant le fond de ma salade Basconnaise et du pain. Dans les différents stades de mon évolution alimentaire ce n'est que quand j'ai cessé la consommation du lait et des oeufs que réellement j'ai transformé ma vie.

G.BUTAUD.

in LE NEO-VEGETALIEN, n° 9, décembre 1922 - janvier 1923.

LE PROBLEME DE LA VIANDE

POINT DE VUE MORAL

" Le carnivorisme serait justifié s'il était prouvé que la viande est indispensable. Mais il n'en est rien ; c'est une mauvaise action qui ne trouve aucune justification à notre époque."

Léon TOLSTOÏ .

Dans un monde d'égoïsme, d'hypocrisie et de lâcheté, dans un siècle où tout se pèse, se vend et s'achète, est-il bien utile d'exposer le point de vue moral d'une méthode, d'un système ou d'une conception ? existe-t-il des hommes assez idéalistes pour s'arrêter à la valeur morale d'une action?

Aussi n'exposerai-je pas, pour cette raison et pour d'autres encore, ce côté du problème de la viande à l'effet de moralisation, mais plutôt pour satisfaire à cette règle qui exige qu'une vérité donne satisfaction de tous les points où on l'envisage.

Mysticisme, religion, tradition, autorité, philosophie, science, n'ont pu rendre l'homme raisonnable, parce que, là, tout n'est que spéculation, tout n'est que mots, tout n'est que rêve, imagination, hypothèse, contradiction, mensonge.

Le Végétalisme (C'est d'un végétalisme d'esprit humain qu'il sera, ici, question.), n'a pas écrit de morale, n'a pas conçu de philosophie, n'a pas prescrit de lois, ni établi de frontières ; sa mise en pratique confère la sagesse et supprime le confesseur. Le Végétalisme suffit à tout : il porte en lui la fin de tous les commerces, de toutes les exploitations, de tous les esclavages, non pas dans le temps et l'espace, mais de suite pour celui qui se confie à ses principes naturels.

Le Carnivorisme, c'est la lutte universelle, c'est l'homme retournant à la barbarie, c'est la nature détroussée, c'est l'humanité en esclavage, c'est l'animal rendu pervers, c'est le "ciel" impossible et "l'enfer" en permanence.

Le Végétalisme, c'est de suite la paix, la sécurité; c'est la santé, la liberté, l'individualité, la vraie richesse pour l'homme. Le Végétalisme, c'est la réconciliation avec la nature.Le Végétalisme, ce n'est pas, la Révolution en réunion publique, c'est la Révolution immédiate contre tous les parasitismes, sans effusion de sang, sans haine, sans violences, sans dictature, sans maîtres, sans faux espoirs et sans désillusions. Le Végétalisme n'affranchit pas qu'une classe, qu'une secte, qu'une race ou qu'une espèce, mais tout ce qui vit, tout ce qui est sensible et souffre de l'injustice, de l'iniquité, de l'abus, et de la perversion des hommes. Le Végétalisme ne compromettra pas les lendemains d'une action de transformation sociale profonde, car il n'aidera pas, et ne le pourrait, à des créations s'établissant toujours avec l'appui d'hommes mal instruits sur les véritables facteurs de rénovation sociale. Le Végétalisme, c'est le triomphe de la discipline intérieure sur toutes les disciplines extérieures, toujours arbitraires, toujours liberticides.

Le Végétalisme, c'est la paix entre les hommes enfin éclairés sur la mesure précise de leurs véritables besoins. Le Végétalisme ce n'est plus la conquête coloniale

-prélude des tueries mondiales- justifié par les besoins du tabagisme, du consommateur d'alcool, de café, de thé, de chocolat, d'opium, de cocaïne et de tous objets superflus ou inutiles.

Le Végétalisme, ce n'est plus la dévastation avec le berger, le chasseur et le guerrier toujours précédés de l'incendie, toujours suivi par la Mort.

"Les peaux rampaient sur la terre, écorchées ;
Les chairs au feu mugissaient, embrochées ;
L'homme ne put les manger sans frémir,
Et dans son sein les entendait gémir."

"Voilà ce que l'homme dut imaginer et sentir la première fois qu'il surmonta la nature pour faire cet horrible repas, la première fois qu'il eut faim d'une bête en vie, qu'il voulut se nourrir d'un animal qui paissait encore, et qu'il dit comment il fallait égorger, dépecer, cuire la brebis qui lui léchait les mains. C'est de ceux qui consomment ces cruels festins, et non de ceux qui les quittent, qu'il y a lieu de s'étonner."

PLUTARQUE

Le Végétalisme ce n'est plus l'adoration de la colombe d'amour, de paix et de rédemption, servie rôtie le soir des agapes chrétiennes, où l'on se donne le baiser de paix en souvenir de Jésus, exemple de charité et de bonté.

Le Végétalisme, ce n'est plus la maman, trésor d'amour et de tendresse, faisant dépecer, en présence de bébé terrifié, la tête du petit veau, son ami, et frère de lait.

Le Végétalisme, ce n'est plus le cheval "ce meilleur ami de l'homme" élevé pour l'industrie saucissonnière. (Ne croyez pas ici, qu'il y ait boutade ou exagération ; de nos jours on élève le cheval de boucherie.)

Le Végétalisme, ce n'est plus l'évocation de la servitude, du meurtre, du sang, la légitimité de la vivisection et la vision ineffaçable et persécutrice de l'abattoir qui hante et trouble sans qu'il le sache, comme un remors éternel, **les nuits agitées** du mangeur de cadavres.

Ecoutons à ce sujet l'opinion de notre défunt camarade, le savant géographe Elisée Reclus (Réforme alimentaire, mars I901) :

"Tout d'abord, je dois de dire, la recherche de la vérité pure ne fut pour rien dans les premières impressions qui firent un végétarien - virtuel - en puissance - du petit gamin que j'étais, portant encore une robe d'enfant. Je me rappelle distinctement l'horreur du sang versé. Une personne de ma famille, me mettant une assiette en main, m'avait envoyé chez le boucher du village, avec prière d'en rapporter je ne sais quel débris sanglant. Innocent et peureux, je partis allègrement faire la commission et pénétrai dans la cour où se tenaient les bourreaux de la bête égorgée. Je me rappelle encore cette cour sinistre, où passaient des hommes effrayants, tenant à la main de grands couteaux qu'ils essuyaient sur des sarraus aspergés de sang. Sous un porche , un cadavre énorme me semblait occuper un espace prodigieux, de la chair blanche, un liquide rose coulait dans les rigoles. Et moi, tremblant et mort, je me tenais dans cette cour ensanglantée, incapable d'avancer, trop terrorisé pour m'enfuir. Je ne sais ce que je devins ; ma mémoire n'en garde pas trace.

Il me semble avoir entendu dire que je m'évanouis et que le boucher compatissant me rapporta dans la demeure familiale.

"D'autres tableaux assombrissent mes années d'enfance et, comme celui de la boucherie, marquent autant de dates dans mon histoire. Je vois le porc des paysans, bouchers d'occasion, et d'autant plus cruels ; l'un d'eux saigne lentement l'animal pour que le sang s'écoule goutte à goutte ; car il est indispensable, paraît-il, pour la bonne préparation des boudins, que la victime ait beaucoup souffert. Elle crie, en effet, d'un cri continu, coupé de plaintes enfantines, d'appels désespérés, presque humains ; il semble que l'on entende un enfant, et le cochon domestique ne fut-il pas, en effet, pendant une année, l'enfant de la maison, gavé en vue de l'engraissement, et répondant par une affection véritable à tous les soins qui n'avaient pour but que de lui donner une épaisse couche de lard ?

"Une de mes fortes impressions d'enfance est d'avoir assisté à l'un de ces drames ruraux : l'égorgement d'un cochon, accompli par toute une population insurgée contre une bonne vieille, ma grand'tante, qui ne voulait pas consentir au meurtre de son vieil ami.

"Chacun de nous, surtout ceux qui ont vécu dans un milieu populaire, loin des villes banales, uniformes, où tout est méthodiquement classé et caché, chacun de nous a pu être témoin de quelqu'un de ces actes barbares, commis par le carnivore contre les bêtes qu'il mange. Mais ces impressions s'effacent avec le temps ; c'est à cette éducation funeste de tous les jours, qui consiste à ramener l'individu vers la moyenne, en lui enlevant tout ce qui fait un être original, une personne, que les parents, les éducateurs officiels et bénévoles, les médecins, sans compter le personnel si puissant qu'on appelle "Tout le monde", travaillent de concert à endurcir le caractère de l'enfant à l'égard de cette "viande sur pied", qui pourtant aime comme nous, sent comme nous, et pourrait progresser aussi sous notre influence, à moins qu'elle ne régresse avec nous.

"Car c'est là précisement une des conséquences les plus fâcheuses de nos moeurs carnivores, que les espèces d'animaux sacrifiés à l'appétit de l'homme aient été systématiquement et méthodiquement enlaidies, amoindries, avachies dans leur intelligence et dans leur valeur morale. Le nom même de l'animal en lequel a été transformé le sanglier est devenue la plus grossière des insultes, quelle différence de forme et d'allure entre le mouflon qui bondit sur les rochers des montagnes et le mouton qui, désormais dépourvu de toute initiative individuelle, simple chair abrutie livrée à la peur, n'ose plus s'éloigner du troupeau et se jette lui-même sous la dent du chien qui le poursuit. Même abâtardissement pour le boeuf. Et c'est à produire des monstres pareils que nous appliquons l'expression "d'élevage".

Elisée RECLUS.

Nous sommes d'accord avec notre excellent et courageux ami Reclus, mais à une variante près : quand il dit que " ces impressions s'effacent avec le temps " ; à moins qu'il n'ait retenu quelque part, ainsi que je l'ai remarqué moi-même, que nombre de cauchemars pénibles à visions de sang, nous figurant victimes immolées dans des abattoirs humains, ou témoins horrifiés et impuissants d'égorgements et de dépeçage

d'enfants sacrifiés par la boucherie, sont bien des cauchemars de carnivores ayant abordé l'abattoir ou fréquenté les boucheries, et, que l'abstention de la viande et des toxiques fait cesser immédiatement ces visions de rêves effroyables, celles-là et bien d'autres encore.

L'impression du meurtre vécu s'efface peut-être dans l'esprit, mais jamais dans la nature dans la matière humaine, j'aurais à citer d'autres écrits d'hommes sensibles et de femmes délicates qui ont cherché à éveiller quelques sentiments de pitié, de compassion et de justice envers les animaux, mais ici je ne cherche pas à l'aide de l'émotion pure, à inspirer aux hommes un sentiment qu'ils ont perdu; c'est par des moyens plus en rapport avec leur nature présente que j'arriverai au même but.

En effet, Tolstoï en convient quand il dit : "... A notre époque, les carnivores commencent à se rendre compte de leur faute, mais n'ont pas assez de force morale pour changer de régime. "

***

Le Végétalisme, ce n'est plus la " fraternité du comptoir ", la " bonne harmonie " des ripailles, des beuveries, des " gueuletons " ; ce n'est plus " l'excellente communion des âmes " repues et satisfaites fêtant en "dégueulant" la bonne fortune des gens qui passent.

Le Végétalisme est au-dessus de toutes les victoires, de toutes les gloires, de tous les honneurs, de tous les partis, de toutes les patries.

Le Végétalisme, ce n'est plus " l'amour " poussé, suscité, excité par le homard à l'américaine, par une poivrade, par un morceau de cadavre faisandé, pourri, " savamment " cuisiné.

Le Végétalisme, ce n'est plus l'amour inconscient, égaré, violent, pervers, insane, sadique, fou et assassin, provoqué par le stupéfiant Pinard, Chambertin, Pommard, Alcool, Nicotine ou Coco.

Le Végétalisme, ce n'est plus l'amour de l'Humanité professé par des toxicomanes et ces nécrophages (1).

Le Végétalisme, ce n'est plus la maternité inconsciente, honteuse, contaminée et contaminante.

(A suivre)

Louis RIMBAULT.

(1) Nécrophage : mangeur de cadavre. A ce sujet je dois répondre à un contradicteur qui me fait remarquer que le cadavre est " animal mort ", tandis que la viande est " animal tué "; que le cadavre est " humain " et la viande " animale ". Tout cela est affaire de mots, et de sentiments surtout. Au point de vue consommation, il y a de la chair d'animal tué qui ne vaut pas mieux que celle de l'animal mort : le boeuf, qui est tuberculeux dans la proportion de 60 pour 100 est bien souvent du cadavre ambulant. Quant à la viande consommée faisandée... je ne vois pas de différence entre l'asticot de cette viande et l'asticot du cadavre.

C'est bien plutôt une question de mots. Voilà des faits qui se contrôlent et qui pourront nous mettrent d'accord:

l'explorateur Stanley nous a dépeint l'impression effroyable communiquée aux hommes de son escorte, pendant sa campagne du Congo, quand ils entendirent, sur leur pas, retentir le cri féroce des indigènes les harcelant "Bondjas! Bondjas!" qui, traduit, veut dire exactement : Voilà de la viande ! de la viande !

Actuellement, il existe encore une peuplade de sauvages, anthropophages en partie, occupant le bassin Ouellé (Soudan Oriental) qui chassent l'homme comme un gibier au cri de " Pichio ! Pichio ", Viande ! Viande !

Les mots importent peu, l'action de manger de la viande ou du cadavre, c'est autre chose. Cependant je rends justice à mon contradicteur en lui accordant quelque louable sentiment, car il a pensé différencier viande et cadavre. Je n'en dirais pas autant de Fanny Clar qui, en parlant des Basconnais dont je suis, dans un article intitulé " Plaidoyer pour la souris " - pourquoi pas plaidoyer pour les poux ?- se montre impitoyable pour la chair en arguant que " Si on accepte la mort anticipée d'un seul animal, il n'y a plus de raison d'en épargner aucun ". Cette camarade journaliste a peut-être voulu embarrasser les Basconnais. Ils en ont bien entendu d'autres et ne sont que plus tristes lorsqu'ils voient les femmes d'élite ajouter encore un peu plus d'inconsciente inhumanité dans l'esprit des foules déjà passablement imprégné de cannibalisme. Aussi sommes-nous heureux de lui voir encaisser cette réplique sévère et méritée de Jean Ryner dans le **Néo-Naturien** de novembre 1922 : " La pente où elle cherche à nous pousser c'est elle qui y glisserait éperdue et perdue, si nous exigions qu'elle reste fidèle à sa parole imprudente et à son raisonnement de vertige. Que répondrait-elle si, lui faisant remarquer qu'entre l'homme et les animaux, il y a moins de différence encore qu'entre l'animal et la plante, on y affirmait à sa manière : " Il n'y a plus de raison " d'épargner l'homme ?

in LE NEO-NATURIEN, n°9, décembre-janvier 1923.

" Avant la première guerre mondiale, un professeur allemand enseignant dans une université, ayant fait des recherches approfondies a conclu que la noix de coco est un fruit qui provient de l'arbre de vie, le cocotier mentionné dans la Tradition du Paradis. C'était le professeur Englehart qui donna des conférences et qui écrivit beaucoup sur le sujet. En fin de compte, il groupa plusieurs hommes, femmes et enfants et les emmena vivre dans une île faisant partie des colonies allemandes et pour se sustenter exclusivement de noix de coco. Il semble que l'expérience était satisfaisante et ses rapports étaient pleins d'enthousiame. Le Dr. Benedict Lust publia en anglais une traduction de l'ouvrage du professeur Englehart intitulé **Le Cocovarianisme.** Toutefois la guerre mit fin soudainement à cette expérience. Le professeur et son groupe étaient des pacifistes et furent tous fusillés par le Kaiser ".

(A.Mosséri, La nourriture idéale).

B I S T R O C R A T I E

De toutes les **craties**, celle-ci est la plus nuisible . Sur elle s'appuient les autres craties, qui lui prêtent main-forte, en échange des services qu'elle lui rend. Le règne de l'alcool marche de pair avec celui de la finance: bistrocratie, ploutocratie sont deux soeurs siamoises qui mourraient si on les séparait. Ce sont les deux piliers de la médiocratie.

La Bistrocratie est le résultat le plus clair du régime pseudo-démocratique que nous subissons. Le règne de la 3° République, c'est le règne du Poivrot, c'est le règne des banquets soulographiques où sont exaltés en des discours, au milieu de hoquets et de vomissements, la vérité, la justice, la paix, le droit, etc. C'est le règne de gens qui se grisent de belles paroles, ont soif de domination et que l'ivresse du pouvoir trouble au point qu'ils en perdent tout équilibre, titubent et roulent dans le ruisseau...Quand un homme politique prononce un discours, il me semble entendre un malheureux alcoolique répétant machinalement des mots qu'il ne comprend pas, et des phrases sans queue ni tête où il est toujours question des mêmes inepties et des mêmes lieux communs.

L'expression **pot-de-vin** a un sens. La bistrocratie a pour conséquence immédiate et fatale le pot-de-vinat qui est, comme vous le savez, l'art de faire des affaires en faisant de la politique.

***

Aucun opium n'est plus capable d'endormir les énergies, d'émasculer les volontés et d'abrutir les individus que l'alcool, l'alcool versé méthodiquement, systématiquement, avec une sorte de sadisme, aux foules, par des gens qui s'y connaissent et savent tout le parti qu'on peut en tirer. Sa puissance est redoutable et son utilisation pour l'asservissement des peuples ne date pas d'aujourd'hui. Mais aujourd'hui, il triomphe, et c'est lui qui apparaît finalement comme le vrai, l'unique vainqueur de la grande guerre. Il remporte chaque jour des victoires " héroïques " sur l'intelligence, la volonté et l'amour. Il ne crée rien, il propage la mort, c'est tout. Qu'on ne me dise pas qu'il donne du génie : mettez devant un verre d'alcool un imbécile, vous verrez s'il accouchera d'un chef-d'oeuvre ! Le penseur, l'artiste, le poète n'ont pas besoin de cet excitant. L'alcool produit l'imbécillité et la folie : le génie ne lui doit rien. L'alcool dépose dans une urne un bulletin de vote sans savoir ce qu'il fait, mais ceux qui versent l'alcool savent ce qu'ils font.

Le fameux " pinard " est le père de tous les vices. Il engendre tous les maux. Quiconque se livre à la boisson est perdu. Pour un verre de pinard que ne feraient pas certains individus ? J'ai vu des militaires, et même des civils, trahir leurs camarades pour quelques gouttes de vinasse ! L'ouvrier **se pinardise** jusqu'au cou pour oublier ses misères, mais en même temps il perd l'énergie qui lui permettrait d'améliorer son sort.

Enivrez-vous d'idées, et non de gnôle, cela vaudra

mieux.

***

La suprème habileté des dirigeants consiste à combattre l'alcool en souhaitant, au fond , que leurs projets n'aboutissent pas. Ils savent que l'avenir de la race est sérieusement compromis par l'alcool, ce qui les " embête ", car il faut des hommes pour peupler les casernes, mais d'autre part il est nécessaire que les méninges des électeurs soient atrophiées afin que l'esprit critique n'y pénètre pas. C'est pourquoi, ils sont à la fois pour et contre l'alccol. Comment résoudre cette antinomie ?

L'alcool, c'est comme les Jésuites : on les chasse, il revient. Il revient. Il change de nom et porte une autre étiquette, mais c'est le même poison qui reparaît sous des espèces aussi nocives.

Repopulateurs, voilà votre ennemi ! Mais vous ne le combattez qu'avec des mots, vous faites semblant de le combattre. Cependant on peut le combattre avec d'autres arguments et pour d'autres motifs. On peut le combattre pour d'autres raisons que les raisons exclusivement patriotiques qui, chez vous, priment toute raison.

Qu'en pensez-vous, illustre professeur Pinard ?

***

On se demande à quoi peuvent bien servir les sociétés et les ligues antialcooliques, presqu'aussi nombreuses que les beuglants et les estaminets ? Le mal augmente chaque jour, le niveau intellectuel baisse de plus en plus. Ce qui est perdu pour l'intelligence n'est pas perdu pour le bistrot. Pendant qu'on boit, on ne pense pas. Le régime bistrocratique est en harmonie avec la littérature avariée qui convient aux esprits faibles, avec la morale " immorale " des bourgeois et l'incohérence de leur politicaille. Tout cela, c'est la même civilisation à l'envers.

Le cabaret a un complice : le cinéma. Ils ont les mêmes clients : cinématomanie et bistromanie, c'est la même manie se traduisant par la même aboulie (ou mort intellectuelle).

Ils ont un agent de liaison en la personne de maint romancier-feuilletonniste qui se charge de fabriquer, à l'usage de ses lecteurs peu exigeants, le stock d'aventures et de péripéties qu'ils verront ensuite, bouche bée, défiler sur l'écran. On quitte le bistrot pour le ciné et réciproquement. Ce ne sont pas des concurrents, mais des voisins qui vivent en bonne intelligence et se font mutuellement de la réclame.

***

La démocratie a ses lois, aussi tyranniques que ceux de l'ancien régime. Les rois de la démocratie, autant de roitelets formant de petits Etats dans l'Etat, ce sont Messieurs les bistrots possédant chacun son fief, qui débutent sans un sou et finissent millionnaires, achètent pour commencer une boutique modeste qu'ils revendent pour s'agrandir plus loin, étendant chaque jour les limites de leur royaume jusqu'à ce qu'ils crèvent d'apoplexie après une existence parfaitement inutile.

Depuis quelque temps un bistrot s'est installé sous

mes fenêtres. Il a empoisonné tout le quartier. Ce petit coin paisible est devenu inhabitable. Un phonographe ne me fait grâce d'aucun air à la mode, d'aucune ritournelle, d'aucune roucoulade. Tout le répertoire des cafés-concerts y passe. Inlassablement ce bizarre instrument déverse les flots d'harmonie par la voix du même ténor, et la même chanteuse y va de sa petite crise d'hystérie et le même sinistre comique ressasse sur le même ton ses mêmes couplets obscènes et ses refrains patriotards. J'entends un dernier beuglement, mettant le point final à un récit interminable, le mot de Liberté-é-é! Grâce au phono, n'importe quelle vedette peut satisfaire sa soif d'exhibitionnisme en rabâchant pendant des heures, n'importe quand et n'importe où, devant n'importe qui, n'importe quel morceau de mauvaise musique. Le nom de Mlle X, de l'Opéra Comique, est lancé comme un défi à la tête des buveurs hébétés. J'ai les oreille fatiguées d'ouir cent fois par jour le **Tic-tac du Moulin** et **La voix des chênes** ! Pour comble de malheur, un piano mécanique vient à la rescousse, accélérant la cacophonie et m'initiant bien malgré moi aux frasques de la **Veuve Joyeuse** et aux vertus du **Cidre de Normandie.**

Ajoutez à cette audition, qui n'a rien d'esthétique, les querelles d'ivrognes se prolongeant fort avant dans la nuit devant la porte du bistrot l'alcool achevant de couronner son oeuvre. Les " pochards " empêchent les honnêtes gens de fermer l'oeil en entonnant avec les becs de gaz des colloques sans fin.

***

Il n'y a rien à faire contre le genre d'individualisme du bistrot tout-puissant qui préside à nos destinées. L'impérialisme bistrocratique a toutes les audaces. Il sait qu'il a derrière lui de nombreux protecteurs qui ont besoin de ses services et il en profite. De temps en temps une contravention rappelle au respect de la loi le bistrot récalcitrant qui s'en tire à peu de frais et continue d'empoisonner sa clientèle.

Le bistrot est un fonctionnaire : il touche des appointements, il émarge aux fonds secrets.

On se demande quels peuvent être les moyens d'existence de certains individus dont la vie se passe chez le bistrot. Il se ferait tuer plutôt que d'abandonner leur partie de manille ou de renoncer à vider des petits verres. Le "bistro est le lieu où s'assemble ce qu'il y a de plus idiot dans l'humanité.

Chaque maison possède son bistrot qui en est le plus bel ornement. Les gens s'y précipitent, sous un prétexte quelconque. C'est plus fort qu'eux : il faut qu'ils y entrent. Des familles entières pénètrent chez le bistro la marmaille ouvrant la marche. Tout le monde trépigne de joie à la pensée qu'il va s'emplir l'estomac de liquide.

Pendant les chaleurs, les cafés ne désemplissent pas. La bistrocratie triomphe. Petits et grands bistro font leurs affaires.

A l'heure de l'apéro, les " terrasses " sont occupées par les jeunes bourgeois qui font l'apprentissage de la vie en empilant soucoupes sur soucoupes, ce dont ils sont aussi fiers que de leurs parchemins. Ce spectacle vaut la peine d'être vu et comporte plus d'un enseignement.

***

L'ère des bistrocrates est loin d'être close. La passion du pinard - oh combien nationale - n'en a pas fini de faire des victimes. Son empire s'exercera de plus en plus au détriment de l'intelligence et de la pensée.

L'alcool est un moyen de gouvernement : il conduit tout droit au militarisme, à moins que ce ne soit le militarisme qui conduise tout droit à l'alcoolisme.

Supposez le monde débarrassé de ce fléau. Imaginez ce que serait une humanité privée de ses mastroquets. Si les boutiques de " chands de vins ", qui déshonorent Paris, disparaissaient comme par enchantement, celui-ci deviendrait habitable. La canaille y serait moins à l'aise. On y rencontrerait moins de brutes ne demandant qu'à piétiner, frapper, bousculer et tuer. On n'assisterait pas à tant de spectacles écoeurants et la politique y ferait moins de ravages. La question sociale serait peut-être résolue. La paix règnerait enfin sur la terre. Mais hélas ! ce n'est qu'un rêve, et j'entends dans la rue un ivrogne qui braille !

Les hommes ont bu, boivent et boiront sans doute éternellement. On peut souhaiter seulement qu'ils boivent un peu moins, et pensent davantage.

Gérard de LACAZE-DUTHIERS.

in LE NEO-NATURIEN, n° 9, décembre 1922-janvier 1923.

" On ne peut réfléchir sur les moeurs, qu'on ne se plaise à se rappeler l'image de la simplicité des premiers temps. C'est un beau rivage, paré des seules mains de la nature, vers lequel on tourne incessamment les yeux, et dont on se sent s'éloigner à regret ".

" J'aime encore mieux voir les hommes brouter l'herbe dans les champs, que s'entre-dévorer dans les villes ".

" Car ce n'est pas une légère entreprise de démêler ce qu'il y a d'originaire et d'artificiel dans la nature actuelle de l'homme ".

" Tous (les philosophes, n.d.r.), parlant sans cesse de besoin, d'avidité, d'oppression, de désirs et d'orgueil ont transporté dans l'état de Nature, des idées qu'ils avaient prises dans la société ".

(J.J.Rousseau, Discours sur les sciences et les arts, pour les deux premières citations, Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes, pour les deux dernières).

POURQUOI LES NATURIENS NE SONT PAS VEGETARIENS ?

...Les végétariens qui voient la cause de tous les maux dans l'absorption d'une nourriture carnée, qui prétendent sauver l'humanité en lui faisant manger des carottes...

Les abstinents qui prétendent rénover l'humanité en ne buvant que de l'eau et de la tisane et pour lesquels celui qui fume et qui ne dédaigne pas un verre de pinard n'est qu'un abruti.

Raphaël Fontanieu, **Le Plagiaire,** novembre 1922, Vienne, Isère)

Quand Emile Gravelle, le promoteur de la conception du retour à l' état naturel - ou naturianisme - lança la diffusion de ce nouvel idéal social, en 1894, il n'était alors nullement question de végétarisme et c'était l'omnivorisme seul qui était compris comme alimentation exclusivement et vraiment naturelle, c'est-à-dire qu'il était admis d'être végétarien l'été et omnivore les autres saisons.

Tuer les animaux pour s'en nourrir et s'en vêtir était du domaine de la logique de la vie naturelle, selon les naturiens de l'époque et la plupart de ceux de maintenant.

Tuer les animaux à la chasse ou au piège par besoin alimentaire et non pour l'odieux plaisir de la souffrance de nos " frères inférieurs " faisait - et fait - partie des principes naturiens, et ceux, bien rares, qui élevaient la voix en faveur du végétarisme étaient considérés en quelque sorte comme de doux maniaques, et au surplus, c'étaient des bourgeois, le plus souvent, ennemis des travailleurs et nous les regardions avec dédain, voire avec mépris, car après tout ces gens nous apparaissaient comme de vulgaires capitalistes, des exploiteurs pacifiques - et encore - mais tout de même des partisans de l'exploitation de l'homme par l'homme.

Pourtant, quelques années plus tard, des discussions ont commencé sur le végétarisme, **pour et contre**, dans le journal **l'Anarchie** (dirigé par Albert Libertad) et le végétarisme proprement dit et ses dérivés ont fait nombre de partisans chez les anarchistes, particulièrement les individualistes, enclins, d'après leurs idées, à plus d'études, d'examen, de réflexion, adeptes de la pure raison, que chez les communistes plutôt tempérants qu'abstinents en cette matière. Est-ce à dire que les Néo-Naturiens ne doivent point évoluer vers le végétarisme s'il est vraiment praticable pour ceux qui l'auront adopté ? Certes oui, si l'on peut économiser de la douleur et de la souffrance animales, cela ne pourra qu'être susceptible de rendre les humains meilleurs.

Mais ne visons pas à généraliser, à dogmatiser.

Voici quelques extraits de publications naturiennes

qui éclairent d'une lumière crue la question :

" Aux végétariens. - Nous comprenons que l'on puisse choisir la religion que l'on veut embrasser ou le parti politique que l'on veut défendre, ce sont là des choses artificielles; mais pour ce qui est des goûts, cela est fort différent. Nous prenons un exemple : un camarade n'aime pas la viande et préfère manger toute autre chose ; sa femme, au contraire, ne se repaît que de viande. Les végétariens croient-ils que nous nous sommes créés ces goûts ou bien que nous avons apportés en naissant ? Personne n'osera prétendre que nous naissons tous avec les mêmes goûts, les mêmes penchants ou les mêmes travers, il est donc certain que nos goûts pour ce qui assurera notre nourriture sont aussi variés, mais nous ajoutons que ces goûts ne sont pas exclusifs, c'est-à-dire qu'il n'y a aucun individu qui aime les végétaux et rien que les végétaux, de même qu'il n'y a aucun individu qui ne consente à ne manger que de la viande.

La nature a créé des animaux carnivores, herbivores, grainivores, des rongeurs, etc., mais à chacun d'eux elle a donné une conformation spéciale soit dans la longueur de l'intestin, soit dans la conformation de l'estomac, dans le système dentaire, etc. La constitution du tube digestif de l'homme fait que celui-ci ne peut être classé ni dans les herbivores ni dans les carnivores, il forme une classification spéciale, l'omnivore ou mangeur de tout. Il s'ensuit donc que naturellement l'homme est à la fois carnivore et herbivore, selon que ses goûts sont plus prononcés pour la viande ou pour les végétaux, il se nourrit de préférence de ceci et de cela ; chacun de nous ne peut donc pas manger constamment la même chose, cherchera à satisfaire les goûts plus ou moins prononcés que la nature a placés en lui. Or, sans nous baser sur les résultats des études anatomiques nous pouvons déclarer que la nature a placé dans l'homme l'instinct carnivore et l'instinct herbivore, sinon l'homme ne se serait nourri que de chair à l'exclusion des végétaux et vice-versa.

Le chat, par exemple, qui est naturellement carnivore mourrait de faim devant un paquet de cresson alors que le pigeon subirait le même sort s'il était en présence d'un bifteck. La nature n'ayant mis en ces deux animaux qu'un seul goût pour leur nourriture, c'est ce goût seul qu'ils satisfont. Il n'en est pas de même pour l'homme aussi nous trouvons que c'est faire violence à la nature quand l'homme se déclare exclusivement végétarien ou exclusivement carnivore."

(**L'Age d'Or**, Paris, 15 février 1900).

Dans tous les numéros du journal **Le Naturien** (Paris, 1898) et de **l'Etat Naturel** (Paris, 1894-98), à côté des " fourragères, légumineuses, arbres et arbustes " il n'est question que des " mammifères, volatiles, poissons " pour l'alimentation naturelle, et nulle part de végétarisme exclusif.

Un dessin d'Emile Gravelle (**l'Etat Naturel**, 1894) représente, comme modèle de réalisation de vie naturelle " La Vie primitive sur le territoire de France, époque préhistorique, âge de la pierre polie " et le dit dessin est accompagné de textes explicatifs.

Or, voici celui concernant " Le Repas " :

" Cuissots d'animaux, rôtis, gibiers, volailles, et tous les fruits de la saison. Avec les groseilles, les merises, les pommes, les poires et les grains de genièvre et d'anis broyés et macérés dans leurs poteries grossières,

les primitifs se composaient des boissons fermentées qui n'avaient rien de commun avec celles qui sont débitées de nos jours dans le commerce ".

Un autre dessin représente " La Chasse ".

" A cette époque, la France était en presque totalité couverte de forêts épaisses qui formaient à ses habitants un abri, l'hiver, contre les grandes bises (se renseigner sur ce point auprès des bûcherons, sabotiers, charbonniers et autres travailleurs des forêts) l'été, contre les ardeurs du soleil et où pullulaient les animaux de grandes taille: les buffles, taureaux, chevaux, cerfs, ainsi que les innombrables troupeaux de moutons, chèvres, daims, sangliers et le gibier représenté par les chevreuils, lièvres, volatiles de toutes espèces sans oublier les poissons des étangs et rivières."

Un autre numéro de **l'Etat Naturel** (février 1898) contient un dessin sur l'alimentation **naturelle** actuelle: la production **animale** y figure largement.

Voici comment s'exprime Emile Gravelle sur le végétalisme:

" Que dans la faune et la flore le fort dévore ou écrase le faible, qu'importe si le résultat est au bénéfice de l'homme. Ce n'est pas l'instant de faire du **sentiment** à l'égard des plantes et des animaux, ayons-en d'abord pour nous-mêmes.

Qu'il suffise de constater que nous, êtres privilégiés, n'avons nullement besoin de dévorer notre semblable pour vivre et qu'il est possible d'atteindre un résultat heureux: la suppression de nos souffrances ". (**L'Ordre Naturel**, novembre 1905, Paris)

Enfin, dans une brochure qui parut quelques années plus tard, **Aux Artistes Naturiens** (1908, Paris-Toulon) en un projet de colonie naturienne, j'extrais ces notes relatives à l'alimentation des colons :

" En repeuplant l'endroit d'autant d'animaux quadrupèdes et volatiles qu'il en pourrait alimenter et, en y replaçant la végétation fruitière et légumineuse originaire à laquelle son sol serait favorable, la subsistance y serait facilement obtenue.

Nécessairement, le terrain devrait être enclos afin d'y retenir les animaux et pour éviter leur voisinage serait enclose également la partie réservée à l'habitation , espace agrémenté de bosquets et buissons fleuris, frondaisons, parterres, etc. "

Comme on peut facilement s'en rendre compte une distinction bien nette s'établit entre les **Naturistes** (terme primitivement adopté par eux, je crois) **lesquels sont inévitablement végétariens** et **les** NATURIENS **et** NEO-NATURIENS **lesquels sont** OMNIVORES, sauf exceptions, comme toujours.

Maintenant, supposons des périodes de sécheresse: peu ou pas de légumes ni fruits, force sera bien de recourir à l'alimentation carnée. Bien entendu, sous le régime actuel nous pouvons encore obvier à cet inconvénient par les denrées reçues des pays étrangers ou d'une région française mieux favorisée à cet égard ; mais dans une société libre où le système capitaliste aurait disparu, peut-être n'en serait-il pas de même ? Je vois poindre la réponse, logique après tout, que feront les naturistes à cette objection : que tant que l'on n'est point acculé à ces extrémités, l'on doit rester végétarien.

C'est ainsi que dans des régions éloignées où tout

commerce ou échange est difficile sinon impossible, en cas de mauvaises récoltes il faudra bien se résigner à être omnivore, ce sera même un progrès sur le carnivorisme complet.

Et puis il ne faut pas oublier l'importante question des tempéraments divers, ce qui signifie que les uns ne pourront supporter le régime végétarien, ceci pour différentes raisons, ou le régime omnivore.

Donc, il nous semble que la raison nous indique que nous devons accepter tel régime alimentaire qui nous convient, à la condition essentielle de ne se livrer à aucun abus, en un mot, **de rejeter le dogme végétarien**, comme tous les dogmes.

Un naturiste, ai-je dit, est nécessairement végétarien comme le naturien est omnivore, toujours d'après le sens primitif donné à ces expressions qui ont conservé toute leur valeur : à ce propos, confusion est faite par le **Foyer Naturien** (de Brest) qui, étant végétarien est par conséquent **naturiste** et nullement **naturien.**

Non seulement les **naturiens** (ou ont été) sont omnivores, mais ils possèdent encore d'autres défauts : ils sont fumeurs, buveurs de bon vin naturel, et même (frémisez, ô purs parmi les purs, ô abstinents !...) ils ne dédaignent point un petit verre d'alcool, mais du bon, du naturel, quoi!

Oh ! sans abus, un très faible usage, une occasion qui se présente avec des campagnards, parfois, mais enfin il sied de dire la vérité ici, il s'agit de ne tromper personne, ni les foules, ni les individus.

Et enfin (car ce n'est pas tout encore...ô puristes, ô vertuistes...ô horreur ! au point de vue sentimental et sexuel, ce sont disciples du bon Rabelais ! ...

Et, ma foi, comme vous le voyez, ce sont des gens qui aiment les bonnes choses, la bonne chère, sagement sélectionnée, et aussi la chair de la femme aimée que Dame Nature créa spécialement pour les délices des amants voluptueux...

Vous voyez que les naturiens et néo-naturiens **ne sont pas des naturistes**, qu'il y a des différences entre les deux, et du reste, ils ne trompent personne en se disant ce qu'ils sont, des naturiens et néo-naturiens et non des naturistes.

Les naturistes sont généralement **sectaires**, étroits, d'esprit dogmatique, nous en voyons une preuve dans leurs revues **Hygie** et **La Revue Naturiste** qui ne publient que des études se rapportant strictement au végataRisme, au végétaLisme, à l'antialcoolisme mais jamais ne parlent de naturianisme social comme nous le faisons ici au **Néo-Naturien** où tous les modes de vie naturelle sont exposés ou tout au moins sont mentionnés si la place fait défaut, par conséquent les naturiens et néo-naturiens sont anti-sectaires **parce libertaires,** et c'est aussi pour cela qu'ils comprennent que tous les individus possèdent leurs caractères, leurs tempéraments, leur idéal personnel, ne peuvent se plier à une règle commune, à un credo quelconque ; ce qui convient à l'un ne saurait plaire à l'autre et du moment que la différence qui en résulte est du domaine de la raison, il est humain, il est digne, il est juste d'en tenir compte.

Les naturiens ou néo-naturiens aiment rire, peut-être moqueurs, tandis que les naturistes font figures de gens réservés, sévères, pudibonds, puritains.

Ce n'est point comme pourraient le croire à tort

les naturistes que les naturiens et néo-naturiens se considèrent comme vicieux parce qu'ils sont un tantinet fumeurs, ou buveurs de vin naturel ou d'eau rougie, non, ils sont ainsi parce qu'ils sont absolument persuadés qu'agir de cette façon est en conformité avec les lois naturelles de la différence des goûts et aussi des caractères, ainsi que la diversité des tempéraments et des climats, ce qui explique selon eux, variétés de conceptions de vie naturelle : vie simple sédentaire, vie simple nomade, végétaRisme, végétaLisme, fruitarisme, néo-naturianisme, etc.

Et voici encore d'autres arguments que me décochèrent autrefois des camarades anarchistes dans le journal **l'Anarchie** (Paris, avril et mai 1906) dont j'ai parlé plus haut, **alors que moi, omnivore anti-sectaire, je leur exposais les méthodes végétariennes :**

" A André Lorulot - Le végétarisme, c'est de l'hygiène sociale, c'est donc plus qu'une question individuelle. Il contient beaucoup de choses sensées. Comme idéal, le végétarisme est sublime : la paix entre les hommes et les animaux ! Est-il possible ? Je ne le crois réalisable que partiellement.

Le machinisme minima que tu désires sera réalité dans une société anarchiste, penses-tu, oui mais comme il n'y aura plus d'autorité, il y aura insuffisamment d'individus conscients pour que tout marche en harmonie. Autrefois, nous avons cru aussi au machinisme sauveur et féerique, mais nous en sommes revenus. Ne comptons pas sur le sentiment.

Ce n'est point retour en arrière que de vivre d'après les lois naturelles puisqu'elles sont logiques, au contraire, c'est marche en avant, progrès réel. Du reste, nous tenons compte de l'évolution, manifestation naturelle.

Voler dans les airs (ballons, aéroplanes) et traverser furieusement les espaces (autos, chemins de fer, navires) est l'idéal des anarchistes scientifiques à outrance (besoins civilisés, c'est-à-dire inutiles) et tout cela n'est possible qu'avec des esclaves. Alors, en anarchie...

Le naturisme scientifique que tu préconises se rapproche du naturisme libertaire : le sauvagisme, c'est la nature intégrale.

Maintenant, naturianisme et sauvagisme ne peuvent être **déviations anarchiques** puisque tous deux suppriment l'autorité laquelle est de source civilisée, c'est-à-dire anti-naturelle. "

(HENRI ZISLY)

Cela comme on le voit, c'est ma réponse à certaines réflexions et voici maintenant celles de mon contradicteur.

" A Henri Zisly. - Les considérations que tu m'apportes à propos du naturisme ne me semblent pas se rapporter à l'exposé de ma conception de **vie naturienne scientifique .**

J'avais déjà répondu aux objections que tu me fais et du reste je me réserve d'indiquer ultérieurement d'une façon complète et détaillée comment je comprends les rapports **de l'homme, de la nature et de la science.**

Ce sera pour plus tard, pour aujourd'hui je me contenterai de te poser deux questions à propos de la définition du végétarisme - **hygiène sociale** (?)

1° Qu'entends-tu par " la paix entre les hommes et les animaux " ? Cette paix est-elle désirable ? Pourquoi?

2° Cette entente fonctionnera-t-elle entre **tous** les hommes et **tous** les animaux ? Y aura-t-il des exceptions ? Lesquelles ? Pourquoi ? Des réponses claires et précises

à ces questions faciliteraient la discussion du problème. Ensuite nous verrons à t'en poser d'autres. "

(André Lorulot)

" A André Lorulot - **Hygiène sociale.** - Hygiène **alimentaire** surtout, puisque d'après les végétariens toutes les maladies proviennent des excitants solides et liquides que tous les humains absorbent en plus ou moins grande quantité et les remèdes préconisés sont les seuls agents naturels: l'eau, l'air, le soleil, la terre, la gymnastique.

J'ai dit **hygiène sociale** en ce sens : les gens vivant désormais une vie normale, débarrassée des tares actuelles, seront susceptibles d'harmonie sociale, voilà ce qu'est, en substance, le végétarisme. Je suis donc obligé de conclure que ce n'est plus une question **individuelle.** Tu peux aussi étudier plus à loisir le végétarisme dans ses publications spéciales, car la reproduction de ses développements m'est impossible ici. J'ajouterai que les libertaires sont en minorité chez les végétariens, tandis que la majorité est surtout composée d'individus d'opinions bourgeoises diverses.

1 - J'entends par " paix entre les hommes et les animaux " tout simplement le respect de la " vie humaine animale " par l'homme, si celui-ci venait à adopter le régime végétarien, puisqu'en effet par l'application de ce même régime il n'y aurait pas lieu, comme actuellement de metttre à mort les animaux " comestibles ". Et cette paix entre hommes et animaux est évidemment désirable puisqu'il y aurait plus de bonheur, plus de joie sur la terre, attendu que l'homme vivrait harmoniquement avec son frère " inférieur " : il n'y aurait plus de sang animal versé inutilement.

2 - Cette entente des hommes et des animaux ne peut fonctionner qu'avec des individus pratiquant le végétarisme " mais ne peut exister avec tous les animaux ", j'entends ceux qui " sont nuisibles ou féroces " : il y aura donc inévitablement des exceptions. Pourquoi ? Parce qu'il serait stupide, à mon sens, de se laisser dévorer bénévolement ou être la proie des moustiques, par exemple.

On pourra objecter que les humains ne consommant plus de viande, les animaux se multiplieraient à l'infini et finiraient par devenir un véritable fléau. A cela, les végétariens répondent, non sans une certaine justesse, que l'élevage artificiel, actuellement en usage, étant disparu, il n' y aura plus lieu de craindre la surproduction animale. Comme je l'ai déjà écrit, le végétarisme régnant sur toute la terre, ce serait sublime, mais il ne me paraît réalisable que partiellement, d'après certaines régions, températures et circonstances. "

(Henri Zisly)

Et voici un nouveau contradicteur qui intervient dans la discussion.

" A Henri Zisly. - J'ai critiqué vivement Lorulot à cause de son rigorisme et je viens critiquer le vôtre. Il faut toujours éviter de tomber dans l'absolu - et ce n'est pas toujours facile - sinon on risque de dire des bétises comme font les végétariens.

1 - Je suis un sentimental et je n'aime point les mécaniques humaines qui ne sentent rien, mais vraiment vous tombez dans une sensiblerie quelque peu ridicule. Qu'est-ce que ce " respect de la vie humaine animale ?

Ou les animaux sont utiles à l'homme et il doit s'en servir, ou ils sont inutiles et par là nuisibles et il doit

les détruire.

Pourquoi faites-vous des différences entre la substance plante et la substance animale ? Question d'azote en plus ou en moins, voilà tout. Je n'ai pas à vivre harmoniquement avec ce qui m'indiffère.

J'ai à pratiquer la **sélection universelle à MON profit**, c'est cela seul que doivent faire les anarchistes, le reste est du temps perdu.

La cellule animale diffère fort peu de la cellule végétale et c'est d'un tolstoïsme pleurnichard et nullement scientifique que de ne pas vouloir manger de viande par sentimentalisme.

Nous avons à soumettre à notre égoïsme tout ce qui peut être utile à notre conservation et à notre développement et à détruire promptement ce qui peut être nuisible, minéraux ou plantes, animaux ou hommes. C'est une des lois naturelles les plus inviolables et que vous ne pouvez enfreindre sous peine de péricliter ou de mourir.

Pourquoi ne conservez-vous pas vos spermatozoïdes dans des bocaux, ce sont pourtant vos " frères inférieurs"?

2 - Si vous étudiiez la physiologie vous apprendriez que le suc gastrique et le suc pancréatique ont pour mission de transformer les albuminoïdes en peptones et que le pancréas avec l'aide de la bile doit émulsionner les graisses, or ces produits ne se trouvent que dans la viande ou presque et l'homme essentiellement omnivore - et je pourrai m'étendre sur ce sujet si vous le désirez - pâtit nécessairement de l'absence d'un élément utile à la vie des cellules. On apprend en phrénologie que certains tempéraments dits **penseurs** dont la dépense cellulaire est d'un certain ordre peuvent se nourrir presque exclusivement de légumes et de poissons mais que par contre ceux dits **moteurs** périraient infailliblement d'un tel régime et la chair animale leur est indispensable.

Il faut adapter son alimentation à sa disposition héréditaire anatomique.

Eriger des dogmes en cette matière serait une hérésie."

(Mauricius)

Je poursuis la discussion, car je crois qu'elle est nécessaire et surtout éducative :

" A Henri Zisly. - Pour que le végétarisme soit une " hygiène sociale " il faudrait d'abord et avant tout qu'il soit une " hygiène individuelle ". C'est ce que je conteste.

Notre organisme a besoin pour sa nutrition de graisse, d'hydrates de carbone, d'albuminoïdes, etc., nous trouvons ces corps dans les trois règnes de la nature : minéraux, végétaux, animaux.

Ensuite l'exclusive alimentation végétale amène un excès de dépuratif qui produit de l'affaiblissement, l'appauvrissement du sang et l'anémie, ainsi que des troubles, des abcès, des furoncles, etc., et d'autre part, des maux d'estomacs.

Si je ne craignais de mettre ton sauvagisme à une trop rude épreuve, je te conseillerais la lecture des **primitifs** de Reclus. Tu y verrais que les Esquimaux sont contraints par la température à consommer beaucoup de graisse pour récupérer de la chaleur.

Enfin ils ne peuvent manger d'herbes ni de légumes pour une bonne raison, c'est qu'il n'y en a jamais dans leur pays.

Crois-tu donc lutter aux colonies, sous les tropiques,

contre l'anémie par la consommation de légumes. C'est absolument impossible.

Ce qui est certain c'est que nous devons consommer des légumes ainsi que des viandes. Un seul cas est en faveur du végétarisme absolu, c'est le cas de **maladie.**

On soumet alors les individus atteints à un régime spécial mais on ne peut appliquer cela à des hommes bien portants et bien constitués.

Le végétarisme n'est pas hygiénique, c'est tout simplement une folie sentimentale.

Il n'est pas intéressant de rechercher la paix entre les hommes et les animaux.

Ce qui est intéressant pour les hommes c'est de rechercher à vivre le mieux possible et dans les meilleures conditions possibles, fût-ce même au détriment des animaux.

Il n'y a pas lieu, comme tu le dis, de verser inutilement le sang des animaux, mais utilement, c'est-à-dire pour le bien de notre espèce.

Tu es bien illogique. Tu te bases sur le respect de la vie animale pour asseoir ta chancelante théorie et plus loin tu ajoutes qu'il y a lieu de supprimer les animaux dits féroces. Ton respect de la vie, ton eucharistique amour, disparaît donc en cette occasion.

Pourquoi ne pas te laisser dévorer ?

On est doux, chrétien, plein d'amour et de bonté ou bien on ne l'est pas.

Il faut être logique et aller jusqu'au bout. Quelle différence y a-t-il entre le fait de tuer un animal pour me nourrir et ne pas disparaître et le fait de tuer un autre animal qui cherche à me détruire ? L'acte est équivalent. Le végétarisme est donc absurde, il est du reste, comme tu l'avoues, irréalisable en raison du climat, de la température et surtout de l'adaptation, car notre organisme, notre dentition, notre estomac sont habitués à des conditions que nous ne pouvons modifier sans danger pour notre santé.

Nous ne pouvons renoncer à tout ce qui est d'essence animale, viande, oeufs, graisse, poissons indispensables à notre alimentation. Une petite observation. En sauvagisme, on supprimera, paraît-t-il, tout l'artificiel. Par conséquent, plus de chaussures, plus de vêtements tissés. Il faudra les remplacer par des peaux de bêtes. Au nom du végétarisme, on ne pourra pas tuer ces animaux pour les dépouiller ! Comment arranger tout ceci ? En restant tout nu ?

Et j'y pense. Une simple salade, un pauvre chardon, ne fut-ce qu'un brin d'herbe, est-ce que tout cela n'est pas la vie ?

Je ne vois plus que faire. De deux choses l'une, ou vivre en détruisant, ou crever moi-même, tout nu, près d'un ruisseau, crever de faim et de froid. "

(André Lorulot)

Ici s'arrête cette controverse publique car la réponse que j'adressai à mes deux contradicteurs ne fut pas publiée, ces derniers n'ayant pas jugé utile de répondre à nouveau.

Mais les végétariens sont-ils vraiment si rigoristes que cela ? Evidemment, il y en a qui admettent des exceptions.

Ainsi, voici deux opinions où se trouve émise l'utilité du **coup de fouet :**

" C'est énoncer une banalité que dire que l'homme qui dépense une grande activité physique ou cérébrale a plus à reconstituer que le rentier désoeuvré. Un compagnon terrassier

ne saurait s'alimenter comme un étudiant, cela se conçoit aisément. D'autre part, les gens maigres augmenteront leur portion, les individus gras la diminueront puisque la plupart d'entre eux ont des réserves de graisse. "

Plus haut le même auteur explique que " la ration type détaillée précédemment n'est pas une ration fixe ; je veux dire par là qu'elle est susceptible de modifications. Il ne faudrait pas suivre à la lettre les poids donnés, pas plus qu'il serait sage de transformer sa cuisine en laboratoire.

Il tombe sous le sens commun que notre alimentation doit se ressentir des conditions climatériques du moment, de notre état d'esprit, de nos conditions particulières et personnelles de vie, aussi, en chaque circonstance, il y a un doigté à observer. "

(Pierre Nada, **la Vie Anarchiste**, St-Maur, 5 mai 1913)

Je maintiens que des stimulants sont parfois nécessaires à employer dans des cas spéciaux, des circonstances déterminées, témoin ce fait raconté par un végétarien rendant compte de son alimentation journalière pendant une excursion en montagne de plusieurs jours de durée :

" **Pour les grands efforts de 12 à 18 heures, sac au dos.** - Au départ, à 3 heures du matin : chocolat à l'avoine, au lait, sans rien de solide. A 9 heures, une tartine de pain, miel, beurre, un oeuf cru. En route, par ci, par là, touché aux provisions de poche, aux pruneaux secs. A midi, un oeuf cru, une tartine de pain très beurrée avec miel ou fromage ; boisson de thé dans la gourde. A 4 heures, une tartine. Le soir, à l'arrivée : un litre de lait chaud, sans manger. Pour recommencer le lendemain ; le soir dans les cabanes : macaroni, fromage ; quelquefois **une cigarette** ou **un cigare** (c'est moi qui souligne. - Z). Aucune constipation possible avec ce genre d'alimentation. "

Supposez un instant, ami lecteur, que ce végétarien fumant **une cigarette** ou **un cigare**, soit aperçu par un omnivore juste à ce moment là, s'il ne s'adresse pas directement au végétarien, il se dira : " Tous les mêmes, ces gens-là, ils ne sont abstinents qu'en paroles ", ce en quoi il aura parfaitement tort étant donné qu'il ne faut pas toujours se fier aux apparences, celles-ci étant souvent trompeuses.

Mais notre excursionniste s'empresse d'ajouter prudemment:

" Tous les excitants ci-dessus ne sont que des momentanés :thé, chocolat, tabac. Ne pas les continuer au repos, après, ce qui est la tentation et l'habitude chez tout le monde. Ce dernier régime n'est donc pas normal et ne doit pas se faire longtemps ni souvent. "

(**La Revue Naturiste**, Brévannes, novembre 1922).

Et voilà !

Ma conclusion ?

Malgré les quelques arguments probants en faveur d'une alimentation omnivore que j'ai apportés en cette étude, il se pourrait fort bien que les naturiens deviennent, plus tard, les circonstances le facilitant, des naturistes... c'est-à-dire des végétariens. Mais je n'en sais rien, je n'affirme rien, c'est peut-être...

C'est du reste, le travail de l'avenir susceptible de nous ouvrir de nouveaux horizons.

HENRI ZISLY.

Nous tenons à déclarer publiquement que nous ne pouvons accepter de suivre notre collaborateur Zisly dans le sentier épineux où il veut nous conduire et qui, si nous le suivions, ne manquerait pas de nous perdre dans cette erreur - où Zisly semble lui-même égaré - qu'il puisse exister de l'alcool naturel ! L'alcool, produit distillé, donc non naturel, outre les dangers qu'il fait courir à l'humanité - nous en reparlerons du reste plus tard - nécessite un matériel motivant une industrie que nous classons dans les industries inutiles, qu'en bon naturien nous combattons.

N.D.L.R.

in LE NEO-NATURIEN, n° 10, février - mars 1923.

" Quand on songe à la bonne constitution des Sauvages, au moins de ceux que nous n'avons pas perdus avec nos liqueurs fortes, quand on sait qu'ils ne connaissaient presque d'autres maladies que les blessures et la vieillesse, on est très porté à croire qu'on ferait aisément l'histoire des maladies humaines en suivant celle de la société civile ".

" La société n'offre plus aux yeux du sage qu'un assemblage d'hommes artificiels et de passions factices qui sont l'ouvrage de toutes ces nouvelles relations et n'ont aucun fondement dans la Nature ".

(J.J.Rousseau, Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes).

" Le respect de la nature fait partie du credo de nombreuses cultures et de religions, mais le matérialisme né de la révolution industrielle en Occident et qui repose sur l'exploitation de la nature a fini par se répandre dans le monde entier. Pourtant, plus on prend conscience des impératifs écologiques et plus il apparaît que l'humanité toute entière doit adopter un mode de vie qui lui permette de vivre en symbiose avec la nature au lieu de l'exploiter ".

(A.King, La voie holistique vers une société globale).

LE PROBLEME DE LA VIANDE

POINT DE VUE MORAL

(Suite)

Le végétalisme, c'est la terre libre ; les hommes ne seront libres qu'à cette condition ; libérer la terre des cultures malfaisantes, parasitaires, qui la couvrent dans sa plus grande étendue ; lui restituer les espaces immenses consacrés à l'élevage des animaux sacrifiés et la débarrasser des palais élevés au culte de la bêtise, de la vanité, du mensonge où la corruption, la débauche, le scandale, l'infamie, la scélératesse et la prostitution tiennent librement boutique.

Le végétalisme ne nie pas la science, il lutte pour la dégager de l'industrialisme pernicieux.

Le végétalisme, c'est l'homme enfin responsable par le libre jeu de ses facultés et l'équilibre de ses sens rétabli, **autant que peut le permettre l'état physique que toute une longue lignée d'intoxiqués nous légua.**

Le végétalien peut s'approcher d'un autre homme et lui assurer qu'il ne le dépouillera pas, car il peut tenir sa promesse.

Le végétalien, lui seul, peut, sans hypocrisie, sans calcul, admirer, affectionner, caresser une bête, car il ne tue point.

Le végétalien peut, lui seul, garantir l'avenir, car il ne compromet jamais le présent ; il peut enseigner à l'enfant, artisan de l'avenir, le secret de toutes les libertés, de toutes les jouissances nobles, de toutes les savoirs féconds.

Le végétalien seul est généreux envers ses semblables car il ne peut vraiment anticiper sur la part d'autrui. L'homme bon envers lui-même peut seul être secourable à son prochain, je le répète. Le plaisir, chez le végétalien accompli (il n'est du reste question que de celui-là), est sain ; chez les autres il n'est que douleur déplacée.

Le végétarien sera moins sensible, moins fraternel que le végétalien car, par son alimentation, il entretiendra un nombre plus grand de trafics coupables.

Le végétalien est vraiment novateur, car il n'a plus de tendance à l'hérédité, à l'habitude, à reproduire le passé de son histoire, de sa race. L'habitude, c'est de se répéter dans la vie, c'est nier le progrès. Nos ancêtres avaient des qualités de bêtes (ici le terme n'est pas employé dans un sens péjoratif). Peut-on vivre de leur passé dans un siècle qui n'est plus le leur ? Et cependant l'homme contemporain n'est qu'une mosaïque des **pires** instincts de l'homme-bête.

Les peuples ne seront jamais maîtres de leurs rapports, ne connaîtront jamais de paix universelle " tant que les vices actifs égorgeront les vertus passives ", tant que le massacre des êtres sensibles et l'usage des stupéfiants seront élevés à la hauteur d'un principe de vie.

Le végétalisme nous fait réaliser d'emblée un des principes fondamentaux de tout le problème moral : accumuler de moins en moins de souffrance autour de soi.

Ici, ouvrons une parenthèse. Nos adversaires opposeront à la souffrance des bêtes immolées celle de la plante capable de sensibilité et de douleur, malgré ce que Tolstoï, Han Ryner et cent autres penseurs scientistes et botanistes en ont déjà dit : " Mais si nous devons avoir pitié des brebis et des lapins, nous devons aussi avoir pitié des loups et des rats ", disent les adversaires du végétarisme. Nous avons, en effet, pitié d'eux, répondent les végétariens, et tâchons de les rendre inoffensifs sans les tuer, dans la mesure du possible. " Mais il y a aussi les plantes qui sont, elles aussi des êtres vivants, et vous anéantissez leur existence", disent encore les adversaires du végétarisme.

" Mais cette argumentation, mieux que toute autre, détermine les moyens d'action du végétarisme. Le végétarisme idéal consiste à se nourrir des fruits, c'est-à-dire de l'enveloppe des graines qui, elles, recèlent la vie : les pommes, les pêches, les melons, les baies. Les hygiénistes considèrent cette nourriture comme la plus saine et son emploi n'exige pas le sacrifice des vies. Ce qui frappe encore, c'est que ces produits, étant très agréables au goût, sont cueillis par l'homme et celui-ci, en les mangeant, dissémine leurs graines sur la surface du globe ". (Léon Tolstoï).

" La plante souffre peut-être, mais l'animal souffre certainement. Plutôt que l'intolérable certitude de causer une souffrance évidente, j'accepte le risque cruel encore, mais inévitable, de créer une souffrance possible. Quand je fais tout ce que je peux, je ne m'adresse plus aucun reproche. A manger l'animal que j'ai nourri d'abord de la plante, j'ajouterais d'ailleurs la souffrance possible à la souffrance certaine et je détruirais deux formes de vie au lieu d'une". (Han RYNER).

J'ajoute à cela qu'on ne fait pas plus de mal à l'épinard, à l'oseille, à une salade, à un chou, à un pissenlit, à la chicorée, et nombre d'autres plantes alimentaires - QUAND ON SAIT OPERER en leur cueillant des feuilles - que l'on n'en fait à un mouton en lui coupant sa laine, ou que nous n'en ressentons nous-mêmes en nous coupant les ongles ou en nous faisant tailler les cheveux.

Quant aux céréales et aux légumineux ils ne sont recueillis que lorsque l'épi ou le plant est mort. Je ne puis prélever ma vie sur l'animal sans qu'il en meure et je peux prélever ma vie sur l'arbre et la plante sans attenter à la leur, bien au contraire (1).

C'est toujours sans être instrument d'esclavage et de douleur que je récupérerai la graisse indispensable au bon fonctionnement de mon organisme, en récoltant l'olive, le pavot, la noix, la cacahuète, l'amande, etc.

La place dans cette parenthèse est bien choisie pour répondre à un contradicteur disant que " Si l'on ne chassait et mangeait les bêtes, nous en serions menacés ". Elle est bien simple à résoudre, cette question : 1° Ne plus élever de bêtes pour les sacrifier à l'abattoir ou pour le divin plaisir de la chasse ; 2° Jeter à bas les clôtures de terrains de chasse et licencier 20.000 **braves** gardes-chasse qui pourraient alors s'occuper de travaux utiles ; 3° Laisser la bride sur le cou aux braconniers : deux mois après le bétail et les chasseurs ne seraient plus un **égal danger** pour le paisible végétalien. En tout cas, lorsque nous sommes menacés par les rats (qu'on ne mange pas), leur destruction ne donne pas lieu à des tueries en fanfare où l'odieux le

dispute au ridicule, à des chasses à courre **bénies**, présidées par la très pieuse et très honorée Madame la duchesse d'Uzès. Ce n'est pas parce qu'on est menacé d'invasion par les pigeons et les taureaux qu'on organise les tirs aux pigeons et les corridas.

Si nous avions à nous débarrasser d'animaux compromettant notre sécurité, nous le ferions sans souffrance inutile en ne consommant pas plus leur chair qu'on ne consomme celle de milliers de bêtes tuées à la guerre ou jetées à l'égoût ou à l'échaudoir, journellement, par la seule volonté d'un mandataire aux halles de Paris ou d'ailleurs, à l'effet de servir des intérêts criminels. Ne pas tuer inutilement, ne pas tuer par goût, voilà notre formule.

***

La plupart de ceux qui nous interdisent de réformer le tempérament et la nature des hommes par l' "aliment innocent", prétendent manger l'aliment cruel le plus mauvais avec un tel esprit qu'ils ne pourraient se faire mal et faire le mal !... L'aliment serait pour leur conscience et pour leur organisme ce qu'ils désirent qu'il soit et feraient ce qu'ils désirent qu'il fasse...! O imagination, voilà bien de tes coups !

C'est trop simple ou plutôt c'est trop bête, et cependant c'est avec de tels arguments qu'on légitime les pires fantaisies et qu'on entretient tous les sadismes.

N'est-ce pas nier l'influence essentielle des éléments constitutifs de tout état, de tout tempérament, de toute nature, que comporte **l'aliment base de vie ?**

Dans le chapitre XVII du vieux, très vieux poème hindou, le plus célèbre de la collection des Pourânas, le Bhagavata-Gitâ, nous voyons déjà fixer le rapport qu'on peut établir entre l'aliment et la nature de l'homme :

Verset VII. - " Il y aussi, selon les personnes, trois sortes d'aliments agréables, écoutes-en les différences.

Verset VIII. - " Les aliments substantiels, qui augmentent la vie, la force, la santé, le bien-être, la joie, aliments savoureux, doux, fermes, suaves, plaisent aux hommes de vérité.

Verset IX. - " Les hommes de désirs aiment les aliments âcres, acides, salés très chauds, amers, acerbes, échauffants, aliments féconds en douleurs et en maladies.

Verset X. - " Un aliment vieux, affadi, de mauvaise odeur, corrompu, rejeté même souillé, est la meilleure nourriture qui plaît aux hommes de ténèbres. "

En ce qui me concerne, je fus, un instant dans ma vie, homme de désirs et homme de ténèbres **par ignorance**, ne connaissant rien de cette science, cependant si simple, la première : le choix de l'aliment. Dès que je fus averti de cette science et que je consentis à sa pratique, je changeai de tempérament, c'est-à-dire de sentiment. Bien mieux. J'ai fait changer de tempérament à bien des gens en les prévenant contre le stupéfiant et l'aliment cruel toxique en leur démontrant par expérimentation qu'on pouvait très bien ne plus être tributaire servile d'un tempérament, mais les connaître tous. J'ai démontré, d'autre part, qu'il ne fallait pas confondre tempérament (sentiment) avec nature (physique) ; j'ai démontré enfin, par mon exemple rendu public, que si la nature évoluait sur un fond qui lui est, certes, propre, combien

ce fonds pouvait évoluer lui-même sous la conduite de ce bon guide : l'aliment, le vrai, le vivant, le sain, le naturel, exempt de cruauté et de gourmandise !

L'aliment, le faux, le morbide, l'impur, le déraisonnable est le facteur primordial qui engendre tous les maux, tous les abus, tous les conflits, toutes les défaites, toutes les abdications.

N'est-ce pas parce que les hommes ont le préjugé de la **charogne alimentaire** qu'ils justifient les fantaisies les plus ignominieuses telles que courses de taureaux (2), combats de coqs, tirs aux pigeons et aux canards ? Voyons encore :

Est-ce ma faute, à moi, végétalien, qui, non seulement ne dépouille pas l'animal, mais refuse de l'exploiter, si on découvre, chaque jour, des wagons, des trains entiers, chargés de bétails mort d'inanition ?

Est-ce ma faute, à moi, végétalien, si on creva, un certain jour, par représailles , les yeux, et cassa les pattes des malheureuses bêtes du " Marché aux Chevaux de Vaugirard " ?

Est-ce ma faute, à moi, végétalien, le lait cher, rare et frelaté, provoquant d'infernales hécatombes parmi les petits déshérités ?

Est-ce ma faute, à moi végétalien - qui ne vit que de saines récoltes -, la guerre de conquête territoriale en vue d'accaparer de plus en plus de terre que l'on sacrifie à la bête, à la chasse, aux cultures qui fournissent un tribut fantastique à la maladie, à la folie, à la mort ?

" ...Ces hommes pour apaiser leur faim
N'ont pas assez des fruits que Dieu mit sous leur main.
Par un crime envers Dieu, dont frémit la Nature,
Ils demandent au sang une autre nourriture.
Dans leur cité fangeuse il coule par ruisseaux!
Les cadavres y sont étalés en monceaux,
Ils traînent par les pieds, des fleurs de la prairie,
L'innocente brebis que leur main a nourrie.
Et sous l'oeil de l'agneau l'égorgeant sans remords,
Ils savourent ses chairs et vivent de la mort.
...
De cruels aliments incessamment repus,
Toute pitié s'efface en leurs coeurs corrompus.
Le meurtre par milliers s'appelle une victoire,
C'est en lettres de sang que l'on écrit la gloire."

LAMARTINE.

***

Alors je demande aux carnivores, **aux mortigènes**, quel idéal et quelle morale les guident ou les impulsent dans leur action de destruction et de mort ? Auraient-ils le cynisme de répondre : : la liberté ?

Pitoyable conception de la liberté des autres et de la sienne propre que de se vouer à tous les asservissements, à toutes les corruptions, , à toutes les aberrations, à tous les malheurs !

Je demande aussi aux carnivores s'il le faut de la volonté et de la conscience pour manger de la viande et

si le buveur fait acte de volonté quand il se saoule ? Non, carnivores, ivrognes, tabagistes et tous toxicomanes obéissent, l'un comme l'autre à cet esprit d'imitation qui caractérise les hommes faibles ; ils ont vu manger de la chair, boire ou fumer, ils fument, boivent et se repaissent de sang et de douleur, et ils s'excusent en se découvrant un "tempérament à çà ". Voilà comment on acquiert un tempérament ! et, ce qui est plus triste, comment l'on fait de toutes pièces celui de ses rejetons !

Les plus intellectuels, comme les plus simples des carnivores admettent que changer de milieu c'est changer de goûts et de nature...Que l'habitude est une seconde nature...Qu'il faut donner du pain au famélique pour qu'il y plante son couteau menaçant...Que la liberté émancipe...Que la misère avilit...Que la richesse pourrit...Que l'ignorance est mère de toutes les fautes...Que les bonnes digestions font les bons tempéraments...Que l'éducation est le pain de la vie belle et noble...etc., etc., et ils nous interdisent ensuite de réformer tempérament et amender nature de l'individu. Et c'est fort d'une telle opinion, qu'ils sanctifient leur bas égoïsme, leur cruauté, qu'ils s'excusent de tromper, de haïr, de frapper et de tuer, se réclamant des théories d'un Darwin, d'un Le Dantec, ou d'autres encore, dont les philosophies n'ont été créées - et interprétées surtout - que pour servir un pouvoir, un siècle qui passent et qui...finissent dans un peu plus d'opprobre et de honte que les précédents. **Quand les gouvernés vivent du meurtre, il ne faut pas s'étonner que l'histoire des Etats s'écrive en lettres de sang. Quand les hommes ont pour guide de vie l'insensibilité ; pour règle dans leurs rapports, la méfiance et la trahison ; pour base de transaction, la rapine ; comme objet, jouir ; comme moyen, la cruauté, ils auront comme issue la loi, le juge, le gendarme, le bourreau et la guerre par-dessus tout : le sang appelle le sang ; celui qui a frappé par l'épée...**

***

La trahison des hommes de parti, et des " apôtres de l'idéal " n'est-elle pas imputable à la nature de leurs besoins insatiables plus qu'à leur vanité ou leur ambition?

Les idoles elles-mêmes ne représentent-elles pas les faux besoins inassouvis, les désirs fantaisistes jamais satisfaits ; les illusions personnifiées ? La déchéance des meneurs, des faux prophètes, comme des vrais, comme des fétiches, amenant la consternation et le désespoir de ceux qui les avaient exaltés, encensés, glorifiés, divinisés, n'est-elle pas due à la fin des illusions elles-mêmes et à la faillite des espoirs insensés déçus, trahis, qu'une vie simple et harmonique ne saurait entretenir ?

Heureux le jour où les hommes seront acquis à cette vérité si naturelle, si élémentaire, ,qui consiste à savoir que l'aliment taré, malade, contaminé, mort, putride, soumis par surcroît à tous les trucages, à tous les tripotages, livré à tous les trafics, confié à toutes les ignorances, ne peut faire d'eux que des êtres aussi artificiels et morbides que cet artifice et cette morbidité qui ont édifié leur vie organique, toute leur vie donc !

Souhaitons ce jour proche, car c'est de partout insécurité, soupçon ; partout tristesse, dégoût ; partout

découragement, accablement, abandon, état qui caractérise bien un siècle de thérapeutique et de décadence dont le carnivorisme supportera toute la responsabilité.

> " La bête humaine était déchaînée et l'envergure de ses massacres imposait au monde le prestige de sa puissance ".
>
> " **La vague de Luxure** ", J.C.HOLL.

L'homme ne peut plus tant souffrir et faire souffrir autour de lui. Il réfléchira. Après s'être prosterné devant tous les autels prometteurs de félicité, après avoir servi tous les idéals bâtisseurs de ciel, cotisé à toutes les entreprises d'affranchissement politique et d'émancipation économique, l'homme en arrivera bien à concevoir qu'il lui suffirait de simplifier sa vie extérieure, dans les limites du rationnel et de l'idéal, pour retrouver par la santé, la force et la conscience : paix, bien-être et liberté, qu'il réclame à... Dieu ou à la Révolution !

J'en ai terminé et, selon ma promesse, je n'ai pas exposé la morale végétalienne ; mais on conçoit facilement que l'exercice de cette pratique de vie juste, éclairée, à la portée de tous, doit offrir tous les éléments dont une saine morale s'inspirera ; bonheur, sécurité, honneur, ce dernier mot enfin réhabilité ! **Le Végétalisme ne pose aucun problème, il les résout tous.** En un mot le végétalisme ne s'égare pas dans les abîmes insondables de l'abstruse question du BIEN et du MAL, ni dans les transcendentaux problèmes de l'ABSOLU où l'intelligence agonise, inventions machiavéliques des " dieux malins " serviteurs des industriels du malheur; le végétalisme, **c'est le mieux, c'est la moindre inhumanité.**

ENVOI :

Allez, messieurs les carnivores ! Allez, gavés, surmenés, encrassés, intoxiqués, empoisonnés, congestionnés, perturbés, excités, agités, stupéfiés, continuez à vous croire les dispensateurs de vérité, de moralité, de beauté et d'humanité!

Allez donc, vendangeurs de la mort, exalter dans le peuple, que vous dites aimer et servir, les vertus qui sont la garantie d'un avenir de paix, de prospérité et de progrès humain...! A vous la parole. Nous vous insérerons pour la défense de votre...idéal, la justification de votre... morale au nom desquels vous proclamez saintes la servitude et la gloire ensanglantée des charniers, et par lesquels vous encombrez l'horizon magnifique d'incendies formidables et d'innombrables échafauds blancs, rouges ou noirs, dont le spectacle satisfait à vos foules suant le cadavre !

(**A suivre**) Louis RIMBAULT.

(1) L'homme ainsi que l'abeille peut non seulement aider à la fécondation des plantes, à la transfusion des espèces, mais il peut aussi, au moyen de la greffe, métamorphoser la baie sèche, amère, en un fruit doux, agréable et substantiel.

(2) Voici pour notre édification sur ce sujet, quelques passages d'un article courageux d'Henri Bécriaux, écrit pour le " Journal du Peuple " de Paris (24 novembre 1922). Cet

article, qu'il serait bon de citer en entier, nous montre avec quelle urgence nous devons dénoncer à quel état d'infâme bestialité et de sauvagerie inouïe, les buveurs de sang, parmi lesquels s'inscrivent publiquement : Marquis de Baroncelle; Javon, Baron d'Arbaud, Jules Boeuf, M. du Flourège, Mistral neveu, etc., etc., sont tombés en s'exprimant ainsi dans une affiche couvrant les murs de certaines villes du Midi. " Quand on va aux courses de taureaux on sait à quoi on s'expose. IL n'y a aucune surprise. Le cheval mort, **le toro mort et même le toréador mort**, ça fait partie du programme. Faites du loto, si ça vous répugne, et LAISSEZ-NOUS AVEC NOS COURSES AVEC DU SANG ! ".

A Saint-Rémy de Provence, on a trouvé un peu fade la corrida et voici en quoi consiste le divertissement des habitants de cette **paisible** contrée : " Dans une arène ou dans un champ clos, un boeuf est traqué. Des toréros amateurs, après s'être livrés sur lui à mille sévices - simulacres d'une véritable corrida depuis les " passées " de "mulata" jusqu'à l'estocade - **empalent**, VIVANTE, **la bête exténuée.**

Les flancs béants, les chairs déchirées, l'animal geint affreusement, et ses yeux s'ouvrent éclairés d'un dernier regard, aussitôt, poussant des cris de joie, ses tortionnaires l'AVEUGLENT AVEC DU VERRE PILE !

Après quoi, chants de victoire ! l'**homme** a vaincu la **bête** !! ". Voilà à quoi aboutit la pratique de l'alimentation macabre ! A quand le tour de l'homme ?

in LE NEO-NATURIEN , n° 10, février-mars 1923.

" La caractérisation marxiste du mode de production capitaliste dans les termes exprimés par nous ci-dessus, et qui mettent au-dessus de lui toutes les formes historiques plus anciennes dans lesquelles l'homme n'avait pas été jeté hors de la Nature et réduit à l'état d'instrument du monstrueux Automate de la Production, exprime que la dictature révolutionnaire prolétarienne devra avoir un seul objectif : l'infâme mécanisme mercantile et monétaire ".

(Bordiga, Réunion de Florence, 1958).

" Donc, avant tout, fut Abîme ; puis Gaia aux larges flancs, assise sûre à jamais offerte à tous les vivants (...) "

(Hésiode, La théogonie).

" Rampe vers la terre, ta mère ! Puisse-t-elle te sauver du néant ! "

(Rig Veda, X, 18,10).

" Sur elle sont les arbres princes de la forêt,
immobiles, ils sont debout toujours.
C'est la Terre toute nourricière,
la Terre solide que nous invoquons ".

(Artha Veda, 12, 1).

LE PROBLEME DE LA VIANDE (suite)

ECONOMIE DOMESTIQUE

(...)

Ici je devance une question ordinairement posée par des gens qui ne se donnent pas beaucoup la peine de réfléchir, ou qui ont de l'inaptitude à être loyal.

Selon ces derniers, si les végétaliens devenaient une menace pour la " bourgeoisie " , on saurait bien prendre toutes dispositions utiles pour empêcher de porter atteinte à son privilège.

Le privilège de la bourgeoisie parasitaire, c'est le moyen de spéculer sur la bêtise humaine ; ce bourgeois est un producteur dégénéré.

Et alors, pour maintenir ses privilèges, comment cette " bourgeoisie " s'y prendra-t-elle pour me faire fumer du tabac ou de l'opium, boire du vin ou de l'alcool, manger de la viande, de la langouste ou du gibier ; consommer des pâtisseries, des sucreries, des laitages, des conserves, des épices, si je m'y refuse ?

Comment cette bourgeoisie s'y prendra-t-elle pour me forcer à l'emploi d'objets, d'ustensiles, de meubles, de bijoux, de parures, dont les gens nuls font si grand usage, si je me refuse à cet emploi ?

Comment me contraindra la bourgeoisie à jouer aux courses, à assister aux corridas et aux spectacles idiots, pornographiques, à élever des bêtes inoffensives pour en faire la chasse ensuite, à confectionner ces armes, à construire des abattoirs, des palaces commerciaux ou autres, des banques, des temples, des casinos, des cafés, des boxings, des dancings, des lupanars, etc, etc., **à mon usage**, si je me refuse à cet usage ?

Si je déserte les bagnes industriels six, sept et huit mois de l'année pour m'instruire à fin de libération- et de propagande libératrice- est-ce ma faute, à moi, la concurrence de la main d'oeuvre qui avilit les salaires et enrichit scandaleusement le patronat.

Comment le bourgeois peut-il me faire engraisser ses médecins et pharmaciens si je me refuse à être malade?

Que fera le privilégié de ses hôpitaux, de ses églises, de ses maisons de fous et autres parlements : Sorbonnes et Facultés, si je persiste à être raisonnable ?

Que fera le parasite de ses huissiers, gendarmes et conquérants si, me contentant de ce qu'il faut de terre à un homme libre pour vivre rationnellement, j'en laisse encore le double ou le triple à un autre ?

***

Je m'arrête ici car le papier coûte cher et aussi parce que mes contradicteurs ne sont pas dispensés de toute réflexion, et je les laisserai donc poursuivre la résolution de cette question sur le terrain où ils ont bien voulu la placer, car j'ai, en ce qui me concerne, par la pratique du végétalisme, résolu d'autres problèmes encore plus profonds

que ceux-là.

Le végétalisme, c'est, de suite, la **non-coopération** effective à tous les commerces immoraux et nuisibles, à toutes les industries parasitaires et meurtrières, à toutes les entreprises de spoliation, à tous les facteurs de domination et de servitude, sur lesquels s'établit l'Etat qui mange tout, même les hommes.

Les soi-disant révolutionnaires carnivores, qui consomment des boissons fermentées, des produits industrialisés - toujours nocifs - et qui fument, **coopèrent amplement**, inconsciemment peut-être, à la conservation des forces mauvaises d'exaction et d'abrutissement, qui sont la base fondamentale de tous les pouvoirs qu'ils abhorrent.

Le toxicomane coopère à édifier le mal, la perversion et la misère en puissance, en entretenant, **à travers les générations**, des vices, des passions ridicules, honteuses, des faux-besoins anti-humains, engendrant la maladie, la dépravation, la dégénérescence qui, abâtardissant les peuples, perpétuent leur asservissement malgré toutes leurs révolutions.

Ce qu'il faut faire remarquer aux toxicomanes révolutionnaires à tout prix, c'est qu'ils pensent élever d'excellents principes de salubrité sociale sur une pourriture dont ils s'entretiennent eux-mêmes.

Et alors c'est à mon tour de leur poser une question à ces toxicomanes novateurs, à qui il ne faut, je le reconnais, qu'un argument, le bon, pour évoluer encore : croyez-vous que c'est en persistant dans l'alcoolisme, dans le vinassisme, dans le carnivorisme, dans le tabagisme, dans l'emploi d'excitants artificiels, de bonheurs chimiques, de stupéfiants, y compris la littérature, la presse, le ciné et le théâtre décadents, en vous livrant à tous les surmenages, les abus, à toutes les servitudes inconscientes des partis où s'élèvent les maîtres de demain en vous abandonnant à toutes les fantaisies dangereuses, les préjugés de la " bedaine ", en vous assujettissant à tous les esclavages, à toutes les tyrannies des modes et des moeurs imbéciles, en vous confiant à toutes les stupidités d'un industrialisme ennemi de la science et de la vie, en vous adonnant à tous les goûts, les plaisirs, les " joies " engendrant la prostitution et la dégénération, **que vous instaurerez de si tôt le monde nouveau de notre rêve commun ?**

Et vous serait-il permis de vous étonner que toutes ces saletés persistent et demeurent, puisque vous les consommez?

Et je dis aux humains : je vous vois dans vos églises qui ne spéculent que sur les crimes envers le Dieu de bonté; je vous vois, hommes de partis ou vous n'êtes que des parties d'hommes ; je vous vois dans vos sectes, vos " groupements d'idées ", où vous haïssez celui qui ne pense pas exactement comme vous, rêver de justice d'entr'aide et d'amour. Je vous vois aussi, passant de l'une à l'autre de ces coteries, de ces chapelles, de ces boutiques, bafoués, désabusés, trahis, dupés et déshonorés quelquefois même, après avoir cotisé, pendant toute une vie militante, à des entreprises de bâtisseurs de ciels, pour être cependant de plus en plus exploités, misérables, dégénérés et plus désespérés, ou alors plus exploiteurs aujourd'hui qu'hier.

Et je vous dis que c'est l'exemple du mal qui a rendu le mal chronique dans le milieu et qu'il faudra faire passer la transformation sociale des sentiments avant la transformation sociale tout court. Le Végétalisme nous servira

deux fois, dans l'une et dans l'autre transformations sociales. En dehors de toutes les philosophies et les morales enseignées par les curés ou les tenanciers de l'idéal, le végétalisme favorisera la réhabilitation de l'individu, la reconstitution du foyer élargissant à l'infini les limites de la famille et travaillant à la régénération des espèces laborieuses enfin réconciliées dans la Nature.

(A Suivre) Louis RIMBAULT.

in LE NEO-NATURIEN, n° 11, avril-mai 1923.

(1) Le texte ci-dessus n'est pas donné dans son entier, n.d.r.

" Argan : (...) Que faire donc quand on est malade ?
Béralde : Rien, mon frère.
Argan : Rien ?
Argan : Rien. Il ne faut que demeurer au repos, la nature d'elle-même, quand nous la laissons faire, se tire doucement du désordre où elle est tombée. C'est notre inquiétude, c'est notre impatience qui gâche tout, et presque tous les hommes meurent de leurs remèdes, et non pas de leurs maladies ".
(Molière, Le malade imaginaire).

" Ton père qui est l'Esprit Communautaire, qui créa Tout et en qui Tout demeure, ta Mère qu'est cette Terre qui nous mit tous au monde, et qui, en vraie mère, aime tous ses enfants ".
(Winstanley, La loi de la liberté).

" La maladie est la résistance **vitale** à des choses inutilisables par l'organisme, une action **du corps lui-même** recherchant son **auto-préservation**, et non sa destruction (...) La maladie est une manifestation de la vie, une action **bonne** selon les Lois de la Nature, une action curative, orientée vers un but défini : la purification de l'organisme par le rejet des impuretés incompatibles avec l'état de santé. Comment ose-t-on combattre la maladie ainsi définie?
(R.Haegel, Qu'est-ce que la santé et la maladie, in La nouvelle hygiène, n° 86B).

LA T.S.F. ET LES OISEAUX.

De l'**Avenir** : la télégraphie sans fil troublerait-elle les oiseaux ? Il y a tout lieu de l'admettre, si l'on juge par les déclarations des navigateurs qui, paraît-il, auraient observé chez les mouettes des signes évidents de trouble, des allures bizarres, en plein vol, au moment où les appareils du bord envoient un message. Il est certain, par ailleurs, que des pigeons revenant de loin de leur nid, perdent absolument leur route et s'égarent sans plus pouvoir s'orienter lorsqu'une forte station de télégraphie sans fil est sur leur ligne de vol. Bulletin de la L.P.O.

Ces faits sont hélas trop véridiques, et nul doute que les phénomènes constatés sur les oiseaux soient identiques sur les humains et sur tous les êtres animés. Un jour viendra, où le progrès, arrivé à son summum, n'aura qu'à disparaître car il se tuera lui-même. Quoi qu'il en soit, partout l'on constate de nouveaux maux frappant à la fois et les hommes et les autres animaux, et hélas les végétaux, exemple : les maladies des grands arbres, des céréales, etc. Sans pouvoir, plus particulièrement, imputer ces maux à telle ou telle forme de progrès et de l'industrialisme, l'on peut se demander où nous mènera cet état de choses. Et si parfois, en regardant avec amertume la Société contemporaine, l'on songe à Rome...l'on peut se demander également ce qu'il adviendra des êtres animés en général ?

in LE NEO-NATURIEN, n°11, avril-mai 1923.

" Leskov nous dit que sont révolus les temps où l'homme se croyait en résonnance avec la Nature ".

(W.Benjamin, Le narrateur).

" La Terre entière témoigne de la gloire de l'homme. Durant les guerres, en temps de paix, dans l'arène et à l'abattoir, de la mort lente de l'éléphant vaincu par les hordes humaines primitives dans leur premier assaut planifié jusqu'à l'exploitation systématique du monde animal, les créatures privées de raison ont eu à subir la raison ".

" Les hommes n'ont pas seulement dépassé leurs prédécesseurs immédiats, mais ils les ont déjà exterminés plus radicalement que ne le fit aucune autre espèce, y compris les Sauriens carnivores (...) Même le goût différencié pour la cuisine, l'église et le théâtre est une conséquence de la division du travail qui se fait aux dépens de la nature à l'intérieur et à l'extérieur de la société humaine. La fonction historique de la culture réside dans l'intensification rétrospective de cette organisation ".

(Adorno, Horkheimer, Dialectique de l'Aufklärung)

LE PROBLEME DE LA VIANDE (Suite)

Le fumeur apprendra que seule, sa salive contient des sulfocyanures compromettant, par leur action, les principes du pouvoir défensif salivaire contre l'invasion constante des poisons et des microbes nuisibles à l'organisme.

Cette imbécile fable, inventée par le fumeur pour justifier son vice, qui consisterait à donner au tabac un pouvoir antiseptique est, on le voit, ragot de bas portier.

Un enfant de fumeur, buvant au même verre, mangeant avec la même cuillère que son père ou recevant des baisers de son père ou mangeant le pain découpé de la main de celui-ci aura le pouvoir défensif de sa salive diminué et sera une proie facile pour tous les agents d'infection qui pullulent dans l'atmosphère, de plus en plus vicié.

La salive du fumeur qu'il prodigue au plancher du foyer, de l'atelier, du bureau, de la salle de réunion éducative, ou du ciné-abrutisseur (véritable abattoir d'enfants), est d'autant plus dangereuse pour lui, QUI LA REJETTE VIVEMENT, que pour ceux qui en seraient contaminés ; c'est ce qui fait dire à de nombreux auteurs, que le baiser du fumeur est dangereux.

Le Dr. Queyrat, professeur de syphiligraphie des hôpitaux de Paris, dans une conférence qu'il donnait à Paris, le 14 juin 1922, à la salle des Sociétés Savantes, s'exprimait ainsi sur le compte du fumeur, devant un public de 600 femmes d'élites : " Les fumeurs sont les plus grands contaminateurs de syphilis. Les " plaques des fumeurs " - ils en ont presque tous - sont les réceptacles naturels du tréponème de la syphilis; c'est pourquoi le baiser du fumeur est dangereux. Mères et jeunes filles, préservez-vous ! et défendez vos enfants contre le fumeur !"

Le végétalien garde naturellement sa salive, et c'est heureux pour lui, car elle est précieuse et **toute** indispensable à un organisme en parfait équilibre : par son rôle digestif, pour la déglutition, pour humecter les aliments secs et faciliter le passage du bol alimentaire dans l'isthme du gosier, le pharynx et l'oesophage ; plus on crache et bien moins on se portera.

Les sels calcaires de la salive PURE exercent un rôle de naturelle réparation pour la substance des dents corrodées par l'aliment. La salive du nécrophage (mangeur de cadavres) contient des proportions assez élevées d'amoniaque qui, trève de cachou, font de la bouche de celui-ci un épouvantail à nez délicats ou non ; ceci est dû à des reliefs d'aliments morbides, morts, entrant en putréfaction dans la bouche du sujet, polluant la salive qui devient alors dangereuse. Ajoutons que la viande, les oeufs, le fromage, le lait, le beurre, qui sont des éléments putréfactifs, ont le pouvoir de se digérer dans une dent avariée **et qu'ils font, par cette même occasion, digérer celle-ci** ; c'est pourquoi, dès la PRATIQUE DU VEGETALISME, les crises dentaires disparaissent.

***

Ici je réponds à l'avance à cette objection courante, de la part de certains médecins qui me l'ont adressée, et qui consisterait à croire que le carnivore, et le tabagiste surtout, qui crachent beaucoup, conserveraient cependant suffisamment de salive à la digestion. M. le Dr. Frédericq, professeur à l'Université de Liège, dont les travaux en la matière font autorité, nous renseignera déjà à ce sujet quand il dit ceci : " La nicotine, l'atropine, la daturine, PARALYSENT LES FIBRES SECRETOIRES ".

Il y a aussi une indication qui renverse tout ce pauvre échafaudage dressé pour défendre le fumeur, gros client des médecins, et plus spécialement les intérêts des parasites qui vivent de son vice stupide, c'est que pendant la sécrétion de la salive - constamment excitée chez le fumeur par l'usage du tabac, et chez le mortogène par l'ingestion de viandes copieusement épicées et **arrosées de boissons fermentées**, les glandes salivaires perdent, sous cette action excitante et stupéfiante, de plus en plus en poids ; les principes généreux des glandes diminuent, **tandis que l'eau augmente.** C'est peut-être la raison qui a fait dénommer la salive du chiqueur : SALIVE PARALYTIQUE ; ceci explique cela.

Chez le végétalien, non soumis aux artifices de la cuisine incendiaire, la sécrétion naturelle de tous les principes salivaires est accomplie, **au moment opportun**, par l'action de l'aliment vivant et sain, à la condition essentielle qu'il soit suffisamment varié pour mettre en jeu tous les apports adéquats, indispensables aux nécessités de la digestion en particulier et aux multiples besoins organiques en général, ET CELA A TOUS LES REPAS.

Penser prendre demain, ou dans 8 jours, des principes nutritifs que l'on n'a pas consommés aujourd'hui, demande un exercice de mémoire dont personne n'est capable ou n'a la volonté ; du reste, c'est un jeu idiot, et dangereux surtout; c'est comme si l'on prenait vingt maçons pour faire un mur et que, les faisant travailler **pour vingt, à tour de rôle**, un jour chacun, on ne les nourrirait que le jour où ils travailleraient ; c'est exactement ce que l'on demande à nos chimistes stomacaux en ne mangeant pas assez varié dans un même repas.

Quant à indiquer ici un régime spécial pour manuel ou intellectuel, je ne le ferai pas ; d'accord avec Sophia Zaïkowska, Butaud, Victor Laurenc et nos amis basconnais, je ne puis concevoir que l'on s'abrutisse dans une fonction, dans une profession, dans une spécialité. Le végétalisme nous donne de la liberté et des moyens suffisants pour nous livrer à tous les apprentissages qui rendent l'homme utile à lui-même et vraiment secourable à ses semblables. La pièce de cent sous d'un ami vous encourageant à la poursuite d'une propagande humaine, c'est beau, mais ce qui vaut mieux, c'est l'aide efficace de celui qui sait travailler, qui sait créer, qui étudie et sait enseigner vraiment, par l'exemple d'une vie rationnelle et utile.

Les sportifs professionnels ou amateurs ne donnent à manger qu'aux laboratoires stomacaux qui leur donnent des bras ou des jambes ; ce n'est pas par les bras ou par les jambes qu'ils meurent jeunes presque tous, c'est par déficience des autres organes mal nourris ; il en est de même pour les " sportifs intellectuels et plus spécialement pour les sportifs manuels " qui se livrent, 12 mois de l'année, aux chronométreurs du taylorisme industriel. Servir ces malheureux dans leur

pitoyable entendement de la vie, c'est aider consciemment à les tuer et perpétuer l'esclavage pour leurs semblables.

Tous ces " sportifs " sont des perturbés, des déséquilibrés fonctionnels toujours hantés par la douleur, que médecins et pharmaciens s'ingénient à paralyser, alors qu'elle est précieuse, salutaire dans sa fonction de signaler le danger.

La douleur est un trouble initial fonctionnel de l'organisme ; la maladie est un désordre temporaire d'un état transitoire vers la mort - ce trouble définitif de l'ensemble des fonctions. La douleur marque un trouble dans l'assimilation, la maladie condamne l'assimilation et la mort, c'est la désassimilation.

Dans l'être vivant, les fonctions organiques sont harmonisées ; c'est le déséquilibre, le désaccord entre elles qui provoquent la mort. Celui qui se livre au sport de performance d'ordre physique ou intellectuel, et qui se nourrit en conséquence d'un surmenage permanent, se tue deux fois: c'est un mort en sursis ; seul, le végétalisme, par sa méthode de régénération et de libération, peut le sauver.

(...)

Louis RIMBAULT

in LE NEO-NATURIEN, n°13, août-septembre 1923.

Nous n'avons pas reproduit une partie de ce très long texte où figuraient de nombreuses recettes végétaliennes et végétariennes. (n.d.r.)

" En dominant la Nature, l'homme a délimité le cercle à l'intérieur duquel la critique de la raison pure a relégué le penser ".

(Adorno, Horkheimer, La dialectique de l'Aufklärung).

" Dans les villes modernes, et même dans celles du " miracle " italien, on ne respire plus, on ne vit plus et on ne circule plus. Le vert a disparu".

(Bordiga, La programmation des croque-morts, les plans lugubres de la " cité de l'Ombre ").

LE PROBLEME DE LA VIANDE

REPONSES A QUELQUES QUESTIONS

QUESTION.- Je suis un fumeur modéré, je souffre de l'intestin au point que je crains pour mes jours, fournissez-moi une preuve que le tabac influe de sa nocivité sur les fonctions intestinales et je le quitte.

REPONSE.- Par l'action constante de la salive nicotinisée, le tabagiste est souvent un malade de l'intestin. La nicotine qu'il assimile fatalement, même s'il n'avale pas la fumée, a pour effet, ainsi que la cocaïne, de contrarier, après l'avoir provoqué jusqu'à l'excitation morbide, le mouvement de contraction intestinale (mouvement péristaltique) qui fait progresser, à la façon d'une onde, le bol alimentaire allant du pylore à l'anus.

L'empoisonnement chronique par la nicotine et la cocaïne fait disparaître complètement les mouvements péristaltiques de l'intestin, vouant le sujet à des complications qui ont pour issue la mort. Ce phénomène démontre aussi pourquoi le fumeur devient plus un buveur qu'un mangeur.

QUESTION.- Pourquoi prétendez-vous guérir promptement un malade par mauvaise alimentation, alors qu'il a mis des années à devenir malade ?

REPONSE.- Quand on nourrit mal un organisme, on change les conditions physiologiques et, partant, psychologiques de l'individu et il va vers l'issue fatale par la superposition de "morts locales". Dans un organisme malade la matière n'est pas identiquement atteinte. Quand l'organisme est bien nourri, on change, sur l'intant même, les conditions biologiques qui, rénovant la matière jusque dans sa plus secrète intimité, encerclent le mal, tout le mal, le chassent et rétablissent l'équilibre.

La thérapeutique médicale fait le contraire, elle surintoxique.

UNE QUESTION SUR LA VARIETE.

REPONSE.- Celui qui ne mange pas assez varié, dans un même repas, érige en lui le surmenage journalier d'une partie de ses laboratoires stomacaux trop sollicités et engendre la faiblesse de l'autre partie mal nourrie et ne travaillant pas.

L'exemple de la paresse est des plus pernicieux chez tous les êtres, mêmes les plus simples ; la cellule n'échappe pas à ce phénomène qu'elle communique à l'ensemble d'un corps.

QUESTION.- Végétarien, mon petit garçon, âgé de trois ans, fait de l'incontinence, pourquoi ?

REPONSE.- Ici, je citerai ce fait simplement : "Des amis végétariens avaient placé un enfant de 4 ans à la campagne chez la grand-mère, en recommandant de donner à cet enfant ce qu'il réclamerait d'oeufs frais ou cuits. Après une quinzaine de jours de ce traitement, l'enfant, qui n'avait presque jamais fait d'incontinence, se mit chaque jour à uriner au lit. Je conseillai la suppression des oeufs et recommandai une nourriture pleinement végétarienne ; tout rentra dans l'ordre."

C'est aussi une nourriture concentrée ou trop forte

qui occasionnera des poussées congestives et lorsque ces poussées s'exercent sur les glandes sexuelles, elles amènent l'enfant à des attouchements qui le conduisent rondement à l'onanisme et à la perversion.

QUESTION. - La pratique végétalienne comporte-t-elle, à ses débuts, un amaigrissement du sujet ? Voir **Néo-Naturien** n°7 et 12.

REPONSE. - Ce n'est que dans le cas de faiblesse morbide, dont il faut déterminer la cause réelle, que l'amaigrissement doit inquiéter le sujet se confiant à la pratique végétalienne. Le fruit oléagineux est à ce moment à recommander, ainsi que le bouillon et les bouillies de céréales au jus de fruits. En aucun cas, à moins de forte fièvre, la salade basconnaise ne doit être abandonnée. Elle doit, à l'effet de lutter avantageusement contre l'amaigrissement morbide, être composé du plus grand nombre possible de variétés et être agrémentée d'amandes, de noix, de marrons (crus de préférence), coupés fins.

Il y a des amaigrissements d'origine syphilitique qui se manifestent spontanément, à des époques indéterminées et qui suivent leur cours avec plus ou moins d'acuité, malgré toutes les prescriptions. Le fumeur, lui aussi, connaîtra ce phénomène d'amaigrissement jusqu'à la cachexie la plus complète.

Si le sujet, nouveau végétalien, est "enveloppé", c'est-à-dire recouvert d'une couche graisseuse, s'infiltrant parfois dans l'organisme au détriment du muscle, il devra s'attendre à une perte de poids pouvant atteindre jusqu'à 12 kilos, suivant l'état de pré-obésité dans lequel la pratique végétalienne le prendra.

Il ne faudra pas, ce moment, se plaindre de maigrir, mais s'apprêter à subir ce phénomène régénérateur des tissus et ses inévitables et momentanés inconvénients avec philosophie et comme un bienfait recherché.

Quelques végétaliens débutants signalent des pseudo-vertiges desquels ils s'inquiètent outre mesure. Pour mon compte, à la suite des constatations que j'ai relevées sur des expériences que j'ai tentées sur moi-même, ainsi que sur plusieurs apprentis végétaliens que j'ai pu suivre, je conclus que ces vertiges étaient plus souvent le fait de poussées congestives dues à une nourriture trop abondante et surtout trop peu variée.

De peur de manquer de force et de faiblir, on se bourre de pain nocif, on se nourrit trop de la cuisine cuite de transition, que l'on adopte à l'effet de gagner la pleine pratique végétalienne, cuisine qui rend gourmand, soutient peu et aide mal l'organisme ayant à lutter conre le mal dont il doit se séparer.

Des cas de faiblesse aux conséquences graves, consécutives de la pratique végétalienne **d'infinie variété**, il n'y en a pas à relever. Le phénomène de pseudo-vertige se perçoit avec plus d'intensité si le sujet, nouveau végétalien, ne se livre à aucun travail lui permettant de dépenser les forces nouvelles qu'il récupère et évacuer les déchets morbides occasionnés par l'ouvre de guérison.

Il n'y a que la puissance artificielle du toxique, hier faisant toute la force du sujet, qui décroît, pour laisser s'organiser la force physique naturelle du nouveau végétalien recouvrant en même temps l'usage de ses sens et de ses facultés; cela vaut bien d'être un moment patient et attentionné surtout.

Mais quel est donc le carnivore, se flattant d'être bien portant, qui ne compte pas son petit vertige, qui ne voit pas " sa tête tourner ", ses jambes se dérober sous ses pas et tomber en syncope quelquefois ? Nous pouvons même affirmer que les grands mangeurs de viande sont des congestionnés, candidats à l'apoplexie foudroyante, à l'embolie, aux phlébites. Jamais le végétalien de fait n'enregistre de tels phénomènes ni le jour ni la nuit, où ses rêves - quand il en fait - sont exempts de fantasmagories et de cauchemars terrifiants.

- Je me suis senti faible aujourd'hui me dira un débutant végétalien, le temps m'a semblé infiniment long et la sortie de l'usine fut pour moi une délivrance, jamais ajoutera-t-il, ce fait ne se produisait lorsque j'étais carnivore.

Tout cela est bien naturel. N'est-il pas étonnant qu'il n'en soit pas ainsi, chaque jour, lorsqu'on se trouve prisonnier et astreint à une servitude quelconque ?

Pourquoi notre sujet ne réagissait-il pas devant les mêmes atteintes à sa vie lorsqu'il était carnivore ?

Tout simplement parce qu'il avait des besoins plus grands à contenter, lui faisant rechercher des commandes plus importantes le vouant à un surmenage détracteur de sa sensibilité et de son individualité.

C'est ainsi que, peu à peu, on se place dans un état hypnoïde n'obéissant plus aux sommations intérieures de notre organisme, dont la fonction consiste à réclamer impérieusement le besoin de libertés qu'on entrevoyait jadis qu'en réunions publiques..., dans celles où on ne dormait pas.

REPONSE à quelques questions posées à propos du sommeil et du toxique révélateur de puissance mentale :

Le végétalien de fait éprouve le vrai besoin de dormir ; il obéit à cette sommation, à cet instinct quand ils commandent. Le végétalien **libéré** dort quand il doit, sa méthode de vie le rend libre à souhait pour contenter toutes les nécessités vitales de son corps et de son esprit libres aussi.

Le carnivore, pressé de se dépenser pour la satisfaction de besoins fantaisistes innombrables, toujours grandissants, dépassant de plus en plus ses moyens d'action, prend le temps de se divertir, de se libérer (?) sur son temps de repos et bien souvent il s'abrutit pour ne pas dormir. Le carnivore, le mal nourri, ne ressentent pas le réel besoin de dormir ; ils éprouvent des sensations congestives, provoquant des somnolences énervantes et pénibles à toutes heures du jour, même à l'instant du lever, les rendant impropres au travail mental. C'est alors qu'ils usent de stupéfiants qui semblent éclaircir leur pensée - alors qu'ils avaient à ne pas l'obscurcir - jusqu'au jour où ils perdent la faculté de penser et... les autres.

Ce n'est pas l'absinthe qui a fait Verlaine, il était poète avant cela, ou bien il suffirait de boire de l'absinthe pour devenir un poète naturien admirable !

Le régime carnivore est un régime purement stomacal qui provoque un afflux intense de sang à l'estomac et prépare l'obtusion mentale.

REPONSE à des questions posées à propos d'opérations chirurgicales.

Le végétalien est tributaire, pour une partie,

des maux qui assaillent une humanité coupable envers la nature et il subit, pour le compte de ceux qui se conduisent mal et créent l'épidémie, des accidents, des malaises, des maux, des contagions, nécessitant rarement, il est vrai, l'intervention du chirurgien.

La différence qui existe sur ce point entre le carnivore et le végétalien, tous les deux aux prises avec la maladie, c'est que ce dernier réagit au point d'annihiler le mal à ses débuts, ou bien il triomphe, facilement et sans conséquence, du mal. Quand au carnivore, il est inutile d'insister sur l'infériorité qu'il montre dans la lutte contre la maladie, laissant des traces profondes ou des mutilations dans son organisme jamais guéri et toujours nourri de morbidité.

Le végétalien se passe généralement du chirurgien; mais il n'en refuse pas le secours systématiquement ; la chirurgie est, du reste, la seule médecine - l'autre compte si peu ! - et sa pratique a toujours existé, même chez les êtres sensibles les plus simples ; il y a chirurgie et vivisection, voilà tout.

Ce que nous pouvons affirmer, c'est que nos rares opérés ont toujours été traités avec succès et que le végétalisme a été merveilleux pour assurer un état-opératoire parfait et une situation post-opératoire satisfaisant le plus mauvais chirurgien. Nous ne comptons aucune suite mauvaise, ni conséquences à quelque opération que ce soit. Par la pratique soutenue du végétalisme d'infinie variété, le végétalien s'immunise peu à peu contre le mal, inopérant désormais sur lui.

A PROPOS DE BOISSON ?

Le végétarien d'infinie variété, le **végétacrudiste** en particulier, connaît rarement la soif ; il boit cependant, mais ce qu'il boit au griffon de sources de vie qu'il est impossible de frauder : le jus des fruits, l'eau des légumes crus, n'altérant jamais l'organisme. Le carnivore lui, connaît hélas ! trop les endroits où l'on s'abreuve le mieux et en compagnie - en signe d'amitié (?) - et cela au hasard des rencontres ou des désirs provoqués par l'exemple des autres à qui la soif n'a été révélée que par l'invite pressante d'une affiche coûteuse, oeuvre d'un artiste de nom, prostituant son art au bénéfice des industriels de la folie.

Le carnivore connaît parfaitement l'emplacement des urinoirs où il déverse, à tous instants, sans autre résultat, le produit cher, frelaté, " toxiqué ", épuisant et meurtrier, qu'il ingurgite au détriment de sa santé, de sa liberté et de celles des autres, de ses enfants en particulier à qui il communique ses erreurs, ses maux, ses tares, ses perversions et à qui il dispute le bien-être.

Le végétalien a des mictions normales ; ne s'intoxiquant pas, ni par l'aliment, ni par la boisson, il n'a nullement le besoin de décharger son sang, ni de laver un rein, qu'il n'intoxique pas à plaisir.

VEGETARISME ET VEGETALISME.

Le végétarisme, selon la parole d'un médecin parisien, grand propagandiste de cette méthode doit s'appliquer " sur mesure à l'individu " ; le végétalisme d'infinie variété n'impose aucune mesure relevant de compétences officielles ou patentées, qui font gros gains en les prescrivant, il est universel. Ce mot fort peut s'employer à qualifier des méthodes quand elles procèdent des lois naturelles et qu'elles sont aussi, par les conséquences directes de leur application,

éléments d'harmonie et de justice naturelle ; c'est le cas du végétalisme.

Le végétarisme ne fait que changer le mal de forme, il est un moyen d'ordre thérapeutique prescrit par les médecins à l'usage, momentané souvent, de ceux qui ont consommé la vie par plus d'un bout et doivent être soumis à une cure de désintoxication qui ne les effraie pas trop et ne les sépare pas trop du médecin.

Lé végétarisme ne change rien aux conditions de l'animal, toujours esclave, toujours sacrifié et il n'apporte pas, au point de vue social, le remède que le végétalisme oppose à l'industrialisme alimentaire, ne relevant que de la conscience de gens avides de s'enrichir.

Pour boire du lait, il faut tolérer qu'en pleine Touraine on attache, à vie, une vache à un mètre de chaîne, dans un local malpropre, malsain.

Pour boire du lait, il faut consentir au sacrifice du petit veau, en attendant le tour de la vache épuisée par le commerce auquel elle est soumise pour fournir un lait contaminant souvent et quelquefois sale, frelaté, un lait de vengeance fourni par une bête subissant à perpétuité une torture pire que la séquestration.

L'animal industrialisé et malmené, victime de pratiques antinaturelles, subsiste avec le végétarisme. Les innombrables produits industrialisés aux noms baroques, tirés de l'animal ou des végétaux mutilés, consommés par le végétarien (et l'animal qui se pervertit avec lui), justifient non seulement l'accaparement de considérables emplacements réservés à toutes les industries alimentaires, mais aussi ceux nécessaires à la bête entretenue dans une proportion aussi grande que pour le carnivorisme qu'on alimente. Le végétalisme légitime donc l'exploitation des hommes asservis à fabriquer des produits concentrés mal connus, au dosage impossible, sur lesquels la fraude et ses terribles conséquences pathologiques et morales s'exerceront.

Le végétarisme, avant le végétalisme d'infinie variété, était un moyen de transition entre les deux pratiques; aujourd'hui, on voit généralement le carnivore aborder de suite et sans difficultés trop grandes la méthode d'alimentation végétalienne d'infinie variété qui comporte un stade transitoire, ingénieusement découvert et présenté par Gabrielle Lallemand, de **Terre Libérée**, collaboratrice au **Néo-Naturien.**

A propos de viandes et de produits tirés de l'animal qui auraient - croit-on - perdu, par la cuisson, leurs caractères putréfactifs, nocifs, morbides ou contaminants (voir n°5 du **Néo-Naturien**).

Il suffit qu'un animal souffre d'entérite pour causer de graves infections à ceux qui consomment sa chair ou ses produits. Malgré la cuisson on trouvera dans l'aliment animal tiré de l'animal cuit, le bacille de la peste des rats (Danisz), le bacille du typhus des souris (Loëffer) et il reste mille causes d'empoisonnements et de contagions pernicieuses alimentaires causées par l'élément animal, que les laboratoires les plus perfectionnés relèvent, mais sans pouvoir les définir. La viande cuite subit le même processus de décomposition cadavérique, dans l'intestin, que la viande crue.

L'expérience suivante faite par le professeur Metchnikopp, montrera à quel état de dangereuse intoxication on peut exposer un malade qu'on traite par la viande crue

à l'effet de le suralimenter.

De la viande crue hachée est mise dans une éprouvette avec un peu d'eau, des végétaux hachés sont mis semblablement dans une autre, une petite quantité de matière fécale est ajoutée dans chaque éprouvette à l'effet de pousser à la dissociation des éléments. Les deux tubes sont placés dans un endroit chaud, puis au bout de deux jours, on trouve que le fluide de celui qui contient de la viande est extrêmement toxique, tuant des lapins auxquels le liquide était injecté, tandis que la liqueur du second tube était absolument inoffensive. Metchnikoff nous apprit encore, à cette occasion, que les mangeurs de viande sont porteurs de deux germes particuliers que l'on trouve en abondance dans leurs matières fécales.

Les curieuses et convaincantes expériences du professeur ont démontré que ces bacilles, connus sous le nom de Bacillus putrificus et Bacillus Welchii, produisent les plus mortels poisons et que, malgré tous les soins, le corps n'est jamais en sécurité lorsqu'il est sous l'influence de ces germes puissamment virulents.

A propos d'une relation entre la nourrice femme et la nourrice animale.

REPONSE. - La mère mal renseignée, mal éduquée, empoisonne son enfant par erreur ou par ignorance, la femelle jamais.

L'éducation alimentaire du petit est toujours guidée par le bon exemple de la femelle ; l'éducation alimentaire de l'enfant est soumis à toutes les erreurs, les fantaisies, les perversions conscientes ou inconscientes de la mère. Le bon exemple c'est une bonne démonstration des faits vécus dans la pratique d'une vie saine, rationnelle et libre. Le bon exemple, pour une mère, c'est une juste explication de toutes les initiatives relevant d'un jugement parfaitement instruit par les secours de facultés vraiment libres et éclairés et par une surveillance compétente, non autoritaire.

A PROPOS DE QUESTIONS posées sur la valeur plus particulière de certains éléments nutritifs et le bio-chimisme (ici le bio-chimisme est purement du chimisme alimentaire).

Le rendement énergétique du corps n'est pas le même chez tous les individus ; la déperdition calorique par la peau n'est pas identique pour chacun.

Les corps gras, les huiles, les féculents, les fruits, les légumes, les céréales, les racines ne sont, dans leur nature particulière, que des éléments n'agissant chacun que pour leur compte et ne constituant chacun qu'une partie accessoire, adjuvante à notre travail de nutrition. Ces éléments ne sont vraiment générateurs que quand ils sont associés et plus leur association est nombreuse **dans la diversité**, plus l'oeuvre génératrice est complète. En un mot, aucun de ces aliments n'est universel, complet ; ils sont complètement dépendants l'un de l'autre, indispensables l'un à l'autre pour un bon équilibre physiologique et biologique (voir **Néo-Naturien**, n°12).

A propos du vin inoffensif pour l'organisme (dédié à Han Ryner).

" Les symptômes de fièvre sont des signes avertisseurs du mal, mais le fait de prendre un verre de vin n'est-il pas un symptôme lui-même ? "

" Ce symptôme ne crée-t-il pas un état de fièvre qui surpasse le véritable accès qui avertit du mal ? ".

Et alors le buveur de vin sait-il où il en est des comptes à rendre avec le mal qui s'accumule en lui **sans être ressenti** et le foudroiera ?

Qui donc a dit cela ?

Et qui donc a dit que le vin n'était que **l'excrément d'un microbe** ayant dévoré la partie substantielle et nourricière du fruit ? Deux savants : l'un est Pasteur accusant le vin de n'être qu'une ordure, se prêtant par surcroit aux falsifications les plus nombreuses, les plus meurtrières, dont la pratique est si étendue qu'on reste impuissant à l'endiguer. Sur 133 échantillons de vin prélevés en janvier 1921 par le laboratoire municipal de Paris, chez des commerçants de vins fins et ordinaires, 130 étaient falsifiés ! (1).

Et qui donne, ô contradiction fameuse, tolère au malade et au bien portant l'usage modéré (!) de cette matière fécale ? L'autre savant, le Dr Paul Carton, auteur de la première citation !

Et puis le vin n'est pas inoffensif, à un autre point de vue, si on transporte le problème sur le terrain de la conscience, de l'éthique. Si, buveur modéré, je bois du vin par pure fantaisie, car tel est mon bon plaisir, il ne faudra pas que je m'étonne que le bras de l'ivrogne s'arme du poignard qui supprimera la vie d'un être bon, car j'aurais permis la fabrication et l'usage du vin qui souvent, hélas! fait le misérable, le fou et l'assassin.

(A suivre)

Louis RIMBAULT.

(1) Extrait de la brochure de Louis Rimbault : **Pour ne plus jamais fumer** , 1 fr. 05 franco, en vente au **Néo-Naturien.**

in LE NEO-NATURIEN, n° 20, janvier-février 1925.

" La désagrégation de l'humanité en monades, dont chacune a un principe de vie particulier, et une fin particulière, cette atomisation du monde est poussée ici à l'extrême ".

(Engels, La situation des classes laborieuses en Angleterre).

" Il y a pourtant des gens assez stupides pour affirmer que les animaux n'éprouvent ni plaisir, ni colère, ni peur, et qu'ils ignorent l'anticipation comme le souvenir ".

" C'est ainsi que les hommes vont à la chasse ou à la pêche et se réjouissent de voir souffrir et mourir des animaux, allant même jusqu'à les séparer sans la moindre pitié de leurs petits, de leurs nouveaux-nés ".

(Plutarque, L'intelligence comparée des animaux terrestres et marins).

LE CRUDIVEGETALISME

Voilà le mot que j'attendais, il vient d'être forgé par I.Costes. Il répond à une nécessité, il manquait.

Végétarisme, puis végétalisme, cela veut dire consommation de végétaux. Crudivégétalisme synthétise bien mieux la forme d'alimentation naturelle.

Certes le végétalisme est un progrès, il écarte quantité de mauvaises pratiques, il est moins anormal que l'omnivorisme, que le végétarisme ; néanmoins une alimentation en partie cuite est en partie anormale.

Esquimaux veut dire mangeurs de choses crues et c'est parce que les Esquimaux mangent cru qu'ils vivent encore, qu'ils ont pu ne pas disparaître totalement. Je suis persuadé que si ces peuplades faisaient cuire poissons, ours, phoques,etc, en un mot la chair des animaux qu'ils consomment, ils ne résisteraient pas. Chacun aujourd'hui comprend que la cuisson dévitalise l'aliment ; or, plaçé dans des conditions défavorables où il l'est l'Esquimau a besoin de bénéficier de toutes les qualités de l'aliment. Et encore s'il peut vivre, s'il consomme une quantité fantastique de matières grasses, c'est que la majeure partie de cette graisse, de cette huile, est tout autre que celle des animaux qui vivent sous nos climats. La chair des amphibies, phoques, etc ,baigne dans une graisse, une huile semi-liquide qui est digérée par nos estomacs en deux heures, tandis qu'il en faut quatre pour digérer la graisse intérieure des animaux, graisse dont la constitution correspond aux graisses animales ordinaires.

Le Parisien est grand consommateur de viande et déjà au moyen-âge faisait grande consommation de boeuf bouilli. De moins en moins au restaurant on entend commander "l'ordinaire". Cependant autrefois un "ordinaire" était l'ordinaire commande de l'ouvrier, de l'employé. L'"ordinaire" était composé d'un bol de bouillon où nageaient un poireau, une carotte ; on servait dans un bol spécial, très épais, pour qu'il tienne le bouillon chaud, et d'une assiette de boeuf bouilli, maigre, gras, entrelardé, nature, avec un cornichon ou entouré de légumes. Mais le consommateur d'aujourd'hui délaisse l'"ordinaire" pour le "plat du jour" et commande d'après la carte qui présente une grande variété: les plats compliqués se sont démocratisés, Dieu merci !

Pour établir le coût de la vie pendant le moyen-âge, les érudits se basent sur le prix du pain en province, mais à Paris tiennent largement compte de celui de la viande, de la viande de boeuf particulièrement, ce qui indique que la population en consommait beaucoup. A-t-on vu pour cela la population parisienne plus robuste ? C'est le contraire qui est la vérité.

Les médecins ont fini par se rendre compte qu'à la cuisson la viande perdait de ses principes régénérateurs, puisqu'il y a encore quelques années, quand, pour les tuberculeux, le régime de la suralimentation était en faveur, ils faisaient ajouter de la viande crue hachée au bouillon de boeuf.

On sait que donner un peu de jus de citron - ou mieux encore de rutabaga - à un malade du scorbut amène la guérison, cela aussi est une indication précieuse et doit nous faire comprendre toute la puissance de vitalité qu'a l'aliment cru.

Je ne saurais préciser l'époque où je saisis clairement que toute alimentation naturelle est une alimentation crue, cela remonte au moins à 1913. C'est depuis lors que j'ai de plus en plus mangé de crudités et propagandé dans ce sens.

La vie provient de la vie ; elle ne peut être donnée, entretenue, conservée que par la cellule vivante, naturelle. Celui qui consomme des aliments dont la composition n'est plus identique à celle qui le créa est atteint dans sa vitalité et dans un temps donné son espèce disparaîtra. C'est de ce postulat que je procède.

Devant les preuves par le fait répétées, mises en lumière que fournit le nombre chaque jour grandissant des crudivégétaliens, devant l'essor de la doctrine, sous l'épreuve de longue durée que fournit Bascon et surtout le "Foyer Végétalien", l'évidence force à reconnaître que le crudivégétalisme a du bon et n'est pas totalement une erreur, une étrangeté, mérite d'étudié.

L'argument qu'on lui oppose est celui du goût et il est sérieux. Comme tel j'entreprends de le réfuter et prie mes lecteurs de m'accorder leur précieuse attention.

Certains crudivégétaliens ont une horreur profonde pour la viande, pour tous les mets qui ont eu vie. Chez moi, il n'en est pas encore actuellement ainsi, je mangerais sans dégoût de la viande, peut-être que dans quelques années il n'en sera pas ainsi, mais au besoin, aujourd'hui je mangerais avec goût à peu près tout ce que l'homme consomme sous la calotte des cieux. Beefsteack, roomsteck, entre-côtes, tous les poissons comme toutes les viandes, de la volaille au gibier, du cheval au mouton, je me délecterais d'en savourer d'excellentes préparations, à l'huile, au beurre, frites, bouillies, sur le gril, dans la braise, etc. Au même repas j'aurais des légumes cuits, j'y boirais du vin, de la bière, après m'être ouvert l'appétit par quelque apéritif réputé et terminerais mon oeuvre gastronomique par un coup de café suivi du traditionnel petit verre. En un mot, je suis capable de me tenir fort bien à table comme tout le monde, susceptible de faire honneur aux amphitrions qui ne se sentiraient nullement en appétit devant des crudités, devant une Basconnaise.

Pourquoi donc est-ce que je ne m'arrête pas à la question du goût et ne tends pas comme autrefois à multiplier et à varier l'infini mes sensations ?

Simplement parce que j'ai reconnu que toute transformation de l'aliment en diminuait la qualité essentielle: la vitalité. Mais me dira-t-on, vous ne profitez pas de jouissances infinies, inestimables. A quoi donc alors sert notre intelligence si nous devons vivre comme des bêtes.

Mon intelligence sert à me guider dans le choix des aliments. Si sous prétexte d'augmenter mes jouissances gustatives, j'applique les ressources de mon intelligence à la transformation des aliments, il n'y a aucune raison pour que je ne consomme pas des poisons si leur goût me convient, que je ne m'entoure pas d'odeurs exquises, quoique nocives, etc.

Or, toute qualité gustative apportée par une préparation culinaire ou autre ne l'est qu'au détriment de

la qualité de l'aliment.

Si notre force de caractère ne nous permet pas d'appliquer cette donnée, nous sommes en perdition, alors l'intelligence nous nuit.

L'apparence que nous avons de pouvoir augmenter à l'infini nos sensations est une notion courante, commune, que chacun applique à sa guise et nous conduit à une vie déraisonnable puisque pratiquée déraisonnablement.

Une plante, un animal ne peuvent vivre que soumis aux conditions naturelles, ne peuvent par des pratiques hors nature augmenter leurs sensations, nous, nous pouvons connaître un peu des lois naturelles et notre intelligence nous permet de les violer si bon nous semble.

Donc, en principe, il n'y a pas à discuter si toute préparation d'aliments est intéressante, si tout d'abord on ne reconnaît pas qu'elle doit en conserver l'intégrité.

***

Je pourrais m'arrêter là, mais si en principe nous semblons pouvoir augmenter à l'infini nos sensations, il en va tout autrement dans la pratique.

En effet, nous voyons les gens n'être jamais satisfaits du menu du restaurant ou de celui de la table familiale, nous avons passé par là, nous savons à quoi nous en tenir. Il y aurait long à parler là-dessus, mais tout le monde est renseigné sur les difficultés que chacun rencontre à satisfaire ses désirs et les observations que chacun fait autour de soi corroborent mes dires.

En réalité, il se produit que les mêmes sensations répétées s'émoussent. on aime à consommer des produits de moins en moins grossiers, à obtenir un goût parfait, sans mélange. Pour la céréale, par exemple, on a passé de l'épi entier au grain privé de sa balle, au pain avec le son, puis au pain blanc, à la brioche et à la patisserie ; de la betterave, des racines sucrées, des fruits au sucre raffiné ; des légumes crus aux plats frits, rissolés, gratinés ; de la viande crue à la viande cuite assaisonnée de mille manières ; de l'eau crue à une infinité de tisanes, de mixtures, de boissons alcoolisées ou non, et somme toute pour pouvoir savourer pleinement les douceurs de la table, il ne faudrait pas les avoir quotidiennement à sa disposition, car on se blase et on est amené à rechercher des sensations neuves, ignorées, espérées, l'esprit livré à de continuelles recherches, en proie à des préoccupations basses et totalement absorbé dans la poursuite de jouissances sans cesse fugitives, se détourne d'une occupation élevée, se corrompt.

En résumé, le paysan qui consomme son mets grossier a autant de satisfaction que le citadin qui même de bon appétit consomme couramment sa cuisine raffinée et le crudivégétalien est pleinement satisfait de sa salade basconnaise.

Tous ont des sensations agréables et limitées. On ne peut à la fois sans danger et avec plaisir consommer le repas d'un paysan, d'un citadin et d'un crudivégétalien; il faut choisir. Si au petit déjeuner on consomme des fruits, on n'a pas les mêmes sensations que si l'on mange une aile de perdreau, une tranche de jambon, un bol de chocolat ou de café au lait ou comme tant de gens une soupe.

Quand on songe à la cuisine de l'antiquité, notamment à celle qui nous est décrite de l'époque de la décadence

romaine, parmi tant de mets réputés peu auraient l'approbation de nos gourmets ; qui aujourd'hui trouverait bien de faire bouillir du poulet dans du lait comme on le faisait du temps de Louis XIV ? Que de recettes culinaires précieusement transmises de mère en fille et que nous avons totalement délaissées.

Avant tout, le goût est le résultat d'entraînement; en Asie, on mange certains haricots bruns qui ont un goût de fourmi très prononcé, d'abord cela répugne, puis on s'y accoutume ; combien de préparations culinaires des pays exotiques ont des goûts, des relents de parfum, de fleurs, de fruits, et qui ne nous conviennent pas.

Parlerons-nous des sauces au curry, au safran, aux piments doux verts, rouges, des pickles, du frai de poisson bien corrompu. N'allons pas loin ; la cuisine du Nord de la France au beurre n'est plus celle du Midi épicée, relevée, à l'huile d'olive fruitée.

A travers la terre il y a plus de genre d'alimentation que de dialectes. Tout le monde s'exprime d'une façon singulière pour l'étranger, cependant se fait entendre et mange des aliments divers et diversement préparés et se sustante.

C'est à chacun de choisir ce qui convient le mieux à sa santé.

Selon moi, le crudivégétalien seul agit judicieusement.

***

Chez l'animal le choix des aliments est déterminé par l'instinct seul. Chèvres, moutons, chevreuils, cerfs, etc, tous les genres d'animaux ont une alimentation particulière au genre.L'animal consomme préférablement ce que sa race a de tout temps préféré et ainsi conservé le type de sa race. Cette alimentation est celle qui convient le mieux pour le bien de l'espèce, étant recherchée particulièrement, des siècles d'entraînement ont créé pour elle un penchant prépondérant. Si l'animal ne trouve plus tout ce que ses ancêtres trouvaient, sa constitution en subit les conséquences, une adaptation, une transformation des organes s'ensuit, la race se transforme. C'est, nous le savons, la loi d'adaption au milieu, l'évolution de la matière, l'effet du transformisme.

Dans les diverses espèces d'animaux, porcines, chevalines, caprines, bovines, etc, nous distinguons des formes diverses du corps tout entier, des longueurs relatives différentes d'organes, des pelages d'épaisseur et de couleurs variées, etc, la cause majeure en est dans la différence d'alimentation : herbes, feuilles, racines, acceptées par les uns, rejetées par les autres, aliments ayant chacun une composition caractéristique, spéciale, plus ou moins acqueuse, rude, tendre, d'une durée saisonnière, plus ou moins longue, etc.

Cela, ajouté aux parcours, aux déplacements, aux gestes nécessitant des efforts plus ou moins prolongés de l'individu tout entier ou de certains organes, amène d'inéluctables transformations, crée, dans une même aire, les genres, les espèces, les variétés infinies, que nous ne parvenons même pas à dénombrer.

Sous nos yeux, chez l'insecte, dont les générations se suivent rapidement, la modification d'alimentation pour parvenir à obtenir un être spécialement approprié à tel rôle déterminé, n'est-elle pas chose curieuse et d'un enseignement

précieux ?

Voir tout un essaim, par suite d'une préparation particulière de la nourriture concourrant à la création d'une reine, d'un être tout autrement organisé pour une fonction spéciale, particulière, sans laquelle la continuité de l'espèce, de la vie, n'est pas possible. N'est-ce pas lumineux ?

Cela n'illustre-t-il pas d'une façon éloquente ma proposition ; la prépondérence de la nourriture dans la transformation individuelle et raciale.

Le choix de l'aliment est fonction de l'instinct d'abord, de l'intelligence ensuite.

A dessein j'ai présenté le cas de l'abeille non seulement parce qu'il est typique quant à l'influence de l'alimentation sur l'individu et des tranformations profondes qu'il peut amener entre les individus d'un même essaim, d'une même espèce, d'une même famille, mais je cherche à dégager ce qu'il peut advenir dans l'application d'une telle méthode.

Chez tous ceux qui ont étudié les moeurs de l'abeille, il y a unanimité à louanger non seulement la variété, la multiplicité des moyens, des efforts, des connaissances employées par elle, mais encore et surtout pour admirer le bénéfice du résultat obtenu.

Or, c'est là que je me sépare d'eux. Malgré la tendance que j'ai à vouloir pousser l'individu à l'effort, à l'énergie, à la conscience, à la compétence, je constate que la vie de l'essaim nécessite un travail formidable, intensif souvent, qui à la miellée use l'ouvrière en quelques jours et institue l'inégalité des reines, des ouvrières et des bourdons. Nous avons vu que cette harmonie dans la poursuite du but commun, la vie de l'essaim n'est obtenue que par la constitution d'organes individuels appropriés à chaque genre - à chaque classe - ce qui ne peut avoir lieu chez l'homme et qu'enfin le quasi parasitisme du bourdon - du bourgeois - aboutit un jour à un horrible massacre, à une chasse sans pitié de l'infortuné qui meurt de faim et de froid à l'entrée de la ruche où la succulente nourriture dans une chaude atmosphère de bien-être fait les délices de ses persécutrices : le souffle de la révolution a passé par là, le parasitisme des fénéants jouisseurs a payé sa dette !

Mais la méthode qui avait amené l'état de choses continue d'être appliquée et il faut du bourdon pour que l'ouvrière naisse.

Notre société humaine est une sorte d'essaim, chez nous nulle nécessité de nourriture particulière, tout homme a en lui un bourgeois - un bourdon - qui sommeille, à chacun de se méfier de ses contemporains.

Tout homme est libre, autonome, n'est lié à aucune famille, ruche ou classe, tout homme n'a pas des attributs spéciaux, différents des autres hommes, il n'est pas déterminé par sa constitution à telle ou telle fonction, il n'est pas contraint de se spécialiser dans telle ou telle production ou genre de vie. Anatomiquement, physiologiquement, un homme est semblable aux autres hommes. Il n'est pas né pour un but déterminé, spécial, pour une fonction impérative, il n'a pas de mission particulière imposée, il entre dans le monde sans autre lien que le lien ombilical.

Le lien rompu, la mère entretient sa vie et se soulage en lui donnant le sein.

Alors que la plante inconsciente ne protège plus sa graine qu'emporte le vent ; alors que la femelle à nouveau

pleine écarte froidement le petit qui voudrait têter encore, chez la femme l'intelligence à travers les générations a accru si abondamment le trésor de la maternité qu'il crée la véritable démarcation semblant un abîme, qui sépare l'homme du reste de la création.

***

Ce mot de "crudivégétalisme" est un peu long, mais on s'y accoutumera ; il est indispensable, car si le végétalisme ne comporte pas une grande consommation de crudités, c'est alors, probablement, une erreur de plus : le végétalisme, selon moi, doit être une étape vers le crudivégétalisme intégral.

Toujours selon moi, ne consommer que des végétaux cuits, des viandes cuites ou à la fois des végétaux cuits et des viandes cuites, est anormal, anti-naturel, et c'est parce que nous avons une alimentation défectueuse que le malheur plane sur nous.

Les expériences individuelles et collectives qui se poursuivent infirmeront ou confirmeront mes dires - attendons et marquons les points.

L'omnivorisme a été la règle humaine depuis quelques dizaines de siècles, nous pouvons en apprécier les conséquences individuelles, collectives, familiales, nationales, universelles. Ne me trompai-je point ! Est-ce cependant l'alimentation rationnelle ?

Nos tentatives, si elles continuent à aboutir aux mêmes heureuses conclusions, replaceront le crudivégétalisme dans son autonomie naturelle, solutionnant pour lui la question sociale.

On ne saurait prédire les conséquences formidables de la pratique du crudivégétalisme dans un avenir éloigné, aussi je me garderai d'intrusion dans l'avenir.

Je me borne au présent, chaque jour est un jour de victoire, ma prière plusieurs fois quotidienne est exaucée, animalité et humanité se libèrent, la douleur diminue sur la Terre puisque quelques rares individualités, timidement mais consciemment, en viennent à la pratique de rédemption, au retour au bon sens, à la seule alimentation physiologique.

Pour le bonheur universel, puisse demain ne pas contredire le présent et nous replonger dans les ténèbres, alors que, peut-être un peu illuminé, nous croyons voir luir l'aube d'une vie nouvelle, attendue depuis tant de siècles.

Enfin, le crudivégétalisme demande-t-il une période d'adaptation?

L'humanité ayant cessé en partie depuis longtemps ce mode d'alimentation, c'est à chacun à agir selon son cas particulier.

Certains, et non des moindres, prétendent que par suite d'une longue accoutumance la constitution de chacun de nous a subi une telle transformation que le crudivégétalisme appartient à une période passée qui ne saurait plus se renouveler.

Lesquels de nous seront confondus ?

G.BUTAUD.

1924.

VERS LE ROBINSONISME

Tout être doit s'appliquer les prescriptions des lois naturelles. Son esprit doit déterminer les conditions primordiales de la vie : elles se résument en ceci : boire, manger et dormir. Quand on les a satisfaites, on satisfait les autres besoins et ces besoins secondaires supplémentaires intellectuels, moraux, esthétiques, etc., sont d'autant plus faciles à satisfaire que les besoins primordiaux ont pu l'être à bon compte et pleinement.

Simple mammifère, je poursuis donc mon postulat qui consiste essentiellement à boire de l'eau et me nourrir des parties comestibles des végétaux tels que la nature les fournit. Grâce aux circonstances, j'y suis arrivé complètement, je ne fais plus rien cuire et si je n'avais pas la marotte de répandre ma pensée, j'aurais la plus belle vie du monde : celle du tigre, de la mouche, du rhinocéros...de l'herbivore, du frugivore ou du carnassier sauvage.

J'ai reconquis sur moi-même mon autonomie.

Pour la nourriture qui est la chose considérable de mon existence, je n'ai aucun besoin de faire appel aux autres hommes. Pour le reste, je suis bien obligé de procéder à dés échanges par le truchement de la monnaie.

Je voudrais que les hommes fussent sur le même chemin que moi et que ceux qui ont à peu près subi la même évolution côte à côte, indépendants les uns des autres, fraternisant spirituellement et à l'occasion matériellement, pour des buts secondaires en conservant leur liberté entière comme la gazelle dans la bande libertaire.

Tous les efforts de ma propagande ne tendent qu'au but que j'énonce. Je ne crois au végétalisme qu'en tant qu'il ramène les hommes au crudivégétalisme initial. Les races qui de temps immémorial pratiquent le végétarisme - comme celle des hindous - ne sont presque à aucun égard supérieures à celles qui sont omnivores et celles qui sont omnivores ne consomment une grande quantité de viande que depuis un siècle seulement. Je parle au général. Enfin, de tous temps, dans toute race on a consommé des fruits et des légumes crus et des aliments souvent à peine cuits. Ce n'est que depuis une civilisation très proche que l'on est outillé pour faire cuire à fond l'aliment.

Je suis content du résultat de notre propagande. Mais je n'aurai pleine satisfaction que quand des groupes de crudivores existeront, que quand le mammifère y vivra dans sa pleine autonomie reconquise, dans l'indépendance mammiférienne. Ce qui ressortirait de la vie, de l'étude, de la critique de tels groupements est inimaginable, car tout mammifère a des loisirs en abondance et peut les utiliser à des créations, des distractions de propagation de la pensée.

Malheureusement, en dehors de ce diable de Grand-jean - qu'il me pardonne - si changeant dans ses façons de se sustenter, car il en a plusieurs, je ne connais presque personne ramené à ses voies naturelles.

Je conçois donc des groupements d'individus qui poursuivent la réalisation intégrale de leur autonomie par le retour au crudivégétalisme absolu, même en passant par le purgatoire du pain et de la pomme de terre cuite, participant à la confection de la Basconnaise.

Je ne conçois pas la pratique du végétalisme avec alimentation en partie cuite comme une suffisante condition de libération.

D'ailleurs, chez moi, il ne s'agit pas - en principe- de lutte contre soi-même, contre autrui, contre la société, tout cela c'est de la négation, et on ne construit pas avec des négations. Or, la vie est une construction.

C'est dans le sein même de la mère que je poursuis la formation heureuse de l'enfant en faisant vivre à la mère une vie physiologiquement normale. La maman doit dans toute la mesure du possible vivre de crudités, comme le réclame son animalité. Un être normal ignore la cuisson alimentaire, et c'est dans la norme que nous devons évoluer.

Le végétalien qui ne consommerait exclusivement que des légumes cuits aurait un déplorable régime, encore plus déplorable s'il y ajoutait une alimentation animale cuite. Mais devant le développement évident du végétarisme de ces dernières années, on est bien amené à reconnaître que la seule innovation réelle sur le végétalisme propagée jusqu'à ce jour est celle de la Basconnaise. Supprimez la Basconnaise et vous verrez que les végétaliens abandonneront, et pour cause, le végétalisme, et seront amenés à rechercher ailleurs que dans les végétaux un appoint non dévitalisé, non désorganisé chimiquement et surtout physiquement par la cuisson. En dépit du danger des poisons que toute viande contient et de son peu de valeur à tous égards, vous verrez les déficients végétaliens retourner à l'alimentation animale et même à la viande crue.

Le végétalisme sans crudivégétalisme partiel ou total est une alimentation néfaste, toute cuisson l'étant par elle-même, inévitablement, naturellement, pourrais-je dire, puisque le mammifère n'est que le résultat de la nature qui pendant notre évolution de l'amibe à l'hominien n'a pas - indubitablement - utilisé la cuisson.

Nous sommes le produit de conditions données. Quelles que soient notre intellectualité, notre fatuité, nous ne pouvons prétendre aujourd'hui, à modifier des conditions de vie imposées et dont nous sommes l'expression.

La cuisson a-t-elle comme but de faire des êtres autres que nous sommes ? Non, n'est-ce pas. C'est simplement une pratique, une habitude : elle est anormale, elle fausse nos conditions naturelles d'existence.

En d'autres termes, le problème vital se résoud par l'application des procédés naturels inconnus de nous sur lesquels on n'a aucun pouvoir, que nous subissons inéluctablement. Changer par notre vouloir, dans la pratique de l'alimentation, une donnée du problème, c'est aboutir inévitablement non à une recrudescence de la puissance vitale, mais bien fausser les conditions de vie et le résultat est patent. Arthritiques, tuberculeux, rachitiques, cancéreux, fous, neurasthéniques d'une part, d'autre part membres effectifs, piliers de la société capitaliste où tout être humain - quel soit-il - impose sa volonté aux autres individus par l'intermédiaire de l'argent en temps de paix : bagnards condamnés aux travaux forcés, fonctionnaires, exploités, exploiteurs, commerçants, voleurs et volés, meurts de faim et milliardaires, intellectuels parasites des manuels, paysans gardes-chiourme de l'animalité domestiquée ou citadins que chaque jour dégénère...Chacun la tête pleine de philosophie, le coeur débordant d'amour, chacun se défendant, imposant, rusant,

commandant, subissant. Voilà à quoi nous avons abouti. En un mot, en modifiant les conditions essentielles au développement de la vie, on diminue son épanouissement.

Le banditisme, la férocité, la toute puissance de l'argent n'est que le pâle reflet du banditisme individuel. Comme l'a écrit notre cher Victor Hugo, le crime n'est que le résultat de l'ignorance. Notre crime collectif - la société actuelle - n'est que le fait de notre ignorance individuelle.

Par la pensée, par la pensée seulement, hélas !, transformez chacun de nous en crudivégétarien, chacun vivant sur son verger-potager grand comme un mouchoir de poche parmi ses arbres, dans sa cabane, sa hutte, sa grotte claire et sèche, sa cellule de verre, cultivant et confectionnant personnellement sa Basconnaise ! Que reste-t-il alors de l'organisation actuelle ?

De quelle morale, de quelles vertus aurions-nous besoin si nous avions des loisirs infinis. A qui pourrions-nous offrir notre supplément de produits, d'activité, de savoir, d'intelligence, d'amour, dans un monde de gens normaux, de richards surabondamment riches individuellement - aussi riches que nous ?

Donnez-donc à un troupeau ce que nous appelons la richesse. Que voulez-vous que l'animal en fasse. Que voulez-vous que j'en fasse, moi pourceau, zèbre, Butaud, singe !

Le mammifère, selon ses nécessités, ses possibilités, ses aspirations, broûte, chasse, fait des expéditions, se déplace pour trouver sa nourriture. Le singe joue, saccage, chahute, etc., - paix, pâture,, paisiblement, mots caressants, choses bénies - joue avec ses congénères, avec son petit; le carnivore convoite et poursuit sa proie et paisiblement digère.

Comme le singe, le bipède humain mange les fruits, mais il en réserve, il facilite la vie de certains végétaux et il compose sa Basconnaise. Il a si peu d'efforts physiques à faire pour aider au développement des végétaux qu'il consomme que ses loisirs sont nombreux et qu'il peut enfin, libéré du souci matériel, du souci du présent et de l'avenir, se laisser aller au besoin du don de soi si puissant en chacun de nous.

Me trompais-je ?

Il y a en moi beaucoup d'impulsivité que l'âge n'a guère tempérée. Je mourrai grand enfant : je n'ai pas plutôt conçu que je veux éxécuter. Je me donne de suite aux moyens d'éxécution. J'ai tenté de vivre le communisme avec des omnivores à Vaux, à la Pie Saint-Maur, autre colonie communiste et coopérative où les éléments végétariens étaient représentés, mais à Bascon, le végétalisme a été appliqué depuis 1913 par Sophia Zaïkowska et par moi, en innovant la Basconnaise, enfin, depuis mai 1903, le Foyer parisien fonctionne. Je voudrais voir maintenant un groupement de farouches individualistes ne vivant que de crudités. C'est que certaines questions se posent à mon esprit inquiet, chercheur et fraternel. Le crudivégétalisme est-il la condition normale de l'homme mammifère à l'imagination si féconde, la production individuelle, l'autonomie économique peut-elle supprimer la concurrence; l'individualisme du Robinson est-il le point de départ de l'entr'aide ; la simplicité de la vie conduit-elle à la félicité et à la multiplication du nombre des Robinsons et des groupes de Robinsons facilite-t-elle l'indépendance et les déplacements individuels ?

Toute réalisation a ses désillusions. Nous ne sommes pas capables de poser un problème avec toutes ses données, nos entreprises sont entachées d'erreurs, mais enfin Bascon est supérieur à La Pie Saint-Maur, qui, en tant que régime, avait quelque supériorité sur Vaux. Un omnivore se muant en végétarien, en végétalien, puis en crudivégétalien retrouve quand même à chaque stade un peu de l'indépendance, de la santé, de la quiétude naturelle normale, animale, sauvage, primitive.

Le crudivégétalien peut-il vivre heureux dans des conditions plus naturelles que celles que la civilisation nous offre ?

Je crois que oui. Pour moi, c'est résolu. Je suis heureux de l'évolution que j'ai subie. Si d'autres bipèdes veulent comme moi jouer au Robinson, je suis prêt à les aider en les mettant en rapport entre eux.

Bascon a été le levier du végétalisme ; le Foyer de Paris permet de juger comment des individus de toutes professions, de toutes confessions, bénéficient de sa pratique. Celui de Nice déjà le seconde dans cette voie. Les réalisations d'indépendance des crudivégétaliens peuvent apporter leur part de contribution d'éléments aux propositions pour la solution des problèmes sociaux.

Le Robinsonisme est-il une solution heureuse ? Avec force assurance, avec joie, je réponds elle l' a été pour moi. La nature est notre mère, notre déesse, mes souffrances ne sont que les déchets de la contribution de ma vie physique intellectuelle morale passée. Que donneront les tentatives de voisinage des Robinsons crudivégétaliens ?

G.BUTAUD

in LE VEGETALIEN, tribune libre des végétaliens, n° 1, 1924.

" Lioubov Andréevna : O mon jardin, mon cher, mon tendre et beau jardin ! Ma vie, ma jeunesse, mon bonheur, adieu ".

" On n'entend plus que des coups de hache contre les troncs d'arbre, loin dans le jardin ".

(Tchekov, La cerisaie).

" L'être humain n'est plus qu'un instrument démodé servant à l'augmentation du capital, un reliquat de l'histoire, dont très bientôt les capacités, insuffisantes au regard de la science, seront remplacées par des automates qui pensent impeccablement "

(Kafka, in Conversations avec Kafka, G.Janouch).

MA LIBERTE, MA SOCIETE

Je ne suis pas libre de quitter ma propriété, de voyager, d'aller où bon me semble, je suis retenu, il me faut manger partout où je me trouve, partout où j'aborde il me faut un gîte accueillant et des amis. Robinson sur mon rocher de Vence, je suis attaché loin de ceux que j'aime; chaque soir mes châssis doivent être couverts de leur doux paillassons et réchauffés le jour par les ardeurs du tiède soleil hivernal ; mes raisins, mes figues séchées, mes pommes et mes olives et mes châtaignes et tout mon home, toute ma propriété m'enchaîne en un riant séjour de quiétude.

Cependant, dans la vallée, le train qui passe ébranle mes cordes sentimentales, mes amis sont absents, j'éprouve une secousse, une douleur passagère. Mes amis, presqu'inconsciemment, c'est toujours avec eux que j'oeuvre et pour moi et pour eux ! Il n'est pas un moment où j'agisse, je pense en ne tenant compte que de mes soixante kilos de viande, toujours les idées, les sentiments me relient aux autres hommes, aux amis d'abord, puis par eux au reste de l'humanité et par elle à l'animalité, à la végétation, à l'universalité.

O liberté ! Liberté laisse-moi aimer, choyer, me donner à ceux qui sont toute ma vie, tout mon bonheur, laisse-moi vivre près d'eux dans leur entourage, leur apporter tout ce que mon coeur rêve pour eux de tendresse, d'affection, de pensées, de travail, de soins, de prévenances, de richesse, laisse-moi les faire jouir de tout ce que la force de mon amour peut créer pour eux de bien et de bon. C'est près d'eux, là seulement que je vis réellement, et je les aime et je les embrasse et mes pensées et les leurs s'unissent et s'entrechoquent et nos projets s'harmonisent et s'opposent et je les mords et les égratigne...mes amis me complètent, car qu'est-ce que ma personnalité, si ce n'est des produits de millions et de millions d'êtres préexistants et des vivants.

Mentalement, ici je suis en contact constant avec les amis lointains ; je juge de leurs projets, j'en approuve une partie; je combats l'autre ; mon activité physique, intellectuelle, est toujours l'expression de mes idées, de mes sentiments conjugués avec ceux de mes amis, mon activité c'est le résultat en moi de la concentration de tout un monde: ma direction personnelle est le fruit d'autrui !

Ermont, Nice, La Croix, Bascon, Paris, Le Bois Fourgon, Arles, Carmaux, Gentilly et tant d'autres lieux qui abritez mes amis connus et inconnus, vous possédez mon âme, je ne suis pas tout entier sous ma cloche de verre à Vence, je suis répandu. Amis, je suis parmi vous, je suis partout où vous êtes, partout où vous avez une joie, une peine, partout où vous respirez et où vous mourrez sans que je sois là pour vous fermer les yeux, ou plutôt je suis Celui qui vous unit tous, je suis l'Ami qui fond toutes les personnalités chéries en une même individualité en mon Moi.

Liberté, tu ne fais pas de miracles ; ma liberté a comme limite ma matérialité physique, corporelle. Enfin, je puis quelquefois correspondre et par là entretenir la

chaleur de l'amitié, quelquefois en de courts espaces, je puis voir mes amis et vivre de leur vie, mais les jours que je passe loin d'eux me laissent les cruels regrets d'une vie incomplète. O mes amis, je voudrais tant être près de vous et vous épargner des fatigues, des peines, des maux, des douleurs que je sais journaliers et nous sommes disséminés luttant chacun de son côté pour l'entretien de notre vie. Seule l'Idée nous est commune, nous relie. Faible lien qui ne remédie à presque rien, qui ne crée rien, qui ne seconde que bien peu, qui ne soulage pas. Idéal ! En compensation de tes charges, qu'apportes-tu ? Tu ne soulages pas, tu n'amoindris pas les difficultés de l'existence, tu ne supprimes pas effectivement de la douleur et cependant c'est ceux qui sont épris de mon Idéal qui sont touchés de ta Grâce que j'aime : ceux-là sont mes amis.

J'aime ceux qui, par le fait qu'ils vivent diminuent la souffrance. A mes yeux, il n'est qu'un titre d'amour qui englobe toutes les virtualités, diminuer de la souffrance! Et c'est pourquoi j'aime les hommes à des degrés divers, c'est pourquoi je poursuis l'erreur partout, chez moi et chez tous, surtout chez mes amis les plus proches, chez mes soeurs, chez mes frères. Je combats.

Le combat, c'est ma vie. Je ne suis que le produit d'oppositions, de décompositions et de synthèses. Quand elles ne se manifesteront plus dans ma chair, dans mon esprit, je ne serai plus qu'un cadavre, que je vous prie de donner à vos chiens, pendant le temps qu'ils rongeront ma carcasse, pas trop grasse, hélas ! ces pauvres bêtes économiseront le pain que par aveugle bonté vous geignez à leur produire!

Mais je ne combats pas pour combattre, pour la joie du combat. Mon combat n'est pas une création voulue de mon intellect, de mon imagination, mon combat n'est pas celui d'un gladiateur contre un autre gladiateur, il n'est pas personnel et purement individuel, si mon cerveau et mon bras agissent, c'est en concordance avec d'autres cerveaux, avec d'autres bras qui sont dans la même atmosphère, sous les mêmes cieux, sous la direction de l'Idée se conjuguant pour augmenter les bienfaits de la vie, en diminuer les charges.

Je sais que mes châssis, pour moi seul abritent fort bien les laitues et les plants, je sais pertinemment que si au lieu d'être une unité, je pouvais agir collectivement, si au lieu de quatre châssis j'avais une immense verrerie, j'aurais avec beaucoup plus de facilité des laitues et des plants. De cette serre, j'aurais des jouissances de toutes sortes, car au milieu de mes verdures, par les temps de frimas, j'aurais chaud - nous aurions chaud. J'y aurais et ma cuisine - mot impropre pour moi crudivore - et mon lit et mon poêle et ma bibliothèque - comme je suis personnel, je dis toujours "je" au lieu de "nous" - et je vivrais parmi mes amis présents.

Mais les uns sont là, les autres là-bas, et chacun ici ou là a ses châssis - ses moyens particuliers et personnels d'avoir ses laitues ! Chers amis, ne fermons aucune avenue, ne nous interdisons aucun sentier. Que chacun prenne le chemin, la route droite ou tortueuse, plate ou montueuse qui lui convient pour qu'un jour les plus prêts parmi les hommes à vivre une bonne vie aient la serre commune à Vence, à Paris, une autre encore là, là-bas, en aient partout...

Ce qui nous attache à nos châssis personnels c'est notre matérialité, notre physique, puisque notre pensée - l'Amour - est une, quoique diverse dans ses aspects. Pourquoi

sommes-nous différents dans les manifestations diverses de notre activité physique, puisque les mêmes lois universelles nous régissent ? "

Si les lois sont mêmement impérieuses pour chacun de nous et si cependant chacun de nous a une façon différente de vivre - qui crée le personnalisme, s'oppose à l'harmonie, maintient la propriété individuelle, nécessite l'autorité- c'est que relativement aux inéluctables nécessités physiologiques, produits des lois naturelles, nous vivons d'une façon fantaisiste.

***

L'Unité de la vérité relative, l'Unité qui forme l'ensemble des phénomènes vitaux et dont nous possédons la connaissance d'une partie, nous a placés, nous, végétaliens, sur le chemin de l'Unité des efforts pour la satisfaction des nécessités physiologiques humaines. Il viendra un temps où les besoins matériels de certains de nous seront si normaux et si simples que naturellement au lieu d'avoir chacun des châssis nous aurons communément par toute la Terre des verrières où tous les amis mangeront, travailleront, aimeront, vivront supérieurement dans la simplicité du savoir.

Mes amis, nous approchons les uns des autres, j'entends vos pas, vos voix, des montagnes de préjugés ne nous séparent plus, le jour approche où chacun de nous sera supérieur aux difficultés de la vie qui actuellement pour chacun de nous renaissent à chaque matin - car elles sont en germe à chacun.

Ce sera chaque jour un jour de fête, un nouveau jour de fraternité, la serre donnera des laitues à tout le monde, facilement... et selon nos gais désirs nous irons d'une verrière à l'autre ou bien nous nous fixerons momentanément parmi les betteraves, les figuiers, les orangers ou parmi les pommiers - auprès des amis.

G.BUTAUD.

in LE VEGETALIEN, n°2, 1924.

" Vieil arbre favori tu as déjà vu les temps changer
Mais le changement ne t'avait pas encore touché
Car le temps voyait en toi son domaine sacré
Et la Nature te déclarait son arbre familier. "
(John Clare, A un orme tombé).

V E R S L A V I E R A T I O N N E L L E

EVOLUTION DU VEGETALISME

La somptuosité de la table des Romains de l'époque de la décadence se caractérisait par la diversité des mets affluant des pays lointains, et , de nos jours, une table bien servie laisse loin derrière elle, par la diversité de ses ressources, de ses services, celles de Rome.

C'est que le champ qui la fournit s'est agrandi.

Une table a pour elle, non seulement les produits du Nord de l'Afrique, du Nord de l'Europe, de la France et de la Grèce, mais les produits du monde entier, frais et conservés de mille et mille manières.

Il a toujours été à la portée de chacun d'assaisonner, de présenter l'aliment commun à un pays de différentes façons; mais augmenter le nombre des services d'une table, voilà la chose difficile à laquelle s'ingénie celui qui a charge d' estomac.

La richesse, le développement social d'un pays, son degré de civilisation se mesurent à la variété de ses aliments et aussi par là se détermine la qualité de l'hôte.

Ainsi le service des tables se modifie par l'apport non seulement des innovations dans la préparation des aliments coutumiers, mais surtout par l'apport d'aliments nouveaux qui refoulent à des rangs inférieurs leurs prédécesseurs, dont la vogue diminue, dont la faveur est chancelante, car la multitude des recettes culinaires ne permet plus d'utiliser quantité d'aliments réputés excellents à tous égards.

Une de nos innovations à nous, auteurs de cet article, a été le plat de carottes rapées assaisonné d'une goutte d'huile.

Une autre a été le plat d'une sommités d'orties cuites à l'eau, égouttées, salées et huilées.

Puis après avoir consommé du pain de Bergame - pain fait avec du blé non moulu mais trempé - nous avons connu et consommé le blé trempé cru.

Ayant pris goût à la carotte, nous en avons mélangé quelques rondelles à la salade dont nous faisions une grande consommation ; puis à cette salade, nous avons ajouté des feuilles d'épinards ; nous avons mélangé diverses salades; puis nous laissant aller à notre fantaisie de mélanger toutes les salades de notre jardin, nous avons joint toute verdure comestible, choux rouges et verts, feuilles de navets, salades sauvages, feuilles de salsifis cultivés et champs, etc.

Puis les carottes nous ayant mis en goût nous avons ajouté d'autres racines, navets, rutabagas, radis avec leurs feuilles, etc.

Autrefois, nous ne digérions pas l'oignon cru. Par suite d'adaptation progressive, en en additionnant peu à peu à la salade composite nous sommes arrivés à en faire une forte consommation et probablement grâce à une autre innovation, celle des pommes de terre en robes de chambre.

La pomme de terre en fournissant un liant aux crudités

apporte aussi son amidon et complète ou plutôt met au point ce mélange où la salade prédominant sinon en poids du moins en volume, constitue cette préparation qui a pris le nom du hameau d'où elle naquit et d'où elle gagna Paris, la France et qui s'universalisera tout en se modifiant constamment sous l'influence de tant de raisons.

Mais une innovation considérable, un apport conséquent fut celui du topinambour cru. Quant après avoir goûté de tant d'aliments crus ou cuits de toutes sortes de façons, nous nous sommes risqués à goûter du topinambour cru, ce fut une révélation : nous le trouvâmes excellent. Cuit, le " topi " a un goût de fonds d'artichaut, qu'il n' a nullement cru ; ce goût n'est pas apprécié par tout le monde, et on n'aime guère à manger souvent du " topi " cuit, tandis que cru, en ayant un goût moins fort et légèrement sucré, il peut être mélangé en grande quantité dans la Basconnaise. Et l'addition du " topi " refoula, diminua la consommation d'autres aliments, notamment celle de la pomme de terre.

J'ai parlé d'orties, mais nous faisions depuis fort longtemps une grande consommation de verdures cuites, et ceci dit, afin de bien faire saisir que nous avions une grande variété de mets et que chaque innovation devait nous amener une exclusion, ou tout au moins un délaissement, à un abandon, à un oubli même de telle ou telle préparation.

Quand nous avons commencé à ajouter à un plat d'une salade de mâches quelques rondelles de carottes crues, nous ne nous doutions pas que ce procédé d'ajouter d'autres racines crues, puis d'autres salades, puis d'autres verdures, nous amènerait en ajoutant ainsi des variétés diverses à être contraints à en limiter la quantité de chacune, car la Basconnaise devient alors envahissante, le plat composé prend un volume et un poids prohibitif de tout autre plat au même repas. Et l'unicité du plat s'imposa dans la plupart des repas.

C'est à travers de nombreuses années que ces modifications dans notre alimentation eurent lieu. Instinctivement, nous avons été amenés à étudier quelles étaient les qualités, les caractéristiques de chaque aliment, car non seulement on cherche à satisfaire son goût, à calmer sa faim, mais à avoir une consommation normalement conforme à nos besoins physiologiques.

Quand il y a pénurie de ressources alimentaires, comme dans l'ignorance des besoins physiologiques ou simplement leur méconnaissance, on erre, on s'alimente mal, on vit mal.

Mais au sein de l'abondance, quand on a quelque esprit de recherche, l'étude de nos besoins et des qualités de chaque aliment amène l'utilisation de chacun dans des proportions données à l'exclusion partielle ou totale de tels autres.

Et ainsi, la viande, le lait, les oeufs et toute nourriture animale a été rejetée et la diminution de préparation végétales cuites s'en est suivie.

Rien donc d'une découverte, d'une innovation personnelle dans l'histoire de la Basconnaise, ni dans celle de la Niçoise, sa fille, qui remplace la forte quantité de pommes de terre cuite par une plus petite crue.

La consommation de crudités s'est faite, s'est accrue d'une façon toute simple, elle se continue, se continuera inévitablement, inéluctablement. Nous en avons la conviction profonde, parce que chaque jour le nombre des végétaliens augmente.

Mais en envisageant la consommation de la Basconnaise, de la Niçoise simplement parmi les végétaliens, on ne regarde que d'un oeil, on n'étudie qu'un groupe de consommateurs.

Ce n'est guère que d'aujourd'hui même que nos deux yeux voient se préciser, se caractériser une tendance par ses résultats, son application non seulement au milieu spécial des végétaliens, mais à celui général des omnivores.

Parmi les fléaux et les conséquences de l'état morbide de la société humaine, la déchéance physiologique des hommes et particulièrement l'étude des maladies par carence nous ont révélé les vitamines et leur nécessité dans notre alimentation - or c'est dans l'alimentation crue que nous les trouvons en abondance et de première main.

Les études sur la composition chimique, physique, colloïdale, nous révèlent aussi que la feuille verte, la racine, les fruits crus sont conformes à la demande normale.

Enfin, les qualités quelconques de l'aliment ne sauraient être accrues par la cuisson. La cuisson peut permettre toutefois l'absorption d'aliments que crus et à complète maturité (secs) on ne peut guère consommer (légumineuses, haricots, lentilles, fèves, pois, etc.). Elle peut modifier et diminuer la nocivité de certains, viandes, oeufs, etc., de même qu'elle diminue, modifie certaines de leurs qualités.

Et alors, la crudité devient exclusive et conquérante. Elle s'impose ; elle devient une nécessité à tout le monde. Le végétal cru reconnu indispensable par la science après que l'empirisme l'eût imposé à l'attention des hommes à l'avant-garde de l'humanité pensante, généreuse, cultivée, aux anarchistes ou autarchistes particulièrement, et d'abord admis par les végétariens est admis par des omnivores.

Sur toute table, un jour, nous verrons la Basconnaise, la Niçoise, elle a sa raison d'être, sa justification dans la satisfaction des nécessités physiologiques.

La multitude des gens riches, pauvres, philosophes, croyants, athées, artistes, manuels, intellectuels, intelligents ou bornés, ont un estomac, des intestins, une dentition, des besoins physiologiques identiques et c'est seulement leur satisfaction qui peut permettre la vie normale.

De même que la vie s'impose à chacun de nous, que son principe initial, que son entretien réclame les mêmes conditions pour tout organisme, le même problème alimentaire est à résoudre pour tout homme par les mêmes moyens.

Ceci posé, recherchons pourquoi un homme ne consomme pas des crudités à son repas, sachant qu'il peut, qu'il doit en manger ? Après avoir étudié le point de vue physiologique commun, la réalité nous impose d'envisager le point de vue économique.

Or, la vérité économique est indiscutablement en faveur de l'alimentation crue.

Donc, d'une part le crudivorisme s'impose et se développe en diminuant la proportion d'aliments cuits qui se consommait et se consomme sur toute table et la consommation d'aliments animaux diminue.

Ceci doit nous amener à cette conclusion que notre propagande ne doit pas s'adresser à telle ou telle classe ou catégorie d'individus. Notre vérité, toute vérité doit être universellement proclamée, il n'y a pas une vérité qui ne soit admissible et praticable que par quelques-uns seulement.

Ce n'est pas parce que des individus sont pauvres ou riches, intelligents ou bornés qu'ils doivent boire

différemment. C'est notre ignorance, nos préjugés, de mauvaises habitudes qui déterminent notre choix alimentaire comme ils le déterminent pour toute la multitude de nos besoins.

Combattons l'ignorance par la diffusion du savoir, cultivons-nous, parlons, écrivons, agissons et le dernier des crétins millionnaires ou prolétaires peu à peu, pour son bien et celui de ses enfants futurs et présents, pour le bonheur de l'humanité entière, consommera de plus en plus exclusivement la Niçoise.

Une autre fois, si nous en avons la place, nous appliquerons le même procédé d'analyse aux autres problèmes que la vie nous impose, habitation, habillement, chaussures, etc.

S.ZAIKOWSKA, G.BUTAUD (A suivre).

in LE VEGETALIEN, Tribune libre des végétaliens, n° 4, février 1925.

" Cette erreur n'était-elle pas, ici encore, le fruit de cette vie d'esclavage qu'ils avaient menée ? - Une vie qui regardait toutes les choses, animées ou inanimées, à l'exception de l'Humanité, - la nature disait-on, - comme une chose, et les hommes comme une autre. Il était naturel pour des gens qui pensaient ainsi, de s'efforcer de réduire la " Nature " en esclavage, puisqu'ils croyaient que la " Nature " était une chose distincte d'eux-mêmes ".

(W.Morris, Nouvelles de nulle part).

" Dans ce monde-ci, qui donc se soucie des fleurs ? ".

(Novalis, Heinrich Von Ofterdingen).

" Paul et Virginie n'avaient ni horloges, ni almanachs, ni livres de chronologie, d'histoire et de philosophie. (...) Leur vie semblait attachée à celle des arbres comme celles des faunes et des dyades "

(Bernardin de Saint Pierre, Paul et Virginie).

" Loué sois-tu, mon Seigneur, pour soeur terre notre mère,

qui nous soutient et nous sourit,

et produit divers fruits avec les fleurs aux mille couleurs et l'herbe ".

(François d'Assise, Cantique de frère Soleil).

V E R S L A V I E R A T I O N N E L L E

(suite)

L'HABITATION

Nous vivons dans une maison, y vivons de longues heures.

Nous ne saurions vivre sans habitation, pas plus d'ailleurs que sans vêtements. Notre corps fragile et délicat réclame la protection d'un toit, de murs. Puis pour nos vivres de réserves, pour les nécessités de toute industrie, pour bien des choses, il nous faut construire.

Il y a des variations, des modifications de détail dans notre régime alimentaire selon le pays que nous habitons, de même les constructions que nous avons à établir peuvent être judicieusement influencées.

Quand on parcourt la France et que par la pensée on se reporte aux temps où la nature, livrée à elle-même la recouvrait d'un riche manteau de prés et de bois et qu'elle ne nous apparaît plus guère aujourd'hui qu'en un immense champ de céréales et de vignes - parsemé ça et là de bouquets de bois - on est fortement impressionné par cette immensité de culture intelligente dont les produits ruinent la santé; la vue des troupeaux ajoute son impression particulièrement sentimentale à l'angoisse qui nous étreint.

Pour le naturien, pour l'individu qui, pour la satisfaction de tout besoin se dégage le plus possible des contingences, des influences du milieu, ataviques, coutumières et empiriques, dans le parcours de pays civilisés, la vue des constructions humaines lui rappelle aussi toute l'acuité de la lutte pour la vie, toute la nécessité de la solution de la question sociale, toute la sottise de la société, toute sa criminelle conséquence.

Les fermes, dont les neuf dixièmes des bâtiments sont affectés aux nécessités de l'exploitation du bétail, les châteaux, les villas, la plupart du temps inhabités ou habités par peu d'occupants, les amas considérables des constructions citadines, tout édifice nous pousse à étudier quelles sont les conditions que doit remplir l'habitation d'un homme ayant le sentiment d'amour pour les gens et les bêtes et qui sait qu'il ne doit pas pour cela se sacrifier, qu'il doit bien vivre, vivre bien de toutes façons pour lui et les siens - les siens, c'est-à-dire ceux qui souffrent, qui ont besoin de son concours.

L'abri est un tronc d'arbre, un fourré, une avancée de roche, une excavation, une grotte, une hutte, un entassement de matériaux qui protège l'homme, ses produits, son industrie; ne lui demandons pas autre chose que de répondre à ce besoin.

Etre de bonté, si vous bâtissez pour vous seul, faites-le sans grever votre budget d'autre que ce qui vous est absolument indispensable ; autrement, de quelle activité, de quelles ressources économiques, financières disposeriez-vous pour participer aux efforts des femmes, des enfants, des faibles,

des vieillards, du camarade handicapé par des charges ou même simplement aux efforts de quiconque pour se créer l'indispensable abri !

De même que pour tous leurs besoins, les rêves communs et grégaires de jouissances de demeures luxueuses lient les hommes entre eux, les marient, confondent leurs actions, leurs pensées, leurs vies et les font responsables du bien et du mal social, de même, partout où un homme en croise un autre, dans le bureau, l'atelier, la banque, au restaurant, au temple, au salon, dans le bouge, à l'université, il rencontre un complice du crime collectif, de la vie, de la durée de la Société.

L'homme, profondément bon et conscient, l'être que nous voudrions être, étant raisonnable, recherchera à quel moindre prix il pourra établir la meilleure habitation.

Quelles conditions doit remplir une habitation ? Etre un abri le moins coûteux à établir, à entretenir, à chauffer, le plus sain, le plus agréable !

La vie par couple, par famille, qui est la vie de l'homme corrompu, dégradé, civilisé, - alors qu'étant normalement crudivégétalien, il doit logiquement vivre communément - le contraint à avoir une habitation personnelle isolée, mal disposée et ruineuse. Quant à nous, toujours par la pensée, réunis à nos amis, nous voudrions constamment être en rapport avec eux, nous voudrions recevoir les lumières de leur esprit, emprunter leurs connaissances et dans les moments où notre tristesse s'ggrave, la voir dissipée par leurs gais sourires, nous voudrions vivre près d'eux, avec eux, pour diminuer notre ignorance, les dangers et le coût de la vie et en augmenter l'intensité.

Un de nos plus grands droits ou devoirs, comme on voudra, le mot ne fait rien à la chose, est personnellement d'amoindrir notre intolérance native de petits-fils d'anthropoïdes, de fils d'ambitieux, d'envieux férocement personnels dans la lutte pour l'argent, la considération, la domination qui s'impose à tout civilisé. Certes, à aucun prix, à qui que ce soit, à aucune idéologie, à aucun Credo, le penseur ne doit céder de son indépendance, ne doit l'engager; aussi les raisons qui plaident en faveur de la maison isolée, personnelle, ont-elles une grande valeur qui s'ajoutent à celles de la brute paysanne fortifiée dans son domaine entouré de haies, de murs, qui jalousement vit, lutte, pour la jouissance de ses droits de propriétaire contre le monde entier - rival!

Nous voulons pouvoir jouir de nos amis, dans l'immense château, les voir goûter aux bienfaits que l'application du savoir à la science de la construction permet. Un jour, les crudivégétaliens seront assez nombreux pour collectivement posséder des châteaux qui à chacun coûteront très peu d'entretien et permettront d'y vivre et d'y travailler en toute sécurité.

Nous vivons dans l'atmosphère empestée des villes, dans des taudis meurtriers, nous avons ceci de commun avec les fauves, c'est que comme eux, dans les bois, les plaines, les montagnes, nous possédons nos refuges particuliers où nous éleverons nos petits, nos louveteaux bien à nous, où nous les préparons fortement, virilement pour la lutte contre tout ce qui n'est pas nous-mêmes !

L'indépendance d'allure, de manifestation de la vie individuelle personnelle, peut être satisfaite parfaitement dans l'habitation collective. L'habitation doit être occupée

par des amis, c'est-à-dire des hommes que l'on aime, par des hommes que l'on reconnaît les meilleurs des hommes et qui, ayant strictement délimité le cadre, les formes de leur association en vue de la jouissance d'une habitation collective, sont assez semblables dans les grandes lignes de leur vie, pour espérer, par une grande tolérance individuelle, bénéficier de l'association.

La garantie de l'indépendance de l'individu vis-à-vis du groupe, consiste en ceci, qu'il peut à tout moment se retirer, la garantie du groupe vis-à-vis de l'individu est qu'à tout moment le groupe peut s'en séparer.

Il est évident qu'en dehors de ce grand principe de sortie du groupe qui doit protéger l'oeuvre contre les conséquences de la personnalité humaine mal dégrossie que chacun de nous représente - avec un coeur d'or d'ailleurs- chacun pourra changer de local quand bon lui semblera, en s'entendant avec ses frères qu'il sait animés à son égard d'un grand amour.

Car c'est là que tout repose. Se sentir un grand amour pour certains hommes élus dans leur coeur, sentir que nous sommes élus dans leur coeur, comme ils le sont dans le nôtre. Et après avoir établi le cadre dans lequel chacun peut vivre sa vie, assembler les amis pour lesquels les conditions d'existence dans les limites du cadre ne créent pas de limitation à leur puissance vitale, mais au contraire leur font entrevoir des conditions heureuses.

Pour tout coopérateur, plus le niveau intellectuel moral économique général du monde est élevé, plus pour lui il vaut. Plus dans la société il trouve d'amis, et plus il est facile de former de nouvelles créations, si l'on en ressent la nécessité ; plus la vie prend de valeur, de douceur.

S.ZAIKOWSKA et G.BUTAUD. (A suivre).

in LE VEGETALIEN, tribune libre des végétaliens, n° 5, mars 1925.

" La Nature était là, solitaire et sans vie. Par des chaînes de fer, le nombre aride et la mesure austère la tenaient entravée ".
(Novalis, Hymnes à la nuit).

" La philosophie, aveuglée par la folie de ramener tout à l'Ego, ce stupide fantôme, fait, depuis des milliers d'années des fautes de grammaire (...) l'objet et le sujet, l'homme et la nature, deviennent une seule et même chose ".
(Bordiga, Réunion de Milan, 1959).

" La force de notre matérialisme réside dans le projet d'une nouvelle avance qui se fait **sans sortir de la nature**, en y rentrant même après que, pour résoudre l'énigme, il eut été nécessaire d'en sortir un moment et de postuler un Premier moteur immatériel ".
(Bordiga, Réunion de La Spézia).

V E R S L A V I E R A T I O N N E L L E

(suite)

L'HABITATION

Quand même nous aurions établi que seuls parmi les animaux, les carnivores vivent par couples, et que leurs difficultés d'existence le nécessitent - particulièrement celles concernant l'élevage des petits -, les hommes, en général, n' en continueront pas moins à vivre par couples.

La vie du végétalien ne nécessite qu'un travail manuel limité, dont le principal est la récolte, l'enfouissement des **excreta** et des déchets d'épluchage et aussi la préparation culinaire : épluchage, lavage, séchage, etc.

En résumé, pour tout individu qui dispose de quelques ares de terrain ordinaire et de quelques arbres fruitiers, il n' y a pas de question sociale. Ce qui se produit, ce qui se consomme hors de son habitat ne l'intéresse pas directement.

Le crudivégétalien se suffisant, tout au moins au point de vue alimentaire, par l'équilibre de ses facultés de production et de consommation, il s'ensuit que partout où il arrive, son organisme réclame nourriture et besoin d'exercices manuels compensateurs, intelligents, productifs.

Aussi, dans l'avenir, les hommes supérieurement développés, qui auront retrouvé par leur retour aux besoins normaux de leur animalité la quiétude de la vie au jour le jour, sans peur du lendemain, qui ne seront plus les misérables trembleurs angoissés d'aujourd'hui, ne seront-ils plus attachés à une motte de terre.

Le besoin de jouir positivement des rapports de nos sentiments affectifs sera réclamé avec une insistance qui s'accroît au fur et à mesure du détachement personnel des exigences compliquées de la vie anormale.

Ce qui nous arrête tous dans les manifestations sentimentales, ce qui nous empêche de jouir de la fréquentation de nos amis, c'est notre genre insensé d'existence ! Avec une intelligence sans cesse accrue, nous sommes moins libres que n'importe quel animal, utilisons cette intelligence efficacement et la libération se fait d'elle-même.

A peine arrivés chez des amis, nous allons dans le jardin pour contribuer à la confection de la Basconnaise, nous lavons les légumes, les fruits, puis, plus tard, - un jour à vingt-quatre heures - sous les ordres de notre hôte, nous cultiverons, nous bricolerons selon nos facultés, nos goûts, les besoins de nos hôtes.

Avec le temps, par nos fréquentations successives, nos déplacements acquerrons un rythme, une ordonnace s'établira. Nous ordonnerons nos déplacements d'une façon méthodique et collective, de façon que notre liberté, notre bien-être, seront accrus : nous pourrons vivre l'été dans les régions froides, l'hiver sous les climats ensoleillés.

Quelques-uns d'entre nous seront toujours présents dans chaque colonie, à demeure, pour diriger les travaux

et les naturiens trouveront dans leurs migrations abri, nourriture et judicieux emploi de leurs facultés le long de leur route.

Tous les cinquante ou cent kilomètres, de l'Ouest à l'Est, du Nord au Midi, des groupements seront essaimés et nous verrons arriver à des époques déterminées, des équipes de végétaliens qui passeront quelques jours pour effectuer les travaux nécessaires et qui iront de colonies en colonies. Certains se fixeront ici, d'autres là pour des durées plus ou moins longues.. Ainsi, il faudra que partout nous construisions, aménagions des locaux pour recevoir nos amis végétaliens. Il faudra que ces locaux puissent permettre l'isolement, le recùeillement, le repos, l'étude. S'il nous faut le rapprochement de nos semblables, il nous faut aussi la cellule d'isolement, car la liberté de vie, d'allure, de relations est de nécessité vitale.

Actuellement, la crainte du contact constant de gens qui nous déplaisent fait que nous apparaissons plus personnels qu'en réalité nous ne sommes.

Nous, qui avons passé par les groupes de pratique communiste, nous avons beaucoup souffert de la vie, en relation constante avec des gens inférieurs par quelque côté.

Certes, la propagande nécessite continuellement une sorte d'abdication de la personnalité vis-à-vis de la multitude, aussi le don de soi est-il particulièrement agréable quand il ne porte que sur des êtres supérieurs, parmi lesquels on se fond complètement, sans contrainte, en se laissant aller à parler, à rêver tout haut, à agir comme si l'on agissait que pour soi. Alors l'activité collective est productrice de choses heureuses, simples, les craintes s'évanouissent, la vie est une gaieté, les minutes s'enfuient, l'abondance du jardin satisfait la vue, l'habitation petite, pleine d'amis insouciants, est chaleureuse, la fraternité éclate dans les propos, les rêves en commun, les projets surgissent, les discussions s'animent, on se quitte pour se rencontrer bientôt et le monde se limite de plus en plus à notre besoin d'affection.

Le naturien a beaucoup à donner : ses besoins matériels sont insuffisants pour absorber ses besoins d'action physique; son intelligence, son besoin d'amour, le pousse à fraterniser, puis à aider, à instruire, tout en s'instruisant lui-même. Nous prévoyons donc que le végétalien sortira du stade actuel dans lequel sa vie est semblable à ce qu'elle était alors qu'il était un quelconque omnivore.

Le végétalien quelconque, venu pour raison de santé ou d'économie au végétalisme, n'a pas dans l'opulence ou la médiocrité une vie affective sociale, fraternelle, psychique en un mot plus intéressante que celle de l'ouvrier, du patron, du client qu'il est resté. Rien n'a encore été créé par les végétaliens et ne peut être créé que par une lente évolution individuelle et collective qui apparaît inéluctable.

L'omnivorisme a créé les conditions propres au développement du personnalisme. Le végétalisme facilitant la vie de l'individu, assurant le lendemain sans crainte, faisant que la seule richesse intéressante est l'augmentation du Savoir, pour toujours plus de santé, la cessation de la rivalité sexuelle, la limitation dans une mesure toujours plus restreinte des besoins individuels de propriété, la compréhension qu'on apporte d'autant plus d'amitié à un ami qu'on sent qu'il mérite l'amour, moins par rapport à soi que pour son utilité, son don aux autres hommes, tout concourt

à créer des conditions nouvelles qui feront des hommes nouveaux.

Nos habitations subiront les conséquences de cette évolution . Une harmonie s'établira dans le souci d'éviter les froissements, les chocs entre les habitudes actuelles relatives aux conventions existantes, aux moeurs habituelles et celles qui tendront à s'implanter, dans le besoin d'indépendance et de solidarité, d'isolement et de fréquentation, d'hygiène, de liberté d'allures, etc.

Ce qui donnera un caractère particulier aux constructions de l'avenir, c'est que n'ayant pas d'animaux et n'exerçant que peu d'industries, pas de commerce, elles correspondront davantage aux nécessités naturelles.

En général, nous vivons trop à l'intérieur des maisons, dans la vie ordinaire on y est contraint : il n'en est plus de même lorsque l'on vit de sa bêche. Entre parenthèses, je ne vois pas pourquoi les naturiens ne pourraient pas utiliser une bonne partie de l'outillage agricole actuel. Je ne vois pas pourquoi nous ne nous attellerions pas en nombre suffisant à une charrue, une herse, un extirpateur, un semoir, une moissonneuse, une charrette ! Est-ce que la crainte du ridicule est suffisante pour nous arrêter.

S.ZAIKOWSKA, G.BUTAUD (A suivre)

in LE VEGETALIEN, Tribune Libre des Végétaliens, n° 7, mai 1925.

" Ces beaux verts pâturages sont la nature et l'homme, car tous deux se confondent. Contemplez la nature, contemplez l'homme ! Les mystères de la philosophie sont devant vous ".

(Feuerbach, Thèses provisoires pour la réforme de la philosophie).

" Vous me demandez de labourer le sol? Irai-je prendre un couteau pour le plonger dans le sein de ma mère ? Vous me demandez de bêcher et d'enlever des pierres ? Irai-je mutiler ses chairs afin d'arriver jusqu'à ses os ? Vous me demandez de couper l'herbe et le foin et de le vendre, et de m'enrichir comme les blancs ? Mais comment oserai-je couper la chevelure de ma mère? (...) C'est un péché de blesser ou de couper, de déchirer ou de gratter notre mère commune par des travaux agricoles ".

(Smohalla, in Pieds-Nus sur la Terre sacrée).

V E R S L A V I E R A T I O N N E L L E

(suite)

LE VETEMENT, LA CHAUSSURE

Le nombre des végétaliens est infime ; il n'existe, pour ainsi dire, pas d'hommes n'utilisant jamais le feu pour la préparation de leur aliment. Alors, on ne peut guère actuellement envisager, par une société d'amis végétaliens, la mise en valeur d'une exploitation agricole de plusieurs centaines d'hectares.

Quand cette première tentative se produira, on se débarrassera peu à peu du bétail, boeufs, troupeaux, animaux de trait et on transformera la culture : les prés seront retournés, la quantité de céréales à ensemencer diminuera, le potager s'agrandira, etc., etc., les locaux seront totalement transformés et certainement nombre de camarades voudront utiliser l'outillage de la ferme en prenant la place des animaux pour la traction. Ce sera un bienfaisant et joyeux exercice que de tirer à 10, 15, ou 20 à la fois sur une corde en blaguant, chantant ou même en discutant sur les problèmes que les circonstances nous imposent journellement.

Peut-être que les conditions économiques, climatériques, les ressources en bois, en eau, en forces naturelles et aussi la direction d'esprit des camarades amèneront-ils du coup ou progressivement l'emploi de l'outillage mécanique à moteur à explosion, à vapeur, électrique, etc.

Aujourd'hui, quelques végétaliens vivent presque exclusivement du travail de leur bêche, mais aucun ne se vêt ni se chausse d'une façon différente des autres hommes. Aussi dans les controverses ne manque-t-on pas de nous reprocher, pour nos vêtements et pour nos chaussures, l'emploi de produits animaux.

Chacun de nous ne peut faire autrement que d'acheter des chaussures en cuir et des vêtements qui sont en partie de lainage ; cependant, autant qu'on le peut, on porte des sabots, des chaussures à semelles de bois.

Il est une constatation courante qui fait que nous sommes assurés qu'un jour viendra où les gens n'utilisant qu'à regret des matières animales, leur trouveront des produits de remplacement parfaitement conformes aux usages réclamés pour notre protection, c'est quand la nécessité s'en fera sentir pour un grand nombre de gens, quand une clientèle conséquente sera prête à être exploitée.

Les industriels qui nous habillent, nous chaussent, sont tout prêts à créer, à fournir des produits manufacturés selon nos désirs : il s'agit d'être plus nombreux à les réclamer. Le producteur, l'individu qui cherche de l'argent fournit ce qui lui en rapporte sans s'intéresser à autre chose.

La question morale ne joue pas dans le domaine économique.

Un végétalien peut même s'offrir à fournir aux camarades un produit recherché par eux, des sandales par exemple, comme un certain Maîtrejean le faisait dans nos journaux, et empocher l'argent d'une commande et ne jamais rien livrer, comme il l'a fait pour moi-même G.Butaud.

On peut aujourd'hui se faire livrer des produits courants, mais en y mettant le prix on pourrait au besoin se faire confectionner des " fantaisies vestimentaires " en peau de porc ou d'homme. Des millions d'oiseaux, de singes sont sacrifiés parce que cela rapporte à ceux qui satisfont les désirs de la clientèle.

L'homme se prostitue du moment, non où il donne, mais échange. Tout échange est un acte de prostitution, un acte basé sur le besoin, la faiblesse d'autrui et la sienne propre. Ainsi, la vente de cette revue végétalienne s'effectuerait sur une grande échelle si les gens connaissaient toute l'importance de sa lecture, mais ils trouvent que son prix n'est pas en rapport avec ce qu'ils pensent pouvoir en tirer. D'autre part, une quantité d'acheteurs ne paient que parce qu'ils ne peuvent s'éviter de délier les cordons de leur bourse. Toutes les productions sont donc dépendantes du phénomène économique. Et la grande masse des végétaliens n'ayant qu'une mentalité de même niveau que celle des omnivores que nous étions hier, leur peu de volonté personnelle pour la diminution de l'emploi de matières animales dans tous les usages n'a pas d'effet appréciable - surtout parce que cette modification usuelle entraîne avec elle un certain sacrifice de bien être, de fantaisie, d'argent.

Il est utile d'habituer les enfants et soi-même à marcher pieds-nus, à porter des sabots, à n'user du cuir que le moins possible. Millions et millions d'hommes vivent très bien sans porter de chaussures ou comme les Chinois, des chaussures à semelles de feutre. On n'élève pas d'animaux domestiques pour simplement utiliser leur peau et l'homme n'a de cuir que parce qu'il est carnivore, qu'il a des animaux domestiques. L'industrie fait aujourd'hui des cuirs factices et peut fournir des tissus textiles résistants, tissés, feutrés, imprégnés de produits interceptant l'excessive humidité et demain elle nous fournira amplement selon nos désirs : dans ce domaine comme dans tout autre, le génie humain n'est pas à court de procédés.

De même que nous sommes entraînés à nous suralimenter, nous nous sommes entraînés à trop nous vêtir, il faudrait profiter des leçons qui découlent de certaines façons de se chausser, de se couvrir de certains peuples.

Nous soustrayons notre corps à l'action du soleil, de l'air, de l'eau, parce que nous avons des demeures, - qu'elles soient bien conçues, hygiéniques, toujours parfaitement aérées - passons le plus possible notre vie en dehors d'elles.

Nous nous habillons - c'est une mauvaise coutume à laquelle il nous est impossible de se soustraire complètement- songeons à tant de naturels qui vivent nus, aux Fuégiens habitants d'une contrée rude, froide, inhospitalière et qui pour tout vêtement, portent une peau qu'ils placent du côté d'où vient le vent ! Souvent soyons en tenue sportive, en sandales ou en sabot ou pieds nus, avec une simple culotte qui ne va pas jusqu'aux genoux, jambes, bras, buste, tête nus. Réprouvons toute mode, mais encore couvrons-nous n'importe comment de n'importe quoi, pourvu que notre vêture remplisse économiquement le but recherché : nous protéger. Par aucun excès ne nous faisons pas souffrir, ne faisons " pas de misère à notre corps ", jouissons de la vie.

Aujourd'hui, comme tissu, on ne fabrique que de la camelote, dont la courte durée permet le besoin de variété, de nouveauté, de fantaisie stupide dans l'art de dissimuler

les imperfections de la chair, d'aiguiser ses désirs et quand les végétaliens seront assez nombreux pour pouvoir pleinement, librement vivre sans avoir à s'incliner devant les nécessités journalières de la vie, parmi la foule aux habitudes, aux coutumes aux moeurs défectueuses, l'habillement sera réduit aux strictes nécessités et les tissus que nous fabriquerons nous-mêmes seront d'une qualité qui défiera les injures du temps, comme ceux d'autrefois : les erreurs n'ont qu'un temps, elles exaspèrent ceux qui en comprennent la nocivité, mais poussées à leur extrême, elles amènent la réaction bienfaisante, d'ailleurs s'il n'en était pas ainsi, il y a beau temps que l'humanité aurait disparu empoisonnée elle-même par le mauvais emploi de son propre génie.

****

Nous arrêterons là cette étude. Elle peut dégager ceci que n'avons qu'à mettre en relief des vérités - relatives s'entend - et à vivre les pratiques qu'elles comportent, selon nos possibilités individuelles et collectives : un autre monde se lèvera, se lève !

Le moyen de diffusion du végétalisme se trouve dans sa raison d'être, il est à la fois tout en lui-même, il est sa cause et son effet, il est au-dessus, en dehors des philosophies, des considérations de temps, de milieux artificiels et passagers, c'est un principe vital qui ramène le penseur vers un point de départ de l'humanité anthropoïde pour lui donner la marche à suivre d'une vie naturelle, saine, simple, autonome, abondante, humaine, ascendante, aussi est-elle égoïstement suprafraternelle !

L'évolution de la personnalité vers le crudivégétalisme intégral est une ascension vers plus de liberté, d'aisance, de santé physique et spirituelle immédiate. Les modifications heureuses de détail de vie journalière, de compréhension, d'études des gestes coutumiers créent une façon de vivre, une atmosphère nouvelles. Les besoins modifiés modifient la vie tout entière, et le nombre des gens vivant la même vie, ayant les mêmes habitudes s'accroissant, les facilités pour les satisfaire sont plus grandes qu'auparavant : une puissance de création naît. Les nouveaux venus trouvent un sentier tout tracé, des procédés étudiés, moins de difficultés que leurs prédécesseurs grâce à la connaissance qui grandit et s'attache à la solution de problèmes de toutes natures dont antérieurement on ne soupçonnait même pas l'intérêt.

Une révolution est en marche - addition de révolutions individuelles, elle crée une vie autre, une société nouvelle s'établit avec sa littérature, ses études spéciales, une alimentation, une hygiène, des vues sur habitation, le vêtement, la chaussure. Au sein des sociétés chaotiques anti-naturelles, de compétition, de luttes personnelles , de classes, de nation, de race, une Vie Naturelle s'ébauche. Rien n'arrêtera son Essor, car c'est le Savoir, la Connaissance, l'Epanouissement de la Personnalité humaine dans des conditions de Fraternité impossible en dehors d'elle.

Ce besoin instinctif d'affection qu'a tout être, trouve sa plus grande expansion dans la formule que l'Amour crée l' amour, le vrai, le bien, que naturellement l'être étant autonome n'a pas à dominer, à exploiter autrui, ni bêtes, ni gens, que toute bête a son instinct, l'homme son génie qu'il doit utiliser pour son propre bien, conforme

à celui de son espèce et des autres êtres sensibles.

S.ZAIKOWSKA, G.BUTAUD (Fin)

in LE VEGETALIEN, Tribune Libre des Végétaliens, n°8, Juin-Juillet 1925.

" Alors ils se divisèrent en deux partis. Le premier persistait à vouloir poursuivre sans répit tout droit dans le sens que l'on avait pris depuis quelque temps, et ses adhérents s'ingéniaient à persuader les autres et eux-mêmes que l'on ne s' était pas écarté de la bonne direction et que l'on n'avait point cessé de s'orienter justement vers le but du voyage. Le second, convaincu que la direction actuelle ne pouvait être la vraie, puisque alors on aurait déjà atteint le but du voyage, résolut qu'il fallait se mettre en quête de la bonne voie, et que, pour la trouver, il n'y avait qu'à se séparer séance tenante pour avancer dans tous les sens à la fois.

Tous les voyageurs acquiescèrent à l'une des deux opinions, les uns décidant de marcher toujours tout droit, les autres de se séparer dans toutes les directions.

Il y eut cependant un homme qui ne se rangea à aucun des deux avis. Il dit qu'avant de repartir dans le sens suivi jusqu'alors ou de se hâter d'explorer toutes les autres directions dans l'espoir que par là on retrouverait la véritable, il importait d'urgence de s'arrêter, de raisonner sur la situation, et de n'adopter tel ou tel parti qu'après y avoir sérieusement réfléchi (...)

S'il était encore possible de douter que nous nous sommes égarés, l'attitude adoptée par les hommes vis-à-vis du conseil de se recueillir, prouverait, avec une clarté sans égale, combien nous nous sommes égarés de la bonne voie, et combien notre situation en est désespérée ".

(Tolstoï, Trois paraboles).

" Ce frêne (Yggdrasil, n.d.t.) est le plus grand et le meilleur de tous les arbres; ses branches s'étendent au-dessus du monde entier et dominent le ciel ".

(Edda, 15, traduction de F-X. Dillmann).

L'ANGOISSE HUMAINE

Alors que le soleil disparaît à l'horizon, que sa lumière meurt, que sa chaleur diminue, les plantes ferment leurs corolles ; fleurs, feuilles, toute la végétation revêt sa toilette de nuit ; au concert du jour succède celui de la nuit, des bruits cessent, d'autres éclatent, les mélodies, les cris, les bruissements, les chants succèdent à d'autres; l'agitation des êtres vivants : oiseaux, insectes, animaux puissants et minuscules, cesse chez certains, s'accentue chez d'autres : les uns las et repus s'engourdissent, les autres s'éveillent à la vie active et se repaissent.

Ici c'est ainsi.

Cependant que là-bas, aux antipodes, le grand metteur en scène apparaît, dissipe les ténèbres, sèche la terre de sa rosée, fait fondre la gelée blanche et la neige des monts...; les actifs nocturnes, les yeux blessés par la lumière vive, la peau brûlée, cherchent un refuge et un repos sous la terre, sous les pierres, dans la végétation touffue, laissant aux êtres à la vie diurne accentuée la prépondérance dans l'agitation journalière.

Tout ce qui a eu soif a été désaltéré, tout ce qui a eu faim digère ; la vie se poursuit ; les jouissances et les douleurs se perpétuent, souvent naissent les unes des autres ; automatiquement, la nuit succède au jour, l'agitation au calme, l'activité à l'engourdissement des organes, des êtres ; chacun vit la minute du moment, sans plus, celle qui suivra n'est pas, compte seulement la présente et seule présentement impose à la nature sa caractérisque et la marque de sa vive empreinte qui sera éternelle, mais qui va s'atténuant toujours.

L'herbe poussera ou sera grillée ou gelée, l'insecte, l'aliment végétal ou de chair sera en abondance ou rare...la brute respire, se repaît, dort, sans souci du lendemain ; la végétation nous apparaît inconsciente, l'animalité insouciante; qu'importe à la plante qu'à son ombre la vitalité d'autres plantes s'accroisse ou diminue ; l'animal sans scrupule paît ou dévore sa proie ; chacun meurt où il est né, cependant, quelques espèces animales en longues colonnes, en troupes ou isolément, à certaines époques, sous la poussée saisonnière de perturbations atmosphériques émigrent. C'est que la brute par volition, n'a pu transformer le milieu dans lequel elle évolue, elle peut, tout au plus par la migration, se soustraire à un habitat pour un autre plus favorable à ses destins. Nous connaissons cependant des êtres, particulièrement des insectes, qui se créent une artificielle protection contre les ennemis, le froid, en agglutinant des herbes, des brins de paille, de la cilice, dont ils se font une sorte de carapace; il en est d'autres qui habitent des enveloppes de mollusques dont ils ont dévoré les " légitimes propriétaires " .

Mais l'homme seul, du milieu naturel a su créer un milieu artificiel. La brute subit le milieu, l'homme le modifie. La plante ignore les périls qui la menacent ; l'animal après s'être soustrait par la fuite, la lutte, le mutisme, l'immobilité aux entreprises de l'ennemi, recouvre toute sa sérénité jusqu'à ce qu'une nouvelle cause vienne quelques instants la troubler à nouveau, et dans l'ombre ou la lumière, dans l'air ou dans

les eaux, au firmament ou sous terre, chacun poursuit sa vie faite d'additions de sensations momentanées ; la végétation accomplit son cycle vital, les insectes, les animaux la parasitent inconsciemment ; insectes, animaux isolés, en couples ou en troupes, vivent une vie calme entrecoupée de fuites, de luttes, de poursuites rompant la somnolence de la vie végétative animale.

****

Tout ce qui est, c'est la nature, l'homme la subit, mais il a de ses lois une connaissance imparfaite mais déjà conséquente, il réunit en lui une seule grande généralité de possibilités d'action et de réalisation que les espèces animales ne possèdent qu'en partie et disséminées çà et là entre elles.

Il complète la protection de son corps par le vêtement, la chaussure, ses constructions le garantissent des intempéries et abritent les douillets berceaux de ses enfants et les récoltes entassées dans les greniers, les granges, les caves; il allonge le jour par la lumière artificielle ; il se chauffe; il multiplie les aliments par la culture, les transforme par la cuisson et jouit à la fois de la chair des animaux terrestres, marins et des succulences des feuilles, des tiges, des racines, des fruits, mêmes des fleurs des plantes ; utilise à sa guise la matière, se transporte avec elle rapidement d'un point du globe à l'autre, régnant souverainement. N'étant plus condamné à subir le guide d'un instinct qui disparaît, il aménage la Terre devenue sa propriété exclusive, il la parcourt, la fouille, l'organise selon ses nécessités et la fantaisie de son bien-être ; il semble même avoir dompté la nature rebelle à ses caprices, de ses richesses il a tiré les plus éclatants prodiges, des bienfaits qui chaque jour se complètent, s'additionnent grâce à la Connaissance, au Langage, à l'art de ses Mains si merveilleusement organisées, résultats indéniables du progrès qui prépare d'autres résultats qui seront plus surprenants encore.

L'homme sait que sa vie est précaire, que rien n'est stable, que tout se transforme autour de lui et en lui, que sa chair se décompose et se recompose, que personne n'est immortel, que la vie est une suite de sensations agréables ou non qu'il peut modifier, multiplier dans une large mesure; il scrute l'inconnu, pressent les possibilités du devenir, il est l'éternel chercheur, scrutateur, à la recherche de jouissances inédites, de puissances nouvelles, d'assurances impossibles ! Sa conscience s'est développée, des sentiments hier encore à l'état rudimentaire s'imposent maintenant à lui ; il envisage les conséquences de ses actes pour lui-même et pour autrui, il constate, étudie, comprend la répercussion de l'action, il n'agit plus instinctivement mais intelligemment, individuellement mais collectivement, séparément, isolément mais en accord, en rapport avec d'autres individus hommes et animaux, son autonomie est détruite au profit de l'action collective ; enfin, ses besoins sont multiples, variés, illimités, naissant avec l'infini développement de l'imagination et du désir.

Si grande que soit sa faculté de production collective, individuellement, l'homme craint de manquer des choses matérielles, nécessaires à la satisfaction de ses désirs présents et futurs, des choses indispensables à la réalisation

de ses projets, de ses rêves ; il appréhende de ne pas voir son activité, son intelligence rétribuées selon qu'elles le méritent, il cherche les occasions de les mettre en valeur et tremble à l'idée de se voir privé d'une fraction des bénéfices qu'il juge devoir en tirer, il craint de se voir lui, sa famille, ses proches, ses amis, ses collègues, ses compatriotes, être spoliés.

Aussi, quelle activité cérébrale, quelles attitudes sont utilisées pour ne rien laisser perdre des égards, des traitements auxquels on prétend avoir droit. Qui de nous ne revendique pas sa part, la part intégrale à laquelle il peut prétendre, et qui de nous est certain de la percevoir et de percevoir celle de demain. Les difficultés du jour présent accusent et font naître l'incertitude du lendemain. Et ces craintes économiques et morales, ces causes d'anxiété additionnées, superposées, combinées, sans cesse renaissantes dans l'éveil du jour et le rêve de la nuit, font de chacun de nous la proie de l'angoisse !

A la vie sans droits ni devoirs, à l'autarcie basée sur le besoin qui ne pouvait être satisfait que par les produits du milieu naturel, a succédé, par la volonté humaine, le milieu artificiel, dans lequel l'homme a trouvé des éléments de vie modifiés par son génie. Il a pu accumuler et conserver. Dans la vie en société, chacun dépend des autres, la hiérarchie des droits, des devoirs, des capacités, des pouvoirs, des spécialisations, des professions, des mille et mille combinaisons sociales, morales, économiques s'impose.

Dois-je ou ne dois-je pas ? Puis-je ou ne puis-je pas ? Dans quelles conditions, dans quelle mesure faut-il agir ? Comment vis-à-vis de tels et tels dois-je me conduire? Est-ce honnête ou malhonnête, heureux ou désagréable, pour moi et pour autrui ? Quelle multitude de problèmes, dont les données complexes se modifient constamment, le sphinx de la vie nous soumet et qu'anxieusement nous devons, bon gré, mal gré étudier et non résoudre .

Aussi, pour arrêter cette progression vertigineuse de pourquoi et de comment, pour endiguer cet océan qui vient troubler le calme de la sérénité naturelle de la vie, devons-nous remonter aux sources lointaines de ce flot et tenter de les tarir ou d'en détourner les effets.

Pour tout esprit qui se débarrasse de l'emprise, de l'ambiance, des habitudes, des préjugés, des goûts et des perversions acquises, il apparaît qu'à toute modification d'un milieu donné doit suivre une modification du produit du milieu - fût-ce l'être humain. Elle a lieu présentement.

L'humanité voit sa longévité, sa vitalité, sa robustesse décroître, sa dentition s'affaiblir, des maladies organiques s'établissent, une discipline fatale enchaîne les sociétaires les uns aux autres, leur rivalité succède à l'autonomie individuelle, les appétits ont un champ illimité, l'angoisse étreint tous les coeurs, la saine joie n'éclate plus dans nos propos, n'illumine plus nos visages, la vie est fatigante, faite d'anxiété et de doute. La question sociale est née.

Et c'est devant la difficulté de sa solution, devant l'épouvante des misères, des douleurs, des luttes présentes et celles soupçonnées de l'avenir, que les meilleurs d'entre nous abdiquent, renoncent à la vie comme G.Palante.

Quand on lit son " Précis de Sociologie " où éclata sa recherche constante d'accentuer le développement individuel dans la discipline de l'activité collective, on voit qu'il

poursuivit la même méthode que tous les sociologues.

Pas plus que les autres grands penseurs, il n' a envisagé de vivre de suite une vie naturelle, normale. Il n'y songea jamais. Trop conscient pour accepter de jouir sans plus, n'ayant jamais soupçonné qu'il pouvait, dans une large mesure, vivre en dehors du milieu artificiel, qu'il n'avait pas à corriger le milieu social, mais à se créer un milieu à lui, personnel, à reconquérir sa personnalité, son autonomie, qu'il n'était responsable des inégalités, des horreurs du milieu actuel que s'il en était l'un des éléments. Il ne lui vint jamais à l'esprit qu'il était lui-même la cause de son angoisse, que pour reconquérir sa personnalité, c'est sur sa personne même qu'il allait la reconquérir, que le mal est en nous-même.

L'angoisse, cher disparu, elle découle inéluctablement de l'artificielle vie sociétaire ; le vent du désir qui gonfle notre voile nous éloigne toujours plus du calme, de la tranquillité, de l'assurance de paix, de la jouissance de nos véritables appétits qui naturellement s'imposent, se satisfont normalement dans la simplicité de la vie naturelle, normale.

G.Palante, comme tout angoissé par la conscience de sa responsabilité, rechercha comment il aurait pu être une cause moins grande de douleur, comment chacun de nous pourrait harmoniser ses gestes avec ceux de ses contemporains afin de satisfaire nos aspirations d'amour, d'entraide pour le plus grand bonheur de chacun et de tous. Professeur, il chercha aussi à donner à ceux qui attendaient de lui la lumière de son savoir tout l'éclat de son génie, il s'exploita lui-même de toute la puissance de son intelligence pour produire une nourriture qui satisfit surabondamment ceux qui en attendaient la vie intellectuelle ; il s'épuisa en productions spirituelles qui lui coûtèrent, veilles et surmenages, mais qui lui causèrent d'austères, profondes et réelles satisfactions, dans l'enchaînement des travaux qui naissent les uns des autres, qui se soulèvent d'eux-mêmes, s'offrant, puis s'imposant à l'effort cérébral.

Mais comme chacun de nous, il fut en proie à l'angoisse. L'angoisse qui momentanément abolit toute autre sensation, qui, sans l'ombre d'un pressentiment surgit tout à coup, ou plutôt elle est elle-même, pressentiment d'un malheur, d'une lutte dure, d'une chute, d'une défaite, d'une responsabilité lourde, d'un abandon, d'une faiblesse envahissante, pénible, extrême. Née du subconscient, elle accuse telle forme qui s'identifie à quelques-uns des divers problèmes que journellement nous avons à solutionner, lui donne une importance exagérée, l'hypertrophie et par ses conséquences fantastiques nous suggère des craintes hors de proportion avec la réalité. Elle nous accapare tout entier, comme une lame de fond qui submerge tout, elle atteint sa plus grande acuité, nous laisse sans force, nous épuise, nous démontre notre impuissance, cependant que la raison réagisant ramène, peu à peu, le problème à sa véritable proportion, dissipe par là l'angoisse qui renaîtra tout à coup, sans apparence de raison, par la même impression, mais s'identifiant à quelque autre minime cause d'appréhension qu'elle amplifiera jusqu'aux limites de la déraison.

L'arthritisme, la phtisie, etc., maladies organiques découlent des conditions d'existence anormales de la race humaine, de même pour les maladies mentales.

Se conquérir à nouveau, c'est-à-dire rechercher quelles sont les conditions mêmes de notre vie normale, voilà le véritable moyen de détruire les causes d'angoisse.

De tous les êtres animés l'homme seul connaît l'angoisse, parce que comme eux il ne vit pas une vie simple ; comme à tous, la nature lui a donné son autonomie, il l' a perdue dans la vie sociétaire. Il ne peut vivre en dehors d'une société compliquée, complexe ! Quelle balançoire. L'hominien n'existait-il pas avant la société ? L'homme est égaré, qu'il retrouve la trace de ses pas, qu'il remonte le plus haut possible dans le lointain passé, guidé par le simple bon sens, en chemin il perdra ses soucis, il ne connaîtra plus les luttes fratricides, aucun doute ne l'assaillira plus puisque notre activité est intelligente, puissante, savante, renouvelée constamment par l'aliment abondant dont nous pourvoit notre terre nourricière.

Celui qui, comme le camarade Chimpanzé, se satisfait d'un abri et d'une nourriture naturelle, correspondant à sa physiologie, s'éveille en appétit, satisfait sa faim, se laisse vivre tout le long du jour pour s'endormir à nouveau sous le coup d'une saine fatigue ; il n'a guère de problèmes à résoudre, chaque jour leur nombre diminue, ils ne sont plus oppressifs, angoissants, la quiétude s'accuse avec le développement de l'autonomie, la conquête de soi-même, le divorce d'avec la société civilisée, artificielle, anormale.

G.BUTAUD

in LE VEGETALIEN, Tribune Libre des Végétaliens, n° 9, août-septembre 1925.

" L'homme succombera tué par l'excès de ce qu'il appelle la civilisation ".
(J.H.Fabre, Souvenirs entomologiques).

" Le Dodo, le Grand Pingouin, le Pigeon migrateur, l'Aurochs, le Zèbre quagga et beaucoup d'animaux plus humbles ont disparu à tout jamais par suite de la malfaisance d'une humanité qui a fait fausse route et qui a cru tout pouvoir remplacer par les produits de sa propre industrie. Souhaitons que ces extinctions soient compensées par celles de l'**Homo faber**, et de l'**Homo " technocraticus "**, bourgeonnement récent et déjà archaïque du phylum hominien ".
(J.Dorst, Avant que Nature meure).

REPONSE DE L'ENQUETEUR G.BUTAUD

Fils d'arthritiques, c'est-à-dire arthritique de naissance, j'ai déjà souffert des dents à l'âge de 18 ans.

Pendant toute ma jeunesse, j'ai abusé des plaisirs et, par suite, me suis épuisé. J'ai très mal vécu pendant de longues années, aussi mal que le lecteur puisse se l'imaginer, mais il me répugne d'entrer dans le détail d'une vie si peu exemplaire. Cependant, puisqu'il est utile de nous éclairer mutuellement, je dois dire que je paye aujourd'hui les fautes d'une jeunesse stupide, pendant laquelle j'ai dissipé la sève de la vie, épuisé mon organisme par l'abus de la nourriture forte, de la boisson alcoolisée, aggravé mon arthritisme. En voulant jouir intensément, je me suis usé prématurément et par suite diminué la somme de jouissances que le reste de ma vie pouvait comporter normalement et augmenté les souffrances que le fonctionnement d'un organisme producteur d'acide urique, mauvais métabolisateur, comporte.

A 20 ans, j'avais déjà une mauvaise digestion, des brûlures d'estomac. J'ai eu des crises rhumatismales poussées jusqu'à la fièvre, pendant une quinzaine. L'empoisonnement de mon organisme par ses déchets fait que je suis très vite fatigué aussi bien de rester assis que de travailler la terre.

Vers l'âge de 37 ans, j'ai trouvé moyen de me faire réformer la veille d'avoir à effectuer une période d'instruction militaire de 13 jours.

Je souffrais surtout des reins, je me traitais pour cela le lendemain de ma réforme et ma prostate réduite à une grosseur plus normale fit que je souffre beaucoup moins.

Comme je l'ai expliqué d'autre part, parti d'une alimentation riche, petit à petit, j'ai abandonné le vin, la viande, les oeufs, toute alimentation animale, le café, le sucre, le vinaigre, puis toute alimentation cuite.

J'ai conservé pour les aliments le goût secondaire que l'habitude a développé, mais la répulsion pour le goût caractéristique des crudités a diminué considérablement, pour les pommes de terre crues en particulier.

***

Depuis que je fais du végétalisme, mon régime n'a pas toujours été constitué de même façon. J'ai beaucoup cherché, tenté et je continue encore à varier. Pendant des mois j'ai consommé passablement de pain, de cuit, puis j'ai forcé sur tel plat, tels aliments, etc.

Ces dernières années à Vence, vivant de longs mois isolé ou presque, je vécus exclusivement de crudités et m'en trouvai fort bien. Puis des mois durant, au Foyer de Nice, par tentation, par économie, pour ne pas laisser perdre des restes, par paresse de confectionner la Niçoise, je mangeais cinquante pour cent de plats cuits et du pain complet. Robinson à nouveau et hôte du Foyer seulement une fois par semaine, je redevins 6 jours sur 7, exclusivement crudivégétalien.

Ci-dessous voilà à peu près ce que je consomme actuellement :

Trois fois par jour, un repas composé de :

300 gr. de racines et tubercules ;

100 gr. de choux ;

100 gr. de salades ;
25 gr. d'oignons ou de poireau ;
24 gr. d'huiles d'arachides ;
Un peu de persil, de cerfeuil ou de fenouil ;
25 gr. de grain trempé ;
10 gr. d'amandes, de noisettes, etc.
Selon les saisons, je consomme des châtaignes crues, des olives séchées et trempées dans l'eau salée, des fruits frais et secs.

G.B.

in LE VEGETALIEN, n°10, octobre-novembre 1925.

" Le seul problème véritable qui se pose aujourd'hui à la civilisation, c'est celui de l'expansion démographique ".
(Lévi-Strauss, cité par Nougier dans Naissance de la civilisation).

" Je me dis souvent que si nous n'avions pas accepté, depuis des générations, de voir étouffer les animaux dans des wagons à bestiaux, ou s'y briser les pattes comme il arrive à tant de vaches ou de chevaux envoyés à l'abattoir dans des conditions absolument inhumaines, personne, pas même les soldats chargés de les convoyer, n'aurait supporté les wagons plombés des années 1940-1945 ".
" Il ne sera jamais trop tard pour tenter de bien faire, tant qu'il y aura sur terre un arbre, une bête ou un homme ".
" Aucune solution n'est viable tant qu'on n'a pas d'abord réglé la question de la démographie ".
"

(Yourcenar, Les yeux ouverts).

" Voyez la nudité du vieux monde gréco-byzantin. Voyez les maussades déserts, âpres, salés de la Castille. Voyez tous les canaux de l'Inde abandonnés par les Anglais. La Perse, ce paradis de Dieu, qu'est-elle ? Un cimetière musulman. De la Judée à Tunis, au Maroc, et d'autre part Athènes et Gènes, toutes ces cimes chauves qui regardent d'en haut la Méditerranée, ont perdu leur couronne de culture, de forêts. Et reviendra-t-elle ? Jamais. Si les antiques dieux, les races actives et fortes, sous qui fleurissaient ces rivages, sortaient aujourd'hui du tombeau, ils diraient : " Tristes **peuples du Livre**, de grammaire, de mots, de subtilités vaines, qu'avez-vous fait de la Nature ? " ".
(Michelet, La Bible de l'Humanité).

R E T O U R A L' O R D O N N A N C E

D A N S L A N A T U R E

Dans une étude intitulée " Le Rocher stérile de la Fraternité ", S.Zaïkowska et moi nous avons effleuré ce sujet que le travail agricole facilite l'entraînement des terres vers les fonds, la mer et dénude la terre, établissant ainsi l'érosion et ses multiples et néfastes conséquences, que la culture répétée du même sol et des mêmes plantes, permet le développement des maladies cryptogamiques en ruinant leur vitalité, leur robustesse originelle ; que l'atteinte à la rusticité des plantes cultivées, nuira de plus en plus au rendement agricole, devenant chaque jour plus onéreux, de plus en plus médiocre, s'accentuant vers la nullité, et que pour parer à ces désastres, prévus par tant d'agronomes, il sera nécessaire qu'au plus tôt, sur différents points du globe, des immensités soient abandonnées à elles-mêmes, afin que la végétation normalement se développe dans ces espaces selon les lois naturelles, selon le rythme originel.

Dans ces régions, grandes comme des états, l'agriculteur pourrait selon ses besoins trouver les plants sains, vigoureux, les greffes indiquées pour redonner la vitalité à ses cultures.

Après un certain nombre de siècles, d'autres parties de la terre, habitées, cultivées actuellement par l'homme pourraient, à leur tour, être abandonnées à elles-mêmes et les vierges étendues de nouveau défrichées, cultivées, habitées. Ainsi, par un roulement, peu à peu la surface habitable du globe pourrait être vivifiée et son aménagement facilité pour la vie.

Mais ces immensités considérées comme des parcs pourraient être peuplées de toutes sortes d'animaux, depuis l'herbivore jusqu'au carnivore et les fleuves de poissons de toutes espèces.

Ces parcs qui ne seront d'ailleurs autres que les parcs de réserve d'animaux et de plantes actuels semblables à ceux existant déjà, en Amérique particulièrement, seraient néanmoins contrôlés par l'homme pour son profit. Des routes les traverseraient ; le long de ces routes, de place en place, des hommes vivraient en forestiers dans de rustiques maisons entourées de jardins fruitiers, assurant leur abri et l'essentiel de leur nourriture ; leur rôle serait de parcourir en tous sens les parcs et de recueillir les cadavres des animaux parsemant çà et là l'immensité, de les transporter jusqu'aux routes parcourues par des automobiles qui journellement les transporteraient dans les pays habités où l'on utiliserait leur chair, comme engrais, leur os, leurs plumes, leurs poils, leur peau, leur corne, leurs viscères pour nos besoins industriels. Ces chercheurs de cadavres auraient aussi à en faire, hélas ! armés ils limiteraient le nombre des carnassiers par trop nombreux et par là nuisibles au développement des herbivores. Ils récolteraient aussi une certaine quantité de fruits qui seraient les bienvenus.

Je prie le lecteur de constater que je n'innove pas, je ne fais que prévoir l'extension des parcs existant

actuellement pour la protection de certaine faune, mais j'ajoute aussi pour la protection de la flore originelle qui sera de plus en plus indispensable pour remédier aux mauvais côtés du travail agricole.

L'indépendance, la liberté humaine et animale, l'autonomie de l'être est aux sources de la vie. L'ordonnance de la nature s'impose à toutes ses créatures végétales et animales, l'homme est quoi qu'il fasse, quoi qu'il veuille, quoi qu'il sache, contraint de se soumettre et plus sa soumission est complète, plus il est sain, heureux et bon .

G.BUTAUD

in LE VEGETALIEN, Tribune Libre des Végétaliens, n° 1-2, décembre 1925-janvier 1926.

" ...En même temps qu'agissent toutes ces causes de déséquilibration...la planète se détériore...s'appauvrit. L'homme...croit la mettre en valeur en détruisant la lente accumulation de richesse végétale qu'avait produite la collaboration mille fois séculaire de l'atmosphère et du globe terrestre. La grande forêt de l'hémisphère Nord - ce vêtement qui protégeait le sol, équilibrait les climats, pondérait les vents et la pluie - va s'éclaircissant de jour en jour devant une exploitation folle, sans pouvoir être remplacée par une valeur équivalente. Ce qui s'établit à sa place, c'est trop souvent le désert ou la grande culture, cette grande culture qui, en détachant l'homme de la terre prélude invariablement à la barbarie. Cette fois-ci, elle croit procéder de façon scientifique parce qu'elle emploie des machines... Mais les zones tempérées ne sont pas seules en danger : la zone tropicale... va être mise en valeur à son tour... Ce grand laboratoire des climats, cette ceinture végétale...d'où s'élançait... des spirales rythmées d'ondes atmosphériques, sera-t-elle... exploitée avec le respect de l'homme et de la nature, en tenant compte des relations du sol et de l'atmosphère, ou bien cédera-t-on à la tentation de violenter la terre, d'attaquer par des voies rapides la forêt tropicale ? Dans ce cas... c'est l'humanité même qui serait mise en péril...par la déséquilibration de l'atmosphère et par l'introduction de l'instabilité des climats dans le monde entier".

(F.Schrader, Atlas de Géographie historique, cité par M.Yourcenar, in Les yeux ouverts).

DERNIERS CONSEILS DE G.BUTAUD (1868-1926)

FONDATEUR DES FOYERS VEGETALIENS

40, rue Mathis à Paris

3, rue Fodéré, à Nice

***

IDEE GENERALE

La misère des maladies, la traîtrise de la ruse, l'abus de la force, les superstitions et la malveillance viennent de nos besoins mal compris.

Etudions nos besoins, dont les principaux sont :

a) **Physiologiques** : Alimentation conforme à la nature humaine. Le grand air et le soleil doivent agir sur le corps nu toutes les fois que la température le permet. Alternance harmonieuse entre l'effort mental utile, le travail musculaire sain et le repos.

b) **Economiques** : Indépendance économique obtenue par l'effort individuel et une coopération étrangère à l'exploitation de l'homme et de l'animal.

c) **Sentimentaux** : Amour partagé, l'attraction mutuelle étant le seul lien en action. Des enfants bien procréés et bien éduqués. Des amis éclairés.

d) **Climatériques** : Une contrée fertile, convenablement boisée.

Toute faute se paye, mais la plus fondamentale est la faute alimentaire, dont les effets se cumulent, de père en fils, depuis des siècles.

Voici des conseils de nutrition :

PREMIERE PARTIE : LES CONSOMMATIONS UTILES.

1° **Aliments crus**

a) **Commençons tous nos repas par une salade mixte crue,** composée de choux verts, de verdures variées, de tubercules, d'un peu de racines (carottes) et très peu d'oignons. En y ajoutant de la pomme de terre cuite, nous aurons la " Basconnaise ". Mastiquons-la bien.

La verdure est la partie essentielle de la "Basconnaise". Elle nous apporte:

- Les **albumines complexes** offrant en quantité suffisante tous les constituants essentiels de l'albumine humaine, tandis que les **albumines simples** des graines, tubercules, racines et fruits, soit ne les offrent pas dans leur totalité, soit n'offrent que des quantités infimes des constituants essentiels précieux tels que la tryptophane, la lysine.

-La cellulose tendre prévenant la constipation.

-Des principes essentiels divers (vitamines A, B, C, etc.) prévenant bien des maladies.
-Des sels alcalins.
-Le fer et la chaux sous une forme facilement assimilable.

b) Consommons, au repas de midi, une cuillerée de **blé trempé cru**, fraîchement retiré de l'eau, salé et bien lavé, pas fermenté.

c) **N'exagérons pas la consommation des fruits, aliments très incomplets**, privés de vitamines A, d'albumines complexes et pauvres en chaux. Il ne faut pas qu'ils prennent la place des verdures qui sont indispensables au végétalien. Mangeons les fruits à l'état naturel ; n'en extrayons pas le jus.

***

2° **Aliments cuits**

a) Consommons, de temps à autres, deux à trois cuillerées de **feuilles vertes cuites** par repas (feuilles de topinambours, d'orties, de bettes, de betteraves, etc.), ceci pour **parfaire notre ration d'albumines complexes.**

b) Prenons abondamment des **aliments naturels à base d'amidon,** cuits à l'eau, tels que pommes de terre, châtaignes, riz, artichaut.

(Les aliments à base d'amidon sont des sources puissantes de force et de chaleur ; et sont, en outre, les aliments les plus faciles à digérer et à assimiler. Le pain est un aliment si concentré, si décalcifiant et si acidifiant qu'il faut le rationner. Ne dépassons pas la quantité de 300 gr. de pain par jour.)

c) Ajoutons à nos repas, de temps en temps, une **cuillerée de lentilles cuites** ou d'autres légumineuses cuites.

(Les légumineuses sont dangereuses à dose massive, mais en quantités minimes, elles sont utiles).

***

3) **Huile végétale**

Surveillons notre consommation d'huile ; son excès ralentit la digestion, par là il favorise la fermentation stomacale et celle-ci distille des poisons qui surmènent le foie. Sous notre climat tempéré, **une cuillerée d'huile par repas suffit.** Réservons cette cuillerée aux crudités. N'ajoutons pas d'huile aux aliments cuits, elle ralentirait leur digestion.

Evitons les fritures, l'huile y subit une décomposition partielle, et enrobe trop l'amidon et l'albumine des aliments.

***

4° **Sel de cuisine**

Le sel gris, d'origine marine, est le meilleur. **Il est indispensable au végétalien, mais il en faut extrêmement peu.**

(Feu Bunge, le grand physiologiste, précurseur de l'abstinence de l'alcool et du sucre, a calculé qu'environ

2 grammes de sel par jour sont réellement nécessaires à un végétalien. C'est la moitié d'une cuillerée à café rase. N'oublions pas que 300 gr. de pain contiennent déjà 2 gr. de sel de cuisine. Le besoin d'excitation-incitation alimentaire peut être satisfait par une consommation modérée, occasionnelle, d'ail, de fenouil, de persil, etc, et non pas par une prise excessive de sel).

***

5° **L'eau**

Buvons de l'eau naturelle pure. Comment ? Lentement! Quand ? La nuit, si nous nous réveillons, au lever, une demie-heure avant les repas et toutes les fois que nous avons franchement soif.

***

6° **La quantité d'aliments.**

On peut s'entraîner à manger de plus en plus et se créer ainsi un faux besoin impérieux. Aussi a-t-on intérêt à **viser la sobriété dans la consommation des aliments naturels de choix et de qualité irréprochable.** Le travail cérébral, même très intense, n'augmente pas le besoin **alimentaire** ; il exige la diversion, le délassement et le repos, mais non pas une ration supplémentaire. Par contre, le froid et surtout le travail musculaire excessifs peuvent sensiblement faire augmenter le besoin réel en aliments.

Le besoin calorique réel (c'est-à-dire le besoin réel en amidon, sucre, graisse et albumines simples) d'une **nourrice**, ou d'une femme aux derniers mois de sa grossesse, **n'est augmenté que d'un quart environ ; par contre, son besoin en FER, CHAUX, et ALBUMINES COMPLEXES est sensiblement doublé.** Il faut donc, pour ainsi dire, doubler la consommation des feuilles vertes crues riches, telles que les feuilles vertes du chou. Il faut avoir présent à l'esprit que la **laitue apporte dix fois plus de CHAUX que le chou.**

***

DEUXIEME PARTIE : LES ABSTINENCES UTILES.

1° **Les sucres industriels.**

Le sucre cristallisé, blanc (saccharose, retirée de la canne à sucre ou de la betterave) **congestionne gravement les muqueuses :** il fait les estomacs capricieux. Le sucre du miel et celui des jus de fruits (glucose) n'a pas cet inconvénient, mais l'un et l'autre ne contiennent plus la trame cellulosique des plantes ; **par là tous les sucres industriels tendent à déterminer la constipation.**

La constipation peut mener à l'inflammation chronique des parois de l'intestin et celle-ci peut, à la longue, déterminer le cancer des voies digestives. Ce n'est pas là le seul inconvénient de la consommation de sucre industriel.

Le sucre "naturel" que l'on prend en consommant une plante, n'est libéré dans l'intestin que peu à peu pendant

la lente digestion successive des cellules de la plante ingérée. Cette régulation automatique du débit du sucre n'a plus lieu dès que l'on consomme un sucre "industriel" ; celui-ci passe facilement à travers la paroi de l'intestin et tend à exagérer la richesse du sang en sucre. **La réaction de défense contre cette avalanche de sucre surexite la fonction de sécrétion interne du pancréas (insuline) et la fonction glycogénique du foie.** Cette dernière transforme l'excès de sucre en un amidon insoluble. Les suites possibles de ces surmenages glandulaires sont : diabète, obésité.

Enfin, le sucre industriel ne contient plus les sels minéraux alcalins qu'avait emmagasinés ,la plante, par là il **est acidifiant.** Il ne contient plus ni le fer ni la chaux ni certains principes assez peu connus (vitamines d'ossification et d'entretien dentaire) qui permettent la bonne utilisation de la chaux organique offerte par la ration alimentaire. Par ce triple mécanisme d'acidification, de déminéralisation et de la mauvaise utilisation de la chaux contenue dans les autres aliments, les sucres extraits de la plante sont devenus, avec l'excès du pain, la cause principale de cette autre infirmité des civilisés : la carie dentaire.

Le sucre industriel ne joue un rôle dans l'alimentation que depuis une centaine d'années à peine ; on peut, sans le moindre risque, s'abstenir de ce sucre et de tout produit et aliment qui en contient.

***

2° Les conserves.

Ignorons les conserves en alimentation normale.

(Raisons : Présence de poisons industriels divers, risque d'empoisonnement par fermentation anaérobie, pauvreté en vitamines).

***

3° Les restes.

a) Jetons à la poubelle tout reste d'aliment cuit la veille.

Même d'un repas à l'autre, soignons les plats cuits pour diminuer leur fermentation insidieuse. Refroidissons-les aussitôt cuits et ne les réchauffons pas au repas suivant; n'oublions pas que la température tiède fait pulluler les ferments et leur fait engendrer des toxines surmenant le foie.

b) Rejetons aussi tout reste de la salade préparée (basconnaise)

Rien ne pourrit plus vite qu'une salade huilée et salée à point. Elle ne peut pas être gardée d'un repas à l'autre.

Le blé trempé ne doit être retiré de son eau salée de trempage qu'immédiatement avant sa consommation ; il est extrêmement fermentescible dès qu'il est laissé à l'air.

***

4° Acides et épices.

Ignorons le vinaigre en alimentation et évitons les végétaux acides tels que : oseille, rhubarbe, citron, tomate ; cette dernière est, en outre, légèrement toxique.

Des individus robustes peuvent, sans le moindre profit, lutter contre les acides tout en subissant une faible perte de vitalité ; par contre, les préjudices causés par des prises d'acides sont très graves chez les moins robustes, surtout chez les hépatiques.

Les acides sont particulièrement dangereux pendant la saison froide, car le froid et l'acide diminuent le pouvoir dissolvant du sang en face de l'acide urique à éliminer.

***

5° Poisson, viande, lait et oeuf.

Pendant la transition vers le régime végétalien, augmentons, peu à peu, notre consommation de feuilles vertes, et hâtons-nous de diminuer en même temps celle des aliments d'origine animale.

Une fois que nous nous voyons capables de digérer régulièrement 300 grammes de feuilles vertes par jour, nous aurons intérêt à abandonner l'albumine complexe d'origine **animale**, qui nous était fournie par : **le poisson, la viande,** dont les toxines surmènent le foie ; par **l'oeuf,** trop riche en graisse et dangereux par sa tendance de pourrir dans l'intestin ; par le **lait** qui tend à paralyser l'activité de l'intestin en le mettant trop au repos.

Les trois principaux inconvénients qui sont communs à tout aliment d'origine animale sont :

1° Danger de constipation par suite de l'absence de cellulose.

2° Presque impossibilité de manger si peu de fromage, de viande, d'oeuf et de lait que la ration en albumines complexes ne soit pas dépassée. Cette ration semble devoir se tenir, selon une expérience de 12 ans des végétaliens en France, aux abords de 4 à 5 grammes par jour, l'albumine **simple** pouvant utilement atteindre 40 à 50 grammes environ.

3° Enfin, avec les aliments d'origine animale, on court un risque bien plus grand de contaminations et empoisonnements divers qu'avec un régime correctement végétalien.

***

6° Les poisons overtoniens.

Depuis Pasteur, nous savons que tout jus sucré est bientôt mangé par les ferments qui transforment le sucre en un corps chimique nouveau : l'alcool. C'est un excellent combustible, mais il serait absurde de le laisser pénétrer dans le sang, puisque l'alcool, comme les autres "poisons overtoniens", agit en ennemi de la pensée lucide.

Abstenons-nous également des produits à effets similaires tels que **l'éther, l'opium, la cocaïne,le tabac, le café, le thé, le maté, le kola et le chocolat.**

Les expériences et les travaux d'Overton ont démontré que les principes actifs de tous ces produits - dits **"poisons overtoniens" - possèdent la qualité exceptionnelle d'être**

solubles à la fois dans l'eau et dans les corps gras. Par contre, tous nos aliments solubles le sont ou bien seulement dans l'eau (sucre,sel), ou bien seulement dans les corps gras.

Les poisons overtoniens se répandent immédiatement dans le sang parce que solubles dans l'eau et, grâce à leur solubilité dans les graisses, ils **pénètrent aussitôt dans les cellules nerveuses et les nerfs qui sont protégés par des parois grasses.**

L'expérience démontre que cet envahissement gène le fonctionnement des cellules nerveuses et des nerfs en produisant des effets d'anesthésie partielle. L'insensibilité partielle qui résulte de la moindre prise de café, tabac, vin, etc. empêche que l'on ressente toute l'accuité de la fatigue, de la faim ou de l'ennui. Par là, les poisons overtoniens nous permettent de continuer, malgré une fatigue effective, notre activité dont la qualité n'est pas trop compromise **s'il s'agit d'une forme d'activité qui nous est habituelle.** Les poisons overtoniens, en masquant l'ennui, nous permettent aussi de supporter, sans dégoût, la société des personnes sans valeur.

Le défaut rédhibitoire de tout "poison overtonien " est de freiner, immédiatement et avant tout, les manifestations les plus profondément conscientes du cerveau et par là de rendre plus difficile l'observation, la critique, la maîtrise de soi-même, ainsi que **la compréhension des dangers insidieux NOUVEAUX que la civilisation nous crée chaque jour.**

***

7° Les drogues.

N'oublions pas que les animaux se guérissent, sans séquelles, par le jeûne et le repos.

Refusons toute injection médicale, toute drogue, tout traitement "artificiel", sauf en cas d'insistance de la part d'un médecin naturiste.

(Fin des conseils de G.Butaud)

in " La Vie et la Mort de G. Butaud ", LE VEGETALIEN, n°3,4 et 5, avril-novembre 1926.

" Notre ignorance de l'existence réelle des esprits de la nature qui travaillent dans ce monde végétal nous conduit à toutes sortes de pratiques qui blessent et nous rendent étrangers ceux qui devraient être nos collaborateurs. Il se peut même qu'ils finissent par considérer l'homme comme un parasite sur leur planète (...) Toutes les barrières qui limitaient notre esprit sont en train de sauter, et la résistance à cette nouvelle vision disparaît. Nous pouvons maintenant aller de l'avant et manifester une attitude nouvelle et aimante envers la Vie présente dans la nature".

(Sir George Trevelyan, Bt., Avant-propos à " Les jardins de Findhorn " par The Findhorn Community).

QU'EST-CE QUE BASCON ?

Bascon est le résultat du passage de bon nombre de communistes omnivores, qui, à travers les années, ont évolué vers le végétalisme.

Bascon est communiste comme l'ont été de notre temps en France les colonies d'Aiglemont, de Saint-Germain, de Vaux, de La Pie-Saint-Maur.

" Les colons s'engagent à ne pas se livrer à la violence entre eux." Voilà à peu près l'unique article du code Basconnais, qui fut aussi celui de Vaux et de Saint-Maur.

Dans ces colonies jamais un homme n'a porté un coup à un autre quel qu'ait été le degré de violence des luttes individuelles ou de tendance. Jamais aucun n'a été jusqu'à faire appel à la loi contre son prochain. C'est une constatation qui réconforte. Dire que jamais il n'y eut de la part d'un individu à mentalité déplorable un minimum de menace, un essai d'influence imposée, ce serait aller trop loin. Et, chose remarquable, ceux qui furent rusés, de mauvaise foi, paresseux, violents, le sont partout où ils se trouvent et finissent toujours par abandonner l'Idée : ils retournent à leur vomissement, ils se noient à nouveau dans la masse.

Tous les hommes qui sont passés dans les colonies comme celle de Bascon ne sont pas des êtres supérieurs par quelque côté, mais ils ont tenté de réaliser leur rêve, ils ont voulu vivre leur idéal, ils se sont efforcés de vivre fraternellement et leur vie est pleine d'enseignements. Certes à beaucoup d'égards les tentatives communistes depuis 1830 jusqu'à nos jours ont eu des résultats plutôt négatifs, mais au point de vue économique le communisme n'est pas en défaut, il ne peut l'être, il est le libre échange dans toute son intégralité.

Nous voyons Bascon enseigner aujourd'hui que le végétalisme est la base rationnelle de l'alimentation. Quantité d'ouvriers ayant passé quelques instants ou quelques mois à Bascon, y ayant mangé à la table commune influencent maintenant à tel point l'individualisme éclairé que l'on peut dire que la bataille qui se livre depuis toujours entre la coutume, l'habitude, la fantaisie ignorante, bassement jouisseuse et le raisonnement est à son point culminant.

Les luttes terribles qu'ont les hommes entre eux quand ils sont réunis pour vivre en liberté, les angoisses, les tourments, les pleurs qu'ils versent fécondent le terrain social. Il faut avoir vécu dans les colonies communistes pour comprendre tout ce que l'opposition entre individualités, entre tendances doctrinales diverses peut faire souffrir et arrêter dans leur développement les essais les mieux conçus avec les meilleurs éléments humains.

La misère force à réfléchir, à patienter, à économiser, de même que la richesse ne peut corrompre ceux qui la conservent, ceux qui n'en comprennent pas la sottise. La misère chez les hommes qui poursuivent un but élevé commun les grandit, les éclaire, les élève au-dessus du troupeau humain.

Les colonistes communistes ont été jusqu'à ce jour des écoles moralisatrices parce que les possibilités ont toujours été inférieures aux idéaux. D'ailleurs, des idéalistes, si nombreux, si riches qu'ils soient de toutes façons,

poursuivront toujours la même chimère qui s'éloigne, se modifie, se transforme chaque fois qu'on est prêt de l'atteindre.

Je dis ces choses pour bien situer Bascon, pour qu'on n'en fasse pas une étude à part qui, débutant à tel jour, est séparée du mouvement général social.

Bascon est un moment du mouvement communiste individualiste ; chaque colonie peut être étudiée séparément, mais elle caractérise toujours une oeuvre particulièrement en relation avec son époque.

G.BUTAUD, extrait d'un article paru dans le numéro de juin-juillet-août 1923 de l'HYGIE, reproduit dans " La Vie et la Mort de G.Butaud (1868-1926)", LE VEGETALIEN, n°3-4 et 5, avril-novembre 1926.

" L'extension des pâturages et de l'activité agricole apporte avec elles l'expansion de la sphère de la domination de l'homme, en envahissant le domaine des forêts qui autrefois couvraient la plus grande partie de la superficie de la terre (...) La déforestration a été accompagnée de conséquences importantes dans l'écoulement des eaux, dans la configuration externe de la superficie du sol, et aussi, probablement dans les conditions climatiques locales ".

" Mais l'homme, les animaux domestiques qui le servent, les plantes des champs et des jardins dont les produits leur fournissent les vivres et les vêtements, ne peuvent exister et se hisser au plein développement de leurs meilleures qualités sans que la nature sauvage et inconsciente ne soit effectivement combattue, et, dans une certaine mesure, vaincue par l'art de l'homme".

" Mais avec la vie sédentaire, ou plutôt avec l'état pastoral , l'homme a commencé une guerre de quasi extermination contre toutes les espèces animales et végétales qui l'entouraient, et, de même que la civilisation se développait, il détruisait ou transformait peu à peu tout produit spontané du sol des régions qu'il occupait ".

(G.P.Marsh, L'homme et la nature).

" Mais qui comprend aujourd'hui le langage des oiseaux ? "

(J.et W. Grimm, Le roitelet).

NOTRE PROGRAMME

Lorsqu'en 1923, G.Butaud avait fondé le premier Foyer Végétalien, rue Mathis, V.Lorenc avait rédigé un tract, comprenant un plan d'études. Depuis, nous réalisons, peu à peu, ce plan en organisant au Foyer des causeries sur des sujets très variés d'Hygiène, de Psychologie, de Sociologie.

Ce plan et sa partie déjà exécutée nous défendront contre la critique de ceux qui nous accusent d'être d'étroits monomanes de la question alimentaire, entre autres l'article sur " Le Végétalisme " de Doctoresse Pelletier, paru il y a quelques temps dans l'" Insurgé ". Par compensation, d'autres amis, comme notre excellent voisin, M.Lamour, trésorier de la Soc. Végétarienne, a eu l'impression, en sortant d'une de nos conférences, que nous nous dispersions trop dans les discussions philosophiques au lieu de parler de Végétalisme.

Voici ce plan d'études :

Principes des cours : Chacune de nos actions, chacune de nos jouissances doit, pour notre bonheur personnel :

a) améliorer nos organes ;

b) orienter nos pensées vers notre progrès vital et vers celui de tous ;

c) favoriser la vitalité de notre descendance possible.

Les " Cours de connaissances vitales " concernent la " Loi intérieure " qui peut se décomposer ainsi :

1 - **La Loi Alimentaire,** dont l'ignorance expose, entre maux, à la carie dentaire, à la dyspepsie, à l'entérite, à l'appendicite, à la constipation (lésions du tube digestif); à l'hépatisme, au diabète, à l'albuminurie (lésions des glandes) ; aux rhumatismes, aux migraines, aux scléroses (défauts circulatoires) ; aux menstrues douloureuses, à l'accouchement dangereux, à l'allaitement difficile (déchéance sexuelle) ; à la tuberculose, aux tumeurs, au cancer (désorganisation finale).

2 - **La Loi de l'Excitation optimum,** dont l'ignorance fait accepter des plaisirs qui usent nos organes au lieu de les fortifier.

3 - **La nécessité de l'équilibre entre l'activité intellectuelle, musculaire et le repos.** L'ignorance de cette nécessité expose entre autres :

à l'obésité, aux hernies, à la frilosité, à l'anémie, à la mauvaise respiration,

au surmenage, soit musculaire, soit cérébral, soit aux deux à la fois.

4 - **La loi économique,** s'appliquant premièrement à l'économie individuelle ou "robinsonienne" et secondement à l'économie des hommes associés ; loi dont la connaissance peut prévenir :

la pauvreté et la richesse fausse.

5 - **La loi sexuelle et amoureuse,** dont la connaissance, ajoutée à celle des autres lois, favorise l'accord des pensées, des sentiments et des sens, dans l'union affectueuse.

6 - **La loi de la procréation et de l'éducation.** La valeur de la vie des parents se juge par la santé des

enfants. Rien n'est plus pénible que d'être affligé d'enfants débiles ou mentalement inférieurs à soi. L'ignorance de la loi y expose.

7 - **La loi des rapports sociaux optima.** Une partie des relations entre les hommes dépend de l'individu : son intérêt est d'améliorer sans tarder cette partie-là.

8 - **Nécessité absolue** de conditions n'entravant pas la survivance des meilleurs.

Sur la bonne sélection pourrait se baser une vie devenant progressivement de plus en plus facile pour tous. La partie fausse de la vie actuelle opère automatiquement une sélection à rebours qui de jour en jour, nous charge davantage des déchets humains. Il suffit que l'individu suive pleinement la "loi intérieure" pour que la fausse sélection diminue autour de lui et qu'il souffre aussitôt moins.

9 - **Nécessité** de ne plus entraver le développement d'une faune, chasse des oiseaux, d'une flore, d'une fertilité et d'un climat (déboisement)

10 - **Nécessité de la prépondérance**, chez l'individu des Pensées et Sentiments Utiles à la fois pour lui-même et pour tous.

Savoir choisir les influences auxquelles on s'expose, les pensées qu'on remue, c'est préparer son ascension mentale.

11 - **Loi de l'équilibre optimum** entre les joies et les douleurs améliorantes.

Il y a des mauvaises douleurs et des mauvais plaisirs qu'il faut fuir. Il faut rechercher et bien équilibrer les bonnes douleurs et les bonnes joies.

12 - **Loi de l'efficacité** dans les réalisations.

Une grande puissance d'exécution de sa pensée est dangereuse pour l'ignorant des connaissances vitales ; ses appétits mal choisis précipiteront sa perte. Celui qui sait étudiera utilement l'efficacité ; elle accélèrera son ascension vers une existence en progrès vital.

La vie offre des difficultés graves même à ceux qui semblent les plus favorisés, cependant pour nos élèves compréhensifs , les obstacles s'applanissent progressivement.

Nos Cours peuvent être utiles à chacun ; ils fournissent la clé des joies améliorantes, le secret d'une jeunesse gardée aussi longtemps que le permet la qualité des procréateurs, et les moyens d'une **ascension** générale à tous les points de vue.

La partie **physiologique** de notre enseignement est surtout utile à **ceux qui ont une santé hésitée à perdre,** à ceux qui semblent pouvoir supporter la mauvaise vie courante. Ce sont ceux qui sont menacés de perdre **catastrophiquement.** Leur descendance, héritant forcément de moins de santé, est appelée à languir dans la misère physiologique **chronique.**

Les personnes épiant **actuellement** les fautes physiologiques de leurs procréateurs ont un intérêt pressant à suivre nos Cours. Beaucoup parmi eux peuvent conquérir une pleine santé et **tous** peuvent alléger leurs souffrances en suivant la "loi intérieure."

FIN.

in LE VEGETALIEN, n° 6-7, décembre 1926 - février 1927.

AVANT-PROPOS

J'ai tenu à présenter au public l' " Enquête sur le Végétalisme " en l'accompagnant de divers imprimés, édités soit antérieurement par la " Société Végétalienne ", soit depuis la création du Foyer et en y joignant, en outre, des emprunts de journaux, afin de tenter de faire revivre l'esprit duquel sortit l'oeuvre du Foyer. Avec ce que j'écris dans les quelques pages où j'expose mon point de vue particulier sur la Doctrine et ses conséquences, le lecteur peut vivre un peu dans l'atmosphère de la Maison Commune de Paris, rue de Bretagne où, pendant deux ans, depuis 1918, habitant Bascon, nous avons fait des causeries chaque quinzaine, Sophie Zaikowska et moi, parlant toujours tel que nous pensons et notre point de vue sur le Végétalisme n'a pas changé.

Les réunions de la Maison Commune furent organisées par les soins de notre dévoué ami Victor Bréhamet. Différents conférenciers nous ont prêté leur concours à plusieurs reprises, pour tenir en haleine un public fidèle et l'amener à nos idées. Ce public fréquentant quelquefois Bascon et pratiquant, de plus en plus, le Végétalisme, a fourni les premiers clients du Foyer, qui est simplement la continuation, le développement et la mise en pratique des prêches de la Maison Commune. On y rencontre les mêmes gens, le même état d'esprit, dans une atmosphère moins lourde, moins orageuse, plus gaie que dans les groupes de pratique de communisme ; on serre la main à des camarades avec lesquels on n' a pas à travailler, à produire, à partager des responsabilités, camarades de passage, de lieu public, avec lesquels on prend du plaisir, réunis autour de la Basconnaise, de laquelle on espère la transformation du vieux monde en un autre, où la question sociale ne se pose plus, où la fraternité naîtra entre gens dont la vie sera facile, entre crudivégétaliens menant une vie sage sans s'efforcer à l'être, n'ayant pour l'être qu'à vivre selon la nature.

Le Végétalisme, à l'encontre des autres doctrines, qui ne seront vécues que dans l'avenir, ou qui ne porteront fruit qu'après notre mort, se vit de suite, on y passe de plein pied, on en recueille immédiatement les bénéfices ; ce n'est pas d'un placement sur l'avenir que l'on rêve, mais c'est la réalisation immédiate que l'on effectue ; elle n'attend pas que des transformations sociales la facilitent, elle dépend peu du lendemain , c'est dans les conditions présentes qu'elle se vit ; aussi ses adeptes, d'où qu'ils viennent, pratiquant ensemble, ont créé au Foyer une atmosphère particulière, dans laquelle rarement les échanges d'idées font élever le ton. Syndicalistes, socialistes, anarchistes, athées ou religieux de confessions diverses, au fur et à mesure qu'ils s'adaptent au végétalisme, comprennent que c'est là la grande transformation qui rénovera le monde et que c'est d'elle seule qu'on peut attendre les transformations rêvées. Dès lors, la question sociale n'est plus une affaire de force, c'est une question de transformation individuelle, et tous les végétaliens, quelles que soient leurs conditions de vie, leurs antécédents sociaux, même leur éthique

particulière, sont liés par un apostolat commun.

Et puis le végétalisme ou crudivégétalisme n'est pas une création , ce n'est pas une découverte, ce n'est pas le résultat de recherches ardues et scientifiques, ce n'est pas le fait de personne, mais c'est simplement le redressement de notre mode de vie, la correction de notre alimentation coutumière et par suite de notre genre d'activité. Rien d'innové dans le crudivégétalisme, c'est un retour aux pratiques du passé, c'est le fervent abandon aux lois éternelles et invariables de la nature ; de la nature qui fait la vie facile aux êtres ; elle la leur donne, la leur permet, sans qu'ils aient des difficultés insurmontables à vaincre.

C'est seulement l'homme qui a une vie compliquée, difficile, c'est lui seulement qui, dans sa crainte de l'avenir, systématiquement, organise pour lui-même et l'animalité le salariat, l'esclavage et la prostitution, c'est lui qui rend la terre inhabitable et en fait " une vallée de larmes ".

Le végétalisme, mais il en découle du marasme physiologique et social, il s'impose sous peine de la disparition de l'homme. Son application par nous autres empiriques n'est-elle pas timidement approuvée par les découvertes de vitamines, comme par exemple Funk, qui conseillent maintenant de ne pas omettre de manger des légumes et des fruits crus. Les découvertes scientifiques les plus récentes ont révélé cette chose profonde et banale que le feu tuait la vitalité de l'aliment !

Quel chemin parcouru pendant des siècles pour aboutir à cette constatation : le feu, cela détruit la vie ! cela désorganise la cellule ! Quand une cellule a été soumise à l'action du feu, elle n'est plus naturelle, elle n'est plus physiologiquement apte à continuer à donner la vie.

Voilà la grande découverte physiologique. La vie procède de la nature telle qu'elle est. Toute action physique, chimique ou autre qui modifie les conditions naturelles est dévitalisante.

La reconnaissance de la vérité crudivégétalienne, c'est la base de la vie retrouvée. Dès lors nous n'avons qu'à nous laisser vivre tout naturellement sans soucis, puisque nous n'avons qu'à consommer l'aliment tel qu'il se présente à nous sans le modifier. L'animal vit facilement, pourquoi n'en serait-il pas de même pour nous, qui avons même nature. Plus de batailles entre les individus, chacun sait que par le jeu de ses facultés, il trouvera facilement la quantité d'aliments nécessaires pour lui. Plus de lutte de l'individu contre la société, de laquelle il s'affranchit, en dehors de laquelle il peut vivre sa vie, laquelle dépend surtout du coin de terre qui lui fournit, sans grand effort, les choses nécessaires à son entretien.

G.BUTAUD.

in LE VEGETALIEN, n° 9 et 10, décembre 1927-février 1928.

L E V E G E T A L I S M E

CHAPITRE PREMIER : EXPOSE DE LA DOCTRINE VEGETALIENNE

(Il manque ici les quatre premières lignes du texte, illisibles dans l'exemplaire consulté, n.d.r.)

Cultiver la terre, c'est lui enlever son manteau naturel, entretenir sanglante la croûte terrestre pour obtenir les végétaux qui nous conviennent dans des conditions particulièrement anormales qui font perdre à ces végétaux une grande partie de leur vitalité et les placent dans des conditions d'infériorité biologique. **Cultiver la terre, c'est aussi déshériter nos fils**, car sous l'action culturale une partie de la terre meuble descend dans les abîmes marins; enfin, l'homme par la domestication de l'animalité la place dans des conditions aussi anormales que celles qu'ils créent à la végétation et les conséquences en sont identiques : perte de vitalité. D'autre part, **l'homme se trouve conquis par l'animal, le maître par l'esclave.**

Le milieu social que crée le genre de vie adopté par l'homme nécessite une morale, une éthique, qui fasse accepter les difficultés de l'existence au nom de l'amour, de l'humanité de la fraternité, etc., mais cette fraternité est un mythe, elle est toute à réaliser : **le rocher de la fraternité est stérile.**

D'une part la fraternité nous sollicite, d'autre part **notre vanité, notre sensualité, la crainte de l'effort trois grands mobiles vitaux** impérieusement dominent notre vie individuelle et troublés, quelques fois désemparés, nous cherchons le véritable but de la vie et nous errons...de longues années, l'esprit obscurci par les nuages de la métaphysique, jusqu'au jour où nous trouvons chez le plus minuscule des êtres animés le simple sens de la vie : **vivre, c'est perdurer !** C'est aussi **être un moment de la conscience universelle.** Sachons que notre puissance de vie, **notre énergie est parasitée par nos désirs.**

Mais comment l'homme, être complexe, peut-il appliquer à lui-même la règle de l'infime animal à vie si simple ? En étudiant tout ce qui a un rapport proche ou lointain avec l'animalité. Il se gardera de prendre pour système celui des autres hommes : la concurrence dans les limites de la légalité ou en dehors d'elle. Il comprendra que les règles de vie bonnes à lui-même sont aussi réciproquement bonnes à l'humanité et ainsi : **C'est en voulant sauver les autres qu'il se sauvera lui-même**, car l'homme, animal sociable, ne peut vivre seul, et, intelligent, sciencé, comme le lui enseigne tout organisme, **cultivera sa cellule** d'après les lois de sa propre physiologie. Ces lois nous apprennent que l'homme est organisé pour vivre de fruits, de légumes verts, de racines, de céréales. Crudivégétalien, il poursuivra la réalisation de son idéal, il acquerra son indépendance, son autonomie pour pouvoir vivre d'une façon normale, pour reprendre à nouveau l'**Inexorable postulat commun à tous les êtres vivants**

- la soumission aux lois physiologiques.

L'enfant réclamera tous les soins de la mère. Celle-ci l'instruira, l'éduquera, si elle se sent capable, suffisamment instruite pour mener à bien cette tâche. Les enfants doivent vivre parmi les adultes qui les aiment, les protègent, les éduquent. Nous devons jouir intensivement les uns des autres et non nous séparer dans le déchirement des affections. **Comme toutes les femelles, la femme n'abandonnera jamais ses petits.**

Le besoin de sociabilité est fonction naturelle, normale, les relations familiales dominant l'homme dès sa naissance, mais le **clan familial est conservateur** et nous passons tous par le chemin où passa notre père.

Le crudivégétalien rêvera d'organiser sa vie matérielle selon les conceptions de vie qui se dégagent de ses recherches, de ses découvertes.

CHAPITRE DEUX : LA LIBERTE DE L'ESCLAVAGE

Dès qu'un profane parle de végétalisme, il l'envisage comme un retour en arrière, une négation du progrès. La pratique du végétalisme c'est la marche à reculons, la vie primitive, barbare ! L'homme redevient un animal, une brute!

Le profane n'a pas étudié. Nous l'avons fait pour lui et avec Jean-Jacques, Bernardin de St-Pierre et tant d'autres moins illustres, nous voyons dans un retour à la nature un progrès inestimable.

Quand des millions d'hommes sont sous les armes, quand à chaque coin de rue un policier, révolver à la ceinture, monte la garde, quand chacun ferme sa porte à triple verrou, quand farouchement les porte-monnaie au fond des poches se tapissent, quand la lutte est partout, la loi règne. Alors la société est policée, les messieurs ont des faux-cols, comme leurs dames ils suivent la mode : nous ne sommes plus alors des barbares ; les ateliers, les bureaux, les chantiers où tout un peuple peine, ne sont pas des bagnes. Ce peuple vit une vie de liberté, de fraternité, d'égalité. C'est parce qu'il jouit de sa liberté qu'il s'exténue, s'aplatit, meurt prématurément sous l'égide de la Loi.

Heureusement, paraît-il, nous n'en sommes plus à la préhistorique anarchie, à l'époque passée du sauvagisme, du végétalisme, du naturisme. Au temps du sauvagisme lointain, l'homme accomplissait une action en vue du résultat, du bénéfice direct de cette action : il cueillait un fruit, coupait une pousse, arrachait une racine pour les manger lui-même, s'il construisait une cabane, c'était pour s'abriter, etc. Il n'en est plus ainsi, le citoyen maçon ne construit pas une prison pour s'y emprisonner de lui-même, le coordonnier est souvent en savates éculées et l'ébéniste quelquefois n'a comme meubles que des caisses à savon, etc. L'homme travaille pour de l'argent parce qu'avec de l'argent il fait travailler les autres selon sa fantaisie ; pour de l'argent il abdique sa liberté personnelle, donnant le moins qu'il peut de sa liberté pour la part la plus grosse possible de la liberté d'autrui.

En travaillant, l'homme n'a en vue que l'argent et rien d'autre. Le travail en lui-même est peu intéressant pour le travailleur, puisque celui-ci n'a pas à en envisager l'utilité ou la nocivité. La recherche de l'argent prostitue le chercheur, ouvrier, employé, fonctionnaire, commerçant, industriel, etc., on est ceci ou cela pour de l'argent ; on fait des journaux, des échelles ou des voitures à bras,

on applique des règlements, on fait respecter la loi, on incarcère, on légifère, on guillotine, on instruit, on soigne pour de l'argent.

Quel est l'homme qui réfléchit sur les conséquences de son activité lorsqu'il travaille en vue d'un gain ? Il n'y en a pas.

La portée sociale de son action n'apparaît pas à l'individu. Il s'active pour attraper le plus d'argent possible.

Nous semblons vivre en harmonie avec nos concitoyens alors qu'en réalité nous sommes en rivalité constante : c'est à qui dominera l'autre. Si je suis assez puissant, j'ai des ouvriers, des employés, des gardes, des agents et les chefs de peuples sont mes égaux, quelquefois mes subordonnés. Peu importe que mes revenus viennent d'une source ou d'une autre - l'argent est toujours immaculé - ils peuvent par exemple provenir de la fabrication du sucre, aliment meurtrier pour ceux qui le produisent autant que pour ceux qui le consomment.

Un quémandeur sera aussi bien gendarme, douanier, employé des postes qu'instituteur, il accepte le poste qui lui échoit, celui qui lui paraît le plus doux et où il gagne le plus.

Les anarchistes ont-ils raison quand ils affirment que la loi n'est qu'un instrument d'oppression, de domination au service des riches, que la police n'est instituée que pour spolier la multitude ? Les douanes, selon les libres-échangistes sont les barrières qu'il faut renverser parce qu'elles empêchent l'heureuse circulation des produits, comme autrefois les taxes contre les provinces. L'employé des postes, le fonctionnaire du chemin de fer, des administrations publiques ou privées sont chargés d'appliquer les règlements aux pauvres ! Que le cerbère derrière son grillage tourne sur le gril règlementaire un type qui n'a pas tous ses papiers bien en règle ou à qui il manque une signature, ou un coup de timbre ; qu'un pointeur du métro tarabuste les voyageurs qui ont de trop gros bagages ; qu'est-ce que cela peut bien faire aux riches !

Le riche est au-dessus de ces misères !

La multitude humaine ne pense pas. Quand les hommes penseront la société changera !

Tout ceci concerne l'iniquité économique.

Un autre point de vue, non sentimental.

Du brin d'herbe à l'homme, l'être n'agit qu'en vue de lui-même.

La plante, par ses racines, accapare tous les éléments de vie, de développement dans le rayon le plus vaste qu'elle peut exploiter sans tenir compte des besoins des autres plantes voisines ; bien au contraire, les racines des plantes diverses s'enchevêtrent et rivalisent farouchement avec une âpreté, une ardeur indiscibles cependant que les feuilles, dans l'atmosphère commune, puisent et s'étendent manifestement d'une façon purement personnelle, agressive, conquérante, meurtrière pour les voisins par leur avidité, leurs besoins d'éléments, leur accaparement d'air, de soleil, par la nuisance de leur ombrage, de leur respiration, de leur exhalaison.

L'insectivore, oiseau, quadrupède se nourrit sans scrupules; il agit vis-à-vis de l'insecte comme l'insecte agit à l'égard de la plante. Tout le long de l'échelle vitale, chaque unité ignore la répercussion de son action sur autrui.

Certains animaux ont relativement conscience des besoins des autres individus. Dans une certaine mesure, certains

d'entre eux sont capables de juger que d'autres êtres ont aussi des appétits. Sont-ils capables de comparer leurs besoins à ceux d'autres êtres ? Ce qui est admissible, c'est que plus un être est développé dans le règne animal, plus il a conscience de sa personnalité et de celle d'autrui. Par les animaux domestiques nous nous rendons parfaitement compte de ce phénomène.

Dans l'humanité chaque individu agit au mieux de ses intérêts dans toute l'étendue de sa puissance, borné seulement par ses possibilités d'action dans le cadre que la légalité lui concède.

Dans l'humanité, le gardien de prison, le maçon, le forgeron, l'architecte, le ministre, tous n'ont en vue que le bénéfice personnel. C'est tellement humain, amoral et constant que celui qui ne pense pas ainsi, que celui qui, aujourd'hui, voudrait envisager les conséquences de son activité serait tellement épouvanté, comprendrait si clairement que toute la douleur sociale provient avant tout de la prostitution, de l'abaissement de la mentalité qu'il ne lui resterait plus qu'à mourir.

Mais chacun est encore assez peu développé pour faire de beaux habits, des chaussures fines, appliquer le réglement aux misérables, édifier des casernes, des ateliers, des châteaux, des prisons etc., en un mot faire n'importe quoi pour de l'argent.

Tout de même il y a des esprits indépendants, des coeurs qui vibrent et souffrent de la souffrance d'autrui. Si tous nous n'avons pas des âmes de héros, certains de nous sont moins sales que leur père. Néanmoins personne n'a à être fier de continuer à vivre, de faire partie de la société, chacun de nous est, à quelque chose près, ce que sont les autres et pour sa part concourt au malheur commun.

Mais il naîtra des hommes qui ne voudront pas continuer à être les valets de la bourgeoisie, les créateurs de souffrance. Ceux-là chercheront à s'évader du milieu social, ils s'efforceront à travailler non pour de l'argent, mais à conserver la libre disposition de leur activité. Ils retourneront à l'antique, juste et normal procédé qui veut qu'une action soit entreprise pour un but déterminé, précis, direct.

Mais pour qu'ils puissent mettre en harmonie leurs gestes et leur pensée, il faut le concours d'une lente évolution à travers des générations qui, successivement, prépareront le milieu et les individus.

Or, le milieu actuel individualise le désir et contraint l'homme à une action toujours plus collective, moins individualisée. Contradiction ! Autrefois, la réalisation des fantaisies individuelles était bien plus limitée qu' aujourd'hui. C'est ce qui constitue le progrès !

Chacun peut, comme l'illustre évêque de Meaux, vouloir " un nombreux domestique ", aimer à se faire transporter rapidement, confortablement, vivre luxueusement et faire bonne chère. Le désir se réalise selon le degré de puissance, selon la puissance d'argent dont on dispose pour l'achat d'une quantité plus ou moins grande de la liberté des autres. C'est la loi commune, c'est la méthode, le système, la coutume générale - l'inévitable.

CHAPITRE TROIS : L'ETAT DE NATURE NE COMPORTAIT PAS DE LOI.

La loi est née du fait de l'individualisation de

l'homme.

La loi consacre la puissance,le pouvoir individuel, la propriété personnelle ; elle sanctionne les droits individuels ainsi que les droits collectifs.

Les uns - la grosse majorité des hommes - bénissent le joug tutélaire de la loi ; seule une infime minorité de végétaliens n'en reconnait pas la nécessité.

La nécessité de la loi proviendrait de ce que l'individu se sépare de la collectivité ; l'intérêt particulier créerait le personnalisme, la concurrence, la rivalité. Tout l'art du sociologue consisterait à tenter de fondre à nouveau l'individu dans la collectivité, comme il l'était dans la communauté primitive, au berceau de l'humanité. Pourtant qui oserait soutenir que l'abolition de la loi amènerait la concorde par la conjugaison de toutes les différentes caractéristiques des personnalités humaines ?

La société s'est crée, se développe selon les nécessités que réclament les différents stades d'évolution des composants. La loi ne s'est pas crée parce que l'on voulut avoir la loi pour la loi elle-même. Elle ne résulte pas d'une aspiration. Elle est simplement la reconnaissance, la sanction d'un état de choses.

Les rivalités entre les intérêts personnels et l'intérêt collectif imposèrent un règlement, une ordonnance restreignant, limitant le champ de lutte. Les intérêts particuliers créent donc la loi. Pas d'intérêts particuliers, pas de loi. La modification des intérêts particuliers ipso facto amène la modification de la loi.

Il y aura loi, tant qu'il y aura des intérêts particuliers ; elle se modifie journellement. Des hommes, des millions d'hommes attendent d'heureux résultats des modifications que dans le présent et dans l'avenir on apportera à la loi. L'histoire enregistre l'ensemble des faits qui ont institué, imposé, modifié, amendé la loi.

En principe, la loi ne poursuit pas d'autre but que de favoriser le développement de la personnalité humaine, pour le plus grand bien de la collectivité. Elle permet tout ce qu'elle ne défend pas. Elle garantit la liberté de l'individu dans les limites compatibles avec la liberté des autres sociétaires.

Ainsi la société contient le sociétaire dans certaines limites et la légalité n'est que la force qui sanctionne.

L'individu est une puissance de mal quand il enfreint la loi. La loi s'impose à l'homme. Elle n'a d'effet que si elle est la force toute puissante. Elle consacre, elle éternise toutes les virtualités individuelles, les situations, les conditions, les inégalités.

En principe, toujours la loi est égale pour tous: un roi, un président de République, un milliardaire sont sous les mêmes sanctions légales que les prolétaires. L'on est mauvais citoyen quand, pauvre, on se croit moins protégé légalement que les plus puissants, les plus riches de l'Univers.

Mais si l'évidence nous force à reconnaître que la loi de l'opposition d'intérêts personnels consacre ces mêmes intérêts et par là la liberté individuelle qu'elle limite du même coup, nous sommes amenés à rechercher dans quels cas les intérêts personnels, particuliers, individuels sont en opposition entre eux et avec l'intérêt général.

La loi permet ce qu'elle ne défend pas, ainsi elle me permet de respirer, de voir, etc., sans aucune restriction.

Alors la loi humaine coïncide avec la Loi Naturelle.

Quand la loi humaine se différencie de la loi naturelle, il se passe en nous quelque chose d'étrange, difficilement compréhensible, qui porte le trouble dans tout notre être.

Comment peut-il y avoir disharmonie entre la loi humaine et la loi naturelle ? Essayons de rechercher l'explication d'une anomalie qui nous apparaît scandaleuse.

Certes, la loi domine l'homme dans tous ses rapports intellectuels et matériels avec la société, mais la force légale se manifeste surtout dans la consécration qu'elle donne à l'argent. Et l'argent est l'intermédiaire qui permet les échanges matériels de toutes sortes ; il est peu de rapports entre les hommes où l'argent ne joue un rôle.

Mon argent vaut celui d'un autre. Je l'utilise à ma guise, en dispose comme je l'entends, la loi n'a rien à y voir, la puissance qu'elle dispense à mon capital j'en use et abuse ainsi qu'il me plaît ; selon mon libre arbitre, ma fantaisie, mes besoins, je tiens ou ne tiens pas compte de la loi naturelle, c'est mon affaire.

Et ainsi du fait de la consécration de la puissance de l'argent, s'oblitère, diminue le respect de la loi naturelle.

L'animal sauvage le plus fruste, le moins développé parmi ceux de son espèce, vit sans compétition avec ceux de sa race, il paît, il chasse individuellement ou en bande, sans rivalité, sans concurrence, le plus borné jouit de la liberté comme tous les autres.

Dans l'humanité il en va tout autrement ; le plus borné, le plus simple d'esprit, le plus faible, le plus malchanceux, en continuelle concurrence, connaît toujours les amertumes de la vie en société.

La vie est simple en elle-même, peu compliquée par nature, tous les membres d'un troupeau ont droit aux coups de dents qu'ils peuvent donner. Il a fallu tout l'art millénaire de compliquer pour que l'Intelligence, au lieu d'aider les êtres inférieurs, n'ait, en réalité, d'autre rôle que d'en faire des malchanceux, des misérables.

L'Intelligent n'est pas forcément riche, mais il a plus qu'un autre la possibilité de le devenir. Et les intellectuels, les gens qui ont acquis une supériorité, ceux qui ont une grande puissance n'ont-ils pas, en même temps, une grande puissance d'achat ? Intelligence, supériorité intellectuelle, morale, économique du citoyen s'exercent-elles dans le sens égalitaire ou sont-elles un moyen de quitter les rangs et de commander, d'ordonner aux faibles, aux ignorants, aux simples, aux malchanceux ?

Inutile d'insister.

Mon père m'a souvent dit : " Vois-tu, dans la vie, il faut parvenir à faire ce que les autres ne peuvent faire, c'est tout le secret de la réussite. "

Ainsi, s'il ne tenait pas compte pour la société du résultat heureux ou malheureux de l'activité individuelle, tout au moins, il ne qualifiait pas de bienfaisant pour la société le fait d'avoir su réussir. Pourtant, quantité de gens bénissent, maintenant, l'inégalité économique comme récompense des puissants, des parvenus.

D'autre part, la loi naturelle s'impose à nous, nous sommes un de ses résultats : la nature est notre mère, nous ne sommes pas fils de la loi humaine. Celle-ci intervient entre les fils de la nature pour limiter les antagonismes. Quelquefois les lois naturelles et humaines s'harmonisent,

d'autres fois elles s'ignorent. Ne sont-elles pas souvent en rivalité ?

Individuellement on peut tenter de vivre selon la loi naturelle. C'est simple. On ne saurait pour vivre normalement, se placer sous l'égide de la loi humaine, puisqu'elle ne crée pas. Pendant aucune seconde de notre vie, nous ne pouvons nous placer en dehors de la nature, tandis que la loi humaine ne régit que certains de nos actes.

Alors se pose cette question. Les hommes ont-ils cessé de vivre selon la loi naturelle qu'ils se sont différenciés à ce point que la loi dut être créée ? Ce qui est bon à l'individu peut-il être mauvais à la société, à l'espèce? Société, espèce ne sont pas de même ordre, ne l'oublions pas.

Ce que je constate, c'est que, au fur et à mesure du développement de leur puissance créatrice, il y eut moins d'harmonie entre les individus se différenciant.

Il semble que les motifs de lutte entre les hommes croissent en raison directe du degré de connaissance. Le personnalisme serait ainsi la rançon du progrès, du savoir. L'effort collectif, la solidarité, la discipline dans l'action d'êtres intelligents éloignés de l'état primitif, ne pourraient être obtenus que par le moyen de la loi, garantissant à chacun une part inégale du résultat obtenu grâce au concours d'efforts, de capacités, d'individualités caractérisées diversement.

Voilà à quoi ont abouti les omnivores, tandis que par le végétalisme la base de vie de chacun étant à peu près identique, les moyens de production individuelle à la portée de tous, la concurrence n'existe pas et la loi ne naît pas. Grands dieux ! Que deviendrait le million de fonctionnaires?

Singes, chers cousins, apprenez-moi à vivre !

Ainsi avec le régime d'omnivorisme la sanction légale est fatale. Partout où quelques hommes vivent la loi règne.

Seuls, des êtres absolument frustres, vivant identiquement des produits que la nature dispense sans aucune culture, sans aucun effort, n'ayant aucune propriété, sans idéal, vivant comme vivent les singes, par exemple, peuvent se perpétuer sans lois et s'y perpétuent en effet.

Les singes ! Bienheureux animaux, qui n'avez pour guide que l'instinct, je vous envie. Que je voudrais arriver au même résultat que vous ! Permettez-moi de rechercher ce qui nous est commun. Réapprenez-moi ce que j'ai désappris, mes cousins, faites-moi une santé, une liberté qui me manquent. Faites en sorte que l'intelligence qui me dessert bien plus mal que votre instinct ne vous sert, devienne pour moi, homme, un guide sûr, une raison d'harmonie, alors qu'elle est une cause de lutte, qu'elle détruit ma liberté et ma race.

Car pourquoi demanderai-je à l'avenir, à l'intensité du progrès, ce qu'il ne peut me donner présentement. Plus la vie se complique, plus la liberté individuelle est limitée par des lois de plus en plus nombreuses et appliquées avec rigueur. Plus nous avons de docteurs sciencés, plus les maladies organiques s'accusent. Plus nous semblons avoir des moyens de satisfaire nos désirs, plus nous sommes neurasthéniques. Dans ces conditions que puis-je espérer de l'avenir ? Il ne peut me donner aucune cause d'espérance, de gaieté.

Quadrumanes, singes, anthropoïdes, voilà ce que nous étions hier. Etudier la race simiesque, c'est étudier l'enfance de l'humanité.

Camarades singes, dans l'étude de votre vie peut-être

trouverai-je mon salut. En vous étudiant aujourd'hui je vois ce que j'étais hier ; voyons en quoi nous sommes différents. En quoi ai-je mal évolué pour souffrir plus que vous ?

Parmi vous il y a des espèces différentes, de petite et de grande taille, plus ou moins velues, mais vous êtes tous fruitariens, certains un tantinet insectivores, mais tous crudivégétaliens. Vous mangez des fruits, des jeunes pousses de végétaux, des graines, des racines. Nous avons une même dentition, vos canines sont même plus accusées, mais quelles fortes et belles dents ! Vous ne les perdez que quand elles sont usées, que quand vous êtes des vieillards. Vous avez deux mamelles comme nous et mettez rarement au monde deux jumeaux. Votre intestin, votre estomac, vos glandes nobles,tous vos organes intérieurs sont semblables aux nôtres et proportionnés semblablement. Vous ne buvez pas de mixtures, rien que de l'eau, comme tous les autres êtres de la création. Vous laissez la viande aux carnivores, le lait pour les petits des mammifères.

Je vois ! Singes, vous n'avez pas ravi beaucoup de secrets à la nature et ainsi n'avez pas été tentés de les utiliser contre elle-même. Votre instinct est resté instinct dans le milieu resté primitif. Que le raisonnement, l'intelligence, qui m'ont permis de transformer le mien, me permettent aussi de voir clair et de profiter de votre avantage. Vous êtes encore le fruit sain de la nature. Je veux vous voir vivre pour en tirer un profitable enseignement.

Ne sommes-nous pas le produit du passé, son prolongement, ne devons-nous pas en tirer tous les enseignements possibles pour redresser notre marche vers le bonheur, vers la vie facile. Qu'est-ce qui est normal ? Suivre notre fantaisie imaginative ou la voie naturelle ? Nous regimber ou nous incliner ? Etre dément ou sensé ? Omnivore ou crudi-végétalien?

L'homme ne peut, sans souffrir, vivre d'autres matières que celles que la nature lui impose. Il ne peut, de part sa fantaisie, vivre de chair, puisqu'il est produit de végétaux.

Chers cousins, quelle que soit la puissance de leur intelligence, les hommes ne peuvent que reconnaître que l'instinct lui est antérieur. L'intelligence a ses racines dans l'instinct. Elle peut s'égarer et la preuve en est faite puisque la vérité, les vérités sont, hélas, toutes relatives et que nous en poursuivons inlassablement la recherche. Vérité aujourd'hui, erreur demain ! Nous voyons le triste résultat de l'application de l'intelligence humaine. L'humanité est devenue une chiourme.

L'application de l'intelligence mène l'humanité au marasme, à sa fin prochaine par un chemin douloureux, par une voie sanglante.

L'instinct, lui, est sûr. Les espèces n'existent que grâce à lui ; elles sont le fait même de sa collaboration à la vie. L'abolir chez l'animal, c'est le condamner à la mort. Jamais l'instinct n'est mis en défaut au point de mettre l'espèce en danger. Ceci, dans l'état de nature. Mais que l'homme apparaisse, il crée des conditions anormales, transforme les produits, confectionne des extraits, et, la contrainte aidant, l'instinct des animaux, domestiqués par lui, ne joue plus normalement. L'instinct est naturel, ne peut être un

agent de conduite sûr que dans un milieu naturel. Ce n'est donc pas dans nos bagnes agricoles que nous devons étudier l'instinct, c'est dans les pampas, dans la forêt vierge, le plus loin possible de l'action humaine.

Certes, dans les jardins zoologiques, l'étude des singes a de l'intérêt, mais il est bien préférable de la poursuivre dans l'état de nature. C'est là que nous voyons comment nous nous comportions quand nous étions purement instinctifs. Nous étions tous semblables les uns aux autres, aucun intérêt personnel ne nous désunissait. Les déductions de la raison ont succédé à l'instinct, ceci tue cela. Produits de la nature, nous n'avions conscience que dans des limites restreintes, mais cette conscience, cet instinct était si fort, si profond, si approprié à notre personne qu'il suffisait à tout.

La singerie et l'humanité vivent dans le même temps, aujourd'hui. la première guidée par l'instinct, la seconde par l'intelligence.

Intelligent, puisque homme, je dois donc utiliser pour ma gouverne tout ce que je trouve bon chez le singe et rejeter ce que je trouve mauvais.

Je constate d'abord que le singe vit au grand air. Inutile d'insister sur le bénéfice de la vie au grand air. Certainement, nous sommes fort délicats, aussi par les bains d'air, de soleil, par l'hydrothérapie nous devons chercher à devenir plus robustes, à avoir par notre peau une protection plus efficace, par nos organes intérieurs et extérieurs un échange avec l'air de plus en plus parfait. C'est-à-dire que nous ne devons nous abriter derrière les murs, sous des toits, que quand nous y sommes absolument contraints. Nos vêtements ne doivent avoir pour but que de nous protéger et nous devons les utiliser de telle sorte qu'à force d'entraînement méthodique, ils nous soient de moins en moins indispensables.

Nous avons sous presque tous les climats, dans certains cas, besoin de chaleur artificielle ; usons-en, mais de façon à en tirer tous les avantages possibles en en évitant les inconvénients.

D'ailleurs, la plupart des singes qui vivent à Paris meurent prématurément et comme les Parisiens, si leur progéniture seule devait entretenir leur race, il n'y aurait bientôt plus de singes à Paris, leur disparition serait bientôt accomplie. Mais chaque jour de nouveaux singes et des provinciaux viennent régénérer les races abâtardies, impuissantes.

Est-ce d'après ces simples notions que nous vivions? Nullement ! Nous nous entassons dans les villes, où nous mourons prématurément. Nous nous soustrayons aux effets naturels de l'air, de l'eau, du soleil, nous qui sommes le produit de ces effets ! C'est inévitable qu'à Paris les indigènes ne se reproduisent plus à la quatrième génération.

Paris est un formidable amas de cloisons, de paravents et c'est dans un air confiné et impur qu'y grouille la population. Cette population, soustraite aux effets de causes qui la créèrent et l'entretinrent, dépérit. Comment pourrait-il en être autrement ?

CHAPITRE QUATRE : LE ROCHER STERILE DE LA FRATERNITE

La fraternité n'a donné aucun résultat concret. Aucune oeuvre crée par la fraternité sociale n'existe.

La fraternité consanguine a séparé les hommes en familles, en tribus, en patries. C'est au nom de la fraternité que les hommes, morcelés en fractions rivales, s'entraînent aux exercices guerriers et ainsi préparent et exécutent les guerres dans une fraternité, concrète celle-là, la fraternité d'armes.

Les philosophies religieuses au nom de la fraternité tentèrent de diminuer les frictions entre les divers groupes humains, mais la cause des frictions ne peut pas être détruite par des voeux, inspirés seulement par la noblesse de pensée, par la foi d'ignorants. C'est pour créer cette fraternité que les religions s'imposent et ont une doctrine à laquelle toute pensée, tout savoir doit être sacrifié. Au nom de la fraternité, le dogme impose l'ignorance.

La fraternité ne peut trouver sa toute-puissance que dans la plus grande détresse de l'humanité ; c'est dans ce cas qu'elle est le principal dieu ; c'est à elle qu'on s'adresse alors qu'elle peut le moins, mais ce si peu qu'elle donne est reçu avec reconnaissance et a d'autant plus de rententissement qu'il n'est rien d'autre qui la remplace.

On n'est pas près d'avoir fini avec cette pâte de jujube, cet émolient qu'on appelle fraternité. Si haut que l'on remonte on la trouve vertu de premier ordre. Heureusement quelques voix claires maintenant se font entendre malgré le bruit des troupeaux passifs bêlant au nom de Dieu, au nom de la Nature, au nom de la Science, au nom de la Sagesse, Fraternité ! Fraternité ! Amour fraternel !

Fraternité, tu n'es jamais qu'un rocher stérile. Depuis toujours l'humanité sema sur toi le meilleur de son grain et rien n'a jamais levé ; on n'a même pas récolté la semence ; chaque jour on la renouvelle et la guerre est partout, la fraternité nulle part.

Quand est-ce que l'ouvrier, le patron, l'industriel, l'agriculteur, le rentier sont fraternels ? Quelles heures de la journée, quelle quantité d'activité, quelles sommes, quelle part de soi-même chacun de nous consacre à la fraternité? On est travailleur, économe, sobre, intelligent, sciencé, philosophe, mais on est fraternel toutes les semaines ou tous les ans en donnant deux sous à un pauvre ; cela est une coutume, cela satisfait le devoir de charité et aide au contentement intérieur, à la bonne digestion. On est encore fraternel quand à la noce on verse un franc pour la Caisse des Ecoles. Heureusement qu'on ne va pas à la messe tous les jours, sans quoi on se ruinerait - pour payer les cadeaux aux mariés, geste fraternel encore !

La fraternité, dit-on, peut ne pas se traduire par des actes apparents tout en se justifiant par bienfaits. Ainsi elle commande d'aimer ses ennemis.

Mais c'est justement parce que nous vivons dans un monde antifraternel que des hommes peuvent être ennemis.

Mais peut-on concevoir une société à ce point fraternelle qu'il n'y ait plus de causes d'antagonisme, que chacun n'ait plus d'ennemis, que toute concurrence, toute lutte ait cessé?

On le peut.

Concevoir une société fraternelle, c'est concevoir une société où la seule loi est la loi naturelle, où les préjugés ont disparu chez chacun de nous, où l'intérêt de chacun est confondu avec l'intérêt de tous, où la propriété est commune.

Mais, dira-t-on, le chemin que chacun doit prendre,

quel est-il ?

Métaphysiciens ! La métaphysique a le défaut d'embrouiller ce qui sans elle serait très clair. Elle mène les hommes dans des complications dont ils ne sortent jamais, elles les égare dans des chemins qui n'aboutissent qu'à des impasses, elle prétend résoudre tout par des mots et nous la recherchons parce qu'elle ne nous demande rien de positif, d'immédiat, qu'elle augmente le nombre des solutions solubles plus tard et qu'enfin elle nous berce, nous occupe, nous charme pour nous endormir après une agitation de surface toute verbale.

Abandonnez le verbiage ; soyez actifs.

Réalisez le but de suite, selon vos possibilités, et ainsi vous allez à sa rencontre.

Vivre d'abord, philosopher ensuite !

Vivons bien d'après les lois naturelles et nous produirons en telle quantité que nous n'aurons aucun besoin de partage, aucune nécessité de propriété individuelle, car notre connaissance est considérable et nos moyens d'action sur la matière sont autrement féconds que ceux des misérables insectes qui cependant vivent en communauté sans dieu ni maître.

Mais il faut que l'on tire de toute chose, de tout aliment, de tout objet tout ce que l'on peut en tirer, que l'on utilise tout ce qui peut l'être ; qu'en un mot, par la science, l'activité intelligente, on décuple les facilités d'existence ; que chacun produise largement afin que chacun consomme et soit satisfait ; ainsi toute rivalité cessera, les préjugés issus d'une mauvaise vie diminueront de virulence et petit à petit disparaîtront.

Naturellement la fantaisie individuelle ne peut plus continuer à être le seul guide humain. Lecteur, si tu veux être un peu moins cause de souffrance, de compétition, de lutte, cesse de suite ton sempiternel bavardage où les mots de solidarité, de fraternité reviennent sans cesse, sois autre chose que ce que tu es, modifie-toi, transforme-toi; le salut est en toi, le salut de tous est en chacun.

Individuellement tu prétends avoir fait de beaux gestes dans le passé, et vouloir en faire de plus beaux encore dans l'avenir. Et dans le présent, c'est-à-dire aujourd'hui, chaque jour que le soleil nous fait tu mènes une vie sale, tu prétends vouloir et tu n'es même pas capable de ne pas faire fraternellement souffrir ; tu lis peut-être cet article en buvant un bol de café au lait, en mangeant une omelette, ou en déchirant, avec le reste de tes dents, la saignante entrecôte.

Vis une vie normale, logique, naturelle au lieu de continuer à être déraisonnable comme tes aïeux, comme tes concitoyens. Si tu vis bien, quand ils viendront au monde tes arrière petits-enfants seront moins tarés que tu ne l'as pas été toi, fils d'ignorants, de jouisseurs, de fantaisistes. C'est quelque chose cela ! Tu auras plus fait pour la fraternité universelle que si tu continues à grossir de ta voix la clameur des esclavagistes, des alcooliques, des bouchers, la clameur universelle et éternelle des philosophes, la clameur fraternelle d'un monde inconscient répétant après le bon anarchiste dans sa quiète ignorance : "Aimons-nous les uns les autres !". Cette clameur, cette parole d'amour, elle couvre les cris de douleur de tant de victimes de l'ignorance qu'en vérité il n'est pas d'autre bruit humain qui l'égale ; le mensonge

de la prétendue fraternité humaine est encore la seule vertu pratiquée par tous les hommes et la seule qui les relie et leur permet de s'estimer mutuellement. Car comment imaginer une humanité, un groupe d'hommes qui prétende méconnaître la fraternité. Cela ne se conçoit pas. Une humanité telle devrait semble-t-il s'effondrer. Et pourtant le mot suffit pour faire croire à la chose.

L'homme se transformera ou l'humanité disparaîtra totalement ; les peuples les plus civilisés, les plus policés commencent à disparaître : ils ne se reproduisent plus ; les vides des morts ne sont plus comblés par les naissances autour du foyer de la civilisation, les sièges vides ne sont tous occupés par les nouveaux venus qui de plus en plus tarés ne tardent pas à disparaître.

***

La fraternité est surtout une promesse, elle promet de la viande à celui qui n'a que du pain, du pain à celui qui n'en a pas, du vin à celui qui n'a que de l'eau à boire. Elle est lénifiante, émolliente, tempérante. Celui qui a besoin et croit à la fraternité espère ; celui qui a besoin et ne croit pas à la fraternité n'espère pas et n'a qu'une ressource : agir.

Les forts sont les charitables, les faibles leurs clients. Dans la société entière, dans les divers rangs, classes, partis, professions dont elle est composée ce sont toujours les mêmes qui donnent, les mêmes qui réellement reçoivent. Mais la fraternité masque la charité en forçant tout le monde à donner les restes de la table ; on ne donne généralement rien de plus, mais chez les uns il y a de beaux et bons restes, chez les autres, au bas de l'échelle, il n'y a que de minuscules miettes, de mauvais restes qui ne calmeraient pas la faim d'une souris.

Les forts n'ont que faire de la parade fraternelle, ce n'est pas un principe sur lequel ils bâtissent ; on ne fonde rien sur la fraternité. Il n'y a de véritable fraternité qu'entre égaux, de liberté que pour celui qui est fort. Le faible ne doit d'être vivant qu'à la fraternité du fort, il est son client. Aussi la fraternité est-elle dangereuse pour ceux qui comptent sur elle et en tirent ou compte en tirer profit. Comme le mot égalité, c'est une devise qui ne peut s'appliquer aux hommes d'aujourd'hui. Egalité ! Est-ce égalité dans la domination, la misère, la dépendance, la richesse ! Egalité en quoi ?

Egalité ! Y a-t-il égalité entre le policier, le juge, le geolier et l'inculpé, le condamné ; entre le médecin, le dentiste et le patient, le riche et le pauvre, l'employeur et l'employé, le sportif et le valétudinaire, le piéton et l'automobiliste, le fonctionnaire et l'administré ; entre l'ignorant et le savant, l'intelligent et le borné, etc.?

Qui peut faire rendre justice dans une société d'inégaux. La justice n'impose qu'une paix apparente, elle n'applique que les articles d'un code consacrant l'inégalité.

L'inégalité est naturelle. La nature ne fait pas un être comparativement à un autre être. L'être est créé, vit sa propre vie individuelle et il ressemble plus ou moins à d'autres êtres sans que cela influe sur sa vie personnelle. Pour vivre il n'a pas à rechercher les conditions d'existence des autres, elles lui indiffèrent, il se contente de vivre,

c'est-à-dire d'assouvir ses besoins.

Quels sont les hommes qui assouvissent tous leurs besoins ? Et sans porter préjudice à autrui ?

La loi naturelle a fait les hommes inégaux, la justice des hommes consacre l'inégalité d'intelligence, de force, de savoir, de santé, de possession.

Mais la loi naturelle, si elle fait les êtres différents permet à chacun d'assouvir les besoins naturels sans lesquels les êtres ne seraient pas, ne se développeraient pas, ne se reproduiraient pas. Ce sont les besoins factices, anormaux, illogiques, déraisonnables de l'homme qui créent la Justice, la consacrent et l'imposent dans la vie actuelle.

Justice, Egalité, Liberté, Fraternité ! Mots qui s'équivalent et servent à maintenir l'ordre dans un monde d'anormaux, de déséquilibrés, de surmenés, de dépravés vivant une vie anti-naturelle. Grands mots qui servent de phares dans la nuit profonde, dans l'ignorance. L'humanité a suivi une mauvaise voie, le désordre, la lutte, la rivalité en sont la conséquence, mais les hommes s'efforcent d'en pallier les effets par une éthique appropriée.

L'esprit de justice est à tel point ancré dans les esprits que souvent on a vu des condamnés approuver leur condamnation en disant : " Je l'ai méritée ". Cependant, comment se fait-il que proportionnellement le nombre de délinquants riches est beaucoup moins élevé que celui des pauvres ? La vertu est le partage des riches. Sur mille condamnés qui agonisent derrière les murs des prisons c'est à peine s'il y a un riche.

La prison c'est encore une institution fraternelle, car comment concevoir une justice fraternelle sans glaive, sans bagnes, sans prisons. Quelle serait sa force, son efficacité, sa sanction ? Elle prononce ses arrêts au nom de l'humanité et les gardiens de prison sont ses anges gardiens, les moralisateurs des condamnés, leurs frères.

En ce moment, il me vient aux lèvres un refrain populaire d'il y a un demi-siècle " Comme on est bien dans une mansarde à vingt ans ! ". C'est que je n'ai aucune cause d'ennui, de crainte, le poêle ronfle, j'ai le ventre plein et bien à l'abri dans ma cabane de paille et de carton bitumé, dans un climat clément, p**aisiblement je** noircis du papier.

Je ne changerais pas ma chaumière pour un palais, mais quantité de gens furent frappés du glaive de la Justice parce qu'ils ne voulurent pas se contenter de l'abri que leur situation économique leur permettait de s'offrir. D'autres n'ayant pour plafond que le ciel plus ou moins bienveillant furent aussi frappés parce que les vagabonds n'apportent pas leur part de travail, d'impôts en bon frères et que, somme toute, même pour celui qui n'a qu'une miche le crève-de-faim est terriblement dangereux.

Mais c'est en faveur des meurts-de-faim que la fraternité doit d'exercer !

Brave coeur ! Combien distribues-tu journellement de pains de quatre livres ?

La pauvreté est une chose relative et bien souvent l'humanité a plus soif qu'elle n'a faim. La popularité des Christ tient à la quantité de vin qu'ils font couler, celle de Mahomet aux esclaves et aux houris qu'ils distribuent ou promettent.

A travers l'histoire les jours de fraternité sont miraculeux, ils sont excessivement rares, " Tous mangèrent

et tous furent rassasiés. " Mais mangèrent quoi ? Si c'est un excellent repas arrosé de vins délectables tous furent rassasiés, encore pourait-on admettre qu'il n'y eut pas d'insatisfaits, mais cela est difficile car quantité de convives, tout en quittant la table la ceinture déboutonnée, se déclarent encore mécontents, mais j'admets que tous les convives furent satisfaits du succulent repas. Mais si à ces miraculeux repas chacun n'eut qu'un pain et un petit poisson, qui fut satisfait?

Le pain de l'éloquence, le vin de l'amour, ça ne réconforte pas l'affamé et les jouisseurs que nous sommes réclament autre chose de l'humaine fraternité, qu'est-ce de la divine ? Encore si les gestes de fraternité se renouvelaient, mais ce n'est que le 14 juillet qu'il y a une représentation gratuite à l'Opéra.

C'est que l'on ne vit pas que de pain, comme dit Mirbeau.

Sont égaux tous ceux qui ont satisfait à tous leurs besoins, ne peuvent être égaux ceux qui n'ont satisfait qu'à une partie de leurs besoins car alors il n'y a plus égalité, elle ne peut plus se déterminer ; toujours dans ce cas les uns ont plus, les autres moins et tous souffrent inégalement du manque de suffisance : des besoins restent, criant leur inassouvissement.

Liberté, Egalité, Fraternité ! Que de grands mots qui se détruisent réciproquement. Celui qui reçoit de la Fraternité perd sa liberté car il devient le client de celui qui donne et l'Egalité n'est pas entre celui qui reçoit et celui qui donne : l'un est faible, l'autre fort.

La fraternité ne peut jouer et laisser la liberté qu'aux égaux, alors elle a une importance secondaire, c'est une vertu de dernier ordre, c'est de l'entr'aide, de la solidarité, de la camaraderie et de ces sentiments on n'en peut faire un principe social pas plus que de l'amour. Une société ne se crée pas sur des sentiments, on ne bâtit pas sur des nuages. On construit sur la terre. Il ne peut y avoir plus ou moins de nuages dans le ciel, plus ou moins d'amour, de sentiments dans les esprits, mais les corps sont sur le sol qui résiste et qui sans être immuable est tout au moins fixe et ferme.

Moins un homme a besoin d'autrui, plus il est lui. Ce n'est que quand il est faible qu'il a besoin du secours d'autrui. Et plus ce secours, plus l'aide lui est fourni, apporté, offert par un plus grand nombre, plus il conserve vis-à-vis de chacun sa liberté. Il faut pour que la liberté, l'égalité soient sauvegardées que le secouru ait pu faire un choix parmi ceux qui seront appelés à la joie de le secourir, il faut que les offres spontanées soient beaucoup plus que sa condition momentanée ne réclame. Alors recevoir dans ces conditions s'accompagne d'une joie infinie qui équivaut presque à celle de ceux qui donnent.

Est-ce aujourd'hui, était-ce hier dans ces conditions que s'exerça la fraternité comme on l'entend socialement ? Nullement puisque la société est une société misérable de misérables. Les philosophes, croyants ou athées, les moralistes, les comédiens, les journalistes, les publicistes, écrivains ou conférenciers ont su faire un thème de la fraternité qui leur a rapporté et continue de leur rapporter beaucoup, ils tendent l'escarcelle au nom de la fraternité et passent leur vie à prêcher, ils en tirent les moyens matériels d'en vivre. C'est juste. Aux faibles qui dans l'avenir seront soulagés

par cette fraternité à l'entretenir dans le présent.

***

L'esprit, l'instinct, l'intelligence procèdent de la matière transformée. Partir de l'esprit, de l'instinct, de l'intelligence pour amener la transformation d'un rocher, pour aboutir à une création de matière est erroné.

C'est cependant la voie suivie par toute l'humanité de tout temps. Rien d'extraordinaire qu'elle ait abouti à faire de la terre un champ de bataille, qu'elle transforme chacun de nous en antagoniste luttant parmi les ténèbres de l'ignorance pour trouver une paix, une joie, un bonheur qui ne se trouve jamais.

L'esprit est création, une manifestation de la matière: sans matière pas de sensiblité.

Frères de misère combattants pour la diminution de la souffrance, rejetons les gris-gris, les invocations, les prières aux dieux. Soyons véritables. Dans toute spéculation partons de la matière. Réprouvons l'erreur ancestrale qui à la base de la vie place l'esprit. Rappelons-nous constamment que la terre, le rocher reste la base, le socle sur lequel la vie est née et se développe. Ne nous égarons jamais : ne nous noyons pas dans le marais spiritualiste.

(...)

CHAPITRE : X :

LES FEMELLES EDUQUENT LEURS PETITS ET VIVENT AVEC EUX - LES FEMMES LES ECARTENT

Le crudivégétalisme, libérant l'individu, permettra aux parents, à la mère surtout, de prendre en mains et de ne jamais abandonner l'éducation de ses enfants et de poursuivre, aussi loin qu'elle le pourra leur instruction première.

Les parents aiment leurs enfants, mais ils les mettent en nourrice dès leur naissance, c'est à des mercenaires qu'ils les confient tout petits et les flanquent à l'école, au collège, dès qu'on les y accepte.

Les parents doivent gagner leur vie, tenir un rang; s'ils se séparent de leurs enfants, certes, ce n'est qu'à regret, contraints par les circonstances, les conditions de l'existence ; ils font des sacrifices pour leur enfant, ils n'ont en vue que son bien. Heureux enfant ! La brebis ne se sépare pas de sa progéniture, la louve non plus, que je sache ; aucun animal ne se sépare de sa portée.

L'homme parque les enfants entre quatre murs, par vingt, trente, quarante, sous la direction d'un éducateur ou d'une éducatrice qui passent le meilleur de leur temps à faire régner la discipline dans le troupeau indocile des morveux. L'enfant fort souvent a froid ou étouffe dans une salle à l'atmosphère malsaine, comme tout endroit où l'on s'entasse. Ce régime scolaire est suivi ponctuellement jusqu'au jour où l'enfant commence à exercer un métier ou une profession.

Alors l'enfant, s'il est né de parents prolétaires, dépose cahiers et livres de classe, jamais plus il ne touchera à une plume et quand par hasard il y a une lettre à faire,

l'encre a séché dans l'encrier. Après avoir étudié, pendant plusieurs années, sans travailler manuellement, il exercera dorénavant sa profession sans jamais plus étudier, dût-il vivre cent ans ! A moins qu'il soit destiné à faire, à son tour, un éducateur, un professeur, dans ce cas, il poursuivra la conquête des diplômes, sans jamais travailler manuellement. Il fera comme les enfants des riches.

Ainsi, il y a des manuels qui n'étudient jamais et des intellectuels qui ne travaillent jamais manuellement. La conséquence de cette division est que le monde est peuplé par des êtres incomplets et déséquilibrés.

On a cherché à pallier aux inconvénients d'un pareil système. Il y a les cours du soir, on fait de la gymnastique...Evidemment cela ne remédie à rien ou à peu de chose.

L'enfant part à l'école avec ses chaussures bien cirées, un tablier propre, il n'a pas un trou à sa culotte, mais bien peu ont pris une douche ou un bain, ils sont sales, mais cela n'a pas d'importance - cela ne se voit pas.

Instinctivement, l'enfant aime à marcher à quatre pattes, à grimper. Cela on le lui interdit formellement. On comprime constamment tout ce qu'il y a en lui d'instinctif: ce n'est pas de bon ton, il pourrait se blesser, déchirer sa culotte, abîmer ses chaussures.

Grimper est l'exercice physique rêvé, dans lequel tous les organes sont en jeu, bras, jambes, muscles du torse et lombaires, fonctionnement actif des poumons. Les adultes devraient seconder l'enfant dans son effort instinctif de développement. Au contraire, ils l'entravent. Aussi le nombre des hernieux devient chaque jour plus considérable. Tout se paye.

C'est à la mère crudivégétalienne qu'incombe l'éducation de l'enfant. Pourquoi lorsqu'il est tout petit lui apprend-elle tout ce qu'elle peut : à parler, à se tenir propre et l'abandonne-t-elle dès qu'il peut marcher ? C'est à ce moment, au contraire, qu'en jouant avec lui elle peut lui apprendre les rudiments des sciences. Crudivégétalienne, elle aura des loisirs pour s'instruire elle-même, pour se préparer à son rôle d'initiatrice.

L'enfant crudivégétalien ne quitte donc pas sa mère, au milieu de ses frères et soeurs, il vit au jardin, il passe sa vie dehors, exposé à l'air, au soleil, nu autant que possible. Puis, au fur et à mesure qu'il croît, il doit travailler : sarcler, arroser, puis bêcher, en un mot, jardiner. Et c'est en jardinant qu'il apprendra pratiquement la botanique. Armé de la petite flore de Gaston Bonnier, il déterminera les plantes qu'il rencontre. Petit à petit, aucune plante ne lui sera inconnue, il essayera de mettre certaines plantes sauvages dans la Basconnaise que lui confectionne sa maman. Il prendra plaisir, lui aussi, d'apporter quelque chose. Puis il s'enhardira, il confectionnera la Basconnaise lui-même. Là, il s'apercevra qu'il est profondément ignorant, qu'il lui faut acquérir des connaissances en histoire naturelle, en chimie, en physique, en physiologie.

Le travail du jardinage, la botanique, voilà le premier travail, la première étude qui ouvre les portes à toutes les activités, à toutes les connaissances. Le travail de la terre nous amène à divers travaux qui réclament l'emploi des outils variés et en nécessitant la création de menus objets, nous entraîne à nous " débrouiller ", à nous initier

à des travaux qui réclament de la réflexion, de l'adresse. La botanique nous familiarise avec quantité de termes techniques indispensables à son étude et surtout elle nous apprend à juger des couleurs, des formes, des aspects, des qualités, en un mot, **elle nous oblige à observer.**

Enfin, c'est la vie même des plantes dont l'enfant cherchera à pénétrer le mystère qui retiendra son attention et les rapports de la vie et de la sienne propre par le jeu de l'alimentation lui créeront à la fois un travail intellectuel et un délassement. Rien n'est plus charmant que de voir une femme assise dans le champ, un livre, une fleur, une feuille à la main, apprenant à un enfant à " déterminer " une plante.

La vie des insectes, son étude, de même que celle des oiseaux, parmi lesquels l'enfant vit, l'intéresseront à tant d'égards qu'il interrogera sans cesse sa mère et ses livres.

Les quadrupèdes sauvages réclameront aussi son attention, il protestera contre la dent des rongeurs et fera alliance avec l'herminette, la belette, le renard, qui les pourchassent.

Dans le cadre restreint du champ maternel, l'enfant trouvera tous les motifs qui l'inciteront à étudier et la mère avertie attisera le feu de cette intelligence qui s'éveille. Lorsque la maman a appris tout ce qu'elle sait à son petit, alors un autre prendra sa place comme éducateur. Et lorsque je dis " la mère ", je me place sur un terrain de principe, mais elle peut être secondée par le père, l'ami, le voisin ou la voisine.Ce qui importe **c'est que l'enfant ne soit pas victime de l'éducation en troupeau.**

L'enfant a donc grandi en se développant d'après les conditions naturelles, il a échappé à la spécialisation qui fait des manuels et des intellectuels, il pourra dès lors, n'ayant pas été perverti par l'éducation, suivre la voie que ses facultés, ses aspirations lui ouvriront.

Je tiens à souligner l'anomalie découlant de l'actuel système de l'instruction primaire. Peu d'ouvriers, d'employés sont capables de profiter des cours de toute sorte qu'offrent de faire des éducateurs bénévoles. Quand un jeune homme a cessé pendant quelque temps d'étudier, il en a perdu l'entraînement, il n'est plus en mesure de reprendre. Seuls quelques sujets d'élite, particulièrement doués et vivant dans les conditions favorables, parviennent à des résultats.

Nos enfants seront étudiants, comme ils seront travailleurs manuels, du jour de leur vie au jour de leur mort.

*****

CHAPITRE ONZE :

L E C L A N F A M I L I A L E S T C O N S E R T E U R.

La personne qui s'intéresse au végétarisme ou au végétalisme est une exception dans la société. Si elle veut, même timidement, essayer d'appliquer ces théories encore en usage, elle a de grandes chances de se heurter à la routine de sa famille. C'est fatal. D'ailleurs il en est de même pour tous les points de vue personnels, originaux sur les différents genres d'activité humaine.

Avant d'acquiescer à des vues nouvelles, il faut que l'on nous prouve leur justesse ; dès lors, on peut affirmer que tout milieu est opposé à toute innovation et que le conservatisme est une loi protectrice. En toute chose, le conservatisme est donc rationnel et en principe doit être opposé à toute innovation, car l'innovation c'est à priori le danger, c'est la porte ouverte à toutes sortes de conséquences imprévues, c'est la sécurité mise en péril. S'il nous fallait acquiescer du coup aux mille suggestions qui naissent dans l'esprit de nos congénères et dans le nôtre, où irions-nous? Il n'est pas une partie du domaine de l'activité humaine qui ne serait perturbée.

D'ailleurs n'est-ce pas parce que nous n'avons pas été assez conservateurs que l'homme a une vie anormale? La vie en elle-même est normale, c'est bien à elle, n'est-ce pas, que ce mot s'applique tout d'abord ? Ce sont nos innovations qui l'ont rendue ce qu'elle est et pour ce qui est du domaine de l'alimentation, la cuisson fut une innovation meurtrière.

Dans la famille, la crainte du lendemain est toujours latente, on a toujours peur que le présent ne se modifie dans un mauvais sens, aussi on y est strictement conservateur. Si difficile qu'y soit la vie, on maintient péniblement le présent, trop misérable économiquement, physiologiquement, éthiquement pour risquer des aventures. Alors que dans un tel milieu quelqu'un apporte un point de vue nouveau, sur l'alimentation par exemple, il se trouve en opposition avec ce qui est. La toute puissance du conservatisme protecteur s'oppose au novateur et triomphe presque toujours par suite de la force de l'habitude chez tous les membres de la famille et aussi même chez le novateur timide qui manque d'arguments, d'expérience, de confiance en soi. C'est le cas de milliers et milliers de gens qui ont eu des vélléités d'étudier pratiquement le végétalisme, mais qui, dominés par l'ambiance, n'ont rien tenté ou si peu, ou si mal qu'ils n'ont pas évolué.

Par contre, les rares qui ont persévéré dans leur effort de la réforme alimentaire, qui sont devenus végétaliens au sein de leur famille, ont presque toujours fini par influencer leur entourage.

Quelquefois la famille est inévoluable, autoritaire, elle entrave votre progrès. Dans ce cas, il vaut mieux la fuir. N'aimons que ceux qui le méritent. Si nous nous laissions guider par le sentimentalisme familial, nous deviendrions lâches et dangereux envers nous-mêmes et envers les autres.

CHAPITRE DOUZE :

L'INEXORABLE POSTULAT COMMUN : LA PHYSIOLOGIE.

La vitalité de l'animal sauvage est bien plus forte que celle de l'animal domestique. Par la vie anormale que l'homme impose à l'animal domestique, une déchéance de la vitalité s'ensuit. Jadis, avant d'être végétalien, j'ai élevé pas mal de lapins, dans des conditions d'hygiène aussi grandes que possible, dans une liberté relative laissant mes animaux courir dans un grand espace. Et bien, quantité mouraient. Lorsqu'on examinait leur foie, on voyait qu'il était couvert de petites taches blanches, signes de la coccidiose. Il est fort probable que nos fortes races, comme le Géant des Flandres,

n' a obtenu sa corpulence que grâce aux soins, à l'abondante nourriture, que nous lui fournissons, mais nous savons combien cette race est délicate.

La preuve indéniable de la supériorité de la vitalité du lapin sauvage sur le plan domestique est faite. Quand on veut redonner de la vitalité à un clapier, on a recours à un lapin de garenne mâle. Du coup la race se régénère, mais c'est au détriment de la masse de chair : les produits, plus gros que le garenne, seront moins forts que le lapin de chou.

Un animal abondamment nourri, tenu dans un espace réduit, peut très bien se développer en chair, en graisse, en ossature et, de génération en génération, donner naissance à une race plus lourde, mais au détriment de sa vitalité.

On sait qu'un pourcentage toujours plus grand de vaches est tuberculeux. Au-dessus des conséquences de la stabulation, du genre de nourriture, selon moi, la prédisposition à la tuberculose de l'espèce bovine proviendrait de ceci: peu de temps après qu'elle s'est faite couvrir, la femelle sauvage écarte d'elle le petit qui tête encore et ainsi n'a plus à nourrir qu'un embryon, à lui fournir très peu pour son entretien et son accroissement. Ainsi son organisme se repose, elle engraisse, refait ses réserves. Tandis que nous faisons couvrir nos vaches quand bon nous semble et nous les trayons le plus longtemps possible et c'est ainsi à force de nourriture que nous surmenons la race.

De plus en plus, nous obtenons un poids plus fort chez nos animaux domestiques, mais les maladies organiques s'ensuivent. Le porc est de plus en plus hernieux ; comme chez nous, sa masse intestinale formidable n'est plus retenue que par des muscles lombaires insuffisants, lâches.

Aussi la chair de nos animaux est-elle autre que celle des animaux sauvages, desquels ils procèdent. Elle est plus résistante, plus normale que celle de ses congénères captifs, qui ont une chair plus tendre.

Et c'est de la chair de l'animal domestique que l'homme se nourrit, d'une chair ayant une vitalité amoindrie, d'un aliment normalement bien inférieur à la chair de l'animal sauvage, vivant libre. Comment notre race pourrait-elle se régénérer ?

Mais, dira-t-on, mangeons du gibier !

- Oui, pour aggraver l'arthritisme.

C'est bien une indication que l'homme n'est pas naturellement carnivore, puisqu'il souffre le moins en consommant une chair en état de vitalité amoindrie, celle des animaux domestiques.

Il est bien évident que lorsqu'on voit, en une ou quelques générations, une race perdre de sa taille rapidement, c'est que ses conditions vitales sont devenues inférieures: l'organisme pour se défendre se contracte, se resserre, diminue sa masse pour augmenter sa résistance. Mais de là à dire, comme on le fait, qu'une race de grande taille est une race qui indique une bonne santé, il y a loin.

Chez l'homme, il en va de même. Nous pouvons être plus lourds, plus grands que nos aïeux de Cro-Magnon, nous devenons de plus en plus faibles et la fin par l'usure s'annonce très proche. La suralimentation, les soins, l'hygiène infantile, préventive, la richesse de nos ressources utilisées pour écarter momentanément et reculer la mort de l'individu, n'arrêtent pas la déchéance d'une race qui ne s'alimente

pas selon les lois de la physiologie.

G.BUTAUD.

in LE VEGETALIEN, n° 3-4-5, avril-novembre 1926, n°6-7, décembre 1926-février 1927, n° 9-10, décembre 1927, n°1-2-3, mars-août 1928, n°7-8-9, novembre-décembre 1928-janvier 1929.

(J'ai supprimé les chapitres VI, VII, VIII et IX, n.d.r.).

" Et l'on voyait au loin
La Montagne des Cèdres,
Résidence de dieux,
Sanctuaire de la sainte Irnini.
En avant de cette Montagne
Les Cèdres déployaient leur frondaison:
Délicieux étaient leur ombrage,
Et tout embaumé de parfums !
La forêt s'emmantellait
D'un dense hallier (...)
Et quand ils eurent également abattu
Les Sept Fulgurances, démembrées,
Gilgamesh prit sur lui, pour s'enfoncer en la Forêt,
Une charge de deux cent quarante kilos:
A savoir un filet de trente kilos
Et une épée de deux cent kilos.
Il viola
La Résidence secrète des Enunnaki
Et Gilgamesh coupa les troncs,
Tandis que Enkidu en déterrait les souches!
(L'épopée de Gilgamesh, traduit par Jean Bottéro).

" L'homme, dans cet état de conscience qui l'isole du reste du monde vivant, cherchant à dominer la Terre, a violé et exploité la nature. Selon ces communications avec la nature, et d'autres établies à Fondhorn sur plusieurs années, certaines entités des royaumes invisibles de la nature considèrent l'humanité, au mieux comme une nuisance et, au pire, comme une source dangereuse de négativité et de destruction ".
(D.Spangler, Les jardins de Findhorn).

ES-TU LIBRE ? NON !

DE QUI ATTENDS-TU TA LIBERATION ?

Les partis, les religions, les philosophies condamnent l'homme à l'asservissement à la Société. Nul ne peut s'affranchir individuellement. Les prolétaires sont condamnés à la misère, aux travaux forcés à perpétuité. La terre est un champ clos où la lutte entre les hommes est fatale. Les sociétés humaines doivent perpétuer l'esclavage de l'animalité.

CES CROYANCES TE GUIDENT.

Tu lies ton sort à celui de ta classe, à celui des autres hommes, leur conduite emporte la tienne, tu t'enlises dans la foule dont tu fais partie, tu vis ? - peut-être dans l'attente du **grand soir** de la Société future - et tu es l'élément constitutif et conservateur de la Société que tu abhorres.

Tu sais comme tu mènes une vie stupide et tu en souffres, comme tes concitoyens d'ailleurs, vaguement tu as conscience d'être la brebis d'un troupeau, pourtant, tu passes d'un groupe à l'autre, d'une collectivité à une autre, tu changes de régiment, tu te dévoues et te sacrifies aux disciplines collectives... et rien ne change. Ta foi faiblit, tu te fatigues, tes habitudes deviennent plus impérieuses et ainsi chaque jour te rend plus inévoluable ; demain tu n'auras même plus cette aspiration vers le mieux qui fait éclore dans ta tête des rêves généreux de fraternité. L'espoir en toi-même et dans les autres s'éteint.

JE TE LE DIS :

Comme tant de millions d'autres enthousiastes, qui ont passé par le même processus, tu tomberas dans l'indifférence pour toute activité sociale, tu ne réagiras plus.

Le courant de la vie journalière, stupide, féroce, jouisseuse et lâche, t'emporte dans son flot boueux. Aussi, la tuberculose, le rhumatisme, le cancer, la folie se développent...; il est peu d'hommes ayant une dentition irréprochable, beaucoup de femmes sont inaptes à l'allaitement de leur enfant ; la race humaine donne la preuve d'une puissance de vitalité inférieure à celle des animaux non domestiques, conséquence de la mauvaise vie de chaque individu.

NOUS SOMMES TOUS FRAPPES PAR CECI :

Les animaux sauvages, herbivores ou carnivores, tout ce qui vit en liberté, ont une existence autrement belle que la nôtre ; que nous soyons riche ou pauvre, citadin ou paysan, nous envions leur sort. Nos arrières-aïeux, les primitifs, devaient trouver dans leur vie un certain bonheur, une facilité sans laquelle aucune espèce ne saurait exister et se perpétuer.

Comment se fait-il qu'ayant ajouté à leur modeste bagage de connaissance un formidable pouvoir d'action sur la matière, nous n'ayons pas une vie plus facile, plus fraternelle, plus belle ?

NOUS N'AVONS PAS APPRIS A VIVRE.

Le fait est là.

Nous ne savons pas exactement ce qu'il faut consommer, conséquemment ce qu'il faut produire. Comment il faut consommer, comment il faut produire.

L'instinct qui guide l'animal est, chez nous, diminué, affaibli au point qu'il ne peut plus être notre guide. La raison, fruit de la connaissance, le remplace. Et la raison n'aboutit qu'à nous faire une vie déraisonnable.

ALORS !

Alors ! Mais ce que l'on nomme raison n'est qu'un non sens. Ce qu'on qualifie de raison n'est autre que fantaisie et imagination. Au fur et à mesure que se développe notre puissance d'action sur la matière, nos besoins grandissent. Quelque puissants que soient ces moyens d'action sur la matière, nos aspirations de jouissance les surpassent ; nos besoins augmentent dans des proportions qui n'ont de limite que notre pouvoir d'imagination qui, elle, est sans limite.

As-tu songé que l'on pourrait représenter les possibilités de production et les aspirations de jouissance sous la forme de parallèles dont une est définie, limitée, et l'autre infinie ?

En résumé, chaque individu est insatisfait et souffre, est dangereux pour les autres et pour lui-même, lutte avec tous, en général, et avec chacun, en particulier. Si la Société est mal faite, c'est qu'il y a disharmonie entre les appétits individuels et les possibilités de les satisfaire.

CULTIVE-TOI

Et tu apprendras que, dans une certaine mesure, ton sort est entre tes mains, que ta liberté est conséquente à la somme de tes besoins personnels normaux et factices.

DOCUMENTE-TOI

Ce qui est nécessaire à l'organisme d'un primitif est, à une variante près, nécessaire à toi-même. LUI, d'une ignorance si profonde, vit ; **toi**, tu peux vivre bien mieux que **lui**, puisque tu as des connaissances et des moyens d'action infiniment plus grands.

SOIS VOLONTAIRE

Applique-toi à vaincre tes mauvaises habitudes, dépouille le vieil homme victime d'une mauvaise éducation, régénère-toi en menant une vie rationnelle véritablement raisonnée dans toutes ses manifestations.

AFFRANCHIS-TOI UN PEU CHAQUE JOUR.

Il faut si peu à un homme pour vivre que, en rejetant tous les besoins factices, tu verras que l'avenir n'est pas aussi noir que par le passé, tu découvriras que la plupart des hommes ne sont condamnés à la lutte sociale, aux travaux forcés à perpétuité, à une vie d'exploitation et d'hypocrisie

que par leurs propres erreurs, leurs appétits injustifiables et l'ignorance de leurs véritables besoins naturels.

Quand tu connaîtras quelle petite quantité de terre il faut à un homme pour produire ce qui est nécessaire à sa consommation, tu verras que la lutte entre les hommes n'est pas une fatalité inéluctable, qu'il y a place sur la terre et que ta liberté ne peut être que le fruit des connaissances que tu acquerras et appliqueras.

Dans la Société, l'homme doit frayer son chemin, mais il ne le peut qu'en ayant une claire vision des réalités de ses propres besoins et les véritables ne sont pas ceux que la grande masse des hommes croient.

Moi qui t'offre ce petit tract, je voudrais que beaucoup d'hommes me comprennent, aient le même sens de la vie que moi-même, parce que j'ai bénéficié très heureusement de l'individualisme éclairé et fraternel, parce que je me plais à diminuer la souffrance, parce que j'aime à voir autour de moi des gens conscients, parce que je voudrais voir se construire des villages entiers habités par des hommes libres, qui coopéreraient, dans la mesure où ils le jugeraient bon, à des oeuvres intéressantes, parce que j'apporte mon effort pour accentuer le grand courant d'émancipation qui sera constitué par l'entr'aide des hommes volontaires, fraternels, ayant comme guide la raison, fille de la science et l'expérience.

HOMME DE PENSEE LIBRE

Crois-tu qu'en t'appuyant sur le savoir, sur la connaissance, l'homme bâtit sur un terrain ferme ? Que la foi en des dogmes surannés, en des préjugés, en des croyances, n'est-ce pas le bon outil de libération individuelle et collective ?

Certes, oeuvre, mets-toi au travail, fais quelque chose, toi qui, comme les millions de libres-penseurs du monde, n'as encore à peu près rien fait - si ce n'est critiquer et palabrer ; commence à poser ta pierre à l'édifice dont tu as le projet en tête - le même que tant d'autres millions de penseurs.

Tu crains d'être seul et inefficace ! Mais moi qui te parle, moi qui t'attaque, moi qui t'appelle, je te dis, homme de peu de foi : c'est par son travail que l'homme se révèle, justifie ses conceptions et les propage.

Et l'inertie, la veulerie, le manque total d'activité créatrice des libres-penseurs qui n'ont créé ni écoles, ni asiles ni regroupements fraternels, ne peuvent -à mes yeux- justifier l'existence des Religions, des Patries, des Partis, des Coteries d'ignorants menés par des Apôtres, des Prêtres, des Meneurs, ignorants eux-mêmes plus qu'on ne saurait le croire.

Homme de pensée libre, mets-toi à la tâche de suite. Armé du flambeau de la connaissance, forge ta propre liberté, les autres penseurs profiteront de ton travail, de tes expériences.

Travaille ardemment au Grand Oeuvre qui a tiré de l'anthropopithèque, l'homme que tu es, apporte ta contribution au progrès, à l'évolution, en évoluant.

Georges Butaud, in " L'individualisme conduit au Robinsonisme, le Végétalisme permet le Communisme "; 1929.

DE LA POSSIBILITE DU COMMUNISME

Le paradis terrestre et le communisme du lendemain de la révolution ont ceci en commun que tous les rêves y sont réalisés. Ce sont d'immenses jardins où les fruits mûrs pendent aux arbres ; il n'y a qu'à ouvrir la bouche pour qu'ils y tombent.

L'enthousiasme des communistes n'est arrêté que par les forces mauvaises de la bourgeoisie qui nous tient dans son bagne maudit, mais un jour, l'élan sera irrésistible et nous renverserons tous les obstacles. Cela, je l'espère bien, est certain, car des révolutions ont lieu maintes et maintes fois et rien ne plaide en faveur de l'immuabilité du régime - bien au contraire. Mais une fois les gouvernements renversés, serons-nous devenus individuellement des hommes raisonnables et pourrons-nous vivre en frères dans le paradis enchanteur, sur la Terre débarrassée des gardes-champêtres?

Léon Clément mène en farandole les Petits Bonshommes au bord du paradis et leur montre toute la joie qu'alors il y aura à y vivre.

Que ne les mène-t-il voir des ruches et des fourmilières. Le **Libertaire** félicite les **Temps Nouveaux** de publier l'**Evangile de l'heure** où pour commencer l'ère nouvelle on débouchera les bouteilles de derrière les fagots afin de faire glisser dans les estomacs les morceaux de cadavres de dindes, de veaux, de porcs, qui seront les invités impatiemment attendus à travers les siècles. **L'anarchie** nous apprend par un extrait d'une oeuvre d'Edward Garpanter, qu'en communisme le travail satisfera aux besoins de beauté, besoins aussi urgents à satisfaire que celui de se sustenter. Enfin, tout comme Pierrot, dans cet Eden chacun avec sa chacune, aura sa petite maisonnette, au beau milieu d'un jardinet afin d'y savourer à s'en lécher les doigts la succulente cuisine qu'aura fait la ménagère pour la joie de son homme et de ses enfants.

Dans tous les paradis qu'ont imaginés les hommes, le désir, la fantaisie, le rêve se matérialiseront - c'est d'ailleurs la condition même des paradis : le fumeur aura d'excellent tabac, cigare, cigarette ; la table d'hôte de Sébastien, où tout le monde mange à sa faim de l'excellente chair cuite à la mode anglaise, sera garnie des meilleurs crus ; chacun s'habillera à sa fantaisie, décemment, avec goût, avec une certaine élégance même, pour plaire et ne pas choquer par un contraste violent nos soeurs, nos compagnes, nos mères, qui n'auront pas perdu au lendemain de la prise de la dernière bastille, leur goût dispendieux pour tout ce qui pare, brille et sert à nous captiver ; les arts fleuriront mieux qu'aux siècles de Périclès et de Louis XIV, car chacun aura des demeures et des meubles de toute beauté; quant au linge, je ne vous dis que cela !

Eh bien, non, la révolution ne satisfera pas tous vos désirs ; la vie ne saurait être qu'un combat, le résultat d'une lutte ; la révolution ne peut que nous faciliter la vie, et non détruire ce qui est le résultat de notre éducation, de nos préjugés, de nos appétits. Les parcs ont des grilles, les portes des serrures, non seulement parce que des individus,

appelés bourgeois, se sont tout adjugé, mais parce que tous les hommes ou presque, y compris les crève-la-faim et les ouvriers salariés, sont des bourgeois en puissance et que pour empêcher les caves, les magasins, les boutiques de se vider en un clin d'oeil, pour que tous les services de production, de circulation, soient assurés, il faut des prisons, des chaînes, des serrures, des buveurs de sueur et des contre-vaches.

***

Dans ma commune, le vigneron récolte de quoi nourrir une ou deux vaches, son cheval et son cochon et ramasse assez de blé pour son nécessaire ; en général, son travail est partagé entre sa culture et sa vigne. Ainsi donc, socialement la moitié de son travail, de sa sueur, de sa peine est perdue puisqu'il s'échine à produire du vin. Du vin qui est sa propriété, qui sera vendu, qui est sous-clef, du vin dont la consommation est limitée à la force d'achat du consommateur. Qu'arrivera-t-il quand la force d'achat du consommateur sera remplacée par la libre faculté d'absorption du consommateur? Ce vin que produisent nos vignerons champenois est travaillé d'une certaine façon et devient le Champagne, que presque tous les hommes, qu'ils soient antisémites, républicains, socialistes ou anarchistes aiment à voir pétiller dans leur verre, ce vin dis-je, qui coûte une journée de travail par verre, peut-il être consommé librement ? Ah ! je vous connais les hommes ! vingt-quatre heures de pleine liberté et il n'y aurait plus une seule bouteille de Champagne à travers le monde ! Le Champagne que seuls les riches boivent à satiété, ce Champagne qui fait tourner la tête des Lantelme et de leur Edwards, mais c'est le rêve, la joie, la vie, l'amour mis en bouteille ! Ce Champagne que le prolétaire, condamné à l'aramon, se flatte d'avoir bu, hélas ! trop rarement dans sa vie, serait abandonné avec le Saumur, le Bourgogne, le Bordeaux, et toutes les fines, les apéritifs, les marcs et les digestifs, et les bières, et les cidres mousseux ! allons donc, est-ce possible ? Au milieu d'un peuple d'alcooliques, comme le sont les européens, la cannelle serait grande ouverte! La presque unanimité serait assez consciente pour ne boire qu'un demi-setier, une goutte, un apéro ! Chacun boirait sans gourmandise et les plus mal partagés se contenteraient de maigre piquette, de cidre qui tourne au vinaigre ou de bibine ? Allons donc, réfléchissez un peu ! Ce serait immédiatement la lutte entre les buveurs ; la trique apparaîtrait inéluctable, peut-être sous la forme d'un échalas à étiquette étatiste ou syndicaliste. Elle s'imposerait, fille de la nécessité, comme la serrure et la grille, sont nées de nos instincts, de nos appétits, de nos préjugés.

La révolution n'abolirait pas la nécessité de cultiver un hectare de vigne de moins, n'abolirait pas le goût, la croyance en la bonté, en l'utilité de la production de certains produits que nous a imposés une longue accoutumance ; c'est-à-dire que si nous restons des hommes, tels que nous sommes, avec tous les appétits qui se développent en nous par suite de nos fantaisies et de notre laisser-aller à les satisfaire ; de sorte que la somme de travail que nous aurons à fournir sera au moins aussi grande que celle d'aujourd'hui- la force coercitive, l'autorité, qui sanctionne la propriété, renaîtra de ses cendres.

Il importe donc, dès aujourd'hui, de soumettre nos désirs à une critique rationnelle, de rejeter nos besoins factices et particulièrement d'avoir une économie individuelle rigoureuse, pour que l'économie collective bien comprise soit rationnelle. Il faut étudier ses gestes, combattre ses mauvaises habitudes : c'est toute une éducation à refaire pour l'hygiène et l'existence. Et si, armés des moyens supérieurs que nous possédons, on devient un homme pleinement satisfait de vivre en consommant peu, il y a tout lieu de croire que la quantité de travail à fournir par chacun sera minime et la liberté assurée - la liberté n'étant autre chose que la possibilité de satisfaire ses besoins. L'homme qui s'enrichit n'est-il pas celui qui supprime de sa vie le luxe, l'inutile, l'excitant, et qui assure de plus en plus normalement la satisfaction de ses besoins par une hygiène rigoureuse ? Tendre à se perfectionner, à devenir un élément moins dispendieux, c'est améliorer la société tout entière dans toute la mesure que l'effort individuel peut rendre.

L'on peut donc ergoter sur le lendemain de la révolution sociale, sur le paradis futur, tant que nos désirs ne seront pas contrôlés par la raison. Le monsieur qui immobilise des milliers de francs pour une auto et qui dispense pour son entretien, son pétrole et ses pneus d'autres milliers de francs, fut-il archi-millionnaire est un être déraisonnable, puisqu'il vit dans un pays sillonné de chemins de fer. L'ouvrier qui dépense la majeure partie de son salaire en stupidités-café, boissons fermentées, viandes, mobiliers chics, etc.- est un être dangereux au même titre que le premier : il peut se trouver du même côté que moi de la barricade pour renverser les gouvernants du jour, il peut me donner la main pour renverser l'obstacle bourgeois, mais il ne saurait faire plus ; il est l'être qui blessé, se révolte instinctivement ; il ne peut comprendre que ce qui le blesse, l'instrument de coercition, est issu de la nécessité de défendre les résultats de ses efforts, de son génie, contre ses semblables, qui, comme lui, ont des appétits déraisonnables, insatiables, toujours renaissants.

Celui qui veut la révolution, qui la prépare, c'est celui qui se rénove - l'anarchiste individualiste, l'être conscient, volontaire, discipliné à sa raison, le bon élément économique qui apporte le plus aux autres pour leur prendre le moins ; celui-là fait profiter la grande famille humaine des fruits d'un travail intelligent, ne transforme pas le grain en alcool, il le consomme dans sa pureté ; il dépense l'énergie des moteurs d'une façon économique en les utilisant pour le transport en commun ; ne condamne pas une femme à préparer pour lui seul ses petits pois et pour cela dépenser le travail d'une heure d'un mineur, alors que la même quantité de combustible aurait pu être utilisée en même temps pour la satisfaction de bien d'autres estomacs.

La foule est totalement incapable de discipliner ses désirs aux possibilités de leur réalisation ; la somme de travail qu'elle fournirait joyeusement et pour l'exercice physiologique nécessaire serait bien inférieure à la quantité énorme qu'il faudrait pour satisfaire aux nécessités de la consommation ; aussi la prochaine révolution ne saurait être une révolution anarchiste ; je pense même que, bien avant qu'un chambardement social ait lieu, un grand pas aura été fait par les individualistes anarchistes, qui sur certains points du globe, réunis par affinités, auront constitué des

groupes de camaraderie. Se préparer longuement à marcher demain et élire des chefs aujourd'hui, avec la pensée de s'en débarrasser - toujours demain - ne vaudra jamais le plus petit pas immédiat en avant, la plus petite révolution contre les maîtres et les préjugés du jour. La révolution n'étant que la victoire de l'évolution, être pleinement révolutionnaire, c'est se perfectionner de sorte telle, que l'on soit auto-archiste - autarchiste - selon la juste dénomination qu'a créé un camarade de " l'anarchie " .

Le paradis ne surgira pas de toute pièce, il faut transformer le milieu social par une action incessante, journalière, scientifique, individuelle. Le paradis communiste sera d'abord à ceux qui le font un peu chaque jour, aux plus développés, aux plus riches, à ceux qui dépensent le moins, qui ont le moins d'appétits. L'enfer social actuel c'est la matière première du paradis futur. Dans tous les temps, ce sera toujours besogne de forçats que celle qui consiste à pêcher et transporter à des centaines de kilomètres des millions de kilogs de calcaire pour satisfaire la fantaisie de ceux qui trouvent plaisir à déguster le peu d'eau saumâtre et le minuscule mollusque inclus dans la coquille d'une huître.

Georges Butaud , in " L'individualisme conduit au Robinsonnisme, le Végétalisme permet le Communisme ", 1929.

" Etant donné que la maladie est en fait un effort réparateur de l'organisme, il est tout simplement absurde d'administrer des poisons pour la **guérir** (...) Nous n'en sommes pas moins convaincus que lorsque le monde aura compris la vraie méthode pour soigner les malades, les méthodes médicales éveilleront autant d'horreur et de répugnance qu'en inspire actuellement toute autre méthode de massacre de gens sans défense ".

(H.M.Shelton, La santé sans médicaments).

" Il n'est donc pas question de parler de progrès de la médecine ; le seul sort que l'on puisse faire à cette prétendue science, c'est de la détruire de fond en comble ".

" Ces souris sont délibérément rendues malades par des démons à face d'hommes, qui s'efforcent de les garder dans leur vie de tourments le plus longtemps possible. On fait sur les rats des greffes, internes ou externes, de tissus cancéreux ou de tumeurs, et on les condamne ainsi à de longues souffrances jusqu'à ce que la mort vienne les en soulager ".

(H.M.Shelton, Tumeurs et cancers).

LES LOIS NATURELLES

BASE DE DOCTRINE UNIVERSELLE

En général, toute étude sociologique part d'un postulat: on est pour ou contre Dieu, pour ou contre la Société, le capitalisme, le militarisme, la propriété individuelle ou commune, etc., l'écrivain, l'orateur -surtout ce dernier- est un possédé et un possédé qui s'adresse à d'autres possédés. D'ailleurs, il n'existe pas de public dépourvu d'idées à prioriques. Tout public, toute clientèle est un ensemble de croyants - quoique chacun en particulier se défende de l'être. C'est à ce point que tel écrivain, tel orateur représente une idée et a ses suiveurs enthousiastes. Cela s'explique parfaitement en vertu de la loi du moindre effort ; on aime à trouver quelqu'un qui nous évite d'étudier, de penser, quelqu'un qui fasse notre besogne, qui nous évite de la peine, on est heureux de trouver quelqu'un qui s'exprime et pense pour vous. Et si ce quelqu'un est éloquent, s'il est écouté, s'il a un public nombreux et qu'il fasse des prosélytes alors il est adulé, il remplit pleinement la fonction pour laquelle il semble être né et il est bien le propagandiste, l'apôtre.

L'un est théosophe, l'autre boudhiste, celui-ci chrétien, celui-là athée et chacun entreprend de traiter tout sujet en se laissant influencer par des considérations à prioriques, c'est-à-dire que chacun d'eux est sous l'empire de telle croyance, telle philosophie et parvient difficilement à se dégager d'idées préconçues et à pouvoir ainsi travailler d'une façon vraiment scientifique.

Malgré ces considérations, suis-je moi-même dégagé de toute influence à priorique, ne suis-je pas le produit du passé et partant, quoi que je fasse, mes paroles n'en sont-elles pas le reflet ?

Il n'en est que plus nécessaire de me méfier de moi-même et de n'apporter dans une étude sociologique que le minimum d'idées préconçues.

Aussi, faisant table rase du passé, je suis sensé être appelé nouvellement à la vie et ne vouloir prendre, comme seul guide, aucune religion, doctrine, philosophie préétablie. Cette restriction faite, je dois par mes recherches, mes inductions, mes déductions, par tous mes moyens d'investigation, créer ma religion, ma doctrine, ma philosophie. Car, si je ne la crée pas, qui la créera ? Ma conscience, ma ligne de conduite, ma discipline, sur quelle autorité l'édifierai-je? Sur l'autorité du savoir, sur toute la richesse de la connaissance, j'accepte tous les matériaux qui sont à ma disposition, à la disposition de l'homme.

Je suis l'homme.

L'homme du présent qui vit sous toutes les latitudes, je ne suis pas spécialement l'Européen, l'Asiatique, le blanc, le nègre, mais le bipède, le vertébré, le mammifère de la sous-classe des bimanes.

Ainsi, déjà je me suis déterminé, classé, catalogué bipède, vertébré, mammifère, bimane ; voilà ce que je suis sans conteste sur toute la Terre, voilà ce que je ne saurais ne pas être, à moins d'être autre que ce je suis.

Je suis un composé, une résultante de la nature en

voie d'évolution et produit de lois naturelles inexorables, inéluctables. Je suis le résultat de forces antérieures, immortelles, immuables, je suis dépendant d'elles, elles ne sont pas dépendantes de moi ; elles m'ont créé et je ne les crée pas.

Donc, matière, produit de la nature avant toute chose, je dois m'incliner devant ses lois, il m'est impossible de vivre au-dessus, en-dehors de la matière, prisonnier de la Terre, fragment de matière, tout mon être est régi par les lois qui la régissent.

Craignons toujours d'apporter dans l'étude de nous-mêmes quelque élément d'erreur, soyons bien terre à terre, soyons véritablement vrais, positifs, réalistes, scientifiques, raisonnables. Doués d'imagination, ne la faisons pas intervenir, car alors tout est faussé. Au vrai n'ajoutons rien, ne retranchons rien, soyons et restons dans la vérité, dans l'élémentaire vérité.

Ce qui est commun à tous les hommes, ce sont les caractères généraux de leur nature, les conditions de la continuité de l'existence de chacun d'eux est question d'équilibre entre les divers facteurs qui créent, constituent et maintiennent la vie. Notre volonté, notre savoir, notre imagination ne peuvent modifier ces fonctions d'aucune façon, ces facteurs agissent sur nous-mêmes, nous n'agissons pas sur eux.

Nous ne pouvons pas concevoir comment nous aurions pu apporter un changement quelconque dans la vie physique, intellectuelle ou morale de notre mère avant que d'être nés. Nous sommes le produit de notre mère, de nos ascendants, nous ne pouvons être autre chose que le produit de la nature. Nous pouvons modifier les différents aspects de la nature, détruire un brin d'herbe, greffer un arbre, brûler de la matière combustible, réduire des grains en farine, broyer, brûler, réduire, condenser, mouvoir des matériaux, nous ne sommes dans cela qu'un agent au service des lois naturelles qui régissent la matière.

Plus notre action tient compte des lois naturelles, plus notre action est efficace. Nos efforts sont d'autant plus productifs de résultats, éprouvent d'autant moins de résistance que nous les dirigeons en conformité des lois naturelles.

Ce qui se résume par la loi du moindre effort.

Loi admise par tous les hommes, loi contre laquelle rien ne prévaut, conséquence du rapport des facteurs en action.

Non seulement dans les phénomènes vitaux, mais dans tout phénomène, chaque action d'un agent quelconque est obtenue avec un minimum d'efforts. Chaque agent agit non en vue d'un but poursuivi, mais parce que c'est son rôle d'agir, il ne peut pas agir autrement qu'il agit, il ne s'intéresse pas aux conséquences de son action, il ne peut modifier son action, naturellement il fonctionne, inexorablement, aujourd'hui comme hier, comme demain il fonctionnera.

Connaissant cela, il faut faciliter leur fonction aux agents, aux éléments, aux forces qui, dans un temps, des conditions, des rapports donnés, sont favorables au but que nous poursuivons momentanément ; il faut vaincre, annihiler, contrecarrer, canaliser l'action des agents, des éléments, des forces contraires au but que nous poursuivons.

Cela nous le faisons d'une façon certaine, consciente dans la production des conditions nécessaires à notre vie

ou que nous croyons nécessaires.

Par contre, en elle-même la vie est-elle autre chose que le résultat d'actions inconscientes ?

Enfin, consciemment ou inconsciemment, instinctivement la tendance de l'être est de favoriser les conditions qui entretiennent sa vie.

Il n'a pas d'autres régles de vie, cette règle est unique. Elle est l'ensemble de toutes les règles, leur résumé.

Cela est le fond commun de toute vie végétale, animale ou humaine, et il serait faux d'étudier les conditions de la vie même en partant d'un autre point de vue. Ce point de vue est élémentaire, primaire, aucun ne peut lui être substitué.

A sa base nous avons la matière, aucune matière n'est inerte, mais elle est plus ou moins active ; plus elle est composée d'éléments divers, plus elle est le produit, le centre de phénomènes multiples et combinés, plus elle est compliquée, plus elle nous apparaît d'un développement conséquent et dans l'échelle du développement vital, le bipède, le vertébré, le mammifère de la sous-classe des bimanes, l'homme, le plus conscient des êtres, doit édifier sur la connaissance d'un plus grand nombre de vérités sa vie.

Matière, force, mouvement, tout fait partie du Tout, rien ne peut s'isoler. Chaque atome fait partie de l'immensité mondiale, rien n'est simple, tout est un composé, une résultante, une combinaison plus ou moins complexe, soumise aux lois qui régissent la matière.

De la brute à l'être conscient il n'y a que le degré de conscience qui diffère, les lois qui régissent leur vie sont identiques, chacun d'eux est le siège et le résultat de phénomènes plus ou moins nombreux, compliqués, mais s'ils sont le résultat de combinaisons plus ou moins variées, ils n'en sont pas moins le produit des mêmes lois naturelles et la meilleure vie pour chacun d'eux est celle qui est obtenue par l'élimination des phénomènes qui la contrarient et par la production de phénomènes qui la facilitent.

Si donc nous voulons étudier les phénomènes compliqués, il faut étudier d'abord les phénomènes simples, la matière brute ; il faut partir du simple pour s'élever au composé par un patient travail d'addition de connaissances certaines, de phénomènes élémentaires. De l'atome par la cellule, on aboutit à l'étude de l'individu caractérisé, classé, catalogué. L'homme ne saurait être étudié autrement, il n'est que le produit du présent. Soumis aux lois naturelles immuables, mais matière, et comme toute matière en continuelle évolution, il sera demain différent de ce qu'il est aujourd'hui, il aura une vie d'autant plus facile, heureuse, que, connaissant les qualités de la matière, il saura en tirer profit.

La connaissance des lois régissant la matière est donc la seule connaissance, le guide unique de l'homme, centre de phénomènes multiples, produit essentiellement compliqué de la matière.

***

Quelles relations devons-nous établir entre nous et les autres hommes ?

Le choix des rapports de l'homme avec les autres hommes, les autres êtres animés, est déterminé d'abord par ses rapports personnels avec la matière, dite brute. L'ensemble

des rapports individuels avec la matière, voilà l'avant-propos de toute étude sociologique. De là découlent la religion, la philosophie, la doctrine sociale.

Je dénonce que ce procédé rationnel n'est pas propagé dans sa pureté comme il devrait l'être. Les hommes le faussent toujours quoiqu'ils prétendent, si matérialistes qu'ils s'accusent, parce qu'ils ajoutent aux connaissances véritables de prétendues connaissances, produits de leur imagination.

Dès lors, les philosophes, les religions, les guides individuels et collectifs sont multiples, infinis, la loi du moindre effort n'est plus respectée et c'est le chaos.

Les hommes exploitent la matière brute et animée, luttent entre eux. Est-ce fatal ? Voilà le problème que se posent les hommes.

Et ainsi le problème social est mal énoncé.

Il ne faut pas constater d'abord un résultat global de toutes les activités humaines et venir ensuite avec de l'eau bénite, des paroles d'amour, de solidarité, de charité, d'entr'aide, tenter de réparer l'irréparable. Il n'y a que dans le nationalisme, le patriotisme que quelquefois les hommes font appel à la haine pour conjurer des maux réels ou possibles, généralement c'est de tout temps par l'appel aux sentiments les plus généreux que les hommes se sont efforcés de vaincre les calamités. L'intention de faire appel aux sentiments altruistes est bonne mais le malheur étant installé, elle est inopérante.

Quand chacun de nous en particulier, quand tous en général avons vécu individuellement et collectivement sans trop souvent tenir compte des lois naturelles, sans appliquer à la lettre leurs commandements impérieux, nous nous plaignons du malheur des temps, nous jetons un regard sur les autres, sur la Société, et ce n'est pas nous que nous accusons.

Quant à moi, je fais mon **mea culpa.**

Toute ma vie j'ai violenté.

Mieux, je dis que toute vie n'est que conséquence de violence. Pas de violence, pas de vie. La vie d'un individu dépend de l'organisation systématique de la violence. La plante désorganise pour assimiler ; elle corrode, suce, aspire, perce, pénètre, incorpore, meut les matériaux qui la créent, rejette ce qui ne lui convient pas ou ne lui convient plus. Elle assimile et désassimile.

La fonction vitale ne comporte ni crime, ni amour, c'est l'action résultant de phénomènes inconscients, irresponsables. Donc la vie naît de la violence.

Que vient donc faire la loi d'amour dans la genèse de la vie ?

Avant de parler des manifestations supérieures de la vie, d'amour, de philosophie, de religion, de fraternité, n'est-il pas indispensable d'étudier la vie élémentaire de l'homme ?

On nous dira : mais un traité de philosophie, de sociologie, un livre religieux doit-il être préfacé par un physiologiste ? Ne savons-nous pas nous vêtir, nous alimenter, travailler, emmagasiner ? Les lois naturelles nous sont-elles inconnues ? Sommes-nous à ce point ignorants des lois élémentaires de la vie, qu'il nous faille au préalable étudier comment l'enfant doit téter, puis comment il doit être vêtu, protégé ? Faut-il que nous autres adultes nous discutaillons sur la façon de faire cuire le beefsteack ?

Je répondrai qu'il est faux de situer l'amour au-dessus

et en dehors des conditions élémentaires ou supérieures de vie. Une vie supérieurement organisée comportant des phénomènes multiples, crée la sensibilité, l'instinct, l'intelligence, l'amour maternel, filial, fraternel, etc., tous les sentiments.

Et si vous voulez élever votre enfant avec amour, non avec l'amour aveugle, sentimental, de la généralité des mères d'une ignorance crasse, d'une intelligence crasse, d'une intelligence bornée et d'un esprit étroit, mais d'un amour éclairé par une intelligence vaste, par un esprit vraiment supérieur, il faut faire appel à toute la connaissance humaine.

Il faut apprendre à être mère, il ne faut l'être que quand on le trouve bon.

Avant de faire déborder sur l'enfant le coeur plein d'amour maternel, il faut tout d'abord savoir si les conditions de vie que l'enfant trouvera sont favorables à son développement heureux.

Que c'est donc compliqué tout cela, dira la foule du commun.

Oui, il faut une étude, des études longues et appro-fondies. C'est que c'est une chose bien grave que de donner la vie à un être. Quand on y réfléchit, on sent tout le poids du fardeau de la liberté. Mais qui réfléchit ?

Voici, de mémoire, les raisons que je fournissais à une camarade parisienne, me disant qu'elle voudrait être mère, qu'elle voudrait beaucoup éprouver et les joies et les risques de la maternité, qu'elle aimerait donner la vie à un enfant qu'elle entourerait de tant de soins que, comme élevé dans un bain d'amour, l'enfant aurait une enfance heureuse, préparant ainsi une adolescence qui ferait de lui un être non seulement heureux, mais sain, bon.

Naturellement, instinctivement, cette camarade éprouvait comme un impérieux besoin de se continuer, de perpétuer sa vie dans celle d'un rejeton. Quoi de plus naturel ? Quoi de plus normal ? Mais son compagnon la dissuadait, elle hésitait.

C'est que pour faire un enfant, il faut la collaboration de deux êtres, et là l'individualisme se combine, il faut avoir un enfant venu dans de bonnes conditions, ou l'on fait une sottise.

J'écrivai donc à cette camarade quelque chose dans ce genre.

Il faut que ton compagnon et toi soyez sains, que dans vos ascendants il n'y ait pas de tares graves.

Tu étudieras les meilleurs auteurs sur la puériculture afin d'être tout à fait bien préparée au rôle que tu assumes délibérément.

Apprendre à l'enfant à téter, régler ses tétées sagement si l'on ne veut risquer de l'handicaper d'une entérite dont il ne guérira peut-être jamais. Que c'est prosaïque ! mais comme c'est raisonnable d'être primordial.

Comme tu devras vivre pendant que dans ton sein une nouvelle vie s'élaborera, voilà encore une étude, car selon que tu vivras, tu agiras sur la formation de ton double ; déjà les connaissances que te dispenseront les gens qui se sont spécialisés dans l'art d'élever les enfants faciliteront ta tâche.

Tu auras une méthode, tu te seras fait un guide qui t'éclairera, sans quoi tu marcherais à l'aveuglette, tu agirais comme nos propres mères ont agi, d'une façon empirique, et tu commettrais faute sur faute, tu n'aurais même pas l'instinct de la bête. C'est que notre instinct est en défaut constamment

puisque chez nous l'instinct est dénaturé par le rayonnement, par l'imagination, par le rêve, et si nous n'appuyons pas notre raisonnement sur des connaissances certaines, nous faisons une besogne mauvaise dont les conséquences seront semblables à celles qui ont engendré jusqu'à ce jour les mauvaises pratiques courantes.

Mais tout d'abord j'aurais dû te dire, puisque tu es parisienne, tu as de mauvaises conditions hygiéniques. Les villes, les grands centres surtout, avec les barrières innombrables qu'apportent au mouvement de l'air les maisons élevées et entassées ne dispensent qu'avec parcimonie le plus précieux des éléments vitaux et le corrompent. Notre corps qui, comme celui de tout mammifère depuis des myriades de siècles, est exposé à l'action du soleil, du vent, peut-il être soustrait, en grande partie, aux actions violentes, actives, changeantes de l'atmosphère sans que nous en souffrions? Des conditions tout autres substituées subitement peuvent-elles ne pas être inférieures aux précédentes, dont nous sommes le produit, la conséquence ? La paysanne, comme la plante des champs, est dans un milieu plus normal que la Parisienne soignant avec amour son réséda chlorotique - et son nouveau-né. Et si intelligents qu'ils soient, les Parisiens, les habitants des villes tentaculaires ne peuvent vivre naturellement.

Ainsi à ma future mère j'indiquais non quels sentiments devaient se développer en elle, mais bien quelles conditions matérielles devaient être réalisées pour la bonne vie conjuguée de deux êtres.

Fonction et sentiment de la maternité, cela est instinctif, mais vivons-nous comme l'animal guidé par son seul instinct ?

Nullement, l'animal vit instinctivement ; il n'en est pas de même de nous. C'est que l'intelligence a remplacé l'instinct, ou plutôt l'instinct s'est mué en intelligence. Nous raisonnons plus que la brute, nous nous rendons mieux compte que des conditions diverses d'existence sont laissées à notre libre choix. Selon que délibéremment nous choisissons telle condition, nous réussirons ou non à atteindre le but que nous poursuivons.

Les puériculteurs t'apprendront qu'à tout prix il faut élever ton enfant au sein, ce point ne se discute pas. Ils t'initieront aux secrets de bonnes tétées, qui préparent un être sain. Tu verras qu'ils s'intéressent à la profession qu'exerce la nourrice avant, pendant la gestation et la lactation. Est-elle fleuriste, métallurgiste, manie-t-elle l'aiguille ou le balai dans son intérieur ou sur la voie publique ? Ce sont des questions autrement importantes que les autres. Ils en prévoient pour la famille et l'enfant en particulier des conséquences infinies.

Là apparaît la question économique, elle s'impose, elle est un fait, elle est préexistante à toute considération morale. De bonnes conditions matérielles de vie d'abord, pour tout être, dès sa naissance, dès le sein de la mère, chez les progéniteurs qui le formeront, sont indispensables.

Est-ce que la plupart des professions exercées par les citadins permettent le développement harmonique de l'individu? Et par retour celui de la race ?

Suffit-il d'être intelligent et de posséder toutes les qualités qui font qu'un homme est bon pour se risquer à engendrer ? Est-ce qu'il ne faut pas examiner si les quelques années que nous avons vécu antérieurement, si celles que

nous vivons actuellement n'influencent pas notre être d'une façon désavantageuse et si fatalement nous ne reproduisons pas un être physiquement inférieur à ce qu'hier, à ce qu'aujourd'hui nous sommes.

Je disais donc à ma postulante à la maternité :

Au plus tôt, quitte Paris. Vis à la campagne, en pleine nature. Organise ta vie de telle sorte que ton enfant pourra, plus tard, vivre librement. Si tu ne peux jeter, de par le monde, qu'un esclave de plus, abstiens-toi.

L'être qui réunit toutes les conditions facilitant sa liberté a déjà quelquefois bien des difficultés à vaincre pour s'épanouir dans une vie heureuse, le moindre obstacle à sa libre expansion fait le malheur de sa vie. Toi, mère, toi, père, êtes-vous vous-mêmes en possession de cette somme de liberté, première condition de vie harmonique ? Pouvez-vous la transmettre à votre descendance ?

Si vous ne possédez pas cette richesse, comment la transmettez-vous ?

Enfin je disais encore, et c'est là que j'abordais les conditions morales. Ta vie n'est-elle pas comme celle des autres hommes basée sur l'esclavage de l'homme et de l'animal ? Ne consommes-tu pas la chair des animaux domestiques, admets-tu que ta vie, que celle de l'homme, doit contribuer pour une large part à aggraver la souffrance ? En un mot te permets-tu d'enchaîner ou de faire enchaîner des êtres sensibles - les animaux domestiques - de les condamner à une vie d'esclave et de labeur écrasant. La venue d'un nouvel arrivant - de ton enfant - augmentera-t-elle le bonheur ou la souffrance sur Terre ?

Es-tu d'avis que reconnaissant la sensibilité de la matière animée, le développement de sa conscience - un des aspects de ta sensibilité - doit avoir comme effet de tenter de diminuer les causes de souffrance, de supprimer la domesticité de l'animal ?

Quelles que soient les conceptions philosophiques, religieuses du charretier, du bouvier, l'esclave moderne n'en subit pas moins l'esclavage.

Je sais que le maître peut adoucir ou aggraver les rigueurs de l'esclavage, il n'en est pas moins le maître - la cause de l'esclavage. Et toi, aimante, généreuse, douce, bonne, penses-tu vouloir que du fait de ta volonté créatrice, parce qu'il te naîtra un enfant **ipso facto**, pour assurer son existence, un certain nombre d'êtres soient élevés dans l'esclavage ?

Ce que le maître ne peut limiter, c'est la concurrence entre l'animal et l'homme. L'animal mange énormément, et il lui faut de la terre, des hectares et des hectares de prairies et de cultures. Supprimez l'animal domestique, la terre sera abondante, pour presque rien chacun en aura, l'avilissement de son prix rendra la vie plus facile à tous les hommes, et spécialement à celui qui vit ou voudra vivre de la terre.

La rivalité des hommes pour la possession de la terre est une des multiples causes de la dernière guerre, de toutes les guerres.

La rareté de la terre du fait de la vie des animaux domestiques est une source de pauvreté, de malheur, de lutte, de concurrence. Penses-y toujours, ma camarade !

***

Je connais des milliers de Parisiens qui voudraient que les villes n'existassent pas, qui s'élèvent hautement, pour une foule de raisons, contre la continuité de leur développement et qui de tout coeur se croient capables de faire un effort pour que nos Babylones disparaissent, mais chacun d'eux continue à vivre à Paris -au lieu d'en sortir- et de contribuer par là à la diminution du nombre des hommes et des animaux entassés par millions sur un étroit espace au confluent de la Seine, de la Marne et de la Bièvre.

Des milliers de gens prétendent que le capitalisme est un fléau social et chaque jour contribuent à le maintenir, à étendre et à faire durer sa puissance. Ils sont ouvriers, employés, commerçants, petits ou gros patrons et journellement, régulièrement, ils sont les parfaits fonctionnaires qui font fonctionner le régime capitaliste.

Il est quantité de négateurs de l'utilité de l'Etat, ils appellent de tous leurs voeux sa désorganisation en tant que guide social suprême et ces farouches théoriciens sont fonctionnaires de l'Etat : ils sont l'Etat. Supprimez le cantonnier, l'employé aux hypothèques, le policier, l'instituteur, le ministre, l'ouvrier des allumettes, du tabac, des arsenaux, etc., supprimez le million de fonctionnaires, vous aurez supprimé l'Etat, mais ces pauvres diables ne peuvent vivre sans les subsides que l'Etat leur fournit. Ils sont et restent ce qu'ils ne peuvent pas ne pas être - membres actifs de l'Etat.

Combien y a-t-il d'hommes qui voudraient à l'organisation sociale de concurrence actuelle substituer l'organisation des libres activités, à la propriété individuelle, la propriété commune. Et combien y en a-t-il qui appliquent leurs idées?

Je m'arrête d'énoncer les multiples cas où l'individu se satisfait de ses rêves, où ses sentiments sont en opposition constante avec la pratique de sa vie courante. Mais c'est que l'on vitupère contre le capitalisme, l'Etat, la société, la propriété individuelle et l'on ne veut pas comprendre que ce ne sont que nos produits.

La matière, l'air, l'eau, la chaleur, l'électricité, notre chair même existent en dehors de toute sentimentalité, de toute volonté, de toute action humaine.

Capitalisme, Etat, société, propriété, etc., ne sont que la conséquence du développement de l'homme. Transformez, modifiez, corrigez les hommes, vous modifierez leurs rapports, et du même coup le capitalisme, l'Etat, la société, etc.

La société humaine c'est le produit des facteurs humains, modifions les facteurs, nous modifions le résultat: la Société, etc.

Or, qu'est le bipède humain envisagé au point de vue social ? Un consommateur, puisqu'il est enfant d'abord puis un producteur. La consommation individuelle de la plante, de l'animal, de l'homme, voilà ce qu'il faut prendre comme base sociale ; c'est elle qui constitue, crée, détermine, entretient les nécessités de la production, les formes de l'activité productrice et tout notre bazar religieux, philosophique, moral n'a pas d'autre but, d'autre utilité que d'harmoniser les rapports de chacun avec la Société pour que celle-ci satisfasse à ses besoins primordiaux, perdure.

Les sociétés animales ont comme but généralement soit d'unir les efforts des sociétaires pour la défense et

la lutte contre d'autres espèces, soit l'entr'aide pour la protection, soit l'entente pour la consommation. Quantité d'entre elles poursuivent ces trois buts principaux.

C'est chez les insectes que ces associations sont les plus nombreuses, caractérisées, connues et étudiées et nous voyons que là, l'individu a des caractères, des attributs, un développement physique même individuel qui permet, facilite, crée l'activité sociale. La fourmi, l'abeille ont un développement individuel qui crée le développement de la fourmilière , de la ruche ; modifiez l'individu, vous modifierez **ipso facto** l'association.

Il est fort à supposer que l'harmonie qui règne dans les associations d'insectes ne provient pas de leur religion, philosophie ou morale, mais, au fond, de la constitution individuelle de chaque insecte.

L'homme n'a pas de caractères, d'attributs, de développement individuel qui le prédispose, qui le prépare à l'association, qui fasse qu'il ne puisse vivre en dehors de la Société. Séparez l'abeille de la ruche, elle meurt, elle est constituée de telle sorte qu'elle n'est qu'un rouage et ne trouve son bonheur, ne peut vivre en dehors de la collectivité : l'utilité de son activité ne joue que dans l'activité collective.

Non seulement l'homme peut vivre en dehors de toute société, mais alors que les sociétés animales permettent tout le développement individuel, toutes ses manifestations, la Société humaine limite les manifestations individuelles. L'insecte n'est pas un danger pour l'insecte, l'homme est un danger pour l'homme. La Société a comme devoir d'établir des lois réglementant les rapports des hommes entre eux. Et 90% des lois sont établies en vue de la conservation de la propriété individuelle. La loi humaine a bien pour fonction de conserver à chacun le fruit de son travail : c'est tout l'opposé de ce qui se produit dans les sociétés animales.

Si l'homme livré à lui-même sans contrôle, sans loi, sans force supérieure à son individualité consommait et produisait normalement, il n'y aurait aucune nécessité de législation : il n'en existerait pas plus qu'il n'y aurait de philosophie, de religion, de morale chargée de fournir aux hommes les raisons supérieures qui doivent lui faire envisager la législation comme un monument indispensable et nécessaire à la bonne marche de la Société, comme une discipline supérieure à la discipline individuelle, comme l'émanation d'une justice, d'une puissance tutélaire, comme le résultat des vertus, des connaissances acquises, recueillies par les plus sages, les plus savants, les meilleurs des hommes.

Mais cela n'est pas et ne peut être ainsi.

La Société animale est le résultat du fonctionnement libre de toute la liberté individuelle de l'animal parce que l'animal vit instinctivement, naturellement, normalement, et ainsi vivant individuellement en conformité des lois individuelles, il crée une collectivité harmonique. Il n'a pas besoin de gendarmes, de Dieu qui matériellement et moralement le terrorise et limite sa liberté d'action. Il vit sans contrainte, parmi ses co-associés, ses frères, parce que la règle unique est la même pour tous et que la logique supérieure de l'instinct l'impose à chacun en particulier et à tous en général.

L'instinct, nous le savons du reste, c'est la vie sûre puisque que c'est elle qui permet la vie normale

individuelle, qui facilite l'harmonie entre individus de même espèce et même entre individus d'espèces différentes comme dans les cas de symbiose. L'instinct, la compréhension des avantages de certaines conditions permet l'établissement de rapports avantageux entre des espèces différentes, elle les fait collaborer pour les bénéfices de chacune d'elles.

Ainsi des animaux de même espèce ou d'espèces différentes, de pauvres insectes grâce à l'instinct peuvent oeuvrer harmoniquement ; l'homme, ce vertébré supérieur, ne crée une société que pour limiter l'expansion individuelle.

L'instinct, chez nous, s'est mué en intelligence, c'est si on peut dire l'instinct remplacé par le raisonnement. Malheureusement notre intelligence est en défaut : c'est un fait. Nous nous efforçons de limiter notre libre action par la morale, la religion, la philosophie : nous nous imposons la loi.

Pourquoi ? Parce que le raisonnement, au lieu d'appuyer la logique de l'instinct, au lieu de la seconder, la détruit. Comment cela est-il possible ? Comment la raison peut-elle s'opposer à la logique ? Comment l'intelligence peut-elle, comme guide de vie, être inférieure à l'instinct primitif?

Mais parce qu'il aurait fallu continuer la logique de l'instinct qui est le fruit, la résultante des rapports des phénomènnes naturels, c'est que l'instinct est produit de choses concrètes, réelles, tandis que l'homme fait pénétrer dans le raisonnement des choses irréelles, inexistantes en fait, qui n'existent que dans son imagination. Aux valeurs réelles, l'homme ajoute des valeurs fictives, d'imagination, puis sur ces données, il échafaude un raisonnement et raisonne pour corriger l'erreur de son raisonnement.

Ce qui, encore, fait que l'intelligence nous dessert trop souvent, c'est que l'homme se laisse aller à ses fantaisies de vue, d'odorat, de goût, de toucher - peut-être ce qui constitue le luxe, le bien-être, ma foi ! - sans exercer son contrôle d'une façon suffisamment rigoureuse, sans tirer toutes les conséquences de ses actes, pour lui-même, sa descendance et la Société, conséquences dont l'action immédiate lui échappe, mais qui sont certaines néanmoins.

L'animal a des moyens de production relativement limités, sa fantaisie est par cela même limitée ; nous, au contraire, nous pouvons être imaginatifs et fantaisistes au possible, et nous n'y manquons pas.

L'animal se donne tout entier au travail social s'il est communautaire ; s'il est isolé, les nécessités le contraignent à s'activer pour trouver ses moyens de subsistances. Quantité d'hommes vivent sans avoir besoin de s'activer, d'autres ne mettent en oeuvre que leur activité intellectuelle et n'agissent pas manuellement ; au contraire, la grande masse humaine travaille physiquement et peu intellectuellement.

En vertu de la loi du moindre effort, on cherche à obtenir de la matière et de la société humaine le plus en donnant le moins. De là, la loi de concurrence. Cette concurrence est limitée, coordonnée par la loi humaine.

Ainsi les lois humaines - au nom de la Justice - au lieu des lois naturelles - semblent diriger la Société, et l'humanité en subit les plus déplorables conséquences.

***

Il semblerait pourtant qu'ayant augmenté la somme

de nos connaissances, ayant développé l'instinct rudimentaire, nous devions en bénéficier, pourtant il n'en est pas ainsi. En fait, nous avons perdu le guide naturel. Nous avons une infinité de guides et aucun principe général et certain de conduite individuelle et sociale. Cependant rien n'est changé dans l'ensemble des lois qui régissent le monde. Somme toute, nous-mêmes, nous ne sommes guère différents des primitifs qui peuplent encore actuellement certaines contrées et particulièrement le centre africain. Eux-mêmes ne sont guère différents des hommes préhistoriques. Les temps où l'instinct se mua en intelligence sont vraiment proches ; c'est à peine si, dans l'immensité des temps révolus, nous avons pu faire un pas.

Les grands singes et nous sommes toujours cousins germains. La tête d'un de nos veillards dont le cheveu et la barbe n'ont pas été touchés par le ciseau pendant quelques mois n'a pas un aspect si dissemblable de celle d'un orang. N'avons-nous pas les mêmes sens que les autres animaux et notre sensibilité physique, nos organes, tout enfin nous place-t-il en dehors, au-dessus des lois physiologiques ou autres ?

Mais nous avons le langage, le langage si développé qu'il semble - dit certain - avoir été donné à l'homme pour dissimuler sa pensée. Il nous permet l'expression de toutes sortes de considérations supérieures, les hautes spéculations philosophiques et facilite la production et l'application de règles de vie tout autres que la règle élémentaire vitale.

Les conditions élémentaires de la vie ne sont plus notre guide, nous ne nous élevons pas du primaire au secondaire, du simple au composé. Nous philosophons d'abord, nous semblons ne pas savoir que, primo, il faut boire, manger et dormir, secundo, s'occuper du secondaire.

Toute tribu d'anthropophages, de primitifs, a sa philosophie, sa religion, sa morale, une règle commune qui maintient la cohésion.

Qu'est-ce que cette règle ? Au fond, un ensemble de croyances, de coutumes, de préjugés, de traditions.

Religion, philosophie des nègres, des peaux-rouges, des jaunes, des blancs, patriotisme de tribu, de nation, tout cela n'est pas autre chose que le frein limitant l'action individuelle, que le lien qui attache le sociétaire à la Société.

C'est que le cannibale n'a pas recherché s'il était salutaire de manger la chair de son semblable ; le carnivore non plus n'a pas recherché si la chair du porc -son cousin-avait pour pour lui des défauts graves qui devraient le lui faire rejeter.

Et dans tous les actes élémentaires de vie nous agissons ainsi et quand nous avons vécu d'une façon désordonnée, présomptueux nous philosophons, c'est-à-dire que nous recherchons quels sont les meilleurs moyens de remédier aux maux que nous nous sommes créés par la violation flagrante et quotidienne des lois naturelles.

Les hommes sont divisés par une infinité de morales, de philosophies, de religions qui passent, se décomposent, se réforment, se transforment, se modifient, laissant la terre en proie à l'erreur imaginaire alors que la vie est unique, que ses lois sont universelles, immuables, antérieures, que la seule doctrine rationnelle est celle qui découle de la connaissance des lois naturelles. La nature est notre

unique mère ; que ses enseignements nous guident et les hommes seront unis en elle.

G.BUTAUD, in " L'individualisme conduit au Robinsonisme, le Végétalisme permet le Communisme ", 1929.

" Toute habitude malsaine, mentale ou physique, réduit la réserve d'énergie nerveuse, entraînant ainsi le ralentissement des fonctions d'élimination, et, par voie de conséquence, la rétention et l'accumulation de déchets dans les cellules de l'organisme, générateurs de toxémie".

" La dévastation des forêts, la destruction de la vie sauvage et le gaspillage irréfléchi des ressources minérales de la terre sont associés à cette agriculture diabolique. Si cette folie dure encore quelques cinq cents ans, la terre sera devenue inhabitable ".

(H.M.Shelton, Notre sol dénaturé, in Orthotropy).

" Retournons aux modes de vie biologiques. Abandonnons l'effort de l'industrie chimique pour substituer ses produits aux choses normales de la vie. Mettons fin à la pollution de l'air que nous respirons, à l'eau que nous buvons, aux sols d'où proviennent nos aliments. Réclamons qu'on cesse l'empoisonnement des aliments. Mettons fin une fois pour toute au règne de la terreur ".

(H.M.Shelton, La médecine se détruit d'elle-même).

" Je ne dis pas qu'une alimentation biologique illégitime est la seule cause de la dégénérescence humaine, mais sans nul doute elle en est la cause principale. Au fur et à mesure que le régime devient plus carné, la vitesse de la dégénérescence doit augmenter ".

(H.M.Shelton, L'homme préhistorique était-il carnivore ?).

" Les cas d'enfants arriérés, de paralysie cérébrale et d'autres manifestations de maladies congénitales augmentent aussi rapidement que le cancer et les affections cardiaques. L'impuissance, la stérilité, l'agalaxie, la fréquence croissante des interventions césariennes ainsi que d'autres anomalies témoignent de notre déclin bio-physiologique croissant. L'augmentation de l'homosexualité, et même le nombre croissant des psychiatres sont une preuve d'anomalies de notre espèce ".

(H.M. Shelton, L'humanité est folle).

N A T U R I S M E P R A T I Q U E

D A N S L A C I V I L I S A T I O N

AVANT - PROPOS

Bien entendu, les notes qu'on lira plus loin ne sont que l'esquisse de ce qu'il est possible de faire dans le régime social actuel qui nous régit, c'est dire que ce n'est qu'un MINIMUM **de naturisme** qui est présenté ici, car une société **purement naturelle** (c'est-à-dire basée sur la stricte observation DES LOIS NATURELLES) ne pourra exister que par une lente évolution des esprits vers un avenir meilleur ou - peut-être - à la suite d'une révolution sociale violente susceptible de surgir brusquement, étant donné le chaos politique présent et l'AUTORITE DICTATORIALE rouge et blanche de certaines nations.

Certes, cet avenir meilleur, régénérateur, est plutôt aléatoire, très lointain ; cependant, des individus **conscients, clairvoyants, persévérants,** peuvent établir en tous pays des MILIEUX LIBRES (ou colonies) dans lesquels des travailleurs manuels et intellectuels s'essaieraient à VIVRE **relativement libres** en société civilisée.

La réussite pourrait couronner leurs efforts.

H.Z.

LA TOILETTE FEMININE.

Hauts talons. Robes entravées. Corsets. Parfums. Frisure. Teinture. Coiffures. Voiles de deuil. La pudeur et le nu. Bijoux, etc.

***

La Femme, ouvrière ou bourgeoise, possède un grand défaut, celui de suivre **la Mode**, laquelle, à quelques exceptions près, est généralement stupide. Entre autres attributs de la toilette féminine, nous parlerons ici des bottines à **hauts talons,** des robes dites **entravées, des corsets, parfums, frisure et teinture des cheveux, des chapeaux, bijoux, voiles de deuil,** etc.

Les **hauts talons** font **cambrer** le pied d'une manière excessive sujette à le fatiguer et à le déformer : le pied est constitué de façon à être **posé à plat** et nullement pour être ainsi chaussé. A la ville, sur la voie publique, ne faisons usage que de **talons plats** ; à la campagne, à la mer, nous n'aurons que des **sandales** (seule chaussure naturelle) où nous marcherons les pieds **nus**, car les pieds, comme toutes les parties du corps **sans exceptions**, ont besoin **d'air et de lumière.**

A défauts de sandales, les pieds nus dans des chaussures, espadrilles ou sabots. S'il est réellement difficile de se procurer des chaussures à **talons plats** (ce que prétextent

certaines femmes en guise d'excuse), faites-les tout simplement scier à la mesure voulue ; cela ne vaudra pas, bien entendu, une chaussure commode, mais ce sera toujours mieux ainsi.

Logiquement, il serait préférable d'exiger des coordonniers une chaussure vraiment rationnelle.

La robe ENTRAVEE se distingue surtout par sa grande incommodité qui oblige à ne faire que des petits pas, et pour une femme pressée (à la ville - surtout une grande agglomération - on est toujours pressé, puisque c'est la vie **à la vapeur, à l'américaine**, anti-normale), ce n'est guère pratique. La robe ample (ou encore le PEPLUM des Romains, les tuniques des Grecs, modes des temps anciens) , en forme de peignoir est la plus propre à donner satisfaction à la femme : simplicité, commodité, aération.

Les CORSETS sont parfaitement inutiles et même nuisibles, ils sont toujours condamnés par les hygiénistes de toutes époques.

Le corset déforme le corps féminin, déplace les côtes, empêche l'entrée de l'air dans les poumons, cause la dégénérescence de l'enfance pendant la procréation et peut faire naître la tuberculose.

Les femmes qui ont les **seins fermes** n'ont évidemment pas besoin de corsets et celles qui ont les CHAIRS MOLLES peuvent faire usage d'aspersions à l'eau froide en prenant leur tub le matin, afin de les raffermir ou, à leur défaut, des ceintures légères.

Bien des femmes ont la déplorable manie de se maquiller, de se plâtrer le visage (cela abîme un peu plus vite la peau) , de se mettre du rouge sur les lèvres (quelle idée baroque !), de se poudrer outre mesure ; cela se comprend encore de celles d'un certain âge désirant se rajeunir ainsi et vivre d'un peu d'illusions, mais ce n'est pas admissible de la part de jeunes femmes qui possèdent un **joli teint frais**, agréable à voir.

Quant aux PARFUMS, ils sont franchement inutiles, sauf cependant pour les personnes qui ont le triste privilège d'avoir une **mauvaise haleine** qu'elles cherchent, à juste raison, à dissimuler, ou tout au moins à atténuer. N'hésitons pas à dire, puisque c'est notre pensée, que pour un amant passionné le parfum purement naturel de son amie sera recherché par lui.

En général, une femme en bonne santé morale et physique possède toujours son parfum naturel (le seul appréciable), et n'a nul besoin d'y joindre aucun produit de la chimie moderne.

DES FRISETTES ? A quoi bon ? Vos cheveux sont aussi bien comme ils sont. Quoi ? Vous y tenez absolument ? Soit, alors, faites des PAPILLOTTES, mais pas de bigoudis, pas de **frisure par le fer** qui casse et brûle le système pileux et mène vers la calvitie. TEINDRE VOS CHEVEUX ? Mais pourquoi faire ? Si vous tenez quand même à avoir des maux de tête

et à faire une dépense inutile (qui pourrait être mieux employée car il y a tant d'oeuvres sociales à soutenir), alors, n'hésitez pas ! Vous désirez vous mettre à la mode, avoir les CHEVEUX COUPES ? Si vous trouvez que ce genre de coiffure sied mieux à l'harmonie de votre visage, si c'est plus **pratique** pour vous, si enfin **cela vous plaît tout simplement, faites-le, non parce que c'est la mode,** MAIS PARCE QUE C'EST VOTRE GOUT PERSONNEL.

La vraie chevelure naturelle, ce sont les **cheveux longs et flottants** (avec une fleur naturelle piquée dedans ou noués d'un simple bandeau). Mais cela est impossible dans nos usines, ateliers et bureaux, dans notre société civilisée à outrance.

Aux champs, cela peut encore se pratiquer, mais en vérité, tout cela ne peut exister que dans une société, un milieu libre, régis par les **Lois Naturelles,** les seules lois que l'individu conscient puisse accepter. Ceux qui se trouvent dans des conditions tout à fait indépendantes au point de vue économique peuvent encore se permettre la fantaisie de porter les cheveux longs et flottants, le public se contentera de les traiter d'**originaux,** mais cela est interdit à l'habitant des villes, à l'ouvrier particulièrement, parce que ce ne serait pas commode, vu ses occupations journalières.

En général, dans l'habillement, tout ce qui concourt à **aérer le corps** doit être accepté ; c'est ainsi que les bas à jours, robes courtes et décolletés très larges (**modes actuelles**) doivent être utilisés.

Pas de jarretières qui arrêtent la circulation normale du sang, mais à leur place des jarretelles maintenues par une ceinture ou de toute autre façon.

Et surtout, **ô Femmes,** ne cherchez pas à vous **masculiniser en revêtant des habits d'hommes,** comme certaines d'entre vous, se croyant ainsi émancipées ; restez **femmes,** avec toute votre grâce et votre charme ; ne mettez pas de chemises ni de cravates d'hommes, portez plutôt des décolletés (quand la saison le permet) de manière que l'on aperçoive légèrement vos **seins libres,** ce sera beaucoup plus gracieux ainsi, en même temps que très naturel.

Pas de chapeaux non plus qui abîment les chevelures; une fleur simplement - comme ornement - si vous voulez.

Si le soleil est trop ardent dans la campagne, l'on peut tolérer un chapeau de paille ordinaire.

En hiver, un fichu, une mantille suffisent.

Et ne compliquez pas, ô femmes, votre toilette avec ces VOILES DE DEUIL qui ne sont pas pratiques et, par contre, **toujours inutiles.** Le vrai témoignage de votre douleur intime **réside dans votre coeur** et non pas dans le port d'un morceau d'étoffe quelconque, croyez-lez bien, ô femmes !

Et vous, jeunes filles et jeunes femmes qui possédez un peu de bon sens, **ne faites pas usage de** FOURRURES **quand**

il fait chaud ou même une température douce, n'en portez que dans les temps de gelée ou humides.

LA PUDEUR ET LE NU. - Non seulement la figure et les mains, **mais le corps entier a besoin d'air et de lumière**, c'est pourquoi il est nécessaire, HYGIENIQUE de se mettre à découvert le plus possible. Mais des personnes, indignées, vont s'écrier : " Et la pudeur, ne faut-il point la respecter? La pudeur, qui est un sentiment et une attitude innés chez la femme respectable doit être sauvegardée " . Nous répondrons à ces personnes ,**indignées mal à propos :**

Que voulez-vous, ce n'est point de notre faute, ce n'est pas nous l'avons inventé, MAIS LA LOI NATURELLE **exige le NU**,COMPLETEMENT QUAND C'EST POSSIBLE, **sans chercher exprès à froisser qui que ce soit**, bien entendu.

Les sauvages CONSCIENTS savent mieux vivre que les civilisés.

Réfléchissez à tout cela, C'EST TRES IMPORTANT.

LES GANTS sont inutiles et même nuisibles (exception faite pour les travailleurs qui exercent leurs professions au dehors ou dans les cas de gelée), parce qu'il faut que l'air pénètre dans tous les pores de la peau. **Il faut s'habituer** A TOUTES LES TEMPERATURES DES L'ENFANCE POUR NE PAS AVOIR A EN SOUFFRIR PLUS TARD. Couvrons-nous le moins possible.

Au sujet des BIJOUX : débarrassez-vous dons de tout ce clinquant, de cette verroterie, qui excitent **à l'envie, au vol, et même jusqu'au meurtre !**

Ne répliquez pas que tous ces objets occasionnent des travaux utiles parce qu'ils font vivre en ce moment un grand nombre de personnes ; car il y a du travail, de l'activité POUR TOUS DANS LA VIE NORMALE, mais un travail réellement SOCIAL, c'est-à-dire infiniment profitable à l'humanité, AUX VIVANTS .

Ne nous occupons DES MORTS **que pour les incinérer** si c'est nécessaire ou bien encore les faire servir d'**engrais naturels** s'il est prouvé qu'ils peuvent ainsi fertiliser la Terre.

Henri Zisly.

Cette étude (REVUE ET AUGMENTEE ICI) a paru dans la revue naturiste **Helios** (Valencia, Espagne), en novembre 1920, ainsi que dans **La Feuille**, publication libertaire anti-alcoolique (Unieux, Loire), en janvier 1919.

DOCUMENTS

Le deuil et les corsages montants sont susceptibles de provoquer le cancer au sein.

PORTEZ DES VETEMENTS CLAIRS ET NON SERRES !

La nouvelle mode, qui préconise les vêtements clairs, les costumes transparents que revêtent les femmes pendant l'été, les corsages de mousseline blanche constituent un merveilleux progrès pour l'hygiène. Inversement, les costumes foncés et particulier le deuil auquel nous astreint le sévère " qu'en dira-t-on ", constituent une grave faute contre l'hygiène :chacun devra s'y soustraire dès qu'il ne sera plus surveillé par ses amis et ses connaissances. J'ai lu dans un journal américain une statistique d'après laquelle les cancers du sein sont moins fréquents depuis que les femmes ne portent plus de corsages montants. C'est un des heureux résultats de l'action bienfaisante de la lumière sur la poitrine découverte.

Professeur Victor Pauchet, chirurgien de l'Hôpital Saint-Michel. Extrait de la revue **Hygie**, numéro de fevrier 1923, Paris).

***

Le corset ne contribue-t-il pas à embellir la femme?

Assurément, le corset moderne, la ceinture raisonnable, embellit le corps sans beauté, mais il ne procure qu'une apparence dont il faut faire le sacrifice tant son usage est pernicieux et anti-naturel. La véritable beauté est naturelle et harmonieuse, non pas artificielle et contrefaite, les modèles parfaits de l'art antique en font foi.

Quels sont les meilleurs corsets pour soutenir le ventre ? La gymnastique abdominale, l'alimentation naturelle et les promenades à la campagne. Un ventre grossi et difforme est toujours un signe de maladie.

Quel est le meilleur moyen de libérer nos filles du corset ? En démontrer l'inutilité par l'enseignement du naturisme dès l'enfance. Le corset ne fait pas défaut à celles qui ne l'utilisent jamais.

Bien plus, il leur évite de grands et petits tracas aux périodes critiques et durant la maternité.

(**Catéchisme naturiste**, Valencia, Espana, 1923).

***

...Combien de femmes, toute pudeur mise de côté, oseraient suivre la mode s'il leur fallait faire étalage de leur seule plastique, combien oseraient par exemple (et la mode en viendra sans doute) porter simplement en guise de corsage une écharpe gracieusement drapée laissant un sein à découvert !

Auguste Prieur (**Torts et Manies**, Jouve, éditeur, Paris).

***

Nos vêtements ne doivent avoir d'autre but que de

nous protéger et nous devons les utiliser de telle sorte qu'à force d'entraînement méthodique ils nous soient de moins en moins indispensables.

Georges Butaud. (**Le Végétalien**, février 1928).

***

...Le LUXE est un mal social. Je ne parle pas de ces fléaux qu'il contribue à développer : le vol et la prostitution. Je rappelle seulement qu'il accapare une somme de travail considérable qui pourrait être mieux employée à donner un humble confort à de petites gens. L'oisiveté fastueuse d'une minorité, augmentant nécessairement le travail total d'une société, sans augmenter le total des produits strictement utiles, fait qu'au bout du compte la peine des travailleurs est moins bien rémunérée. On a beau dire que le luxe développe les beaux-arts, active le commerce, fait vivre des milliers d'ouvriers. Mauvaises raisons ; raisons à rebours ; c'est comme si on prétendait que la guerre est bonne parce qu'il y a des gens que la guerre enrichit. Le luxe féminin en particulier développe la frivolité féminine. On pourrait même ajouter que c'est pour l'entretenir, cette frivolité, que les hommes, tyrans malins, poussent leurs compagnes à des dépenses de toilette exagérées...

René Gérin (**L'Oeuvre**, Paris, 9 août 1927).

***

Il faut lire :

Hygie, organe officiel de la Société Végétarienne de France, 17, rue Duguay-Trouin, Paris (6°). Le numéro : 3 francs.

Le Végétalien, Tribune libre des Végétaliens, 131, rue de Saint-Gratien, Ermont (Seine-et-Oise). Le numéro: 1 fr. 50.

Le Néo-Naturien organe de la colonie végétalienne **Terre Libérée,** à Luynes, près de Tours (Indre-et-Loire). Le numéro : 2 fr. 35.

Vivre, revue illustrée naturiste : 2 bis, rue de Logelbach, Paris 17°. Le numéro : 1 fr. 75.

***

NOTRE ALIMENTATION

Mastication - Pour éviter les maladies d'estomac, faciliter la digestion ; il est indispensable **de bien mastiquer ses aliments et de les saliver.** Si vous ne possédez pas de dents, essayez avec vos gencives qui, par l'habitude, peuvent remplir le même office - ou faites vous mettre **un appareil.**

Principes nutritifs des feuilles vertes. - Rechercher de préférence, dans les salades, choux etc., les **feuilles vertes**, qui, seules, contiennent des principes nutritifs.

Crudités - A chaque repas, manger un aliment cru: **salades** ou **fruits** bien mûrs.

Cuisson - **A petit feu.**

Boissons - éviter les alcools. Boire vin naturel coupé d'eau ou bien eau ordinaire de source ou filtrée. Infusions de fleurs diverses.

Purge naturelle - Jeûner un jour et demi (36 h.) par mois ou par semaine, selon le gré de volonté et de résistance de la personne.

H.Z.

***

Etudier et visiter :

FOYER VEGETALIEN, table d'hôtes : 3 fr. 50 par repas. Aliments crus et cuits. Conférences. Discussions. Librairie, 40, rue Mathis, Paris-Villette (19°).

FOYER VEGETALIEN, 3, rue Fodéré, à Nice (Port).

RESTAURANT VEGETARIEN, 13-15, rue Notre-Dame-des-Champs, Paris (Métro St-Placide).

FOYER DU TRAIT D'UNION, 73 bis, rue Bobillot, Paris 13°.

***

Centre International d'Etudes naturocratiques et naturographiques, à Parthenay-Les Versennes (Deux-Sèvres), France.

Secrétariat : Henry Le Fèvre.

S'y adresser pour tous renseignements.

Documentation et Archives naturiennes, néo-naturiennes et naturocratiques.

Concentration des éléments pour le projet de Musée Naturophile.

Rédaction des ouvrages : **Le Naturocratisme** et **Essai de Naturographie**, chacun en deux volumes.

H.Z.

Terre Libérée, à Luynes, près de Tours (Indre-et-Loire), Ecole de Pratique Végétalienne qui " se consacre à l'occasion au sauvetage et à l'éducation des enfants normaux et anormaux confiés à ses principes de vie saine, libre et solidaire".

Fondée par Louis Rimbault. S'y adresser pour conditions, avec timbres réponse.

A bas L'HOMME MECANIQUE, **sans sens ni cerveau** ! C'est une des dernières inventions américaines (d'après revue **Vu,** numéro du 21 mars 1928, à Paris).

A bas l'AMERICANISME stupide, inhumain, grotesque, **vertuiste** (défense de s'embrasser publiquement), illogique et autoritaire.

La Vie naturelle, revue libertaire éclectique dirigée par Henri Zisly, 7, rue Jean-Robert, Paris 18°. Paraît irrégulièrement.

- 1928 -

" Notre système n'est pas thérapeutique.
(...)
Au fait le pouvoir guérisseur n'existe pas dans une fiole de médicaments, ni dans une ampoule, ni dans un flacon...
...car il est inné à l'organisme vivant.
(...)
En un mot pour sauvegarder la santé, il n'est pas d'autre chemin que d'éviter les causes de la maladie, c'est-à-dire de vivre en harmonie ave les lois de la Nature .
(...)
En effet, la meilleure prophylaxie sous tous les méridiens, c'est un mode de vie naturel.
(...)
Nous nous sommes éloignés du naturel à un tel point que ce naturel même nous semble étrange ".
(A.I.Mosséri, La Science de la Santé).

" En somme, la plupart des régions occidentales habitées par l'homme furent un jour recouvertes de forêts plus ou moins denses : la civilisation occidentale a défriché son espace au coeur des forêts. La ténébreuse lisière des bois marquait les limites de ses cultures, les frontières de ses cités, les bornes de son domaine institutionnel ; et au-delà, l'extravagance de son imagination. Les institutions dominantes de l'Occident - la religion, le droit, la famille, la cité - furent fondées à l'origine contre les forêts, leurs premières et leurs dernières victimes".
(R.Harrison, Forêts, essai sur l'imaginaire occidental).

SOUVENIRS ET REFLEXIONS SUR LE VEGETALISME

ET SES DERIVES

La vie et la mort de Georges Butaud, par Sophie Zaïkowska, une brochure à 2 francs.

Le végétalisme, par Georges Butaud, préface du Dr. Legrain. Un volume, 6 francs.

L'individualisme conduit au Robinsonisme, par Georges Butaud, un volume à 6 francs.

Victor Lorenc et sa contribution au Naturisme, documents réunis par Sophia Zaïkowska. Un volume à 10 francs.

Tous ces ouvrages sont en vente au "Végétalien", 131, rue de Saint Gratien, 131, Ermont (Seine et Oise) et dans les librairies libertaires.

***

A l'exemple de cordiale sympathie de **Léo Claude** pour notre regrettée Albin et de bien d'autres, hélas, Sophia Zaïkowska (SOPHIA, comme disent familièrement les vieux camarades) nous entretient en diverses publications de la vie et de la mort de ceux qui furent ses compagnons de lutte et d'existence et fait revivre, en ces livres, leurs pensées, leurs thèses, leurs dires tant scientifiques qu'utopistes et aussi réalistes, même illogiques, parfois.

Mais être illogiques n'est-ce point encore être humains ?...

J'aime particulièrement cette forme de souvenir, étonnament féconde pour les générations présentes et futures qui sauront vivre et penser par elles-mêmes, librement, dégagées enfin de toutes les conventions sociales lesquelles ne peuvent qu'être des entraves au libre essor des individus devenant de plus en plus conscients.

Sophia Z., dans **La vie et la mort de G.Butaud**, nous le fait revivre en reproduisant certains de ses écrits végétaliens.

Georges Butaud, d'abord républicain, puis socialiste, et s'affirmant, par la suite, communiste-anarchiste, devint **végétarien** et évolua vers le **végétalisme** ; sa tendance exacte était le communisme allié à l'individualisme naturiste dans le sens libertaire et, arrivé à ce stade d'évolution, il lança la thèse végétalienne dénommée CRUDIVEGETALISME, en même temps qu'il chercha peu à peu à matérialiser ses conceptions sociales, sous la forme, d'abord de sa vie propre, exemple prestigieux s'il en fut, ensuite par les **Foyers Végétaliens** qu'il fonda de divers côtés.

Puis toute son activité défile devant nous à laquelle nous avons pris part à cette époque, surtout par collaborations et polémiques au journal **Le Flambeau** et à la revue **La Vie Anarchiste**, ainsi qu'à la fameuse colonie **Le Milieu Libre** de Vaux (Aisne) et le secrétaire adjoint actuel du **Comité de Défense Social** de Paris, notre camarade **Henri Beylie** qui en était le secrétaire général et le comptable principal en sait particulièrement quelque chose : que d'allées et venues à Vaux, que de démarches, que de polémiques dans la

presse anarchiste, quels " coups de gueule ", suivant l'expression pittoresque de Beylie, avec Jean Grave, adversaire des colonies libertaires, sans compter l'action démoralisatrice de soi -disant camarades se révélant à la pratique des idées anarchistes, des exploiteurs et des parasites...

Je me rappelle ce que pensait G.BUTAUD des anarchistes avant la grande guerre : qu'en somme, il n'y avait pas de différence entre les bourgeois, les gens de conditions moyennes et les anarchistes, parce qu'ils avaient, à peu de choses près, le même genre d'existence et pour arriver enfin à accuser de façon nette bien tranchée, cette différence qu'il souhaitait tant, si vivement, il fonda le groupe des **Mille Communistes**, lequel devait dans sa pensée réaliser un embryon d'anarchisme dans la société capitaliste mais ledit groupe ne parvint jamais à approcher ce chiffre de mille communistes voulant vivre l'anarchie approximativement et de ce fait ce projet échoua comme tant d'autres.

Je me souviens aussi de la première visite de BUTAUD chez moi, à Paris, rue Jean Robert, au N°14, alors, et, après s'être fait connaître, il me déclara un peu sèchement, mais en toute vérité : " **Je suis plus naturien que toi !** ".

Quelque peu interloqué, je ne répondis pas, comprenant toute la sincérité de cette affirmation. Evidemment, nous n'avions pas le même genre de vie, **mon naturisme plus théorique et littéraire que réalisateur,** N'ETAIT PAS LE SIEN et ce fut une autre déception quand il entra en relations avec BEYLIE, nos intérieurs et notre tenue vestimentaire n'avaient rien d'" anarchiste " en quelque sorte, étant donné qu'à certaines époques, pour être qualifié anarchiste bon teint il fallait avoir une tenue négligée, un logement pas toujours en ordre ni très propre, une existence quelque peu bohème à la diable enfin ; or, nous étions vétus comme tout le monde, sobrement, mais proprement et nous possédions des logements (c'est toujours le cas) propres, rangés, confortables ou presque, et nous faisions plutôt figure - au regard de certains anarchistes - de bourgeois, de petits bourgeois, tout au moins.

En somme nous n'étions pas positivement considérés, par quelques camarades, comme des anarchistes, mais comme des " bourgeois sympathiques et libéraux ", selon une juste appréciation d'Armand dans son premier livre intitulé " Qu'est-ce qu'un anarchiste ? ", appréciation définissant le rôle de ceux que l'on pourrait encore dénommer des bourgeois sympathisants ou anarchisants.

***

Quelques années plus tard, discutant tous deux, sur l'incompréhension de la femme au point de vue anarchiste, sur la compagne habituelle de l'anarchiste douée le plus souvent d'une mentalité bourgeoise et, de ce fait, devenant une entrave continuelle à l'action de son compagnon, il m'exprimait cette profonde vérité : " Bien entendu, **il faut être doublés**, c'est-à-dire avoir une compagne de même mentalité, sans quoi nous ne pouvons rien faire qui vaille ou bien peu de choses, alors...".

***

Moi et Henri Beylie, étions partisans de la vie

simple, tout bonnement, et le sommes toujours, sans les complications et les raffinements des végétariens, végétaliens et crudivégétaliens.

Nous autres, pionniers de **l'idéalisme naturien**, dans la réalisation d'une vie **plus naturelle** que celle des **civilisés à outrance**, nous voyions surtout la lutte **contre le déboisement intensif**, une manière de manifester un tempérament personnel ennemi de toutes contraintes, des modes du régime social actuel, mais encore et par-dessus tout et avant tout, nous étions des **anarchistes**, c'est-à-dire des antiparlementaires, des antimilitaristes, prenant part à la bataille émancipatrice de chaque jour et le naturisme ne nous apparaissait que comme un moyen d'action secondaire susceptible d'être employé seulement **par quelques-uns.**

Notre naturisme ne nous permettait le végétarisme **que pendant la saison estivale**, et, en outre, nous étions quelque peu, **tabagiques**, estimant **à cette époque**, que la culture du tabac et son usage **modéré** n'étaient **que des manifestations de vie naturelle**, et de même pour **l'alcool** consommé à petites doses et sans excès, mais cet **usage minimum** de tabac et d'alcool n'était considéré que comme simple distraction et gourmandise, à la condition essentielle que leur fabrication soit opérée par les moyens **les plus naturels** par de simples particuliers en vue de leur consommation **strictement personnelle**, par conséquent : pas de manufactures, pas de magasins, pas de spéculations d'ordre financier, pas d'ouvriers ni employés, donc rien qui rappelle la civilisation autoritaire qui nous régit actuellement. Ajoutons que l'on peut être **naturien** pour divers motifs : goûts simples, haine ou mépris de la vie mécanique, débrouillage individuel, misanthropie etc, etc.

Bon, très bien, mais on me dira : (on me l'a déjà dit maintes fois et j'ai toujours répondu **avec des précisions** en diverses publications, et je le répète ici, à nouveau) mais vous Zisly, **qui êtes naturien, ou tout au moins qui passez pour tels, étant donné vos nombreux écrits sur le naturisme en ses différentes tendances**, comment se fait-il que vous teniez ce langage **plutôt modéré**, pour un naturien?

Tout simplement parce que j'ai toujours pensé et pense encore que le naturisme, ainsi que ses dérivés, **sont nécessaires à certains tempéraments, caractères et situations personnelles**, parce que encore, pour moi, si la nature prodigue des qualités, elle possède aussi des défauts, donc évitons dans la mesure de nos possibilités ces derniers et profitons des dites qualités que la nature possède en son sein, mais n'élevons pas un **culte à la nature**, ne disons pas : " **Hors de la chapelle naturienne, pas de salut !** ", non, **pas de Credos, pas de sectarisme**, oeuvrons en vue de tous les épanouissements de chaque individualité, ne recherchons qu'une seule chose, c'est qu'elles nous sont sympathiques ces mêmes individualités **si elles admettent la lutte contre toutes les autorités néfastes !...**

Eh bien oui, **je suis naturien**, si vous le voulez bien, à ma façon, **mais je suis en même temps individualiste, néo-malthusien, syndicaliste fédéraliste, communiste-anarchiste-révolutionnaire**, suivant les circonstances, en un mot partisan de toutes les tendances anarchistes afin d'arriver à édifier un régime de liberté la plus large possible, à une harmonie sociale durable.

Voilà ce que je crois, ce que je pense et pourquoi

j'ai oeuvré jusqu'à ce jour, en ce sens, en soutenant matériellement, moralement et pécuniairement toutes les propagandes des différents courants de l'Anarchisme.

En résumé, je suis **anti-sectaire,** LIBERTAIRE ECLECTIQUE ainsi que je me qualifie moi-même, ou encore, selon l'expression de Gérard de Lacaze Duthiers à mon adresse, **un Semeur d'idées.**

***

Ce que j'ai surtout aimé dans BUTAUD, c'était son **antisectarisme** d'alors et le sous-titre de son journal **Le Flambeau** (fondé à Vienne, dans l'Isère, en 1901), m'avait absolument enthousiasmé ; ce sous-titre était " **Organe des Ennemis de l'Autorité** " et il répondait si intimement à mes aspirations libertaires anti-sectaires que je m'empressai d'aider BUTAUD de ma collaboration et de mon aide matérielle.

En effet, **Le Flambeau** était l'organe de toutes les tendances anarchistes, ce qui me plaisait infiniment, et c'est, je crois, la première feuille anarchiste française qui ait adopté cette attitude. Depuis d'autres ont suivi.

****

Pour ceux qui désirent étudier - ET VIVRE PAR LA SUITE, peut-être - la doctrine végétalienne, ces livres les renseïgneront, les édifieront complètement à cet égard ; que l'on me permette ici un extrait qui donne une idée - un peu succinte, il est vrai - du Végétalisme :

"- Le végétalisme, à l'encontre des autres doctrines qui ne seront vécues que dans l'avenir, ou qui ne porteront fruit qu'après notre mort, se vit de suite, on y passe de plein pied, on en recueille immédiatement les bénéfices ; ce n'est pas d'un placement sur l'avenir que l'on rêve, mais c'est une réalisation immédiate que l'on effectue, elle n'attend pas que des transformations sociales la facilite, elle dépend peu du lendemain, c'est dans les conditions présentes qu'elle se vit ; aussi ses adeptes, d'où qu'ils viennent, pratiquant ensemble, ont créé au Foyer une atmosphère particulière, dans laquelle rarement les échanges d'idées font élever le ton. Syndicalistes, socialistes, anarchistes, athées ou religieux de confessions diverses, au fur et à mesure qu'ils s'adaptent au végétalisme, comprennent que c'est là la grande transformation qui rénovera le monde et que c'est d'elle seule que l'on peut attendre les transformations rêvées. Dès lors, la question sociale n'est plus une affaire de force, c'est une question de transformation individuelle, et tous les végétaliens quelles que soient leurs conditions de vie, leurs antécédents sociaux, même leur éthique particulière, sont liés par un apostolat commun.

Et puis le végétalisme ou crudivégétalisme n'est pas une création, ce n'est pas une découverte, ce n'est pas un résultat de recherches ardues et scientifiques, ce n'est pas le fait de personne, mais c'est simplement le redressement de notre mode vie, la correction de notre alimentation coutumière et par suite de notre genre d'activité. Rien d'innové dans le crudivégétalisme. C'est un retour aux pratiques du passé, c'est le fervent abandon aux lois éternelles et invariables de la nature ; de la Nature qui fait la vie facile aux êtres; elle la leur donne, la leur permet, sans qu'ils aient des difficultés insurmontables à vaincre."

****

Divers néologismes sont créés par nos végétaliens: " **Overtonien** ", par Victor Lorenc, à propos de la méthode d'Overton ; " **Végétalien** ", par Butaud, je crois ; " **Crudivégétalisme** ", par Costes ; " **Eg-bon-se-li-sme** ", par Victor Lorenc, qu'il définit ainsi : Eg-bon-se-li-sme, c'est-à dire : " Egoïsme, bonté, et sélection " doivent être intimement mélangés dans notre conscience. Pour ne pas risquer d'oublier l'un pour les deux autres, mieux vaut se rappeler cette trinité par un seul mot. Prenons la première syllabe du mot "**égoïsme**", cela nous donne EG. (qui nous rapelle le danger de l'alimentation fantaisiste de l'exclusivité d'une occupation), du mot "**bonté**", nous tirons BON (qui nous rapelle les besoins d'autrui) du mot "**sélection**" nous tirons SEL (qui nous rapelle qu'il faut nous interdire de soutenir des non-valeurs pleurnichardes au prix du surmenage des actifs). Ajoutons le suffixe ISME, nous obtiendrons ainsi le mot EGBONSELISME.

Par ces trois premières syllabes, ce mot nous rappellera le triple contrôle conscient qu'il nous faut, à chaque moment, exercer sur nous-mêmes. L'ordre des syllabes EG-, BON -SEL, indique la hiérarchie correcte entre les trois principes d'action.

Transformons toute notre existence pour vivre en **Egbonselistes**, nous ferons, une oeuvre de sélection excellente, nous satisferons notre bonté, mais nous augmenterons aussi la résistance de nos corps, et la lucidité de notre esprit, et par là, nous satisferons au mieux la tendance légitime qui inspire tout ce qui vit : la tendance égoïste."

Dans "**Victor Lorenc et sa contribution au Naturisme**"

****

"**L'individualisme conduit au Robinsonisme , Le végétarisme permet le communisme**".

Ce volume de Georges Butaud est un recueil d'études parues il y a queques années sur les **Lois naturelles, l'évolution du végétalisme, l'activité nuisible et la Responsabilité individuelle**,et de la possibilité du communisme, il contient encore une controverse sur la **Beauté**, avec Paul Bergeron - ainsi que des Réflexions sur le **Travail**, le Bulletin de vote est-il susceptible d'affranchir la **Femme** ?- par Soph. Zaïkowska.

****

Dans "**Victor Lorenc et sa contribution au naturisme**" Sophie Z.., selon sa louable habitude, nous introduit dans la vie même de **Victor Lorenc**, expliquant et précisant ses tendances philosophiques, scientifiques et naturistes ainsi que sa venue aux doctrines végétaliennes ; puis après avoir émis ses souvenirs et ses pensées sur ce noble précurseur, elle nous fait l'offrande de ses propres écrits sur différents points du **Végétalisme**.

A l'encontre de **Butaud**, qui écrivait d'une façon toute ordinaire, toute familière, sans aucune recherche de style ou de littérature, **Victor Lorenc** s'exprime d'une manière **toute scientifique, en savant es-sciences naturelles qu'il**

était, cependant propre à être compris par tous ceux qui étudient ces questions d'alimentation dite naturelle et qui essaient de vivre d'après ces nouvelles formules du naturisme végétalien.

Maintenant, que dirons-nous de la doctrine végétalienne? Certes, elle émet bien des vérités, mais pourtant elle nous laisse par certains côtés, quelque peu sceptiques, car elle ne détient pas, croyons-nous, la vérité intégrale.

Nous avons connu des végétaliens et aspirants végétaliens qui n'ont pu (ou pas voulu - manque de volonté, de continuité, ou ce régime leur semblant par trop rigide) pour des raisons diverses poursuivre ce mode d'alimentation végétalienne, en ayant été fortement incommodés.

Hâtons-nous d'ajouter que ce n'est peut-être pas la faute de la doctrine elle-même mais plutôt le manque de préparation suffisant ; enfin, certains ont vécu et sont morts avec des maladies comme en sont atteints de vulgaires omnivores. Nous pensons que, pour ressentir vraiment, profondément les bienfaits du végétalisme, si toutefois ils sont réels, il faudrait au moins deux ou trois générations.

Somme toute, nous pensons que le végétalisme et ses dérivés naturistes possèdent leur raison d'être, susceptible d'être adoptée par certains tempéraments et caractères auxquels ce genre d'existence convient parfaitement, et en ce sens cette propagande particulière, cette vulgarisation d'un mode nouveau de vie à bases naturelles **n'est pas inutile**, mais seulement pour une fraction de l'humanité - et non pas pour le globe entier - et nous ajouterons, en compagnie d'**Ixigrec** ces quelques réflexions qui me semblent vraies et que je fait mienne :

" - L'erreur des deux camps opposés c'est d'affirmer comme **démontré** que tel régime actuel a les qualités qu'on lui prête, alors que seules de longues observations suivies sur des centaines de générations en permettraient la démonstration. Malheureusement, les fécondations hasardeuses et non interdites entre les abstinents et leurs adversaires ne permettront peut-être jamais de mesurer cette modification et de faire la part exacte des avantages ou des défauts de chaque système.

Un fait cependant reste acquis : l'abstinence n'est **jamais** une cause de dégénérescence, de maladie et de mort, tandis que l'usage des excitants en est souvent une. Que faut-il de plus pour prendre position ?

Remarquons qu'abstinents et non-abstinents commettent la même erreur sur les effets immédiats de leur régime. Croire qu'un régime peut transformer un homme est absurde. Je connais des fumeurs, mangeurs de viande, buveurs de vin et café très intelligents, d'un caractère égal, forts bons camarades et d'une grande bonté, et je connais des abstinents d'un caractère exécrable, à l'intelligence douteuse, à la sensiblité pachydermique. Les naturiens ne fraternisent d'ailleurs pas follement entre eux et ne se distinguent en rien, moralement, des autres camarades d'idée.

.....

La superbe résistance d'un non-abstinent ne prouve donc rien en faveur de la nicotine ou de l'alcool, pas plus que la maladie d'un végétalien ne milite contre ses concepts. Cela prouve tout simplement que le premier a une fameuse hérédité, une formule chimique cellulaire richement construite et que le second est la victime de ses ascendants. Mais l'inverse

est également vrai et cela devrait nous ramener à la prudence, dans l'attribution de certains phénomènes, à des causes qui ne sont pas les leurs. " (**Ixigrec, " L'En dehors ",** Paris-Orléans, mi-août 1930).

Je suis obligé de dire qu'Ixigrec commet une erreur en traitant de **naturiens** les promoteurs du végétalisme, lesquels sont plus exactement des **naturistes**, peut-être pourrait-on leur appliquer le qualificatif de **néo-naturiens**, car **Butaud, Sophie Z., Louis Rimbault**, etc, collaborèrent à l'excellente revue éclectique " **Le Néo-Naturien**", qui parut sous la direction de Henry Le Fèvre, de décembre 1921 à novembre 1925, dans laquelle toutes les conceptions sur la vie naturelle avaient accès.

Car nous avons connu et vécu un **mouvement naturien** qui prit naissance à Paris en 1894 sur l'initiative du dessinateur et publiciste Emile Gravelle, qui lança son journal illustré " **L' Etat Naturel - et la Part du Prolétaire dans la Civilisation ",** lequel fit sensation dans les milieux libertaires et journalistiques de l'époque et qui provoqua par la suite, pendant de longues années, de nombreuses controverses et polémiques dans le mouvement anarchiste mondial, en faveur en même temps que contre le **naturisme libertaire.**

Emile Gravelle considérait le végétarisme d'alors avec un sourire ironique et il le traitait d'excès de sensiblité à propos de la souffrance provoquée par la mort brutale des animaux. De plus, notre camarade Gravelle - ô horreur ! **anathème végétalien sur lui !** - fumait la pipe et la plupart de ses partisans fumaient également, non par servilité ou par esprit d'imitation, mais tout bonnement parce que cela leur plaisait; je crois même que certains ne dédaignaient point, à l'occasion, un petit verre d'alcool, non pas de cet alcool tord-boyaux que l'on consomme journellement chez le vulgaire bistrot, mais de cet alcool que les paysans distillent eux-mêmes et vous offrent quand vous vous trouvez à la campagne.

Or, donc, puisque les NATURIENS qui furent les premiers pionniers de la vie naturelle en France - à ma connaissance tout au moins - étaient des fumeurs et des omnivores, non pas impénitents mais tempérants, il va de soi qu'ils ne ressemblaient pas - au point de vue alimentaire, notamment - à nos végétaliens-naturistes d'aujourd'hui.

Et voilà pourquoi ces derniers ne sont pas et ne peuvent être - à moins de retirer toute valeur aux mots - DES NATURIENS, quoi qu'en puisse penser IXIGREC.

En vue d'une plus grande précision, déjà, dans le **Néo-Naturien** (mai 1922), j'ai noté quelques **Définitions** et je les reproduis ici :

" NATURIENS : partisans du retour de la Terre à l'état naturel (naturianisme) vers la nature intégrale - Omnivores, Matérialistes.

NEO-NATURIENS . Naturianisme libertaire (ou anarchisme teinté de naturisme). Adeptes de la vie simples, plutôt **tempérants** qu'**abstinents.** - Omnivores et à tendances végétariennes ; matérialistes et spiritualistes.

NATURISTES. Adeptes de la médecine naturelle sans remèdes pharmaceutiques ni opérations chirurgicales, **par les seuls agents naturels :** eau, air, terre, soleil, volonté, suggestion, magnétisme, etc. et ces adeptes sont : végétariens, végétaliens, fruitariens, kneippistes, matérialistes et spiritualistes de toutes tendances."

Ceci dit et compris, je ne crois pas trop m'avancer

en ajoutant que les NATURIENS, par la vulgarisation de leurs conceptions, ont donné naissance au végétarisme LIBERTAIRE (car les adeptes du végétarisme primitif furent, en grande partie, pris dans les milieux bourgeois et scientifiques) et, par la suite, à son successeur, le **végétalisme actuel;** et puis, il est arrivé aussi que des naturiens d'omnivores qu'ils étaient **ont évolué vers le végétalisme.** Quant aux naturiens qui n'ont pas évolué, ils sont restés **naturiens,** pensant qu'ils n'avaient aucune bonne raison (peut-être à tort, évidemment...) pour modifier leurs premières aspirations vers la vie simple et naturelle.

***

Une question, maintenant, se pose : est-ce que, par la réalisation de ces diverses conceptions naturistes, serons-nous aussi susceptibles d'arriver à créer une atmosphère d'entente fraternelle une franche camaraderie vraiment durable?

C'est, peut-être, encore une étude à faire...

En tout cas, une telle éventualité est à souhaiter.

Et l'avenir nous le dira.

Henri ZISLY.

***

Memento. - Aux publications déjà citées au début de cette étude il me faut ajouter :

1° " **Résumé de la Doctrine Végétalienne** ", par G.Butaud, Victor Lorenc et Jean Laboulais, suivi de **sa critique** par le docteur Hemmerdinger. Une excellente brochure à 3 francs, qui est en vente (ainsi que les divers volumes cités plus haut) au " **Végétalien** " S.Zaïkowska, 131, rue Saint Gratien, à Ermont (Seine et Oise), chèques postaux: S.Zaïkowska, Paris 1039-51.

2 ° " **Les Poisons Overtoniens** ", par Victor Lorenc et Jean Laboulais, préface du Dr. Legrain. Très intéressante étude scientifique et critique, avec figures, **sur les stupéfiants** (alcool, tabac, etc.), et leurs ravages sur la santé morale et physique de l'espèce humaine.

Une forte brochure (sans indication de prix, mais que l'on peut évaluer à 5 francs) aux Editions Médicales N.Maloine, 27, rue de l'Ecole de Médecine, Paris. En vente également au " **Végétalien** ", à Ermont. H.Z.

in LA VOIX LIBERTAIRE, n° 89, 90 et 91, des 7 novembre 1930, 15 novembre 1930 et 22 novembre 1930.

LES DANGERS DE LA SEROTHERAPIE

La mort récente, à Lubeck, d'enfants immunisés par le vaccin antituberculeux de Calmette, a de nouveau montré au public que ces expériences des médecins sont loin d'être inoffensives.

Le sérum préparé par le docteur Calmette de l'Institut Pasteur contenait des bacilles vivants de vaches.

246 enfants âgés de 1 à 10 jours l'absorbèrent dans leur nourriture. En mars, on commença l'emploi du sérum et, dès le 14 avril, des enfants commencèrent de mourir ; cependant, on continua l'usage du sérum jusqu'à la fin du mois. En mai, 8 enfants avaient déjà succombé et 23 étaient très malades. Finalement, on a constaté la mort de 71 enfants.

Le comité créé pour enquêter sur l'affaire accusa les médecins de négligence, comme c'est l'habitude quand de pareils scandales éclatent dans le domaine de la sérothérapie, mais un doute sur l'innocuité du sérum et sur son utilité s'était implanté dans les sphères médicales. L'Office national allemand de santé publique avait déjà émis un avertissement sur les dangers de la méthode. Le docteur Shlossmann, directeur de l'hôpital pour enfant de Dusseldorf, après des expériences faites sur des singes avec le sérum Calmette, avait décidé de le bannir de son hôpital. Il avait conclu que de bonnes conditions hygiéniques et de l'air pur suffisaient à amener l'immunisation contre la tuberculose et que, **peut-être** pour quelques cas, le sérum Calmette pouvait donner un résultat analogue. Les enthousiastes du sérum préférèrent l'assassinat des enfants par l'emploi d'un sérum douteux, au travail nécessité pour l'instauration de meilleures conditions hygiéniques.

Le professeur docteur Grotjahn (professeur d'hygiène sociale à l'Université de Berlin) déclare, à propos de la sérothérapie : " **J'accuse** les bactériologistes actuels, à cause de leur imprudence, de persuader les autorités et le public en général que les résultats de leurs expériences sont au point pour être employés sur des enfants sains. En ce qui concerne les enfants sains, que les médecins s'arrêtent! Ceci d'ailleurs ne se rapporte pas seulement au sérum Calmette, mais aussi à la vive propagande menée en faveur de la vaccination préventive contre la diphtérie, quoique de nombreux médecins la croient inutile, et que les statistiques qui semblent la soutenir soient très douteuses. "

L'inoculation par " toxine-antitoxine " a amené la mort de beaucoup d'enfants à Bundaberg (Queensland) en Australie, il y a trois ans. Pour cette raison, l'emploi de la " toxine-antitoxine " n'est plus permis au Queensland. L'année dernière, des cas isolés de mort ont eu lieu, mais il faut une grande hécatombe pour que le public se rende compte du danger des méthodes d'immunisation.

En 1929, une grande peur de la variole se répandit en Angleterre, à la suite de la présence de varioleux sur le navire **Tuscania.** De nombreux enfants et adultes se firent revacciner, et, durant des mois, les journaux quotidiens mentionnèrent des morts provoquées par l'encéphalite - suite de la vaccination. (Durant les 25 dernières années, il n'était mort en Angleterre que 88 enfants de moins de 5 ans de la variole, alors que 232 succombèrent à la suite de cette

revaccination). Le comité des médecins créé pour enquêter sur cette affaire n'a pu lui-même cacher ce fait que la vaccination est la cause de l'encéphalite, maladie qui produit une mortalité de 50 p. 100 et presque toujours ruine les facultés cérébrales ou cause l'épilepsie chez ceux qui ne meurent pas.

En Hollande, en janvier 1928, la vaccination obligatoire a été supprimée par suite de nombreux cas d'encéphalite, conséquence de la vaccination. Le problème se pose donc pour tous les pays et la Société des Nations a créé un Comité aux fins d'enquête, mais, comme de coutume, il ne se compose que de médecins. Quoique, à cause de leur éducation et de l'honneur de leur profession, on eût pu s'attendre à ce qu'ils soutinssent et défendissent l'usage de la vaccination, il se trouve cependant que les faits ont parlé si haut, qu'ils n'ont pu éviter de formuler des conclusions indiquant les dangers de la vaccination.

Il est certain que des maladies comme la variole ont diminué d'intensité, mais est-ce à cause de la vaccination qu'elles ont décru ? Une ville comme Leicester, avec 10 p. 100 d'enfants vaccinés a eu 355 cas de variole, dont 21 mortels, tandis que Liverpool avec 98 p.100 en a eu 7.001 avec 653 cas mortels. On trouve des résultats semblables quand on compare des pays comme par exemple, l'Angleterre et l'Inde ou l'Italie. Dans ces deux derniers pays, les varioleux sont en bïen plus grand nombre qu'en Angleterre. Pourquoi des maladies comme le typhus ont-elles disparu en Angleterre, alors qu'elles existent encore dans des pays où les conditions hygiéniques sont mauvaises ?

Ce sera certes un beau jour pour tout le monde que celui où les médecins cesseront de rechercher des antitoxines et s'adresseront directement aux vrais immunisants : l'air pur, une nourriture convenable, l'exercice corporel et l'abstention du travail trop fatigant !

SATANINO.

(**Traduit de L'Espéranto**) **Extrait de "L'en-dehors",** n° 200-201, 15 février 1931.

in LA VOIX LIBERTAIRE , n°107, 14 mars 1931.

" Lorsque la nature n'était pas réellement dominée, l'image de sa non-domination suscitait la terreur ; d'où la prédilection longtemps surprenante pour les agencements symétriques de la nature ".

(Adorno, Théorie esthétique).

COMMENT CHOISIR SA FEMME ?

LA LIGNE BRISEE DE LA RESPONSABILITE FEMININE.

L'erreur est humaine, mais il est une erreur envers la femme qui ne se paie pas de ces mots, c'est celle qui consiste, pour l'homme, à ne pas connaître le désordre humoral (le déséquilibre psychique, pour certaines femmes) qui résulte du phénomène de la menstruation et être renseigné sur les signes réels de virginité.

La menstruation, chez la femme primitive, est rudimentaire ou inexistante ; cela tient, probablement, à une alimentation naturelle, pure de toutes compromissions commerciales ou industrielles, exemptes de gourmandises homicides et surtout d'arrosages, alcoolisés ou fermentés, **pour lesquels aucune femme n'est faite.** Plus le compte d'impuretés, ingérées par la femme est grand et plus les règles seront sanglantes et abondantes. Le foetus n'ayant probablement pas à subir de contacts impurs, les règles se continuent assez fréquemment chez des femmes enceintes qui, consciemment ou inconsciemment, se conduisent mal avec leur vie. Chez les femmes végétaliennes, c'est-à-dire nourries des seuls végétaux comestibles, les règles ne seront plus ni douloureuses, ni étendues ; certaines d'entre ces femmes nous apprennent que la menstruation passe comme inaperçue ou presque.

Il devient logique, d'après l'expérience végétalienne, de constater que, si des femmes vont jusqu'à des situations de demi-folie, jusqu'à des états de violence, d'irresponsabilité, jusqu'au délit, au moment de la menstruation, c'est qu'elles ont accumulé en elle les éléments de telles manifestations. La femme ne doit pas, un seul instant, oublier que sa fonction est d'enfanter et qu'elle doit préserver la vie qu'elle portera, en son sang, des outrages d'une alimentation sanglante, malade bien souvent, réclamant le sacrifice des maternités animales aussi sensibles, aussi utiles, dans la Nature, que la sienne. On ne conçoit pas facilement, aussi vorace serait-on de la chair animale, qu'on puisse faire de la vie avec du cadavre en décomposition, avec de la maladie, de la morbidité, de la virulence, dont on cache l'odeur de mort sous des sauces qui vous feraient manger un enfant !

Un enfant fait de fromages puants, de crèmes empoisonneuses, de beurres et de graisses frelatés, de poivre, de moutarde, de vinaigre, de café, de vinasse, d'alcool, de médicaments et nicotisé jusqu'aux moelles par papa (?) et maman (?) tabagistes, c'est la pire chose dont on peut menacer l'avenir du foyer et de la race.

Avoir des règles, purificatrices d'une telle accumulation d'éléments dissolvateurs de la chair, dans la douleur et même jusqu'aux affres du désespoir, c'est payer une dette tout simplement !

Malgré que la peine suive la gravité du délit, dans le phénomène de menstruation, il importe de savoir mettre, à son compte, ce qu'il lui revient exactement et ce sera, par cela, qu'on pourra s'expliquer certaines situations,

compromettant dangereusement une union la mieux établie ou la paix d'un foyer le plus favorisé.

(...)

in " Comment choisir sa femme ? ", L.Rimbault, novembre 1932.

Nous reproduisons seulement une partie du texte de Rimbault, pour signaler sa thèse sur l'absence de menstrues chez la femme crudivore, thèse qui est celle de Shelton et de l'Ecole hygiéniste. (ndr)

" L'homme se classe parmi les frugivores. Il n'est ni carnivore, ni granivore (pain, céréales)".

" L'homme est donc constitué pour se nourrir de fruits, légumes et de noix diverses".

" Ce fut l'avènement du feu et son usage pour la cuisson qui déséquilibrèrent tous les processus nutritifs de l'homme ".

(A.Mosséri, La nourriture idéale).

" La nourriture humaine devrait comprendre des cellules vivantes seulement, les aliments cuits étant la principale cause de toutes les maladies chez l'homme ".

" C'est le pire des crimes d'accoutumer le nouveau-né aux aliments cuits ".

" Les diverses méthodes utilisées par l'homme pour détruire et pour dégrader les matériaux crus pleinement équilibrés prescrits par la Nature pour le déroulement normal de son organisme, sont incroyables : l'homme a inventé dans ce but des usines diaboliques, des fours, des fourneaux et des cuisinières. Chaque dégradation dans la qualité des aliments naturels est suivie d'une dégradation correspondante dans l'organisme humain ".

" Les aliments cuits produisent une grande variété de poisons entassés dans l'organisme humain avec le temps dans ses différentes parties, telles que les parois des veines et des capillaires, entre les jointures, etc. ".

" Les organes du nouveau-né sont adaptés à la composition des aliments crus uniquement... Durant les premières années, il mène un combat terrible contre les aliments cuits par les nombreuses maladies qui viennent l'affliger. Il ne tombera jamais malade si on lui fournit les éléments nutritifs naturels ".

(A.T.Hovanessian, Le crudivorisme, cité par Mosséri).

Les 4 articles qui suivent sont tirés de l'**Encyclopédie Anarchiste** de Sébastien Faure, parue en 1934.

*

NATURIANISME , n.m. (du latin natura). Le naturianisme prit naissance à Paris, en 1894, sur l'initiative hardie du peintre dessinateur Emile Gravelle, philosophe et sociologue à sa façon, par la publication de son journal illustré, orné de dessins suggestifs, portant en titre : " L'Etat naturel - et la part du prolétaire dans la civilisation". Ce journal fit l'objet d'une certaine curiosité à l'époque et, en même temps, vertement critiqué par des journalistes de toutes opinions ; il donna lieu, par la suite, à de nombreuses polémiques, notamment dans la presse anarchiste d' Europe et d'Amérique Nord et Sud, car cette nouvelle conception de l'existence des individus venait renverser complètement les théories établies, les doctrines assises, les thèses définitivement stabilisées.

Que demandaient, que réclamaient les partisans du retour à l'état naturel de la Terre, à la vie naturelle, et non pas du retour de l'humanité à **l'état primitif,** comme l'affirmaient ou l'insinuaient certains adversaires déloyaux ou incompréhensifs ? Dans " l'Etat naturel " (n° 1, juillet 1894), Emile Gravelle supposait l'homme primitif, heureux de vivre en liberté, en abondance alimentaire, en robustesse, mis en présence de quatre civilisés-types leur manifestant sa stupéfaction de les voir si grotesques et si délabrés, et leur disant :

" **Au mineur** : Pourquoi ces traces noires sur ton visage blême, cette maigreur et cet affaissement de tout ton être ? - Réponse : Je passe ma vie dans les entrailles de la terre, à 150 mètres au-dessous du sol pour extraire le noir charbon qui sert à l'industrie. On respire là une atmosphère d'acide carbonique et sulfurique ; je gagne juste de quoi vivre misérablement et un coup de grisou termine mon existence.

" **A l'ouvrier** : Et toi, l'homme au visage livide, pourquoi n'as-tu ni dents ni cheveux ? - Réponse : Moi, j'avais encore dents et cheveux il y a un an encore, me trouvant sans travail, je suis entré dans une fabrique de **minium**, de ce minium indispensable pour protéger le fer de la rouille. Pendant six semaines, j'ai manipulé le mercure qui est à la base de cette substance et cela a suffi pour carier mes os et corrompre mon sang. On m'a donné en échange, quarante sous par jour de travail.

" **A l'homme des champs** : Pourquoi parais-tu si cassé, si fatigué et pourquoi tes mains sont-elles rudes et crevassées? - Réponse : Ma vie est rude . Toujours courbé sur la terre, je défriche, je laboure, je sème et je moissonne. Je donne au monde le froment qui fait le pain blanc, mais de ce pain je ne mange jamais. Le mien est noir, car c'est le pain de seigle. Je vends ce que je récolte car il faut payer l'impôt.

" **A l'employé** : Comment se fait-il qu'avec des membres aussi grèles, tu aies le visage si bouffi et le ventre si ballonné? - Réponse : mon existence tient sur un rond de cuir. Toujours assis, ma main seule agit, mes autres membres ne prennent aucun exercice. Je suis envahi par la graisse malsaine et la bile que sécrète mon foie devenu monstrueux par cette inaction.

" Puis cet homme primitif concluait ses questions par cette affligeante réponse, remplie de surprise : " Eh bien ! mes petits-enfants, si c'est là ce que vous donne le Progrès...! "

Somme toute, sur quels fondements reposaient cette nouvelle méthode vivre d'après la nature elle-même ? Sur quelles données scientifiques ou naturelles s'appuyait cette conception d'un âge d'or que ses partisans cherchaient ardemment à faire revivre en admettant qu'il eût jamais existé ? Tout simplement sur celles-ci rédigées sous ce titre " Notre Base " et parues dans " L'Etat naturel " de juillet 1897:

" A l'état naturel, toutes les régions fertiles de la Terre possédant une faune et une flore originaires, abondantes et variées, et la statistique ayant établi le chiffre de superficie et de population des pays connus, nous affirmons : que la misère n'est pas d'ordre fatal, que la seule production naturelle du sol établit l'abondance; que la santé est la condition assurée de la vie ; que les maux physiques (épidémies, infirmités et difformités) sont l'oeuvre de la civilisation ; que les fléaux, dits naturels (avalanches, éboulements, inondations, sécheresse) sont la conséquence des atteintes portées par l'homme à la nature ; qu'il n' y a pas d'intempéries mais des mouvements atmosphériques tous favorables ; que la science n'est que présomption ; que la création de l'artificiel a déterminé le sentiment de propriété ; que le commerce ou spéculation sur l'artificiel a engendré l'intérêt, dépravé l'individu et OUVERT LA LUTTE ; que le Progrès matériel est le fruit de l'esclavage ; que les institutions et conditions sociales sont en antagonisme avec les lois de la physiologie humaine; que la prostitution n'existe pas dans l'état naturel ; qu'il n'y a ni bons ni mauvais instincts chez l'homme, mais simplement contrariété ou satisfaction des instincts ; que l'Humanité recherche le bonheur, c'est-à-dire l'Harmonie et que l'harmonie pour l'humanité réside en la nature. "

Ces déclarations étaient signées par les " **Naturiens propagandistes** ", notamment, Emile Gravelle, H.Beaulieu, Paul Paillette, H.Zisly, Spirus-Gay, etc. Suit, dans ce même numéro, une " **démonstration** "de chacune de ces affirmations qu'il serait trop long de reproduire ici, la place nous étant limitée.

L'apparition de " L'Etat naturel ", suivie d'autres publications, donna naissance à divers " **groupes naturiens**", tant à Paris qu'en province, dont l'existence fut plus ou moins éphémère, lesquelles cependant engendrèrent une certaine agitation naturienne ; il fut même, un moment, question de réaliser l'idéal naturien sous la forme d'une colonie en France, un propriétaire du Cantal ayant fait le don d'un terrain favorable à ce dessein ; mais, par la suite, le dit propriétaire étant revenu sur sa parole, ce projet fut abandonné.

A l'heure actuelle, ce mouvement de vie simple, conforme aux lois naturelles, continue d'avoir des partisans ainsi que des propagandistes qui, de 1921 à 1925, se retrouvèrent aux côtés de Henry Le Fèvre qui dirigea, pendant ces quelques années, la revue éclectique des conceptions naturiennes et néo-naturiennes, revue titrée " **Le Néo-Naturien** ". Depuis cette époque, au siège de cette revue (Les Versennes à Parthenay, Deux-Sèvres), a été édifié un centre d'études et d'expériences néo-naturiennes et naturocratiques, possédant de nombreux documents importants en vue de l'analyse de toutes ces questions.

Maintenant, il se pourrait fort bien que les concepts modernes de tendance à un retour à la nature : **Végétalisme, nudisme, naturisme**, fussent issus des premières manifestations naturiennes, les **naturiens** faisant figure de pionniers, de précurseurs.

N'oublions pas, non plus, d'ajouter que les naturiens étaient - et sont toujours - au point de vue alimentaire, des **omnivores**, et plutôt **végétariens** durant la saison estivale.

BIBLIOGRAPHIE : - Des journaux : L'Etat naturel, Emile Gravelle, plusieurs numéros, 1894-98 ; Le Sauvage, du même (1898), tous deux illustrés. Le Naturien, Honoré Bigot, plusieurs numéros, 1898. L'Age d'or, Alf. Marné, 1900. - L'Ordre Naturel, 1905, Henri Zisly. - Des brochures : En conquête vers l'état naturel, Henri Zisly (1899) ; Voyage au beau pays de Naturia, Henri Zisly (1900) ; La conception libertaire naturienne, Henri Beylie et Henri Zisly (1901); - Le naturisme libertaire devant la civilisation, Tchandala (1903). - Rapport sur le mouvement naturien, Henri Zisly (1901). - Aux " Artistes " naturiens, Emile Gravelle. - La vie naturelle, Octave Guidu (1908).- Résumé du naturisme libertaire, Henri Zisly (1907), en langue tchèque, à Prague, Bohême. Divers feuillets de Paul Paillette : Les Enfants de la Nature, Ce que pense un enfant de la nature; Normalement, etc...- La conception du naturisme libertaire, Henri Zisly, (1919) à Alexandrie (Egypte). - Naturisme pratique dans la civilisation, Henri Zisly (1928) ; Panoramas célestes, Henri Zisly (1929).

Des revues : La vie naturelle, dirigée par Henri Zisly depuis 1907, en cours de publication. Le néo-naturien, sous la direction de Henry Le Fèvre, importante revue de documents mondiaux, 1921 à 1925, à Parthenay (Deux-Sèvres). - Un volume : Civilisation et naturianisme, par Auguste Trousset (1905).

Terminons en disant que le terme " naturien " fut créé par Emile Gravelle.

Henri ZISLY.

NATURIANISME (NEO) : Défini aujourd'hui comme une conception philosophique et sociale, basée sur la vie naturelle, dans le sens le plus tolérant du mot, le néo-naturianisme est étymologiquement récent, et théoriquement plus jeune encore.

Comme le naturianisme d'Emile Gravelle - dont il dérive- il est d'origine et d'essence libertaires. En tant que locution, ce néologisme fut créé et employé par Henri Zisly, dans son périodique La Vie naturelle (n°5, déc. 1911), lequel créa aussi les termes " libertaires naturiens " en 1900 et " libertaires anti-scientifiques " (Vie naturelle, 1907).

Cependant les bases du néo-naturianisme étaient à définir, les principes à formuler, et les néo-naturiens de l'époque - peu ou pas différents des naturiens - semblent n'avoir pas voulu s'y soumettre ni s'y adonner, comme la déclaration suivante paraît vouloir l'indiquer, pour l'histoire de ce mouvement : " Nous expliquons les gestes naturels, mais nous n'établissons ni une théorie, ni un système, car nous vulgarisons en même temps toutes tendances vers une vie naturelle ; Naturianisme, Vie simple, Néo-Naturianisme ou Naturianisme libertaire, Vie nomade, Naturianisme égalitaire, Sauvagisme, Végétarisme, Fruitarisme, Antivivisectionnisme, Culture physique, etc... Nous sommes Néo-Naturiens, c'est-à-dire des anti-sectaires enregistrant tout mouvement se manifestant vers une vie harmonieuse et anti-artificielle, et nous mêlant parfois, si nous le jugeons utile, aux événements sociaux d'actualité. Si nous sommes scientifiques de part notre étude des lois naturelles, nous sommes anti-scientifiques en ce sens que nous condamnons l'industrialisme obligatoire et collectif, contraire à une existence libre et heureuse" (Zisly, La Vie naturelle, n°5, déc. 1911).

A noter que cette déclaration ne répudie plus le végétarisme, alors que le naturianisme d'antan comportait des déclarations anti-végétariennes.

Il faut attendre l'année 1920 pour voir se créer un mouvement néo-naturien. Jusqu'à cette époque, le néo-naturianisme fait peu parler de lui, le naturianisme ayant davantage influencé et laissé dans les milieux libertaires des traces plus certaines.

En effet, fin d'année 1919, dans la petite commune de Châtillon-sur-Tonet, voit se fonder le Néo-Naturien, revue qui arborait fièrement sur son frontispice, la devise "Beauté-liberté ", " Art-Nature " ; elle avait groupé une collaboration éclectique et répandait les différentes conceptions de la vie naturelle.

Parmi ses collaborateurs parisiens, figuraient les pionniers du végétalisme alors naissant : G.Butaud, S. Zaïkowska et L.Rimbault, Henri Zisly, vétéran du naturianisme, Gérard de Lacaze-Duthiers, créateur de l'Artistocratie; Aug. Trousset, auteur de " Civilisation et Naturianisme ", des végétariens, etc...

Le Néo-Naturien par sa tenue, par ses informations provenant des cinq parties du monde, puis par ses travaux - dans lesquels le néo-naturianisme fut développé et créé théoriquement - devint la revue mondiale du néo-naturianisme; c'est de cet organe que devaient partir également les premières idées naturocratiques, tentatives de vulgarisation de l'étude naturographique et l'embryon d'une Internationale naturophile.

Le néo-naturianisme sut rester éclectique et tolérant, et son organe contribua largement à répandre le végétalisme. Comme le naturianisme, il est anti-scientifique, mais, à l'encontre de ce dernier, il possède peu de théoriciens. Le néo-naturianisme n'est pas mystique, il n' a pas de règles de vie monastique, pas de religiosité, il porte en ses formes, en sa façon de s'exprimer, une certaine jovialité, qu'il hérita du naturianisme. Comme lui, il n'est pas puritaniste, il échappa aux momifications où certains mouvements végétarianistes et naturistes, sous l'influence de principes - pour la plupart - d'origine anglo-saxonne se réfugièrent dans une sorte d'anabiose.

Il a encore sur lui les empreintes du gavrochisme et de la bohème, où son enfance s'ébaucha parmi les novateurs parisiens, avec l'artiste Em. Gravelle, le chansonnier montmartrois et rabelaisien Paul Paillette, Beylie, Tchandala, Bonnery, Fouques jeune ; puis plus tard Aug. Trousset .

Il n'existe pas de mystique naturianiste. Le néo-naturianisme est éclectique dans ses principes comme dans ses applications ; pas d'exclusivisme alimentaire, végétaliste ou autres, pas de dogmes, pas d'absolutisme. Il fait sien tout ce qui peut constituer la vie des hommes hors des villes infernales, parmi les bois, les plaines, les rivières et les côtes : il admet la pêche, la chasse, les cultures simples, l'agriculture. La vie au grand air, le camping, la liberté sont ses assises.

Protecteur de la forêt, du fruit, des végétaux sauvages, des oiseaux insectivores, il combat le déboisement, la pollution de l'air et des cours d'eau.

Dans la famille naturophile, il fait bon voisinage avec le végétalisme, le fruitarisme et le naturocratisme.

Dans la grande famille libertaire, il lutte fraternellement aux côtés des autres tendances.

Le néo-naturianisme est un réactif contre notre époque de décadence et de dégénérescence, contre la vie de laideur que crée notre société industrialiste standardisée, taylorisée, où l'individu est broyé.

A la ville tentaculaire, au luxe insolent, au mensonge, à la chimie meurtrière, à la vie artificielle, aux forces du mal et de la contrainte, le néo-naturianisme oppose son principe de vie " la liberté dans la Nature ".

Henry LE FEVRE .

VEGETALISME : n.m. (rad. végétal). Le Végétalisme n'est qu'une subdivision du Végétarisme qui a un sens plus large. Le mot " végétarisme " signifie simplement " vigoureux", sans indiquer plus spécialement ce que l'on doit manger, mais assurant que ce que l'on consomme est " revigorant". Le végétarisme comprend trois subdivisions principales, dont les noms indiquent déjà le régime : 1) Ovo-lacto-végétarisme ; 2) Végétalisme ; 3) Fruitarisme.

Le végétalien consomme : 1) les feuilles vertes, tendres, non acides, cultivées (et certaines espèces, connues comme comestibles, sauvages), crues et cuites. On peut citer comme feuilles comestibles rustiques : le pissenlit, la mâche, la lampsane, le salsifis, le laisseron, le laiteron, la chatrure (laitue sauvage), la renoncule ficaire, le lamier ou ortie blanche, la stellaire ou mouron-des-oiseaux, etc...Les feuilles notoirement acides à éviter sont : la rhubarbe, l'oseille, le pourpier. 2) les racines et les tubercules, comme les carottes, les radis avec leurs feuilles, les céleri -raves, les navets, le rutabaga, la betterave, la pomme de terre, le topinambour, etc...

La pomme de terre est consommée principalement cuite. c'est un aliment composé essentiellement d'amidon, qui se digère plus facilement cuit. Les autres racines et les topinambours sont consommés en petites quantités, coupés finement, avec de la salade, de préférence crues.

Les feuilles et les racines, consommées crues, nous apportent des sels alcalins. Elles sont acidifiantes quand elles sont cuites, car la cuisson ne fait perdre aucun élément acidifiant, tandis que les sels alcalins très solubles, s'en vont dans l'eau de cuisson. On pourrait conseiller d'employer l'eau de cuisson comme soupe, mais dans ce cas il y a surcharge de sels, ce qui fatigue les reins et occasionne la constipation. Mais la feuille a un double rôle à jouer a) comme aliment hautement minéralisateur ; b) par sa richesse en albumine " complexe " . Le végétalien consomme donc la feuille verte non-acide cuite, mais en ayant soin de rejeter l'eau de cuisson.

3) Les fruits bien sûr, non acides autant que possible crus. Les fruits acides à éviter sont : le citron, l'orange, la groseille en grappes, les olives vertes, la tomate. Le végétalien fait abstinence de 1) la chair des animaux (viandes, poissons, coquillages, etc...) ; 2) des produits de l'animal (femelle) destinés à nourrir ses petits, comme le lait et les oeufs.

La chair des animaux (aliment cadavérique) est tout à fait impropre à l'alimentation humaine. L'homme possède un tube digestif trop long pour la viande, aliment appelé par V.Lorenc " ouvert ," , car ses cellules ne sont pas entourées de membrane cellulosique, aliment qui se digère vite dans sa partie supérieure, laissant la partie inférieure sans emploi. Les glandes, chez les animaux carnivores, sécrètent la quantité d'ammoniac suffisante pour neutraliser les poisons (ptomaïnes). L'homme n' a pas ce moyen de défense.

Il y a d'ailleurs peu de personnes qui adoptent de leur propre gré un régime exclusivement de viandes, ou des oeufs, ou du lait. Ceux qui, comme les Esquimaux, refoulés vers l'extrême-nord par suite de guerres avec les Indiens, sont réduits à se nourrir de la viande, ont découvert qu'en mangeant les crottes des rennes ils y trouvent des restes non digérés de lichens, qui leur apportent,
des sels et de la cellulose si utile pour diviser les matières dans l'intestin humain. La plupart des hommes consomment, en même temps que de la viande, des légumes et des fruits.

3) Le végétalien ne fait pas usage de sucre industriel, appelé par le Dr. Carton " aliment meurtrier ". Le sucre industriel, aliment mort, brutal, incomplet, désorganise le fonctionnement de tous nos organes (lire : Sucre industriel et plante sucrée de V.Lorenc).

4) Le végétalien préfère l'arôme naturel des fruits et légumes aux épices de toutes sortes.

5) La boisson naturelle du végétalien est l'eau naturelle, pas bouillie. Toutes les boissons fermentées, ainsi que le café, le thé, le chocolat constituent avec la nicotine du tabac et la cocaïne, la morphine, etc...le groupe des alcaloïdes appelés par V.Lorenc " poisons overtoniens ", du nom du biologiste Overton qui a découvert, presque en même temps que H.Meyer, que leur pénétration dans le système nerveux est fonction d'une propriété physique de double solubilité dans l'eau (respectivement dans le plasma sanguin) et dans les graisses (c'est-à-dire dans les lopoïdes, graisses phosphorées qui sont une des parties constituantes de toutes les cellules végétales et animales).

Le régime végétalien est séduisant, éthique, esthétique, même socialement incontestablement libérateur par ses conséquences, car il permet à l'individu de vivre en Robinson à l'écart de la vie des civilisés ou soutenir la lutte avec le capitaliste plus longtemps, par exemple dans le cas d'une grève, et... Mais il est toutefois légitime de se demander si ce régime satisfait aux besoins de l'organisme ?

Dans l'ordre d'importance, l'organisme humain a besoin: d'albumine, des matières hydro-carbonées (amidons, sucres), des sels minéraux, des vitamines, de la cellulose, de la graisse, de l'eau.

Supposons un régime composé uniquement de feuilles.

" La feuille de la plante est riche en cellules vivantes, fonctionnant d'une manière active. Sauf quelques rares exceptions, elles ne contiennent que peu d'aliments de réserve. La feuille est le laboratoire de la plante. Son pigment vert, la chlorophyle, lui permet d'utiliser l'énergie de la lumière solaire. A partir de l'acide carbonique qu'elle absorbe de l'air et à partir de l'eau et de sels minéraux tirés du sol, la feuille construit l'albumine, le sucre et la graisse. Ces matières sont utilisées soit pour permettre la croissance du tissu de la plante, soit pour constituer des réserves dans les graines, tubercules ou autres organes. La surface de la feuille est une mosaïque de cellules vivantes. Elle contient toutes les substances nécessaires à l'alimentation des cellules animales. La feuille est au point de vue qualitatif un aliment complet. " (Mac Collum : The Newer Knowledge of Nutrition, p.137).

La feuille apporte en quantité suffisante de l'albumine complexe, ce qui permet au végétalien d'écarter de sa consommation la viande, les oeufs et le lait. On sait aujourd'hui, par l'anayse et par les expériences biochimiques (Mac Collum) sur les animaux, que l'albumine ordinaire ne peut pas former de l'albumine animale. La molécule d'albumine est très grande et d'une structure compliquée, elle se compose d'un certain nombre d'acides aminés, parmi lesquels la tryptophane, la lysine, la tyrosine et la cystine sont indispensables pour reconstruire l'albumine animale. Nous appelons " complexe " l'albumine qui possède en quantité suffisante ces acides aminés indispensables. D'ailleurs le besoin total d'albumine (ordinaire à complexe) est moins grand pour le végétalien, dont l'alimentation est en général alcaline, que pour le mangeur de viande et de pâtes cuites. Les expériences du Dr. Hindhede au Danemark, du Dr. Roese en Allemagne, et des végétaliens français ont démontré que le minimum nécessaire d'albumine varie selon l'alcalinité du régime. Avec un régime végétalien bien conduit, quarante grammes d'albumine suffisent. La feuille est très riche en sels minéraux. Un régime exclusif de feuilles vertes serait même dangereux par excès des sels. La cellulose y est en abondance et les vitamines au complet (A, B, C, D, E). Mais l'absence des sucres et de l'amidon qui se concentrent dans les racines, tubercules et fruits rend cette diète impraticable.

Un régime composé exclusivement des racines et des tubercules nous fournirait en abondance l'aliment de réserve (amidon et sucre), des sels, de la cellulose, de la graisse, mais la série des vitamines ne se trouverait pas complète et il y aurait manque d'albumine complexe. Il serait impossible de composer un menu synthétique avec des racines et des tubercules seuls.

Un régime exclusif de fruits nous fournirait des sucres en excès (danger de diabète), de la cellulose, des graisses en abondance, certaines vitamines, mais les sels ne se trouveraient pas au complet (manque de fer et de chaux) et l'albumine complexe en quantité presque nulle.

La combinaison des feuilles, des racines, des tubercules et des fruits permet de composer un repas synthétique, satisfaisant à tous les besoins de l'organisme, ayant un débit régulier qui, contrairement à la viande, utilise toute la longueur du tube digestif. A l'aube de la civilisation, c'était certainement le régime de l'homme primitif. Sa constitution n'indique-t-elle pas qu'il n'est pas fait pour manger ses " frères inférieurs ", les animaux. Il ne court pas assez vite pour atteindre le gibier (il a fallu l'invention du fusil ou tout au moins d'un arc et des flêches), il n' a ni griffes, ni dents assez fortes pour dépecer l'animal et le broyer avec les os, comme fait le tigre et le chat. Il est doué d'une sensibilité nerveuse qui se développe toujours, ce qui lui permet de posséder sa qualité " d'homme", tandis que ses mains industrieuses seules n'en feraient qu'une brute enrichie. Selon A. de Mostillet, chez les premiers hommes il n' y a pas traces d'industrie avec de l'os des animaux. Et les légendes anciennes ne nous transportent-elles pas à l'âge d'or où " les bêtes parlaient ", c'est-à-dire qu'elles pouvaient se faire comprendre par l'homme qui ne parlaient pas encore et vivaient avec lui en paix. Il n'y a rien d'extraordinaire à ce que, dans les couches géologiques,

des ossements humains se trouvent à proximité des ossements d'animaux. Ils étaient tous mortels...Ils pouvaient quelquefois être en lutte...mais la présence d'un squelette animal dans le voisinage d'un squelette d'homme ne prouve nullement qu'il ait été mangé par ce dernier. Mais sous l'influence de diverses circonstances, comme la variabilité du climat qui s'accuse de plus en plus et aussi de l'industrialisation progressive du milieu, l'homme s'est habitué à l'alimentation carnée et à son inévitable cortège d'épices, d'acides et de boissons fermentées. Allez donc offrir à un homme dont le palais est brûlé par des sauces sucrées, vinaigrées, alcoolisées, épicées un repas naturel composé de feuilles, de racines et de fruits. Aussi, pour rendre ce régime moins " héroïque ", les colons du Milieu Libre de Bascon (près de Château-Thierry, Aisne), fondé par G.Butaud, en 1920, ont réussi à présenter ces aliments naturels, revigorants sous forme d'un plat excitant, fort agréable au goût que nous appellerons " La Basconnaise " . Voici sa formule :

Pour un poids total de 300 grammes (quantité moyenne pour une personne) : 1) 1/10 du poids total, soit 30 grammes de racines et tubercules crus (carottes, betteraves, topinambours, pommes de terre, navets, céleris-raves, radis avec les feuilles), coupés finement au couteau, ou rapés dans une machine à râper le gruyère ; 2) 4 fois autant de feuilles vertes que de racines, donc 120 grammes (dont 1/3 de choux et 2/3 de salades diverses, cultivées et sauvages) ; 3) Autant de pommes de terre cuites que de verdure, donc 120 grammes ; 4) 24 grammes d'huile d'arachide et 1 gramme de sel de cuisine ; 5) on peut ajouter 5 grammes d'oignon, un peu de persil, du cerfeuil et du fenouil. Les pommes de terre sont cuites en robe des champs. Il faut enlever la pelure.

Il est utile de consommer très peu de pain et d'ajouter à la Basconnaise une cuillerée de thé trempé dans l'eau salée au moins deux jours auparavant. Il faut mastiquer soigneusement, comme le reste d'ailleurs. On peut ajouter à la Basconnaise des haricots cuits, des châtaignes cuites. Il vaut mieux consommer les plats cuisinés séparément, pour faciliter la mastication et par raisons gustatives.

Les racines et les tubercules sont nettoyés à l'eau avec l'aide d'une brosse mais le topinambour demande à être pelé.

Les fruits sont mangés séparément, indifféremment à la fin ou au commencement du repas. L'argument de ceux qui préconisent de consommer les fruits les premiers, afin d'alcaliniser les humeurs, vaut pour ceux qui ont une alimentation acide ou acidifiante, cet argument n' a pas de valeur pour le consommateur de Basconnaise.

La composition de la Basconnaise varie avec les saisons. Mais, en chaque saison, on peut composer ce plat de façon à ce qu'il soit varié. On sait aujourd'hui que la vie est caractérisée par des processus chimiques simples, rapides et dûs en grande partie à des ferments et des sels minéraux qui jouent le rôle de catalyseurs. L'organisme humain a besoin d'une foule d'éléments, des sels minéraux en petite quantité et qui sont quelquefois rares chez les plantes. Il est facile à comprendre que nous trouverons d'autant plus aisément tous les principes nécessaires à la vie que notre alimentation sera plus variée.

La Basconnaise est un plat synthétique ; il renferme les albumines, les amidons, les sucres, les sels, les vitamines, la cellulose et l'eau. Elle permet l'individualisation d'un régime. Dans une collectivité, comme par exemple une colonie libre ou un foyer végétalien, chacun, étant son propre cuisinier, peut choisir pour la confection de sa salade mixte les éléments qui lui plaisent ou qui sont favorables à sa santé ou pour satisfaire à l'exigence de l'adaptation progressive à un régime nouveau. Au point de vue pédagogique, quel merveilleux centre d'intérêt que la confection d'une Basconnaise ; elle éveille la curiosité de l'enfant et l'initie aux sciences physiques et naturelles.

Le régime végétalien a aujourd'hui de nombreux adeptes. Les foyers végétaliens servent journellement des centaines de repas. Le premier foyer, 40 rue Mathis, en plein quartier de la Villette, fut fondé par G.Butaud en 1924. Bientôt, grâce à l'initiative de J. Demarquette, d'autres foyers surgirent (la Source ; Pythagore); ces derniers, avec le succès, ont perdu leur pureté théorique du début, mais ils avaient pris naissance avec le titre de foyer végétalien. La Basconnaise est servie dans de nombreux restaurants végétariens, quelquefois appelée autrement : " hors-d'oeuvre", " salade composite ", etc...Rimbault et son école à Luynes (près de Tours), font une active propagande autour d'une Basconnaise " d'infinie variété " tendant à la panacée. Il présente son invention à la lumière de théories originales, mais souvent outrancières. Phusis (" La chute de l'humanité", " Rajeunir ") nous conseille, sans sourire, de nous nourrir de l'azote de l'air, de kakis et de salades blanchies, jaunies dans la cave. A ce compte, paraît-il, entre autres miracles, l'émail des dents se refait.

Plus modestes et plus sobres en promesses sont quelques documents publiés par Le Végétalien, 131 rue de Saint Gratien, Ermont (S-et-O). (L'individualisme conduit au Robinsonnisme; Le Végatalisme permet le Communisme, par G.Butaud ; Victor Lorenc et sa contribution au Naturisme, par S.Zaïkowska; Résumé de la doctrine, G.Butaud, V.Lorenc et Jean Laboulais, et sa critique, par le Dr. Hemmerdinger). - Crudivégatalisme (G.Butaud); Réponse à l'enquête sur le Végétalisme (V.Lorenc).- Sucre industriel ou plante sucrée ? (V.Lorenc).- Aux Editions Maloine : Les Poisons Overtoniens (V.Lorenc et J.Laboulais), etc...

Un travail sérieux a été fait par la Société Naturiste Française (48 rue Picard, à Brevannes, S-et-O) en éditant la série des nombreux ouvrages du Dr. Carton, dans lesquels nous avons puisés souvent. (Traité d'alimentation, Les trois aliments meurtriers, Enseignements naturistes, etc...)

Le Dr Carton nous recommande de procéder avec prudence, car l'homme qui a l'appareil digestif du singe crudivégétalien n' ayant jamais pu s'adapter à l'alimentation cadavérique de la Hyène, offert par la civilisation, a souvent la santé si délabrée que son organisme ne peut plus faire les frais d'une nouvelle adaptation vers le régime naturel, le régime crudivégétalien.

Sophie ZAIKOWSKA.

F R U G I V O R E

adj. (du latin **fruges**, fruit, et **vorare**, manger), qui mange des fruits, qui se nourrit de fruits ; par extension: qui consomme uniquement des fruits à l'exclusion de tout autre aliment. FRUGIVORISME, théorie ou système basé sur la croyance que l'alimentation exclusivement fruitarienne convient à l'humanité.

La découverte des vitamines (ou plutôt la découverte du rôle important joué par les vitamines dans la nutrition de l'organisme humain) est venue rappeler à beaucoup de personnes, qui l'avaient oublié, le bienfait de l'alimentation fruitarienne.

Il semble bien, cependant, que cette alimentation ait été particulièrement goûtée de nos ancêtres, si nous en croyons les traditions et les légendes de l'antiquité. Chacun sait que la pomme joua un grand rôle dans la vie de nos premiers parents, si l'on s'en rapporte à ce burlesque récit qui s'appelle la Genèse. Tous les Anciens semblent avoir tenu les fruits en haute estime. Les jardins des Hespérides étaient aussi renommés, avec leurs pommes jalousement gardées par un dragon féroce, que le comique Paradis d'Adam et Eve. La pomme et le raisin ont inspiré bien des poètes (ainsi que le vin et les fumées de l'alcool, hélas ...)

Les enfants qui vivent sous nos yeux n'ont-ils pas conservé un goût très vif pour les fruits de toutes sortes, alors qu'ils éprouvent souvent de la répugnance pour les viandes ? Il y a là une indication précieuse, car c'est l'instinct naturel (trop souvent faussé de nos jours) qui nous la fournit.

Pour nous, libertaires, **a priori**, nos sympathies vont au frugivorisme. Il évoque la vie au grand air, en liberté, au soleil. Il nous fait rêver d'harmonie fraternelle et de cadres verdoyants . Sa réalisation s'accompagne de joie, de paix, d'amour tandis que le carnivorisme rend nécessaires de répugnantes tueries, des " abattoirs " nauséabonds et entretient au coeur de l'homme l'instinct de la destruction sanguinaire.

Il s'agit de savoir si nous sommes constitués pour nous alimenter uniquement de fruits. A côté du sentiment humanitaire qui doit nous inspirer, interrogeons aussi la science médicale et l'hygiène alimentaire.

Je ne rappelerai que pour mémoire les célèbres querelles qui ont divisé les physiologistes, surtout en ce qui concerne l'interprétation de notre dentition.

Les omnivores prétendent que l'homme est constitué pour manger de tout, sous prétexte que nous avons des dents

incisives (comme les rongeurs), des dents canines (comme les carnassiers), des dents molaires (comme les frugivores). L'homme serait donc, à la fois, rongeur, carnivore et frugivore. Les végétariens et les frugivores objectent à cette argumentation que les canines humaines sont courtes, comme celles des singes anthropoïdes et n'ont pas la longueur de celles des véritables carnassiers (les grands singes sont, on le sait, frugivores). Aux yeux des frugivores, les canines humaines seraient simplement un instrument de défense dans la lutte pour la vie, - il en serait de même pour les canines des grands singes, qui constituent la variété animale la plus rapprochée de l'espèce humaine.

Cette explication paraît vraisemblable, surtout lorsqu'on la rapproche de l'étude de notre intestin, dont la longueur (trop grande) rend si pernicieuse pour nous l'ingestion de chair animale.

Une autre controverse a fait couler beaucoup d'encre: celle de la valeur des aliments en albumine et en azote. On croit de moins en moins, pourtant, à la nécessité d'absorber de grandes quantités d'aliments très " nourrissants ", car on s'est aperçu que l'homme n'avait besoin, pour vivre, que de faibles rations. Certains jeûneurs ont pu résister pendant plusieurs semaines, sans absorber aucun aliment. On peut vivre et se bien porter en mangeant très peu. Les gros mangeurs deviennent invariablement malades et ils meurent jeunes. Les personnes qui arrivent à un âge avancé, les centenaires, sont presque toujours très sobres et s'abstiennent de viande, de tabac et d'alcool.

On groupe ordinairement les fruits en trois catégories: 1° **les fruits à pulpe**, qui contiennent une grosse quantité d'eau et de faibles quantités de sucre. Ce sont les cerises, les raisins, les poires, les pommes, etc., etc. Cette variété est extrêmement riche et fournit à nos palais, pendant toute la belle saison, une gamme inépuisable de saveurs agréables et de parfums délicats. Ces fruits, riches en eau, sont très diurétiques et très laxatifs. Ils sont donc recommandables pour tout le monde et à plus forte raison pour les malades, les fiévreux, les convalescents, auxquels ils seront particulièrement bienfaisants en raison de leur digestibilité; 2° **les fruits farineux**, dont le type est la châtaigne. La valeur nutritive de la châtaigne (et du marron) est bien connue. Tous les intestins ne la tolèrent pas d'une façon parfaite; en ce cas, il est tout indiqué de la consommer sous forme de purées ou de farines. Des populations entières (celles du Limousin, de l'Auvergne, de la Corse, par exemple) ont longtemps trouvé dans la châtaigne leur principale alimentation. Malheureusement notre capitalisme imbécile et inconscient détruit chaque jour les superbes châtaigneraies, car...on extrait du bois de châtaignier un produit utilisé dans l'industrie de la chaussure. Nous regrettons ces hécatombes, car les châtaigniers assuraient au paysan - sans travail à fournir - une farine de premier choix, plus nutritive que les meilleures viandes ; 3° **les fruits oléagineux**, ainsi nommés parce qu'ils sont riches en corps gras. Ce sont les plus nourrissants de tous les fruits : noix, noisettes, amandes, olives. Il est prudent de les mastiquer suffisamment, afin de faciliter le travail stomacal. (Inutile d'ajouter que tous les fruits doivent être soigneusement lavés, et si possible essuyés, afin de les purifier des innombrables poussières et impuretés dont ils sont recouverts, surtout.. lorsqu'ils ont passé entre les mains de nos ineffables commerçants.)

De ce qui précède, on pourrait conclure qu'il est possible de se nourrir exclusivement avec des fruits, en ayant soin d'associer les fruits farineux et oléagineux, qui sont nutritifs, aux fruits aqueux, qui ne le sont presque pas.

En théorie, la chose est certainement possible. Mais j'aperçois deux écueils dans la pratique :

1° D'abord, une telle alimentation serait insuffisamment variée. On ne peut pas se nourrir d'un bout de l'année à l'autre avec des noix et des marrons. La satiété viendrait vite. Nous sommes plus gourmands que les animaux, qui mangent la même herbe pendant leur vie entière (ou qui, du moins, varient très peu leurs sensations gustatives). On peut le regretter, mais il est possible que cette recherche du plaisir dans la variété des mets soit un stimulant digestif et un facteur de santé - lorsqu'il reste, bien entendu, dans les limites rationnelles fixées par la physiologie ;

2 ° Ensuite...il faut bien avouer que les fruits sont très chers, horriblement chers. Pour se sustenter avec des bananes, des pommes, des oranges, du raisin, il faudrait être riche, très riche, surtout en hiver.

Je crois donc, personnellement, que la sagesse nous conseille de ne pas rejeter les légumes (qui sont excellents soient crus, soient cuits), ni même certains produits d'origine animale, tels que le beurre, le lait, les fromages, le miel. Associés aux fruits et consommés en quantités raisonnables, ils ne peuvent que nous être très utiles. On se passera alors de la viande sans la moindre difficulté, au contraire, puisqu'on évitera de s'empoisonner et de s'intoxiquer avec le plus malsain des aliments.

J'estime, contrairement à certains fruitariens, que la consommation du pain est toute indiquée avec les fruits. Le pain (**rassis**, ou, mieux encore, **grillé**) complète très heureusement la valeur alimentaire des fruits. Pour obtenir au maximum les résultats bienfaisants que peut nous procurer l'ingestion de ceux-ci, il ne faut pas oublier qu'il est préférable de les consommer au début du repas. On les digère alors beaucoup mieux et l'on profite intégralement de leurs propriétés dépuratives.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur la question. Je renvoie aux livres de Rancoule, de Maurice Phusis, du Dr. Carton, du Dr. Durville, qui se sont occupés de la question sérieusement, ainsi qu'aux publications de nos amis du Foyer Végétalien (40, rue Mathis, Paris). Il y a là les éléments d'une philosophie rationnelle de l'alimentation. Assurément, ni le frugivorisme, ni le crudivorisme (alimentation constituée intégralement ou en grande partie, de fruits ou de légumes crus) ne suffiront à modifier le monde actuel. Ce ne sont pas des panacées (il n' y en a pas, au surplus). Mais ces mouvements ont leur place, et leur grande raison d'être, dans le grand courant d'idées et d'efforts libérateurs qui vise à créer une société moins brutale et moins servile, au sein de laquelle l'homme saura vivre sainement, sobrement et consciemment. André Lorulot

LES SECRETS BIENFAITS DE LA MALADIE

LE VEGETALISME consiste à repousser toute chair animale, tous produits tirés de l'animal ou de son travail domestiqué ou ayant passé une frontière.

Le végétalisme n'est pas une tendance, ni une thérapeutique. C'est une méthode de vie, libératrice et régénératrice, à laquelle tous hommes, bien-portants ou malades, peuvent heureusement s'adapter d'emblée et sans transition.

LE VEGETALIEN se refusera à consommer tous les aliments et boissons industrialisés ou susceptibles d'être fraudés; il repoussera, de même, tous usages devenant cause **évitable** de servitude, de parasitisme, de misère et de guerre, pour vivre harmonieusement, en la NATURE, sur un sol régénéré et cultivé de ses mains, rendues compétentes et solidaires.

DE LA MEDECINE

Les mauvais médecins sont ceux qui ont été investis par le jeu des bonnes relations de leurs papas " dorés " ou qui deviennent médecins pour satisfaire des traditions de famille ou de caste.

Pour ces parents, peu scrupuleux de l'idéal, peu importe la nature de leurs enfants à diplômer, coûte que coûte, au détriment de ceux sur lesquels ils s'exerceront sans humanité.

Les médecins, ni bons ni mauvais, sont ceux qui monnayent leur savoir - ceux-là en ont - sans plus s'occuper des causes, pitoyables, nourrissant le mal dont ils vivent le plus largement possible.

Les bons médecins sont ceux qui instruisent le malade, mais seulement jusqu'où leur industrie commence.

Les vrais médecins sont ceux qui n'exercent pas ou n'exercent plus ou qui n'ont jamais recherché le diplôme, malgré des études sérieuses et persévérantes. Etre vraiment médecin, c'est faire de la médecine vulgarisatrice des secrets d'une santé se passant, à tout jamais, de la médecine officielle, sans vivre de cet enseignement.

La médecine, telle qu'on l'enseigne dans les facultés, ne s'apprend que sur ce qui meurt et non pas sur ce qui vit.

Poursuivre le mal sur un terrain ensemencé d'éléments favorables à la maladie, à la dégénérescence, avec la chimie en ampoules, en flacons ou en cachets, alors que l'organisme est saturé de chimie organique virulente, corrodante, voilà à quoi se résume la science médicale contemporaine !

A l'Ecole de Médecine, c'est comme à l'Ecole Militaire: on y apprend à combattre, à guerroyer et non pas à secourir ou à pacifier.

Le médecin et le militaire possèdent chacun un arsenal et un laboratoire : deux choses dont la nature saurait se passer.

DES MEDECINS

L'asticot du fromage ne subsiste que parce que le

fromage existe...jusqu'à ce que ce dernier soit dévoré implicitement !

Le médecin ne subsiste que parce que le malade existe. Il reste à savoir qui, de l'asticot ou du fromage, a commencé le premier.

Le problème est facile à résoudre si l'on conçoit que le fromage et la maladie sont deux choses, souvent peu ragoûtantes, dues au seul génie humain : évitons-les.

Quand l'homme appelle le médecin, déjà l'asticot-morbidité s'organise en lui, quelque part où le mal fait son trou. Le médecin, lui, fera le sien propre dans la vie du " patient ".

Mais insistons sur ce point : que c'est très probablement le malade qui a créé le médecin ; ce dernier a créé le "sens médical", ce qui fait dire : que n'ont besoin du médecin, que ceux voulant bien se donner la peine d'être malades ou de se croire tels.

Le chirurgien, quand il n'est pas un sadique de la vivisection et lorsqu'il ne mesure pas le morceau à couper avec les ressources probables de ses clients, est presque indispensable à l'humanité. Je dis ressources probables, car il n'y a pas de gens plus experts pour juger, d'après les " signes extérieurs et intérieurs ", de l'état de fortune des gens, qu'un médecin ou un chirurgien. Quels admirables agents du fisc feraient ces messieurs !

En un mot, si la médecine ne s'apprend que sur les moribonds, on doit en conclure que la santé lui est étrangère et préjudiciable.

DES GUERISSEURS

Quant aux guérisseurs, ce sont des malins dont toute la ...science consiste à savoir déplacer le mal ou à séparer, pour un instant, le malade de sa douleur.

Les guérisseurs procèdent du phénomène qui se produit lorsqu'une personne, souffrant atrocement du mal de dent, voit sa souffrance se calmer, ou disparaître, en saisissant le pied de biche à la porte du dentiste.

C'est ce trouble humoral, ce trouble émotif, que les guérisseurs provoquent pour guérir à la petite semaine des malades tout spéciaux qui, pendant le reste de leurs jours, restent des fidèles clients, malgré qu'ils soient - selon leurs dires - parfaitement guéris !

Quand le malade tient, consciemment ou inconsciemment, à sa maladie et qu'il a perdu confiance en la médecine ou lassé l'honnête médecin, quand il ne croit plus aux vaines et coûteuses " combines " des guérisseurs, on le voit se livrer aux littérateurs de la médecine qui feront métier de l'embarrasser, de plus en plus, à mesure que les livres s'ajouteront aux livres, et quels livres !

DES LITTERATEURS DE LA MEDECINE

Livres que l'on achète sur le conseil intéressé des conférenciers subtils, ramasseurs marrons des clientèles d'officines d'hypnotiseurs professionnels ; livres qui conduisent de malheureux malades, pieds et poings liés, aux "psychotérapeutes" se refilant le client jusqu'à épuisement de ses ressouces d'argent, de patience, de vie !

Les livres de médecine soignante ou de vulgarisation

de la médecine officielle, quelle bonne blague...pour ceux qui ne tiennent pas à être malades ou ne font rien pour le devenir !

Dans ces livres coûteux, la maladie y est traitée comme si elle ressemblait toujours à elle-même, cependant que, d'un malade à un autre, elle diffère de nature, d'intensité même, d'une heure à une autre.

Devant ce fait, à quoi sert toute cette littérature, dite de vulgarisation médicale et de médecine dite naturiste?

Un médecin est appelé au chevet d'un malade et diagnostique une affection tout autre que celle dépistée par un premier médecin appelé la veille ; cela s'explique facilement. Ces deux médecins ont raison tous les deux. Confrontez-les, ils ne s'entendront que si le consultant les garde tous les deux. Deux raisons s'offrent à expliquer cette attitude : la première, c'est qu'en quelques heures, ainsi que nous le disons plus haut, le mal peut changer de nature, se déplacer ; la seconde, c'est qu'un médecin qui revient d'une erreur, en face d'un client, est perdu vis-à-vis de ce dernier. On croit trop facilement que le médecin ne peut jamais se tromper et, de même, que la maladie et le malade ne le trompent pas.

En face de si impossibles situations, pour la médecine et le médecin - ô médecine vulgarisatrice ! - un médecin-naturiste (pourquoi pas des pharmaciens-naturistes aussi ?) a demandé à ce que chacun fasse son apprentissage de malade, pour être capable de se choisir un bon médecin!

C'est absolument comme si l'on demandait à quelqu'un de se faire coordonnier pour acheter de bonnes chaussures.

Chacun sait combien de défaites cela vaut, pour un électeur, de chercher à avoir un bon député. Si, pour savoir se choisir un médecin, il fallait passer son existence à être malade, se laisser transformer en écumoire par les piqûres et les vaccins et s'ivrogner de médicaments jusqu'à se faire interner, les rôles de malade et d'électeur s'identifieraient dans le plus grand supplice de la compréhension humaine.

Ce serait peut-être un moyen conduisant l'humanité vers la sagesse qui sait se passer de députés et de médecins - ils sont souvent les deux à la fois - par motif de suppression de leur nécessité, même quand ils se disent "naturistes".

DES HYGIENISTES

Laissons le médecin aux malades, plus ou moins volontaires et voyons l'hygiéniste à son rayon ; car, là encore, on tient boutique.

L'hygiéniste quand il ne nous a pas indiqué cent produits, de sa signature, avec des noms bizarres où il s'y reconnaît du reste à peine lui-même, nous aura comblé de littérature (lui aussi !) et de conseils, admettons-le, sages et désintéressés.

Il nous a dit : "Respirez profondément, ouvrez vos fenêtres la nuit, lavez-vous, chaque matin, le corps entièrement nu, à l'eau froide, portez des vêtements légers, fréquentez la campagne, la mer, la montagne, autant que vous le pourrez". Mais, la consultation terminée, notre éminent hygiéniste s'entoure de plusieurs épaisseurs de flanelles (de sa marque), de tricots " spéciaux ", de paletots, de pardessus, de trench-coats, puis s'engouffre dans le métro, ou dans sa

limousine plus souvent, pour de la journée, de la semaine, d'un mois à un autre, y être enfermé pour courir les adresses de ses clients - de plus en plus nombreux - entre deux bains de vapeur !

Sur ces conseils, vous achetez - chez lui - un spiroscope, des instruments à singer le travail utile, des haltères de toute nature, des cordes à noeuds, et une foule d'attirails qui feront ressembler l'endroit où on les resserre, à un coin de tribunal sous l'Inquisition !

Notre hygiéniste aura sa gymnastique " spéciale ", condamnant toutes les autres ; cette gymnastique, qui ressemble à une vraie médication par son automatisme, crée l'automate, singe le travail utile et son accoutumance en détruit les bienfaits relatifs.

On suit des leçons, fort chères, définies à l'avance par un système immuable et on arrive fatalement à froisser, à lasser, à blesser ou fatiguer des organes qui, hier plus qu'aujourd'hui, ont eu, cette fois, à s'exercer ou se surmener. On paie trente ou cinquante francs la leçon de culture physique ou le massage qui, paraît-il, développent la puissance respiratoire, rétablit le rythme sanguin et nerveux, mais dame Nature, méprisée, avait justement diminué la capacité thoracique, n'ayant que trop à respirer de morbidités ; elle avait, de même, ajusté la circulation sanguine à la mesure opposable à l'envahissement microbien des cellules restées saines, et notre hygiéniste, notre " culturiste " prétendra agrandir quantitativement ce domaine organique pour le voir se peupler plus dangereusement ! Puis il excellera dans l'art de créer, de toutes pièces, un régime excluant tout ce que ses confrères auront permis et recommandant tout ce qu'ils auront interdit. Et tout cela, avec force théories qui lui vaudront d'être la véritable " Sorbonne " d'une foule de sociétés, dites savantes.

Quelquefois, un établissement spécial - le sien - vous est plus particulièrement imposé et l'on vous y soigne en " ami " pendant tout le temps...nécessaire.

Malgré les guides de santé, édités par ses soins, dont vous serez munis pour connaître tous les secrets de la meilleure santé, vous serez, de main de maître, si embarrassé, après lecture, que vous devrez porter votre marmite et votre seau hygiénique (du moins le contenu) à l'examen compliqué de votre éternel maître en une science que vous ne pourrez poursuivre autant qu'elle vous poursuivra.

La maladie a ainsi créé ses commerces, ses industries, ses politiques, ses modes, ses arts, ses sciences, ses intrigues et ses poètes ! Dénoncer tout cela, ce serait soulever un monde et quel monde ! Nous ne voulons pas, ici, nous spécialiser dans cette partie, quelque belle oeuvre de salubrité que ce soit.

Nous avons juste assez dit pour que soient avertis ceux qui ne sont pas tout à fait inaptes à la santé du corps et de l'esprit.

Et tâchons, en quoi que ce soit, de ne pas ressembler, par le plus petit détail, à ceux trouvant très noble un métier, qui consiste à profiter de la crédulité maladive et surtout des ressources, déjà si limitées, d'un malade.

(Ce texte a été publié dans l'**Encyclopédie Anarchiste** de Sébastien Faure, sous le titre " Maladie, Médecin, Médecine et Médicastre ", n.d.t.)

AUX HOMMES DE FORCE

Ce n'est pas un tel bienfait de naître robuste et bel homme, dans un monde où pullulent les exemples de perversités de toute nature ! Profitant de sa force et de l'effort de résistance qu'il peut imposer aux invasions morbides de l'organisme, l'homme robuste ne sentira pas, sur l'instant, le mal donner, de ses atteintes, le premier avertissement. Il se rira mêmes des avis les plus compétents, les plus fraternels, donnés sur l'issue des mauvaises pratiques de vie dont il abusera, sans se méfier aucunement des signes avant-coureurs de l'apoplexie, de l'artério-sclérose, de la " congestivité ", de l'obésité, etc.

Il sera l'homme qui encrasse son organisme, qui encrasse ses tissus, et il se croira puissant, par le poids, d'autant plus qu'il lui sera fait compliment de sa forte corpulence, de son embonpoint...morbide plutôt.

On se prend à admirer une bête grasse, mais sans se rendre compte de ce qui en a fait la graisse.

En tout cas, lorsqu'une bête est grasse à ce point, il faut l'abattre, sous peine de la voir dépérir rapidement; l'homme gras devrait penser à cela...il devient bon à abattre et il sera abattu !

. L'homme, soi-disant fort, n'obéira pas aux premières sommations du mal et en accumulera les éléments, d'autant plus qu'il restera insensible aux états de fièvre les signalant en vain. Bien mieux, il s'accoutumera à les mépriser. Il croira même très bien juguler " ça " par une "cuite carabinée", ou une purge de circonstance, jusqu'au jour où, la dernière goutte faisant déborder le vase, la maladie s'installe intraitable, invincible. Ces hommes puissants n'ont -disent-ils- jamais été malades à 40 ans ; ils vous disent cela le vendredi et le dimanche on les enterre ! Le mal, en la circonstance, s'est installé avec d'autant plus d'intensité et d'invulnérabilité, qu'il a mis de temps et gagné de puissance à organiser une lutte où, seul, il comptera les points.

Il ne suffit donc pas de venir au monde, robuste et magnifique de beauté : il faut encore que cela ne soit pas dans un monde de perdition.

Un enfant de belle nature, mais gâté par une mère ignorante des devoirs de bonne maternité, sera, déjà tout petit, saturé de toxines qui stupéfieront les agents préposés aux postes d'écoute et de secours devant avertir, à temps, du danger de mort.

Le devoir d'une bonne et vraie maman, c'est de donner à son petit, par une alimentation naturelle vivante et une vie d'exemples salutaires à la santé, un fonds d'instruction et d'éducation sensorielles sur lesquel s'édifiera le pouvoir de connaître, de sentir instinctivement le danger du mal et, automatiquement, s'en écarter, s'en prémunir.

L'homme de force et l'homme habile travailleur n'auront bientôt plus, en ce monde de spécialisation et de dépersonnalisation à outrance, à faire état de leur humaine supériorité.

Le travail à la machine a détruit cette aristocratie de métier qui fit les grands artisans que les nobles, admirateurs de leurs talents, autorisaient à porter l'épée.

Les hommes les plus forts ne seront bientôt plus

occupés qu'à des fonctions de contrôle, de surveillance, de police où, n'ayant rien à faire de leur puissance corporelle, ils deviennent de ridicules monuments de chair, de graisse et de poils, que le moindre effort terrasse, que le moindre mal emporte !

L'homme fort est cependant le dernier à épouser les pratiques d'alimentation rationnelle et le dernier aussi à peupler et même à encourager les initiatives généreuses se vouant au relèvement des faibles, ses victimes bien souvent.

L'homme de force n'est pas un idéaliste, il vit plus souvent de l'Idéal ; la femme forte méconnaît l'Idéal, quand elle ne pousse pas l'homme à en vivre!

***

Ce n'est qu'après avoir usé, jusqu'au dernier carat, le crédit de la puissance qu'ils auraient dû épargner et verser au profit de meilleures générations (à qui ils étaient redevables de leur heureux héritage) que les forts, faibles à leur tour, ouvrent alors les yeux sur la réalité. Mais trop tard ! Nous l'avons dit plus haut, le mal est chez eux puissamment retranché, aguerri, redoutable de résistance et pour un de ces hommes qui triomphe, mille succombent.

Voilà qui ferait dire qu'il ne fait pas bon de donner le jour à des êtres robustes ; il ne faut pas aller jusqu'à cette opinion. Mettre un enfant au monde, bien constitué, robuste et sain, dans un foyer de végétaliens, voilà les meilleures garanties que l'on peut apporter à la conservation des avantages naturels. Là, l'enfant bien éduqué dans son alimentation, dans le choix d'occupations bienveillantes,dans l'étude constante et expérimentale du besoin, conservera et transmettra à ses fils les éléments d'un avenir plus certain.

L'homme robuste devra être averti de ce qui se trame sur sa peau ; il se rendra compte, alors, que les apéritifs (?), le tabac, les crus et les mokas fameux, qu'on ne peut apprécier que le ventre incendié par les cuisines de gâteux sensoriels, ne s'adressent qu'à lui.

Qu'il ouvre les yeux sur l'immense débauche d'argent et de peines, de sa part, que nécessite la publicité,par moyens d'affiches stupides, menteuses et corruptrices, couvrant les murs des campagnes. Qu'il pense que c'est lui et ses enfants dans la privation qui paieront aussi la tapageuse, l'obsédante publicité lumineuse des produits assassins de la vie, inspirant le dégoût le plus profond aux soucieux des lendemains que nous réserve un tel gaspillage de travail et de matières premières, qui manqueront bientôt aux champs désertés, aux foyers devenant de plus en plus étroits !

Que l'homme robuste sache que d'innombrables parasites, économiques et sociaux, s'ingénient à le détruire, et que ses fils, dégénérés par sa faute, ne seront plus que des "florides" ne pouvant, dans sa vieillesse misérable, que le payer de l'irrespect que commande le pitoyable exemple de sa vie.

Qu'il sache, le fort - de cet acabit - que le coeur de ses enfants sera impulsé par un sang de feu et de folie!

Que l'homme fort réfléchisse à quoi il doit donner ou sacrifier sa force. S'il la donne aux exploiteurs des industries de décadence, ou aux commerces de dégénérescence et qu'ensuite, pour s'alimenter de force nouvelle (à produire

journellement), il enrichisse les mêmes commerces et les mêmes industries qui l'exploitent, à quoi bon cette force, à quoi bon cette vie ?

Pourquoi ne pas garder sa force pour soi-même et pour la sauvegarde des siens, pour préparer un avenir plus humain à ses enfants, ou l'on peut y trouver sa part de charme et de joie ? En résumé, pourquoi gâcher sa force et sa vie à produire et à consommer des saletés ?

On croit bon consommer vin, alcool, café, tabac, s'alimenter de viandes et de volailles pour avoir de la force ; mais a-t-on réfléchi qu'on ne renouvellera partiellement tant de force qu'en s'épuisant de plus en plus pour en avoir de moins en moins, et cela bien trop tôt, hélas !

Le temps et la force dépensés à acquérir des éléments de vieillissement anticipé et de déchéance, bien souvent,ne seraient-ils pas mieux employés à se bâtir un toit, à ensemencer de la terre en suffisance et bien à soi, pour assurer des besoins de vie dégagée des exploiteurs et des exploités ?

***

DE LA MALADIE DANS SES SECRETS BIENFAITS

Dans une erreur alimentaire ou dans un abus de même nature, commis par deux hommes de même âge, de mêmes conditions de vie, l'affection qui naîtra de cette erreur sera - t-elle la même pour chacun des deux sujets?

La réponse est négative pour 99 cas sur IOO ; la seule fois que les affections seront de même nature, chez l'un et chez l'autre des deux sujets, identiquement frappés, c'est exception à la règle.

La maladie dans ses symptômes, sa nature , sa force, sa durée, ses reliquats, se traduira de façons différentes selon les prédispositions du sujet à des tares afférentes à son hérédité, à ses affections anciennes,à des états imputables à des professions malsaines ou déformatrices d'une fonction organique, ou bien à des préoccupations morbides, etc.

La maladie est mal appelée, ou bien on l'interprète mal dans son sens, son origine.

La maladie c'est simplement un état de fièvre réagissant contre le mal enfin constitué ou sur le point de l'être.

La maladie sera quelconque et différenciera de nature cependant que les causes qui la constituent seront identiques.

En somme , ce n'est pas la maladie qu'il importe de vaincre puisque son rôle est de protéger le sujet contre le mal déferlant sur l'organisme. Lutter contre la maladie, c'est lutter contre la guérison ; aider la maladie, voilà ce que devrait être le rôle du médecin (de santé).

La maladie, c'est le règlement d'échéances suprêmes, desquelles on ne saurait remettre le paiement sans danger d'accumuler les chances de faillite. Celui qui échappe, en fraude, à la maladie qu'il a méritée fait une véritable banqueroute ; la peine qu'il subira de ce fait, à la prochaine récidive, ne profitera pas de l'indulgence du tribunal qu'il aura, pour l'avenir, indisposé plus gravement à son égard.

Le rôle du médecin (de maladie) est de faire vivre le mal, un quart d'heure de plus, en conjurant la maladie qui, seule, compte pour le "patient" !

Reculer l'échéance, juguler les créanciers, organiser la faillite, serait-ce le rôle d'un honnête homme ?

Ce qu'on ne permet pas de faire contre le social est permis quand il s'agit de la société que constitue le corps humain ! Cependant il y a des cas où l'on se comporte contre le mal social à l'instar des méthodes médicales officielles employées contre la maladie des humains : quand une région se rebelle contre les mauvais traitements qu'elle subit ou parce qu'elle manque de pain, on expédie, contre elle, non pas des secours de justice ou de bouche, tout d'abord, mais la force armée qui étouffe la rebellion, aussi légitime soit-elle !

Le corps humain, malmené par l'ingestion habituelle d'aliments nocifs, par les atteintes du toxique, du stupéfiant alcool ou tabac, se plaint-il,quelque part, de ne plus pouvoir tant en supporter ? L'homme le plus révolutionnaire du monde, enverra la force brutale contre la province révoltée, sous la forme de médicaments provenant du pharmacien ou du bistrot, les deux se confondant de plus en plus.

Révolutionnaire contre la société et réactionnaire contre soi-même, dans les cas réclamant la même mesure de moralité, voilà une situation contradictoire commune à beaucoup d'hommes se prétendant éclairés défenseurs de la vérité!

***

DU SCRUPULE ENVERS LA MEDECINE ET LES MALADES

Bien des prolétaires de la médecine ont parlé ainsi de la maladie et du cas de conscience des médecins partageant cette opinion. Mais, en haut lieu, il était admis que c'était là simple affirmation de gens sensibles forçant le scrupule de leur conscience émotive, et on continuait...!

Pendant les quinze premières années que je me suis consacré à l'étude de l'ordinaire médecine officielle, je m'expliquais très bien pourquoi les maladies étaient innombrables.

Les faits ne démontraient-ils pas, à chaque instant, qu'il n'y avait pas de maladie - au sens médical du mot - mais rien que des malades ayant des affections "sur mesures"?

La maladie me semblait s'apparenter aux mille incidences de la vie affective des sujets, aux mille tumultes de leur organisme malmené, aux mille attentats (jalousement dissimulés), livrés à la chair suppliciée et aussi à la conscience jusqu'à l'abêtissement.

Dans ce monde, infiniment peuplé de secrètes dispositions, innées les unes, et vicieuses les autres, sur lesquelles s'échafaudaient le mal, je voyais la médecine si petite et toujours tant distancée par des affections nouvelles s'ajoutant à des milliers de maladies encore insaisissables, que je m'en voulais d'avoir perdu mon temps à le consacrer à une science vaine ne pouvant plus qu'à peine constater le mal, sans jamais le dépister à temps ni pouvoir lui couper les vivres surtout.

Les causes de la maladie, persistant et s'amoncelant, chaque jour et de plus en plus : alcoolisme, tabagisme, vinisme, carnivorisme, caféisme, cocaïnisme, falsificationnisme, surmenage, sexualisme, prostitution et taudis creusant tous le lit, toujours plus profond, des fléaux les plus redoutables, les épidémies augmentant le nombre de leurs victimes d'un zéro de plus à la queue, la société devenant le prolongement de l'asile d'aliénés, c'était plus qu'il n'en fallait pour

me sidérer de stupéfaction lorsque j'entendais parler de la découverte qui devait, paraît-il, assurer la guérison d'une des mille tuberculoses, aux cent têtes, décimant l'humanité.

En mon âme et conscience, ceux qui croyaient à de telles incompatibilités avec la vérité et qui, médecins, assuraient que la médecine officielle - la diplômable - pouvait prétendre, avec le seul secours de ses commerces, à enrayer un seul de ces fléaux, sans qu'il en surgisse un autre, plus redoutable, sur les ruines du précédent (en en laissant subsister les causes), en mon âme et conscience, dis-je, ces médecins m'apparaissent stupides et dangereux.

Le mot guérison me semblait impropre à la maladie qui, pour moi, n'était tout d'abord qu'une force réagissant contre la puissance du mal, menaçant de tout incorporer à ses fins, mot impropre aussi, désormais, en pratique médicale honnête.

Littré n'avait-il pas dit, sans que sa parole trouve franchement un écho dans le corps médical, que " la maladie est une réaction de la vie, soit locale, soit générale, soit immédiate, soit médiate, contre un obstacle, un trouble, une lésion " ?

Je ne croyais la possibilité d'appliquer le mot guérison qu'à l'action qui consiste à se débarrasser d'un vice, d'une habitude, de passions ou de besoins contraires au bon sens, nuisibles à la santé, à la Société, à la Nature.

Se guérir d'un vice, c'est en détruire la cause et les effets ; le médecin, ni la médecine, ne peuvent prétendre à un tel enseignement envers les hommes sans penser à être retranchés de l'humanité, sous peine de compter pour un fléau de plus.

C'est ainsi instruit que je me décidai à ne plus poursuivre l'étude de la médecine aventurière, et de ne plus m'occuper que de médecine naturelle, pour laquelle il n'est pas délivré de diplôme, pour laquelle il n'y a pas d'écoles, de facultés, ni d'académies !

La tâche devint ardue, malaisée, puisque nul cours n'était officiellement ou officieusement institué pour une étude si puissante de conséquences heureuses, dans un monde si malheureux, si épuisé et où le médecin lui-même n'est plus en sécurité !

Alors, je dus me confectionner une science **végétalienne** propre à des buts révélés, idéalement, par les pionniers du végétalisme : Butaud et Sophie Zaïkowska. Je dus puiser la vérité dans les contre-vérités des ordinaires leçons de médecine et aussi, je le reconnais avec gratitude, dans les leçons qui comptaient l'aveu courageux d'un professeur intègre ou bien inspiré, piétinant, un trop court instant, les plates-bandes du parasitisme social ou de la bêtise contemporaine, au risque de voir s'organiser un chahut toujours probable, quant on parle à de futurs médecins de supprimer de la table du banquet de la vie moderne, un " fromage " aussi puant et fraudé soit-il, dans lequel on entend faire son trou.

Les hommes, surtout ceux de " l'élite ", n'aspirent-ils pas à être les asticots d'un quelconque " fromage " ? Le " fromagisme " est devenu, dans les institutions officielles ou non, un tel danger, par le nombre considérable de ses maîtres et de ses parlements, qu'il a créé un mode nouveau de gouvernement, par des sous-gouvernements constitués d'élus

(d'un même famille d'embusqués, " d'amants de coeur de la société "), se rendant inamovibles malgré le farouche désir qu'on aurait de s'en séparer. Ces sous-parlements font vraiment les lois et leur ardeur de sentiment ne se mesure qu'avec la longueur de rubans, de toutes couleurs, avec lesquels on les décore, en même temps qu'on les fait "muets du sérail" en les incorporant à l'Etat.

Si un Etat quelconque songeait seulement à nous gratifier d'un suffrage " universel " à la mode dont sont élus les milliers et les milliers de " fromagistes ", manitous des organisations de toute nature, nées d'infinités de revendications humaines, pas un pavé ne resterait en place dans les rues de nos villes même les plus pâles.

Les sociétés auraient donc leurs maladies, faites de la maladie humaine ? Hommes malades = société malade et quand un médecin se mêle de soigner une société il se chargera de la purger et de la saigner d'importance : Clémenceau, ici, tiendra lieu d'étalon dans la mesure où un médecin s'affirme en la circonstance !

LA MALADIE ; PUIS, LE MEDECIN !

La maladie fait plus de mal autour du malade qu'à lui-même.

Une boutade reproduite maintes fois, nous fixera sur ce point : Une maman appelant le médecin au chevet de son enfant, atteint de rougeole, demanda au médecin une réduction du prix de sa consultation parce que son petit avait collé la rougeole à tous les enfants du quartier !

Dans la médecine (établissant son règne sur de telles incidences), comme dans la politique, tout est opportunisme, relativisme, irresponsabilité, intolérance, abus.

Quelqu'un a dit : " La cause du faible est un objet sacré ! ". Oui, cela est vrai si on considère que le faible, et le malade peuvent entraîner, avec eux, le reste de l'humanité dans le marasme, dans le néant, alors cela devient pressant, pour les forts, de s'occuper du faible les menaçant de tout contaminer, même les médecins. Aussi serait-il urgent de faire de l'Ecole de Médecine une Ecole de prévention du mal et non pas une école de constatation et d'exploitation du mal, dans l'individu et dans la société.

Déjà, le malade instruit vraiment de son mal, de ses fautes et de ses ignorances, qui se soignerait, apporterait plus de sécurité que les forts, au comble de la résistance au mal, s'en remettant au médecin de la maladie, aussi ignorant qu'eux du secret d'une bonne santé. Il n'y a rien de plus dangereux qu'un bien portant qui ne se soigne pas ; ne vaut-il pas mieux lui préférer le faible qui se soigne ?

Voilà donc la question de se bien soigner posée ; mais nous n'aborderons pas la solution de ce problème, si pressant, avant d'avoir insisté sur le détail que nous allons exposer.

La maladie est un accès de fièvre réagissant contre le mal, en voie de constitution ou déjà constitué, avons-nous dit déjà, mais nous nous devons d'ajouter que cet état de fièvre est, lui-même, organisé par une succession de petits états de fièvre non enregistrés par un organisme insensible,

ou stupéfié, ou anesthésié, par vice de mal vivre.

Celui qui fume, se " chloroformise "; comment pourrait-il être sensible aux sommations les plus désespérées de sa santé aux abois ? Celui qui boit un seul verre de vin (falsifié ou non), un seul petit verre d'alcool, ou simplement une tasse de café, provoque, sur l'instant, un état de fièvre qui peut être supérieur à celui lui signalant à temps le danger d'une contamination ou d'une affection naissante. C'est ce qui explique pourquoi ce dernier dira - à qui voudra bien l'entendre - qu'il ne se ressent jamais de rien, qu'il a un estomac à digérer du machefer, etc., jusqu'au jour où...

DU PROBLEME DE SE BIEN SOIGNER

Se soigner, veut dire : avoir de la sollicitude pour soi. Prendre soin de sa santé, c'est avoir de l'attention pour soi, de l'inquiétude pour son foyer, pour sa vie et de la présence d'esprit en face du danger.

Une personne " sans soin " nous montrera parfaitement, par renversement des rôles, ce que nous devons faire pour nous soigner. Attendre pour se soigner qu'on soit très malade, ou simplement malade, ce n'est pas avoir de la sollicitude, de l'attention pour soi, ni faire montre de présence d'esprit.

N'être pas disposé ou capable de se soigner, c'est se mépriser, ne pas aimer et n'avoir ni le droit d'aimer, ni la prétention d'être aimé ; fumer c'est se placer dans ce cas.

Reconnaissons que le tabac compte des méfaits de la plus haute gravité, puisque l'on interdit aux chauffeurs de taxis, ayant des personnes en charge, de fumer à l'occasion de leur service.

Et cependant voici, dans " Excelsior ", une photo qui représente, la pipe aux dents, un officier de marine, commandant à bord d'un sous-marin, avec son plein d'explosif et d'essence !

Cet officier, dont la responsabilité doit être entière, par l'usage du tabac stupéfie son pouvoir de contrôle cérébral et nerveux. Cet officier, dont la mission réclame un peu de clairvoyance, manquera de mémoire, de souvenir, de sang-froid, il portera le mauvais exemple parmi ses hommes, qui apporteront aussi leur appoint d'irresponsabilité dans l'accomplissement de leur rôle !

Et l'on s'étonnera que ce bateau devienne, un jour, le cercueil (1) immortalisant de malheureuses victimes couvertes de gloire pour la beauté d'un tel sacrifice !

La mine a connu aussi d'effroyables catastrophes, pour le plaisir égoïste " d'en griller une " !

Quand l'avion tombe en flammes, huit fois sur dix, c'est dû à la cigarette inséparable de tout aviateur qui se respecte !

(1) On se rappelle que le sous-marin **Ondine** fut coulé **accidentellement**, le 3 octobre 1928, par le vapeur grec **Ekaterina-Goulandris.** " Excelsior " du 5 octobre 1928.

Un être qui fume, dit fumer pour se désennuyer ; c'est donc qu'il est malheureux avec lui-même et avec ceux qui l'aiment ou qu'il doit aimer ?

Etre malheureux et nourrir ou acquérir un vice stupide, égoïste, pour être moins malheureux, c'est une solution désespérante ; l'ennui spécial du fumeur, un non fumeur ne le connaît pas. Alors ? Un jeune homme qui fume en compagnie d'une jeune fille, pour se désen...nuyer, ce n'est pas flatteur pour cette dernière! Fumer n'est donc pas avoir de l'attention pour soi, ni pour personne. Fumer partout et n'importe quand, c'est manquer de présence d'esprit, c'est empoisonner l'atmosphère, c'est provoquer la toux et le vomissement chez des enfants, des femmes, des malades de la respiration, des gazés et même des bien-portants frappés soudain de sidération. Des bébés que l'on mène, une seule fois, dans une salle de spectacle, ne se relèveront jamais de l'empoisonnement qu'ils auront subi à cette occasion ! Celui qui fume est un mauvais égoïste pour lui-même : il ne s'aime pas et le prouve en installant l'impuissance en lui, impuissance qui marquera de désastres, chez ses enfants (quand il en aura !), le souvenir de son inhumaine paternité de sa terrible éducation.

L'impuissance du fumeur est faite d'une succession d'impuissances organiques qui le démantèlent , qui le grignotent, tout en lui laissant croire qu'il est en parfaite santé ! A l'usage modéré, succède l'abus et le tabac devient maître et c'est lui qui s'exprime, après avoir chloroformisé le sujet ; de quoi peut-il bien parler le tabac ? Aussi quand vous parlerez santé à un fumeur consommé, il vous répondra: TABAC. On devient un fumeur consommé, pour quelques-uns, les plus sains et les plus prêts de l'abstention, en fumant deux cigarettes journalières, pour ceux-là l'abus commence à l'usage même.

Ce que nous venons de dire pour le tabac, il faut le répéter pour le café dont les ivresses sont nerveuses, froides, persécutrices, jetant le sujet dans des états d'irascibilité et de demi-folie lui rendant la vie impossible...sans son café, tyran et fossoyeur, tout comme le tabac, son dévoué acolyte.

***

L'ALIMENTATION TRAGIQUE ET SES CONSEQUENCES SUR LA PAIX MONDIALE

(Du **Quotidien**, 10 sept. 1928).

" Dans le seul mois de juillet, on a saisi, à Paris, trois cent mille kilogs de viande MALSAINE ! "

" ...Un enfant meurt empoisonné par la viande malsaine".

Ami lecteur, laisse-nous te réclamer une part de collaboration dévouée à cette documentation, en nous fournissant le chiffre pour douze mois de l'année, de ce que de boeufs il faudra sacrifier, pour rien, étant donné le chiffre fourni pour la perte subie en juillet. Et puis, pendant que tu tiendras le crayon - et surtout après avoir bien remarqué qu'il n'est question que de la viande malsaine " saisie ", non compris

celle avariée dont le boucher honnête se sépare et celle, avariée, que le malheureux boucher camoufle et fait circuler- fais-nous le compte, une fois l'hécatombe déterminée en chiffres, de ce qu'il a fallu de terres ensemencées pour rien, de machines agricoles perfectionnées, d'engrais chimiques (récoltés sous la protection des canons), de main-d'oeuvre mal payée, de trains, de bâtiments, de boutiques, de laboratoires, de banque, de personnel de surveillance immobilisé ou employé, pour faire 300.000 kilos de viande " à saisir "...et il n'est toujours question que de celle-là et que d'une seule ville!

Nos gouvernants, sans que cela engage à quoi que ce soit de leur part, ont déclaré la guerre "hors humanité". Tout cela n'est que verbiage, car ce sont les satisfactions de mauvais désirs qui exigent les incursions brutales sur les territoires fournissant l'alcool, le tabac, l'opium, le café, l'or des bijoux, la viande, etc., autant de choses qu'on devrait déclarer " hors humanité ", pour avoir fait vraiment oeuvre de paix.

Seul, le végétalien n'a pas voulu la guerre et il n'accusera pas un Poincaré ou un Guillaume II de responsabilités de guerres, créées par des ventres en feu débordant réciproquement au-delà des poteaux-frontières (1).

L'homme qui mange de la viande saura qu'il s'alimente de morbidité, de fièvre, de mort ; que cette viande industrialisée, suppliciée, n'est qu'albumine, pus cadavérique, purine, déchet, virus ! Il saura qu'il ne peut manger du cadavre qu'en camouflant l'odeur avec des sauces qui, selon l'avis du célèbre gastronome Grimod de la Reynière, permettraient de manger son père !

Celui qui mange ce que certains - qui s'y connaissent bien - appellent de la charogne alimentaire dit bien souvent pour justifier son attitude : "la viande fait la viande!". Mais si on appelait un chat, un chat, on ne devrait pas dire viande ce qui n'est que cadavre et nous verrions si, logiquement, on dirait : " le cadavre appelle le cadavre ! ".

Ce serait facile si, en prenant au sérieux de si pauvres arguments, il suffisait, ne voyant plus clair, de manger des yeux pour recouvrer la vue, ou de manger les langues de pies pour devenir orateur !

Celui qui aura soin de lui, se dira : si je mange du cadavre en putréfaction (2) serai-je plus sain, plus sensible, plus libre, plus humain que celui qui s'en abstient et s'en porte bien ? Toutes choses qui font la santé, morale et physique, sont-elles redevables du fait de se constituer prisonniers des exploiteurs, ou esclaves dorés des exploités, pour contenter des goûts purement esclavagistes, redoutables d'autres graves conséquences nourrissant le désespoir ?

Le fait de ne pas fumer rend-il un homme malade ? Le fait de ne pas boire d'alcool, de vin, de bière, de cidre, de café, a-t-il amené un malade de plus à l'hôpital ?

Si ceux qui ne mangent pas de viande ni de poisson, tels les végétariens, et ceux qui, non seulement ne s'alimentent pas de ces choses mais refusent les laitages, les fromages et les produits industrialisés, susceptibles d'être fraudés, tels les végétaliens, devenaient malades pour cela, n'aurait-on pas vu s'organiser quelque part, à l'hôpital ou dans des établissements privés, des dispositions spéciales pour les soigner ?

Bien au contraire, sous la poussée des pharmaciens coalisés, les services de régime végétarien, qu'on avait

institués, à l'égard des malades des voies digestives et pulmonaires, sont en voie de disparaître car les malades guérissaient rien qu'avec le secours de bonnes et innocentes cuisines !

C'est un fait, constant et indéniable, que les végétariens, et plus spécialement les végétaliens intégraux, représentent le type de l'homme en bonne santé, de l'homme le plus sensible et le plus libre parmi les autres hommes.

Satisfaire à sa " gueule ", pour employer le terme de ceux qui se méprisent, ce n'est pas se soigner, encore bien moins s'aimer ; c'est " bien vivre " pendant un certain temps - car cela ne durera pas longtemps - et terminer son existence à geindre du poids des chaînes qu'on s'est forgées et des infirmités coupables dont on s 'est gratifié consciemment ou inconsciemment.

***

Se soigner, c'est échapper à l'esclavage des choses, pour s'évader de celui des hommes.

Se soigner, c'est rendre libres ses facultés sensorielles, pour être averti des moindres atteintes du mal et être en état de vaincre sans combats. Dans l'atmosphère putride des villes, sur les routes pétrolées des campagnes, les eaux des sources polluées et contaminées par l'industrie corrodant tout et l'engrais-chimie à la terre, le mal peut atteindre un tout autre homme. Mais, c'est de la façon dont on se débarrasse du mal, de qui importe l'état de santé, et non pas de la façon dont on attrape ou supporte le mal.

Voilà en quoi diffèrent ceux qui se soignent de ceux qui ne se soignent pas.

En général, il faut se défier de celui qui déclare aimer mieux vivre " sa vie " pendant quelques années, plutôt que " végéter " pendant toute une vie...Ceux qui parlent ainsi sont des gens qui ne donnent espoir à aucun idéal, à aucune amitié, à aucun amour, à aucun espoir de s'élever, de vivre et éclairer l'avenir. Ce sont des " ventres ", des " gueules ", des " tubes digestifs à deux pattes ", des "morts en sursis" desquels il fait bon de s'écarter afin de les inviter si possible à la réflexion et se prémunir contre leur égoïsme maladif ou sadique.

LA NEO-PROPHYLAXIE DU MAL

Pour éviter l'ordinaire maladie et son cortège de parasites sociaux, il suffit donc de bien savoir - et reconnaître surtout - ce qui satisfait à une vie pour la maintenir saine et bienveillante, plus particulièrement.

Le végétalien, ainsi que l'a démontré "Terre Libérée", cette école de pratique végétalienne de Luynes (Indre-et-Loire), est bien le type du bien-portant par excellence. Cette expérience de la vie expurgée des servitudes de la bête et des hommes, cette pratique de la vie rééduquée faisant s'exclure, automatiquement, les causes d'inhumanité envers soi et envers tous a donné tout le secret de cette soi-disante impossible loi d'harmonie vitale entre les cellules du corps humain et entre les cellules du corps social.

Cette expérience de la vie, confondue dans la nature enfin respectée, a éclairé d'une éclatante lumière, le problème

de la maladie, enfin abattue de son trône aux dix mille noms, en la rendant une et indivisible, donc facile à déceler. Ce n'est pas tout. La maladie s'est unifiée chez le végétalien, intégral et accompli, mais elle suffit aussi à elle-même. Après avoir signalé, à temps, l'invasion naissante d'un mal, par contamination, par négligence ou faute, mêmes légères, du sujet, elle s'organisera elle-même sans autre secours que celui qui consistera, pour qui jouit de la faveur d'en être averti, d'aider la maladie en la nourrissant d'éléments purs vivants et rationnels.

Entre persister à nourrir le mal par ce qui l'a constitué, et nourrir la maladie, c'est-à-dire la fièvre réagissant contre la prétention du mal à s'introniser, il y a une marge facile à tirer, du moins pour le végétalien.

Le végétalien ne sera en sorte malade que des maladies des autres, et presque jamais pour son compte. Quand le végétalien, accompli, aborde une réunion d'hommes, dans quelque lieu clos que ce soit, il sera à tel point maître de ses facultés sensorielles, qu'il lui sera signalé une foule de dangers dont il perçoit, nettement, la nature et surtout la cause.

L'anthropotoxine (toxine de l'homme) est pour lui un champ sur lequel il sait observer. Relents de mangeur de cadavre-viande, de fromages grouillants dans l'intestin (quand ils ne grouillent pas déjà dans leur boîte), relents de priseurs, de chiqueurs, de fumeurs, de parfumés, de malades, de malsains, de malpropres ; relents de sexualisme, de surmenages, de fièvres virulentes, c'est autant de marteaux qui, chez le végétalien accompli, viennent frapper une infinité de cloches qui, chacune, lance un appel particulier en face du danger.

Celui qui se comporte mal avec lui-même reçoit bien quelques soupçons d'avis, mais il ne percevra pas assez nettement le bruit des cloches du " tocsin organique ", parce que ces cloches sont hors d'usage ou n'existent plus !

Le carnivore endurci a des goûts violents, c'est pourquoi il boira, fumera ; il ne percevra rien de ce qui est naturel ; seul l'artificiel lui indiquera la mesure des nécessités - les siennes - qui se corseront à mesure qu'il en nourrira les aveugles prétentions. Il perdra, à ce jeu, l'exercice de ses sens ; voir, entendre, goûter, sentir, toucher, mais qu'importe ! Il aura recours au " piment ", aux " béquilles sensorielles ". Aussi il se munira de lunettes, de lorgnettes, d'appareils de surdité, de masticateurs. Il aimera les couleurs violentes ; le jazz-band remplacera les musiques en d'assourdissants concerts ; le poivre, le sel, la moutarde, le vinaigre, les pickles, etc., dans les aliments, de quelque saveur que ce soit, donneront satisfaction - espérons-le encore ! - à son palais de zinc. Le poivre, la moutarde, le vinaigre - d'une autre nature - sur le visage des femmes, qui ont la ...faveur d'être...aimées de tels phénomènes, seront les indispensables éléments d'un ...amour qui se comprend !...Mais voilà, il faudra peiner, travailler, agioter, mentir, duper, trahir, voler, quelquefois, pour gagner tout cela ! Il faudra aussi soigner des infirmités répugnantes résultant de l'emploi de ces fantaisies décadentes.

Un végétalien qui approche une ou un " parfumé " pensera qu'il faut vraiment sentir mauvais, de son naturel, pour en arriver là ! Et il plaindra, à la fois, celui qui est pris par ce petit jeu d'escroquerie morale et aussi celui

qui use d'un tel moyen de conquérir l'âme soeur...soeur en quoi, grands dieux !

Le végétalien, s'affinant par la pratique soutenue de sa manière de s'alimenter et par le bénéfice des libérations qu'il peut s'octroyer, en viendra donc à déceler le danger, par ses plus subtiles atteintes et, fatalement, à fuir les lieux fréquentés par le mal et le vice liberticides, après avoir fait tout de même le nécessaire pour les purifier, au possible, par un peu d'éducation, d' exemple surtout.

Nous avons dit plus haut que le végétalien intégral, accompli, ne connaissait plus la maladie que par une seule de ses attributions. Cela s'explique aisément, car en état de réactivité permanente contre l'infection, le végétalien ne va pas jusqu'aux conséquences d'un mal accumulé au cours de longues années - 10, 12 ou 15 ans quelquefois - pendant lesquelles il n'aurait obéi à aucun avertissement des percepteurs sensoriels, préposés à la bonne gestion de son trésor-santé.

C'est sur le champ que le végétalien paie ses dettes; c'est un honorable créancier envers lui, envers tous ; du moins il en a le moyen.

Le végétalien ne connaissant rien des conséquences du mal, quel qu'il soit, qui l'atteindrait et dont il n'est pas l'artisan conscient, la maladie, chez lui, se ressemblera toujours à elle-même : une fièvre, toujours de même nature, et c'est tout.

La durée de cette fièvre concordera-t-elle avec le temps qu'en médecine clinique on détermine à une infection, pour en assurer un diagnostic ? Non pas ! Aucun diagnostic ne sera établi. Le mal sera terrassé, secrètement, à l'aide de réserves que l'on conçoit. Il sera à un tel point secrètement terrassé que l'ordinaire médecin y perdra son grec et son latin, dont il saura en toute honnêteté, reconnaître enfin la vanité.

La maladie du végétalien exécute médecine et médecins, c'est ce qui explique pourquoi les médecins, même naturistes, parlent si mal du végétalisme et surtout du végétalien qui prendra le végétalisme au sérieux, - de celui-là seulement, s'entend.

Dans la maladie du végétalien, le plus indigent de savoir diplômable sera expert en la matière plus qu'un vieux professionnel de la médecine officielle, qui devra désapprendre tout ce qu'il sait pour comprendre le naturel.

(1) Interrogez l'Allemand sur les possibilités de vivre de son sol cultivable, il vous répondra que c'est irréalisable et qu'il est logique que, pour ce motif, il cherche à conquérir de l'espace !

Ceci est une opinion aussi fausse que dangereuse; si on lit ce qui suit, on sera fixé sur la valeur du pacifisme des fumeurs débordant des limites du droit à la vie pour satisfaire à des besoins servant la guerre.

En parlant de la guerre, il serait un moyen facile de la supprimer à jamais, ce serait d'interdire l'usage du tabac en temps de guerre. Le tabac, l'alcool et le pinard, voilà les ressorts avec lesquels ont fait rebondir la guerre!

" LE TABAC ALLEMAND. **Berliner Tageblatt**, sept.1928.

" A Parchmein, dans les bâtiments de la Chambre de Commerce du grand-duché de Bade, vient d'être inauguré un institut pour l'étude du tabac. Dans le discours d'inauguration

le secrétaire d'Etat fit savoir que la récolte de tabac en Allemagne fournissait environ le quart de la consommation nationale et rapportait annuellement 150 millions de marks. Ce qui importait actuellement, avant tout, était d'augmenter la qualité de la plante et c'est à quoi va s'employer l'institut nouvellement fondé.

" C'est le gouvernement du Reich qui se charge de subventionner l'institut, afin que les résultats obtenus profitent au pays tout entier. Ces travaux, d'ailleurs, seront poursuivis en collaboration avec l'Institut Kaiser Wilhem de biochimie qui, depuis des années, s'occupe activement de la question du tabac. "

(2) Avant d'être livrée à la consommation, la viande doit avoir subi un commencement de putréfaction.

INTRODUCTION A LA MEDECINE VEGETALIENNNE INDIVIDUELLE ET SOCIALE

En voilà une expression !

Mais il s'agit de s'entendre, et pour cela, user d'un langage qui n'est pas végétalien, puisque les dictionnaires français ou autres, s'expliquent mal ou pas du tout sur les mots végétalien et végétalisme !

Le végétalien-débutant ne pourra en croire ni ses yeux (voyant enfin clair), ni ses oreilles entendant de nouvelles expressions, ni son estomac (désaoûlant enfin), de cette sérénité et du sentiment de paix que lui procurera la pratique du végétalisme.

Habitué à la guerre, il ne comprendra rien, tout d'abord, aux choses de la paix. Il se méfiera de cette paix. Les hommes se méfient plus de la paix que de la guerre et puis, souventes fois, ces deux garces s'entendent à merveille!

Nourri d'un sang bouillant se cabrant, se révulsant, se retournant : esclave d'un intestin catastrophique, par les gaz infâmes qu'il fabrique incessament, fait à une odeur **sui generis** d'un organisme qui, tel un oignon écorché, bombarde ses molécules de morbidité, secoué de mille réactions nerveuses désespérées, obsédé par mille assauts à livrer contre la sécurité des bêtes et des biens, pour s'assurer de pitance tragique, notre homme, sorti de ce chambardement, croira qu'il lui manque " quelque chose " !

Ce chambardement organique infernal, cet effroyable combat de son organisme contre les bordées cruelles du toxique, du stupéfiant, ces assauts impétueux autant que désespérés, que ses chimistes-digestifs avaient à livrer pour échapper aux contaminations du pus cadavérique des viandes et des matières morbifiques tirées de l'animal (1), en un mot, cette épuisante lutte à mort (pour la vie) soutenue courageusement par toutes les cellules d'un corps en révolte contre les erreurs de goût, voilà ce que notre candidat au végétalisme prenait, hier, pour des manifestations d'activité au service d'une bonne santé, qu'il s'était chargé de " soigner ".

Chaque contravention, commise envers notre propre nature, se soldera par une affection. Le fait de fumer du tabac, rien que pour la première fois, fera réveiller un mal héréditaire ou simplement menaçant, auquel nous étions prédisposés (2).

Le mal de fumer installera son siège sur un germe d'affection quelconque qui sommeillait pour ne peut-être jamais plus se réveiller et guérir. Et voilà le motif d'affections que nous entretiendrons, que nous rendrions chroniques chez nos fils, rien que pour un égoïsme aux plus cruelles conséquences : consommer une chose puante et coûteuse!

Combien de fumeurs sont soignés, à vie, pour des maux qui disparaîtraient automatiquement et sans autres médecins que : cesser subitement de fumer ? (3)

Ces maux, privés de leur aliment se rebelleront, ils ne voudront pas mourir, et le fumeur, esclave de son vice, pour en calmer les revendications tyranniques, fumera de plus en plus, à mesure que l'affection grandira.

Et ce pauvre diable ira ainsi vers la déchéance, en vantant ses prouesses tabagiques qui lui vaudront, peut-être, un premier prix dans un concours de fumeurs ! Une palme sur une tombe, quoi !

Après tout, il importe peu de la vie d'un toxicomane, mais c'est pour ceux qu'il met au monde, qu'il faudra trembler! Il faudra trembler aussi pour son idéal, s'il en a un ! L'homme ne vaut que par l'enfant qu'il laisse. A un homme qui se vante d'avoir copieusement bu et plantureusement boulotté, je lui parle de ses enfants (quand il en a) et c'est alors que le tableau change : la table des ripailles se débarrasse, fiévreusement, pour devenir celle du malheur où sera couché l'enfant infirme ou douloureux, de quelque part, attendant tout du médecin qui fume, qui boit et se cocaïne aussi !

Le végétalien, au début de la pratique végétalienne, aura donc à ne pas répondre aux injonctions, aussi brutales soient-elles, du mal en puissance ne voulant pas capituler.

Cette lutte vaudra mieux que celle qui se livrait hier sur les dépouilles d'une faculté sensorielle ou d'un organe ; celle-ci se livrera sur les dépouilles du mal.

Il y aura dépression, car l'activité morbide d'hier se marquait par un état de fièvre, brûlant énormément de mauvais matériaux. Mal nourri, le sujet faisait de l'autophagie (il se mangeait lui-même); les déchets, les crasses, les cendres de cet enfer organique, encombraient les tissus du mal nourri : il " grossissait " !

Se vidanger n'est pas maigrir.

Il y aura cependant dépression, mais dépression de fièvre, qui tenait lieu d'activité vitale, donc dépression salutaire.

L'état de fièvre changera de nature : d'incendiaire, il se fera maçon ; il déblaiera (maigrissement); il reprendra en sous-oeuvre les fondations (affaiblissement), puis, avec l'activité, il fera appel aux matériaux solides (faim intense) et reconstruira (reprise normale du poids).

Le chef-d'oeuvre réédifié, il n'y aura plus qu'à l'habiter (les facultés ressuscitent).

Des connaissances, des savoirs nouveaux, résultant d'une bonne harmonie entre les sens (ne tronquant plus les renseignements qu'ils fournissent désormais en fidèles courriers), feront une base idéale, propre aux phénomènes de conscience les plus élevés, parce que nourris aussi de moins en moins d'inhumanité.

Ce travail de réenfantement ne se fera pas sans douleur, comme l'enfantement lui-même.

De ce qu'une mère, par défaut d'ignorance, plus ou moins coupable, nous aura formé de matière anormale, d'éducation

physique viciée, nous en transformerons la nature jusqu'à devenir notre propre fils ; voilà comment se conçoit le progrès humain, le progrès universel, par le moyen du végétalisme.

Résister aux tentations, c'est résister au mal qui ne veut pas mourir en nous, à l'affection qui se contentera d'un " coup de canif dans le contrat " répété à intervalles, même éloignés, pour survivre et réapparaître à la moindre défaillance du sujet.

Bien souvent, le mal ne se guérissant pas assez vite, notre végétalien débutant, accusera le végétalisme d'en être - peut-être (!) - la cause. Mais, en son âme et conscience, il saura qu'il a déraillé, qu'il a envie de dérailler, pour calmer les appels pressants des fièvres passées, en leur offrant, avec un peu de sa santé, la douzaine d'huitres ou le pigeon aux petits pois de leur prédilection.

Dans ce cas, je ne conseille pas de tant résister. A moins que, pour avoir de telles morbidités la conscience n'en souffre pas trop ainsi que la liberté, gâchées à les satisfaire ; il est quelquefois utile de revenir à ses vomissements pour se rendre compte - l'observation éveillée cette fois - que, malade ensuite et désabusé, le jeu n'en vaut pas la chandelle. Je dis : observation éveillée, car, au moment où l'on pense ingérer des lambeaux de dépouille d'animaux ou des boissons qui feront surgir, sur l'instant, une douleur nous rappelant le souvenir d'affections pénibles, il faudra penser aussi se séparer d'habitudes nouvelles, faites de libertés vraies et aussi d'amitiés plus certaines et d'amours offrant le maximum de sécurité.

Le végétalien offre tout de même plus de gages de fraternité, d'amitié et de sécurité, que quiconque, parce qu'il n'a rien à faire des oeufs, ni des poules, ni des lapins, ni des bouteilles de son voisin.

Il ne coopérera pas non plus au maintien d'institutions marâtres et à l'entretien de moeurs cupides, pernicieuses, qui font les dégénérés, les assassins-nés, les fous héréditaires, qui boiront, fumeront, joueront aux courses, peupleront les tribunaux, les prisons, les asiles d'aliénés, les hôpitaux; alimenteront de faits repoussants d'indignité, les colonnes de journaux sadiques ou les scènes décadentes du théâtre et du cinéma, mondains et populaires.

Ce qui importe, dans un ami, c'est de ce qu'il s'alimente; s'il boit ou mange mal, il se maltraite lui-même, il est bien prêt ensuite de maltraiter ses amis. Ne serait-ce qu'en finissant les quelques dernières années de sa vie à se faire soigner de coupables infirmités de bouche, c'est largement suffisant pour reprendre au centuple le bien qu'il aurait fait " en ami " lorsqu'on le croyait ainsi, du moins.

C'est à tout cela qu'il faut penser, quand, débutant-végétalien, on irait succomber devant les sarcasmes des goinfres impénitents dont l'avenir se souviendra. Avant le végétalisme, d'infinie variété, l'homme, mécontent d'un sort nourri des ordinaires coutumes contemporaines, ne pouvait comparer à rien cette existence, d'exploité ou d'exploiteur, répugnant à son coeur d'humain, à sa conscience d'homme, aspirant à la vraie libération.

Aujourd'hui il se trouve en face d'expériences, d'initiatives et de résultats, heureux surtout, qui peuvent le fixer sur un choix judicieux, sur une meilleure solution du problème libérateur et régénérateur de l'humanité. (4)

Avec le végétalisme, l'homme, se livrant à sa saine et innocente application, mène une double lutte contre le mal, en lui et à côté de lui. En dégustant sa première basconnaise, un observateur consciencieux verra s'écrouler un monde de préjugés - ceux du ventre sont ceux sur lesquels tous les autres s'échafaudent - un monde de laideurs, d'hypocrisies, de mensonges, de malversations, qui rendent impossible la paix entre deux hommes d'une même idée, d'une même religion, d'une même patrie, d'une même famille.

L'homme, qui n'est pas végétalien, n'est pas en paix avec lui ; il vit au mépris des indications de sa conscience; il devient le tombeau de ses libertés après avoir compromis celles de ses semblables. l'idée de bien faire ne suffit donc plus, il fallait le moyen ; le végétalisme d'infinie variété nous l'offre de la façon la plus désintéressée, la plus absolue. C'est la première fois qu'un idéal s'offre à l'homme, tant désespéré des mots, sans l'obliger à s'incliner devant des noms, à saluer des emblèmes, à s'agenouiller aux pieds des icônes, à s'humilier devant les impitoyables autels, à trembler devant une quelconque autorité.

Le végétalien ne s'en prend, désormais, qu'à lui de ses maux, de ses douleurs, de ses imperfections, de ses esclavages à refouler, de ses retards dans sa propre libération, des reculs de ses guérisons, de ses échéances de bonheur reportées. Il ne saurait rendre des gouvernements, des commerces, des églises, des dieux, comptables de ses réticences, de ses abdications, de ses faiblesses. Aucun dieu n'est plus souverain que le végétalien, lui-même, pour apporter la paix dans sa chair, dans son foyer, dans sa patrie, sur la Terre. S'il existe des dieux, autant qu'il y a de religions, déclarées ou non, se conduire en végétalien sera leur rendre la Terre enfin habitable et propre à instaurer leurs Paradis humains.

" Aide-toi, le Ciel t'aidera ", était un axiome bien incompréhensible sans le végétalisme, qui donne le moyen d'aider l'homme et le Ciel avec. Le " Ciel " n'est pas un royaume, une entité, c'est un état d'âme, du moins le végétalisme le prouvera en faisant se confondre " Ciel " et " Terre ".

LE VEGETALISME, MEDECINE D'HUMANITE

Médecine individuelle, médecine sociale, médecine d'humanité, médecine universelle, voilà ce que le végétalisme peut devenir ; cela vaut bien à l'homme qui s'y essaie, de perdre quelques kilos de crasse organique, pour faire place à quelques kilos de chair régénérée.

Les moyens que la nature de chacun emploiera pour rendre ses comptes, seront les bons : diarrhée ou constipation, selon qu'il faut liquider ou retenir, congestion légère des sommets, point hémoroïdaire, crachements, furonculose, etc., autant de modes employés par notre organisme travaillant fiévreusement à une purification hardie et radicale.

Il n'y aura qu'à laisser faire le bon aliment. Quand un apprenti végétalien, bien inutilement, se dérangeait pour consulter le médecin - que j'avais pensé faire - inquiet de ce qu'il pouvait ressentir dans l'exercice d'un végétalisme, bien timide souvent, je lui répondais invariablement ceci: " Etes-vous végétalien d'infinie variété ? Si oui, tout ce qui se passe est régulier, normal, et vous porte vers les guérisons. Si vous sentez que la lutte contre le mal, se refusant à mourir trop vite, est douloureuse ou pénible,

ou déprimante par trop, reposez-vous, prenez le large ; le végétalisme vous en donne les moyens. Corsez votre alimentation de bouillons de céréales au jus de fruits ; forcez un peu sur le blé trempé et sur les amandes et variez, à l'impossible même, votre basconnaise. Le végétalisme d'infinie variété ne coûte presque rien d'argent et de peine à celui qui, franchement, en poursuit l'expérience. Le végétalien qui travaille un mois peut se reposer l'autre mois et aider sa nature à triompher ".

Et il se faisait que lorsqu'un second apprenti végétalien parlait d'avoir recours, aussi, à mes conseils, le premier lui disait de n'en rien faire, car il pouvait, lui-même, en dire tout autant que moi. Sa propre expérience aidant, ses conseils valaient les miens, cependant assis, à cette époque, sur près de vingt années d'études médicales plus encombrantes qu'utiles !

C'est ainsi qu'il se fait qu'il n'existe pas de médecins végétaliens, ni de guérisseurs s'exerçant sur une clientèle végétalienne pure, ce qui serait un non-sens.

Ce n'est qu'en 1930 que fut fondée une institution: le Corps des Ingénieurs de Santé (5) dont la mission désintéressée consiste à orienter le malade et le bien-portant vers de plus justes destins par l'exemple d'une pratique de vie libre, rationnelle et généreuse, replaçant l'Homme, la Bête et la Nature en leurs intimes attributions. L'Ingénieur de Santé s'ingénie de ne pas augmenter, par sa façon d'envisager la vie, le nombre déjà considérable des indigences grossières et des lamentables infirmités contemporaines desquelles les médecins, même naturistes, tirent gloire, honneurs et larges profits.

L'infériorité du végétarisme encombré de médecins aux consultations très fréquentées bien que souvent fort chères, s'explique parce que bon nombre de gens, dont la vie a été assez malmenée, ne se servent, **momentanément**, du végétarisme que comme un moyen thérapeutique, sans se soucier d'apercevoir le pont qu'il jette sur l'idéal. Si le végétalisme distance le végétarisme, son frère aîné, d'une longueur considérable, sur le chemin de la libération universelle, c'est par tout un monde de victoires du sentiment et du respect de la liberté, poussées jusqu'à sa complète satisfaction de l'idéal.

****

Après quelques semaines de végétalisme, les premiers résultats vers une meilleure santé économique, morale et physique, commençant à s'affirmer ; puis cela continuera sans se démentir.

Si les médecins naturistes, tout comme les autres médecins, s'accordent à dire qu'il faut progressivement diminuer la viande, c'est une opinion intéressée qui leur permet de faire recette pour un certain moment. Après eux le déluge! Pour le médecin, la viande serait encore nécessaire au carnivore comme la piqûre de morphine au morphinomane...afin qu'ils s'habituent tous deux à capituler devant leurs passions, sans doute !

Il ressort des expériences, infiniment variées et nombreuses, qui se sont poursuivies sur le malade, l'enfant dégénéré, le vieillard, que le végétalisme d'infinie variété permet de supprimer la viande et les viandes d'une autre

nature : le beurre, les oeufs, les laitages, sur-le-champ et s'en bien trouver.

Quelques bains de siège, de soleil - après avoir provoqué une légère sudation par le travail utile - des bains d'eau courante, la vie laborieuse de plein air (le torse et les jambes nus), quelques heures de marche, quelques bonnes courses les cheveux au vent, sont autant de moyens d'aider l'oeuvre de purification, tout en s'assurant de compétences solides, aidant à une libération la plus proche. Le jus de fruits, que l'on obtient soi-même et sur l'instant, le bouillon de légumes infiniment variés, aideront au nettoyage, au déblaiement des impuretés, tout en nourrissant le sang. Le bouillon de céréales variées fera oeuvre de reminéralisation, sans danger de suralimentation, toujours dangereuse.

Avec le végétalisme d'infinie variété, le jeûne paraît une mauvaise blague qui, trop souvent, tourne mal. L'infinie variété de la basconnaise et des plats découlant de son principe, à cuisson douce et surveillée, présente l'avantage de mener de front les deux actions : purificative et régénératrice.

Le végétalisme d'infinie variété, la basconnaise en particulier, procède, pour encercler le mal et lui rendre les lieux intenables, d'un renouvellement cellulaire qui, en se répétant, perd, à chaque stade de renaissance, un peu de spécificité ou de son hérédité morbide.

La première cellule purifiée (mais gardant le souvenir de l'affection dont elle souffrait), ne donnera plus naissance à une cellule toujours malade spécifiquement -comme elle- mais héréditairement malade, seulement, d'une affection dont on aura coupé les vivres. A une variante près, la cellule de remplacement améliorée, ne ressemblera plus à sa parente, mais la variante peut être énorme ! En effet, nous pouvons affirmer que ce que le carnivore a mis plusieurs années à compromettre ou à perdre, quelques mois de végétalisme font tout regagner ; c'est du moins ce que l'expérience de " Terre Libérée " nous a démontré en toutes circonstances.

Et pour aller jusqu'au bout de notre explication du phénomène de rajeunissement ou de " dévieillissement " plutôt, qui s'opère sous l'influence du régime d'infinie variété végétalienne, continuons notre description : dans la seconde phase régénératrice, la rénovation cellulaire donnera, non plus des cellules directement héréditaires du mal de la précédente génération, mais seulement **prédisposées** à ce mal. Cette prédisposition, on le comprendra facilement, s'estompera de plus en plus, à mesure que purification naturelle et régénérescence apporteront leurs contingences nouvelles de santé cellulaire, de reminéralisation naturelle, s'étendant à tout l'organisme, cela nous le répétons de nouveau. Que viendrait faire ici le médecin avec tout son arsenal et ses milliers de potions et de spécialités pharmaceutiques, dont les charlatans, diplômés et puissants, le submergent ?

La bêtise populaire, portant crédit aux plus cocasses, aux plus malhonnêtes, aux plus dangereuses fantaisies de la pharmacie déchaînée sur l'humanité en déroute, n'influe-t-elle pas sur la conscience du médecin ? Peut-être ! En tout cas, le médecin sait que les malades de mal vivre qui se font leur " propre médecin " en ingurgitant des spécialités pharmaceutiques selon la mode (!) ou après la lecture d'un journal ou d'une simple affiche, il les retrouvera au jour prochain - terrible celui-là - du double compte qu'ils auront à lui rendre : celui de mal vivre et de s'ivrogner d'alcools, de vins, de toxiques et de poisons de toutes natures composant lesdites spécialités.

Le médecin n'est-il pas un peu responsable d'un tel état de choses ; ne poursuit-il pas lui-même le mal sur un organisme dénaturé, non résistant, au moyen d'une surintoxication alimentaire s'ajoutant à une intoxication qui a déjà suffit à terrasser le sujet ?

Comprenne qui pourra !

A ce compte, peut-être, rend-on une autre partie de l'organisme plus susceptible de recueillir le mal ? Déplacer le mal et séparer le malade de sa douleur est une science que le végétalien aurait honte d'enseigner. Devant le malade qui, volontairement et obstinément, continue à satisfaire aux habitudes qui le terrassent, et devant le médecin ignorant lui-même de tout autre moyen de se maintenir en bonne santé, on peut en conclure que la médecine pose toutes les questions et n'en résoud aucune. Le végétalisme, en médecine individuelle comme en médecine sociale, ne pose plus aucun problème : il les résoud tous.

***

La pratique du végétalisme aurait donc pour effet d'unifier la maladie et de lui rendre le terrain intenable. Voilà un champ merveilleux de recherches idéales pour un médecin, dira-t-on ? Mais nous répondrons à cela que le médecin sera le dernier à s'intéresser aux choses qui veulent l'ignorer. Et c'est si vrai qu'à " Terre Libérée ", plusieurs médecins s'y sont présentés pour se renseigner, y contrôler nos travaux, sans pouvoir reconnaître que c'était le végétalisme d'infinie variété qui assurait de si belles guérisons...puisqu'ils ne connaissaient pas le premier mot de ce mode de vie si naturelle !

Cela les désemparait même d'apprendre qu'il y aurait un moyen si simple de se séparer du mal. Les résultats étaient là, franchement exposés ; il n'y avait pas à tergiverser; le médecin, ni la médecine n'y étaient pour rien dans ces régénérations d'arriérés, d'aliénés, de tuberculeux, d'avariés et de dégénérés épileptiques.

Bien mieux, ces rescapés pouvaient ne plus retourner aux charniers sociaux pour lesquels ils semblaient être désignés à jamais.

Puis, ce qu'il importe de souligner, c'est que ces ex-associaux, bien loin de constituer une charge ou une menace pour la Société, peuvent devenir l'exemple le plus instructif des libérations les mieux comprises, dans une initiative comme " Terre Libérée " !

***

Le végétalien d'infinie variété verra donc s'opérer automatiquement, du seul fait qu'il s'alimentera d'éléments sains, naturels et vivants, tout un processus de restaurations organiques procédant de régénérations cellulaires successives, jusqu'au plein épanouissement d'une vie d'indépendance, immunisée contre le virus des vices contemporains et des fléaux d' humanité.

L'homme devenant végétalien peut tout cela, et il se pourrait qu'il persiste dans cette pratique, car au moindre reniement qu'il essaie d'esquiver, il verra non seulement s'effondrer pour lui ses chances de libération élevée, mais il sera frappé, avec d'autant plus de force, qu'il aura éloigné

le mal en lui.

Ce mal résidera toujours en lui, maté et réduit il est vrai, mais sélectionné, prêt à bondir pour reprendre, au galop et rageusement, tout son pouvoir en cas de trahison.

C'est ainsi que le végétalien intégral, vieux de quatre années au moins, dans la pratique végétalienne d'infinie variété, se verra gifler en plein visage, par la nature même, la sienne en particulier, au moindre écart qu'il commettra à l'égard du régime.

Pour un morceau de sucre, pour une tartine de ce " bon pain blanc " (dit de tuberculose), pour un peu de lait, de miel, pour quelques bouchées de vermicelle ou pâtes alimentaires, et autres produits plus ou moins frelatés, vendus ordinairement dans le commerce, des boutons sortiront, des furonculoses éclateront et des fermentations lui causeront des coliques plus ou moins violentes.

Il deviendra même difficile à un végétalien intelligent, vieux de quelques années d'application du végétalisme d'infinie variété, de consentir (ou se laisser prendre par supercherie) à manger un élément étranger à son régime.

Il y a bien ceux qui disent avoir "essayé" le régime et qui en sont " revenus ", mais ils pouvaient en revenir car leur élan était mesuré par l'inconscience ou la goinfrerie qui les caractérisent. Qu'on juge, même rapidement, ceux qui sont " revenus " du végétalisme et on les trouvera bien encombrants pour le triomphe de quelque idéal que ce soit. Et puis dans toute règle qui se respecte, il y a des exceptions. Le végétalisme naît dans un pullulement de vices effrayants, de trahisons et de lâchetés, qui s'arrêtent où la peur des coups et des gendarmes commence. Le végétalisme ne force pas à de tels moyens pour s'affirmer parmi les humains bernés, au point qu'ils doutent et désespèrent de tous, de tout et d'eux-mêmes. Il serait bien rare que ce nouvel idéal ne compte pas ses détracteurs, ses incompris, ses incomplets, et voire même ses transfuges, ses déserteurs. Les faux-végétaliens, ceux qui ne voient dans le végétalisme qu'un moyen de se faufiler, de rapiner, de ravir, ne retireront rien du vrai végétalien, si ce n'est juste ce qu'il leur faut pour être immédiatement démasqués et souffrir sur le champ de leurs mauvais coups.

Le végétalien n'a du reste, à enrichir personne que lui-même ; en s'essayant à n'avoir besoin de rien, il devient non pas plus riche en possédant plus, mais plus riche en possédant moins.

Le végétalien créera un monde qui ne sera ni Riche, ni Pauvre ; par lui, ce sera encore deux mots qui iront rejoindre ceux de Médecine, de Paradis, de Révolution, dans les oubliettes d'un passé stupide dont aucun musée n'acceptera les encombrantes reliques.

(1) Beurre, oeufs, laitages, fromages.

(2) Lire, de Louis Rimbault : Le Tabac, les infirmités et les fléaux qu'il provoque ; le remède naturel. Prix 3fr.25 franco, chez l'auteur, à **Terre Libérée**, Luynes (Indre-et-Loire). Cte ch. post. Paris, 851-46.

(3) **Peut-on cesser subitement de fumer ?** du même auteur, 1fr. 65 franco.

(4) Consulter : " Le grand problème naturiste " : Se libérer sans délai dans un jardin. Guide complet de jardinage

et d'artisanats bienveillants assurant la plus immédiate et définitive libération. En vente à **Terre Libérée**, franco 6 francs (non recommandé).

(5) Dont le siège est à " Terre Libérée ".

Tous ces textes figurent dans le recueil de textes de Louis Rimbault : " Les secrets bienfaits de la maladie - les soins reléguant médecine et médecins - Ce que le visage révèle ", 1938.

****

" Rien ne peut satisfaire les Hygiénistes que le produit original, à l'état naturel ".
(Mosséri, La nourriture idéale).

" La présence même du " guérisseur ", du médecin, parmi nous est une anomalie qui a découlé de notre éloignement des lois normales de la Nature... L'homme se classe parmi les frugivores".

" L'homme a pu certes se nourrir de blé ou de viande pour survivre mais ce n'est qu'un pis-aller et un expédient qui lui revient très cher à la longue ".
(H.M. Shelton, cité par Mosséri).

" La régénération du corps est un processus continuel. Le renouvellement quotidien des cellules et des tissus empêche la vieillesse et la mort prématurées pendant un bon moment, en dépit des pires abus que la plupart d'entre nous infligent continuellement à leur corps. Le jeûne permet le renouvellement et évince le processus de dégénération ; le résultat en est un niveau de santé plus élevé. La régénération de la chair, et même de la moelle des os, est possible par cette méthode. Par elle, nous pouvons réellement déblayer le corps, le reconstruire ensuite, et, ainsi, le renouveler ".

" Dewey parle du jeûne comme de la " cure de repos " et il dit que " le repos n'accomplit pas la guérison, pas plus qu'il ne guérit un os cassé ou une blessure. Il procure simplement la condition nécessaire à la guérison ". Il parlait ici de repos physiologique ou jeûne ".
(H.M.Shelton, Le jeûne).

LE GUERRIER CHEVAUCHE,

LE CHRIST ENFOURCHE L'ANE

-1-

Le végétarisme n'a jamais constitué une doctrine.

Il fallut l'abandon des anciens systèmes philosophiques, religieux, il fallut l'athéisme scientifique, pour muer le Végétarisme en Végétalisme. Tant que les coutumes, les habitudes, les Livres Saints, les Ecritures permettaient et ordonnaient même l'exploitation de l'animalité, l'homme n'envisageait jamais qu'il pût en être autrement.

L'homme, être supérieur de la Création, avait comme collaborateurs tous les animaux. le Supérieur avait naturellement droit d'exploitation, de vie et de mort sur les Inférieurs. D'ailleurs les animaux n'avaient pas d'âmes. Ils avaient été créés en vue du bien de l'homme et non en vue de leur bien propre.

Le Guerrier chevauche.

Le Christ, l'humilié même, ne pouvait se présenter à cheval aux foules, la palme à la main : il arrivait porté par un âne !

Tant que l'on considère la vie comme une chose difficile, plutôt pénible, comportant de grandes luttes économiques, morales, on est porté fatalement pour la poursuivre - ou mieux, dirai-je, pour la défendre - à employer tous les moyens possibles, à utiliser tous les auxiliaires. Il faut bien vivre, dit-on pour se justifier.

La vie est rude, le travail pénible et ne rapporte souvent que ronces et chardons, mais Dieu a voulu que l'âne aime le chardon et que toute l'animalité fût au service de l'homme.

Dieu a permis " l'éventail à bourriques ", le mors, le fouet, l'aiguillon.

Mais moi qui ne me paie pas de mots, moi qui suis honnête, depuis longtemps j'ai compris que la Nature avait fait l'être pour lui-même et non pour autrui ; la fleur n'est pas plus faite pour l'abeille que la souris pour le chat ; chaque phénomène vital est un résultat de combinaisons, de circonstances dans des conditions données sans vues préétablies. La fleur se transforme en graine, la graine est mangée par la souris, dévorée à son tour par le chat, c'est une fatalité inexorable.

Il n'y a ni bien, ni mal ; bien et mal ne sont que des créations de notre psychisme. Cependant, peut-on concevoir quelque chose de plus tragique que cette cruelle condition qui fait que la vie procède de la mort d'autrui, que les éléments constituant nos organismes ne sont autre chose que les matières qui composaient les êtres qui nous précédèrent, qu'à notre tour notre poussière sera un réservoir d'éléments précieux pour la constitution d'autres vies.

Non, on ne peut concevoir quelque chose de plus épouvantable, de plus sot, ou de plus admirable, de plus féérique.

Oeuvre divine ? Non.

Oeuvre de la nature inconsciente, oeuvre que nous

ne pouvons corriger évidemment, mais que nous devons chercher à comprendre dans ses manifestations.

En pénétrant les secrets de la Nature, nous pouvons les interpréter de telle sorte, les faire jouer de telle façon, que nous puissions augmenter ou diminuer, dans une certaine mesure, la somme de douleurs et de puissances sur la surface de la terre.

S'il y a un Dieu sur la terre, c'est l'homme. L'homme n'est le jouet d'aucune puissance supérieure, il évolue libre dans les limites que lui assignent les lois naturelles, tandis que lui, il tient sous la puissance de son génie l'animalité inférieure.

Pour l'animalité, l'homme est Dieu ; il peut faire de la jouissance, de la douleur.

Du jour où mon voisin Pierre-Pierre, labourant dans la côte de Bascon, m'a crié, me désignant son cheval, : " C'est mon Esclave ! ", j'ai compris le rôle de l'homme vis-à-vis des êtres inférieurs, des êtres sensibles.

N'ayant jamais été croyant, c'est-à-dire limité dans ma façon de penser, d'esprit libre, n'ayant pas à me dégager des superstitions religieuses émanant des Commandements, des textes bibliques, n'étant entravé par rien de divin, j'ai saisi clairement le rôle humain - mon rôle, qui consiste à ne pas sacrifier les animaux, ni en les mangeant, ni en les exploitant.

-II-

La terre est pleine de ténèbres épaisses. Les repaires de la violence sont partout dans les ténèbres.

Ma voisine, assise sur un banc, dehors, plumait une oie vive qui, avec son bec, cherchait à mordiller sa main. Son dernier fils, déjà grand gars d'une dizaine d'années, assis à côté d'elle, taquinait l'oiseau en lui enfonçant un brin de paille dans les narines.

Nous causions une fois de plus de la barbarie et des horreurs de la guerre : " Est-ce horrible, disait-elle, de voir de pareilles abominations ! Avait-on besoin d'une semblable affaire ? La société n'est pas bien faite, puisqu'elle permet de telles choses ".

la journée était superbe, un clair soleil aurait dû nous faire goûter la joie de vivre ; mais cette guerre empoisonnait notre existence. On ne respirait pas à fond. On était triste, la figure maussade, la pensée vers les champs de bataile. Le canon ne cessait pas du côté de Soissons. Par moment, c'étaient des sortes de roulements, d'autres fois, des coups espacés et sourds vous résonnaient dans le ventre. Selon les rumeurs de l'horizon, se multipliaient les suppositions : les Allemands se terraient dans les carrières, sûrement, ils avaient combiné de s'y réfugier depuis longtemps ; bien avant la guerre, ils avaient tout préparé, les carrières avaient été achetées... pour nous, tout l'intérêt de la guerre était concentré aux quelques carrières des environs de Soissons.

Notre artillerie était inefficace, à entendre dire ; tantôt nous avancions, tantôt nous reculions, les journaux nous trompaient, mille racontars aussi faux les

uns que les autres, couraient de bouche en bouche, d'une maison à une autre, d'une colline à une autre colline . " S'ils revenaient, ce serait terrible ! ". On avait le frisson rien que d'y penser ; cela travaillait tous les nerfs la nuit, surtout, quand les coups ébranlaient les maisons...

J'entendais les vaches qui remuaient leurs chaînes, le chien de cour, attaché à sa niche, semblait dormir et, du haut de cette colline, je voyais le troupeau de la ferme qui passait là-bas, le patron qui labourait avec ses boeufs, aux Chamlins. De temps à autre, la voix d'Albert, jurant après ses chevaux, nous parvenait du côté des Buissons.

Cette brave Mme Jean ne demandait que la tranquillité, la possibilité pour tout le monde de travailler ; on avait déjà bien assez à faire pour joindre les deux bouts sans que cette maudite guerre vint troubler la paix bienheureuse.

Pourtant, l'oie est plumée vive, le chien de cour n'est détaché que la nuit, les poules ne couvent que quand il plaît à leur maîtresse ; dès sa naissance, le veau n'a droit qu'à un demi-mètre de corde qui le retient à l'angle du mur, les poulains seuls sont libres de gambader, les moutons sont sous la terreur des chiens, l'aiguillon perce la peau des boeufs...

La maîtresse de cette ferme parle de paix !...

Partout où porte mes regards, je ne vois que chaînes, jougs, harnais, mors, fouets, aiguillons ; les voix du charretier, du bouvier, inlassablement se font écho. Les " Barbets, mors-la ! " alternent avec les " Va là-bas, Noiraud ! ". Esclavage de l'animal, analogie. Il me semble que chaque nouveau jour, je vois un peu plus juste, un peu plus réellement ce qu'une longue accoutumance célait... Le tableau que décrit le chapitre intitulé " Lieux sombres " (Mme Beecker-Stowe, " La case de l'Oncle Tom ") se présente souvent à mon esprit.

La terre est couverte de ténèbres épaisses et remplie de repaires de violence. (Ps. LXXIV, 20).

" Se traînant avec peine derrière une mauvaise voiture, sur une route plus mauvaise encore, Tom et ses compagnons continuèrent leur voyage ...

" La voiture occupée par Simon Legrée et par les bagages, se dirigeait vers la plantation de ce dernier, située à une distance assez considérable.

" On suivit une route sauvage et déserte, traversant tantôt de tristes solitudes plantées de pins, dans les branches desquels gémissait le vent ; tantôt d'interminables marécages où l'on avait formé avec des chaussées avec des troncs d'arbres...

" Cette route était affreuse, même pour le voyageur qui, en vue de ses affaires, la parcourait monté sur un cheval et le gousset garni d'écus..."

Mme Beecker-Stowe plaint les malheureux esclaves qui suivent à pied la voiture. Et le cheval ! Le cheval qui traîne la voiture, les bagages et le négrier ?... Du cheval, Mme Beecker-Stowe ne parle pas, elle ne le plaint pas... Pourtant, le cheval ressent, peine, souffre... Il n'est pas plus esclave que l'homme.

Tout être sensible, pour trouver le plus possible de bonheur, pour s'éviter de la souffrance, a besoin de sa liberté. La chose la plus désatreuse que l'on puisse faire à un être animé est de le priver de sa liberté. Cela, pourtant,

nous le faisons délibérément.

Est-ce que nous délibérons, est-ce que nous raisonnons cela ? Simplement, le cheval naît ; il est notre chose. Il fera ce que nous voudrons, ses nuits se passeront attaché à un mur, ses jours s'useront entre les brancards.

Est-ce parce qu'elle ne prête pas une âme aux chevaux que Mme Beecker-Stowe leur accorde si peu de sa miséricorde pitié ? Il est vrai qu'elle est profondément chrétienne. Tout s'explique : les animaux ont été créés pour la satisfaction de l'homme.

Songez un peu, Mme Jean, Mme Beecker, à la vie d'un cheval qui, à perpétuité, tire sous les coups, sous les cris, mène une vie d'efforts incessants, répétés, continuels, court, tire, tourne à droite, à gauche, s'arrête, repart, soufflant, mangé par les mouches, grillé par le soleil ou glacé par le vent, abruti par les " dia " et les " hue !" du charretier. En compensation l'homme, généreusement, ô combien ! lui donne un picotin d'avoine !

D'ici, j'aperçois une tombe, celle d'un cheval du Canada tué par des soldats. Ce cheval avait été amené des prairies du Nord-Amérique, indompté. Il avait couru les immenses herbages, vécu la belle vie de la liberté dévolue par la nature, broutant de ci, de là, gambadant parmi le troupeau des mâles et des cavales libres ; s'abritant au fond des grands bois contre les froids et contre les mouches, se protégeant contre les insectes dans l'eau des rivières. Il ne s'était pas résigné à marcher à droite, à gauche, à s'arrêter, à tirer, selon la fantaisie de l'homme. L'homme l'a tué... Bravo soldat ! Brute ne fit jamais meilleur travail : tu as libéré un esclave...

Cette bête que le lasso avait saisie, que le mors avait matée, que les harnais avaient broyée, a fini de souffrir... **Puisse un jour venir la délivrance pour tous les chevaux, pour toutes les bêtes de trait.**

J'en appelle à tous les hommes et je leur dis : " Allez dans la plaine où règne la grande paix, et là, écoutez les cris des charretiers, des bouviers, regardez les bêtes au travail ; faites-vous violence pour rejeter l'accoutumance et songez aux bêtes et méditez leur vie ".

L'esclave humain, autrefois, avait au moins une famille. Le cheval, pour qu'il soit plus docile, on le castre ; la jument souffre à ses époques.

La castration ! c'est le moyen infaillible pour briser tout ressort, toute velléité de révolte, toute agitation qui peut causer des pertes.

Dans la ferme de Mme Jean, on castre les porcs, les lapins ; on fait des chapons, des boeufs et des chevaux hongres.

C'est la rançon de la civilisation. **Un civilisé, c'est un homme qui vit de l'esclavage.** Les primitifs n'ont pas besoin d'écriteaux pour leur rappeler d'être bons pour les animaux ; ils s'emparent d'un animal, le tuent, le mangent. Nous, les civilisés, exploitons nos proies scientifiquement, rationnellement !

Je pense à ces choses devant la tombe du cheval du Canada, parce que je vois les boeufs et que les " hue ! " des charretiers m'entrent dans le crâne. Je ne dis rien à Mme Jean. Elle me dirait : " Tout de même me prenez-vous pour un bourreau ? ". Et puis : " Tout ce que vous dites-là, ne changera rien à ce qui est, cela n'arrêtera pas la guerre ! ".

La guerre ! Pour Mme Jean, il n'y a jamais eu qu'une guerre ; la guerre actuelle, les autres ne comptent pas. L'idée que des guerres coloniales, des guerres entre Européens, entre peuples, races, tribus, ont fait rage de tous temps, n'effleure même pas sa pensée. Que les gars soient renvoyés à leurs charrues, qu'on soit tranquille à Bascon, c'est tout ce qu'elle réclame.

On lui a donné diverses causes de cette guerre, que lui importe. Puisque Guillaume et Poincaré ont des discussions entre eux, pense-t-elle, qu'ils se battent en duel et que tout soit fini...

" L'on ne saurait nier, que, dans une certaine mesure, les intérêts des ouvriers sont solidaires de ceux de leurs patrons ", avouent aujourd'hui les antimilitaristes d'antan. Les citoyens ont laissé faire, même s'ils ont participé aux guerres coloniales pour obtenir à la collectivité certains avantages commerciaux, avoir des produits exotiques à meilleur compte : riz, café, sucre, épices, cuirs, viandes, rhum, etc., des débouchés pour l'industrie. Les guerres entre Européens n'ont, au fond, qu'une cause économique. Nous nous sommes battus pour une question de cochons serbes.

Mais ne traitons pas l'affaire aussi cavalièrement, quand il s'agit de cochons ; une affaire n'est jamais quelconque. Nous nous battons surtout pour du cochon.

Le facile, le luxe, le raffiné est très agréable et nous semble toujours le meilleur. Mme Jean, toute paysanne qu'elle soit, ne voudrait plus du pain bis que ses parents et ses arrière-parents mangèrent pendant le cours des siècles.

Gavroche de 48, le Gavroche de Victor Hugo, jetait sur le comptoir du boulanger son sou en disant : " Et du blanc ! ". Ainsi celui qui en a goûté veut du pain blanc. Nous avons tort.

Nous donnons au cochon ce qu'il y a de particulièrement nutritif dans le grain, et, comme nous mourons de faim avec le pain blanc, nous mangeons le cochon pour essayer de retrouver ce que nous avons rejeté du blé. En plus de nous-mêmes, donc nous avons le cochon à nourrir. Voilà une des causes des difficultés de l'existence.

Quoique l'industrie de l'Allemagne soit florissante et donne de grands revenus permettant d'acheter les produits de l'agriculture étrangère, l'Allemand étouffe dans sa patrie surpeuplée... **il y a trop de cochons qui mangent** ; on l'a bien vu, puisque les offices d'approvisionnement ont, pour ménager les ressources, fait mettre à mort sept millions de cochons. **Il y a aussi trop de vaches.**

Quand un animal a ses dents, il cesse de têter. L'homme, lui, boit du lait toute sa vie. Or, pour l'entretien d'une vache, il faut un hectare d'herbage. **Transformez les herbages en maréchages, au lieu de betteraves à vaches, faites pousser du grain : l'Allemagne pourra tripler sa production.**

C'est si doux, le lait ! Pas d'efforts à faire, on entr'ouvre à peine les lèvres on boit de la nourriture ! Pas de mastication, ça coule et ça nourrit, le bon lait ! Nous ne voulons pas nous fatiguer ; nous sommes économes de nos gestes : la vache transforme pour nous, en un liquide agréable, le suc des végétaux. La vache, c'est notre fabrique de lait..., pourquoi ne l'utiliserions pas ?

La poule ? Fabrique d'oeufs ; moutons, lapins, fabriques de viande !

Cela apparaît fort simple, de prime abord : avec

du métal extrait du sol à grand'peine, frappé aux coins des républiques et des monarchies, on obtient du lait, de la viande, **mais comme les animaux sont des fabriques fort dispendieuses, la terre devient trop petite et l'on colonise...** même en Europe. Calculez la quantité de nourriture qu'il faut à un animal pour produire une livre de viande, une douzaine d'oeufs, un litre de lait, vous verrez que l'on s'éviterait bien des fatigues, bien des gestes en consommant soi-même les carottes, les choux, les raves et le grain que l'on donne aux animaux.

Tout se complique à l'infini. L'homme jadis, prenait l'épi de grain et le mangeait avec la balle ; puis, il sépara le grain de la menue paille, ne mangeant que le grain ; puis enfin, entre des meules de pierre il écrasa le grain, le pétrit, et **consomma le pain complet ; avec des fruits et des végétaux, voilà la base d'une nourriture rationnelle et de la liberté.**

Au lieu de conserver la frugalité primitive et d'appliquer toutes les ressources de notre savoir à faciliter la production des choses nécessaires à la vie, nous avons compliqué, développé, affiné nos besoins, transformé dans une certaine mesure nos dents, notre estomac, nos intestins et nous sommes restés esclaves de nos appétits devenus plus coûteux chaque jour. La terre nourrit des millions d'animaux ; collines et plaines sont couvertes de vignobles, de houblonnières, de champs de betteraves à sucre et fourragères ; chemins de fer, navires, voitures, bateaux charrient d'un monde à l'autre produits et poissons pour satisfaire aux goûts de nos palais dépravés. Et l'homme manque de pain ! Partout il se prostitue, ouvrier de campagne ou de ville, commerçant, fonctionnaire, paysan, bourgeois ; l'homme ruse, ment, moucharde, commande, obéit, pressure, fait souffrir et souffre pour un peu de pain blanc, un peu de viande, un verre de boisson, pour un bout de sucre !!

*

La guerre ? Madame Jean, mais c'est pour la goinfrerie, pour la gloutonnerie, pour le luxe, c'est pour ne plus rien faire que les hommes se battent. C'est pour avoir le lait, la viande, le vin de votre ferme et ne rien faire que les Européens s'entre-tuent... Madame Jean.

Votre fille qui fait la noce à Paris m'a dit un jour : " Je fais la vie, parce que j'aime le champagne, les dîners, le luxe, je ne veux pas passer ma vie derrière la queue des vaches ! ". Les citoyens du monde actuel sont des filles. **L'homme qui a un fusil civilise celui qui n'en a pas.** L'Asie, l'Afrique, l'Océanie, l'Amérique ont été tour à tour civilisées. Nous voulons les produits avec le minimum de peine. Nous gagnons avec nos fusils ce que la fille gagne son mollet nu. Aux plus forts les jouissances, aux plus faibles la besogne.

Qui a protesté dans nos villages quand on a tué dans leurs pays ravagés des Chinois, des Malgaches, des Marocains ? Qui a protesté du fond de l'Allemagne ou de la Russie quand les héros de ces pays ont transmis de même la civilisation ?

Personne, ou si peu de gens ! Peut-être quelques

révolutionnaires, socialistes, anarchistes. **Moins il y a de civilisés sur la terre, plus la liberté est grande**, moins d'êtres gémissent sous le joug, écrasés par le travail. A chaque homme qui tombe, pour l'animalité, c'est un peu de souffrance qui disparaît. Esclaves douloureux aux flancs meurtris par les traits, les fouets et les aiguillons, vos maîtres s'entre-tuent, l'année prochaine vous procréerez moins de chair à manger, de chair à travail, de chair à douleur, vos maîtres diminuent !!!

Peut-être aurais-je dû dire cela à Mme Jean, je ne veux pas lui faire la moindre peine ; et puis elle, n'a-t-elle pas son chien à vaches, son chien de chasse, son chien de berger, son chien de cour pour se garder contre les autres hommes ? Pourquoi les chefs de peuples n'auraient-ils pas des soldats ?

Dans sa bonté, elle plaint les soldats qui manquent du nécessaire, elle les plaint de passer de longues nuits d'hiver dans les tranchées... Dans leurs niches ses chiens crèvent de froid ! Les gens sont des bavards. Il y a des granges, des écuries, des chambres, des habitations partout où il y a des chiens, et dans les longues nuits d''hiver les hommes laissent les chiens grelotter dans leurs niches. Combien dans les tranchées se diront : " Les chiens et nous endurons le froid ".

Chiens ! L'homme n'a pas de pain pour ses enfants, ses concitoyens, il vous garde, il vous nourrit pourtant. Est-ce parce qu'à l'avoir commun vous apportez vos puces, vos maladies de peau, la rage ? C'est parce que vous mordez bien, que vous mordez mieux que lui : vous doublez sa personnalité. Féroces, hargneux aux étrangers, rampant devant le maître, léchant la main qui vous frappe, vous êtes en tous points dignes d'être aimés par le maître, d'être son auxiliaire.

Il a fallu cette terrible commotion de la guerre pour faire communier les gens dans la peur.

Enfin les gens parlent d'autres choses que d'argent et de travail ! C'est un résultat. Certes, ils prononcent peu les mots de justice, de bonté, de douceur, d'humanité, ce sont des mots qui ne sont pas d'un usage courant. Les habitudes non plus n'ont pas changé : on crie, on tape, on économise comme auparavant, y aura-t-il quelque chose de changé demain ?... Sur la carte d'Europe... peut-être la note des contributions sera surchargée, mais l'individu, lui, sera-t-il changé ?

Sera-t-il devenu plus conscient ? Mme Jean n'aura pas changé, ni sa fille de Paris, ni son homme, ni son fils non plus. Pas davantage les gens du village, pas davantage ceux des villes.

Tous, filles de joie, paysans, citadins, continueront la même vie qu'avant la guerre. Ils ont acquis une mentalité, des habitudes, des besoins qui les mènent et les attachent à l'usine, à la ferme, au commerce. Quelles que soient leurs révoltes instinctives, impulsives et momentanées, ils continueront leur sale existence.

Jadis, l'esclave était libéré par la faveur d'un maître, les hasards d'une guerre ou simplement au gré de la vie. L'esclave d'aujourd'hui, esclave de ses appétits, ne peut se libérer qu'en s'enrichissant : il n'a pas d'autre porte de sortie. Celui qui a conscience d'être un rouage de l'organisation économique se voit dans l'obligation, pour

s'enrichir, de produire beaucoup et en même temps, d'enrichir les capitalistes.

Pour la plupart du monde, il faut chauffer la machine au risque de brûler le foyer ; il faut jouir et pour jouir, surproduire.

Les résultats sont là : une partie de l'humanité est rhumatisante, une autre partie est tuberculeuse, une autre est alcoolique, des milliers et des milliers de gens sont fous.

Nous nous surexcitons par la viande, le sucre, le café, l'alcool, nous surmenons notre organisme. Nos enfants et nous, payons très cher notre usure, beaucoup trop cher. C'est une erreur de croire que l'on ne trouve pas dans un régime rationnel d'alimentation, dans un régime d'alimentation naturelle, scientifiquement normal, une satisfaction aussi parfaite que dans un régime artificiel, anti-hygiénique, anormal.

...Le fils de Mme Jean qui est prisonnier en Allemagne écrivait qu'ils mouraient de faim là-bas. Dans toutes ses lettres il demande du pain. Du pain ! " On ne dira pas que c'est de la gourmandise, tout de même ", me disait la mère ! Je lui ai mis sous les yeux un article de journal qui résumait l'impression d'une commission de contrôle des prisonniers : " **La nourriture paraît exécrable aux Français, passable aux Anglais, excellente aux Russes** ".

La soupe à l'avoine, les bouillies de céréales, le pain bis que nos aïeux ont mangé durant des siècles, ce à quoi notre race a été formé de génération en génération, n'est plus une nourriture.

La fermière a dit : " Chacun a son goût, vous ne me feriez pas manger la cuisine des Anglais, je sais comment ils la font ; ni celle des Espagnols qui mettent du poivre rouge dans leurs sauces ! ". Il m'est arrivé de discuter avec elle du régime alimentaire, de l'exploitation des terres, au moyen de la force motrice. Elle m'a fait remarquer que certainement dans le Soissonnais, pays de grandes fermes, il y avait quelques rarissimes machines à vapeur, mais qu'elles ne servaient qu'en supplément pour les grands défonçages et étaient la propriété collective de plusieurs gros fermiers. Les machines ne suppriment pas les bêtes de trait. La raison en est simple. Quand on livre des betteraves, on ramène de la pulpe pour un prix modique, ainsi le travail des boeufs ne coûte rien. Comment voulez-vous qu'on songe à utiliser la force motrice ?

Une faute en entraîne une autre et ses conséquences sont incalculables. Du fait qu'on consomme sucre et alcool, produits anti-physiologiques, qu'on délaisse le miel et les fruits au sucre naturel, on crée des conditions économiques néfastes : les animaux et nous en subissons les conséquences. Nous entravons le véritable progrès qui ne saurait être autre que la marche vers de pain, plus de loisirs, plus de sécurité du lendemain, vers plus de santé ; nous arrêtons le développement de la culture automotrice.

La culture automotrice peut supprimer l'animal domestique, faire croître le nombre des êtres humains. L'animal n'a subisté que parce que l'homme l'a exploité. Les êtres vivants sont toujours rivaux ; il faut tuer pour ne pas être tué, c'est la loi de la nature, dit-on. Hommes, nous sommes contraints de nous débarrasser des parasites, des animaux qui nous nuisent. **Mais l'action scientifique se borne à**

transformer la terre en bagne.

Nous sommes surpris par la guerre ! La guerre ?? Mais elle est permanente dans le plus petit hameau. Plus le hameau est minuscule, plus la lutte est féroce, déclarée ou sournoise, elle est aussi dans les ateliers, entre ouvriers, entre ouvriers et patrons ; la guerre ne cesse pas entre l'acheteur et le vendeur, entre le producteur et le consommateur ; chacun est toujours en état de guerre. Nos maisons sont cadenassées, verrouillées ; nous sommes constamment en état d'agression contre les ressources d'autrui et notre porte-monnaie en état de légitime défense.

Voilà dans quel milieu nous élevons nos enfants. Par quels phénomènes deviendraient-ils bons ? Comment pourraient-ils vivre heureux dans une telle société ?

Nous les élevons dans la perversité, dans une atmosphère de meurtres journaliers. Nous répugnons, semble-t-il, à l'exploitation par la contrainte, nous sommes tout sucre, nous exaltons la bonté, la solidarité et l'enfant voit la société basée sur l'oppression du plus faible, sur l'esclavage de l'animalité. Nous sommes des garde-chiourmes et nous voudrions que nos enfants soient doux !!... comme celui de Mme Jean qui enfonce une paille dans les narines de l'oie ; comme son autre fils qui veut manger du boche ; comme sa fille la prostituée.

" Société mal faite ", c'est bientôt dit... La société n'est qu'une résultante, rien de plus... Les frelons, les abeilles rendent-ils responsables de leur genre de vie leur nid ou leur ruche ? Nid et ruche sont ce que leur créateur les a faits...

Avec ses connaissances, ses ressources, ses moyens scientifiques, l'homme n'aboutit qu'à créer une société criminelle ; il est lui-même contraint de se chercher un maître, comme le chien qui a perdu le sien ; il est réduit à se donner des tyrans qui le règlementent, le police à coups de bottes, l'exploitent, l'emprisonnent, le fusillent. C'est pour n'en pas changer que les peuples ont mis l'Europe à feu et à sang : ils veulent conserver leur prétendue liberté.

La société ? c'est ce que l'ont faite les rapports des hommes entre eux. Dites cela aux gens, ils trouvent que l'on peut modifier ceci, réformer cela, voter telle loi, transformer tel règlement, chacun par quelque point se trouve gêné ; mais chacun en son for intérieur, sait bien que **l'organisation sociale n'est autre chose qu'une réglementation de la lutte sociale, qu'une ordonnance de cette lutte.**

Si les hommes vivaient de pain, de fruits, de légumes, s'ils éprouvaient une invincible répugnance à manger et à exploiter les animaux domestiques, s'ils cultivaient la terre au moyen de machines automotrices, il n'y aurait pas besoin de propriétés individuelles. N'avoir à produire que des végétaux demanderait bien peu de temps et la vie serait belle ; c'en serait fini des guerres entre individus, entre peuples, n'est-ce pas, Madame Jean ??

Ma voisine qui gardait alors ses vaches, m'a répondu : " Je n'ai jamais vu de gens qui vivent comme cela. On ne change pas ainsi sa manière de vivre ; je ne pourrais pas me passer de viande, j'aime le vin, j'aime le café ".

Et comme une bête s'était écartée : " Oh ! la sale bête ! Mords-la, Barbet ! ".

G.BUTAUD, in " L'Individualisme conduit au Robinsonisme, le Végétalisme permet le Communisme ".

" A toi mes pleurs, terre humide ma mère,

Terre humide qui me nourris, m'abreuves,
Moi vilaine, pécheresse, insensée !
Car mes jambes en marchant t'ont foulée,
(...)
Encore un coup ma nourricière,
Je veux te toucher de la tête,
Quérir ta bénédiction,
Bénédiction et pardon.
Je t'ai déchiré la poitrine
Avec le soc aigu et tranchant.
Point ne t'ai du rouleau lissée,
Point ne t'ai du peigne peignée :
De la herse je t'ai meurtrie
Avec ses dents de fer rouillées.
Mère nourricière pardonne
Au nom du Christ notre Sauveur (...)"

(Confession paysanne russe, rapportée par Pierre Pascal in " La Religion du Peuple Russe ").

" Il avait jugé que ce pays mourait par manque d'arbres. Il ajouta que, n'ayant pas d'occupations très importantes, il avait résolu de remédier à cet état de choses ".

(Giono, L'homme qui plantait des arbres).

TABLE DES MATIERES

I - Introduction à la présente édition. p. I

II - Introduction à une précédente édition. p.XIV

1 - Textes de **La Nouvelle Humanité.**

1.01. De la Civilisation. p. 1
1.02. Opposition aux civilisateurs. p. 2
1.03. Aux savants, aux dirigeants. p. 3
1.04. Guerre à la nature. p. 4
1.05. Aux savants, aux dirigeants (2). p. 5
1.06. Erreurs propagées : la férocité de l'homme. p. 6
1.07. Quant ce sera le présent. p. 7
1.08. La formation de la terre végétale. p. 8
1.09. L'erreur des anarchistes. p. 9

2 - Textes de **L'Etat Naturel.**

2.01. Notre base. p. 10
2.02. La science c'est le mal. p. 22
2.03. Appel, projet de colonie naturienne en France. p. 24
2.04. La cause déterminante. p. 27
2.05. L'arbre et l'homme. p. 38

3 - Textes du **Naturien.**

3.01. L'homme. p. 40
3.02. Sauvagisme. p. 44
3.03. Corruption et décomposition. p. 47
3.04. Malsaine civilisation et bienfaisante nature. p. 51
3.05. Aux civilisés libertaires ou autoritaires. p. 52
3.06. Révolution. p. 54

4 - En conquête vers l'état naturel. H.Zisly. p. 56
5 - Voyage au beau pays de Naturie. H.Zisly. p. 61
6 - La conception libertaire naturienne. H.Beylie. p. 75
7 - Rapport sur le mouvement naturien. H.Beylie. p. 84
8 - Réflexions sur le naturel et l'artificiel. H.Beylie. p. 91

9 - Textes du **Flambeau.**

9.01. Bibliographie. p. 94
9.02. L'inceste. p. 97
9.03. La conception libertaire naturienne. p. 99
9.04. Réflexions anti-scientifiques. p.101

10 - Naturisme et méliorisme. H.Zisly et N.Roussel. p.102

11 - Textes de **La Vie Naturelle.**

11.01. Les premiers actes à accomplir. p.103
11.02. La recherche des causes. p.105
11.03. Le Mimusops Balata. p.108
11.04. Réponses à quelques objections. p.110
11.05. Pourquoi y a-t-il du mauvais temps. p.114
11.06. Réponses à quelques objections (2). p.115
11.07. Sur les inondations. p.119
11.08. Le Progrès. p.121
11.09. Mes confessions. p.124
11.10. Le point de vue révolutionnaire dans le naturisme libertaire. p.125
11.11. Lettres intéressantes. p.134
11.12. Sur l'accouchement. p.135

12 - Textes du **Libertaire.**

12.01. Les naturiens. p.137
12.02. Force et faiblesse. p.138
12.03. Un mot sur le végétarisme. p.140
12.04. Réflexions sur le végétarisme. p.142
12.05. Réflexions sur le végétarisme. p.145
12.06. Le retour à la terre. p.147
12.07. L'alcoolisme. p.150

13 - Sauvagisme et anarchisme. H.Zisly. p.152

14 - Textes de **la Vie Anarchiste.**

14.01. Le plaisir de la chasse. p.153
14.02. La terre est la mère. p.155
14.03. Le végétarisme, une hygiène philosophique. p.158
14.04. Le végétarisme (suite). p.161
14.05. L'effort individuel dans le communisme. p.165
14.06. Le végétarisme (suite). p.170
14.07. Le végétarisme (suite). p.174
14.08. de l'effort. p.177
14.09. L'homme et les animaux. p.180
14.10. La société reflet de l'individu. p.183
14.11. Hygiène générale et végétarisme. p.186

15 - La conception du naturisme libertaire. H.Zisly. p.189

16 - Activité nuisible et responsabilité individuelle. G.Butaud. p.200

17 - Essai d'étude du besoin. G.Butaud. p.203

18 - Textes du **Néo-Naturien.**

18.01. Théorie. p.215
18.02. Le problème de la viande. p.217
18.03. Essai d'étude naturiste ; Hippocrate et l'instinctologie. p.222
18.04. Le problème de la viande (2). p.225
18.05. Néo-Naturianisme. p.231
18.06. Le problème de la viande (3). p.232

18.07. Le problème de la viande (4). p.233
18.08. Le problème de la viande (5). p.240
18.09. Les conséquences pratiques du végétalisme intégral. p.245
18.10. Le problème de la viande (6). p.251
18.11. De l'influence climatérique sur l'alimentation humaine. p.259
18.12. Rapport du végétarisme et du végétalisme. p.264
18.13. Le problème de la viande (7). p.269
18.14. Bistrocratie. p.273
18.15. Pourquoi les naturiens ne sont pas végétariens ? p.277
18.16. Le problème de la viande (8). p.287
18.17. Le problème de la viande (9). p.294
18.18. la T.S.F. et les oiseaux. p.297
18.19. Le problème de la viande (10). p.298
18.20. Le problème de la viande (11). p.301

19 - Le crudivégétalisme. G.Butaud. p.308

20 - Textes du **Végétalien.**

20.01. Vers le robinsonisme. p.314
20.02. Ma liberté, ma société. p.318
20.03. Vers la vie rationnelle (1). p.321
20.04. Vers la vie rationnelle (2). p.325
20.05. Vers la vie rationnelle (3). p.328
20.06. Vers la vie rationnelle (4). p.331
20.07. L'angoisse humaine. p.335
20.08. Réponse à l'enquêteur G.Butaud. p.340
20.09. Retour à l'ordonnance dans la nature. p.342
20.10. Derniers conseils de G.Butaud. p.344
20.11. Qu'est-ce que Bascon ? p.350
20.12. Notre programme. p.352
20.13. Avant-propos. p.354
20.14. Le végétalisme. p.356

21 - Es-tu libre ? Non ! de qui attends-tu ta libération ? G.Butaud. p.376

22 - De la possibilité du communisme. G.Butaud. p.379

23 - Les lois naturelles, base de doctrine universelle. G. Butaud. p.383

24 - Naturisme pratique dans la civilisation. H.Zisly. p.395

25 - Textes de **La Voix Libertaire.**

25.01. Souvenirs et réflexions sur le végétalisme et ses dérivés. p.403
25.02. Les dangers de la sérothérapie. p.411

26 - Comment choisir sa femme ? L.Rimbault. p.413

27 - Textes tirés de l'**Encyclopédie Anarchiste** de Sébastien Faure.

27.01. Naturianisme. p.415
27.02. Néo-Naturianisme. p.418
27.03. Frugivore. p.424

28 - Textes tirés de la brochure de L.Rimbault " Les secrets bienfaits de la maladie ".

28.01. Les secrets bienfaits de la maladie. p.427
28.02. Aux hommes de force. p.431
28.03. De la maladie dans ses secrets bienfaits. p.433
28.04. Du scrupule envers la médecine et les malades. p.434
28.05. La maladie ; puis le médecin. p.436
28.06. Du problème de se bien soigner. p.437
28.07. L'alimentation tragique. p.438
28.08. La néo-prophylaxie du mal. p.440
28.09. Introduction à la médecine végétalienne... p.443
28.10. Le végétalisme, médecine d'humanité. p.446

29 - Le Guerrier chevauche, le Christ enfourche l'âne. G.Butaud. p.452

Supplément à la revue **INVARIANCE**, n°9, Série IV.

Toute correspondance à :

J.CAMATTE
Spiralhêtre
Le Segala
46.140. BELAYE. France.